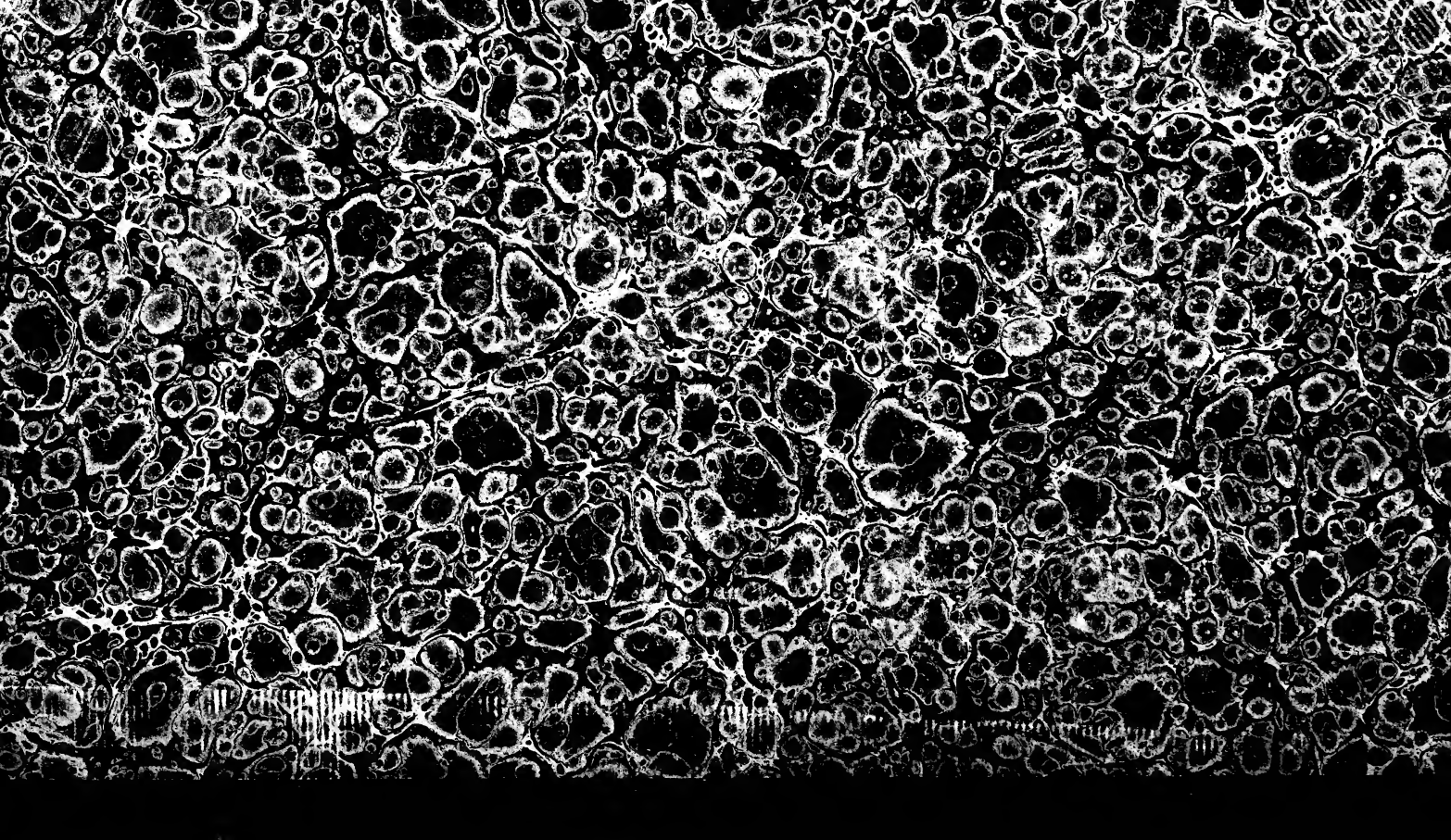

BIBLIOTHÈQUE
DE
LOUIS AGASSIZ.

Tan
S 96
HARVARD UNIVERSITY HERBARIUM.

THE GIFT OF ALEXANDER AGASSIZ.

FROM THE LIBRARY OF

LOUIS AGASSIZ.

LIBRARY OF THE GRAY HERBARIUM
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
BHL-SIL-FEDLINK

https://archive.org/details/traiteelementair00pouc

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

DE

# BOTANIQUE APPLIQUÉE.

ROUEN.

F. BAUDRY, IMPRIMEUR DU ROI.

RUE DES CARMES, N°. 20.

# TRAITÉ

ÉLÉMENTAIRE

# DE BOTANIQUE

APPLIQUÉE,

CONTENANT LA DESCRIPTION DE TOUTES LES FAMILLES VÉGÉTALES,
ET CELLE DES GENRES CULTIVÉS OU OFFRANT DES PLANTES REMARQUABLES
PAR LEURS PROPRIÉTÉS OU PAR LEUR HISTOIRE,


**PAR F.-A. POUCHET,**

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Professeur d'Histoire naturelle au Jardin botanique de Rouen,
Membre de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de cette ville, etc.


---

*TOME SECOND.*

**A PARIS,**

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE.

---

1836.

# TRAITÉ

ÉLÉMENTAIRE

# DE BOTANIQUE

APPLIQUÉE.

## *ONZIÈME CLASSE.*

### DICOTYLÉDONES MONOPÉRIANTHÉES INFEROVARIÉES.

### FAMILLE DES CALLITRICÉES.

**Périanthe calicinal ou pétaliforme ; une à quatorze étamines ; ovaire unique ou quadruple, rarement supère. Périsperme nul ; cotylédons quelquefois inégaux.**

Les callitricées sont des plantes aquatiques ordinairement inondées ; leurs feuilles sont verticillées ou opposées, souvent linéaires ou finement découpées ; et l'on observe sur

certains individus jusqu'à quatre cotylédons. Par leur habitat, ces végétaux semblent être parmi les polycotylédons ce que sont les naïadées dans les monocotylédons, et les hydrophytes parmi les acotylédons.

**CALLITRIC.** *Callitriche.* Fleurs unisexes, à corolle dipétale ; mâles monandres. Capsule indéhiscente, à quatre loges monospermes.

Ce genre, qui a pour étymologie καλος, beau, et θριξ, cheveux, fut placé d'abord par De Jussieu avec les monocotylédones; mais il doit être rangé actuellement parmi les plantes à deux cotylédons, car on a reconnu que son embryon était manifestement bilobé.

Le Callitric printanier [1] forme d'abondantes touffes sur les bords de nos mares ; les nombreuses variétés qu'il offre, et qui sont dues au terrain plus ou moins inondé sur lequel il croît, ont souvent été prises pour des espèces.

**ISNARDE.** *Isnardia.* Périanthe à quatre étamines. Capsule à quatre loges polyspermes.

Les isnardes ont été consacrées à la mémoire de Danti d'Isnard, ancien professeur de botanique au Jardin du Roi ; ce sont des végétaux herbacés qui croissent presque tous dans l'Amérique, et habitent les étangs et les fossés.

L'Isnarde des marais [2], qui porte des fleurs sessiles, verdâtres, se rencontre en France, ainsi que sur le nouveau continent.

**CÉRATOPHYLLE.** *Ceratophyllum.* Fleurs monoïques ; les mâles à douze à quatorze étamines. Noix ovale, pointue, monosperme.

Ce nom provient de κερατος, corne, et φυλλον, feuille,

1 *C. verna.* 2 *I. palustris.*

les organes foliacés des cératophylles ayant été comparés à des cornes par les anciens botanistes. Ces plantes ont un embryon à quatre cotylédons ; elles vivent sous l'eau ou s'élèvent en partie au-dessus de sa surface ; on les voit parfois pulluler si abondamment dans les mares, qu'à l'aide de rateaux on les recueille pour les jeter sur les terres, en guise d'engrais.

Le Cératophylle nageant [1], qui porte des feuilles dentelées et des fruits tricornes, est commun en France.

**MYRIOPHYLLE**. *Myriophyllum.* Fleurs mâles quadripétales, octandres : femelles, apétales. Deux à quatre coques monospermes, indéhiscentes.

Les myriophylles, appelés ainsi de μυριος, nombreux, et de φυλλον, feuille, ont le centre de leurs fleurs mâles occupé par un mamelon charnu, quadrilobé à son sommet, et que l'on doit regarder comme un ovaire avorté. Ces plantes flottent dans les eaux des étangs et des fossés, et élèvent seulement leurs fleurs au-dessus de leur surface au moment de la floraison ; elles pullulent parfois en telle quantité, qu'on les arrache pour en faire du fumier ; ces callitricées croissent en Amérique et dans l'ancien continent.

Le Myriophylle en épi [2], dont les fleurs sont spiciformes, se rencontre communément en France ; il vient aussi dans le Nouveau-Monde.

**HIPPURIS.** *Hippuris.* Fleurs hermaphrodites monandres, ou femelles. Fruit monosperme, indéhiscent.

C'est ainsi que les Grecs appelaient les presles ; ce mot, qui vient de ιππος, cheval, et de ουρα, queue, paraît avoir été appliqué aux hippuris, par les modernes, pour retracer l'analogie de leur port avec l'aspect de cet organe.

1 *C. demersum.* 2 *M. spicatum*

L'Hippuris commune [1], vulgairement appelée Pesse, parce qu'on a comparé son feuillage à celui du pin que l'on nomme ainsi, se trouve dans les étangs et les fossés de l'Europe.

## FAMILLE DES SANTALACÉES.

Périanthe monosépale, à trois à cinq divisions ; trois à cinq étamines ; ovaire uniloculaire, à deux à quatre ovules pendans. Fruit coriace ou charnu, renfermant ordinairement un noyau monosperme.

Cette famille a été établie par R. Brown pour certains genres appartenant particulièrement aux éléagnées, mais qui diffèrent d'elles par leur ovaire libre et monosperme.

**SANTAL.** *Santalum.* Périanthe tubuleux, quadrifide, offrant quatre écailles glanduleuses ; quatre étamines. Baie drupacée.

C'est de l'arabe *ssandal* que l'on a formé le nom de ces végétaux, qui sont tous des arbres ou des arbrisseaux indigènes de la Nouvelle-Hollande et des îles de l'Inde ou de la Mer du Sud.

Le Santal blanc [2] est un arbre qui a l'aspect du myrte ; il croît dans l'Inde et au Chili ; son bois a une odeur agréable ; il était inconnu aux Grecs, mais, au contraire, fort en usage dans la médecine arabe, où il passait pour alexipharmaque ; les médecins indiens l'emploient pour le traitement des fièvres ; c'est un médicament stimulant et sudorifique dont on fait peu d'usage en France.

Le Santal citrin [3] est une espèce voisine de la précédente.

1 *H. vulgaris.*
2 *S. album.*
3 *S. freycinetianum.* Gaudich.

On avait cru que la différence des bois que l'on nommait Santal blanc et Santal citrin n'était due qu'à ce que l'un était l'aubier et l'autre le cœur de l'arbre, ou qu'on les tirait de végétaux de différens âges. M. Gaudichaud a reconnu qu'ils appartenaient à deux espèces. Le santal citrin croît au Malabar, aux îles Marquises et ailleurs. Les Chinois font une grande consommation de ce bois ; chez eux il est employé à des usages fort variés ; ils préfèrent celui qui est d'un beau jaune pour les ouvrages de marqueterie et la confection des vases, et ils brûlent celui qui est moins coloré dans leurs temples ou leurs habitations, pour les parfumer; c'est avec lui qu'ils consument les morts des familles riches et que celles-ci font faire leurs cercueils. Par le grand usage qu'ils en font, les Chinois ont presque dépeuplé l'Océanie de ce santal, région plus voisine d'eux que les Moluques, où ils sont aujourd'hui obligés d'en aller charger leurs vaisseaux. Maintenant, en Europe, on exécute un assez grand nombre d'ouvrages de tabletterie en bois de santal.

**THÉSION.** *Thesium*. Périanthe tubuleux, à quatre ou cinq étamines. Fruit calicifère.

Selon Pline, le θησειον des anciens n'a aucun rapport avec le nôtre. La plante qui portait ce nom radical chez les Grecs le devait, d'après ce que dit Thimachide, à ce qu'elle passait pour avoir fait partie de la couronne que Thésée donna à Ariane. Les thésions sont des végétaux herbacés ou ligneux, dont le plus grand nombre est indigène du cap de Bonne-Espérance.

Le Thésion à feuilles de lin [1] est commun en France. Il vient dans toute l'Europe, ainsi qu'en Afrique et en Asie.

**OSYRIS.** *Osyris*. Fleurs dioïques. Périanthe à trois divisions ; mâles triandres.

L'Osyris blanc [2] ou Rouvet, est un petit arbuste portant

1 *T. linophyllum.* 2 *O. alba.*

des espèces de drupes rouges, ombiliqués à leur sommet; il est commun dans le midi de la France; c'est la seule espèce que l'on connaisse, et probablement elle n'a aucun rapport avec cette plante divine, ainsi que dit Pline, appelée en Egypte Osyris, et qui guérissait de tous les maux, ni avec cette autre dont les longs rameaux servaient aux Romains pour battre leurs vêtemens.

## FAMILLE DES ARISTOLOCHES.

Périanthe monophylle; étamines insérées sur le pistil. Capsule ou baie à six loges polyspermes.

Les aristoloches sont des herbes et des arbrisseaux ordinairement sarmenteux et à feuilles alternes. Leurs racines sont en général âcres et purgatives; anciennement on en employait quelques unes en médecine.

**ARISTOLOCHE.** *Aristolochia.* Périanthe tubuleux, ventru à sa base; anthères sessiles, insérées sous le stigmate.

Le nom de ces plantes, qui est dérivé de αριστος, très-bon, et de λοχια, lochies, s'est transmis de l'antiquité jusqu'à nous et exprime la confiance que les médecins de cette époque avaient en elles pour le traitement des nouvelles accouchées; ils s'en servaient aussi contre l'aménorrhée. Les aristoloches sont des végétaux herbacés ou des arbrisseaux dont la tige rampe ou est grimpante; elles se font remarquer par la bizarre conformation de leurs fleurs qui, dans certaines espèces, ressemblent aux pipes des Orientaux, et sont parfois extrêmement vastes. Ces plantes habitent les pays chauds; quelques unes cependant viennent chez nous.

L'Aristoloche clématite [1] se multiplie quelquefois d'une manière si fâcheuse dans nos champs, que les cultivateurs lui ont donné le nom de Poison de la terre. Cette plante avait anciennement une grande célébrité en médecine ; maintenant elle est fort peu employée; on la considérait comme sudorifique, et on l'administrait contre la goutte, les rhumatismes et la fièvre ; Pallas dit que les Russes mangent ses fruits crus pour se guérir de cette dernière maladie. Cette aristoloche est un tonique âcre, dangereux à forte dose, car Orfila a fait périr des chiens en leur en administrant quelques gros.

L'Aristoloche longue [2] et l'Aristoloche ronde [3], qui croissent dans l'Europe méridionale, étaient employées par Hippocrate, Galien et d'autres médecins de l'antiquité, pour combattre quelques maladies des femmes. La racine de l'aristoloche longue, ainsi nommée parce qu'elle offre jusqu'à un demi-pied de longueur, est un stimulant assez énergique ; M. Lassaigne a reconnu qu'elle contenait de l'ulmine; cette espèce et l'aristoloche ronde entrent encore dans un grand nombre de préparations officinales, telles que la thériaque céleste, l'orviétan, les emplâtres *manus dei*, etc.

L'Aristoloche à grandes feuilles [4], qui provient de l'Amérique septentrionale, par ses larges feuilles forme un arbre agréable pour les tonnelles ; elle est naturalisée chez nous.

L'Aristoloche à fleurs en cœur [5], qui croît sur les bords du fleuve de la Magdeleine, près Monpox, est remarquable par la prodigieuse dimension de ses fleurs ; celles-ci sont si vastes, que Humboldt rapporte que les habitans du pays où elle vient les mettent sur leur tête en guise de bonnet, pour se garantir du soleil; on en trouve qui ont jusqu'à quatre pieds de circonférence. Sa racine passe pour guérir la morsure des serpens venimeux.

L'Aristoloche serpentaire [6] est ordinairement appelée Ser-

1 *A. clematitis.*
2 *A. longa.*
3 *A. rotunda.*
4 *A. macrophylla.*
5 *A. cordiflora.*
6 *A. serpentaria.*

pentaire de Virginie, à cause de ce pays, qui est celui où elle croît, et de la propriété que lui prêtent ses habitans de guérir la morsure des serpens : ce qu'il y a de singulier, c'est que cette croyance est répandue parmi des nations extrêmement éloignées, et qui n'ont aucune communication entre elles : cependant c'est une vertu illusoire. La racine de cette espèce est formée par de petites souches entourées de fibrilles tortueuses et brunes, qui exhalent une odeur camphrée ; par l'analyse elle a donné les principes suivans à M. Bucholz : huile volatile, 3,05 ; résine jaune-verdâtre, 2,85 ; matière extractive, 1,07 ; extrait gommeux, 18,01 ; ligneux, 62,04 ; eau, 14,45 ; perte, 00,53. Cette racine, qui passa d'abord pour efficace contre l'hydrophobie, fut introduite dans la matière médicale au XVII^e^. siècle, par le médecin anglais Johnson. On la regarde comme stimulante et tonique ; aussi est-elle particulièrement indiquée et employée dans les maladies où prédomine la faiblesse. La serpentaire de Virginie entre aussi dans diverses préparations officinales.

**ASARET.** *Asarum.* Périanthe campanulé, trilobé ; douze étamines insérées sur l'ovaire.

Dioscoride dit qu'on appelait ces plantes ασαρον, mot qui signifie je n'orne pas, et qui sans doute leur avait été imposé à cause de leur sombre livrée. Selon Pline, ce nom vient de α privatif et de σειρα, lien, parce que les asarets étaient rejetés des couronnes obsidiennes des anciens, et en général des ornemens des fêtes, ce qui probablement tenait à leur odeur forte et résineuse.

L'Asaret d'Europe [1], ou Oreille d'homme, nommé encore Cabaret, parce que, selon quelques uns, on s'en servait pour faire vomir les ivrognes, produit une racine de saveur âcre, poivrée, que MM. Lassaigne et Feneulle ont reconnue être

1 *A. europœum.*

formée par une huile volatile concrète analogue au camphre, une huile grasse âcre, une matière jaune vomitive, de la fécule, de l'albumine, quelques sels et un peu de silice et de fer. Déjà cette plante avait été employée par les médecins de l'antiquité et les Arabes, dans les obstructions et les maladies cutanées. C'est un vomitif énergique, et la meilleure succédanée de l'ipécacuanha qui croisse sur notre continent; sa poudre est prescrite à la même dose que celle de ce dernier. Elle est employée dans la médecine vétérinaire.

## FAMILLE DES CYTINÉES.

Fleurs unisexes, monoïques ou dioïques. Périanthe à quatre ou cinq divisions ; huit étamines ou plus, monadelphes et synanthères, ou à anthères situées dans de petites fossettes ; ovaire monoloculaire.

Cette petite famille, érigée par R. Brown, est incomplètement connue ; le fruit des plantes peu nombreuses qui la composent et les fleurs femelles d'un de ses genres n'ayant pu encore être étudiés. On la regarde comme ayant de l'affinité avec les aristoloches, et précédemment on rangeait même parmi celles-ci le groupe qui en forme le type. Nous ne comprenons parmi les cytinées que les genres cytinel et rafflésie, et nous avons formé une petite famille du genre népenthe, qui nous semble s'éloigner de ceux-ci sous plusieurs rapports, ainsi que nous le dirons ; aussi nous avons dû modifier un peu la description des cytinées pour l'adapter aux seuls groupes que nous rangeons parmi elles.

**CYTINEL.** *Cytinus.* Fleurs monoïques. Mâles à quatre divisions ; huit étamines monadelphes et synanthères. Femelle à ovaire uniloculaire.

Les anciens avaient comparé les fleurs du grenadier à celles

des cytinels, et ce rapprochement a déterminé la dénomination de ces singuliers végétaux ; κυτινοι veut dire fleurs de grenadier.

Le Cytinel parasite [1], aussi nommé Hypociste, parce qu'il vit en parasite sur la racine de plusieurs cistes ligneux, est la seule plante de ce genre. Sa tige est squammeuse, et son inflorescence spiciforme offre ses fleurs mâles vers le sommet de l'axe qui les supporte, et les femelles à sa partie inférieure. Il se trouve dans toute l'Europe méridionale et dans l'Asie-Mineure. On faisait autrefois en France un extrait astringent avec ses fruits.

**RAFFLÉSIE.** *Rafflesia.* Fleurs dioïques. Périanthe monosépale, énorme, quinquélobé ; étamines nombreuses à anthères subglobuleuses.

Ce genre a été créé pour un végétal extraordinaire qui vit en parasite sur les arbres de Java ; il ne consiste qu'en une énorme fleur charnue, sessile, exhalant une odeur fétide, et que certains auteurs disent avoir une circonférence d'une douzaine de pieds et une pesanteur qui s'élève à plus de douze livres ; avant son épanouissement, cette fleur offre un aspect analogue à celui d'un chou d'une taille gigantesque.

La Rafflésie d'Arnold [2] est la seule espèce bien connue, mais on n'a pas encore d'induction sur ses fleurs femelles. Quelques botanistes anglais n'ont point, à l'égard de ce végétal, la même opinion que R. Brown, qui l'a décrit avec détail, et que nous venons d'émettre dans ce paragraphe ; ces botanistes pensent que cette plante n'est qu'un énorme champignon, et que leur célèbre compatriote a pris pour des anthères les conceptacles de ce cryptogame remplis de séminules.

1 *C. hypocistis.* 2 *R. Arnoldi.*

# *DOUZIEME CLASSE.*

## DICOTYLÉDONES MONOPÉRIANTHÉES SUPEROVARIÉES.

---

### FAMILLE DES NÉPENTHÉES.

Fleurs dioïques. Périanthe à quatre divisions profondes ; étamines monadelphes ; anthères réunies en tête. Capsule quadriloculaire, quadrivalve.

Dans ces plantes, les fleurs mâles offrent environ seize anthères ; celles-ci sont sessiles, biloculaires, et leur déhiscence est longitudinale ; les fleurs femelles ont un ovaire subtétragone, quadriloculaire. Le fruit porte des trophospermes pariétaux, situés sur la partie centrale de ses valves ; les graines sont linéaires.

Nous avons créé cette petite famille pour le seul genre népenthe, ne voyant pas dans quel groupe naturel nous pourrions le placer sans heurter les analogies. R. Brown, d'après quelques considérations organiques, l'avait rangé dans la famille des cytinées, qu'il institua pour quelques plantes parasites d'une structure fort remarquable ; divers botanistes, entraînés peut-être par la célébrité de cet auteur, suivirent son exemple ; pour nous, nous trouvons entre le népenthe et les genres cytinel et rafflésie trop de différence pour les rapprocher dans la même famille.

Les cytinées ne sont connues qu'imparfaitement ; on ignore l'organisation de leur fruit, et l'existence d'un de leurs deux genres est même révoquée en doute par certains auteurs qui, ainsi que nous venons de le dire, ne veulent voir qu'un champignon dans l'énorme plante pour laquelle il a été formé ; au contraire, on connaît fort bien la structure des népenthées.

Celles-ci sont des végétaux qui vivent implantés dans le sol, tandis que les cytinées sont parasites ; aussi il n'y a pas la moindre analogie dans leur port. Si nous comparons successivement les organes des népenthées avec ceux du genre cytinel, type des cytinées, et nous ne pouvons les comparer à d'autres, puisque le genre rafflésie est encore incertain, nous voyons que ces deux groupes n'ont guère de rapports organiques. En effet, les cytinels sont monoïques, ils ont un périanthe tubuleux, subcampanulé, environné de bractées extérieures; leurs fleurs mâles ont huit étamines ; les fleurs femelles ont un ovaire infère, globuleux, uniloculaire, ayant huit trophospermes pariétaux; le fruit est probablement uniloculaire. Dans les népenthées tout est différent ; elles sont dioïques ; leur périanthe n'est point avoisiné de bractées, il est composé de quatre divisions ouvertes; les fleurs mâles portent environ seize étamines, et, ce qui est encore bien plus notable, l'ovaire est supère, tétragone, quadriloculaire, et le fruit est une capsule quadriloculaire, quadrivalve, à quatre trophospermes pariétaux, portant des graines linéaires. La similitude organique des népenthes et des cytinels ne se dévoile que dans l'insertion pariétale des trophospermes, et dans la disposition monadelphe des étamines, dont le nombre n'est pas, du reste, le même.

Quand des végétaux diffèrent par tant d'organes, et surtout par la situation de l'ovaire et par la structure du fruit, et quand ils ont si peu d'analogies dans leur port et leur manière de vivre, il nous semble que l'on doit les dissocier, et c'est ce que nous avons fait.

## **NÉPENTHE.** *Nepenthes.* Genre unique.

Népenthe est formé de la particule négative νε et de πενθος, douleur, deuil. Homère désigne ainsi un végétal qui n'a aucun rapport avec ceux de ce groupe. Dans l'Odyssée, il dit

qu'Hélène versa aux Grecs qui accompagnaient le fils d'Ulysse un vin dans lequel on avait mis du népenthe, plante qui venait des bords du Nil, et qui avait la propriété d'apaiser les chagrins et la colère. Sans plus de documens les savans ont voulu retrouver quel était ce népenthe extraordinaire mentionné par le prince des poëtes, et l'on a prétendu tour-à-tour que c'était la buglose, l'*inula helenium*, la jusquiame datura et le café. Mais la plupart des auteurs s'accordent à penser que c'est l'opium qu'Homère a désigné sous ce nom, malgré l'autorité de Plutarque et d'Athénée, qui croyaient que celui-ci n'était qu'un emblême par lequel l'auteur avait eu l'intention d'exprimer les discours pleins de charmes par lesquels l'épouse de Ménélas séduisait ses hôtes et dissipait leurs ennuis. En effet, le népenthe dont elle faisait usage lui avait été apporté d'Egypte par un esclave, et l'on sait que dans ce pays on extrayait de l'opium des pavots, et que cette substance était connue de l'antiquité.

Les népenthes sont des plantes herbacées ; leurs feuilles sont coriaces, et celles de plusieurs espèces ont une nervure médiane fort grosse, qui se prolonge au-delà de la feuille, et bientôt se termine en formant une sorte de godet creux, alongé, subcylindrique, et dont le sommet est couvert par un opercule qui s'ouvre et se ferme spontanément selon l'état de l'atmosphère ; la membrane interne de ce godet présente un appareil glanduleux dans une certaine étendue de sa surface, et c'est lui qui paraît destiné à sécréter l'eau limpide et fraîche que l'on trouve dans sa cavité. On remarque ordinairement que c'est la nuit que l'exhalation se produit, et que les godets se remplissent de liquide ; alors leur opercule est rabattu sur l'entrée du petit vase et la ferme hermétiquement ; le jour, l'opercule est relevé, et la quantité d'eau diminue considérablement, soit qu'elle se trouve vaporisée, soit que la plante la résorbe. L'Inde, la Cochinchine et Madagascar sont la patrie des népenthes ; on en connaît aujourd'hui cinq espèces.

Le Népenthe distillatoire [1] croît dans l'Inde ; il porte des urnes de quatre pouces de longueur sur environ un pouce de diamètre, et d'une belle couleur bleue à l'intérieur. Rumph et De Flacourt rapportent que dans les montagnes des pays où vient ce végétal, il règne sur lui diverses idées superstitieuses ; leurs habitans pensent que l'on produit de la pluie lorsque l'on coupe ou que l'on vide ses urnes ; aussi se gardent-ils bien de le faire quand il règne une grande humidité, et, au contraire, ils les retranchent dans les momens de sécheresse, afin d'opérer un changement de tems. L'eau que distillent les godets de ce népenthe est regardée par ces hommes comme efficace dans diverses altérations de l'appareil urinaire, et les racines de cette plante passent pour astringentes.

## FAMILLE DES ÉLÉAGNÉES.

Fleurs dioïques ou hermaphrodites. Périanthe tubulé dans les fleurs hermaphrodites et dans les femelles : trois à huit étamines ; ovaire uniloculaire. Akène subovoïde, recouvert par le périanthe, accrescent.

Les éléagnées sont des arbrisseaux ou des arbres peu élevés ; souvent leurs rameaux sont couverts d'épines ; leurs feuilles sont alternes ou opposées, simples et ordinairement recouvertes, ainsi que les ramifications qui les supportent, de petites écailles comme micacées. C'était par erreur que Marquis les rangeait dans la classe précédente : leur ovaire, qui est entouré par le calice, sans que celui-ci y adhère, et le fruit que ce dernier organe environne encore en se développant en une sorte de drupe, avaient été la cause de l'erreur ; déjà Gœrtner, Richard et R. Brown avaient cependant reconnu

1 *N. distillatoria.*

cette particularité sur certaines éléagnées. On a rangé dans d'autres familles celles dont l'ovaire est infère.

**CHALEF**. *Elæagnus*. Fleurs hermaphrodites. Périanthe à quatre ou cinq divisions ; quatre ou cinq étamines.

Ce nom vient de ελαια, olivier, et de *agnus castus vitex*. Il rappelle la ressemblance que l'on trouve entre ces deux arbres et les chalefs. Ceux-ci sont des arbres ou des arbrisseaux dont les feuilles et les jeunes pousses sont recouvertes de ces écailles micacées, sèches, blanchâtres, dont nous avons parlé, et qui leur donnent surtout un aspect particulier. Ils croissent dans l'Asie ou les îles qui l'avoisinent; une seule espèce est européenne.

Le Chalef à feuilles étroites [1], appelé vulgairement Olivier de Bohême, est souvent cultivé dans nos jardins à cause du parfum agréable de ses fleurs, et de la teinte argentée de son feuillage, qui contraste heureusement avec celle des autres arbres ; il est originaire de l'Europe méridionale, de la Bohême, ainsi que de l'Asie. Le voyageur Olivier dit qu'en Perse et en Turquie on mange la partie charnue qui environne son fruit.

**HIPPOPHAÉ**. *Hippophae*. Fleurs dioïques. Mâles à trois ou quatre étamines. Calice devenant bacciforme.

C'était ainsi que l'on désignait dans la Grèce antique une plante qui passait pour efficace dans certaines maladies des chevaux, au moins Pline dit que son nom le fait supposer, étant dérivé de ιππος, cheval, et de φαο, je brille, j'éclaire. C'était probablement contre les maladies des yeux qu'elle

1 *E. angustifolia.*

était employée ; la dénomination vulgaire d'Argousier, qui provient d'Argus, selon certains étymologistes, vient corroborer cette opinion.

L'Hippophaé argousier [1] est un arbrisseau épineux dont les feuilles sont revêtues en dessous d'écailles argentées, roussâtres; les espèces de baies formées par son calice accrescent renferment une assez grande quantité d'acide malique ; Linnée rapporte que les Lapons s'en servent pour apprêter leurs alimens, et Bosc dit que les pauvres les mangent dans les campagnes. Ce végétal croît dans les Alpes, mais il se plaît aussi sur les dunes des rivages maritimes.

## FAMILLE DES ULMACÉES.

Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Périanthe monophylle à quatre à six dents ; trois à six étamines ou plus. Fruit monosperme.

Cette famille ne renferme que des arbres à feuilles alternes et simples ; leurs fleurs sont axillaires, fasciculées ou disposées en grappes ou en épis.

**ORME.** *Ulmus.* Fleurs hermaphrodites. Périanthe à quatre ou cinq étamines. Fruit mince, ailé.

On ne sait pas d'où est dérivé le nom scientifique de ce groupe, et selon Bullet la dénomination française proviendrait du nom celtique *onn*, nom que nos ancêtres donnaient aux piques qu'ils faisaient avec l'ormeau. Les ormes sont des arbres à feuilles stipulées ; leurs fleurs apparaissent avant les feuilles ; ils croissent dans les régions tempérées des deux continens ; on en compte environ vingt espèces.

L'Orme champêtre[2], nommé aussi Orme commun ou Ormeau,

1 *H.rh amnoides.* 2 *U. campestris.*

est un arbre très-productif et que l'on plante souvent dans les promenades ou le long des grandes routes ; mais on a soin de l'éloigner des terres cultivées, car ses racines alongées, en s'étendant fort loin, nuisent aux céréales. Ce végétal ne se trouve guère dans les forêts ; Bosc l'a cependant découvert croissant spontanément dans celles qui couronnent les mamelons des Vosges ou les crêtes du Jura, vers la limite des neiges éternelles.

L'orme se reproduit par tous les procédés avec une grande facilité, mais c'est surtout le semis que l'on emploie à cet effet dans les pépinières ; il peut se transporter avec une étonnante sécurité : Evelin a transplanté une vingtaine de pieds de cette ulmacée sans les tuer, quoique leur tige eût acquis un volume considérable, presque neuf pouces de diamètre.

Les anciens connaissaient aussi bien que nous l'importance de l'orme, ils le cultivaient déjà et regardaient son bois comme un des plus durs. Les contemporains de Dioscoride le nommaient *ptelea ;* à Rome le nom d'*ulmus* était déjà employé pour désigner cet arbre. Les premiers peuples de l'Italie lui donnèrent la préférence pour soutenir leurs longues vignes, et cette coutume si souvent chantée par les poëtes, et qui, d'après Pline, lui avait valu le surnom de *marita*, avait conduit à ces images gracieuses dans lesquelles ils peignent la vigne comme l'amante de l'ormeau cherchant constamment à l'embrasser de ses rameaux flexibles. Virgile emploie plusieurs fois cette prosopopée dans ses Géorgiques ; la coutume de marier la vigne à l'ormeau subsiste encore dans le royaume de Naples, et quelquefois, ainsi qu'on le voit près de Pouzzoles, les routes sont traversées par d'énormes pampres de vigne passant d'un orme à l'autre et suspendant leurs longues grappes sur la tête du voyageur émerveillé de l'aspect riant de ces treilles de la Campanie.

Sully favorisa beaucoup la culture de cet arbre précieux, en ordonnant d'en placer au devant du portail des églises éloi-

gnées des villages, et plusieurs de ceux qui furent plantés d'après ses encouragemens existent encore aujourd'hui. Les ormes étaient recherchés par les habitans de la vieille France, qui souvent en entouraient leurs domaines; aussi l'ombrage de ces végétaux fut quelquefois témoin des plus graves événemens. Ce fut sous le feuillage d'un orme des environs de Gisors que Philippe-Auguste et Henri II, reconciliés pour un moment, se décidèrent à exécuter la troisième invasion de la Terre-Sainte; mais bientôt, leur animosité s'étant ranimée, le roi des Français ordonna d'abattre l'arbre témoin des embrassemens des deux souverains. Le bois de l'orme est peu employé dans les arts, parce qu'il est promptement attaqué par les vers; on en fait souvent des conduits pour les eaux, ou des pompes; il est aussi fort en usage pour le charronnage ou dans la construction des moulins. La variété nommée Tortillard est surtout précieuse pour les moyeux des roues, à cause des nombreux nœuds qu'elle offre; c'est aussi elle que les ébénistes choisissent pour confectionner des meubles qui rivalisent en beauté avec ceux que l'on fait avec les bois exotiques. L'écorce de l'orme sert pour tisser des nasses; elle renferme une certaine quantité de mucilage et Poiret dit que celui-ci a pu suffire pour la faire employer à notre nourriture dans des tems de disette; elle a été vantée comme un astringent fébrifuge et antiscrophuleux, mais actuellement on l'a abandonnée. Cette écorce passait aussi au moyen-âge pour faire consolider les fractures. Il semblerait, d'après la lecture de Dioscoride, qu'anciennement on mangeait les feuilles d'orme cuites comme des légumes; dans quelques régions de la France, particulièrement en Bretagne et dans les Cévennes, on les donne aux bestiaux, surtout aux chèvres, aux moutons, aux vaches et aux cochons. Les fruits de cet arbre encore tendres se mangent en salade dans quelques pays.

L'Orme de la Chine [1] donna lieu à une grande méprise:

1 *U. chinensis.* Pers.

l'abbé Gallois, qui l'apporta de ce pays en Europe, le prit pour la plante qui fournit le thé ; depuis ce moment les amateurs lui donnèrent le nom de Thé de l'abbé Gallois.

**MICOCOULIER.** *Celtis.* Fleurs polygames. Les hermaphrodites à cinq étamines. Drupe sphérique, monosperme.

Ce genre renferme des arbres inermes, à fleurs solitaires, ou disposées en grappes, ou en panicules. On connaît plus de vingt espèces de micocouliers ; elles sont disséminées dans les deux continens.

Le Micocoulier austral [1] est un des arbres auxquels les anciens donnèrent le nom de *lotos ;* mais c'est à tort que Pline, qui le mentionne, le confond avec l'arbre des lotophages décrit par Polybe. Ce micocoulier s'élève à quarante et même à cinquante pieds ; à Aix en Provence, on en voit un qui est d'une grosseur prodigieuse et qui peut être âgé de cinq cents ans ; la tradition rapporte que c'était à l'abri de son ombrage que le roi René rendait ses édits. Cette espèce porte des fruits noirâtres, du volume d'une petite cerise ; elle croît en Afrique et dans l'Europe méridionale où elle s'avance jusqu'en France. On lui donne chez nous le nom de Bois de Perpignan.

Le bois du micocoulier austral est d'une grande beauté et il paraît comme satiné quand on le coupe obliquement ; il est fort dense, et c'est lui qui, pour cette dernière qualité, marche après le bois d'ébène ; sa racine sert à la teinture des laines. Près de Narbonne, on exploite cet arbre pour faire des fouets de voiture avec les jeunes pousses que l'on obtient après avoir scié son tronc à ras de terre, vers l'âge de quinze ans. Dans le département du Gard, on en fait des fourches dont la bonté est très-renommée, et leur seul commerce produit jusqu'à 24 à 25,000 francs, dans certaines

1 *C. australis.*

années, au canton dans lequel on le cultive spécialement pour cet usage. La beauté du feuillage de ce micocoulier le fait employer comme ornement.

Le Micocoulier de Virginie [1] et le Micocoulier à feuilles épaisses [2] qui est aussi originaire de l'Amérique septentrionale, se trouvent actuellement dans nos jardins.

Le Micocoulier à petites fleurs [3], qui croît aux Antilles, d'où il a passé dans les parterres Anglais, se fait remarquer par les fils textiles que renferme son écorce et qui lui ont valu le surnom d'Arbre à soie ; il est maintenant élevé par les amateurs anglais.

**PLANÈRE.** *Planera.* Fleurs polygames. Quatre à six étamines. Capsule globuleuse, non ailée, uniloculaire.

C'est à la mémoire de J.-J. Planer, naturaliste allemand, qu'a été dédiée cette coupe formée seulement de trois espèces d'arbres indigènes des deux continens.

Le Planère de Richard [4], improprement nommé Faux orme de Sibérie, et qui croît dans l'Amérique septentrionale et sur les bords de la mer Caspienne, est en ce moment naturalisé dans les environs de Paris.

**FOTHERGILLIE.** *Fothergilla.* Périanthe campanulé, à cinq ou six dents; Etamines nombreuses. Capsule biloculaire.

Linnée fils a consacré ce genre au naturaliste anglais Fothergille ; sa place n'est pas encore bien déterminée.

La Fothergillie à feuilles d'aune [5], arbuste qui porte des

1 *C. occidentalis.*
2 *C. crassifolia.*
3 *C. micrantha.*
4 *P. Richardi.*
5 *F. alnifolia.*

fleurs blanches et qui est originaire de la Caroline, est la seule espèce connue ; on la cultive dans les écoles de botanique.

## FAMILLE DES URTICÉES.

Fleurs ordinairement monoïques ou dioïques, solitaires ou réunies en épi, en grappe, ou dans un involucre. Une à douze étamines ou plus. Akène, crustacé, enveloppé par le calice qui devient charnu.

Cette famille se compose de plantes herbacées, d'arbrisseaux, ou de grands arbres, parfois lactescens ; leurs feuilles sont alternes et les fleurs sont quelquefois réunies dans un involucre plan ou pyriforme, de nature charnue. Les filets des étamines sont souvent courbés vers la partie centrale de la fleur, et ils se redressent avec l'élasticité d'un ressort, au moment de la fécondation. Le fruit est parfois enveloppé par l'involucre qui supporte les fleurs, qui prend un accroissement considérable et se transforme en un faux péricarpe charnu et succulent (Figuier, Dorsténie). Au premier abord les urticées paraissent offrir des végétaux fort disparates, mais, si l'on suit la série des genres, on s'aperçoit qu'ils se lient tous assez naturellement.

**FIGUIER.** *Ficus*. Fleurs monoïques, à réceptacle charnu, pyriforme, creux, offrant au sommet une ouverture garnie d'écailles.

Les figuiers sont des arbres ou des arbrisseaux qui contiennent des sucs lactescens ; leurs feuilles sont alternes, entières ou lobées, et leurs fleurs sont groupées à l'intérieur d'un réceptacle dont l'ouverture est en partie obstruée par des écailles, et dans

lequel on trouve réunies des fleurs mâles et des fleurs femelles; les premières, très-peu nombreuses, sont situées vers l'ouverture et se composent d'un calice à trois divisions et de trois étamines. Les pistils ou fleurs femelles, en nombre beaucoup plus considérable, occupent presque toute l'étendue du réceptacle; leur calice est à cinq divisions, et l'ovaire unique porte deux stigmates sétacés. Les fruits sont de petits drupes unispermes, supportés par le réceptacle épaissi considérablement. Ces végétaux ne croissent que dans les régions chaudes; on n'en connaît point au-delà du 40$^{me}$. degré de latitude, excepté le figuier domestique; presque tous sont indigènes de l'Asie; l'Afrique, l'Amérique méridionale et la Nouvelle-Hollande ont cependant aussi des représentans de ce genre. Tournefort et Linnée ne mentionnèrent que peu d'espèces de figuiers; Persoon en comptait en 1807 quatre-vingt-seize, et Sprengel en décrit cent dix-huit.

Le Figuier commun [1] porte une dénomination latine qui rappelle que l'on a cru qu'il était spécialement originaire de la Carie; mais il est en même tems indigène du midi de l'Europe et de l'Afrique septentrionale. Dans la France méridionale et surtout dans l'Italie, le figuier s'élève jusqu'à vingt et vingt-cinq pieds, tandis que dans les régions du nord de la France il ne forme que de petits arbustes. On donne le nom de Caprifiguiers à ceux qui sont à l'état sauvage. Les figuiers passent pour avoir été indroduits en France par les Phocéens qui fondèrent Marseille, et M. Bernard croit que les caprifiguiers qui se trouvent en Provence ne sont que des figuiers domestiques que l'abandon a fait dégénérer.

Sous le nom de caprification on a désigné une opération que l'on regardait comme essentielle aux fruits du figuier. Aristote, Théophraste et Pline en ont parlé. Ce dernier dit que le figuier sauvage engendre des moucherons qui vont dépécer les fruits du figuier domestique, les ouvrent, et pénètrent

1 *F. carica.*

dans leur intérieur en y introduisant la chaleur et la fécondité, et il ajoute que c'est pour cette cause que l'on place des caprifiguiers près des figuiers, du côté d'où vient le vent, afin que celui-ci porte les insectes sur les individus cultivés. Ces récits paraissaient fabuleux, mais la déposition de Tournefort en démontra l'authenticité; ce naturaliste eut en effet l'occasion de constater, pendant son voyage, que cette coutume existait encore dans le Levant; il vit alors les paysans des îles de l'Archipel pratiquer la caprification et aller pendant les mois de juinet de juillet prendre des fruits du caprifiguier, nommés *orni* au moment où les insectes du genre Cynips (*cynips psenes*) qui y naissent en vont sortir, et porter ces fruits tout enfilés sur les figuiers domestiques, afin que les insectes qu'ils contiennent piquent les fruits des individus cultivés et en fassent nouer un plus grand nombre.

Linnée ne vit dans la caprification qu'une opération par laquelle les insectes transportent la poussière pollinique des fleurs mâles du caprifiguier jusque sur les fleurs femelles de l'espèce domestique, pour en produire la fécondation, car il regardait les involucres de celle-ci comme dépourvus d'étamines, ou n'en possédant que d'incomplètes. Mais l'action des insectes se réduit à la piqûre du réceptacle; celle-ci active la maturité des figues, comme elle active celle des fruits de nos jardins, et elle permet d'obtenir de l'arbre un produit plus considérable; cependant les figues ainsi piquées perdent de leur bonté et sont bien moins exquises que celles qui mûrissent spontanément; mais on assure que par cette opération, les arbres portent dix fois plus de figues que quand on ne la pratique pas. Tournefort dit qu'un figuier caprifié donne jusqu'à deux cent quatre-vingts livres de fruits, tandis qu'on n'en obtient que vingt-cinq s'il ne l'est point.

Olivier, qui vit également pratiquer cette opération pendant ses voyages dans le Levant, ainsi que l'agronome Bosc, la regardent comme inutile; en effet, dans tous les pays où on ne l'opère pas, les fruits des figuiers n'y parviennent pas moins à

leur maturité, ce qui a lieu en France, et en Italie surtout où les figues mûrissent admirablement. M. Bomard, de Marseille, dans des expériences entreprises nouvellement, a prouvé que la caprification se réduisait à l'action de la piqûre des cynips qui viennent déposer leurs œufs dans les jeunes figues ; il l'a imitée en piquant celles-ci avec la pointe d'une alène, et en introduisant dans les blessures un peu d'huile pour les empêcher de se fermer. Il vit que les figues ainsi piquées atteignaient leur maturité beaucoup plus tôt que les autres. Il resterait donc à prouver s'il est bien vrai que la caprification fait donner considérablement plus de fruit à l'arbre, ce qui ne paraît pas une assertion exacte, puisque de jour en jour on l'abandonne dans les lieux où on la pratiquait autrefois.

On cultive des figuiers dans les environs de Paris, et les marchés de cette cité sont pourvus de leurs fruits ; mais pour l'homme qui a mangé des figues que la Provence ou le Languedoc voient mûrir, ils sont bien insipides. Les figues du territoire napolitain sont même encore bien supérieures à celles du midi de la France : c'est là que leur chair sucrée acquiert vraiment une saveur et un arôme délicieux. Les figues ne sont bonnes qu'à leur entière maturité ; avant cela, elles renferment un suc blanc, extrêmement âcre, qui irrite la bouche ; mais, par l'effet de la maturation, il se forme du sucre dans ces fruits, et leur âcreté disparaît entièrement. La culture du figuier est facile ; quand une fois il est planté, on l'abandonne à la nature ; ce végétal ne demande aucun soin et donne ordinairement deux récoltes par an : la première a lieu en juillet, la seconde en automne ; et comme ses fruits mûrissent successivement, l'arbre en offre presque continuellement pendant plusieurs mois. Les fruits de la première récolte sont appelés Figues fleurs : ce sont ces figues que l'on fait ordinairement sécher, car celles de la dernière viennent dans une saison où le soleil n'est plus assez chaud pour accomplir cette opération ; à cet effet, on se contente de les

exposer pendant environ huit jours au soleil, en les retournant de tems à autre, et quand elles ont acquis assez de souplesse, on les comprime; ensuite on a soin de les mettre en petite quantité dans des paniers, car quand elles y sont trop tassées, elles se couvrent d'une efflorescence blanche qui annonce qu'elles ont éprouvé un commencement de fermentation. Il entre dans les ports du midi des figues d'Espagne et de Calabre; cependant, si l'on cultivait plus de figuiers dans la France, on pourrait se passer du secours étranger.

Les variétés du figuier se sont considérablement multipliées. Du tems de Caton, il est à croire que l'on ne connaissait que six espèces de figues, puisque cet écrivain n'en mentionne pas davantage. Pline, deux siècles après, en énumère trente, dont les noms sont tirés des pays dans lesquels on les cultivait alors: telles étaient les figues Rhodiennes, Africaines, Tyroliennes, Herculaniennes, etc.; aujourd'hui, on en connaît un bien plus grand nombre; M. De Suffren en compte plusieurs centaines de variétés cultivées seulement en France. Les figues varient en couleur; les unes sont d'un vert blanchâtre, d'autres sont vertes, et enfin il y en a de violettes.

Le Figuier domestique paraît avoir été cultivé dès l'enfance de la société; l'écriture rapporte que la terre promise en était remplie. Les premiers habitans de la Grèce possédaient déjà cet arbre précieux, et il s'en trouvait en Italie avant la construction de Rome. Il est cité dans les livres fondamentaux de la foi: saint Jean compare la chute des étoiles à celle des figues vertes, à l'entrée de l'hiver. Selon Pline, le bois de cet arbre fut long-tems préféré aux autres espèces pour la sculpture, à cause de sa mollesse et de sa blancheur. Horace dit aussi qu'on l'employait dans cet art.

Ce n'est que dans le midi que les figues jouissent de leur saveur délicieuse, analogue à un miel embaumé; aussi c'est là que le bel arbre qui les produit a excité l'enthousiasme; les Grecs semblaient même lui rendre une sorte de culte, et les Athéniens, appréciant ses dons, l'avaient regardé comme un

présent des dieux : dans leurs murs, il était consacré à Mercure ; une couronne de feuilles de figuier se voit sur quelques Bacchus bicéphales antiques, analogues à la tête de Janus, mais dont une face est barbue et l'autre imberbe. Selon quelques uns, l'origine de cet attribut vient de ce que la nymphe Syce, aimée de ce dieu, fut transformée en cette plante, de là le nom de Sycéote que l on donnait aussi à Bacchus. Les Lacédémoniens, rendant eux-mêmes hommage aux bienfaits de cet arbre, croyaient que le premier qui s'élcva au milieu d'eux y avait été apporté par Bacchus. Les Cyrenéens formaient des couronnes avec des figues fraîches, pour en orner les statues de Saturne. Déjà Théophraste, en Grèce, et Pline, en Italie, nous enseignent la manière dont on cultivait ce végétal précieux.

Les figues ont été, depuis un tems considérable, un important objet de commerce ; les athlètes grecs en faisaient un grand usage ; ils pensaient qu'elles favorisaient le développement de la force. Athènes en expédiait jusqu'en Perse, où elles étaient servies sur la table des rois ; celles d'Afrique possédaient une beauté qui fut fatale à ce pays : Caton, qui exhortait les Romains à s'emparer de Carthage, jeta des figues africaines au milieu du sénat, en s'écriant que la terre qui les portait n'était distante de Rome que de trois journées de navigation, et la guerre fut résolue. Pline dit que, de son tems, on voyait encore à Rome, sur la place du Peuple, un figuier qui s'y était élevé spontanément, et que l'on entourait de soins, en mémoire de celui sous lequel on avait découvert Rémus et Romulus allaités par la louve ; quand cet arbre mourait, on le remplaçait par un autre. Alors on cultivait aussi un figuier qui avait pris naissance sur le gouffre au fond duquel se précipita Curtius pour la prospérité de Rome.

Les figues constituaient un des principaux alimens des anciens ; les Grecs en consommaient abondamment ; elles passaient chez eux pour une nourriture saine, n'exigeant que peu de travail des organes digestifs, et laissant à la

pensée toute sa liberté ; aussi les Pythagoriciens en faisaient grand cas, et le stoïcien Zénon s'en nourrissait entièrement. Pline rapporte que c'était à cause de la propriété éminemment nutritive qu'on leur prêtait alors, que les gladiateurs s'en nourrissaient. Les figues étaient une forte branche de commerce pour les Athéniens ; chez eux, partout elles étaient communes et paraient les tables les plus modestes comme les plus somptueuses ; les rois de Perse s'en faisaient même servir, et quelques historiens prétendent qu'une des causes de l'invasion de Xercès en Grèce fut le désir de s'emparer du pays qui produisait ces fruits admirables ; elles étaient si renommées par leur excellence et leur douceur sucrée, qu'elles étaient devenues anciennement le symbole de la friandise : il vit de figues (*ficus edit*), disait-on d'un homme qui avait un goût trop rafiné. Les paysans du Latium en faisaient un grand usage ; Caton va même jusqu'à prescrire la quantité qu'ils en doivent prendre. Il paraît qu'elles succédèrent pour eux aux viandes salées et aux laitages. Galien les regardait comme un aliment très-sain ; seulement il professait l'opinion ridicule que leur usage produit l'affection pédiculaire. Athénée n'était pas plus raisonnable, en disant qu'elles rendaient la transpiration fétide. A l'aide de la fermentation, on faisait dans l'antiquité un vin de figue nommé *sycite*, et une sorte de vinaigre ; il paraît que cela se pratique encore dans quelques îles de l'Archipel, et qu'on en fait même une espèce d'eau-de-vie.

Les figues forment encore aujourd'hui la principale nourriture des populations de la Grèce. Tournefort dit que les paysans et les moines des îles de l'Archipel s'alimentent en grande partie de pain d'orge et de figues sèches ; le Lazarone napolitain en fait ses délices pendant toute leur durée ; en Provence, on en mange aussi beaucoup, et l'on en donne même aux bestiaux. C'est Marseille qui approvisionne le nord de la France de ces fruits, et c'est de là que proviennent les meilleurs.

Les figues renferment un mucilage qui les rend adoucis-

santes, aussi les administre-t-on fréquemment dans les affections de poitrine; mais on doit oublier une foule de propriétés que leur avait prêtées la crédule antiquité. On en a quelquefois fait usage à l'extérieur. Le prophète Isaïe guérit par leur moyen Ezéchias attaqué d'un ulcère réputé mortel. Elles faisaient partie du fameux antidote de Mithridate. Enfin, pour compléter l'histoire de ces fruits, nous devons dire qu'ils entraient dans la composition du mortier que les Romains appelaient *maltha*, qui devenait plus dur que la pierre.

Dioscoride et Pline ont accordé de grandes vertus au bois ou à l'écorce du figuier; ils disent que le suc de cet arbre guérit les plaies des animaux venimeux ou enragés. On a vanté la décoction de ses rameaux contre l'hydropisie, et Baglivi l'administrait dans les coliques. On doit rayer toutes ces prétendues propriétés. Dioscoride dit que le suc du figuier détruit les excroissances; cependant, à l'extérieur, il ne faut pas l'employer sans réserve, car Chomel vit une verrue, située vers l'œil, se transformer en cancer pour avoir été rongée par ce fluide âcre.

Le bois du figuier est tendre, léger et spongieux; on l'emploie souvent pour faire les grosses vis de pressoir et pour polir l'acier; son suc recevait anciennement un emploi culinaire, on en frottait les viandes. Aristote, Columelle, Dioscoride et Pline disent que ce suc entrait de leur tems dans la confection des fromages, et y servait à faire cailler le lait. M. Trémolière a pu en extraire une certaine quantité de gomme élastique.

Le Figuier sycomore [1] est la seule espèce, avec la précédente, que l'on cultive pour notre alimentation. En Egypte, il est très-répandu. Les Arabes font un grand usage de ses fruits; son bois est presque incorruptible; aussi on reconnaît qu'il a été employé pour fabriquer les caisses qui renferment les momies anciennes. Il doit probablement son indestructi-

1 *F. sycomorus.*

bilité à la température chaude et sèche du sable d'Egypte; car Bruce ayant enfoui de ce bois dans la terre d'un jardin, il ne fut que quatre ans à pourrir. Les habitans des bords du Nil mangent les fruits du figuier sycomore ; ils sont seulement bons à l'état frais. Autrefois, des inspecteurs appelés Sycophantes veillaient à leur récolte.

Le Figuier sacré [1], vulgairement appelé Bogon, Arbre de Dieu, ou Arbre des conseils, acquiert de fortes dimensions dans son pays natal qui est l'Inde; son tronc présente jusqu'à six à dix pieds de circonférence; de ses branches élevées poussent des racines qui tombent jusqu'à terre, s'y enfoncent et prennent ensuite un accroissement considérable, en formant une espèce de colonnade naturelle autour du tronc mère. Ce végétal est sacré parmi les Indiens; ils se figurent que c'est sous son ombrage qu'est né leur dieu Visthnou. Tantôt ils y placent leurs fétiches et le transforment en pagodes; tantôt ils en plantent les environs de leurs temples. Certains Indous collent leurs cheveux avec le suc de ce figuier; il contient du caoutchouc; ses fruits secs passent dans l'Inde pour rendre les femmes fécondes.

Le Figuier du Bengale [2], appelé aussi Arbre des pagodes, pousse de même des racines aériennes, et est également transformé en temples champêtres par les Indiens. Louriero dit qu'on emploie ses fruits contre l'hydropisie.

Le Figuier de l'Inde [3] est celui où cette végétation des racines aériennes paraît prendre plus d'extension. Ainslie dit que dans la matière médicale indienne son écorce est regardée comme tonique.

Le Figuier vénéneux [4] doit encore être cité. Son suc est un violent poison; on en extrait de la gomme élastique.

**DORSTÉNIE.** *Dorstenia.* Involucre charnu, sub-

1 *F. religiosa.*
2 *F. bengalensis.*
3 *F. indica.*
4 *F. toxicaria.*

plan. Fleurs monoïques. Mâles ordinairement diandres.

C'est au botaniste allemand T. Dorsten que ce groupe a été dédié. Les dorsténies sont en général des plantes herbacées, lactescentes et vivaces, dont les fleurs sont petites, verdâtres et situées sur un réceptacle alvéolé, formé par l'évasement de la hampe; ce réceptacle est d'abord fermé, puis il s'épanouit, ce qui différencie ce genre du précédent. On n'en compte qu'environ une douzaine d'espèces qui toutes, à l'exception d'une seule, que l'on trouve dans l'Arabie, habitent l'Amérique méridionale.

La Dorsténie contrayerva [1], dont le nom signifie en espagnol *Herbe contre le poison*, est une plante qui a joui d'une haute célébrité; elle est originaire du Pérou et des Antilles. C'est sa racine, que l'on nomme Contrayerva dans les officines, qui est la seule partie employée; ce fut Clusius qui fit connaître ses vertus, vers la fin du XVI^e^. siècle, mais on ignora long-tems à quelle plante elle appartenait.

Plumier dit que cette racine guérit la morsure des serpens, et il assure que c'est de cette propriété que la plante a tiré son nom. En Europe, le contrayerva passe pour un bon tonique, et Pringle, Huxham, Willis et Alibert ont constaté ses excellens effets dans les fièvres malignes ou putrides. Gomès le regarde même comme préférable au quinquina dans quelques affections. Cependant cette racine est actuellement presque inusitée en France.

**CÉCROPIE.** *Cecropia.* Fleurs dioïques. Mâles à calice percé de deux trous; deux étamines traversant ceux-ci.

Cette dénomination vient de κεκραγω, je crie; elle a été

1 *D. contrayerva.*

donnée par allusion aux arbres à tiges creuses qui forment ce genre, et que l'on appelle à cause de cela Bois trompettes dans leur pays natal.

La Cécropie peltée [1] est un arbre à feuilles cordiformes et peltées, originaire de l'Amérique méridionale et des Antilles, et dont le tronc fistuleux sert à faire des conduits pour distribuer l'eau; les sauvages emploient aussi très-fréquemment son bois poreux et léger pour produire du feu; on obtient ce dernier aussitôt qu'on fait mouvoir rapidement une branche dure et pointue dans un trou que l'on y a pratiqué.

**JAQUIER.** *Artocarpus.* Fleurs monoïques. Mâles monandres. Chatons femelles environnés d'une spathe. Baie composée.

Les jaquiers sont des végétaux arborescens; leur fruit est formé, comme celui des mûriers, par l'accroissement et la soudure du calice des fleurs femelles, seulement il est considérablement plus gros.

Le Jaquier à feuilles incisées [2], nommé aussi rima, et plus communément Arbre à pain d'Otaïti, à cause de la nourriture considérable que l'on trouve dans ses fruits, est un arbre qui s'élève de quarante à cinquante pieds, et dont le bois est mou et jaunâtre; ce végétal laisse échapper de tous ses organes un suc lactescent et visqueux, quand on les entame; il supporte des fruits globuleux de la grosseur de la tête d'un homme et plus: on assure qu'il en est qui pèsent de quatre-vingts à cent livres; ceux-ci sont verdâtres et contiennent une pulpe d'abord blanche et farineuse, et qui devient jaunâtre, succulente, d'une consistance gélatineuse, et d'une saveur douceâtre à sa parfaite maturité. Ce jaquier, qui présente deux variétés, l'une stérile et dont le fruit ne porte pas de graines, et l'autre où il s'en trouve, a d'abord été observé dans

1 *C. peltata.* 2 *A. incisa.*

l'Inde, aux Moluques et dans les îles de la mer du sud, surtout dans celle d'Otaïti où on rencontre la variété privée de semences; on l'a transporté dans l'Ile-de-France, ainsi qu'aux Antilles où on le cultive avec avantage à cause de ses usages économiques.

C'est à Lécluse que l'on doit les premières notions sur le jaquier à feuilles incisées, qu'il mentionne, sous le nom de Jaca; mais quoiqu'il fasse l'éloge de la saveur de ses fruits, il paraît qu'il a eu de fausses notions sur leurs effets, car il les accuse de produire le choléra. Rumph, qui a décrit plusieurs espèces de ce genre, croit aussi ces baies malsaines. Mais ces opinions doivent s'anéantir devant les observations de Solander et de Forster qui ont constaté que les insulaires d'Otaïti et de quelques îles voisines s'alimentent uniquement avec le fruit de l'Arbre à pain pendant une grande partie de l'année. Et le capitaine Cook, qui en a nourri son équipage lors de ses relâches aux îles Sandwich, lui attribue même le rétablissement de ses malades. Les avantages qu'offrait la culture de ce végétal furent bientôt appréciés par les Français et les Anglais, qui exécutèrent avec succès des expéditions dans le seul but de le propager.

Toutes les parties du jaquier à feuilles incisées servent à satisfaire les besoins de l'homme. Son bois entre dans les bâtisses des habitations, ou sert à faire des pirogues; son liber est transformé en vêtemens par quelques insulaires, et pour eux ses chatons mâles remplacent l'amadou.

Le fruit du jaquier s'emploie quand il est encore imparfaitement mûr et que sa chair est farineuse; pour le manger les Otaïtiens se contentent alors de le couper par tranches et de le faire griller sur le feu ou dans un four; sa pulpe par cette opération devient tendre et prend l'aspect de la mie de pain; sa saveur ressemble aussi à celle du pain de froment, mais elle possède un léger goût de topinambour ou de chair d'artichaud.

Le jaquier prodigue ses fruits pendant huit mois de l'année, et les sauvages font avec eux une pâte fermentée, acide, pour

l'époque où ils en manquent. Dans les endroits où l'on cultive les variétés à pepins, on mange ceux-ci cuits sous la cendre : ils ont la grosseur et le goût de la châtaigne. Ces arbres sont si productifs que l'on dit que deux ou trois jaquiers suffisent pour alimenter un homme pendant une année.

Le Jaquier velu [1], qui croît sur la côte de Malabar, sert aux naturels de ce pays pour faire ces grandes pirogues qui ont jusqu'à quatre-vingts pieds de longueur sur douze de large ; ses fruits occasionnent des diarrhées.

**MÛRIER.** *Morus.* Fleurs monoïques ou dioïques. Mâles tétrandres. Femelles à deux styles. Baies monospermes, réunies sur un réceptacle commun.

Ce mot vient de μορεα, nom grec du mûrier, qui est dérivé du celtique *mor,* qui signifie noir. La couleur des fruits d'une des espèces l'aura probablement déterminé.

Les mûriers sont des arbres ordinairement lactescens, dont le fruit se compose réellement du calice, dont les écailles sont devenues charnues et recouvrent un akène subcomprimé. Ces végétaux viennent dans les deux continens ; exotiques à l'Europe, ils ont été naturalisés dans cette partie du monde, à cause du bénéfice que l'on peut en retirer.

Le Mûrier noir [2] porte de gros fruits suaves dont le parfum et la saveur sucrée charment les gourmets. On croit cet arbre originaire de la Perse ou de la Chine ; mais, depuis longtems, il s'était propagé en Orient, d'où il passa probablement de la Grèce en Italie, fort anciennement sans doute puisque Pline en parle comme d'un arbre indigène, et d'où il fut ensuite transporté dans les Gaules par les Romains. Il a été mentionné par les auteurs grecs et latins. On présume que c'est le mûrier que cite Théophraste, sous le nom de *sycaminon.* Les poëtes eux-mêmes ont chanté ce végétal,

1 *A. hirsuta.* 2 *M. nigra.*

dont le beau feuillage les aura séduits. Ovide, dans la fable de Pyrame et Thisbé, fait périr ces deux infortunés sous un de ces arbres, et la fiction dit que leur sang, en arrosant ses racines, communiqua une teinte pourpre-noir aux fruits qui précédemment étaient blancs, et qu'à la prière de Thisbé, les dieux leur conservèrent cette couleur sinistre, pour rappeler la catastrophe des deux amans. Virgile, dans l'une de ses églogues, s'est plu à peindre une naïade barbouillant la face du pesant Silène avec le suc empourpré des mûres. Horace, dans ses vers, donne pour précepte de manger des mûres à la fin du repas pour se bien porter pendant les jours brûlans de l'été. Pline, au contraire, les dit malsaines à ce moment du repas, et environnant le mûrier d'erreurs fabuleuses, il rapporte qu'il est appelé le plus sage des arbres, parce qu'il ne végète que quand le froid est passé, et qu'alors son extension a lieu avec bruit et s'exécute dans l'espace d'une seule nuit. On confectionne quelques ouvrages de menuiserie ou de tour avec le bois du mûrier noir ; son écorce peut être employée à la fabrication du papier, et ses fibres sont susceptibles d'être tissées en cordages. Ses feuilles peuvent remplacer celles du mûrier blanc pour la nourriture des vers-à-soie, ainsi que cela a lieu en Calabre, en Sicile, et dans quelques contrées de l'Espagne, mais il paraît qu'alors ces insectes donnent une soie plus grossière. Les fruits de cet arbre sont alimentaires, rafraîchissans et laxatifs ; ils servent aussi à colorer les vins. Anciennement les Romains en faisaient un médicament qui s'administrait dans tous les maux. Aujourd'hui, on en forme le sirop de mûres, que les médecins conseillent en général dans les maladies inflammatoires, et surtout dans les affections de la gorge.

Le Mûrier blanc [1] porte des fruits d'un blanc rougeâtre ; c'est à la nourriture qu'il fournit aux vers-à-soie qu'il a successivement dû sa culture en Chine, pays dont il paraît issu,

1 *M. alba.*

dans l'Inde et la Perse, ainsi que dans diverses régions de l'Europe.

Les historiens chinois font remonter l'origine de l'emploi de ce mûrier pour nourrir la chenille du bombyce ver-à-soie jusqu'à l'impératrice Louï-tseu, femme de Hoang-ti, dont le règne commença 2698 ans avant Jésus-Christ; le succès qu'elle en obtint et les beaux ouvrages qu'elle fabriqua avec la soie lui valurent le nom d'Esprit des mûriers. Mais l'introduction du mûrier blanc et du ver-à-soie en Europe n'eut lieu que vers le milieu du VI^e^. siècle, pendant le règne de l'empereur Justinien, et elle fut opérée par deux moines grecs qui apportèrent de l'Inde à Byzance des œufs de ver-à-soie et des semences de cet arbre; puis on propagea celui-ci dans le Péloponèse, qui, cinq cents ans après, à cause de l'importance de ses plantations de mûrier, prit le nom de Morée. De la Grèce, la culture de cette urticée s'introduisit en Sicile et en Italie, vers 1130, par les soins de Roger, roi du premier de ces pays, qui, après sa conquête des principales villes du Péloponèse, transporta de la Grèce à Palerme des ouvriers en soie. La France possédait déjà un certain nombre de pieds de mûrier blanc à l'époque de Charles VII; mais ce fut, selon Olivier De Serres, à l'issue des guerres de Charles VIII en Italie, en 1494, que la culture du mûrier prit en France une assez grande extension, après que les seigneurs qui accompagnaient ce prince eurent ramené avec eux des pieds de cet arbre précieux, dont on prétend encore que quelques uns sont subsistans maintenant dans les anciens domaines royaux du midi. Mais, malgré que Charles VIII ait fait distribuer des mûriers à plusieurs provinces et encouragé les manufactures de soie de Lyon, en France on ne faisait guère usage que des soieries étrangères. Henri II, pénétré de l'importance de ces arbres, en protégea la culture, et, le premier de nos rois, porta des bas de soie indigène. Sous Charles IX, un jardinier de Nîmes créait de vastes pépinières pour la propagation des mûriers, et Olivier De Serres s'en occupa avec ardeur. Henri IV suivit

l'exemple de ses prédécesseurs en établissant, d'après les conseils de cet illustre agriculteur et malgré Sully, des pépinières destinées à les élever ; par ses ordres, quinze à vingt mille mûriers blancs furent plantés dans le jardin des Tuileries pendant l'année 1601, et ce roi fit construire dans son enceinte une vaste maison pour y nourrir des vers-à-soie avec leur produit; puis il ordonna aux députés du commerce d'encourager par tous les moyens la propagation des mûriers en France.

L'exemple de Henri IV fut suivi par le duc de Wurtemberg. Malheureusement, sous le règne de Louis XIII, on négligea ces arbres. Cependant, bientôt après, Colbert, sentant toute l'importance des mûriers, opéra le rétablissement des pépinières royales, distribua les pieds qu'on en extirpait et les fit planter, aux frais de l'état, sur les propriétés des campagnes ; mais ce procédé violent, quoique généreux, n'ayant pas réussi, parce que la malveillance des particuliers faisait succomber les mûriers, il accorda ensuite aux propriétaires une somme de vingt-quatre sous pour chaque pied qui subsisterait trois ans après sa plantation, pour les encourager à les soigner. Ce fut alors qu'on vit le bienfait de cet arbre se répandre dans toutes les provinces méridionales de la France. Louis XV, ne mettant pas moins d'importance à cette culture, établit aussi des pépinières royales dans le Berry, la Bourgogne, ainsi que dans quelques autres provinces, et les mûriers qu'on y élevait étaient ensuite distribués gratuitement aux cultivateurs. A l'époque de notre révolution, on abattit un assez grand nombre de mûriers, mais les pertes s'en réparent actuellement, et plus d'un million de ces arbres ont été plantés dans les départemens du centre et du midi de la France ; et maintenant que l'on est persuadé qu'il ne faut pas au mûrier autant de chaleur qu'on le croyait pour qu'il se développe, on l'acclimate dans le nord de l'Allemagne, de la Prusse et de la Russie.

Le bois du mûrier blanc sert de combustible ; dans les pays

où il est commun, on en fabrique des barriques qui communiquent aux vins un parfum agréable. Klaproth a découvert dans le tissu ligneux de ce mûrier un acide qu'il appelle Moroxylique, mais que les chimistes nomment plus communément acide Morique.

Cet arbre nous offre des fils textiles dans son écorce; on peut en fabriquer de bonne toile, après qu'on lui a fait subir la même préparation qu'au chanvre. Olivier de Serres découvrit cette propriété par hasard : ayant mis sécher sur le pignon d'une maison des morceaux de l'écorce de ce mûrier, qu'il destinait à faire des cordes, un coup de vent les précipita dans une mare où ils restèrent plusieurs jours; quand on les retira, il s'aperçut qu'ils offraient des fils aussi délicats que du lin, et l'on en put fabriquer de la toile. Duhamel dit que cette écorce fournit une couleur jaune, et Faujas-Saint-Fond a fait du papier avec elle, ainsi qu'avec les feuilles de cette urticée. Les oiseaux de basse-cour mangent ses fruits avec plaisir.

Les feuilles du mûrier blanc servent de deux manières aux vers-à-soie : ou on les donne avec leurs rameaux, ce qui a lieu dans l'Asie mineure, sur le Liban et en Grèce, ou bien on les sert détachées des rameaux et cueillies à la main, comme on le fait en France. Le premier procédé nuit à l'arbre, mais il offre l'avantage de laisser tomber les excrémens au-dessous du lieu où réside l'animal, et de permettre à l'air de les dessécher de manière qu'ils n'infectent pas sa nourriture. Ces feuilles se vendent au poids; on les achète de trois à cinq francs le quintal dans la Provence et les Cévennes; souvent un seul arbre en produit quatre ou cinq quintaux : il en est même qui en portent jusqu'à dix ou douze.

On peut aussi utiliser les feuilles du mûrier blanc en les donnant aux bestiaux; ceux-ci les aiment beaucoup; dans quelques contrées, on les leur sert l'automne, mais cette seconde défoliation violente de cet arbre, qui a déjà subi la cueillette du printems, lui est très-défavorable et le rend chétif.

Le Mûrier rouge [1] croît spontanément aux États-Unis; il est acclimaté en Europe depuis environ deux cents ans. En Amérique, on emploie le bois de cet arbre pour la construction des maisons et des navires. Duhamel dit que ses feuilles peuvent suppléer celles du mûrier blanc pour la nourriture du ver-à-soie; mais Loiseleur-Deslongchamps a démontré par ses expériences que par leur emploi on perd un plus grand nombre de chenilles, et que celles-ci filent des coques moins pesantes.

Le Mûrier du Canada, qui n'est peut-être qu'une variété du mûrier rouge, le Mûrier de Constantinople, et le Mûrier d'Italie, qui ressemble au mûrier blanc, sont aussi cultivés dans les jardins français.

**BROUSSONETIE.** *Broussonetia.* Fleurs dioïques. Mâles tétrandres. Femelle monostyle. Drupes petits, pédiculés.

Le naturaliste Broussonet est le premier qui apporta d'Écosse en France un individu femelle de ce genre; ce fut pourquoi Lhéritier le lui dédia, car, avant ce dernier, il était confondu avec les mûriers, à cause de l'analogie qu'offraient les feuilles des individus mâles avec ceux-ci, eux qui, depuis long-tems, étaient déjà introduits dans nos jardins. Lamarck avait donné aux espèces de ce groupe le nom de papyriers, l'autre dénomination a prévalu. La partie charnue des petits drupes qui constituent les fruits est formée par l'accroissement du calice, car le véritable fruit est l'akène que l'on trouve au centre.

La Broussonetie papyrier [2], nommée aussi Mûrier à papier, Papyrier du Japon, Mûrier de la Chine, est un arbre indigène de ces deux pays, ainsi que de l'Inde, et qui est très-bien acclimaté en Europe. Les habitans de plusieurs îles de la Mer du Sud font des vêtemens avec son écorce, en la

1 *M. rubra.* 2 *B. papyrifera.*

transformant en une sorte de toile non tissue, qu'ils obtiennent en râclant et en battant celle des jeunes pousses, puis en collant ensemble les bords des lanières, et en mettant dessus d'autres couches pour lui donner partout la même solidité.

C'est avec l'écorce de cet arbre que l'on fait au Japon, ainsi que dans quelques régions de l'Inde, tout le papier qui y est employé. Dans le premier pays, Kæmpfer raconte qu'on le fabrique avec l'écorce des jeunes pousses de l'année que l'on enlève après les avoir fait bouillir dans de l'eau mêlée à de la cendre; ensuite on râcle l'épiderme coloré qui recouvre ces écorces, puis on les fait bouillir dans une eau de lessive, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une pâte épaisse, floconneuse, à laquelle on fait subir un lavage. C'est alors qu'on bat le produit obtenu, sur une table polie, jusqu'à ce qu'il soit réduit en pâte bien homogène; après on le met dans une barrique, et l'on y ajoute de l'eau contenant du riz ou de la racine de manioc; on agite tout ce mélange, et ensuite on met celui-ci sur des moules faits de fines baguettes de jonc ou de bambou, pour former les feuilles de papier. Celles-ci sont employées périr. soit pour écrire, soit pour peindre.

On a dit que les feuilles du mûrier de la Chine étaient bonnes pour nourrir les vers-à-soie, mais il résulte au contraire des expériences de Loiseleur-Deslongchamps qu'elles les font périr.

La Broussonetie tinctoriale [1], qui croît dans l'Amérique méridionale, possède un tissu ligneux dont on extrait dans les arts une couleur jaune.

**MACLURE.** *Maclura.* Fleurs dioïques. Fruit bacciforme, globuleux, multiloculaire, formé par la réunion des ovaires.

W. Maclure, auteur de la première description géognostique des États-Unis, a reçu la dédicace de ce genre. Il a été

[1] *B. tinctoria.*

formé pour un arbre lactescent dont on ne connaît que les individus femelles, et qui croît dans l'Amérique septentrionale.

**ORTIE.** *Urtica.* Fleurs monoïques, rarement dioïques. Mâles : périanthe à quatre ou cinq lobes; quatre ou cinq étamines. Femelles : périanthe à deux ou quatre divisions. Akène.

Les plantes de ce genre sont des herbes ou des arbustes ; on en compte plus de cent-vingt espèces répandues dans toutes les régions du globe, surtout dans les contrées équinoxiales. Elles portent sur leurs tiges et leurs feuilles un grand nombre d'aiguillons canaliculés, à la base desquels se trouve une glande qui sécrète un fluide âcre, qui, lorsqu'il est introduit sous l'épiderme, produit à la surface de la peau des ampoules avec un sentiment de chaleur vive ; de cet effet provient le nom d'ortie, qui est dérivé d'*urere*, brûler, ainsi que celui d'urtication, que l'on donne au phénomène que les végétaux de ce groupe occasionnent sur nos organes.

L'Ortie dioïque [1], nommée aussi Grande ortie, à cause de l'élévation à laquelle elle parvient, qui est plus considérable que celle de l'espèce suivante, est une plante fort commune chez nous, et que nous devrions chercher à utiliser. Son écorce contient des fils textiles, et Gmelin et Pallas rapportent que l'on en fait des filets et des cordages en Sibérie. En Égypte, on en tire encore un meilleur parti en convertissant ces fils en toile, ce qui a lieu aussi dans le Piémont. D'après le rapport de M. Bonafous, il serait facile de les extraire par le rouissage, ou simplement en faisant sécher ces plantes, et ensuite en les pilant comme font les Baskirs. On pourrait même employer ce végétal pour la fabrication du papier.

Les jeunes pousses de l'ortie dioïque, préparées en guise d'épinards, forment un mets assez agréable. De tems immé-

1 *U. dioica.*

morial, on la cultive en Suède pour la nourriture des bestiaux; Van Geuns dit même que sous ce rapport elle est fort avantageuse, et elle passe pour augmenter le lait des vaches. Les semences de cette espèce ne sont même pas sans utilité : les poules s'en nourrissent; elles excitent l'ardeur des chevaux et les font engraisser, double effet qui explique l'usage qu'en font les maquignons.

Cette plante a été anciennement employée en médecine contre les hémorrhagies. Lémery la conseillait dans le traitement des plaies gangréneuses; maintenant elle est tombée dans un juste oubli.

L'Ortie brûlante[1] porte ce nom parce que le fluide âcre que contiennent ses aiguillons est beaucoup plus irritant que celui de l'espèce précédente. On la désignait autrefois dans la pharmacie sous le nom de Petite ortie. L'analyse a démontré à M. Salladin qu'elle renfermait du carbonate acide d'ammoniac, surtout dans les glandes qui sont à la base des aiguillons, une matière azotée, de la chlorophylle unie à de la cire, du muqueux analogue à de la gomme, une matière colorante noirâtre, du tannin uni à de l'acide gallique, du nitrate de potasse. L'analyse donne à peu près les mêmes résultats chez l'ortie dioïque; aussi ces deux espèces ont-elles les mêmes propriétés; cependant la plus grande activité de l'ortie brûlante la fait choisir pour pratiquer l'urtication. Cette opération était déjà en usage chez les anciens; Celse, Arétée et Galien la vantent contre la paralysie et le coma; maintenant encore on fait usage de l'urtication dans les apoplexies, les rhumatismes chroniques et l'anéantissement de la sensibilité cutanée. M. Spiritus, qui a énuméré dernièrement les avantages que ce moyen pouvait offrir, le conseille aussi pour rappeler la variole, la scarlatine, la rougeole, ou les autres éruptions cutanées qui ont disparu brusquement. M. Marchand prétend même avoir employé l'urtication avec avantage contre

1 *U. urens.*

la période algide du choléra-morbus ; d'autres médecins n'en ont point obtenu le même résultat.

Les semences de l'ortie brûlante, celles de l'ortie dioïque et de quelques autres espèces contiennent de l'huile qui est bonne à manger. Il paraît qu'en Egypte on l'en extrayait autrefois pour l'usage alimentaire, et que ces plantes étaient importantes pour les peuples de ce pays, car Bernardin de Saint-Pierre dit qu'ils adressaient des vœux aux dieux pour l'heureuse récolte des orties.

Plusieurs orties exotiques produisent des piqûres beaucoup plus graves que celles de nos espèces indigènes. Telles sont celles de l'Ortie crénelée [1], espèce ligneuse du Bengale, dont la douleur extrêmement vive est accompagnée d'un flux nazal et du resserrement tétanique des mâchoires, symptômes qui se continuent plusieurs jours ; Leschenault, qui en fut piqué, ne fut rétabli que le neuvième. Un employé du jardin botanique de Calcutta, qui avait été frappé sur l'épaule avec l'une de ces plantes, faillit en mourir. L'Ortie *daoun setan*, qui croît à Timor, où elle est fort redoutée, est encore plus terrible: son nom signifie Feuille du diable. Elle occasionne une piqûre cruelle dont les symptômes ne s'effacent qu'après une année, et Leschenault dit que parfois elle produit même la mort.

L'Ortie à feuilles de chanvre [2] mérite aussi d'être citée, car c'est d'elle que l'on extrait principalement des fils textiles en Sibérie et au Kamtschatka, que l'on convertit en filets et en cordages, et les femmes, en les apprêtant, les transforment en fil.

**FORSKALÉE.** *Forskalea.* Fleurs monoïques. Involucre laineux, à fleurs mâles monandres, excentriques. Femelles centrales lanugineuses.

Linnée a dédié ce genre à P. Forskal, professeur de botanique à Copenhague, et célèbre voyageur.

1 *U. crenulata.* 2 *U. cannabina.*

La Forskalée à larges feuilles [1], et la Forskalée à feuilles étroites [2] se trouvent actuellement dans les écoles botaniques.

**PARIÉTAIRE**. *Parietaria.* Fleurs polygames. Périanthe quadrilobé, tétrandre. Fruit recouvert par le périanthe.

*Parietaria* vient de *paries*, muraille, parce que l'espèce indigène étend ses vastes rideaux de verdure sur les anciens murs. Les pariétaires sont des plantes herbacées fort analogues aux orties, mais qui en diffèrent par leur port, l'absence d'aiguillons vénéneux et leurs fleurs polygames; celles-ci sont renfermées dans un involucre commun qui en contient trois, dont une est femelle et deux hermaphrodites. Ces végétaux croissent dans les contrées chaudes des quatre parties du monde.

La Pariétaire officinale [3], à cause de son séjour de prédilection, a reçu le nom de Casse-pierre ou de Perce-muraille. Ses étamines ont de longs filets qui sont recourbés avant la déhiscence des anthères, et quand on les irrite, ils se distendent brusquement comme un ressort en émettant leur pollen. Cette plante contient du nitrate de potasse; c'est à cette substance qu'elle doit la propriété diurétique qu'on lui accorde généralement. M. Planche la considère comme un des végétaux qui renferme le plus de soufre.

La pariétaire avait déjà de la renommée parmi les anciens. Aristoxène et d'autres l'employaient contre les fièvres intermittentes. Dioscoride la vantait comme résolutive, et en appliquait des cataplasmes sur les endroits affectés de douleurs goutteuses. C'est surtout comme diurétique qu'on l'administre aujourd'hui, soit dans les affections des voies urinaires, soit dans les hydropisies; elle a une telle réputation quand il s'agit de

1 *F. tenacissima.*
2 *F. angustifolia.*
3 *P. officinalis.*

produire cet effet, que Ferrein rapporte que l'on a guéri des hydropiques par le seul emploi du lait de chèvres exclusivement nourries avec la pariétaire officinale. Les médecins qui ont copié l'antiquité ont préconisé cette plante contre les maladies calculeuses, sans penser que la seule cause qui l'avait fait vanter par leurs devanciers, dans ces affections, était tout simplement le séjour qu'elle préfère.

**HOUBLON.** *Humulus.* Fleurs dioïques. Mâles pentandres. Femelles à périanthe formé d'une écaille membraneuses. Diakène.

Ce nom est dérivé de *humus*, terre fraîche, et il indique le sol où se plaît la seule plante qui forme ce genre.

Le Houblon grimpant [1] porte une dénomination spécifique latine que De Théis dit n'être qu'une syncope de *lupus salicta-rius*, loup des saules, qui est le nom que Pline dit que l'on donnait autrefois au houblon, parce qu'il s'entortillait sur les jeunes saules, au point de les faire périr en étranglant leur tige. Le houblon est un végétal vivace, volubile, qui croît spontanément en Europe et se trouve souvent dans nos haies. On le cultive pour différens usages.

La culture du houblon se fait en grand en Angleterre, en Allemagne, et dans le nord et dans l'est de la France. Les terres légères et humides sont celles qui conviennent le mieux à cette plante. Pour former des houblonnières, on les laboure profondément ou on les défonce. Ensuite on fait des trous disposés en quinconces, et l'on y place les plus gros plants que l'on a pu extraire sur les souches d'une ancienne houblonnière; la seconde année, on place à côté des pousses des perches de six à huit mètres; on y attache les tiges de houblon, et on butte les pieds de la plantation. Quand ce végétal a produit ses fruits, pour les recueillir, on coupe les tiges à un

[1] *H. lupulus.*

mètre au-dessus du sol. On fait sécher ses cônes le plus promptement possible : en Flandre, pour en activer la dessiccation, on les met au four. Les Anglais cultivent le houblon en palissades, ce qui donne plus de place à ses tiges pour se développer, expose la fructification à une insolation plus efficace pour la faire mûrir, et donne plus d'activité aux organes qui la composent. En même tems cela permet aux Anglais de faire des plantations diverses dans l'intervalle des pieds de houblon.

On n'a pas de notions bien précises sur l'emploi que l'antiquité a pu faire de cette plante ; on ignore même l'époque à laquelle on a commencé à cultiver le houblon pour les usages économiques. Il paraît qu'avant 1524 il était cultivé en Flandre, et que ce fut de ce pays qu'il fut alors transporté en Angleterre sous Henri VIII, et d'abord exploité dans les comtés de Kent, d'Essex et de Sussex, et depuis lors sa culture a pris en Angleterre une telle extension, que celle-ci approvisionne de cette plante l'Écosse et l'Irlande, et même divers pays du nord de l'Europe. Le houblon de l'Angleterre est le meilleur que l'on connaisse, ce qui tient peut-être au mode de culture que les habitans de ce pays emploient, et qui consiste, comme nous l'avons dit, à mettre leurs houblonnières en palissades.

Dans certaines contrées, on fait rouir les tiges de houblon, et l'on en extrait de la filasse avec laquelle on forme d'excellentes cordes, ou bien on brûle ces organes pour obtenir de la potasse. En Allemagne, on mange les jeunes pousses de cette plante en les préparant en salade ou à la manière des asperges; elles sont légèrement sucrées. Les bestiaux aiment beaucoup ses feuilles.

Les cônes du houblon sont formés d'écailles ou bractées imbriquées, verdâtres, qui enveloppent les fleurs femelles. L'extérieur et principalement la base de ces écailles offrent de petits grains résiniformes, colorées en jaune, d'une saveur amère et aromatique, et que l'on nomme Lupuline. Raspail considère

ces grains colorés comme des glandes vésiculaires de Guettard; il les croit de la même nature que les grains polliniques, et il prétend même qu'ils peuvent suppléer ceux-ci pour la fécondation. Mais la généralité des botanistes pense que ces grains sont le produit d'une sécrétion qui apparaît d'abord à l'état liquide, et à laquelle la dessication donne l'apparence résinoïde. La lupuline a été d'abord signalée par M. Planque, en 1813. Elle forme la huitième et la dixième partie du poids des cônes du houblon, dont on la considère comme la partie active. Cette substance, d'après l'analyse de MM. Payen et Chevalier, est un corps complexe qui est formé d'une huile essentielle âcre, odorante, d'un jaune verdâtre, et qui paraît être narcotique; puis d'une matière amère, d'un blanc jaunâtre, que M. Pelletan nomme Lupulite; et d'une résine qui forme plus de la moitié en poids des grains de lupuline.

Les cônes de houblon sont fréquemment employés en médecine; ils sont toniques et amers; on en fait souvent usage dans les scrophules, et en général dans toutes les maladies où il est nécessaire de donner du ton au système lymphatique. On les prescrit aussi dans les fièvres intermittentes, et Barbier en a constaté l'efficacité dans ces dernières maladies. M. Willemet considère même cette plante comme sudorifique, et il propose de l'appeler Salsepareille nationale. Quelques auteurs l'ont aussi regardée comme possédant une certaine puissance narcotique, et T. Salisbury dit qu'un oreiller rempli avec des cônes de houblon est un bon sédatif.

M. W. Yves considère la lupuline comme étant à la fois tonique et aromatique. Son action narcotique lui a paru très-avantageuse pour remplacer l'opium, parce qu'elle ne détermine point de congestion cérébrale comme ce médicament. D'après MM. Payen et Chevalier, cette vertu résiderait dans l'huile essentielle que contient ce végétal.

Le houblon doit aussi être compté parmi les plantes économiques importantes, à cause de l'emploi que l'on en fait pour fabriquer la bière, boisson qui est composée avec une

décoction d'orge fermentée, dans laquelle on met infuser des cônes de houblon, qui l'empêchent de s'aigrir et lui donnent de l'amertume. La bière est une boisson fortifiante qui a passé pour améliorer les affections calculeuses, car Ray rapporte que depuis son usage en Angleterre, celles-ci y deviennent moins fréquentes, et Lobb prétend que certains calculs se dissolvent dans la bière.

**CHANVRE.** *Cannabis.* Fleurs dioïques. Mâles pentandres. Femelles à périanthe fendu latéralement. Capsule bivalve, monosperme.

Gollius dit que les Arabes connaissent le chanvre sous le nom de *ganeb*, et, selon Bullet, *cannabis* serait immédiatement dérivé du celtique *can*, roseau, et de *ab*, petit, dont on aurait fait chenevis, chanvre.

Le Chanvre cultivé [1] est originaire de la Perse et de l'Inde, et depuis long-tems l'objet d'une culture assidue en Europe; il s'est presque naturalisé dans quelques unes des régions méridionales de cette partie du monde. C'est une plante importante par rapport à ses propriétés économiques. Son écorce renferme des fils textiles auxquels on donne le nom de filasse, et que l'on emploie pour fabriquer de la toile ou des cordes.

Pour cultiver avec avantage cette plante, il ne faut se servir que de semences de la dernière récolte, car celles-ci sont sujettes à s'altérer promptement à cause de la grande quantité d'huile qu'elles contiennent. On fait généralement les semailles au printems, lorsque les gelées ne sont plus à craindre; et on a soin de les exécuter de manière que le chanvre soit plus ou moins tassé, selon l'usage auquel on le destine. Quand on en veut obtenir de la toile, on fait un champ fort tassé pour que le rapprochement des tiges et leur soustraction à l'action de la lumière vive empêche leur écorce d'acquérir trop d'exten-

1 *C. sativa.*

sion et ne lui permettent de donner que des filamens très-fins; au contraire on sème le champ clair si l'on destine le chanvre à la confection de la corde; par ce moyen la filasse devient beaucoup plus épaisse et plus forte.

Le plus souvent la récolte du chanvre se fait en deux fois : la première, on arrache les pieds mâles, et la seconde, les pieds femelles; par ce moyen, qui est le plus rationnel, ceux-ci produisent de la graine. Pour obtenir celle-ci, lors de la récolte, on se contente de frapper les sommités des tiges de chanvre contre un tonneau vide, et elle tombe au fond, ou bien on les secouent sur des draps et on frappe leur tête avec un bâton; car si on soumettait cette plante au fléau, il écraserait ses semences.

Après la récolte, on fait rouir le chanvre en le trempant dans l'eau après l'avoir mis en bottes. Cette opération dure plus ou moins long-tems, selon que l'eau est dormante ou courante et selon la température; elle s'achève souvent en quatre à cinq jours, pendant l'été. Cette préparation est terminée lorsque l'on reconnaît que la partie centrale et solide de la tige se rompt facilement en fragmens et que l'écorce s'en détache avec aisance. Quand l'eau manque, on se contente soit d'exposer seulement pendant les nuits le chanvre sur une prairie, soit de le renfermer dans une fosse humide. Ce sont ces procédés que l'on nomme : le premier, rouissage à l'air, et le second, rouissage souterrain.

Quand le rouissage est terminé, on fait sécher le chanvre, puis on lui fait ensuite subir deux opérations avant d'en obtenir les fils textiles. Ces deux opérations consistent à le tiller et à le peigner; la première a pour but le brisement de la partie centrale des tiges, et se fait souvent avec un instrument nommé Mâchoire; et la seconde se fait avec des aiguilles en fer fichées dans une planche et représentant une sorte de peigne.

Déjà les Romains employaient le chanvre, mais il paraît que chez eux il ne servait qu'à faire des filets pour la chasse

et des cordes ; et la culture de ce végétal n'était pas fort répandue, puisque l'on dit que sous les empereurs tout celui qui était employé pour les besoins de la guerre ne se récoltait que dans les environs de deux villes : de Ravenne en Italie, et de Vienne dans les Gaules. Il paraît même qu'il y a peu de tems que l'on convertit en France le chanvre en toile, car les historiens citent, comme une rareté, deux chemises de toile de chanvre que possédait Catherine de Médicis. Maintenant les usages du chanvre sont considérablement étendus ; on en fait de la toile à voile et des câbles pour les bâtimens ; autrefois, dans l'Inde, on en confectionnait des chaussures qui étaient fort à la mode en Espagne, et dont on approvisionnait des navires. Aujourd'hui, avec le chanvre, on fabrique de la toile dont la beauté rivalise avec celle de lin.

Le chanvre exhale une odeur forte, dont l'action se manifeste par une sorte d'ivresse suivie de narcotisme ; c'est surtout quand on s'endort près d'un champ consacré à sa culture que l'on éprouve ces accidens ; ceux-ci, d'après Bergius, n'ont point lieu dans les contrées septentrionales. Les graines de chanvre portent le nom de Chenevis ; elles sont souvent employées pour engraisser les volailles, ou pour la nourriture des petits oiseaux ; on en extrait une bonne huile que l'on mange ou que l'on brûle, et dont les peintres se servent, et avec laquelle on fait aussi du savon noir. Le marc qui reste après son extraction est recherché par les bestiaux.

Le chenevis s'emploie aussi en médecine ; on en fait des émulsions adoucissantes que l'on administre dans les maladies des voies urinaires.

Le Chanvre de l'Inde [1], qui acquiert le double de la hauteur du chanvre cultivé, n'est regardé que comme une de ses variétés par Persoon, et le plus grand nombre des botanistes ; cependant, Lamarck le considère comme une espèce distincte, différant de la précédente par ses feuilles qui sont

1 *C. indica.*

toutes alternes, et par son organisation. Loiseleur Deslongchamps dit que son écorce ne peut fournir de la filasse. Cette urticée est souvent employée par les Indiens comme un excitant, ou pour se procurer d'agréables rêves. Ils fument ses feuilles en guise de tabac, ou ils font avec elles une liqueur enivrante, nommée Haschisch, qui leur procure un délicieux narcotisme et quelquefois un délire furieux. La coutume de fumer le chanvre est aussi répandue parmi les Hottentots, et Sparmann dit même qu'ils ne cultivent cette plante que pour cet usage. Les nègres du Brésil sont également adonnés à cette coutume, et ils prennent même du chanvre en pilules ou en décoctions pour obtenir un sommeil accompagné de rêves sensuels au milieu desquels ils oublient leur esclavage. Mais Martius dit qu'ils font parfois un tel abus de cette plante qu'ils en deviennent stupides.

**THÉLIGONE.** *Theligonum.* Fleurs monoïques. Mâles à douze, à vingt étamines ou plus. Capsule monosperme.

Ce nom est celui sous lequel Pline décrit une herbe que l'on croit être la mercuriale : il vient de θηλυς, femme, et de γονυ, genou, et rappelle les articulations renflées de cette plante que l'on a comparées au genou d'une femme ; il a été appliqué au théligone, à cause de sa ressemblance avec elle.

Le Théligone charnu [1] est une petite plante succulente, qui se fait remarquer par la grande quantité d'oxalate de chaux que contiennent ses fruits. C'est la seule espèce de ce groupe ; elle croît tout au tour du bassin de la Méditerranée.

**CANNABINE.** *Datisca.* Fleurs dioïques. Mâles à quinze étamines environ. Capsule trivalve, monoloculaire, polysperme.

Ce groupe, dont la place naturelle n'est pas encore bien

1 *T. cynocrambe.*

déterminée, est formé de deux espèces, dont une [1], qui est indigène de la Crête, a le port du chanvre, et avait même été regardée comme appartenant à son genre, par Prosper Alpin, et dont l'autre vient dans l'Amérique septentrionale.

**ANTIARE.** *Antiaris.* Fleurs unisexes. Involucre mâle multiflore. Involucre femelle uniflore, accrescent, formant une sorte de drupe.

L'Antiare vénéneux [2], que l'on nomme communément Upas antiar et qui croît à Java, est un fort grand arbre. Son tronc fournit, à l'aide d'entailles, un suc résineux que l'on emploie pour confectionner le fameux poison de Java, et dont nous traiterons à l'article du strychnos.

## FAMILLE DES EUPHORBIACÉES.

Fleurs unisexes, monoïques ou dioïques. Périanthe monosépale, à trois à six lobes ; étamines souvent monadelphes ; ovaire sessile ou pédicellé, ordinairement triloculaire, à ovules suspendus. Fruit composé de coques dures, uniloculaires, mono ou dispermes, recouvertes d'un sarcocarpe peu charnu.

Les euphorbiacées sont composées d'arbustes, d'arbrisseaux ou d'herbes à feuilles ordinairement alternes et simples, et quelquefois nulles. Le périanthe de ces plantes est parfois muni à l'intérieur d'appendices colorés, pétaliformes, regardés par quelques auteurs comme une corolle. Les coques des fruits de beaucoup d'euphorbiacées opèrent leur déhiscence par une

1 *D. cannabina.* 2 *A. toxicaria.*

suture longitudinale, et se séparent avec élasticité. Leur embryon a des lobes plans et minces.

Cette famille contient plus de mille espèces répandues dans toutes les parties du globe ; l'Amérique méridionale en possède à elle seule plus du tiers, la Nouvelle-Hollande un dixième, et les régions méditerrannéennes en comptent environ cent trente espèces. Adrien de Jussieu vient de faire une savante publication sur cette famille importante.

Les euphorbiacées sont fort actives ; elles contiennent presque toutes un suc laiteux, âcre et même caustique, qui n'est qu'une résine ou une gomme-résine. C'est à lui qu'elles doivent leurs propriétés médicales ou vénéneuses. Quand cette résine est peu oxygénée, elle est analogue aux huiles essentielles par l'arôme qu'elle exhale et sa volatilité.

Sérapion, Simond Pauli, J. Bauhin, Hermann, Boyle et Geoffroi avaient avancé que quand on veut manger les graines de diverses euphorbiacées, il faut en retirer une partie qui ressemble à la langue d'un oiseau, ce qui doit se rapporter à l'embryon ; Aublet dit qu'à la Guyane on se nourrit avec les semences de quelques végétaux de cette famille (*Siphonia Omphalea*) après en avoir extrait cet organe. De Jussieu fécondant ces observations, émit qu'en général les embryons plans et minces contenus dans un périsperme charnu étaient irritans ; et il pensa avec MM. Deyeux et Poiret que dans les euphorbiacées l'embryon possédait seul le principe âcre, et que le périsperme en était exempt. Mais Mérat et Delens, et après eux Thomson et MM. Boutron et Henry fils, ont soutenu que le périsperme recélait également un principe âcre, et que c'était même lui qui donnait à l'huile obtenue des semences son énergie et ses propriétés délétères, l'embryon étant trop petit pour influer beaucoup sur elle. Si les hommes qui font usage des graines d'euphorbiacées rejettent cette partie, c'est qu'elle ne contient ni huile, ni fécule, qu'elle n'est point nourrissante et qu'elle n'est qu'âcre. L'huile que fournissent ces plantes est purgative, mais on peut la déposséder de son ac-

tivité en la lavant à grande eau, et surtout en ajoutant un acide à celle-ci. Enfin, quelques euphorbiacées renferment dans leurs racines une forte proportion de fécule associée aussi à un principe âcre dont il faut la dépouiller pour la rendre alimentaire ; et d'autres offrent des substances tinctoriales.

**MERCURIALE.** *Mercurialis.* Fleurs ordinairement dioïques. Périanthe tri ou quadriparti. Mâles: neuf à douze étamines libres. Capsule à deux coques monospermes.

Pline dit que Mercure passait pour avoir découvert les vertus de ces végétaux, et que ce fut de cette croyance qu'ils tirèrent leur dénomination mythologique ; c'était donc à tort que Gessner prétendait que ce nom provenait de ce que l'une de ces plantes produisait la salivation, comme les mercuriaux.

La Mercuriale annuelle [1] est une plante européenne qui envahit rapidement tous les lieux cultivés, aussi est elle fort commune dans les jardins négligés. M. Feneulle de Cambray l'a trouvée composée de : principe amer purgatif, muqueux, chlorophylle, albumine végétale, substance grasse blanche, huile volatile, acide pectique, ligneux, et de quelques sels d'ammoniaque.

Cette euphorbiacée ne paraît pas jouir des propriétés énergiques dont sont doués en général les autres végétaux de cette famille. Dioscoride rapporte que chez les anciens elle servait d'aliment et qu'on l'apprêtait comme les épinards. Il paraît que cette coutume s'est perpétuée en Allemagne.

Dans l'antiquité, on avait déjà reconnu que les sexes de la mercuriale étaient séparés ; et une bien étrange superstition régna à l'égard de ce végétal : Pline rapporte que de son tems les pieds mâles passaient pour avoir la faculté de faire engendrer des garçons, et que la mercuriale femelle faisait produire

1 *M. annua.*

des filles ; mais, comme cela a si souvent eu lieu, les anciens s'étaient trompés sur la nature du sexe de ces plantes, et la disposition scrotiforme des fruits leur avait fait prendre les pieds à pistils pour les individus mâles.

La mercuriale annuelle est laxative, et quand on l'a privée de son principe actif par la décoction ou la dessiccation, elle devient émolliente. Les premiers médecins en ont fait usage. Hippocrate l'ordonnait à l'extérieur pour provoquer l'expulsion du placenta. Mais c'est surtout sa faculté purgative qui fait rechercher cette plante par les médecins de notre époque. Gouan rapporte que pour obtenir ses effets chez les enfans, il se contentait d'en mettre une certaine quantité dans leur soupe, et que par ce moyen il les purgeait. Bassavole dit que les paysans ferrarais se purgent avec la pulpe de ce végétal. Quelques auteurs, et en particulier Desbois de Rochefort, regardent aussi la mercuriale comme diurétique. Elle entre dans plusieurs médicamens officinaux.

La Mercuriale vivace [1], qui croît dans nos bois, possède au contraire des propriétés vénéneuses. Son emploi, dans un cas observé par Sloane, causa des vomissemens, des convulsions et la mort ; Linnée fait aussi observer qu'elle est nuisible aux bestiaux ; aussi on doit penser que c'est par erreur que certains auteurs l'ont indiquée comme alimentaire ; il est probable qu'ils la confondaient avec l'espèce précédente.

La mercuriale vivace devient bleuâtre par la dessication, ce qui décèle qu'elle contient de l'indigo ; aussi devrait-on, comme l'indique M. Aymen, la recueillir dans nos bois, où elle se trouve en si grande abondance, afin d'en extraire soit cette belle teinture bleue que M. Vogler dit avoir découvert dans sa racine, soit le principe colorant d'un rouge de carmin qu'il y a également signalé. Peut-être un jour ces produits donneront-ils de l'importance à ce végétal.

[1] *M. perennis.*

**EUPHORBE.** *Euphorbia.* Fleurs monoïques; involucre féminiflore et masculiflore à quatre ou cinq lobes. Femelle unique; ovaire pédicellé, à trois loges uniovulées. Mâles nombreux, monandres. Capsule tricoque.

Pline attribue la découverte de l'Euphorbe à Juba, roi de Mauritanie, qui en fit l'objet d'un traité spécial, et, le premier donnant un nom d'homme à une plante, la dédia à Euphorbus, son médecin; celui-ci employa la gomme-résine fournie par ce végétal, qui, avant lui, était inusitée, et il s'en servit pour la guérison d'Auguste.

Le nom de Tithymales, que l'on donnait anciennement aux espèces européennes, provient du mot τιθος, mamelle, et fait allusion au suc laiteux, blanc et âcre que contiennent les euphorbes.

L'aspect des euphorbes varie considérablement; il en est qui ont un port qui se rapproche de celui des arbustes ordinaires; d'autres ressemblent parfaitement aux cierges : elles ont cependant toutes des propriétés analogues et renferment un suc âcre, purgatif ou émétique, susceptible de se concréter en gomme-résine dans les espèces épineuses et charnues des régions équatoriales, et que Martius dit être phosphorescent dans quelques unes [1]. Les fleurs des végétaux de ce genre sont formées d'une enveloppe se terminant en quatre ou cinq lobes, avec lesquels alternent fréquemment des corps glanduleux; à l'intérieur de cette enveloppe, on trouve des étamines dont les filets, qui sont articulés par leur milieu, offrent à leur base des espèces de filamens ou de squammules; enfin, au centre de cet appareil floral, se voit un pistil saillant, élevé sur un pédicelle. Les botanistes qui nous ont précédé considéraient cette réunion d'organes comme une fleur hermaphro-

1 *E. phosphorescens.*

dite, seulement ils différaient un peu dans la dénomination de ses parties : Linnée prenant les corps glanduleux pour des pétales, et Adanson croyant que ceux-ci étaient les filamens qui environnent les étamines. Mais comme on s'aperçut que celles-ci ne se développaient que successivement, et que dans certaines euphorbes il existe un calice rudimentaire à la base du pistil, et que même, dans des genres voisins de celui que nous décrivons, il existe également des calices rudimentaires au-dessous de l'articulation des filets staminaux, Lamarck conclut de ces différens faits que les euphorbes étaient, comme les autres plantes de leur famille, formées de fleurs unisexes, mais que chez elles celles-ci étaient fort rapprochées et environnées par un involucre dans lequel se trouvait un grand nombre de fleurs mâles monandres dont le calice était formé par les filamens basilaires, et une seule fleur femelle centrale. Cette opinion fut bientôt adoptée par de Jussieu, Richard et Decandolle. En général, les semences de ces plantes contiennent une huile qui est purgative.

Les euphorbes forment un grand genre composé de trois cents espèces, disséminées sur tous les points du globe. Ces plantes ont été fréquemment employées en médecine ; Dioscoride dit que de son tems on se servait du suc de l'une d'elles contre la morsure des scorpions ; en Amérique on instille celui de quelques espèces dans les plaies produites par les serpens : la cautérisation qu'il opère doit le rendre efficace dans ces circonstances, et l'on pourrait essayer ce moyen contre la morsure de nos ophidiens. Ainslie dit que l'on se sert du suc de ces plantes dans l'Inde pour cautériser les aphthes.

L'Euphorbe officinale [1] est charnue ; elle offre le port d'un cactier épineux, et, semblable à un énorme candelabre, s'élève jusqu'à trente pieds. On la trouve principalement au Cap de Bonne-Espérance et sur le revers de l'Atlas. En vieillissant, cette plante devient dure ; c'est alors qu'elle rend un suc plus

1 *E. officinarum.*

actif, et la puissance de celui-ci est parfois telle qu'il excorie les doigts de ceux qui le recueillent. On l'obtient à l'aide d'incisions, et sa récolte ne se fait que tous les quatre ans. C'est quand il est concrété sur le végétal qu'on s'occupe de l'enlever, et comme la poussière qui s'en échappe pendant cette opération occasionne des éternumens violens, les personnes qui y travaillent ont la coutume de s'envelopper la bouche et le nez pour se garantir de cet accident. Bruce confirme ce fait, en rapportant qu'il a observé des euphorbes en Abyssinie, et qu'en vieillissant leur suc laiteux se transforme en une poussière si subtile et si irritante, qu'il faillit périr dans un accès d'éternumens pour en avoir secoué le jet d'une tige. Jackson, dans le *Journal d'Edimbourg*, dit qu'à Mogador on tanne les cuirs avec les branches de l'euphorbe officinale ; et Paterson rapporte qu'au Cap on se sert de ses capsules pour faire périr les animaux redoutables.

Le suc de cette plante, qui est nommé Euphorbe dans les officines, s'extrait non seulement de l'euphorbe officinale, mais aussi de l'euphorbe des anciens, de celle des Canaries, et probablement de plusieurs autres espèces charnues. Ce suc, que Dioscoride nommait *Euphorbium*, et auquel Fée propose de donner ce nom pour éviter l'équivoque, s'offre par morceaux présentant des cavités dans lesquelles on trouve parfois des épines. M. Pelletier l'a trouvé composé de : résine, 60,80 ; cire, 14,40 ; malate de chaux, 12,20 ; malate de potasse, 1,80 ; matière ligneuse et bassorine, 2,00 ; eau et huile volatile, 8,00 ; perte, 0,80. On n'a point trouvé de gomme dans l'analyse de ce corps, malgré qu'on le range constamment parmi les gommes-résines ; il devrait plutôt être appelé céro-résine.

L'euphorbe est un poison âcre. A petite dose, à l'intérieur, il produit des douleurs abdominales atroces, des vomissemens, des syncopes ; et si la quantité en est augmentée, la mort en résulte promptement, et l'on découvre qu'il a déterminé de profondes inflammations dans les organes. Appliqué à l'exté-

rieur, il produit la vésication, et on dit que les habitans du Mogol s'en servent pour former leurs vésicatoires. L'emploi interne de ce suc concret est abandonné : plusieurs empoisonnemens, qui se trouvent inscrits dans les fastes de l'art, ont éclairé les praticiens sur ses funestes propriétés. On se contente de conseiller l'euphorbe à l'extérieur, pour réprimer les chairs fongueuses ou remédier à la carie des os ; mais ce mode d'administration ne doit pas même être regardé comme exempt de danger, depuis que l'on sait qu'Orfila a fait périr des animaux, en insinuant dans leurs plaies quelques gros de cette substance. Cependant l'euphorbe fait encore partie de certains onguens épispastiques ; mais on ne doit pas lui prêter la puissance d'agir sans irriter la vessie, et de pouvoir remplacer heureusement les cantharides, depuis que Murray a rapporté qu'une femme éprouva une inflammation de cet organe, pour avoir couché dans un lit où l'on avait répandu de l'euphorbe. On trouve dans les officines une huile d'euphorbe qui a eu quelque réputation contre les paralysies. Maintenant les vétérinaires emploient fort souvent cette substance contre la gale des chevaux, ou pour leur appliquer des vésicatoires.

L'Euphorbe épurge [1] est une grande espèce indigène, dont les grosses semences renferment une huile abondante : elles en donnent par expression 44 à 52 livres sur cent, ce qui a fait proposer de soumettre cette plante à la culture, pour l'extraction de cette huile, que l'on pourrait peut-être rendre alimentaire en la privant de son principe âcre. Les campagnards se purgent souvent en avalant douze à quinze graines de cette euphorbe. Depuis long-tems L. Franck avait émis que l'on pourrait employer comme purgative l'huile que celles-ci fournissent, et qu'elle serait efficace contre le Tœnia et les hydropisies ; c'est ce qu'ont fait avec succès d'abord M. Calderini, de Milan ; puis le docteur Bally et d'autres. Loiseleur-Deslongchamps a reconnu que les racines de cette

1 *E. lathyris.*

plante étaient vomitives ; ses feuilles sont vésicantes , et son suc est dépilatoire : Orfila a vu qu'en un jour huit onces de celui-ci faisaient périr un chien.

Le principe actif de l'épurge est volatil, et il paraît que du pain qui avait été cuit dans des fours que l'on avait chauffés avec cette plante a hérité de sa vertu en agissant comme purgatif. On dit que les coques de cette espèce enivrent les poissons, mais cela nous paraît extrêmement douteux : la plupart de ces animaux étant carnassiers, rarement on les voit saisir cette nourriture.

L'Euphorbe petit cyprès [1], qui est une de nos espèces indigènes , et dont le nom indique une comparaison que l'on a établie entre son port et celui du cyprès, est un poison fort actif , et Lamotte vit une femme expirer pour s'être administré un lavement formé avec cette espèce ; cependant les gens de la campagne s'en servent à l'intérieur, et sa propriété purgative la leur fait nommer Rhubarbe des pauvres.

L'Euphorbe ésule [2], dont le nom spécifique vient du celtique *esu*, et veut dire âcre, et qui est probablement l'euphorbe de Gérard , ressemble par son port , quand elle est jeune , à la linaire vulgaire , mais on l'en distingue facilement par son suc laiteux. Coste prétend que c'était cette espèce indigène qui, chez les anciens, remplaçait l'ipécacuanha. Son emploi est extrêmement dangereux, car Scopoli dit l'avoir vu déterminer la mort à la dose de trente grains, et qu'à l'extérieur elle occasionna une gangrène du ventre. Cependant, M. Loiseleur-Deslonchamps assure que sa racine est un bon succédané du vomitif que nous venons de citer.

L'Euphorbe réveil-matin [3], qui se trouve communément dans notre patrie, porte un nom spécifique français qui indique l'usage que les bergers faisaient parfois de son suc, dont ils se frottaient les yeux pour abréger leur sommeil. Sa

1 *E. cyparissias.*
2 *E. esula.*
3 *E. helioscopia.*

dénomination latine consacre une erreur ; elle provient de ηλιος, soleil, et de σκοπεω, je vois, les anciens ayant pensé que cette plante tournait constamment son feuillage vers l'astre de la lumière. On a préconisé cette euphorbe dans la syphilis, dans les cas où les mercuriaux avaient échoué.

L'Euphorbe palustre [1] habite les marais de la France et ceux du nord de l'Asie. Les Sibériens, au rapport de Pallas, et les paysans du Dauphiné, à ce que dit Villars, s'en servent comme d'un purgatif et contre les fièvres intermittentes.

L'Euphorbe des anciens [2] a été mentionnée par Théophraste ; c'est une espèce charnue et épineuse dont le port se rapproche infiniment de celui des cactiers. Elle vient dans l'Inde et l'Afrique, et l'on croyait autrefois que c'était elle seule qui fournissait le suc concret nommé euphorbe. Forskal dit que les Arabes nourrissent leurs chameaux avec cette plante après l'avoir fait cuire.

L'Euphorbe édule [3] ne semble pas posséder la même activité que les autres ; les habitans de la Cochinchine la cultivent pour leurs besoins, car chez eux elle est rangée parmi leurs légumes. Déjà les anciens employaient dans leurs alimens quelques euphorbes quand ils désiraient se purger.

**PHYLLANTHE.** *Phyllanthus.* Fleurs monoïques ou dioïques. Mâles : triandres, monadelphes. Femelles : trois styles, six stigmates. Capsule à trois coques bivalves, dispermes.

Par ce mot, qui est formé de φυλλον, feuille, et de ανθος, fleur, on a voulu exprimer que les fleurs de ces végétaux sont implantées sur les feuilles. Les phyllanthes sont des arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes ; leurs fleurs sont disposées aux aisselles de celles-ci, tantôt solitaires, tantôt et le plus

1 *E. palustris.*
2 *E. antiquorum.*
3 *E. edulis.*

souvent par faisceaux, de manière qu'après la chute des feuilles l'inflorescence a l'apparence d'une grappe. Ces plantes se trouvent disséminées en Amérique, en Asie, en Afrique et dans la Nouvelle-Hollande.

Le Phyllanthe du Brésil [1], appelé aussi Conami ou Bois à enivrer, est un des plus connus. En Amérique, on jette ses rameaux dans les rivières après les avoir broyés, et l'on suppose qu'ils engourdissent et enivrent les poissons. On emploie dans le même but, le Phyllanthe vireux. Plusieurs espèces de ce groupe passent pour diurétiques ; tels sont le Phyllanthe niruri et le Phyllanthe urinaire.

**KIRGANÉLIE.** *Kirganelia.* Fleurs monoïques. Mâles : pentandres, monadelphes. Femelles ; baie triloculaire.

Le nom de Kirganélie est celui que les naturels du Malabar donnent à un des arbrisseaux qui forment ce petit genre, facile à caractériser par son fruit.

**XYLOPHYLLE.** *Xylophyllum.* Fleurs monoïques. Mâles : deux ou trois étamines monadelphes. Capsule à trois coques bivalves, dispermes.

Dérivé de ξυλον, bois, et de φυλλον, feuille, par ce nom on a voulu indiquer que la tige de ces plantes remplace les feuilles, les xylophylles étant en effet des arbrisseaux dépourvus de ces organes, et dont les rameaux extrêmement aplatis sont tellement analogues à des feuilles, qu'ils ont été pris pour elles, et qu'ils en remplissent les fonctions. Ce genre ne diffère du phyllanthe que par le port des végétaux qu'il contient ; aussi quelques botanistes, tels sont Swartz et Kunth, l'ont réuni à ce groupe. Presque tous les xylophylles sont originaires de l'Amérique.

1 *P. brasiliensis.*

**KIGGELLAIRE.** *Kiggellaria.* Fleurs dioïques. Périanthe à dix lobes. Capsule quinquévalve, uniloculaire, polysperme.

Ce groupe est dédié au botaniste anglais F. Kiggelar; sa place est encore indécise. Il se compose de deux espèces originaires de l'Afrique méridionale, dans lesquelles les fleurs mâles offrent dix à vingt étamines, et les femelles un ovaire uniloculaire à cinq trophospermes pariétaux, bi ou triovulés.

**CLUYTIE.** *Cluytia.* Fleurs dioïques. Périanthe à dix lobes, dont cinq pétaloïdes. Mâles : pentandres, monadelphes. Fruit capsulaire, tricoque, triloculaire.

Ce genre a été dédié à Cluyt, botaniste hollandais. Il renferme des arbustes et des arbrisseaux, presque tous originaires de l'Afrique méridionale.

**ANDRACHNÉE.** *Andrachne.* Fleurs monoïques. Périanthe à dix divisions. Mâles pentandres. Capsule à trois loges dispermes.

Ces euphorbiacées portent le nom de ανδραχνη, que les Grecs donnaient au pourpier, parce qu'elles lui ressemblent par leurs feuilles épaisses et charnues. On en connaît deux espèces, l'une indigène de l'Inde, l'autre de l'Europe.

**PACHYSANDRE.** *Pachysandra.* Fleurs monoïques. Périanthe quadrilobé. Mâles : quatre étamines à filets larges. Capsule globuleuse à trois coques dispermes.

Ce genre doit sa dénomination à l'épaisseur des filets

anthérifères des fleurs ; elle provient de παχυς, épais, et de ανδρος, mari.

La Pachysandre tombante [1], qui est la seule espèce connue, est tout-à-fait analogue au buis par ses organes floraux, mais elle s'en distingue par son port. C'est un végétal herbacé, dont la patrie est l'Amérique septentrionale.

**BUIS.** *Buxus.* Fleurs monoïques. Mâles : périanthe quadrilobé, tétrandre. Capsule ovoïde, tricorne à trois loges dispermes.

Ce mot est une altération de βυξος, qui est le nom que Théophraste donnait au buis ; il exprime un vase, et indique que les Grecs étaient dans l'usage de faire de petits ustensiles de ménage avec le bois de cet arbre ; on sait en effet qu'ils en fabriquaient des boîtes qu'ils appelaient Pyxides.

Le Buis ordinaire [2], qui est l'espèce la plus commune, est un arbrisseau qui s'élève de quinze à vingt pieds, dans les forêts du midi de l'Europe, où il croît spontanément. Quelquefois il atteint d'assez fortes dimensions ; Haller en cite un des environs de Genève, dont le tronc avait six pieds de circonférence. On le cultive dans nos jardins pour l'ornement ; là il offre un assez grand nombre de variétés à feuilles panachées ou bordées de jaune ou de blanc, et que l'on ne peut obtenir que par des boutures, car, à ce que rapporte Rosier, par les semis on voit réapparaître l'espèce dans sa pureté primitive.

Les anciens avaient consacré le buis à Cérès. Nous avons pris des Romains la coutume d'orner nos jardins avec cet arbrisseau ; une lettre de Pline le jeune, dans laquelle il décrit son habitation de la Toscane, nous révèle que chez eux on le tondait pour lui donner des formes variées.

Le bois du buis est extrêmement dense ; il ne surnage point lorsqu'on le plonge dans l'eau, et il est bien veiné. Ces qualités

1 *P. procumbens.* 2 *B. sempervirens.*

l'ont fréquemment fait employer. Les anciens s'en servaient probablement pour lambrisser quelques appartemens, car on sait que la bibliothèque du fameux vaisseau d'Hiéron en était construite; actuellement on en fait usage pour les ouvrages de tour et de tabletterie. Les feuilles de ce végétal sont amères, et elles exhalent une odeur désagréable, surtout quand elles sont imbibées par la pluie. M. Jaume Saint-Hilaire dit qu'elles empoisonnent les chameaux qui, dans l'Orient, en font parfois usage quand ils sont pressés par la faim. Malgré cet avertissement, on accuse cependant les brasseurs de les faire entrer dans la confection de la bière, ce qui ne doit pas être sans danger, à cause de leur énergie.

La matière médicale s'est aussi emparée du buis. Son bois est rangé parmi les sudorifiques, et regardé même comme pouvant remplacer le gayac dans le traitement des rhumatismes ou de la syphilis. L'huile que l'on retire par la distillation du bois de cet arbrisseau, a été vantée contre l'épilepsie, et sa teinture a passé, pendant un tems, pour un excellent fébrifuge, surtout en Allemagne où, à ce que dit M. Fée, Joseph II acheta 1,500 florins cette recette qui était employée par un charlatan.

Le Buis de Mahon[1], qui se fait remarquer par ses larges feuilles et forme de grands bois dans les îles Baléares, d'où il est originaire, compose probablement, avec la précédente, toutes les espèces de ce genre.

**ADÉLIE.** *Adelia.* Fleurs dioïques. Mâles : environ trente étamines monadelphes. Fruit à trois coques monospermes.

Les adélies portent des fleurs extrêmement petites; c'est ce que l'on a cherché à exprimer par leur nom, qui est formé

1 *B. balearica*

de α privatif et de δηλος, visible. Ces plantes sont des arbrisseaux indigènes des deux Amériques.

**RICIN.** *Ricinus.* Fleurs monoïques. Périanthe tri ou quinquélobé. Mâles : étamines nombreuses, à androphore ramifié. Trois coques monospermes.

Ce nom est celui d'un insecte à la forme duquel on a comparé les semences de ces euphorbiacées. Les ricins sont des végétaux ligneux ou herbacés, dont les feuilles sont ordinairement peltées, et chez lesquels les fleurs mâles sont situées au-dessous des femelles. Ils habitent l'Asie et l'Afrique.

Le Ricin commun[1], aussi nommé Palma-christi, à cause de la disposition digitée de ses feuilles, a un port qui varie extrêmement : arborescent et s'élevant jusqu'à trente pieds quand il croît dans les climats chauds, il devient herbacé lorsqu'il habite les régions froides ; Poiret, qui avait recueilli, en Afrique, des graines sur un individu extrêmement élevé et qui présentait un tronc épais et ligneux, n'en obtint, en France, que des individus herbacés ; Desfontaines observa l'opposé ; il vit que nos ricins herbacés devenaient arborescens lorsqu'ils étaient cultivés dans des serres-chaudes. Ces assertions tendent à faire rayer de la liste des espèces celles que l'on avait instituées sur des variétés de taille et de consistance. Dans notre climat, le ricin commun est herbacé, et acquiert de six à huit pieds de hauteur ; mais A. Richard a découvert, près de Nice, un endroit favorablement situé, dans lequel des pieds nombreux de cette plante formaient une sorte de petit bois, et s'élevaient environ à trente-cinq pieds au-dessus du sol. Il ne faut pas une chaleur considérable pour que le ricin parvienne à cet accroissement remarquable, car Monard en vit en Espagne dont le tronc ligneux avait la grosseur du corps d'un homme. Cette plante est originaire de la Barbarie.

1 *R. communis.*

Le ricin commun est une des plantes qui ont fixé l'attention de la plus haute antiquité. L'Écriture-Sainte en fait mention, et J. Bauhin et Sprengel pensent que c'est l'arbre sous lequel Jonas s'endormit; Hérodote, Hippocrate, Galien, Dioscoride et Mésué, en parlent dans leurs œuvres; les sarcophages égyptiens viennent aussi nous révéler que cette plante est connue depuis plus de quatre mille ans, car M. Caillaud a trouvé de ses graines à côté de quelques momies, et probablement alors elles étaient regardées comme d'une grande utilité ou elles avaient un haut prix, car ce peuple n'environnait ordinairement ses morts que d'objets précieux.

Divers organes de cette plante sont employés dans certains pays. Brown dit que sa racine est purgative. Au Sénégal, à ce que raconte Adanson, et au cap de Bonne-Espérance, à ce que rapporte Thunberg, ainsi qu'au Malabar, il paraît que l'on se sert des feuilles du ricin pour calmer la migraine, et qu'on les emploie entières ou broyées; mais on lit dans les mémoires de la Société royale de Médecine que ce médicament a parfois causé la cécité. A la Chine on se purge avec les capsules non mûres et les jeune pousses de cette plante.

Les graines du ricin sont extrêmement irritantes; leur énergie surpasse de beaucoup celle de l'huile qu'on en extrait. On cite que des personnes ont éprouvé de violentes coliques pour en avoir avalé cinq ou six; M. Orfila a fait périr des chiens en leur introduisant, dans l'estomac, une trentaine de grains de leur parenchyme.

On extrait des semences du ricin une huile mixte qui est soluble dans l'alcool comme les huiles essentielles, et inodore comme les huiles fixes; son usage est fort répandu dans l'économie domestique et la médecine. On l'obtient par des procédés variés qui paraissent influer beaucoup sur ses propriétés. Dans l'Inde et l'Amérique, pour l'extraire, on torréfie les graines de ce végétal, on les pile, on fait bouillir avec de l'eau la pâte qui en résulte, et bientôt l'huile vient se placer à la superficie du liquide, et peut être recueillie. Ce

procédé est défectueux en ce que celle-ci entraîne toujours de l'eau qui la fait rancir promptement. En France, on fabrique ce produit par la simple expression à froid, et l'on obtient en huile un tiers du poids des semences. On peut encore en extraire une plus forte proportion, dix onces par livre, par le moyen de l'alcool, qui a la propriété de dissoudre cette huile; mais ce procédé est trop coûteux. MM. Bussy et Lecanu, qui ont étudié l'huile de ricin, l'ont trouvée composée de : huile odorante, volatile à environ 125°; matière solide particulière; acides Ricinique, élaïodique et margarique.

Dans l'économie domestique l'huile de ricin est employée depuis de nombreux siècles. Il est probable que c'était avec elle que les anciens Egyptiens s'éclairaient; dans quelques unes des Antilles, ainsi que dans la Tartarie et l'Inde, cet usage existe encore aujourd'hui, et l'on élève des plantations de ricin, à l'effet d'en retirer ce combustible, qui, en Amérique, coûte beaucoup moins que l'huile de poisson. Les semences de ce végétal renfermant une proportion considérable d'huile, il serait fort avantageux de le cultiver pour l'en extraire dans les Landes du midi de la France, ainsi que l'a conseillé Valentin. On a même pensé qu'il serait possible de priver cette huile de son principe actif et de la rendre alimentaire. Dans l'Inde, Rumphius dit qu'elle sert à calfater les vaisseaux, en guise de poix, ainsi qu'à enduire les maisons, après qu'on l'a unie avec de la chaux, et il ajoute qu'elle entre aussi dans un mortier qui devient dure comme de la pierre, et qui est employé pour la construction des puits et des citernes.

Ce n'est que vers 1776 que l'usage médical de l'huile de ricin s'est répandu d'une manière notable en Europe. Les Anglais l'employaient déjà, et leur exemple engagea M. Odier, médecin de Genève, à faire avec elle quelques essais qui lui réussirent, et dont il publia les résultats dans les journaux. A compter de cette époque, l'efficacité de ce purgatif doux fut reconnue, et son emploi devint universel. Mais il faut con-

venir que la dose de ce médicament est difficile à fixer, sa manière d'agir variant beaucoup, ce qui tient probablement au mode d'extraction que l'on a suivi, ou à sa plus ou moins grande pureté. Cependant, c'est à tort que plusieurs auteurs anciens, et Bichat lui-même, regardaient cette huile comme un purgatif dangereux. En Amérique et dans l'Inde on se sert parfois de celle-ci à l'extérieur pour appaiser les douleurs, ou contre les maladies de la peau. Pison dit qu'au Brésil on prétend, qu'appliquée sur le ventre des enfans, elle procure l'évacuation des vers ; à l'intérieur, on a pensé, depuis Dioscoride qui l'a avancé, que l'huile de ricin était vermifuge ; Poiret la regarde même comme un des plus énergiques ; mais si parfois elle a semblé être utile contre les helminthes, elle ne réussit pas constamment.

**MÉDICINIER.** *Jatropha.* Fleurs monoïques. Mâles : périanthe infundibuliforme, quinquélobé, décandre. Femelles ; périanthe à dix lobes. Capsule à trois coques monospermes.

Ce nom est dérivé de ιατρον, remède, et de φαγω, je mange, parce que l'un des médiciniers fournit un aliment fort employé, pendant que quelques autres servent en médecine comme purgatifs. Ces végétaux sont des arbres ou des arbrisseaux, rarement des herbes; ils contiennent un suc laiteux, et habitent les deux continens.

Le Médicinier cathartique [1], qui est plus communément désigné sous le nom de Médicinier, est un arbuste d'Afrique, qui paraît avoir été répandu en Amérique et aux Antilles par les nègres. Là, on en fait des palissades, et on s'en sert pour enclore les habitations. On lit dans la plupart des ouvrages que les semences de cette espèce, que l'on nomme vulgairement Pignons d'Inde, ou Noix des Barbades, sont édules,

1 *J. curcas.*

et qu'elles ont le goût de la noisette après qu'on les a privées de leur embryon ; mais que si on les mange avec celui-ci, il suffit d'en prendre cinq ou six, et même trois, pour en être violemment purgé. Les raisons que nous avons mentionnées dans les généralités de cette famille doivent cependant faire suspecter cette opinion. En effet, les graines de médicinier que l'on trouve dans le commerce sont d'une saveur si âcre, qu'il serait difficile d'admettre que ces organes puissent jamais servir à notre nourriture, et notre assertion semble aussi confirmée par l'aventure qui arriva à Geoffroy et au marquis de Boufflers, qui, en se promenant au Sénégal, éprouvèrent des vomissemens pour avoir mangé chacun huit ou dix amandes de médicinier. Le danger de celles-ci est mis hors de doute par M. Soubeiran, qui ressentit les mêmes symptômes par l'injestion d'une seule, ainsi que par les expériences d'Orfila, dans lesquelles il reconnut qu'il suffisait de un à trois gros de ces graines pour empoisonner des chiens.

Dans l'Inde, on extrait, des graines de ce médicinier, une huile qui, par ses propriétés, tient le milieu entre celles de Ricin et de Tigli. Là, on la brûle pour l'éclairage, et l'on s'en sert en frictions contre la gale, les dartres et quelques autres maladies.

Il paraît, d'après M. Reevel, médecin qui réside à Canton, que le fameux vernis de la Chine se fait avec cette huile, que l'on met en ébullition avec de l'oxyde de fer.

Le Médicinier manioc [1] simplement appelé Manioc, est un sous-arbrisseau dont les racines volumineuses et parfois de la grosseur de la cuisse sont d'une couleur grise, verte ou rouge à l'extérieur, selon la variété, et toujours charnues, blanches et laiteuses en dedans ; les feuilles de ce végétal sont palmées et ses fleurs verdâtres. Les naturalistes pensent qu'il est originaire de l'Amérique, dont il habite les lieux humides des contrées chaudes, mais Raynal prétend qu'il

[1] *J. manihot.*

provient d'Afrique, et que ce sont les nègres qui l'ont transporté dans le Nouveau-Monde.

Le suc laiteux qui abonde dans la racine du manioc est un des plus violens poisons végétaux. On dit que les sauvages s'en servent pour envenimer leurs flèches; mais c'est principalement à l'intérieur qu'il est redoutable. On trouve dans les mémoires de l'académie de Berlin qu'un esclave empoisonneur, condamné à mort, subit son supplice en moins de six minutes, en avalant trente-cinq gouttes de ce suc léthifère, qui amène le terme fatal en produisant des vomissemens, des sueurs froides, des convulsions et la tuméfaction du corps. Après la mort, on ne rencontre aucune lésion dans le tube intestinal, ce qui a fait croire à MM. Fermin et Soubeiran que ce poison, dont ce dernier compare l'odeur à celle des amandes amères, agit sur le système nerveux comme l'acide hydrocyanique. Bajon, à l'aide d'expériences, s'est assuré que le principe vénéneux du suc de manioc était très-volatil, et que celui-ci n'occasionnait plus d'accidens après qu'on l'avait exposé pendant trente-six heures au contact de l'air, ou soumis à l'ébullition. Par la distillation, on en obtient un liquide extrêmement délétère. M. Ricord-Madiana, qui a isolé le principe actif du suc laiteux de ce végétal, a reconnu que quelques gouttes mises sur la langue d'un chien suffisaient pour le faire périr en moins de dix minutes.

Malgré le poison qu'il contient, le manioc n'en est pas moins un des végétaux que l'homme récolte le plus souvent pour sa nourriture. Les nègres en font particulièrement usage de tems immémorial, et maintenant on le cultive dans tout le grand espace compris entre la Floride et la terre Magellanique. Ce sont les racines de cette plante que l'on emploie; on les cueille quand elles ont acquis six mois à deux ans, car au-delà de ce dernier âge, elles deviennent dures ou s'altèrent. Quand on les a extraites du sol, on les racle avec un couteau, puis on les lave, et ensuite on les râpe. Cette dernière opération, que les sauvages faisaient avec des pierres

volcaniques, avant qu'ils eussent la connaissance du fer, se produit maintenant à l'aide de râpes cylindriques, dont la superficie est garnie de clous ou d'une feuille de tôle hérissée d'aspérités, et qui se meuvent soit à bras, soit au moyen de chevaux. La pulpe que l'on obtient à l'aide de cet instrument est déposée dans des sacs faits en natte ou en toile, et on la soumet immédiatement à une forte pression pour en extraire tout le suc vénéneux. Le résidu de la presse s'appelle Cassave.

Avec celle-ci, on prépare des espèces de galettes que l'on fait griller sur une plaque de fer; on les mange comme le pain, et les créoles les aiment mieux que celui-ci. D'autrefois, avec la cassave que l'on retire de la presse, on fabrique ce que l'on nomme la Farine de cassave ou de manioc. On l'obtient en la mettant simplement sur le feu dans une bassine, et en la remuant continuellement. On mange cette farine dans les sauces; les nègres se contentent de la délayer dans de l'eau chaude et salée.

On obtient aussi du manioc une fécule blanche et douce que l'on nomme, à Cayenne, Moussache, dénomination qui est dérivée de Mouchaco, qui, en espagnol, signifie enfant, et là serait appliquée pour exprimer progéniture de manioc. Cette fécule sert à faire des gâteaux blancs comme la neige et des soupes pour les convalescens, et on l'emploie aussi pour empeser le linge et pour poudrer les cheveux. Le Tapioka, que l'on commence actuellement à introduire sur nos tables, est cette fécule séchée et granulée sur des plaques chaudes.

Le pain de manioc est fort nourrissant; deux onces suffisent pour le repas d'un homme, et une livre peut le nourrir pendant vingt-quatre heures. Cette plante offre tant d'avantages, que Roquefort assure qu'un arpent de terre qui en est rempli peut nourrir plus d'individus que six arpens de blé.

On fait aussi diverses liqueurs spiritueuses avec la racine de manioc, particulièrement en Amérique. Il paraît que dans

cette partie du monde on mange les feuilles du manioc en guise d'épinards, en les faisant cuire dans l'huile.

**ALEURITE.** *Aleurites.* Fleurs monoïques. Femelles : deux stigmates bifides. Noix à deux loges monospermes.

Αλευρον, qui signifie farine, indique que les rameaux de plusieurs arbres de cette section sont couverts d'une poussière abondante. Les aleurites, que Commerson avait désignés sous le nom d'*Ambinux*, à cause de la disposition de leur fruit, portent des étamines nombreuses et monadelphes, et habitent principalement l'Inde et les Moluques.

**CROTON.** *Croton.* Fleurs monoïques ou dioïques, quinquélobées. Mâles : huit à vingt étamines libres. Femelles : trois styles bifides. Capsule à trois loges bivalves, unispermes.

Les naturalistes ont comparé les semences de ces plantes au Ricin, insecte que les Grecs nommaient κροτον, et de là est provenue cette dénomination. Les crotons contiennent des végétaux ligneux ou herbacés, dont les feuilles sont recouvertes de poils en étoiles, ou d'écailles argentées ou dorées. Leur patrie est spécialement l'Amérique équinoxiale.

Le Croton tiglium [1] porte des semences de la grosseur d'une noisette et subquadrangulaires ; leur embryon et leur amande, comme l'ont reconnu Mérat et Delens, ont une saveur extrêmement âcre et brûlante. Ces semences, que l'on appelle, dans le commerce, Pignons d'Inde ou Graines de tigli, sont vénéneuses, et elle fournissent par expression une huile fortement irritante, dont les vapeurs enflamment les yeux, et qui, à la dose de six ou huit gouttes, peut déterminer la mort; elle est susceptible de cristalliser par l'évapo-

1 *C. tiglium.*

ration, suivant Vauquelin; et le chimiste Brande a reconnu qu'elle contenait un acide qui est analogue à l'acide jatrophique, et une matière grasse insoluble dans l'alcool; en outre, on y trouve un principe âcre nommé Tigline, et qui est soluble dans celui-ci.

L'huile de tiglium est un purgatif extrêmement énergique. Depuis long-tems on en faisait usage dans l'Inde, et c'est dans ce pays qu'on la fabrique généralement; cependant quelques pharmaciens de Paris commencent à l'extraire eux-mêmes. C'est à M. Cromwel, médecin de la compagnie anglaise, que l'on doit l'introduction de ce médicament en Angleterre; bientôt après il se répandit en Italie et en Allemagne. Déjà Ferrein en avait parlé en 1770, mais il ne fut réellement employé en France qu'après 1824, époque à laquelle M. Friedlander fit connaître ses propriétés avec détail. Cette huile est un des purgatifs les plus énergiques que l'on connaisse. On prétend que dans l'Inde ses seules émanations suffisent à quelques personnes pour les purger, et l'on sait que M. Royer-Collard l'a été pour en avoir seulement appliqué quelques parcelles sur sa langue. Ce médicament est principalement efficace dans la colique de plomb, et en général dans les paralysies ou le tube intestinal est frappé d'une profonde atonie. Dans l'Inde, souvent on l'emploie pour la guérison des hydropisies, et il y jouit d'une telle réputation, qu'on le nomme Chasse eau; les nègres de l'Ile-Bourbon ont la même confiance en l'huile de tiglium pour le traitement de ces maladies, et cette opinion doit être fondée; en outre, elle a encore été vantée pour expulser le Tœnia, et le docteur Prieger a même réussi à faire évacuer ce ver, en l'employant à l'extérieur.

Le Croton cascarille [1] porte un nom spécifique, qui n'est qu'un simple diminutif du mot espagnol *cascara*, qui signifie écorce. C'est cet arbrisseau, indigène de l'Amérique méri-

1 *C. cascarilla.*

dionale et des Antilles, que l'on a cru, jusqu'à ce jour, qui fournissait l'écorce appelée Cascarille dans les officines ; mais Thomson vient d'émettre que celle-ci est produite par le *croton eluteria* Sw.. Quoiqu'il en soit, cette écorce, dont la couleur est d'un gris cendré, et qui est ordinairement couverte de lichens blancs, est amère et aromatique, et quand on la fait brûler, elle exhale une odeur balsamique qui décèle l'acide benzoïque. Thommsdorff, qui l'a analysée, y a découvert du mucilage, un principe amer, de la résine, de l'huile volatile, de l'eau et de la fibre ligneuse.

La cascarille est tonique et excitante, et paraît avoir été employée avec succès contre les fièvres intermittentes, ce qui la fit nommer Quinquina aromatique ; cependant elle ne contient aucun des alcaloïdes qui rendent l'écorce du Pérou si efficace. Les Stahliens, qui avaient une antipathie pour le quinquina, prétendaient même qu'elle lui était beaucoup supérieure dans ces maladies. Dans quelques pays on fume la cascarille en la mêlant au tabac, mais elle jouit d'une propriété enivrante.

Le Croton tinctorial [1] est une plante annuelle qui croît sur les bords de la Méditerranée, et de laquelle on extrait le Tournesol en drapeaux, espèce de couleur bleue que l'on fabrique en Languedoc, en trempant simplement des chiffons dans le suc obtenu par expression des sommités de ce végétal, et en les exposant aux émanations d'un mélange de chaux et d'urine putréfiée. C'est spécialement avec la Hollande que le midi de la France opère le trafic de ces chiffons imbibés de matière colorante. Dans le premier de ces pays, ce tournesol en drapeaux sert à la confection des toiles peintes, ainsi qu'à teindre le papier à sucre et les fromages de Hollande à croûte violette. Les chimistes trouvent dans cette substance un excellent réactif, et les pharmaciens en font parfois usage pour colorer le sirop de violette. On sait, depuis les travaux

1 *C. tinctorium.*

de Chaptal et de Bouvier, que le tournesol en drapeaux ne fournit point le Tournesol en pain, ainsi qu'on l'avait annoncé précédemment, et que les Hollandais retirent celui-ci de l'orseille.

Le Croton porte-laque [1] est un arbre de Ceylan, qui nourrit le *coccus lacca*, insecte qui, en piquant la superficie de ses rameaux, occasionne l'exsudation d'une matière résinoïde, dont la solidification s'opère rapidement, et que l'on connaît dans le commerce sous le nom de Gomme laque. Cette substance, qui forme la base de la cire d'Espagne, ainsi que celle de certains vernis, et qui entre dans la composition de quelques médicamens, se trouve encore sur d'autres végétaux, mais sur ce croton, elle est d'une meilleure qualité.

Le Croton porte-suif [2] est originaire de l'Inde et de la Chine; son port est analogue au cerisier. Ce végétal, appelé communément Arbre à suif, commence à se naturaliser dans la Caroline; il est remarquable par ses semences qui sont couvertes d'une substance sébacée, et qui lui donnent un aspect fort extraordinaire à l'époque où, après la chute de leurs valves protectrices, elles forment, au milieu du feuillage, des espèces de grappes d'un assez beau blanc. Les Chinois, qui nomment ce végétal U-kieu-mu, le cultivent et retirent de ses graines la matière de leur chandelles, ainsi qu'une huile pour les lampes ; les premières sont extrêmement blanches, mais parfois on les colore en rouge avec du vermillon.

Le Croton panaché [3], que l'on a reporté dans un autre genre, est remarquable par la beauté de son feuillage panaché de vert et de taches d'un jaune d'or. Dans l'Inde, les rameaux de ce bel arbuste, qui est en quelque sorte sacré, servent à décorer les salles de festin et même les monumens que l'on élève aux triomphateurs; puis quelquefois aussi on l'emploie dans les pompes funèbres pour voiler le cercueil

1 *C. lacciferum.*
2 *C. sebiferum.*
3 *C. variegatum.*

des enfans. Une variété de ce végétal fournit des feuilles rafraîchissantes, que l'on mange dans la soupe quand elles sont jeunes.

Quelques autres espèces du genre Croton sont encore employées à divers usages. Il en est qui exhalent par leur écorce des résines balsamiques qui remplacent l'encens [1], d'autres passent pour antisyphilitiques [2].

**RICINELLE.** *Acalypha.* Fleurs monoïques. Mâles ; huit ou seize étamines monadelphes. Femelles : stigmates rameux. Capsule à trois loges monospermes.

La ressemblance de certaines ricinelles avec l'ortie leur a fait imposer un nom scientifique, qui provient de ακαλυφη, qui est celui que les Grecs donnaient à cette plante. Ces euphorbiacées sont ligneuses ou herbacées, et croissent, pour la plupart, dans l'Inde et dans l'Amérique.

**GLUTIER.** *Sapium.* Fleurs monoïques. Mâles : périanthe bifide, diandre. Femelles : périanthe tridenté. Capsule globuleuse, triloculaire.

Cette dénomination est dérivée de *sap*, qui en celtique signifie onctueux ; elle a dû son origine au suc glutineux et délétère qui découle d'un des glutiers ; ceux-ci sont des arbres lactescens, indigènes de l'Amérique, de l'Inde et de plusieurs îles.

Le Glutier des oiseleurs [3] contient un suc lactescent si visqueux, qu'on l'emploie pour prendre les oiseaux. C'est de cette particularité que proviennent ses noms. Il renferme du caoutchouc.

1 *C. thuriferum.*
2 *C. antisyphiliticum.*
3 *S. aucuparium.*

**SABLIER.** *Hura.* Fleurs monoïques, urcéolées. Mâles en chatons. Femelles solitaires; stigmate peltè. Capsule ligneuse, déprimée, à douze, à dix-huit coques monospermes, bivalves.

Le nom botanique de ce groupe est américain; le vulgaire vient de l'habitude que l'on a de transformer en boîte à poudre le fruit de l'espèce que nous citons. Les sabliers habitent les régions chaudes de l'Amérique.

Le Sablier élastique [1] est un grand arbre que l'on nomme dans son pays Noyer d'Amérique et Pet-du-diable, et dont il découle un suc blanc et très-âcre; il est assez commun aux Antilles. Les marins rapportent fort souvent de ses capsules en Europe; elles sont remarquable parce qu'à certaine période de leur dessiccation, tout d'un coup, elles éclatent avec un grand bruit si l'on n'a pas eu la précaution de les entourer d'un fil de fer, et souvent leurs valves, qui se dispersent par l'effet de l'élasticité, vont fracturer les objets qui les environnent; delà provient le nom latin imposé à cette espèce.

**MANCENILLIER.** *Hippomane.* Fleurs monïques. Mâles : périanthe turbiné, bifide, diandre. Fruit charnu à noyeau ligneux, inégal, pluriloculaire.

Ce nom provient de ἱππος, cheval, et de μανια, fureur, parce que l'on a pensé que le mancenillier était analogue à une plante d'Arcadie appelée hippomane, qui rendait les chevaux furieux, et que certains savans croient être la pomme épineuse. La désignation française indique la forme du fruit de ce végétal, qui ressemble à une petite pomme, comparaison qu'exprime le mot *mancinilla*.

Le Mancenillier vulgaire [2] est un arbre dont toutes les

1 *H. crepitans.* 2 *H. mancinilla.*

parties sont imprégnées d'un suc blanc et laiteux, qui contient une assez forte proportion de caoutchouc ; il croît dans l'Amérique et en Arabie, principalement sur les bords de la mer : c'est un des végétaux vénéneux les plus célèbres, mais, comme nous allons le voir, il existe encore quelques dissidences à l'égard de son énergie.

On a souvent répété que ses exhalaisons étaient délétères, et que quelques instans passés sous son feuillage suffisaient pour donner la mort. Jaquin osa braver ce danger, et n'en ressentit aucune indisposition. M. Ricord-Madiana, dans un traité spécial sur cet arbre, a confirmé cette assertion : il a voyagé pendant plusieurs heures à l'abri d'un amas de mancenilliers, et il n'en éprouva nulle impression délétère. Cet auteur dit que l'eau de pluie qui recouvre les feuilles de ces euphorbiacées n'y contracte aucunes qualités malfaisantes, et qu'on pourrait la boire sans danger, mais que la décoction de ces parties est un poison. Selon lui, les feuilles appliquées sur les endroits où la peau est épaisse, après avoir été broyées, n'y occasionnent nuls désordres, tandis que leur contact produit l'inflammation et la gangrène sur les parties ou le système cutané est mince, ainsi que sur les muqueuses ou les endroits dénudés.

Le fruit du mancenillier ressemble à une pomme d'api par son volume et sa coloration ; il a une saveur qui d'abord est fade, mais qui devient brûlante quelques momens après son injestion, particularité qui cause de funestes méprises. Ce fruit empoisonne en produisant des vomissemens et parfois des inflammations gangréneuses de l'estomac. Il en faut plusieurs pour causer le trépas d'un homme, et l'on a même des exemples d'individus qui ne sont pas morts pour en avoir mangé deux douzaines. Doit-on croire, après cela, ce que l'on dit de quelques nègres qui auraient fait périr leurs maîtres, dans les colonies, en leur mettant de ces fruits dans leur café ? C'est à l'usage que les crabes peuvent faire impunément de la pomme de cette euphorbiacée, que Bruce a

prêté l'empoissonnement que quelques personnes ont éprouvé après avoir mangé de ces crustacés.

Le suc du mancenillier exhale une odeur d'absinthe, et si on met ses vapeurs en contact avec le visage, on y éprouve rapidement des picotemens. Il est fade au moment où on l'introduit dans la bouche, mais bientôt il développe un sentiment d'âcreté ; mis en contact avec la peau des mains, ce suc ne produit aucun effet, mais, selon MM. Ollivier et Orfila, déposé sur la face il en détermine le gonflement érysipélateux. Ces expérimentateurs ont reconnu qu'un gros de ce liquide suffisait à l'intérieur pour tuer un chien, et qu'injecté dans une plaie il amène le même résultat en vingt-quatre heures. Selon eux, il agit simplement comme un poison âcre et non comme un stupéfiant du système nerveux, ainsi qu'on le professait. M. Ricord-Madiana a reconnu dans ce suc des cristaux de Mancenillite.

Le suc du mancenillier sert aux sauvages pour empoisonner leurs flèches. On l'a parfois, suivant Aublet, conseillé contre les vers, mais il est plutôt funeste aux animaux qui le prennent qu'à ceux-ci que l'on trouve encore vivans dans leurs intestins, après qu'ils sont expirés, comme l'a vu M. Ricord-Madiana.

## FAMILLE DES SANGUISORBÉES.

Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Périanthe monophylle, lobé ; un ou deux carpelles monostyles. Un ou deux akènes enveloppés par le périanthe.

Les Sanguisorbées forment une section des rosacées pour la plupart des auteurs ; nous mentionnerons, en traitant de cette dernière famille, les raisons qui nous ont engagé à les

en séparer. Ce sont des plantes herbacées ordinairement, et à feuilles alternes, lobées ou composées.

**PIMPRENELLE.** *Poterium.* Fleurs monoïques, dioïques ou hermaphrodites. Périanthe urcéolé, quadrilobé ; étamines nombreuses ; stigmates en pinceau.

Ce nom, qui signifie vase à boire ou breuvage, indique l'usage que l'on faisait anciennement de l'espèce suivante, pour confectionner une boisson réputée salutaire dans quelques maladies. Les pimprenelles sont des végétaux herbacés ou ligneux, dont plusieurs habitent l'Europe.

La Pimprenelle commune [1] vient spontanément sur nos coteaux. On la cultive dans les jardins parce qu'elle est fort souvent employée pour assaisonner les alimens qu'elle aromatise un peu. Quelques peuples de la Sibérie mangent les racines de cette plante après les avoir fait cuire, et Pallas rapporte que, pour s'en procurer facilement, ils recherchent parfois les amas qu'en font les rats économes. Les moutons et les vaches se nourrissent de la pimprenelle commune avec plaisir, aussi quelques agronomes ont-ils conseillé de la cultiver. Sa facilité à croître dans des terrains excessivement maigres et où les autres fourrages ne peuvent subsister, pourrait la rendre fort avantageuse. Malgré les propriétés médicales que les latins donnaient à ce végétal ; malgré la prétendue vertu galactophore que lui supposait Tabernamontanus, et la puissance que lui avait accordée contre la rage un veneur de François II, qui avait guéri ses chiens avec lui, il n'est plus usité aujourd'hui dans l'art médical où l'on a reconnu son inefficacité.

**ALCHIMILLE.** *Alchimilla.* Fleurs hermaphro-

1 *P. sanguisorba.*

dites. Périanthe tubuleux, à huit lobes, tétrandre; stigmate unique.

Suivant Linnée et d'autres savans, ce nom provient de l'emploi mystique que les alchimistes faisaient de la rosée des feuilles des alchimilles pour obtenir la pierre philosophale; mais, d'après certains étymologistes, cette dénomination est purement arabe. Ces plantes sont des herbes à fleurs verdâtres, dont plusieurs habitent les terrains montueux de l'Europe.

L'Alchimille commune [1] est vulgairement appelée Pied-de-Lion ou Mantelet-de-Dame, *ladies mantle*, à cause de la forme de ses feuilles qui ressemblent à la fois à l'empreinte du pied de ce carnassier et à cette partie du vêtement des femmes. Apulée dit que les druïdes se servaient de ce végétal dans leurs conjurations, pour exciter aux plaisirs voluptueux; long-tems sa racine, qui est astringente, a été employée contre les relâchemens des tissus. Aujourd'hui elle est presque inusitée.

**CLIFFORTIE.** *Cliffortia.* Fleurs dioïques. Périanthe trilobé, accrescent. Mâles polyandres. Capsule biloculaire, formée par le périanthe.

C'est à la mémoire du célèbre amateur hollandais G. Cliffort, protecteur de Linnée, que ce groupe a été dédié. Tous ces végétaux sont des arbrisseaux à feuilles simples, et qui croissent dans l'Afrique méridionale.

**SANGUISORBE.** *Sanguisorba.* Fleurs hermaphrodites, en épi. Périanthe quadrifide, tétrandre.

La Sanguisorbe officinale [2], qui se trouve en France, passait pour être bonne contre les hémorrhagies; de là vient

1 *A. vulgaris.* 2 *S. officinalis.*

son nom générique, qui est formé de *sanguis*, sang, et de *sorbere*, absorber. C'est un végétal astringent, que Gmelin dit qu'en Sibérie on emploie contre les diarrhées; les autres espèces habitent l'Afrique, la Chine et l'Amérique.

## FAMILLE DES AMARANTHÉES.

Fleurs unisexes ou hermaphrodites. Périanthe monophylle, tri, quadri ou quinquélobé, ordinairement coloré; trois à cinq étamines libres ou monadelphes; ovaire ordinairement uniloculaire, uniovulé ou pluriovulé. Pyxide, capsule ou baie.

Les amaranthées renferment des plantes herbacées ou sous-ligneuses, à feuilles alternes ou opposées; leurs fleurs sont en capitule, en épi ou en panicule; l'embryon est recourbé autour d'un endosperme farineux.

**AMARANTHE**. *Amaranthus*. Fleurs monoïques. Femelles à trois styles. Pyxide monosperme ou capsule indéhiscente.

L'étymologie de ce nom, qui est formé de αμαρυσσω, je brille, et de ανθος, fleur, indique la beauté des plantes de ce groupe. Les amaranthes sont herbacées; elles portent des feuilles sur lesquelles on rencontre souvent des maculatures de diverses couleurs. Pline cite le coloris de leurs fleurs comme le type de la teinte pourpre, et il avance que les procédés de l'art de son tems, n'avaient pu encore en atteindre le brillant éclat. Ces végétaux faisaient partie des plantes funéraires des anciens, et ceux-ci en ornaient les tombeaux ou en formaient des couronnes qui servaient dans les cérémonies expiatoires. Les espèces de ce genre habitent toutes les

contrées du globe, mais elles se plaisent principalement dans les régions chaudes, et c'est en Asie que l'on en trouve le plus grand nombre. La plupart de celles qui croissent dans l'Inde et en Amérique sont employées comme plantes potagères.

L'Amaranthe caudifère [1], qui se fait remarquer par ses grappes pendantes de fleurs d'un beau rouge, et l'Amaranthe tricolore, dont les feuilles sont panachées de vert, de jaune et de rouge, sont fréquemment cultivées pour l'ornement de nos parterres.

**CÉLOSIE.** *Celosia.* Périanthe environné de deux ou trois bractées écailleuses ; étamines monadelphes. Pyxide polysperme.

Cette dénomination, qui est dérivée de κηλεος, desséché, indique l'espèce de dessiccation dont semblent frappées les fleurs de ce groupe, et qui permet jusqu'à un certain point de les conserver comme des immortelles. Les célosies, qui sont aussi appelées Passe-velours, habitent principalement l'Inde ; plusieurs espèces ornent nos jardins.

La Célosie crête de coq [2], qui est une des plus brillantes, est très-recherchée pour décorer les appartemens.

**IRÉSINE.** *Iresine.* Fleurs dioïques. Périanthe quinquélobé ; cinq écailles entre les étamines. Pyxide uniloculaire, polysperme.

Les irésines sont pour la plupart originaires de l'Amérique méridionale.

L'Irésine fausse célosie [3], qui est le type de ce groupe et provient de la Virginie, est cultivée chez nous.

1 *A. caudatus.*
2 *C. cristata.*
3 *I. celosioides.*

**ACHYRANTHE.** *Achyranthes.* Périanthe quinquélobé, environné de trois écailles. Capsule monosperme, indéhiscente.

C'est de αχυρον, paille, et de ανθος, fleur, que provient ce nom, qui exprime l'état des folioles florales de ces plantes que l'on a comparées à des fragmens de paille. Les achyranthes sont frutescentes ou herbacées; on en trouve dans diverses régions de l'Asie et en Europe.

L'Achyranthe argenté [1], qui se distingue par le duvet argenté qui revêt ses feuilles, est originaire de la Sicile.

**AMARANTHINE.** *Gomphrena.* Périanthe quinquélobé; cinq étamines monadelphes; un style. Utricule monosperme, invalvé.

La ressemblance de ces végétaux avec les amaranthes leur a valu ce nom, qui est une altération de celui de *gromphrena*, que Pline donnait très-probablement à l'amaranthe tricolore; Tournefort les appelait *amaranthoides*.

L'Amaranthine globuleuse [2], qui croît spontanément dans l'Inde, est cultivée dans tous les jardins.

**ILLÉCÈBRE.** *Illecebrum.* Périanthe quinquélobé, environné de trois écailles; cinq étamines monadelphes. Capsule quinquévalve, uniloculaire, monosperme.

Cette épithète, qui provient de *illecebra*, charmes, est cependant donnée à des plantes qui n'ont rien de séduisant; elles sont herbacées, rameuses, et elles portent des feuilles

1 *A. argentea.* 2 *G. globosa.*

opposées, dépourvues de stipules ; leurs fleurs sont disposées en paquets axillaires.

## FAMILLE DES CHÉNOPODÉES.

Fleurs unisexes ou hermaphrodites. Périanthe monophylle, ordinairement herbacé et persistant ou accrescent; cinq étamines ordinairement ; ovaire uniovulé, uniloculaire. Péricarpe indéhiscent, sec et mince ou bacciforme. Feuilles non engaînantes, non stipulées.

Les chénopodées sont ordinairement herbacées, et leurs feuilles sont presque toujours alternes, et dépourvues de stipules et de gaînes. Il n'existe qu'un pistil dans les fleurs; un seul genre fait exception ; l'endosperme est farineux et l'embryon roulé en spirale. Cette famille a les plus grands rapports avec les amaranthées ; il est même impossible de l'en isoler. Le fruit qui reste indéhiscent dans les chénopodées, tandis que généralement il s'ouvre comme une boîte à savonnette dans les amaranthées, est peut-être le seul caractère qui distingue ces deux familles, dont le port est du reste si dissemblable, car on ne peut, selon A. Richard, regarder l'insertion des étamines comme étant différente chez elles ; ce botaniste considérant celles-ci comme hypogynes dans la majorité des genres appartenant aux chénopodées, et non comme épigynes, ainsi qu'on le pensait avant lui.

Les chénopodées sont généralement alimentaires et émollientes ; quelques unes fournissent de la soude, d'autres du sucre; il en est dont les semences possèdent la vertu purgative.

**PHYTOLAQUE.** *Phytolacca.* Périanthe coloré,

quinquéparti ; sept à trente étamines ; huit à douze pistils ou plus, soudés inférieurement. Baie déprimée, polysperme.

Ce nom, formé de φυτον, plante, et de *lacca*, laque, rappelle la couleur d'un beau rouge, que l'on peut obtenir des fruits de ces végétaux. Les phytolaques sont des arbustes ou des herbes ; toutes proviennent de l'Amérique, à l'exception d'une espèce qui croît dans l'Abyssinie.

La Phytolaque à dix étamines [1], appelée aussi Herbe à la laque, Raisin des tropiques, ou Morelle en grappe, est une belle plante de l'Amérique septentrionale, qui s'est acclimatée dans les contrées méridionales de l'Europe, principalement en Espagne et en Italie ; on la trouve aussi dans le midi de la France, et les oiseaux qui dépècent ses semences ont été les disséminer dans les gorges désertes des Pyrénées, où on en rencontre parfois des individus. Cette chénopodée fut introduite en Europe il y a environ deux cents ans. Dans les premiers tems de son importation, les vignerons portugais se servirent de ses baies pour colorer le vin ; mais le suc pourpre que possèdent celles-ci lui communiquant un goût désagréable qui en altérait la qualité, le roi intervint afin d'empêcher cette falsification, et il ordonna à ses sujets d'anéantir chaque année les phytolaques avant la maturité de leurs fruits. En France, on utilise ceux-ci en les donnant aux volailles, qui les aiment beaucoup ; mais il paraît que quand les pigeons en mangent une grande quantité, ils communiquent à leur chair une faculté purgative. Au moins on lit dans les recherches sur la Brinvilliers, par Ricord-Madiana, que les élèves d'un collége des Etats-Unis furent violemment purgés pour avoir mangé des pigeons qu'on avait nourris avec les baies de cette plante.

On doit citer la phytolaque décandre parmi les végétaux

1 *P. decandra.*

économiques. En Amérique, au rapport de Bosc, on mange ses pousses comme des asperges, et ses jeunes feuilles en guise d'épinards; mais il n'est plus possible d'employer ces dernières quand elles ont acquis tout leur développement, à cause des principes actifs qu'elles contiennent alors. M. Decandolle avait émis que cette chénopodée, dont on retire de si grands avantages aux Etats-Unis, devrait fixer l'attention des savans. M. Braconnot, qui en fit l'analyse, observa qu'elle contenait une énorme quantité de potasse, et que cent livres de ses cendres offraient quarante-deux livres de cet alcali pur et caustique, et qu'en outre les baies de ce végétal pouvaient fournir une certaine quantité d'alcool, et que leur matière colorante était susceptible d'être transformée en réactif. M. Dubuc, chimiste de Rouen, qui a aussi étudié ce végétal, a reconnu que ses feuilles peuvent remplacer dans nos ateliers les ingrédiens exotiques que l'on emploie pour teindre en noir ou en couleur fauve, ou pour faire de l'encre; ce chimiste prétend aussi avoir retiré de ses baies de bonnes couleurs pour la teinture, et être arrivé à des résultats encore plus avantageux que ceux de M. Kuhlmann, de Lille, qui était parvenu à donner à la soie une couleur hortensia et lilas foncé à l'aide de ces fruits.

M. Dubuc a reconnu aussi dans les baies de la phytolaque une matière d'un beau rouge, qu'il nomme Phytolacine, et qu'il regarde comme étant analogue à la carmine; enfin, ce savant prétend que les feuilles de cette plante peuvent remplacer le tabac.

La phytolaque occupe une grande place dans la matière médicale américaine. Parvenue à l'état adulte, elle renferme un principe âcre qui est vomitif et purgatif. On l'a préconisée dans le rhumatisme, les dartres, la gale et, selon Coxe, dans la syphilis. Parkinson dit que le suc de sa racine et de ses baies est un purgatif fréquemment employé aux Etats-Unis. Ces baies sont même un médicament populaire dans ce pays; là, elles passent pour être efficaces contre les scrophules

et le cancer ; en Angleterre, c'est la racine que l'on préconise contre cette dernière maladie.

La Phytolaque dioïque [1], qui croît maintenant auprès de Séville, sur les rives du Guadalquivir, où elle contribue à l'ornement d'une promenade publique, possède en cet endroit l'apparence d'un fort bel arbre, qui atteint la hauteur des peupliers, mais qui cependant offre un tronc mou et herbacé, que l'on peut facilement couper.

**RIVINE.** *Rivina.* Périanthe quadrilobé, coloré ; quatre, huit ou douze étamines. Baie monosperme.

C'est à A. Rivin, professeur de botanique à Leipsick, que ces plantes ont été dédiées. Les rivines sont des arbustes et des arbrisseaux qui habitent l'Amérique méridionale ; elles sont peu utiles, cependant on mange les feuilles de quelques espèces, et il en est d'autres dont les rameaux sont employés pour faire des liens aux cercles des tonneaux.

**BOSÉE.** *Bosea.* Périanthe quinquéparti, pentandre. Baie monosperme.

Ce genre a été consacré au professeur G. Bose, de Leipsick, dans le jardin botanique duquel on observa, pour la première fois en Europe, une de ses espèces en fleur. Les bosées sont des arbustes originaires de la Cochinchine et des Canaries.

**PÉTIVÉRIE.** *Petiveria.* Périanthe quadrilobé ; six ou huit anthères bifides. Capsule monosperme.

Ce genre a été consacré à Pétiver, pharmacien et botaniste anglais, qui le découvrit.

La Pétivérie alliacée [2], qui est indigène des Antilles, exhale une odeur très-forte et pénétrante, analogue à celle

1 *P. dioica.* 2 *P. alliacea.*

de l'ail, et qui se communique même aux bestiaux qui s'en repaissent, et infecte leur chair et leur lait. Ses racines, qui sont fibreuses et alongées, servent communément pour conserver les étoffes de laine des attaques des insectes.

**POLYCNÈME.** *Polycnemum.* Involucre de deux bractées subépineuses. Trois étamines. Capsule utriculaire, membraneuse.

Ce mot provient de πολυς, plusieurs, et κνημη, genou; il indique les articulations qu'offre la tige des polycnèmes; ceux-ci sont des végétaux herbacés.

Le Polycnème des champs [1], qui habite la France, est le type de ce genre.

**CAMPHRÉE.** *Camphorosma.* Périanthe urcéolé, quadridenté, tétrandre. Capsule monosperme.

La Camphrée de Montpellier [2], qui habite le midi de la France, exhale une odeur de camphre qui a déterminé sa dénomination générique. Cette plante était regardée par Linnée comme diurétique, sudorifique et céphalique. Desbois de Rochefort la cite comme aromatique; mais ses propriétés paraissent avoir été exagérées, aussi les médecins modernes n'en font que rarement usage.

**GALIÈNE.** *Galenia.* Périanthe quadrifide, octandre. Capsule biloculaire, disperme.

Ce groupe a été consacré à la mémoire du célèbre C. Galien de Pergame.

La Galiène d'Afrique [3], arbuste à feuilles linéaires, vis-

1 *P. arvense.*
2 *C. monspeliaca.*
3 *G. africana.*

queuses et jaunâtres, qui habite les environs du Cap, est la seule bien connue.

**BASELLE.** *Basella.* Périanthe à sept divisions, devenant bacciforme. Fruit monosperme.

Les baselles portent le nom qu'on leur donne dans l'Inde, qui est leur pays natal. Là, plusieurs de ces plantes charnues reçoivent les soins de la culture et servent d'aliment, ou bien leurs fruits, qui contiennent un suc d'un rouge pourpre, sont employés pour colorer les étoffes.

La Baselle rouge [1] est fort répandue dans les jardins indiens, et est particulièrement en usage dans la cuisine.

**SOUDE.** *Salsola.* Fleurs hermaphrodites. Périanthe quinquélobé, pentandre. Fruit séminiforme, spiriforme.

Ces végétaux habitent les rivages de la mer et se plaisent dans les lieux dont le terrain est salé; leur prédilection pour ceux-ci est telle, que la présence de leurs amas suffit pour indiquer la nature du sol, ainsi qu'on l'observe dans les steppes des environs de la mer Caspienne et les déserts de l'Egypte. Toutes ces chénopodées contiennent de la soude, et on les brûle pour l'en obtenir. Dans les pays où l'on s'occupe de l'extraction de cet ingrédient, on donne leurs semences aux chevaux et aux bœufs.

La Soude commune [2] et la Soude kali [3], qui croissent sur nos rivages, ainsi que la Soude cultivée [4], qui vient en Espagne, sont celles qui contiennent le plus de soude et les seules que l'on cultive en grand pour en extraire l'alcali connu dans le commerce sous le nom de soude de *barille*, ainsi que

1 *B. rubra.*
2 *S. soda.*
3 *S. kali.*
4 *S. sativa.*

cela a lieu particulièrement en France dans le Languedoc, et surtout en Espagne dans les environs d'Alicante. C'est vers le commencement ou le milieu de l'hiver que l'on sème les graines des chénopodées qui nous occupent, et la récolte de ces plantes se fait en juillet et août. On les arrache à la main, et, quand on les a rassemblées en tas, on procède à leur combustion; par celle-ci, on obtient des cendres demi-vitrifiées, contenant une grande quantité de sous-carbonate de potasse, qui en fait la base, et une foule d'autres produits. Les soudes d'Alicante, qui sont extraites des plantes du genre salsola, sont celles qui possèdent une plus grande proportion de cette substance et qui sont les plus estimées : elles contiennent 45 à 56 pour °/₀ de ce sous-carbonate; celles que l'on retire en Normandie de la salicorne herbacée n en contiennent que 14 ou 15 centièmes; enfin la soude de Varec n'en possède que 4 ou 5, aussi est-ce la moins estimée.

**ÉPINARD.** *Spinacia.* Fleurs dioïques. Mâles quinquélobées. Femelles à quatre styles. Graine recouverte par le périanthe.

L'Épinard potager [1] porte des fruits munis de deux ou quatre pointes : c'est de cette particularité que provient le nom générique de ces chénopodées. Il paraît originaire de l'Orient, principalement de la Perse, pays où Olivier rapporte l'avoir rencontré à l'état sauvage. Cette plante a été introduite en France il y a environ deux cents ans; aujourd'hui elle est devenue un des légumes que l'on offre le plus souvent dans nos repas. Cet aliment est regardé comme extrêmement facile à digérer; c'est ce qui l'a fait appeler Balai de l'estomac; cependant une semblable assertion n'est peut-être pas fort exacte, puisqu'il conserve encore sa couleur après avoir été soumis à l'appareil digestif.

1 *S. oleracea.*

M. Chevallier a découvert de l'acide oxalique dans l'épinard cultivé, ce qui explique les avantages que M. Ségalas a retirés de l'emploi alimentaire de cette plante chez certains calculeux.

L'Épinard inerme [1], qui est aussi appelé Épinard de Hollande, est regardé par quelques savans comme une espèce distincte de la précédente, et, par d'autres, n'est considéré que comme une de ses variétés. Il offre un fruit dépourvu d'épines. Cet épinard est aussi cultivé.

**BETTE.** *Beta.* Fleurs hermaphrodites. Périanthe quinquélobé, ouvert, pentandre; deux stigmates sessiles. Akène environné par le périanthe.

Théophraste dit que cette dénomination vient de la disposition réniforme des semences de ces plantes, comparée à la lettre grecque $\beta$, mais de Theis pense qu'elle provient de *bett*, qui, en celtique, signifie rouge. Ce genre a les plus grands rapports avec les chénopodes, et A. Richard pense qu'un jour on devra peut-être le réunir à ces plantes. En effet, ces dernières ne diffèrent des bettes que par leur périanthe, qui est fermé supérieurement.

La Bette vulgaire [2], ou Betterave, est une plante bisannuelle, dont la racine devient énorme, comparée au peu de développement des autres organes de la végétation : on en voit du volume de la cuisse d'un homme, et qui pèsent vingt et même trente livres. Ce végétal offre trois variétés caractérisées par la couleur des racines et des feuilles : 1°. la Betterave rouge dont la racine est couleur de laque foncée et les feuilles rouges; 2°. la Betterave jaune dont la racine et les côtes des feuilles sont jaunes; et 3°. la Betterave blanche dont la racine et les grosses nervures des feuilles sont blanchâtres.

La variété rouge est préférée pour assaisonner nos alimens.

1 *S. inermis.* 2 *B. vulgaris.*

ou faire les salades qui ornent souvent nos tables. Les bestiaux se nourrissent avec plaisir d'une sous-variété de celle-ci, appelée Betterave champêtre, dont la racine est blanche à l'intérieur, et seulement rouge superficiellement; ses feuilles, dont on peut faire jusqu'à quatre récoltes par an, forment pour eux un bon fourrage; elle prospère surtout dans les terres grasses et sablonneuses; et, dans celles-ci, on peut la faire alterner avantageusement avec le blé.

La variété jaune de la betterave est plus avantageuse pour l'extraction du sucre, et elle renferme proportionnellement plus de cette substance que la rouge.

Ce fut en 1747 que Margraff découvrit que la racine de cette chénopodée contenait du sucre; plus tard, Achard de Berlin indiqua les procédés par lesquels on pourrait en grand en extraire ce produit. Depuis lors les chimistes français, et en particulier Chaptal, perfectionnèrent cette industrie qui devint si importante pour notre pays par suite de la guerre maritime. En 1814 il y avait déjà en France plus de deux cents fabriques de sucre de betterave, et elles en produisaient plus de six millions de livres par an, ce qui faisait environ la moitié de ce qu'absorbent notre consommation et notre commerce. Cette extraction prend chaque jour plus d'extension, et bientôt tout le sucre que nous employons pourra être obtenu de la betterave, dont la culture n'aura guère besoin, pour ce résultat, que d'occuper, selon Desrones, cent vingt mille arpens de terre.

Voici l'exposé succint de la fabrication du sucre de betterave, ainsi que nous l'avons vue pratiquer dans les établissemens du nord de la France. Après avoir lavé et brossé les racines de ce végétal pour en retirer la terre et les petits cailloux qui pourraient nuire à la qualité du suc ou offenser la râpe, on les réduit en pulpe à l'aide d'une râpe cylindrique qui se meut fort rapidement, et sur laquelle on les presse pour en accélérer le broiement; on prend ensuite la pulpe de betteraves et on la met dans des sacs en toile que

l'on ne remplit pas et que l'on interpose entre des claies en osier ; après on la soumet à l'action d'une presse hydraulique. Le suc que l'on obtient par le moyen de cette machine est ensuite déposé dans de vastes chaudières dans lesquelles on le chauffe à l'aide de la vapeur, pour le transformer en sirop, et le cuire jusqu'au point où il devient susceptible de cristalliser. Alors on le verse dans des formes où il se prend en masses irrégulières en laissant échapper la mélace. Ce sucre brut de betterave se raffine ensuite par les procédés ordinaires.

A l'aide des perfectionnemens que les procédés industriels ont subis on extrait aujourd'hui de la betterave un sucre qui est plus blanc, plus poreux, plus léger et plus facile à fondre que celui de la canne. Cette racine en donne la deux centième partie de son poids. Dans les exploitations bien organisées on entretient des troupeaux de moutons ou des bœufs, que l'on nourrit en partie avec les résidus de la pulpe de betterave que laisse la presse ; ils en sont très-friands, et cet aliment leur donne de l'embompoint ; les volailles l'aiment aussi beaucoup.

Quoiqu'aujourd'hui la paix ait facilité l'introduction du sucre de canne, celui que l'on extrait de la betterave rivalise encore très-avantageusement avec lui ; l'on assure même que dans certaines contrées intertropicales on commence à apprécier la supériorité de cette dernière, et l'on dit que dans l'île de Cuba les planteurs sont sur le point d'abandonner la canne à sucre pour la culture de la betterave.

La Bette poirée [1], dont Linnée avait fait une espèce, mais que certains botanistes ne regardent que comme une variété, se distingue de la betterave par ses racines fibreuses, dures et rameuses. On la cultive dans nos jardins. Cette plante est alimentaire et se mange apprêtée comme les épinards.

L'autorité de Galien fit long-tems croire que le suc des

1 *B. cula.*

feuilles de ce végétal était irritant ; on a reconnu au contraire que ces organes ne contenaient que des principes émolliens ; aussi les feuilles de la poirée ont-elles été employées pour panser les vésicatoires, ou pour faire des fomentations propres à appaiser les irritations cutanées.

**CHÉNOPODE.** *Chenopodium.* Fleurs hermaphrodites. Périanthe quinquélobé et inaccrescent. Akène globuleux ou comprimé.

L'origine de ce nom se trouve dans la configuration des feuilles de quelques plantes de ce genre, que l'on a comparée aux pattes des oies ; il est formé de χηνος, oie, et de ποδος, pied. Les chénopodes, que l'on appelle aussi Ansérines, habitent toutes les contrées du globe et des localités fort variées ; quelques uns semblent n'être apparus qu'avec la civilisation, car on ne les trouve que dans l'intérieur des villes ou dans les champs cultivés : ces plantes sont ordinairement inertes, émollientes, et l'on peut les manger ; quelques unes cependant exhalent un arôme particulier, et certaines espèces qui habitent les rivages de la mer contiennent de la soude : tels sont le Chénopode ligneux, le Chénopode maritime, et surtout le Chénopode sétifère, que l'on nomme vulgairement Barille, en Espagne, où il est fréquemment employé pour la fabrication de cet alcali, principalement dans les environs d'Alicante.

Le Chénopode ambroisie [4] exhale un parfum qui est dû à une certaine quantité d'huile volatile que l'on rencontre dans ses tissus. On le nomme communément Thé du Mexique, parce qu'il est originaire de ce pays et qu'il y remplace le thé de la Chine. Cette plante a été importée en France, et elle s'est ensuite répandue spontanément dans quelques unes de nos contrées méridionales avec tant d'abondance, qu'on

4 *C. ambrosioides.*

pourrait la supposer indigène. Ce chénopode est légèrement excitant, et il paraît qu'il a été employé avec succès par Plenck et d'autres médecins dans quelques affections nerveuses, notamment la danse de Saint-Guy.

Le Chénopode anthelmintique [1], qui croît dans l'Amérique septentrionale, et que l'on cultive aussi dans nos jardins, est regardé aux Etats-Unis, ainsi qu'en Angleterre, comme un excellent vermifuge. Dans ce dernier pays, c'est l'huile de ses semences que l'on administre.

Le Chénopode botrys [2], qui croît à la fois dans l'Amérique septentrionale, dans la Sibérie et dans l'Inde, est cultivé dans nos jardins à cause de l'agréable odeur de son feuillage. On l'a employé en médecine comme pectoral.

Le Chénopode vulvaire [3], qui exhale une odeur de poisson altéré, que nous ne rencontrons dans aucune de nos plantes, croît dans les jardins. M. Chevallier s'est assuré que cette espèce émettait de l'ammoniaque pendant la végétation.

Le Chénopode bon Henri [4], qui porte des feuilles hastées et habite notre pays, où il est appelé Epinard sauvage, doit aussi être mentionné à cause de la nourriture que nous offrent ses jeunes pousses et ses feuilles, que l'on mange dans quelques pays comme des asperges ou des épinards.

Le Chénopode vulgaire [5] est une espèce très-commune dans les environs de nos villes, et dont les chénopodes blanc et vert de Linnée ne sont que des variétés.

**ARROCHE.** *Atriplex.* Périanthes polygames. Les hermaphrodites quinquélobés, les femelles bilobés, accrescens. Akène lenticulaire.

Ces plantes sont herbacées ou des arbrisseaux peu élevés; leurs fleurs polygames et leurs périanthes femelles qui sont

1 *C. anthelminthicum.*
2 *C. botrys.*
3 *C. vulvaria.*
4 *C. bonus Henricus.*
5 *C. leiospermum.*

accrescens sont les seuls caractères qui les isolent des chénopodes ; elles croissent presque toutes en Europe, et se plaisent particulièrement sur les rivages maritimes : deux seulement habitent la Tartarie d'Asie.

L'Arroche des jardins [1], qui se fait remarquer par ses feuilles triangulaires, pâles ou rouges, est originaire de la Tartarie ; elle est actuellement cultivée dans nos potagers, et on la sert à nos repas. L'Arroche pourpière, l'Arroche étalée et quelques autres sont également alimentaires.

**AXYRIS.** *Axyris.* Fleurs monoïques. Périanthes mâles trilobés, triandres, disposés en chaton.

Les axyris sont herbacées ou ligneuses. On n'en connaît qu'un très-petit nombre ; elles habitent les régions polaires de l'Asie.

**BLETTE.** *Blitum.* Périanthe trilobé, monandre, devenant bacciforme.

Les blettes portent un nom qui provient du celtique *blith*, fade, et indique leur insipidité. Le singulier aspect de leurs fruits aggrégés et rouges leur a valu l'épithète d'Épinards-fraises. Ces plantes sont herbacées et habitent les régions tempérées du vieux continent.

La Blette capitée [2], qui est cultivée dans les jardins, a été prescrite comme émolliente par quelques médecins. Poiret dit que ses fruits sont parfois servis sur les tables, et qu'on les mange au sucre comme les fraises ; ils sont employés à colorer les vins dans quelques pays.

**SALICORNE.** *Salicornia.* Périanthe ventru, entier ; une ou deux étamines. Semence enveloppée par le périanthe.

Ce mot a été formé du nom Languedocien de ces plantes

[1] *A. hortensis.* [2] *B. capitatum.*

qui est un dérivé de *sal*, *salis*, sel. Les salicornes sont des végétaux herbacés ou des arbustes d'un port fort singulier ; elles sont dépourvues de feuilles, et leurs ramifications sont formées par des articulations tronquées portant des épis de fleurs terminaux. Ces atriplicées habitent les plaines imbibées de sel des rivages de la mer ; les steppes de l'ancien continent recèlent la plupart des espèces.

La Salicorne herbacée [1] croît sur nos rivages ; elle contient de la soude, et, ainsi que plusieurs de ses congénères, elle donne par l'incinération une forte proportion de cet alcali. Dans certaines contrées, on la cultive même pour l'en extraire, et on le nomme *salicor*. Cette espèce se mange en Angleterre, après qu'on l'a fait confire dans du vinaigre. Le goût salé de la Salicorne frutescente plaît aux soldats ; aussi l'apprêtent-ils parfois en salade. En général, tous les végétaux de ce groupe sont excellens pour les troupeaux ; Gmelin dit qu'ils engraissent principalement les chevaux.

**CORISPERME.** *Corispermum.* Périanthe bilobé ; une à cinq étamines. Cariopse libre, entourée d'une membrane.

Les corispermes portent une dénomination qui provient de κορις, punaise, et de σπερμα, semence, et par laquelle on établit une comparaison entre cet insecte et leurs fruits : ce sont des végétaux herbacés, qui sont principalement cantonnés sur les rivages de la Méditerranée et de la mer Caspienne.

## FAMILLE DES POLYGONÉES.

Périanthe monosépale, persistant ou accrescent, à quatre, cinq ou six lobes ; quatre à neuf étamines

[1] *S. herbacea.*

libres, insérées à la base du périanthe. Akène; endosperme farineux; embryon renversé. Feuilles engaînantes.

Les polygonées sont des végétaux herbacés ou des arbrisseaux; elles offrent des feuilles alternes, roulées parallèlement en dessous sur leurs bords, quand elles sont jeunes, et présentant à leur base une gaîne stipulaire qui entoure la tige. Ce caractère et leur embryon, dont la radicule est dirigée en haut, suffisent pour distinguer cette famille d'avec celle des atriplicées, avec laquelle elle présente une grande analogie.

Malgré son modeste aspect, le peu d'éclat de ses fleurs et l'absence de parfums, cette famille n'en est pas moins une des plus utiles à l'homme, par les alimens qu'il en retire ou les médicamens qu'elle lui fournit.

**COCCOLOBA.** *Coccoloba.* Périanthe subcampanulé, quinquélobé, octandre. Akène osseux, entouré du périanthe devenu charnu.

Ce nom indique la disposition lobée du fruit de ces plantes; il provient de κοκκος, fruit, et de λοβος, lobes. On appelle aussi ce genre Résinier, à cause de l'analogie qu'ont ses fruits avec ceux de la vigne. Les coccolobas sont des arbres et des arbrisseaux qui croissent presque tous dans les régions intertropicales de l'Amérique.

Le Coccoloba résinier [1], offre des fruits rouges, charnus et acidules, disposés en longues grappes pendantes, et avec lesquels on fait des boissons rafraîchissantes.

**BRUNNICHIE.** *Brunnichia.* Périanthe subcampaniforme, très-accrescent, quinquélobé, octandre ou décandre; trois styles à stigmates bifides.

1 *C. uvifera.*

C'est à T. Brunnich, naturaliste danois, que ce groupe a été consacré.

La Brunnichie cirrifère [1] est la seule espèce connue; c'est un végétal vivace dont la tige sarmenteuse s'attache aux arbres à l'aide de vrilles, et qui est remarquable par l'accroissement que ses pédoncules prennent après la fécondation, et sur les côtés desquels se développent deux membranes; elle habite l'Amérique méridionale.

**ATRAPHAXIE.** *Atraphaxis.* Périanthe quadrilobé, hexandre; deux stigmates globuleux, sessiles.

Ce nom est celui que les Grecs donnaient aux atriplex. Les atraphaxies sont des arbrisseaux. On n'en connaît que deux espèces; l'une qui provient de l'Afrique, et l'autre de l'Asie.

**POLYGONUM.** *Polygonum.* Périanthe ordinairement quinquélobé, trois à huit étamines; trois stigmates simples, subsessiles.

Les articulations renflées de la tige de ces plantes ont provoqué leur dénomination, qui est formée de πολυ, beaucoup, et de γονυ, genou, articulation; c'est aussi de là que provient le nom de Renouée, qu'on leur donne également. Ce genre contient un grand nombre d'espèces; le docteur Meisner en compte cent sept dans sa monographie, et les divise en sept groupes qui portent les noms suivans : *bistorta*, *amblygonum*, *aconogonum*, *fagopyrum*, *tiniaria*, *persicaria* et *avicularia*.

Le Polygonum sarrasin [2] porte un nom spécifique latin qui est dû à la comparaison que l'on a établie entre la forme de ses fruits et ceux du hêtre, φαγος, et à leur emploi qui est analogue à celui du blé, πυρος; c'est à cause de cet usage que cette plante est vulgairement appelée Blé noir. M. Bosc prétend que ce polygonum est originaire d'Asie, puis qu'il a été

1 *B. cirrosa.* 2 *P. fagopyrum.*

ensuite transporté en Afrique, et qu'enfin l'Espagne en a été dotée par les Maures, et que c'est même de là qu'est provenu le nom vulgaire de Sarrasin. Cela a pu avoir lieu pour cette partie de l'Europe, mais il paraît que l'on regarde la Flandre comme ayant été dotée de ce végétal précieux par un chevalier qui le rapporta de la Terre-Sainte, au tems des croisades. Bory-de-Saint-Vincent dit que l'on voit encore le tombeau de celui-ci dans l'église d'un village de la Belgique. Malgré ce monument, comme Volney dit que le sarrasin ne se trouve point dans l'orient, et n'est cultivé dans aucune partie de la Syrie, cette assertion est peut-être inexacte.

Pendant un tems ce végétal fut fort peu apprécié, car on dit que Sully avait l'intention de le proscrire de la France; mais maintenant il en existe de grandes cultures dans notre pays, particulièrement dans le Dauphiné, la Franche-Comté et la Sologne; il réussit facilement dans les terrains maigres, où le blé et le seigle ne peuvent prospérer; aussi est-il fort avantageux pour les utiliser. Zennech, qui a fait l'analyse de cette plante, l'a trouvée formée d'amidon, 52,2954; ligneux (son), 26,9431; gluten, 10,4734; extractif et sucre, 5,6059; gomme et mucus, 2,8030; résine, 0,3636; perte, 1,8634.

Les semences de ce polygonum servent à faire des bouillies, des tartes et diverses pâtes. Dans quelques contrées de la France, les habitans de la campagne leur font totalement remplacer le froment; mais la farine de sarrasin ne fait qu'un pain compacte, lourd, difficile à digérer, et qui ne lève pas malgré la grande quantité de gluten qu'elle contient, ce qui semble être en contradiction avec la théorie de la panification du froment. La difficulté de réduire cette semence en farine à l'aide des moulins ordinaires contribue probablement à la qualité inférieure du pain que l'on obtient. Le vertueux Malesherbes avait rapporté de la Suisse une machine destinée à cet usage, et d'une construction particulière. Dans la Basse-Normandie et la Bretagne, chaque ménage a son

moulin à sarrasin : c'est un instrument peu coûteux, mais qui ne fonctionne pas toujours avec la régularité que l'on pourrait désirer. La proportion de la fécule dans le sarrasin ne dépasse guère la moitié de son poids ; aussi cette graine est peu nourrissante.

Le sarrasin est parfois employé comme fourrage pour les bestiaux, on le cultive même pour ce seul usage ; dans plusieurs pays on nourrit les bœufs avec son grain en guise d'avoine, mais celui-ci plaît surtout aux volailles ; enfin, on ensemence parfois cette polygonée dans le but unique de la consacrer à l'engrais, et au moment où elle est fleurie, on la retourne avec la charrue. Bosc, pour cet usage, en fait un grand éloge.

Le Polygonum bistorte [1], qui habite l'Europe septentrionale, possède une grosse racine formée d'anneaux rapprochés, et qui, par sa disposition tortueuse, a fait appeler cette plante Bistorte. Cet organe contient une assez grande quantité de fécule ; aussi dans la Russie, où ce polygonum abonde, on s'en sert pour faire du pain, et comme elle possède en outre une énorme proportion de tannin et d'acide gallique, on l'a parfois employée pour le tannage, et l'on dit que pour cette opération il en faut moitié moins que de tan. Cette racine est un des meilleurs astringens que possède l'art médical ; on la prescrit dans les diarrhées et les flux chroniques ; Cullen rapporte l'avoir employée avantageusement comme fébrifuge. Les vaches aiment beaucoup les feuilles de ce polygonum ; aussi on le cultive en Suisse comme fourrage. Les Islandais mangent les graines de cette plante après leur avoir fait subir la cuisson.

Le Polygonum persicaire [2], qui doit son nom à ses feuilles, que l'on a comparées à celles du pêcher, croît abondamment dans nos fossés et sur les bords des mares. Poiret dit qu'il contient assez de potasse pour qu'on puisse espérer d'en

1 *P. bistorta.* 2 *P. persicaria.*

faire avantageusement l'extraction. On lui a prêté autrefois une foule de propriétés imaginaires, et actuellement il est tombé dans un judicieux discrédit. Paracelse a écrit fort longuement sur cette plante, qu'il nomme Mercure terrestre ; Van Helmont, Crollius et Rivière lui ont attribué des vertus magnétiques et mystiques ; Boyle et Baglivi croyaient qu'elle était efficace pour anéantir les calculs vésicaux ; Geoffroy l'a vantée contre les affections cutanées, et le docteur Ravelet a soutenu récemment une thèse dans laquelle il lui a prêté la vertu anti-gangréneuse.

Le Polygonum aviculaire [1], qui est fort commun chez nous, où sa tige couchée et noueuse le fait appeler Trainasse ou Renouée, vient aussi au Japon, et là Thunberg assure que l'on en retire un ingrédient tinctorial comparable à l'indigo. Les oiseaux paraissent aimer beaucoup les semences de cette espèce, c'est ce qui lui a valu le nom d'Aviculaire. On les dit émétiques et purgatives. Fallope prescrivait cette plante contre les hernies, et Camérarius dans l'hémoptysie, ce qui lui fit donner l'épithète de *sanguinaria*. Hermann et d'autres médecins pensent qu'elle est vulnéraire et propre à modérer les diarrhées muqueuses. On conçoit que par son principe astringent elle a pu être utile dans ces diverses affections.

Le Polygonum de la Chine [2] s'emploie aussi dans le pays où il croît, pour faire une sorte d'indigo. Thunberg, qui rapporte ce fait, dit qu'on l'extrait de ses feuilles en leur faisant subir une coction dans l'eau, et que cet ingrédient sert à la teinture des fils textiles.

Le Polygonum oriental [3] est une espèce que la beauté de son port, et ses épis de fleurs roses du plus charmant aspect ont fait introduire dans les jardins ; elle s'y élève de six à huit pieds.

1 *P. aviculare.*
2 *P. chinense.*
3 *P orientale.*

**RUMEX.** *Rumex.* Périanthe turbiné, à six lobes; six étamines; trois styles; stigmates rameux.

Le nom de *rumex*, qui a pour radical *ec*, qui en celtique signifie pointe, était donné chez les romains à une sorte de pique. Les rapports de forme qui existent entre le fer de cette arme et les feuilles de quelques végétaux de ce genre leur a fait adapter cette dénomination. Les rumex sont des plantes herbacées; ils croissent sur tous les points du globe; on en trouve dans les latitudes les plus polaires, et jusque sur l'île Melville.

Le Rumex oseille [1] aime les climats froids; on le trouve jusqu'en Laponie; il croît spontanément dans nos prairies. Devenu alimentaire et transporté dans nos jardins, on l'y cultive maintenant fort abondamment. Cette plante est appelée aussi Surelle, ou simplement Oseille; elle est fort rafraîchissante, acidule et légèrement diurétique; c'est une nourriture qui convient aux individus irrités. Cependant il résulte, de faits observés par MM. Magendie et Laugier, que les personnes qui en usent profusément sont sujettes à être affectées de calculs vésicaux formés d'oxalate de chaux.

On extrait de l'oseille du suroxalate de potasse, que cette plante contient en abondance, et que l'on nomme vulgairement Sel d'oseille. Dans quelque pays on la préfère à l'*oxalis acetosella* pour la fabrication de l'acide oxalique : c'est ce qui a lieu dans quelques régions des Alpes ou de la Souabe.

Le Rumex petite oseille [2], qui pullule si abondamment dans nos prairies, jouit à peu près des mêmes propriétés que l'espèce précédente. On le nomme Oseille de brebis, parce que ces bestiaux le broutent avec plaisir, et les vétérinaires pensent que son emploi peut même les préserver de quelques maladies.

1 *R. acetosa.* 2 *R. acetosella.*

Le Rumex patience [1], qui habite l'Europe et se trouve en France, offre une racine noire à l'extérieur et jaune en dedans, que l'on emploie communément en médecine; M. Deyeux, qui l'a analysée, a découvert qu'elle contenait du soufre libre et de l'amidon. Cette racine est tonique et sudorifique; Arétée la prescrivait dans l'éléphantiasis; aujourd'hui, c'est principalement dans les affections cutanées qu'on l'administre; on l'a surtout conseillée pour guérir la gale; quelques médecins disent même qu'à l'extérieur, en pommade, elle a été efficace pour combattre cette maladie; le soufre qu'elle contient aura probablement contribué à son succès; mais son action est fort lente; aussi par l'épithète spécifique de patience, on dit qu'on a voulu indiquer aux malades celle qu'ils doivent avoir avant d'éprouver ses effets.

Le Rumex à feuilles obtuses, le Rumex crépu et le Rumex divariqué jouissent des mêmes propriétés médicales que la patience; aussi le plus communément ce sont eux que l'on vend à sa place dans les officines, cette dernière espèce étant généralement moins abondante.

Le Rumex alpestre [2] a été pris plusieurs fois pour le *rheum rhaponticum* par des botanistes : c'est ce qui lui a mérité le nom de Faux rhapontique ; il croît dans les Alpes et en Auvergne, là où l'on avait indiqué à tort l'espèce de rhubarbe dont nous venons de parler, erreur que Decandolle a relevée. On emploie ses racines pour falsifier la plante médicale; elles ont les mêmes propriétés qu'elle; aussi on a appelé ce rumex Rhubarbe des moines, parce que ceux-ci le distribuaient aux malades. Il paraît, d'après Villars, que les paysans du Dauphiné mangent ses pétioles cuits et diversement préparés.

Le Rumex aquatique [3], qui se trouve abondamment le long des fossés de nos prairies, et se fait remarquer par ses

1 *R. patientia.*
2 *R. alpinus.*
3 *R. aquaticus.*

énormes feuilles, possède une racine qui remplace celle de la patience, pour les habitans de l'Europe septentrionale; on l'a surtout vantée comme antiscorbutique.

Le Rumex sanguin [1] qui est remarquable par les belles veines rouges de ses feuilles, est originaire de la Virginie, et actuellement acclimaté chez nous. Ce végétal a probablement dû la réputation de vulnéraire dont il jouit au suc d'un rouge vif que contient son feuillage. Goddesden a prétendu que cette plante guérissait le cancer.

Le Rumex vésicaire [2] est comestible chez les Hindous, qui le considèrent comme rafraîchissant.

**RHUBARBE.** *Rheum.* Périanthe à six lobes, ennéandre; stigmates subsessiles. Akène à trois angles membraneux.

Pline prétend que ce nom latin vient de *ρεω*, je coule, à cause de l'effet purgatif des végétaux de ce groupe; Linnée admet aussi cette étymologie, mais de Théis combat cette opinion, et pense que cette épithète vient du fleuve Rha, aujourd'hui le Volga, et sur les bords duquel Ammien-Marcellin dit que l'on trouve la rhubarbe. Dioscoride semble confirmer cette opinion, en disant que le Rhapontic, que les Grecs nomment Rha ou Rhéon, habite les pays qui sont au-delà du Bosphore. *Rhaponticum* est un mot qui lui-même est composé de *Rha* et de *πονγος*, le Pont-Euxin, et exprime que cette plante croît sur les bords du fleuve Rha et au-delà du Pont-Euxin. Le nom de rhubarbe est une altération de *rhabarbarum*, qui signifie *rheum* du pays des barbares; car c'était par cette qualification que les Romains désignaient les contrées qui leur étaient inconnues.

Les rhubarbes ressemblent beaucoup aux rumex; ce sont de robustes végétaux herbacés, dont la racine, extrêmement

1 *R. sanguineus.* 2 *R. vesicarius.*

volumineuse et formée de fibres ligneuses et molles, est colorée en jaune rougeâtre avec de petites veines blanches. Les feuilles de ces polygonées sont très-vastes et leurs fleurs paniculées et nombreuses. Les rhubarbes habitent l'Orient, la Perse, la Chine et l'Asie septentrionale; dans plusieurs pays on mange leurs pétioles diversement accomodés; ils sont acides; mais c'est surtout l'emploi médical de leurs racines purgatives qui donne de l'importance à ces plantes; Faujas-Saint-Fond, qui en a cultivé la plupart des espèces, les croit toutes d'une égale vertu.

La Rhubarbe palmée [1] porte des feuilles digitées en lobes aigus et des fleurs d'un blanc jaunâtre; M. Boyn, dans sa flore de la Chine, dit qu'elle croît dans tout cet empire, où on la nomme *tay-huam*, ce qui signifie très-jaune; mais il ajoute qu'elle est plus abondante dans quelques provinces qui environnent la Grande-Muraille. Cette espèce a généralement été regardée comme fournissant la racine appelée rhubarbe de la Chine; A. Richard la considère même comme constituant seule toute la rhubarbe employée en médecine; et, pour lui, a racine qui nous provient directement de Canton, et que l'on nomme Rhubarbe de la Chine, ainsi que la Rhubarbe de Russie ou de Bucharie, sont produites par ce végétal : Poiret partage aussi cette opinion.

Linnée cultiva la rhubarbe palmée, en Suède, dès 1762, et ce fut de là qu'elle se répandit en Europe; presqu'à la même époque, en 1770, on transporta cette plante dans l'Amérique du Nord. Parmi les rhubarbes que l'on élève dans nos jardins, cette espèce est celle dont la racine possède une plus grande activité; mais comme elle est sujette à périr par l'action du froid, on préfère y planter la rhubarbe compacte et la rhubarbe ondulée.

La Rhubarbe compacte [2], qui est indigène de la Chine, est une des espèces qui prospèrent le mieux en France et qui re-

1 *R. palmatum.* 2 *R. compactum.*

doutent le moins nos gelées. Pallas suppose que c'est elle qui fournit en partie au commerce la rhubarbe de Moscovie. Quelques savans avaient même avancé que c'était aussi elle qui donnait la rhubarbe de la Chine. Ce qu'il y a de certain, c'est que chez nous c'est une des espèces dont on retire la rhubarbe indigène, et, selon Faujas-Saint-Fond, dont les effets médicinaux ont une plus grande intensité.

La Rhubarbe émodi [1], à laquelle on a conservé le nom que les habitans de la Tartarie chinoise lui donnent, croît sur les monts Himalaya et se trouve à environ 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le docteur Don pense que c'est cette espèce dont on retire la vraie rhubarbe de la Chine. Il dit que les peuples de cet empire vont chaque année recueillir cette plante dans les déserts de la Tartarie chinoise, compris entre les 31 et 40 degrés de latitude septentrionale, et qu'ils trafiquent ensuite cette racine avec les Sibériens qui la revendent en Russie, pays dont enfin elle nous arrive.

Il paraît qu'en Angleterre on cultive aujourd'hui la rhubarbe émodi, et que, par les soins du jardinage, ses pétioles deviennent bons à manger; déjà on les sert sur les tables dans ce pays.

La Rhubarbe ondulée [2] habite la Chine et la Sibérie. Comme elle est facile à cultiver, c'est une des espèces qui produisent le plus de rhubarbe indigène. Depuis Boerhaave, on a généralement professé que c'était cette espèce qui fournissait la racine nommée Rhubarbe de Russie, que l'on tirait de la Chine par l'intermédiaire de ce pays. Quelques savans ont même pensé que c'était aussi d'elle que provenait la Rhubarbe de la Chine.

La rhubarbe ondulée porte des tiges remplies de sucs acidules, ce qui fait que les habitans des pays où elle croît les sucent parfois pour étancher leur soif. C'est particulièrement de cette espèce dont les Anglais mangent les pétioles; ils en

1 *R. emodi.* 2 *R. undulatum.*

font des ragoûts et des pâtisseries ou les servent confits. Pour cet usage, qui date chez eux d'environ une vingtaine d'années, ils les choisissent imparfaitement développés et les font étioler, car, lorsqu'ils ont acquis toute leur croissance, ils sont trop acides. Il paraît que quand ces pétioles sont mûrs, il en suinte une sorte de sirop. La grande quantité d'acide oxalique que contient ce végétal a fait proposer de l'en extraire.

La Rhubarbe rhapontic [1] habite la Thrace et divers lieux situés au-delà du Bosphore, ce qu'indique son épithète de *Rha ponticum*, qui signifie au-delà du pont; c'est par erreur qu'on l'a indiquée dans les Alpes et en Auvergne. Sa racine était déja employée par les anciens comme laxative. Les Cosaques qui habitent les rivages du Don se l'administrent encore actuellement pour en obtenir un semblable effet, et ils s'en servent en outre pour teindre les cuirs en jaune; ses jeunes pousses et ses feuilles, mêlées à la soupe, paraissent être pour ces peuples un aliment agréable; ils les regardent comme excellentes contre le scorbut, aussi c'est principalement au printems, saison pendant laquelle cette maladie les tourmente, qu'ils font usage de ce mets; les Sibériens et les Suédois emploient de même cet aliment. En Europe, la racine du rhapontic n'est presque plus usitée, à cause de son peu d'activité; elle entre cependant dans la thériaque, et parfois elle sert à sophistiquer la bonne rhubarbe.

En général, les auteurs qui ont parlé de la racine de la rhubarbe médicale disent qu'elle acquiert de fortes dimensions; Gorter assure que lors de son entier développement, qu'il fixe à huit ans, elle a deux pieds de longueur et offre la grosseur de la jambe; il paraît même qu'elle parvient jusqu'à celle du corps. D'après Chardin, la rhubarbe la plus excellente vient de la Tartarie occidentale, et c'est elle que l'on désigne sous le nom de Rhubarbe chinoise. Grosier rapporte que la plante qui fournit celle-ci, et que l'on nomme en Chine

[1] *R. rhaponticum.*

*taihoang*, se rencontre dans diverses provinces de cet empire, mais que la meilleure croît dans celle de *Se tchuen*.

D'après ce qui précède, on voit que l'on ne connaît pas encore exactement les espèces du genre *rheum*, qui fournissent au commerce les diverses sortes de racines de rhubarbes exotiques. Cependant, sans s'inquiéter de débrouiller leur origine botanique, les droguistes reconnaissent trois sortes de rhubarbes : 1°. la Rhubarbe de Perse ou de Turquie, qui se rencontre en morceaux aplatis, spongieux et d'un jaune pâle; 2°. la Rhubarbe de Russie, dont les morceaux sont perforés de grands trous et qui est d'un jaune vif; et 3°. la Rhubarbe de la Chine, dont les morceaux ne sont traversés que de fort petits trous et qui est d'un rouge pâle et provient directement de Canton. Cette dernière racine est la moins estimée; elle ne s'achète que cinq à six francs la livre, tandis que la rhubarbe de Russie, qui est la plus chère, se paie neuf à dix francs

Le prix élevé de la rhubarbe et la quantité que l'on en consomme en Europe ont donné l'idée de la cultiver dans cette partie du monde, et l'on a réussi à l'obtenir en Belgique, en Angleterre et même en Suède; mais c'est surtout en France que les essais sont devenus prospères. L'on n'est pas encore tout-à-fait fixé sur l'espèce qui mérite préférablement les soins; cependant la Rhubarbe indigène est le plus souvent extraite de la rhubarbe ondulée, ainsi que nous venons de le dire; mais on cultive aussi les rhubarbes compacte et palmée. Cette racine est moins odorante et moins colorée que celle que l'on apporte de l'étranger son action est la même, mais elle est plus faible. On ne la vend guère plus d'un franc la livre. On a fait quelques tentatives pour l'employer à la teinture en jaune.

Le commerce de cette racine médicale entre la Chine et la Russie offre des particularités curieuses. D'après un contrat passé par les deux nations en 1772, il se fait uniquement à Kiachta, ville située sur la frontière commune à ces empires. Le gouvernement chinois a monopolisé ce commerce en faveur

d'une famille buchare et il est expressément défendu aux autres particuliers, sous peine de la vie. Les Buchares vont acheter la rhubarbe dans des villes tangutiennes situées environ à une trentaine de jours de marche de l'entrepôt. Un pharmacien russe, fixé à Kiachta, par l'ordre de l'empereur, est chargé de choisir et d'expédier dans son pays toute la rhubarbe qu'il achète pour le compte de celui-ci, et c'est pour s'assurer que ses morceaux ne sont point gâtés qu'il les perfore du trou que l'on observe sur chacun d'eux. Aussi on n'apporte à cette ville que les racines de choix; ce qui fait que la rhubarbe qui provient de la Chine par la Russie est de meilleure qualité que celle achetée à Canton.

Malgré ce contact des agens russes avec les marchands et le territoire chinois, on n'a encore pu se procurer aucun renseignement positif à l'égard de la plante qui produit cette racine médicale; les habitans de ce pays sentent trop bien tout l'intérêt qu'ils ont de la sceller, s'ils veulent en conserver le commerce. On n'a encore obtenu que des buchares des notions sur les procédés employés pour son extraction et sa dessiccation, aussi ne sait-on rien de bien exact. Les uns rapportent qu'on la fait sécher à l'étuve, d'autres qu'on l'expose à l'ombre: ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle perd considérablement de son poids pendant cette opération: on assure que cent livres de rhubarbe fraiche se réduisent par celle-ci à six ou sept; Sanders évalue cependant à un peu moins la perte, car il dit qu'une racine qui pesait quatre-vingt livres fraiche, après avoir été desséchée, ne fut réduite qu'à douze. On a calculé que chaque année il entre environ dix mille livres de rhubarbe en France, ce qui exporte à peu près deux cent cinquante mille francs.

Beaucoup de chimistes se sont occupés de l'analyse de la rhubarbe, Brandt qui semble avoir obtenu les résultats les plus exacts, a trouvé que celle de Russie contenait: eau 8,2; gomme 31,0; résine 10,0; malate de chaux 6,5; ligneux 13,3; M. Henderson prétend avoir trouvé dans les tiges et les

pétioles de cette polygonée un acide qu'il propose de nommer Rhéumique ; mais M. Lassaigne assure que ce n'est que de l'acide oxalique, opinion qui s'étaye de l'assertion de Thomson qui a constaté dans cette plante une fort grande quantité d'oxalate de chaux. Enfin M. Caventou a trouvé dans la rhubarbe, un principe jaune, cristallisable, se sublimant sans s'altérer, et qu'il nomme Rhabarbarin.

Les médecins de l'antiquité ont fait usage de la rhubarbe, mais il est impossible de préciser au juste son introduction dans la matière médicale. Les premiers Grecs ne la connurent pas. Sérapion et les autres médecins Arabes, qui la nommaient *ribes*, l'administraient dans diverses affections.

La rhubarbe est un purgatif doux, et elle est tonique et astringente ; son action a particulièrement lieu sur le duodénum, et par suite sur le foie, ainsi que l'a fait remarquer Geoffroy, et que l'a reconnu dans ces tems derniers M. Guérin : c'est pourquoi on l'a nommée Thériaque du foie. Ce médicament est un stomachique dont l'emploi est vulgaire ; il entre dans un nombre considérable de composés officinaux. Buchwald a vanté cette racine contre le diabète, mais elle paraît sans puissance sur cette affection ; c'est peut-être à la faculté qu'elle possède de teindre rapidement en jaune l'urine de ceux qui en font usage, qu'elle doit d'avoir été adaptée à cette maladie. Les sueurs et les autres humeurs contractent aussi cette teinte par l'emploi de la rhubarbe.

Divers rapports tendent à faire admettre que la rhubarbe, qui, chez nous, n'est que peu irritante à l'état frais, jouit au contraire d'une extrême âcreté dans son pays natal. Le père Benoît, missionnaire à la Chine, dit qu'à Pékin cette racine est fortement corrosive, et que l'on évite de s'en servir. Peut-être, ainsi que le font remarquer MM. Mérat et Delens, l'énergie de cette plante est-elle due, comme celle des racines des aroïdes, à son eau de végétation, qui en fait les 4/5 et même les 7/8 en poids.

La rhubarbe est aussi employée dans divers pays. Tandis

que les Lamas de la Mongolie en font usage en médecine, les Chinois s'en servent pour donner une couleur d'or à leur eau-de-vie; on dit même qu'ils en tirent parti pour teindre les étoffes. Dans certaines contrées, on mâche cette racine pour charger la salive de son principe curatif, et on espère par ce moyen donner du ton à l'estomac.

**TRIPLARIDE.** *Triplaris.* Périanthe tubuleux, trilobé, triandre. Trois stigmates velus.

Cette dénomination, qui provient de *triplex*, trois, indique la disposition organique de la fleur. Les caractères de ce genre n'ont pu être encore exactement fixés; nous lui avons donné ceux que Linnée lui a imposés.

## FAMILLE DES PROTÉACÉES.

Périanthe ordinairement quadrilobé et tétrandre, parfois quinquélobé et pentandre. Fruit ordinairement capsulaire et monosperme.

Les protéacées sont des arbrisseaux et des arbres à feuilles alternes ou subverticillées, et dont les fleurs sont souvent agrégées. Cette famille embellit les régions australes de végétaux qui, par leur diversité, rappellent cet enchanteur célèbre qui se rendait insaisissable par ses formes variées.

**PROTÉE.** *Protea.* Fleurs capitulées; involucre imbriqué; réceptacle paléacé. Périanthe tubuleux, bilabié, tétrandre. Capsule monosperme, pubescente.

Les protées sont des arbres ou des arbustes, tous originaires

des régions australes de l'Amérique ; on en cultive un certain nombre dans les jardins et les serres de l'Europe.

Le Protée mellifère [1] mérite d'être cité à cause de la liqueur qui se distille de ses amas de fleurs, et dont on fait un sirop employé dans les affections de poitrine.

**BANKSIE.** *Banksia.* Chatons environnés de folioles. Périanthe quadrilobé, tétrandre. Capsule bivalve, épaisse.

Ce groupe a été dédié à J. Banks, compagnon de Cook, et l'un des plus illustres naturalistes anglais : ce fut lui qui en découvrit la première espèce. Les banksies sont des arbres ou des arbrisseaux dont les semences sont souvent ailées et membraneuses ; ils sont indigènes de l'Australie.

**HAKÉE.** *Hakea.* Périanthe irrégulier, quadrilobé. Follicule ligneux, uniloculaire ; deux graines ailées.

Les hakées sont des arbres ou des arbrisseaux dont les feuilles sont éparses et souvent de formes diverses sur le même individu ; leurs organes sont parfois recouverts par des poils claviformes. Ces végétaux proviennent tous de la partie australe du Diémen ; ils se font principalement remarquer par leurs fleurs agrégées, qui naissent dans les aisselles des feuilles, où leurs groupes sont d'abord enveloppés d'écailles scarieuses et caduques. Une seule espèce, qui croît dans la région tropicale de la nouvelle Hollande, offre des bourgeons floraux dépourvus d'écailles.

**EMBOTHRIUM.** *Embothrium* Périanthe irrégulier, fendu latéralement, quadrilobé, tétrandre. Follicule polysperme ; graines ailées.

Ce mot, formé de ἐν, dans, et de βοθριον, creux, donne

[1] *P. mellifera.*

une notion sur la situation des anthères de ces végétaux, qui sont placées dans une petite fossette. Les embothriums sont des arbres ou des arbrisseaux de l'Amérique méridionale.

**PERSOONIE.** *Persoonia.* Périanthe quadrilobé, tétrandre; quatre glandes hypogynes. Drupe bacciforme, à noix uni ou biloculaire.

Ce groupe a été dédié au savant botaniste Persoon; il contient des arbrisseaux ou des arbustes dont l'écorce est parfois scarieuse et lamelleuse, et qui tous ont des fleurs jaunes. Les persoonies habitent la nouvelle Hollande; on en cultive aujourd'hui un assez grand nombre dans nos jardins.

## FAMILLE DES DAPHNOÏDES.

Périanthe coloré, quadri ou quinquélobé, ordinairement tubuleux; huit ou dix étamines ordinairement. Fruit charnu, quelquefois subsec, monoloculaire, monosperme.

Cette famille ne renferme que des arbres et des arbustes dont le port est élégant, et qui offrent des feuilles alternes ou opposées. Les écorces des daphnoïdes sont généralement formées d'un tissu soyeux qui donne la facilité de les tisser, et elles contiennent un principe âcre qui les rend vésicantes et caustiques à l'extérieur et enflamme les organes digestifs quand on les introduit au-dedans; leurs fruits partagent les mêmes propriétés. Celles-ci sont dues, soit à la Daphnine, principe cristallisable, amer, découvert dans ces plantes par Vauquelin, soit à un liquide huileux, volatil, très-âcre, passant à l'état résineux par la végétation, et dans lequel semble particulièrement résider leur action vésicante.

**DIRCA.** *Dirca.* Périanthe tubuleux, à limbe tronqué, sinueux, oblique; huit étamines saillantes. Baie.

Le Dirca palustre [1] est un arbuste de l'Amérique septentrionale, qui habite les lieux aquatiques, ainsi que l'indique son nom générique, qui provient de δίρκα, fontaine. C'est l'unique espèce; on la cultive dans les jardins, où on lui donne le nom de Bois-cuir.

**DAPHNÉ.** *Daphne.* Périanthe subinfundibuliforme, quadrilobé; huit étamines incluses. Drupe charnu, sphéroïde ou ovoïde.

On a imposé à ces plantes le nom Grec du laurier, à cause de la dénomination de Lauréoles qu'on leur donne vulgairement, et de la ressemblance du feuillage de plusieurs d'entr'elles avec celui de cet arbre. Les daphnés croissent dans toutes les parties du globe; ce sont des arbustes et des arbrisseaux à feuilles éparses, rarement opposées, dont les fleurs sont roses, violettes ou blanches.

Le Daphné gnidien [2], appelé vulgairement Garou ou Saint-bois, croît dans les lieux montueux de toute l'Europe, et dans une grande partie de la France; il est si abondant dans quelques pays, que l'on s'en sert pour chauffer les fours. L'écorce du garou est la partie qui paraît recéler le plus d'énergie. Il semble avéré que les anciens en ont fait usage à l'intérieur. Swédiaur, Home et Cullen, parmi les modernes, l'ont vu réussir ainsi dans quelques affections cutanées; mais cette écorce, dont la saveur est amère d'abord, puis excessivement âcre et brûlante, n'est pas sans danger, aussi Hoffmann s'est élevé contre son administration, et Vicat

1 *D. palustris.* 2 *D. gnidium.*

rapporte que ce médicament fit périr un malade attaqué d'hydropisie. Orfila a reconnu que, à la dose d'un gros et demi, le garou faisait seulement vomir les chiens, mais que trois gros suffisaient pour les tuer.

L'emploi extérieur de l'écorce du garou est assez ancien. Garidel, qui écrivait au commencement du dix-huitième siècle, rapporte qu'on l'appliquait alors comme vésicante derrière les oreilles. Pour obtenir cet effet, il suffit de prendre un fragment de cette écorce, de le mettre tremper dans de l'eau ou du vinaigre, et de le poser par sa face interne sur la peau. La vésication produite par ce moyen étant beaucoup moins rapide que l'action des cantharides, on l'emploie fort peu pour la déterminer; mais, au contraire, le garou sert fréquemment à confectionner une pommade pour les vésicatoires, et qui n'a point l'inconvénient d'irriter la vessie.

Garidel rapporte que les paysans provençaux se médicamentent avec les feuilles du daphné gnidien, et que leur action est dangereuse; mais Loiseleur-Deslongchamps, qui les a employées diverses fois, tout en reconnaissant qu'elles provoquent des vomissemens et la purgation, ne les croit pas aussi redoutables que ce botaniste.

Les fruits de cette plante ont aussi été introduits dans la matière médicale. Il paraît que les Gres se purgeaient déjà avec eux, et qu'on les nommait alors Graines gnidiennes, d'où est provenu la dénomination spécifique de ce daphné. Dioscoride rapporte que la dose était d'une vingtaine, et il paraît que pour en dérober le goût, on les entourait de farine, de grains de raisin et de miel. Cependant, certains oiseaux granivores semblent ne point éprouver l'action des baies de ce végétal, car ils s'en nourrissent.

Le Daphné mézéréum [1] ou Bois-gentil, habite les montagnes de l'Allemagne, de l'Italie et de la France; il couvre ses rameaux de belles fleurs purpurines au premier printems,

1 *D. mezereum.*

avant l'apparition des feuilles ; il leur succède des baies rouges ou jaunes qui possèdent une grande âcreté, et que leur saveur poivrée fait nommer Poivre sauvage par les Sibériens. Pallas dit que les paysans russes se purgent ou se font vomir avec ces fruits, et Villars rapporte que cet usage existe aussi parmi les montagnards du Dauphiné, et que huit ou dix leur suffisent pour obtenir ce premier effet; mais ils sont dangereux ; Linnée vit périr une fille pour en avoir pris une demi-douzaine d'après le conseil de sa mère. Divers voyageurs rapportent que les Sibériennes coquettes et les femmes de la Tartarie d'Asie se frottent le visage avec les baies de ce daphné pour rehausser la vivacité de leur teint, et que par ce moyen elles se font gonfler prodigieusement la face.

Selon Mérat et Delens, il se pourrait que les graines gnidiennes, *cocca gnidia* des anciens, dont nous avons parlé, fussent cependant les baies du daphné mézéréum. D'après ces savans aussi, l'écorce de garou des officines, que l'on dit provenir du daphné gnidien, serait au contraire celle du mézéréum ; ils se fondent, pour étayer cette assertion, sur les raisons suivantes. D'abord il est certain que dans le Nord on n'emploie que ce dernier, l'autre espèce n'y venant point ; ensuite, le mézéréum étant un arbrisseau de plusieurs pieds, l'écorce qu'il peut offrir est plus en rapport avec les dimensions de celle que l'on rencontre dans le commerce ; enfin ils font observer que son écorce se détache plus facilement des branches, tandis que celle du gnidien est adhérente. La ressemblance parfaite des deux écorces, et l'origine du garou que l'on tire de Nîmes, pays où le daphné gnidien est beaucoup plus commun que le mézéréum, rendent encore la question impossible à résoudre.

Le Daphné lauréole [1], qui habite nos forêts et doit sa dénomination à l'analogie qui existe entre ses feuilles et celles du laurier, offre une écorce que l'on prétend avoir administré

1 *D. laureola.*

avec succès dans la syphilis et les maladies cutanées ; ses semences sont très-âcres ; Sprengel dit cependant que du tems d'Hippocrate on en faisait usage en médecine, et qu'elles passaient pour être vomitives et purgatives. Malgré cela on doit considérer ce moyen comme dangereux. Dans quelques pays, les hommes des campagnes se purgent avec cinq à six baies de ce végétal ; mais Bulliard rapporte que cette dose ayant été dépassée par un forgeron, celui-ci fut empoisonné et ne dut la vie qu'aux secours de l'art.

Le Daphné de Pont [1] fut trouvé dans les environs de Cérasonte, par Tournefort. Aristote, Dioscoride et Pline disent que les abeilles qui se nourrissent du suc de ses fleurs donnent un miel vénéneux ; aussi regarde-t-on cette daphnoïde comme ayant contribué à l'accident qu'éprouva l'armée de Xénophon.

Le Daphné chanvrin [2], dont la patrie est la Cochinchine, possède une écorce avec laquelle les habitans de ce pays fabriquent du papier. Là, il sert en médecine.

**LAGETTO.** *Lagetta.* Périanthe tubuleux, épais, à gorge offrant quatre glandes ; huit étamines subsessiles. Drupe globuleux, velu.

Le Lagetto dentelle [3] est un arbrisseau très-commun dans les montagnes de Saint-Domingue et de la Jamaïque ; dans ce dernier pays on l'appelle *Lagetto*. Les couches corticales internes de ce végétal sont formées de fibres soyeuses, entrelacées d'une manière très-serrée, et qui, quand on les étend, prennent l'aspect d'un tissu très-fin que l'on a comparé à la dentelle, ce qui a fait nommer cet arbrisseau Bois dentelle, mais que l'on peut assimiler avec infiniment plus d'exactitude à du crêpe. Ce tissu, qui est blanc et élastique, offre assez de

1 *D. pontica.*
2 *D. cannabina.*
3 *L. lintearia.*

solidité pour que l'on en puisse faire des fichus, des garnitures de robes et des collerettes, que l'on peut même blanchir un certain nombre de fois.

**PASSERINE.** *Passerina.* Périanthe infundibuliforme, quadrilobé, octandre. Fruit sec, indéhiscent.

L'analogie de la forme des graines de ces plantes avec le bec des petits oiseaux a donné l'idée de ce nom qui provient de *passer* moineau. Les passerines sont des arbrisseaux dont le liber est soyeux, cotonneux; elles habitent principalement l'Afrique et les pays qui bordent la Méditerranée; plusieurs espèces viennent en France.

La Passerine velue [1], qui est de ce nombre, présente, selon Desfontaines, une structure variable dans son appareil sexuel; tantôt elle est hermaphrodite, et tantôt monoïque ou dioïque.

**STELLÈRE.** *Stellera.* Périanthe infundibuliforme, quadrilobé, octandre. Capsule dure, luisante, acuminée.

Ce genre a été consacré à la mémoire de Steller, naturaliste et voyageur allemand. Il se compose de végétaux de Sibérie et d'Europe, que plusieurs botanistes réunissent aux passerines.

**STRUTHIOLE.** *Struthiola.* Périanthe tubuleux, filiforme, quadrilobé, tétrandre. Fruit capsulaire.

Ce nom, qui est dérivé de στρουθος, moineau, indique la même comparaison que passerine. Les struthioles sont des arbrisseaux ou des arbustes qui proviennent tous de l'Afrique méridionale.

1 *P. hirsuta.*

**DAÏS.** *Daïs.* Périanthe tubuleux, filiforme, quadri ou quinquélobé, à gorge nue; huit ou dix étamines. Drupe.

Les daïs sont des arbustes à feuilles opposées, et dont les fleurs sont environnées de grandes bractées formant une sorte d'involucre; ils croissent dans l'Inde et au Cap de Bonne-Espérance.

**GNIDIE.** *Gnidia.* Périanthe tubuleux, grêle, quadrilobé, octandre, offrant quatre écailles pétaloïdes.

Sous ce nom, qui est celui par lequel les anciens désignaient des daphnoïdes qu'ils pensaient habiter le territoire de Gnide, on comprend des arbustes d'un port élégant, et qui sont presque tous originaires de l'Afrique méridionale.

## FAMILLE DES LAUROÏDES.

Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Périanthe monophylle, à trois à six divisions; trois à douze étamines libres ou monadelphes; ovaire uniloculaire, uniovulé. Drupe sec ou charnu.

Les lauroïdes sont des végétaux ligneux, dont un seul offre une tige herbacée et rampante; leurs feuilles sont ordinairement alternes. Presque tous fournissent des aromates.

**LAURIER.** *Laurus.* Périanthe à quatre ou cinq lobes; neuf étamines ordinairement; filets libres; anthères munies d'opercules.

Selon de Théis, ce nom provient du celtique *blawr*, qui

signifie vert, et il fait allusion à la perpétuelle verdure du laurier noble. D'après Duhamel, c'est du latin *laus*, louange, honneur, qu'il est dérivé, et, par ce mot, on a voulu retracer ce que symbolise cet arbre.

Les lauriers sont des arbres ou des arbrisseaux d'un port agréable, et dont les feuilles, qui sont alternes, persistent généralement sur la tige pendant l'hiver, et répandent une odeur suave quand on les écrase. Leurs fleurs sont petites et ordinairement verdâtres et sans éclat; leurs filets staminaux supportent des appendices glanduleux, pour la plupart stipités, et se terminent par des anthères s'ouvrant à l'aide de petits opercules qui se soulèvent vers le haut, lieu où ils adhèrent à la membrane, et qui laissent, de cette manière, des trous par lesquels s'échappe la poussière pollinique : tantôt il y a deux opercules pour chaque loge, ce qui a lieu pour le laurier avocatier, tantôt il n'y en a qu'un seul, comme dans le laurier noble; mais dans ces deux végétaux chaque cellule d'anthère n'en est pas moins uniloculaire. Les lauriers résident principalement dans les îles de l'Inde, en Asie, et dans l'Amérique équatoriale. Nous leur devons un grand nombre de produits employés dans l'économie domestique et la médecine, et principalement des aromates précieux.

Le Laurier noble [1] ou Laurier d'Apollon est la seule espèce de ce genre qui croisse en Europe; on le trouve sur presque tout le littoral de la Méditerranée, en Espagne, en Italie, et principalement dans l'archipel de la Grèce; ce végétal forme d'élégantes forêts aux îles Canaries; il croît aussi dans l'Afrique septentrionale; et maintenant on le rencontre jusque dans la Provence, où il s'est presque naturalisé. Ce laurier est un arbre d'un port gracieux, s'élevant jusqu'à plus de trente pieds dans les contrées chaudes, et chargé d'un feuillage constamment vert; ses fleurs sont dioïques. Aucun végétal n'a joui d'une plus haute célébrité. Il était consacré à Apollon

1 *L. nobilis.*

qui l'avait adopté pour son arbre favori, depuis que Daphné avait été métamorphosée en laurier, lorsqu'elle fuyait ses embrassemens. Ses rameaux servaient à décorer les temples de ce dieu, et à orner le trépied de la Pythie, et leur odeur aromatique et pénétrante passait pour engendrer le délire prophétique et la poésie : les anciens les enflammaient pendant les cérémonies de leurs cultes, et si leurs feuilles pétillaient vivement sur les brasiers, c'était un heureux présage ; mais, au contraire, l'augure était défavorable si leur combustion s'opérait sans bruit. Les prêtres qui consultaient les phénomènes produits par les feuilles du laurier, mâchaient quelques fois de celles-ci en rendant leurs oracles, c'était ce qui les avait fait appeler Daphnophages. On pensait aussi que ces feuilles influaient sur les songes, et que lorsqu'on en garnissait le chevet de son lit, elles en procuraient de favorables.

Sous les Grecs et les Romains, le laurier représentait divers symboles ; les citoyens s'en couronnaient lorsqu'ils allaient consulter les oracles ; et, pendant les sacrifices, les victimaires eux-mêmes en avaient le front ceint. Le feuillage de cet arbre sacré était principalement regardé comme l'emblême de la victoire et des événemens heureux ; les messagers qui venaient annoncer le gain d'une bataille en ornaient souvent leur javeline, et les tablettes qui en contenaient le récit en étaient également décorées : la mort de Mithridate fut révélée à Pompée par ce symbole. A la suite d'un combat glorieux, les matelots couvraient parfois leurs vaisseaux avec les rameaux de ce végétal. Dans les cérémonies triomphales des Romains, les légionnaires qui suivaient le char du héros portaient des couronnes de laurier, et même au triomphe de Paul-Emile, toute l'armée en avait la tête ornée. Cette coutume était déjà fort ancienne chez ce peuple, car Virgile la fait remonter à l'époque d'Énée. Cependant, d'après l'inspection d'un certain nombre de monumens ou de médailles antiques, il semble démontré que ce n'était pas toujours avec le végétal que nous décrivons, que l'on couronnait les triomphateurs,

mais que c'était parfois avec le Fragon hypophylle, nommé, à cause de cela, *Laurus Alexandrina*, par les premiers botanistes.

Les Romains plantaient des lauriers aux issues des palais de leurs empereurs, et leur feuillage sacré passait pour les protéger de son ombrage ; aussi Pline nommait-il ces arbres les Gardiens des Césars ; on en ornait aussi la porte des pontifs. Chez le même peuple, une croyance fort singulière existait à l'égard du laurier ; on était persuadé que le feu du ciel le respectait, et les plébéïens en environnaient leurs habitations pour les protéger de ce fléau ; les empereurs n'étaient même pas à l'abri de cette superstition, car Pline rapporte que Tibère, pendant les orages, se couronnait de feuilles de ce végétal, pour braver la foudre.

Une plante aussi célèbre ne pouvait manquer de se trouver représentée sur une foule de monumens et de médailles, c'est ce qui a eu lieu en effet. Nous avons eu l'occasion de voir quelques pierres antiques gravées, dont toute la surface était occupée par un laurier aux rameaux duquel étaient suspendus des masques, ce qui nous rappelait ces orgies mentionnées par Virgile, et dont les bacchantes joyeuses déposaient leurs masques sur les arbres autour desquels elles dansaient en chantant des hymnes en l'honneur du dieu du vin. Sur une médaille d'Auguste, figurée par Spon, on voit une colonne à laquelle est suspendu un bouclier surmonté d'un vase qui n'est point posé dessus ; de chaque côté se trouve un laurier. Il y avait à Rome un quartier qui s'appelait, entre deux lauriers, *inter duas lauros ;* cette médaille aurait-elle été frappée par ses habitans ?

C'était avec le feuillage du laurier qu'anciennement on couronnait ceux qui obtenaient des succès dans les cirques et les concours publics ; c'est de là qu'est venu le nom de *Laureat*. Dans le moyen-âge, ce végétal servait aussi, dans nos universités, pour couronner les poètes, les savans et les artistes dont les talens méritaient des encouragemens. La couronne qui ceignit long-tems le front des jeunes docteurs,

dans les écoles de médecine, devait être faite avec les rameaux de cet arbre, garnis de leurs fruits, ainsi que l'indique le titre de *Bachelier,* qui vient de baies de laurier, *baccæ lauri.*

La saveur pénétrante et l'arôme du laurier étaient cause qu'on lui avait attribué anciennement de grandes vertus médicales, et celles-ci l'avaient fait naturellement regarder comme l'attribut d'Esculape. C'était avec son feuillage que l'on couronnait les statues de ce dieu; et ses rameaux, suspendus aux portes, annonçaient aux passans la confiance que ce végétal inspirait aux familles qui avaient des malades. Longtems cet arbre fut regardé comme héroïque contre la peste; ses seules émanations passaient même pour dissiper ce fléau. Papon rapporte que Commode s'enfuit à Laurentum, dont le nom provenait d'un bois de lauriers, et que cet empereur accomplit ce voyage pour se préserver de la peste qui désola Rome, l'an 187 de l'ère chrétienne.

Le laurier noble jouit de propriétés analogues à celles des autres espèces; il est tonique, excitant, aromatique, ce qui tient principalement à l'huile essentielle que recèlent tous ses organes, mais particulièrement ses feuilles et ses fruits. Ses feuilles sont fort employées dans les préparations culinaires, pour rehausser le goût des alimens et les aromatiser; c'est ce qui a fait appeler cet arbre célèbre Laurier-Sauce. Si on les prodiguait, elles pourraient communiquer de l'âcreté aux alimens, et occasionner des vomissemens. Elles entrent dans quelques médicamens officinaux. L'huile que l'on en extrait par la distillation est âcre, et s'emploie parfois à l'intérieur, mais surtout à l'extérieur.

Les baies du laurier noble, analysées par M. Bonastre, ont fourni une matière cristallisée particulière, que l'on a nommée Laurine. Elles entrent dans différens médicamens, et fournissent, par expression, le quart de leur poids d'une huile grasse, épaisse, verte, très-odorante, mêlée d'environ 1/90 d'huile volatile; elle se prépare dans les îles de la Grèce. Cette huile fait aussi partie de divers emplâtres ou

d'eaux médicales ; elle est très-souvent employée à l'extérieur, par le peuple, contre les contusions ou les douleurs; mais comme elle est fort sujette à se rancir, communément, comme nous l'avons observé, elle occasionne des érysipèles beaucoup plus désagréables que la maladie qu'on voulait combattre par son moyen.

Le Laurier canellier [1] porte un nom qui provient de l'italien *Canella*, petite flûte, et retrace l'aspect des rouleaux de son écorce, qui ont en effet quelques rapports de forme avec cet instrument ; c'est la seule espèce qui fournisse la Canelle, et l'on s'est convaincu que les différences que l'on remarquait dans cet ingrédient ne tenaient qu'à la diversité d'âge des individus sur lesquels on le récoltait. Garcias Dujardin avait aussi cette opinion ; Leschenault en a constaté la véracité. Cet arbre croît dans l'Inde, à Java, à Bornéo, à la Cochinchine, et principalement dans l'île de Ceylan, où on le cultive dans un espace d'environ quatorze lieues, situé sur les bords de la mer, entre Matusa et Negambo, et que l'on nomme Champ de Canelle, à cause de sa destination. La culture du canellier prospère actuellement dans quelques unes de nos colonies, aux îles de France et de Cayenne, ainsi que dans plusieurs régions de l'Amérique, et aux Antilles : depuis peu d'années, elle s'étend aussi en Egypte, et promet à ce pays de grands avantages. Deux pieds de ce laurier, achetés à Paris par les ordres de Méhémed Ali, pacha, et transportés aux environs du Caire, ont trouvé ce climat si favorable, que déjà, par leur multiplication, ils forment des plantations considérables dont le commerce recevra bientôt les produits.

Ceylan produit la canelle la plus estimée. Pour l'obtenir, quand le laurier a atteint l'âge de six ans, on coupe toutes les branches et on les dépouille de leur écorce. On choisit ordinairement un tems pluvieux pour cette opération, parce que l'on enlève alors l'épiderme avec facilité, et il suffit pour cela

1 *L. cinnamomum.*

de le racler avec le dos d'un couteau ; ensuite on incise l'écorce en long et on la détache du corps ligneux, puis on la laisse sécher, et pendant sa dessiccation elle se roule. Quelquefois, au lieu de suivre ce procédé pour extraire l'épiderme, on lie les écorces en bottes et on les laisse un peu fermenter, alors on soulève cette membrane très-facilement. La préparation de la canelle se termine en la passant à l'eau de chaux, après quoi on s'occupe de la nettoyer et de placer les petits bouts dans les grands ; puis enfin on en forme des paquets ou bottes d'une trentaine de livres, qu'on livre aux marchands. Après la coupe des branches du canellier, il repousse d'autres jets, et quand six ans se sont écoulés, on peut faire une nouvelle récolte ; car on pense bien qu'il ne faut pas croire l'assertion des auteurs qui, par une erreur de physiologie, ont avancé que l'on dépouillait les branches vivantes de leur écorce, et que celle-ci se reproduisait ; mais on ne fait que peu de coupes, car à dix-huit ans l'écorce ne donne que de mauvaise canelle.

Vauquelin a reconnu que la canelle était formée d'huile volatile, de tannin, d'une matière végéto-animale, de mucilage, d'une matière colorante jaune et de résine. M. Planche y a en outre signalé de l'amidon. Le canellier porte une racine qui donne par la distillation une quantité notable de camphre ; les fleurs fournissent une huile essentielle, qui est employée en médecine dans le pays où l'on cultive ce laurier ; ses fruits produisent une cire appelée Cire de canelle, et dont le roi de Candie fait fabriquer des bougies qui embaument l'air en brûlant ; son bois n'est pas sans utilité, il partage l'odeur de l'écorce, mais il est très-tendre et sujet à être attaqué par les insectes ; cependant on en confectionne quelques meubles.

Les anciens Grecs et les Romains connurent la canelle et en firent usage ; Pline la nomme *cassia*. Ils la tiraient de l'Inde, d'où elle arrivait par l'Ethiopie et l'Arabie jusqu'aux ports d'Alep ou d'Alexandrie. Dans des tems plus modernes, les Arabes trafiquèrent ce produit avec les Vénitiens, et

c'étaient ceux-ci qui en approvisionnaient l'Europe ; mais, en 1505, les Portugais ayant abordé à Ceylan, et y ayant imposé un tribut de canelle, ils s'approprièrent le commerce de cette écorce jusqu'en 1645, où ils le firent de concours avec les Hollandais, qui, plus tard, en devinrent seuls possesseurs. Ce dernier peuple, jaloux du monopole de la canelle, et voulant se l'approprier entièrement, tenta de détruire les canelliers des îles de l'Inde, pour les concentrer à Java ; mais les pigeons et les corbeaux, qui sont friands des fruits de cet arbre, le reproduisirent promptement dans les lieux d'où l'on avait essayé de l'extirper. Plus tard les Hollandais perdirent le trafic de cette écorce, quand, en en 1796, les Anglais s'emparèrent de Ceylan, et se l'approprièrent presque entièrement. La canelle est actuellement l'objet d'un grand commerce ; l'Europe seule en consomme pour plusieurs millions par an. En 1810, il en entra dans cette seule partie du monde 318,258 livres, ce qui, au prix de 8 francs la livre qu'elle valait cette année là, fait plus de deux millions et demi de francs. On n'importe presque jamais plus de quatre cent mille livres de canelle par an en Europe.

La canelle est tonique, excitante et cordiale ; on la prescrit dans toutes les affections où la langueur prédomine : c'est un stomachique fréquemment usité ; elle entre dans un nombre considérable de médicamens officinaux : c'est un des aromates dont les parfumeurs font le plus grand usage ; on s'en sert aussi comme condiment, et elle est encore employée pour les embaumemens.

Le Laurier casse [1], nommé encore Canellier de la Cochinchine, est un arbre qui habite l'Inde, Java et la Cochînchine, et qui fournit l'écorce que l'on connaît sous le nom de *Cassia lignea*, ou de Grosse canelle, dernière dénomination qu'elle doit à son épaisseur, plus considérable que celle du laurier

1 *L. cassia.*

canellier, dont Thunberg croit même que cette espèce n'est qu'une variété. Quoi qu'il en soit, cette écorce paraît avoir été fort anciennement connue ; David la cite dans ses vers comme un aromate précieux, en disant que les vêtemens de l'Éternel seront parfumés de myrrhe et de casse quand il sortira de ses palais d'ivoire ; Hippocrate l'employait en médecine ; Dioscoride en fait mention, et Plaute vante son parfum agréable. Cette écorce, que ces hommes célèbres ont peut-être confondue avec la canelle, a les plus grands rapports avec elle ; elle s'en distingue principalement par le mucilage abondant qu'elle contient, et par son arôme qui est moins prononcé : c'est aussi un médicament excitant ; elle nous est expédiée de la Chine.

Le Laurier camphrier [1] est un grand arbre qui habite le Japon et la Chine ; c'est lui qui fournit le Camphre le plus estimé ; il paraît qu'il se rencontre aussi dans l'Amérique du nord, mais que là il ne produit point cette substance. Ce laurier est connu des savans depuis un assez grand nombre d'années. Guillaume Rhine, médecin de l'empereur du Japon, en envoya en Europe des échantillons desséchés, en 1674, époque à laquelle ceux-ci furent gravés dans un ouvrage, malgré qu'ils fussent dépourvus de fleurs et de fruits ; et dès 1680, Jean Commelin cultiva dans le jardin botanique d'Amsterdam un de ces végétaux qu'il avait obtenu du cap de Bonne-Espérance. Cette espèce fleurit fort rarement dans nos climats.

Le camphre se trouve dans le tissu ligneux de ce laurier ; on peut l'en extraire en fendant son tronc, ses racines ou ses branches ; un seul en fournit parfois jusqu'à dix ou douze livres. Quand on incise l'écorce de cet arbre, le camphre s'en écoule sous la forme d'un liquide qui bientôt se concrète à sa surface ; mais comme celui qu'on extrait par ce procédé est fort cher, pour obtenir cette substance on fait communé-

1 *L. camphora.*

ment bouillir des fragmens de branches ou de racines de ce laurier dans des vaisseaux clos ; alors elle se sublime et vient se concréter dans la partie supérieure des vases, que l'on a eu soin de remplir de paille de riz. Le camphre produit par cette opération est gris et assez semblable à du sel marin. C'est alors qu'on le transporte en Europe pour y être vendu et purifié. Cette préparation, que l'on faisait autrefois exclusivement à Venise ou en Hollande, mais que l'on opère mieux actuellement à Paris, consiste à mêler cet ingrédient à de la chaux, et à le faire sublimer de nouveau. Par ce procédé, on obtient du camphre blanc, cristallisé en prismes hexaèdres, et d'une odeur particulière.

Les Grecs et les Romains n'ont point connu le camphre. C'est dans les ouvrages arabes qu'on trouve sur lui les premières notions ; il y est appelé *kamphur*, mot dont on a fait la dénomination française. Ce produit est un excitant puissant, qui occasionne l'empoisonnement quand on l'introduit à trop haute dose dans l'économie animale ; mais il paraît cependant qu'il agit comme sédatif, et ralentit la circulation lorsqu'il est administré par faibles fractions. L'école de Salerne prétendait même que ses seules émanations paralysaient l'action des organes générateurs, et Cullen, qui regardait cette substance comme un antispasmodique énergique, croyait que quand elle produisait la mort des animaux c'était par sa puissance sédative. C'est principalement dans les névroses non fébriles qu'on l'administre. A l'extérieur, le camphre passe généralement pour être résolutif et anti-gangréneux ; on l'a surtout vanté contre les engorgemens du foie, et principalement pour combattre ceux des mamelles des nouvelles accouchées. M. Vaidy s'en est servi avec succès pour la guérison de la gale.

Le laurier camphrier porte des fruits dont on extrait, à Java, une huile grasse qui est employée pour l'éclairage. Ce végétal n'est pas le seul qui contienne du camphre ; cette substance est même fournie en plus grande quantité pour le

commerce par une laurinée de Bornéo et de Sumatra, qui est encore incomplètement connue, et dont le produit nous est expédié de Java. Quelques autres végétaux, même parmi ceux de nos climats, en contiennent également.

Le Laurier avocatier [1] habite spontanément l'Amérique du sud, et, dans quelques régions du nouveau continent, on le cultive comme arbre fruitier, ce qui fait qu'on le rencontre dans les jardins; il est de la taille de l'abricotier, et porte des fruits deux fois chaque année. Clusius donna à cet arbre le nom de *persea*, parce qu'il crut reconnaître en lui le végétal d'Egypte, appelé ainsi par Théophraste, Dioscoride, Diodore de Sicile et Strabon, et dont Pline dit que la dénomination provenait de ce que c'était le roi Persée qui l'avait introduit le premier à Memphis. Ce naturaliste mentionne aussi un autre arbre qui devait l'épithète de *persea* à ce qu'il avait été apporté de la Perse en Egypte. Les savans modernes ne sont pas encore d'accord sur les végétaux auxquels les anciens donnaient ce nom, et qu'ils rapportaient avoir un feuillage constamment vert, des fruits de la même couleur, et un bois noir, dont Théophraste dit que l'on se servait pour sculpter des statues. Quelques modernes ont cru reconnaître le Pêcher dans le *persea* des anciens, d'autres le Sébestier. M. Delile, qui faisait partie de notre expédition en Egypte, et qui a pu voir gravés sur les tombeaux de ce pays les fruits du *persea* des anciens, pense que ce sont ceux du *Balanites Ægyptiaca*; cependant il doit rester du doute, car cet arbrisseau, dont le bois n'est pas noir, n'offre pas un tronc assez volumineux pour qu'il soit possible d'en extraire des statues ou des meubles, et d'ailleurs il est rare en Egypte. Ce qu'il y a de certain, au moins, c'est que le laurier avocatier, qui est indigène de l'Amérique, d'où il ne s'est propagé sur l'ancien continent que depuis environ un siècle, n'est pas

[1] *L. persea.*

le moins du monde l'arbre cité par les fondateurs de l'histoire naturelle parmi les Grecs et les Romains.

Le fruit du laurier avocatier ressemble à une poire qui serait dépourvue d'ombilic ; sa superficie est verte, et sa chair, qui est grasse au toucher, comme butireuse, est extrêmement fondante ; sa saveur se rapproche de celle de la noisette ou de l'artichaut. Dans plusieurs de nos colonies on sert ce fruit sur les tables et on le vend dans les marchés ; la mollesse de sa pulpe fait qu'on la mange avec une cuillère ; comme son goût est un peu fade, on l'aromatise ou l'on en rehausse la saveur avec du citron, de la canelle ou du poivre et du sel. Malgré ce que l'on a avancé, l'amande contenue dans l'énorme et unique noyau des poires d'avocatier n'est point insalubre. Elle contient un suc laiteux qui rougit quand il est exposé au contact de l'air, et dont le père Labat dit que l'on se sert pour marquer le linge.

Les bourgeons, les feuilles et les fruits de l'avocatier servent diversement en médecine ; les derniers sont regardés par les Nègres comme le spécifique de toutes les maladies des femmes et employés avec succès contre la dysenterie.

Le Laurier sassafras [1] est un arbre indigène de l'Amérique du Nord. Loureiro dit qu'il croît aussi à la Cochinchine, mais cette assertion paraît douteuse. Il se distingue de ses congénères par ses feuilles, qui offrent une double disposition fort remarquable, les unes étant trilobées et les autres entières. Quoique l'écorce du sassafras soit plus aromatique que son bois, c'est cependant celui-ci que l'on préfère pour l'emploi médical. Il est grisâtre, léger, marqué de veines concentriques ; son odeur est aromatique, surtout aux endroits fraîchement travaillés ; ce bois se reconnaît facilement à la propriété qu'il a de se teindre en rouge par l'acide nitrique. C'est un des meilleurs sudorifiques que l'on connaisse.

1 *L. sassafras.*

C'est aux Espagnols que l'on doit le sassafras. Ils le découvrirent en 1538, en faisant la conquête de la Floride, pays où il paraît qu'il en existe des forêts; dès 1549, Monardès le fit connaître, et en 1555 il était déjà cultivé en Europe; les auteurs du tems disent qu'avant cette époque, les Floridiens l'employaient déjà pour se traiter de la syphilis, et que ce furent eux qui enseignèrent ses propriétés aux Européens, qui les firent connaître dans leur patrie dès 1555. Bientôt après, l'usage du bois de sassafras s'étendit parmi nous, et les médecins fixèrent plus exactement ses vertus et reconnurent qu'on devait le considérer comme un des plus efficaces sudorifiques qui soient connus. C'est particulièrement contre les affections syphilitiques qu'il est en vogue; il sert aussi à combattre efficacement les rhumatismes, la goutte et certaines maladies cutanées.

Le laurier sassafras n'est pas sans utilité pour l'économie domestique; son tronc sert à faire des lambris et des meubles, surtout des bois de lit, dont on dit que le parfum éloigne les insectes; on teint en jaune orangé avec son écorce. Ses feuilles sont employées par les habitans de la Louisiane pour aromatiser leurs sauces, et, à ce que rapporte Lacondamine, elles jouissent de la propriété de les rendre visqueuses d'une manière fort remarquable. A la Caroline, on confectionne une sorte de bière avec elles, en faisant fermenter leur décoction avec du miel. Les fleurs de ce végétal sont très-odorantes et remplacent le thé pour quelques peuplades du nouveau monde. Les bestiaux, et surtout les vaches, les recherchent beaucoup. Ses fruits eux-mêmes ne sont pas sans usage; leur arôme les fait employer dans la parfumerie et l'épicerie.

En Amérique, on fabrique une huile essentielle très-aromatique avec l'écorce et le bois du sassafras. Elle se trouve en si grande quantité dans ces parties, qu'en opérant sur quatre livres de corps ligneux revêtu de ses couches corticales, Loureiro obtint cinq onces d'huile. Hoffmann croyait celle-ci efficace dans les affections lymphatiques.

Le Laurier benjoin [1] est un arbuste de l'Amérique du nord, dont l'écorce et les fruits exhalent un parfum analogue au benjoin, particularité qui lui a valu ce nom, mais ce n'est pas lui qui fournit cette substance, malgré qu'on l'ait cru pendant un tems. Dans les pays qu'il habite, son écorce passe pour être un antidote de la morsure des serpens à sonnettes, et ses fruits ont parfois remplacé le piment, ainsi que cela eut lieu pendant la guerre d'Amérique.

**MUSCADIER.** *Myristica.* Fleurs dioïques. Périanthe globuleux, tridenté; étamines monadelphes. Drupe sec, à déhiscence subbivalve.

Ce nom, par lequel on a voulu indiquer l'excellence du parfum des fruits de ces arbres, est dérivé de μυρρα, myrrhe. Les muscadiers sont des arbres parfois assez élevés et dont les feuilles sont alternes; leurs anthères s'ouvrent par une fente longitudinale, et les fruits ont une arille charnue, disposée en réseau autour de l'amande.

Le Muscadier aromatique [2] est un arbre d'environ trente pieds, qui se plaît à l'ombre des grands végétaux dont la taille surpasse la sienne. On a été fort long-tems avant de connaître l'organisation de ses fleurs; Linnée et Thunberg n'en eurent même qu'une fausse idée; M. Céré, directeur du jardin botanique de l'Ile-de-France, et ensuite Lamarck, furent les premiers qui la dévoilèrent. Il habite les Moluques, et principalement les îles de Banda et d'Amboine. Ces îles furent découvertes par les Portugais, qui s'en trouvèrent chassés environ quatre-vingts ans après par les Hollandais, en 1599; ceux-ci tâchèrent alors de concentrer les muscadiers à Banda et à Amboine, afin de s'approprier entièrement le commerce de leurs fruits, nommés vulgairement Muscades. Dès 1615, la Hollande, qui s'était emparée du monopole de cet aromate,

1 *L. benzoin.* 2 *M. aromatica.*

débitait en Europe plus de quatre cent mille livres de muscades et cent cinquante de macis. Actuellement cette nation retire un bien moindre avantage de ses plantations de muscadiers, parce que la culture de ces arbres s'est répandue dans plusieurs colonies, malgré les efforts de ses anciens possesseurs Le philantrope Poivre transporta plusieurs de ces lauroïdes, vers 1770, aux îles de France et de Bourbon, et bientôt après nos colonies de Cayenne et de la Martinique en furent également dotées, ce qui diminua l'importance du commerce de la Hollande. Valmont de Bomare, qui visita ce pays, dit que de son tems les magasins dans lesquels on conservait ces aromates précieux étaient immenses, et qu'on y amassait régulièrement les récoltes de plusieurs années; en 1760, celles de quinze saisons s'y trouvaient entassées. Quand l'encombrement devenait trop considérable, plutôt que d'en baisser le prix, les Hollandais aimaient mieux détruire la surabondance de muscades et des autres aromates qu'ils possédaient; le naturaliste que nous venons de citer rapporte qu'il en vit brûler, près de l'amirauté d'Amsterdam, un amas qu'on estimait à huit millions de France; il ajoute qu'on en devait anéantir autant le lendemain. Les pieds des spectateurs baignaient dans l'huile essentielle qui suintait de ces substances en combustion, et dont il était expressément défendu, sous peine du châtiment le plus sévère, de dérober la moindre parcelle. On estime à environ six mille quintaux la récolte annuelle de la muscade, quantité dont on pense que le dixième environ est dispersé par la contrebande. M. de Jaucourt rapporte que, pour frustrer la compagnie Hollandaise, les navires de cette nation vendent en mer une portion de leur cargaison de muscades et mouillent le reste pour empêcher que l'on s'aperçoive du déficit. Lesson dit qu'actuellement les Hollandais paient la bonne muscade quinze sols la livre aux habitans de Banda.

Le fruit du muscadier se compose de trois parties : d'une substance charnue, qui est extérieure et que l'on nomme Brou; de l'arille, qui est appelée Macis et qui enveloppe in-

complétement la partie interne, ou Noix muscade. Comme cet arbre est dioïque et que ses fleurs n'apparaissent qu'à la septième année, à ce que dit Bosc, il serait bon d'aviser à un moyen pour ne pas cultiver inutilement un grand nombre de pieds mâles, puisqu'un seul suffit pour féconder cent femelles. Le savant agriculteur Hubert semble l'avoir trouvé en greffant de rameaux femelles tous les pieds des semis qui sont âgés de deux ans, procédé qui a l'avantage d'avancer la fructification d'une année, et qui offre aussi la facilité de laisser des rameaux mâles sur les pieds pour en assurer la fécondation immédiate, celle-ci se trouvant d'autant mieux favorisée que sur les individus qu'on a rendus ainsi artificiellement monoïques, la floraison des périanthes mâles et des femelles s'opère à la même époque.

La récolte du fruit du muscadier se fait à la main. On le dépouille de son brou, puis on l'expose au soleil et à la fumée jusqu'à ce que la muscade ballotte dans le macis, qui est d'une belle couleur rouge de carmin, mais qui passe au jaune par la dessiccation, en se solidifiant. Après cela, on trempe la muscade, dans l'eau de chaux aussitôt qu'on l'a débarrassée de son enveloppe immédiate, et on la dépose enfin dans des tonneaux pour en faire l'expédition.

Par le moyen de la compression, on retire des muscades fraîches une huile concrète qui fait partie de quelques composés officinaux, et que l'on nomme Baume ou Beurre de muscade; elles en fournissent environ leur tiers en poids. On extrait aussi de ces fruits, par la distillation, une huile essentielle; ils en donnent, suivant Thomson, jusqu'à 1/32$^{e}$ de leur poids. M. Bonastre, qui a fait l'analyse de cette noix, a trouvé que 500 parties contenaient : stéarine, 120; élaïne, 38; huile volatile, 30; fécule, 12; gomme, 6; acide, 4; ligneux, 270; perte, 20. L'acide, qu'il ne signale qu'avec doute, est probablement de l'acide benzoïque, que certains auteurs ont mentionné dans ce fruit.

Il est certain que les Egyptiens faisaient usage de la mus-

cade, puisque l'on a trouvé des fragmens de ce fruit dans leurs tombeaux; mais les Grecs ne l'ont peut-être pas connue, car, dans leurs ouvrages, on n'en rencontre point de description bien claire. Les Arabes Avicenne et Sérapion sont les premiers qui en parlent; l'un deux la nomme *Jansiban*, ce qui signifie Noix de Banda. L'usage de la muscade ne s'est bien propagé dans l'Europe civilisée que depuis l'établissement des relations avec les Indes, par la mer.

La muscade est un condiment dont on fait un usage considérable. Dans les pays chauds, où il se fait un grand abus de stimulans, ainsi que cela a lieu dans les possessions anglaises de l'Inde, on introduit cet aromate dans presque tous les alimens et même dans les boissons. Les Anglais, les Hollandais et les Allemands, qui ont de meilleures raisons pour se justifier, font aussi une fort grande consommation de cette noix, et dans ce premier pays quelques personnes ont même des petites boîtes dans lesquelles se trouvent une râpe et une muscade; elles les portent constamment avec elles, et saupoudrent tous leurs alimens avec cette dernière. Cette noix se présente parfois au dessert, soit confite, soit dans de la saumure ou du vinaigre. Chez certaines nations, on mange le brou ainsi accommodé.

Ce fruit est un tonique excitant et aromatique des plus énergiques. En stimulant l'estomac, dans les contrées froides, il doit faciliter la digestion et donner du ton à tout l'organisme; mais nous pensons que dans les pays chauds il est peu salutaire pour réparer l'épuisement occasionné par les sueurs excessives, car, en excitant le système cutané, il produit encore une transpiration plus active. Les médecins européens emploient fort peu la muscade comme médicament, mais cependant elle entre dans un grand nombre de nos composés officinaux; les praticiens indous l'administrent au contraire très-fréquemment; c'est pour eux une panacée universelle qu'ils ordonnent principalement dans les affections adynamiques et pestilentielles. Ce fruit stimule promptement les

organes circulatoires, et opère rapidement une congestion cérébrale qui produit une sorte d'ivresse, et peut aller jusqu'au narcotisme et à l'apoplexie, résultat qui paraît être commun dans l'Inde, où l'abus de la muscade est poussé à l'excès, et qui a été constaté par des hommes éclairés, tels que Bontius, Ettmuller, Lobel et Ainslie. Deux médecins célèbres, Cullen et Hoffmann, ont administré ce fruit contre les fièvres intermittentes, et d'autres en ont fait la base d'une pommade contre la gale.

Le Muscadier porte-suif [1] est un grand arbre de la Guyane, qui laisse écouler, des plaies que l'on fait à son tronc, un suc rougeâtre, gluant et âcre, avec lequel, dans les colonies, on cauterise les aphthes. Ses semences, mises dans de l'eau bouillante, laissent surnager une espèce de suif jaunâtre et d'une odeur de muscade, que l'on vend en pains, et avec lequel on fait des chandelles ou du savon dans le pays où croît ce végétal.

1 *M. sebifera.*

# *TREIZIÈME CLASSE.*

## DICOTYLÉDONES DIPÉRIANTHÉES INFEROVARIÉES.

---

* *Monopétales.*

### FAMILLE DES SYNANTHÉRÉES.

Inflorescence en calathide. Corolles monopétales, infundibuliformes, tubuleuses, quinquélobées, bilabiées ou ligulées; ordinairement cinq étamines syngénèses; stigmate bifide. Akène aigretté ou inaigretté.

Cette famille, qui est la plus nombreuse du règne végétal, et contient à elle seule un douzième des êtres qu'il renferme, est une des plus naturelles. Les plantes qui la composent sont ordinairement herbacées; leurs feuilles sont alternes ou opposées et leurs fleurs, qui sont fort petites, forment des amas auxquels les botanistes qui nous ont précédé donnèrent le nom de Fleurs composées; par la suite, ils appelèrent improprement famille des Composées celle dans laquelle ils observaient ce caractère. Mirbel comparant l'inflorescence de ces plantes à une petite corbeille de fleur, lui donna le nom de Calathide, et Richard considérant que les anthères de celles-ci sont, à quelques exceptions près, toujours réunies, désigna par la dénomination de Synanthérées la grande famille qu'elles forment.

La calathide est composée de corolles régulières ou irrégulières, ou enfin d'une réunion des unes et des autres; et quand on observe les sexes de ses petites fleurs, on voit qu'ils

varient et que certaines corolles sont neutres et tout-à-fait dépourvues d'organes sexuels ; qu'il en est qui sont simplement mâles ou femelles, et qu'enfin d'autres réunissent des étamines et des pistils.

Quand toutes les fleurs qui composent une calathide sont semblables, on nomme celle-ci Incouronnée ; on l'appelle Couronnée quand les fleurs extérieures sont différentes ; alors on nomme Disque la partie centrale de cette calathide, qui contient souvent un assez grand nombre de fleurs, mais qui cependant n'en possède parfois qu'une seule (*tessaria*), et le nom de Couronne s'applique à l'ensemble des fleurs de la circonférence. La calathide en général, ou ses différentes régions en particulier, sont appelées Neutriflores, Féminiflores, Masculiflores, Androgyniflores, ou Androgyni-masculiflores, selon qu'elles sont formées de fleurs neutres, femelles, mâles ou hermaphrodites, ou enfin d'un mélange de fleurs hermaphrodites et de fleurs mâles. Le disque, par exemple, est constamment androgyniflore ou masculiflore, et jamais il n'offre de fleurs femelles ou de neutres, tandis qu'il en est absolument l'inverse pour la couronne, celle-ci n'étant jamais que neutriflore ou féminiflore.

Les fleurs en calathide sont environnées d'espèces de petites folioles bractéiformes ou scarieuses, à l'ensemble desquelles les botanistes donnent généralement le nom d'Involucre, ainsi que nous le ferons nous-mêmes ; mais H. Cassini, scrutant plus minutieusement l'organisation végétale qu'on ne l'avait fait avant lui, a établi une distinction dans cet organe ; il réserve le nom d'involucre aux appendices qui contribuent à former la corbeille florifère des synanthérées, quand ces appendices sont bractéiformes ; tandis qu'il nomme Péricline la ceinture foliacée de leurs fleurs, quandles organes qui la constituent ont plus de rapports avec des squammes qu'avec des bractées, et ce botaniste conseille, pour ne pas se tromper, de considérer l'origine de ces deux sortes d'organes, l'involucre étant, selon lui, composé de feuilles entières avortées,

tandis que le péricline n'est formé que de pétioles ; mais cette distinction physiologique est souvent fort difficile.

Les organes qui forment le péricline sont nommés Squammes par H. Cassini ; celles-ci sont inappendiculées quand le pétiole seul d'une feuille rudimentaire entre dans leur conformation ; mais quand la lame en se transformant diversement s'y joint aussi, on nomme ces squammes Appendiculées, et on reconnaît leur essence parce que leur organisation ou leur direction change brusquement, ainsi qu'on peut l'observer dans l'artichaut ; alors la région inférieure est seule, ce qui doit être considéré comme représentant la squamme. Les squammes sont nommées Squammelliforme quand leur aspect est analogue aux squammelles du clinanthe (*Filago*).

On nomme Réceptacle, Phoranthe ou Clinanthe la partie sur laquelle reposent les petites fleurs qui composent la calathide. Cet organe est nu ou il offre des appendices divers qui sont les Squammelles, les Fibrilles, les Poils, les Papilles, les Lamelles, les Cloisons, les Paléoles et les Stipes.

Les Squammelles doivent être considérées comme des bractées qui environnent les fleurs ; chacune d'elles n'en possède jamais qu'une qui est située à sa partie externe.

Les Fibrilles ne représentent que de simples saillies du réseau du clinanthe, qui sont membraneuses, linéaires ou subulées, et dont le nombre surpasse de beaucoup celui des fleurs ; les Poils ne se distinguent de ces derniers organes qu'en ce qu'ils sont plus courts et filiformes. Les Papilles sont des appendices charnus, courts et cylindroïdes. Les Lamelles offrent la même organisation et la même exiguité, mais elles sont aplaties, et déjà on peut les regarder comme des cloisons rudimentaires. Les Paléoles sont de petites lames différant des squammelles par leur situation à la partie interne des fleurs. Les Cloisons sont formées par le développement du tissu du réceptacle qui s'interpose entre les ovaires. Les Stipes sont des appendices qui soutiennent les aréoles ovarifères.

Le calice des synanthérées offre une structure toute particulière ; il est situé au sommet de l'ovaire, et formé tantôt par un simple rebord membraneux, tantôt par des appendices scarieux diversiformes. Cet organe, que l'on nomme communément Aigrette, est persistant, et parfois porté sur le fruit à l'aide d'un col plus ou moins long. Selon H. Cassini, les fibrilles de l'aigrette sont des bractées qui sont analogues à celles que l'on trouve sur le réceptacle et aux folioles de l'involucre, et il a voulu exprimer leurs rapports avec elles en leur donnant le nom de Squammellules, qui est un diminutif des dénominations de Squammelles et de Squammes qu'il a imposées aux autres.

Les corolles des synanthérées sont monopétales, régulières ou irrégulières, et formées primitivement de cinq pièces ou pétales plus ou moins réunis par leurs bords. D'après l'observation de H. Cassini et de R. Brown, il existe deux nervures simples qui bordent d'un bout à l'autre les côtés de chacun de ces pétales. A ce caractère que l'on rencontre constamment dans les corolles staminifères, mais qui est plus ou moins altéré dans les fleurs neutres ou femelles, s'en joint deux autres également remarquables ; l'un consiste dans la différence d'organisation qu'offre la forme et la substance du tube et du limbe de la corolle ; l'autre en ce que, avant leur épanouissement, les lobes du limbe sont simplement rapprochés par les bords et ne se recouvrent aucunement.

La petite corolle des synanthérées affecte deux formes principales : ou elle est composée de pièces ou lobes égaux et plus ou moins tubuleuse ou infundibuliforme, ou elle est formée d'un seul lobe qui se prolonge latéralement et dont l'extrémité est plus ou moins incisée. C'était à la première conformation que les auteurs qui nous ont précédé donnaient le nom de corolle Flosculeuse ou en Fleuron ; et ils appelaient la seconde corolle Semi-Flosculeuse ou Ligulée, à cause de l'espèce de languette que forme son périanthe. La corolle de ces plantes est quelquefois aussi partagée en deux lèvres ; c'est cette disposition que l'on nomme Labiatiflore.

La plupart des auteurs, et même H. Cassini, disent que les fleurs mâles ou hermaphrodites des synanthérées contiennent cinq étamines. C'est en effet ce qui s'observe dans l'immense majorité de ces végétaux, mais cependant il est bon de dire que ce caractère souffre quelques exceptions; c'est ce que l'on voit en les étudiant. Le filet anthérifère de ces plantes offre deux parties, l'une supérieure et l'autre inférieure, qui sont séparées par une sorte d'articulation, et qui diffèrent même dans leur structure organique. Leurs anthères sont biloculaires et ordinairement entregreffées par la soudure des bords des valves externes, et elles forment un tube à travers lequel passe le style; mais dans quelques genres on n'observe plus qu'une simple agglutination (et il en est même dans lesquels ces organes sont tout à fait libres). Les anthères des synanthérées sont remarquables en ce que leur sommet est surmonté d'un appendice nommé Apicilaire, qui ne manque que fort rarement, et que leur partie inférieure possède communément des appendices Basilaires. Le pollen de ces végétaux mérite aussi de fixer l'attention; dans les lactucées il offre la configuration d'un sphéroïde taillé à facettes; chez les asters il est ovoïde et hérissé de papilles, et dans les hélianthées il présente la même particularité, mais il est sphérique.

Les fleurs femelles ou neutres ne sont pas toujours entièrement dépourvues de traces d'étamines; dans quelques genres on retrouve encore des rudimens de celles-ci.

L'ovaire des synanthérées offre à ses extrémités une Aréole basilaire, et une Aréole apicilaire, souvent entourées d'un bourlet. On appelle Pied de l'ovaire un prolongement du jeune péricarpe au-dessous de la région qu'occupe l'ovaire, et tantôt ce pied est continu avec l'enveloppe péricarpienne, tantôt il est articulé avec elle, comme on l'observe dans les eupatoires, et alors cet appendice est formé par le développement du bourlet basilaire. L'ovaire offre parfois un col vers sa région supérieure; cet organe, que les botanistes ont appelé Stipe ou Pédicule, est un prolongement de l'enveloppe

du péricarpe au-dessus du sommet de l'ovaire ; ce col s'alonge pendant la maturation, car, à l'époque de la fécondation, il est extrêmement court. Dans toutes les synanthérées cet organe est continu au péricarpe ; il est fort rare qu'il soit articulé avec lui par un diaphragme, comme cela a lieu chez les Urospermes ; dans ce dernier cas, H. Cassini le regarde seulement comme formé par l'accroissement anormal du bourlet apicilaire, et non comme faisant partie d'un prolongement du péricarpe. Par ce qui précède, on voit que le col n'est point le pied de l'aigrette, comme on l'a avancé, et qu'il en est indépendant. L'ovaire est nommé Collifère ou Incollifère selon qu'il possède ou non un col.

Le placentaire des synanthérées est situé à la région basilaire de l'ovaire, qui est pleine et charnue ; leurs graines contiennent un albumen membraneux, qui enveloppe l'embryon, et celui-ci a sa radicule tournée vers la pointe de l'akène.

L'ovaire de ces plantes offre diverses parties accessoires, qui sont le Pédicellule, l'Aigrette, le Plateau et le Nectaire.

Le Pédicellule est l'organe intermédiaire au réceptacle et au fruit ; il s'insère sur le premier, d'un côté, et se termine au centre de l'aréole basilaire de l'autre. Dans certaines synanthérées il semble manquer, l'ovaire étant sessile. L'Aigrette est un calice d'une nature spéciale à la famille que nous décrivons ; elle se compose d'appendices nommés Squammellules, qui sont filiformes, triquètres, laminés ou paléiformes. H. Cassini, qui a quelquefois caractérisé ses groupes d'après la seule structure des squammellules, a imposé à celles-ci diverses dénominations pour indiquer la nature des appendices qui les recouvrent, car rarement elles sont nues. Il a nommé squammellules Barbellulées celles qui n'offrent que de fort petits appendices coniques, pointus, spiniformes, à peine visibles à la loupe (asters) ; squammellules Barbellées celles qui portent des appendices plus longs, roides, droits et cylindriques (centaurées) ; enfin, ce savant appelle squammellules Bar-

bés celles qui sont garnies de barbes très longues, molles, flexueuses et extrêmement capillaires ( cirses ).

H. Cassini pense que l'ovaire des synanthérées est primitivement triloculaire et triovulé. Cette manière de voir est fondée sur l'irrégulariré qu'affecte cet organe, et que cet auteur attribue à l'avortement de deux de ses loges, comme cela est manifeste dans les arctotidées, qui, en effet, présentent trois loges, dont deux sont semi-avortées. En outre, la situation latérale du point d'attache de l'ovaire, et la distribution des vaisseaux et des nervures, révèlent une semblable organisation.

Les fleurs mâles et les fleurs neutres ne sont pas ordinairement dépourvues d'ovaire, mais chez elles il est tout à fait rudimentaire et inovulé ; H. Cassini nomme alors cet organe faux ovaire. Cet auteur appelle Cypsèle l'ovaire arrivé à sa maturité.

Ce que l'on nomme Plateau, dans les synanthérées, est un disque charnu, interposé entre l'ovaire et l'appareil floral. Cet organe, qui offre un anneau corné, formant le support de l'aigrette et se détachant spontanément, s'observe dans une grande partie des synanthérées (carduinées). Sur l'ovaire, dans cette famille, on rencontre aussi un nectaire glanduleux, qui sécrète un suc mielleux. Il offre la forme d'un godet, s'articule en bas avec l'ovaire et supporte le style supérieurement. Ce nectaire s'accroît parfois tellement, qu'il simule un ovaire ( *Tarchonanthus* ).

La partie supérieure du pistil des synanthérées, formée par le style et le stigmate, varie dans la même espèce, selon qu'on la considère dans les fleurs hermaphrodites, les femelles, les mâles ou les neutres. C'est dans les fleurs hermaphrodites que le style se montre avec tous ses caractères. Cet organe est articulé avec le nectaire sur lequel il repose ; il est cylindrique et à sa partie supérieure il se divise en deux branches ordinairement libres, dont la face interne forme le stigmate, et dont l'externe est recouverte par une quantité de poils ou de papilles que H. Cassini nomme Collecteurs, à cause de leur

fonction qui est évidemment de recueillir le pollen en traversant le tube formé par la réunion des anthères, et probablement de disperser cette poussière spermatique ; car, dans cette famille, la fécondation doit se croiser dans la plupart des fleurs, parce que les deux branches stigmatiques ne se séparant qu'après leurs sortie du tube des anthères, elles ne sont probablement imprégnées que du pollen expulsé des périanthes voisins : la disposition relative des anthères et du stigmate de ces plantes étant telle qu'il semble qu'une de leurs fleurs hermaphrodites ne peut se féconder facilement seule.

Les collecteurs s'offrent sous différens aspects ; ils sont Piliformes dans les lactucées ; Papilliformes dans les carduinées, Glanduliformes dans les adénostylées ; enfin Lamelliformes dans les *Gundelia*.

Il existe aussi des styles dans les fleurs mâles, les fleurs femelles et les neutres ; et d'après ce que nous venons de dire sur leurs fonctions, on doit présumer qu'ils offrent d'importantes modifications selon l'organisation sexuelle du périanthe qui les porte. En effet, dans les fleurs mâles, comme il ne peut s'opérer de fécondation, le stigmate est avorté et les branches qui le portent se confondent et se soudent ; mais comme les collecteurs devaient servir, dans les fleurs de ce sexe, à expulser le pollen, eux ils ont acquis tout leur développement. Dans les fleurs femelles, une organisation toute opposée se remarque ; le stigmate acquiert chez elles tout son développement, à cause du rôle important qu'il est appelé à jouer dans la fécondation, tandis qu'au contraire les collecteurs, devenus inutiles, manquent absolument. Le style des fleurs neutres existe fort rarement ; mais quand il est rudimentaire, il n'offre ni collecteurs, ni stigmate, organes qui lui seraient doublement inutiles.

Selon H. Cassini, la calathide des synanthérées ne paraît être qu'un épi simple, extrêmement court, composé d'un grand nombre de petites fleurs sessiles, immédiatement rapprochées, couvrant toute la surface d'un axe commun, et accompagnées chacune d'une bractée ; il regarde le clinanthe

comme l'axe extrêmement raccourci et déprimé de cet épi ; d'après lui, le péricline représente l'ensemble des bractées appartenant aux fleurs inférieures de l'axe.

D'après ce savant, dont nous traduisons presque littéralement les vues, l'organisation typique d'une synanthérée est formée d'un péricline dont les squammes sont unisériées et le clinanthe squammellifère ; mais si l'on conçoit que plusieurs rangées de fleurs occupant la partie la plus inférieure de l'épi déformé soient avortées, et que leurs bractées subsistent, il en résultera un péricline composé de plusieurs séries de squammes et un clinanthe squammellé ; mais si les bractées avortent toutes, à l'exception de celles qui appartiennent à la rangée la plus inférieure, on aura au contraire un péricline d'une seule rangée de squammes et un clinanthe nu (*calendula*). En supposant ainsi diverses métamorphoses, on parvient facilement à se faire une idée de la disposition primitive des fleurs et des changemens qu'elles ont subi pour se revêtir de leurs différens aspects ; ainsi on explique un péricline à plusieurs rangées de squammes allié à un clinanthe nu, comme on l'observe dans les asters, en supposant que les fleurs des rangs inférieurs sont avortées et que leurs bractées subsistent, tandis que les bractées des fleurs supérieures sont avortées, mais que celles-ci se sont développées. Si ces considérations physiologiques sont fondées, on voit qu'une calathide n'est pas plus une fleur composée que ne l'est un épi de toute autre plante, et que ce n'est qu'un amas de fleurs tassées, plus ou moins séparées, selon l'état des appendices qui les environnent.

Les calathides d'un grand nombre de composées sont météoriques ; elles se ferment ou s'ouvrent selon l'état de l'atmosphère, de manière à garantir leurs petites fleurs de l'influence nuisible des agens extérieurs ; pour cet effet les demi-fleurons et l'involucre se recourbent en dedans. Beaucoup de synanthérées ferment leurs fleurs chaque nuit et les ouvrent chaque matin ; ces alternatives d'épanouissement et de contraction se répètent pendant un tems assez considérable, car

dans ces végétaux les petites fleurs de la calathide ne s'épanouissent que successivement, ce qui fait que leur floraison est de longue durée, et qu'ils sont pour cela même un ornement recherché pour les jardins. Aussitôt que toutes les fleurettes sont fécondées, leurs corolles se flétrissent et leurs ovaires se développent dans l'ordre de leur épanouissement, en même tems que l'involucre, qui persiste, se resserre et s'applique sur elles pour protéger les fruits pendant leur accroissement; mais aussitôt que ceux-ci ont atteint la maturité, dans beaucoup de synanthérées, l'involucre s'ouvre en épanouissant ses folioles, et laisse les semences de la plante se disséminer en liberté. La légèreté de ces semences, les aigrettes qui les couronnent et les rendent si faciles à être enlevées par les vents, et même les ailes ou les arêtes qui les recouvrent, sont autant d'agens qui contribuent à la dissémination de ces végétaux; tout le monde sait l'aisance avec laquelle ils s'implantent sur les monumens et les montagnes les plus élevés; leur transport est si puissant, que sur les côtes maritimes de quelques régions de l'Europe, quand les vents soufflent avec violence, la terre se couvre parfois des semences de synanthérées américaines, et comme si la nature avait établi des harmonies entre la dissémination de ces végétaux et les vents, c'est en automne, à l'époque où ceux-ci commencent, que s'opère leur dissémination; enfin, par leurs crochets, les akènes de certaines composées s'attachent aux animaux qui vont les transporter loin de la plante mère.

Parmi les faits physiologiques que nous offre cette famille, il faut aussi noter l'irritabilité de ses styles, que le moindre attouchement fait contracter dans quelques espèces.

Les synanthérées comprenant un nombre considérable de genres, les naturalistes ont redoublé d'efforts pour les grouper en sections, afin d'en rendre l'étude plus facile. Tournefort considérant la forme de la corolle de ces plantes comme typique, en forma trois classes, les Semi-flosculeuses, les Flosculeuses et les Radiées. Levaillant en établit le même

nombre, et les nomma Chicoracées, Cynarocéphales et Corymbifères, et de Jussieu adopta les vues de ce botaniste. De son côté, Linnée fit de grands efforts dans son système sexuel pour établir des sections parmi les synanthérées; mais ses divisions, qui reposent sur la nature des fleurs qui composent la calathide, sont dépourvues de solidité, et souvent n'apparaissent que comme une ingénieuse fiction. Cet illustre naturaliste, considérant l'ensemble des fleurs d'une calathide comme une réunion d'époux et d'épouses devant concourir à la propagation de l'espèce, créa des classes dans sa syngénésie pour contenir toutes les synanthérées; il nomma Polygamie égale une section dans laquelle les calathides n'offrent que des fleurs hermaphrodites comme celles des léontodons et des chardons; Polygamie superflue une autre section dans laquelle des fleurs hermaphrodites occupent le centre de la calathide, et des femelles sont situées à sa circonférence, comme cela a lieu dans les chrysanthèmes; par ce nom, il faisait allusion à l'inutilité des fleurs femelles de la circonférence, qu'il nommait ingénieusement des concubines; sa Polygamie frustranée se compose de fleurs hermaphrodites au centre et de fleurs stériles à la circonférence, ce que l'on observe dans les centaurées; la quatrième division, ou la Polygamie nécessaire, est composée de synanthérées dont le disque est formé de fleurs mâles et la couronne de fleurs femelles, comme on le voit dans les soucis; enfin, Linnée, sous le nom de Polygamie séparée, réunit les composées dont les fleurettes sont pourvues de calices particuliers, renfermés dans un calice commun, ce qui a lieu dans les échinops.

De nos jours Decandolle et Lagasca adoptèrent aussi la division de Levaillant, mais ils y ajoutèrent une quatrième section sous le nom de Labiatiflores; enfin, H. Cassini, après de longues observations, reconnut qu'il était impossible de faire un petit nombre de vastes coupes naturelles dans la famille des synanthérées, et il la partagea en une vingtaine de petits groupes de plantes offrant des rapports organiques.

Selon lui, les caractères de ces groupes ou tribus naturels doivent se trouver principalement dans le style, le stigmate et les collecteurs, puis dans les étamines, l'ovaire et les corolles ; les autres organes ne peuvent donner que des caractères génériques. Nous avons suivi la distribution de ce savant, car si elle paraît plus minutieuse, au premier abord, que celle des autres auteurs, elle ne l'est réellement pas en effet, et elle semble réunir plus d'exactitude que les leurs ; mais, pour rendre les recherches plus faciles, nous n'avons donné aux tribus que le moins de caractères possibles.

**1. LACTUCÉES.** Calathide liguliflore, androgyniflore. Stygmatophores semi-cylindriques ; collecteurs piliformes.

**SCOLYME.** *Scolymus.* Involucre environné de bractées pinnatifides, épineuses. Réceptacle à paillettes tridentées. Akène triangulaire, portant deux ou trois poils.

Ce nom, qui est la traduction de celui de σκολυμος, que les Grecs paraissent avoir affecté à notre artichaut, vient de σκολος, épine. Les scolymes, par leur port, ressemblent aux chardons ; leurs tiges sont ailées, leurs feuilles épineuses, et leur involucre est ovoïde, imbriqué, épineux. Ces plantes habitent les régions méditerranéennes.

Le Scolyme tacheté [1] vient jusque sur les bords de la Loire ; on l'a trouvé près de Nantes et d'Orléans.

**UROSPERME.** *Urospermum.* Involucre à huit folioles lancéolées, unisériées, soudées. Akène

1 *S. maculatus.*

très-comprimé, à col long, creux, arqué, articulé par un diaphragme.

Selon Ventenat ce nom est composé de deux mots grecs qui signifient *canal* et *semence;* mais H. Cassini croit qu'ils doivent plutôt exprimer une *graine munie d'une queue*, et qu'ils font allusion au col du fruit. L'aigrette de ces plantes est remarquable en ce qu'elle se détache d'une seule pièce, ce qui est dû à la soudure que l'on observe à la base de ses fibrilles. On ne connaît que quatre espèces dans ce genre, dont trois appartiennent à l'Europe méridionale et une au cap de Bonne-Espérance.

**PICRIDIE.** *Picridium.* Involucre renflé inférieurement, à folioles membraneuses aux bords. Akène tétragone, à stries transversales, tuberculeuses; aigrette sessile.

Par cette désinence on a voulu reproduire l'analogie qui existe entre les plantes de ce genre et les picris. Les picridies croissent presque toutes sur les bords de la méditerranée.

La Picridie commune [1] est dans ce cas. Tournefort dit qu'on la mange en salade dans l'île de Mycone.

**LAITRON.** *Sonchus.* Involucre très-renflé inférieurement. Akène ovoïde, comprimé; aigrette sessile.

C'est à leurs tiges fistuleuses que ces plantes doivent leur dénomination latine, qui rappelle celle de ογχος, creux, que les Grecs leur donnaient; le nom vulgaire de Laitron vient du suc laiteux dont toutes leurs parties sont abreuvées.

Ce genre se compose d'une trentaine d'espèces, presque toutes sont indigènes du bassin de la Méditerranée.

[1] *P. vulgare.*

Le Laitron des potagers [1], dans son état de jeunesse, peut servir à nous alimenter; plus tard il devient amer. Les bestiaux l'aiment beaucoup; les cochons surtout le recherchent avec avidité, ce qui l'a fait nommer, en Angleterre, Chardon de porc.

Le Laitron de Sibérie [2] est souvent cité par les physiologistes à cause du phénomène particulier qu'il offre; il se ferme quand le tems est beau, et au contraire il épanouit sa calathide quand le ciel est brumeux et rempli de nuages.

**LAITUE.** *Lactuca.* Involucre cylindroïde, à folioles imbriquées. Akène ovoïde, comprimé; aigrette pédiculée, à squammellules filiformes, barbellées.

Les tiges des laitues rendent un suc blanc et laiteux lorsqu'on les coupe; c'est de là que provient leur dénomination générique, qui est dérivée de *lac, lactis,* lait. Mais Tournefort et quelques auteurs font provenir *lactuca* de la propriété que l'on accordait à ces plantes d'augmenter le lait des nourrices. Cette coupe contient environ vingt espèces; toutes sont indigènes des climats tempérés de l'hémisphère boréal.

La Laitue commune [3] s'est transformée dans les mains des horticulteurs en une foule de variétés, et ses caractères primitifs se sont tellement effacés qu'on ignore maintenant quelle est la souche de ce végétal économique; on soupçonne que ce pourrait bien être notre Laitue sauvage [4], ou la laitue à feuilles de chêne [5] qui croît en Allemagne et que l'on a même découvert dans une des îles de la mer Baltique.

On peut rapporter à trois races principales les deux cent cinquante variétés environ que l'on connaît de cette plante:

1 *S. oleraceus.*
2 *S. sibiricus.*
3 *L. sativa.* L.
4 *L. scariola.*
5 *L. quercina.* L.

les Laitues pommées rondes ou laitues proprement dites ; les Laitues oblongues ou romaines ; et les Laitues frisées.

Lorsque la laitue cultivée a acquis tout son développement, elle contient un suc blanc, amer, un peu visqueux, qui s'écoule quand on blesse sa tige, et se concrète bientôt sur le lieu où il s'est amassé, en prenant une couleur brune ; alors son odeur est vireuse et analogue à celle de l'opium, surtout si la plante se trouve dans un pays chaud : c'est ce suc concret que le docteur François a appelé Thridace, du nom de θρίδαξ que les Grecs donnaient à la laitue ; pour la pratique médicale on obtient ce suc des tiges de laitues que l'on incise à cet effet, et ensuite on le fait évaporer au soleil ou au bain marie ; ce procédé est recommandé par le docteur Hopft. D'autres fois on prépare la thridace en pilant la laitue, en exprimant son suc et en le faisant évaporer.

La laitue fut célèbre dans les siècles anciens, soit à cause du précieux aliment qu'elle fournit, soit à cause de ses propriétés médicales. Les mythologistes, en imaginant qu'Adonis fut enterré par Vénus dans une plantation de laitues, symbolisaient la vertu d'appaiser les désirs amoureux que l'on prêtait déjà de leur temps à cette composée. Chez les Romains on la regardait comme héroïque en médecine ; l'empereur Auguste fut guéri de la mélancolie à l'aide de son usage, et Suétone, qui rapporte ce fait, ajoute même qu'en reconnaissance on érigea une statue au médecin A. Musa qui avait employé cet heureux remède.

Anciennement comme aujourd'hui, cette plante orna les tables, et les Grecs et les Romains en faisaient un grand usage, comme Dioscoride et Pline le constatent; mais on varia beaucoup, dans l'antiquité, comme chez nous, sur la manière de l'apprêter ou de la servir. Dans l'origine on l'offrait en terminant le banquet, et sous Domitien on changea, ainsi que le dit Martial, pour l'introduire parmi les premiers mets. La laitue possède une faible vertu calmante qui la faisait appeler Herbe des philosophes par Galien, qui en mangeait

ordinairement le soir pour se procurer du sommeil, propriété qui paraît appartenir spécialement à l'âge adulte de la plante. Celle-ci forme un aliment sain, peu nutritif, mais cependant recherché presque par tout le monde.

Hippocrate faisait déjà usage de la laitue dans la pratique médicale ; Celse la prescrivait aux phthisiques ; cependant elle était inusitée par les modernes, lorsque le docteur Coxe, de Philadelphie, reconnut, en 1792, que son suc laiteux agissait comme celui du pavot, et qu'en 1810 M. Duncan, médecin écossais, et plusieurs autres, démontrèrent les propriétés calmantes de l'extrait de cette plante, et le vantèrent beaucoup dans la phthisie pour calmer la toux et les douleurs. M. Barbier mentionna le premier ce médicament en France, mais on doit surtout à M. François d'avoir fixé avec exactitude l'action de la thridace. Celle-ci réussit généralement à calmer les douleurs et provoque le sommeil par suite de leur sédation ; elle a l'avantage de ne pas accélérer la circulation et de ne point causer d'engorgemens capillaires, ce qui la fait réussir dans des cas ou l'opium reste inefficace.

Les semences de la laitue étaient autrefois rangées parmi les *semences froides mineures ;* et à cause des propriétés réfrigérantes qu'on leur prêtait, on les employait comme anti-aphrodisiaques, ce qui faisait que les Pythagoriciens nommaient cette synanthérée la Plante des eunuques. En Egypte, au rapport de Savary, on fait une grande consommation de l'huile que l'on extrait des graines de la laitue : c'est l'Arabie qui la fournit à ce pays.

La Laitue vireuse [1] croît spontanément en France, ordinairement dans les lieux incultes et parmi les décombres ; on la nommait Laitue papavéracée, sans doute à cause de son action qui se rapproche de celle du pavot; elle possède un suc d'une activité plus marquée que celui de l'espèce précédente.

1 *L. virosa*

Dioscoride rapporte que, de son tems, on sophistiquait l'opium avec ce suc séché au soleil. Chez les Grecs, on se servait déjà de cette espèce pour calmer les douleurs et provoquer le sommeil, ainsi que comme anti-aphrodisiaque et pour combattre la morsure des ophidiens. Cette plante, longtems oubliée, a été réintroduite dans la matière médicale par quelques modernes; les uns la vantèrent contre les fièvres bilieuses et l'hydropisie ; d'autres dans les inflammations catarrhales et les obstructions. En général, on emploie l'extrait de cette synanthérée dans les mêmes cas que l'opium.

Pour s'assurer des propriétés délétères de la laitue vireuse, Orfila a fait quelques expériences avec cette plante; il a vu qu'une livre et demie de ses feuilles fraîches, avalées par des chiens, ne leur causèrent aucune incommodité; mais que deux gros d'extrait injectés soit dans les veines, soit dans le tissu cellulaire, faisaient périr ces animaux, et qu'après leur mort on trouvait du sang coagulé.

**LAMPSANE.** *Lampsana.* Involucre subcampanulé, à huit folioles. Réceptacle plan et nu. Akène rectiligne inaigretté.

La plante la plus commune de ce genre passait pour laxative du tems de Pline : c'est ce qui a fait dériver ce nom de λαταζω, je purge. Les lampsanes sont des végétaux herbacés, indigènes de l'Europe.

La Lampsane commune [1] est appelée vulgairement Herbe aux mamelles, parce que son application passait pour être efficace à la guérison des gerçures douloureuses qui surviennent au sein des femmes qui allaitent. Belon rapporte qu'à Constantinople cette plante était alimentaire, et H. Cassini dit qu'on la mange encore en salade dans cette ville.

**RHAGADIOLE.** *Rhagadiolus.* Involucre de cinq

1 *L. communis.*

à huit folioles unisériées. Réceptacle plan et nu. Akène cylindroïde, très-long, arqué, inaigretté.

Ce nom, dérivé de ραγαδος, fente, rappelle la gouttière qu'offrent les folioles de l'involucre de ces plantes.

Les rhagadioles sont remarquables par leurs fruits qui s'étalent en étoile après la floraison, et par leur péricline qui s'accroît extrêmement : ce sont des plantes herbacées qui habitent les rivages de la Méditerranée ; on n'en connaît que deux espèces.

**CHONDRILLE.** *Chondrilla.* Involucre cylindroïde, unisérié. Aigrette pédicellée, à squammellules filiformes, peu barbellulées.

Dioscoride dit que l'on trouve des concrétions gommeuses sur l'une des lactucées de ce genre ; leur nom, qui provient de χονδρος, grumeau, rappelle cette particularité. On ne connaît qu'un petit nombre de chondrilles, dont deux sont communes en France.

La Chondrille jonciforme [1], l'une d'elles, croît dans les vignes des environs de Paris. Son port a quelque analogie avec celui des joncs.

**BARCKAUSIE.** *Barckausia.* Involucre double ; l'extérieur à folioles inappliquées. Aigrette pédiculée.

Ce genre, établi par Mœnch, a été fait aux dépens des crépides, et on y a réuni toutes celles de ces plantes qui ont une aigrette située sur un alongement de la partie supérieure de l'akène.

1 *C. juncea.*

La Barckausie à feuilles de taraxacon [1], qui est fort commune dans nos prairies, est un des types de cette coupe.

**CRÉPIDE**. *Crepis*. Involucre double ; l'extérieur à folioles inappliquées. Aigrette sessile, à poils simples.

Κρεπις, signifie chaussure. Aurait-on comparé les feuilles de ces plantes à cette partie de notre vêtement ? On connaît une trentaine d'espèces de crépides, presque toutes croissent en Europe ; mais il règne encore une grande confusion à leur égard, certains botanistes ayant décrit par inattention les mêmes espèces sous des noms différens.

La Crépide bisannuelle [2] est une des plus communes en France ; elle abonde principalement dans les prairies.

**PTÉROTHÈQUE**. *Pterotheca*. Involucre double. Réceptacle fimbrillé. Akènes marginaux, arqués, inaigrettés, portant trois à cinq ailes membraneuses.

La Crépide de Nismes [3] est devenue le type de ce groupe pour H. Cassini, qui l'a créé.

**PISSENLIT**. *Taraxacum*. Involucre double ; l'extérieur étalé. Réceptacle nu. Aigrette pédicellée, à poils simples.

L'étymologie du nom scientifique de ce genre est obscure ; sa dénomination vulgaire provient de ce que les plantes qui le composent passaient pour provoquer d'abondantes urines ; on les appelle aussi parfois Têtes de moine, parce que l'on a

1 *B. taraxacifolia.*
2 *C. biennis.*
3 *C. nemausensis.*

comparé la nudité de leur réceptacle, quand ses semences ont été dispersées, à la tête rasée d'un religieux.

Le Pissenlit dent-de-lion [1], dont le nom provient du rapprochement que l'on a établi entre les dentelures de ses feuilles et l'aspect des dents du lion, se rencontre dans presque toutes les contrées du globe; on le mange en salade; son suc est parfois employé en médecine comme dépuratif.

**HELMINTIE.** *Helmintia.* Involucre double; l'externe à cinq folioles cordiformes. Akène à rides transversales, ondulées; aigrette pédicellée.

On a comparé les akènes ridés des helminties à un amas de petits vers contenus dans une boîte formée par l'involucre, et c'est ce que l'on a voulu exprimer par leur dénomination, qui est dérivée de ελμινθος, ver, et de θηκη, boîte. Dans ce genre, les folioles internes de l'involucre sont revêtues sur leur dos de poils rudes, et le réceptacle est garni de petites paillettes piliformes, selon H. Cassini.

L'Helmintie vipérine [2] croît en France; on en connaît encore une autre espèce qui se trouve dans les Pyrénées.

**PICRIS.** *Picris.* Involucre double; l'extérieur de cinq folioles. Akène strié transversalement; aigrette plumeuse, sessile.

Πικρος, veut dire amer : c'était le nom que les Grecs donnaient à une chicoracée à laquelle on a comparé certains picris à cause de leur amertume. Ces plantes habitent presque toutes le bassin méditerranéen.

Le Picris épervière [3] est assez commun en France.

1 *T. dens leonis.*
2 *H. echioides.*
3 *P. hieracioides.*

**PRÉNANTHE.** *Prenanthes.* Involucre cylindroïde, à folioles subunisériées. Aigrette sessile, à squammellules filiformes, très-barbellulées.

Les prénanthes rappellent par leur nom, qui est formé de προ, en avant, et de ανθος, fleur, l'attitude penchée de leurs calathides. Ces plantes viennent dans les lieux montueux de l'Europe.

La Prénanthe pourpre [1], qui est le type de ce groupe, habite les Alpes, les Cévennes et les Vosges.

**ÉPERVIÈRE.** *Hieracium.* Involucre à folioles imbriquées, souvent pilifères. Réceptacle alvéolé. Aigrette sessile.

Une fable absurde a présidé à la dénomination de ce genre ; on racontait que l'épervier, ιεραχιον, se guérissait de la cécité avec une de ses plantes. Celles-ci, dont on ne compte pas moins d'une trentaine d'espèces, viennent presque toutes en Europe ; il s'en trouve aussi en Amérique et dans les autres parties du globe.

L'Epervière des murailles [2] passait pour adoucissante, et était appelée vulgairement Pulmonaire française, parce qu'elle offre des taches que l'on a comparées à celles des poumons ; elle est sans usage.

**DRÉPANIE.** *Drepania.* Akènes du disque couronnés par une membrane et deux à cinq squammellules filiformes, barbellulées. Akènes du bord à aigrette rudimentaire, écailleuse.

L'involucre des drépanies est double et formé de deux

1 *P. purpurea.* 2 *H. murorum.*

rangs de folioles, dont les intérieures sont droites et serrées, et les extérieures sont étalées et se recourbent en fer de faux à l'époque de la maturité : c'est de cette dernière particularité que ces plantes ont tiré leur nom, qui vient de δρεπανη, faux.

La Drépanie barbue [1], qui est peut-être la seule espèce de ce genre, croît dans la France méridionale.

**ANDRYALE.** *Andryala.* Involucre cylindrique, imbriqué. Réceptacle velu. Aigrette sessile, poilue.

Les andryales sont des lactucées tomenteuses qui croissent dans l'Europe méridionale.

L'Andryale à feuilles entières [2] est indigène des départemens du midi de la France.

**SÉRIOLE.** *Seriola.* Involucre à folioles grandes, unisériées. Akènes marginaux incollifères et inaigrettés; les intérieurs collifères, à aigrette plumeuse.

Les Grecs, sous le nom de σερις, désignaient une petite chicorée : cette dénomination générique n'est qu'un diminutif de ce mot. Les sérioles ont un réceptacle plan, garni de paillettes membraneuses et étroites.

La Sériole de l'Etna [3], qui croît en Sicile et en France, doit être considérée comme le type de ce groupe.

**HYPOCHÉRIDE.** *Hypochœris.* Involucre imbriqué. Réceptacle paléacé. Akène collifère ou incollifère; aigrette plumeuse.

Le goût que les cochons ont pour certains végétaux de ce

1 *D. barbata.*
2 *A. integrifolia.*
3 *S. orthnensis.*

genre a déterminé ce nom, qui provient de υπο, pour, et de χοιρος, porc. Les hypochérides habitent l'Europe.

L'Hypochéride glabre [1], qui est indigène de la France, est un des types de ce groupe.

**GÉROPOGON.** *Geropogon.* Involucre unisérié. Aigrettes marginales à cinq ou six soies raides; aigrettes centrales plumeuses.

C'est de γερων, vieillard, et de πωγων, barbe, qu'est dérivé ce nom par lequel on a voulu exprimer la longueurdes aigrettes de ces composées. Les géropogons ont un réceptacle garni d'écailles étroites, selon H. Cassini.

Le Géropogon glabre [2] est probablement la seule espèce de ce genre; ses fleurs sont d'un rose violet; il croît dans l'Europe méridionale.

**SALSIFIS.** *Tragopogon.* Involucre simple, de huit à dix folioles lancéolées, aiguës, soudées. Aigrette pédicellée, plumeuse.

Selon Théophraste, les longues barbes des aigrettes de ces lactucées ayant été comparées à la barbe d'un bouc, ont donné lieu à ce nom, qui est formé de τραγος, bouc, et de πωγων, barbe.

Le Salsifis à feuilles de poireau [3], appelé aussi Salsifis blanc, porte des fleurs violettes; il croît en Suisse et dans la France méridionale. Depuis un tems considérable, on le cultive pour nos tables; ce sont ses racines que l'on mange, et elles passent pour être faiblement diurétiques.

Le Salsifis des prés [4], appelé parfois aussi Salsifis sauvage,

1 *H. glabra.*
2 *G. glaber.*
3 *T. porrifolium.*
4 *T. pratensis.*

porte des fleurs jaunes ; il croît en France. Dans quelques contrées, on mange ses racines et ses jeunes pousses.

**SCORZONÈRE.** *Scorzonera.* Involucre à folioles imbriquées, scarieuses aux bords. Aigrette sessile, plumeuse, entremêlée de poils écailleux.

Ce nom est d'origine espagnole ; il provient de *escorso*, vipère. Les plantes de cette section habitent l'Europe.

La Scorzonère d'Espagne [1], que l'on nomme ordinairement Salsifis noir à cause de la coloration de sa racine, est originaire du royaume dont elle porte le nom ; on la rencontre aussi dans nos provinces méridionales. La racine de cette plante ayant été comparée à une vipère par les Catalans ils ont pensé d'après cela qu'elle était efficace pour guérir la morsure de cet ophidien. Dans quelques auteurs surannés, où la vertu antivénéneuse de cette scorzonère est mentionnée, on lui donne le nom de *viperaria*, qui constate l'ancienne croyance. Dans beaucoup de pays on délaisse le salsifis pour la scorzonère d'Espagne et on la cultive comme plante potagère. Cette composée paraît augmenter le lait des bestiaux et ceux-ci en font usage avec plaisir.

Quelques autres espèces sont également alimentaires, telle est la Scorzonère tubéreuse qui est cultivée en Turquie et dans certaines régions de la Tartarie.

**HYOSÉRIDE.** *Hyoseris.* Akènes marginaux à aigrette subavortée ; akènes moyens hérissés, ailés latéralement ; akènes du centre cylindroïdes, lisses, à aigrette à poils extérieurs plumeux, et les cinq intérieurs longs, laminés.

Certaines hyosérides étaient appelées Laitues de cochon, à

1 *S. hispanica.*

cause de leur puanteur ; la désinence générique de cette section reproduit la même idée; elle provient de ὗς porc, et de σέρις, qui est le nom grec d'une plante analogue à la laitue. Ces végétaux sont en outre remarquables par leur involucre cylindroïde à folioles unisériées ; on les trouve dans les régions qui bordent la Méditerranée.

La Hyoséride à feuilles rayonnantes [1] est un des types de ce genre.

**CATANANCHE.** *Catananche.* Involucre à folioles imbriquées, scarieuses, luisantes. Aigrette sessile, de cinq à sept écailles.

Dioscoride désigne par ce nom une plante que les femmes de la Thessalie employaient pour se faire aimer ; Le Vaillant, par un rapprochement peut-être forcé, le fait dériver de deux mots grecs qui expriment l'entraînement à l'amour. Les catananches, appelées aussi Cupidones, sont remarquables par les écailles de leur involucre qui augmentent de dimension de la circonférence au centre, et dont les intérieures sont insérées sur le réceptacle et entremêlées aux fleurs. Elles sont indigènes des contrées voisines de la Méditerranée.

La Catananche bleue [2], qui est remarquable par ses belles fleurs azurées, est cultivée pour l'ornement dans nos jardins. Elle croît en France.

**CHICORÉE.** *Cichorium.* Involucre double. Aigrette sessile, à squammellules paléiformes, imbriquées.

Selon Bodée et Linnée, ce nom provient de κιω, je viens, et de χωριον, champ. De Théis prétend au contraire qu'il a pour radical *sjikurie*, qui est la dénomination que les Arabes

1 *H. radiata.* 2 *C. cærulea.*

donnaient à la chicorée. Quoi qu'il en soit, Théophraste appelait cette plante κιχωριον.

Les chicorées offrent un involucre double dont le rang extérieur est formé de cinq folioles réfléchies, et dont l'intérieur en offre huit qui sont droites et soudées à leur base. Le réceptacle est garni de poils épars. Leurs fleurs sont bleues, blanches ou roses. Ces synanthérées habitent l'Inde, la Barbarie et l'Europe.

La Chicorée sauvage [1] croît sur les bords de nos chemins secs ; elle se fait remarquer, parmi nos composées, par la belle couleur bleue de ses fleurs. Cette plante est fortement amère, mais par la culture elle perd de cette propriété.

Les Egyptiens faisaient une grande consommation de cette plante ; il est probable que ce furent eux qui en enseignèrent l'usage aux Grecs, et qu'en même tems son nom arabe passa parmi leur nation. Chez les Romains la chicorée ne fut pas d'un moindre emploi sur les tables : Horace rapporte, dans ses odes, qu'il l'associait à ses repas avec la mauve et les olives.

Aujourd'hui on mange encore les feuilles de cette plante en salade. On lui accorde une grande vertu tonique et stomachique, et elle passe pour dépurative. La racine torréfiée de la chicorée sert depuis plusieurs années pour préparer le café et est regardée comme une succédanée de cette précieuse graine, mais elle est dépourvue de son arôme. La coutume de mélanger cette racine avec le café existait depuis un certain nombre d'années en Flandre et en Hollande, et elle se répandit chez nous à l'époque des dernières guerres ; la difficulté de se procurer la graine d'Arabie, et son haut prix, la propagèrent promptement, et bientôt l'on fit venir du nord, de la racine de chicorée.

L'emploi médical de la chicorée sauvage est fort étendu. Elle fait la base d'un grand nombre de tisanes amères que l'on

[1] *C. intybus.*

emploie dans les affections cutanées. Martius dit que dans certains districts de la Russie la racine de cette composée jouit de quelque réputation contre la rage. En Egypte ses graines servent à combattre les maladies inflammatoires. Rondelet rapporte qu'il dut à l'usage de cette plante la guérison de Clusius, qui était affecté d'une hydropisie due à la fatigue.

La Chicorée endive [1], qui n'est peut-être qu'une variété de la précédente et qui est inconnue à l'état sauvage, est cultivée pour notre consommation alimentaire ; on en fait un grand usage en salade ou cuite ; ses variétés sont désignées sous les noms de Scariole, de Chicorée douce, et de Chicorée frisée. Souvent on élève cette plante dans des caves en la semant dans des tonneaux remplis de terre : l'étiolement qu'elle y éprouve dissipe l'amertume naturelle de ses feuilles.

**11. CARLINÉES.** Calathide incouronnée ou radiée. Filets anthérifères glabres ; Collecteurs papilliformes. Squammellules entregreffées inférieurement.

**ATRACTYLE.** *Atractylis.* Folioles involucrales extérieures lâches, épineuses ; les intérieures imbriquées. Aigrette sessile, plumeuse.

L'usage dans lequel on était de faire anciennement des fuseaux avec des tiges d'atractyles a donné naissance à la dénomination de ces plantes, qui provient de ατρακτυλις, fuseau. Leur réceptacle est paléacé ; elles sont originaires du Japon, de l'Afrique et de l'Europe.

L'Atractyle gommifère [2], qui croît sur les terrains arides des rivages de la Méditerranée, soit en Barbarie, soit en Espagne ou en Italie, offre un aliment dans ses racines et ses

1 *C. endivia* 2 *A. gummifera.*

réceptacles : on les mange assaisonnés au beurre. Il suinte de ses organes une substance gommeuse, jaunâtre, qui remplace la glu pour les Maures, et leur sert à prendre des oiseaux.

L'Atractyle grillée [1] est remarquable par la singularité de son involucre, dont les folioles épineuses sont très-longues et recourbées en arc autour des fleurs, qu'elles semblent défendre comme un treillage. C'est ce qui a fait nommer cette plante Chardon prisonnier dans le midi de la France, où elle croît spontanément.

**CARLINE.** *Carlina.* Folioles involucrales internes épineuses, linéaires, colorées. Aigrette à dix squammellules rameuses.

Olivier de Serre rapporte que cette dénomination doit son origine à ce que c'est avec ces plantes que Charlemagne guérit son armée de la peste qui y faisait des ravages. On racontait que c'était un ange qui avait indiqué leurs propriétés à ce roi lorsqu'il traversait les Pyrénées, après le désastre de Roncevaux. D'après Linnée c'est au contraire du nom de Charles-Quint que provient celui de ces synanthérées, parce que ce prince en aurait ordonné l'usage à ses soldats qui étaient aussi attaqués d'une affection pestilentielle pendant sa désastreuse expédition contre Alger.

Les carlines sont des végétaux à feuilles pinnatifides, épineuses : elles sont remarquables par les folioles internes de leur involucre qui sont colorées et forment une couronne brillante jetant des reflets métalliques, et environnant les fleurettes du disque. Toutes les folioles involucrales de ces plantes sont extrêmement hygroscopiques, aussi dans les individus qui sont desséchés, elles s'ouvrent lorsqu'il fait humide, et au contraire se resserrent vers l'axe de la fleur quand l'atmosphère est sèche, propriété qui peut permettre de transformer les

[1] *A. comellata.*

carlines en hygromètres. Ces synanthérées ont leur réceptacle paléacé.

La Carline commune [1] se rencontre sur les côtes arides de la France ; elle est sans usage. Mais on mange en guise d'artichaut le réceptacle de la Carline à feuilles d'acanthe, qui habite nos provinces méridionales.

**STÉHÉLINE.** *Stœhelina.* Involucre cylindrique, imbriqué. Squammellules entregreffées inférieurement.

D'après une étude attentive de ce genre, H. Cassini a cru devoir le partager en trois groupes secondaires : les Stéhélines, dont l'aigrette est nue ; les Barbellines, qui ont une aigrette très-barbellulée ; et les Hirtellines, dont l'ovaire est très-velu. Les stéhélines ont leur réceptacle paléacé.

La Stéhéline à feuilles de romarin [2] appartient à la première section; elle croît en France et dans toute l'Europe méridionale.

**XÉRANTHÈME.** *Xeranthemum.* Folioles involucrales très-longues, scarieuses. Couronne neutriflore, biliguliflore ; disque androgyniflore. Akène cunéiforme ; aigrette de cinq à neuf paillettes.

C'est de ξηρος, sec, et de ανθος, fleur, qu'est dérivé ce nom, par lequel on a voulu rappeler l'état de sécheresse des paillettes scarieuses lancéolées ou spatulées de l'involucre corolliforme de ces plantes. Tournefort, trompé par l'apparence de cet organe, avait rangé ces synanthérées parmi les radiées ; mais Levaillant indiqua leurs vrais rapports. Les Xéranthèmes portent un réceptacle paléacé.

Le Xéranthème paré [3] est remarquable par la belle couronne rouge et quelquefois blanche, que les folioles squam-

1 *C. vulgaris.*
2 *S. rosmarinifolia.*
3 *X. ornatum.*

meuses de l'intérieur de l'involucre forment au sommet de ses pédoncules ; l'inaltérabilité de ces folioles lui a fait donner le nom d'Immortelle. On emploie cette jolie plante pour décorer les appartemens dans la saison où les fleurs manquent ; elle est originaire de l'Europe orientale et on la cultive dans nos jardins.

**111. CENTAURIÉES.** Calathide à couronne neutriflore, ordinairement anomale. Réceptacle appendiculé. Squammellules laminées, barbellées; les extérieures imbriquées, étagées.

**CENTAURÉE.** *Centaurea.* Réceptacle sétifère. Fleurons marginaux neutres, ordinairement plus grands et irréguliers. Aigrette simple ou nulle.

Dans les centaurées, ainsi que le fait remarquer Decandolle, le point d'attache de l'akène sur le réceptacle est toujours latéral. H. Cassini a observé que le tube des étamines est oblique et que la corolle a des incisions régulières. Mais ces caractères appartiennent à d'autres composées.

Linnée avait réuni plus de cent trente espèces dans ce grand genre, dans lequel Sprengel en compte actuellement cent cinquante et une; Pour sa description, il ne se servit point de l'involucre qui lui a fourni si fréquemment de la caractéristique dans les autres synanthérées. Cet organe, qui, chez les centaurées, varie dans sa composition, ne lui offrit pas de ressources ; mais il a principalement servi à de Jussieu pour partager le grand groupe linnéen en sept genres ainsi formés :

1°. *Crocodilium*, folioles involucrales terminées par une épine simple ; 2°. *Calcitrapa*, folioles involucrales à épine pinnée ou ciliée aux bords ; 3°. *Seridia*, épines de l'involucre palmées ; 4°. *Jacea*, folioles involucrales, scarieuses, ciliées aux bords ; 5°. *Cyanus*, folioles involucrales ciliées aux bords ;

fleurons marginaux beaucoup plus grands ; 6°. *Rhaponticum,* folioles scarieuses, minces, entières ; et 7°. *Centaurea,* folioles involucrales ni scarieuses, ni ciliées, ni épineuses. Nous pensons que l'on ne doit regarder ces genres que comme de simples sections, car il est des transitions insensibles de l'un à l'autre. Par exemple, on place dans les Jacéa la centaurée scabieuse, parce qu'elle a de l'affinité avec la centaurée noire, et cependant les fleurons marginaux de son involucre, qui sont grands et irréguliers, devraient indiquer qu'elle appartient au genre cyanus. En outre, si l'on admettait ces groupes, la centaurée des prés, qui n'est peut-être qu'une variété de la centaurée noire, dont les fleurons marginaux ont pris un énorme accroissement, devrait donc passer dans les Cyanus et être éloignée de son espèce fondamentale. Du reste, en suivant l'ordre dans lequel nous avons énuméré les genres admis par de Jussieu, nous citons une espèce de chacun d'eux.

La Centaurée crocodile [1], qui appartient au premier, doit son nom à la ressemblance que l'on a trouvée entre les écailles de son calice et les ongles de ce reptile ; elle est indigène de la Syrie.

La Centaurée chausse-trappe [2], ou Chardon étoilé, doit ces deux noms à son calice chargé de longs piquans, qui lui donnent la forme stellée, ou qui ressemble à ces chausse-trapes à pointes multiples, dont on environnait les redoutes pour entraver la cavalerie et l'empêcher d'en approcher. Les épines et la sécheresse des tissus de cette plante sont probablement les causes qui empêchent les bestiaux de la brouter ; mais l'homme, à ce qu'il paraît, à su vaincre cet obstacle, car on pense que les Hébreux se servaient anciennement de cette centaurée pour assaisonner leur agneau pascal. Aujourd'hui les Arabes emploient encore ses nouvelles et tendres pousses pour apprêter leurs alimens.

1 *C. crocodilium.* 2 *C. calcitrapa.*

La Centaurée à feuilles de laitron [1] appartient à la troisième section ; elle est originaire de l'Italie.

La Centaurée noire [2] est excessivement commune dans nos prairies et sur nos coteaux.

La Centaurée bluet [3] doit bien plutôt à l'éclat dont elle orne nos moissons la faveur d'être citée, qu'à cette vieille opinion que ses fleurs, d'un bleu d'azur, étaient bonnes pour guérir la cécité ou l'affaiblissement de la vue, propriétés illusoires qui lui ont valu le nom de Casse-lunette, qu'on lui donne encore dans la campagne.

La Centaurée orientale [4], qui porte des fleurs jaunes, se rencontre en Tauride, dans le Caucase et en Sibérie.

La Grande centaurée [5] appartient au dernier groupe ; c'est peut-être la plante à laquelle Pline et Dioscoride ont attribué tant de chimériques vertus ; elle était réputée avoir guéri la blessure que le plus célèbre de ces bouviers à cheval de la Thessalie, le centaure Chiron, s'était faite au pied en maniant les flèches ou la massue d'Hercule. D'après une semblable fable, on regarda cette composée comme excellente dans le traitement des plaies, et le naturaliste romain finit son histoire par une révoltante absurdité, en proclamant que sa vertu est si souveraine pour guérir les chairs coupées, qu'elle réunit même celles que l'on fait cuire dans de l'eau qui en contient. La grande centaurée croît dans les Alpes et l'Italie ; elle est amère ; maintenant on ne l'emploie plus en médecine.

**CNICUS.** *Cnicus.* Involucre équaliflore, à bractées foliiformes. Aigrette double ; l'extérieure plus longue, peu barbellulée.

Dioscoride appelle κνικος une plante épineuse. En transformant ce nom, qui provient de κνιζω, je pique, on l'a

1 *C. sonchifolia.*
2 *C. nigra.*
3 *C. cyanus.*
4 *C. orientalis.*
5 *C. centaurium* L.

appliqué aux cnicus, qui sont aussi des végétaux couverts de piquans.

Le Cnicus chardon béni [1], plante de l'Europe méridionale, doit être considérée, selon H. Cassini, comme formant seule ce genre. Elle passait anciennement pour avoir de grandes vertus; ses fleurs étaient employées comme toniques et sudorifiques.

**ZOÉGÉE.** *Zoegea.* Folioles involucrales appendiculées. Corolle fendue extérieurement, et tri ou quadridentée.

C'est à J. Zoéga, botaniste suédois, qu'a été dédié ce genre. Son caractère, qui se trouve dans la corolle qui est fendue jusqu'à la base extérieurement, ne s'observe dans aucune autre synanthérée. Cette disposition dénote que la force nutritive a dominé vers la face interne de la fleur, et non à son extérieur, comme cela a lieu dans les autres composées.

La Zoégée leptaurine [2], qui porte des fleurs jaunes et est originaire d'Orient, est la seule espèce connue.

**IV. CARDUINÉES.** Calathide ordinairement incouronnée. Filets anthérifères papilleux ou pilifères. Squammellules filiformes supérieurement, naissant d'un anneau corné.

**BARDANE.** *Arctium.* Involucre subglobuleux, à écailles étroites, terminées en crochet. Aigrette sessile, courte.

Les étymologistes ont eu à s'exercer pour reconnaître l'origine de ces noms génériques. Selon certains, *arctium* vien-

1 *C. benedictus.* 2 *Z. leptaurea.*

drait de ἀρκτος, ours, parce que l'on a voulu voir des rapports entre les pointes de l'involucre de ces plantes et la toison de l'ours. Dioscoride et Galien disent que la bardane était appelée *personata* par les Romains, parce que, avant l'invention du masque scénique, les comédiens se servaient des amples feuilles de cette plante pour se couvrir le visage. Les moissonneurs des tems anciens faisaient même des chapeaux avec celles-ci pour se garantir des rayons du soleil, et, se dérobant ainsi la figure à l'aide de ces feuilles, ils profitaient de leur incognito pour insulter les passans. Enfin, on pense que le mot bardane est d'origine italienne, et qu'il vient de *barda*, qui veut dire couverture de cheval, chose à laquelle on a comparé les vastes feuilles de cette composée. Ce genre ne contient qu'un fort petit nombre d'espèces; elles sont originaires de l'Europe.

La Bardane officinale [1] est remarquable par ses immenses feuilles cordiformes, et par ses involucres dont les pointes acérées et recourbées s'attachent aux habits des passans ou aux toisons des animaux. Cette particularité est ce que l'on a voulu exprimer par son nom spécificique, *lappa*, qui paraît dérivé du celtique, *llap*, mot signifiant main. C'est une plante qui était regardée anciennement comme nuisible aux champs, car Virgile recommande déjà de l'extirper.

La racine de la bardane est grosse et rameuse; elle contient beaucoup de fécule. Dans quelques pays, particulièrement en Ecosse, après lui avoir fait subir la cuisson, on la mange comme les salsifis; mais c'est principalement sous le rapport médical qu'on doit l'étudier, car elle est souvent employée comme sudorifique, diurétique et dépurative.

La vertu sudorifique qu'on a accordée à cette racine l'a fait administrer dans les affections rhumatismales, goutteuses ou syphilitiques; on avait pensé qu'elle pourrait remplacer la salsepareille, mais Cullen doute de sa puissance; d'un autre côté, Desbois de Rochefort, sape la propriété diurétique

1 *A. lappa.*

dont on douait cette plante; il est vrai qu'elle contient du nitrate de potasse, mais celui-ci s'y trouve en trop faible quantité pour avoir une action manifeste. Cependant il faut reconnaître que la bardane est utile dans les affections cutanées, puisque Alibert la préconise dans plusieurs d'entr'elles.

Les feuilles de la bardane ont passé anciennement pour efficaces contre la teigne, ce qui a valu à cette plante le nom d'Herbe aux teigneux. M. Pérey vante encore leur suc pour le traitement de quelques ulcères; Linnée et Decandolle regardent les semences de cette carduacée comme purgatives, et il paraît, d'après Coxe, qu'en Amérique on en fait usage.

**CHARDON.** *Carduus.* Folioles involucrales épineuses. Réceptacle fimbrillé. Aigrettes barbellulées, à poils soudés par la base.

*Carduus* était le nom de ces plantes chez les Latins; ce mot, qui a pour radical *ard*, qui signifie pointe, est celtique. Les feuilles des chardons sont épineuses et souvent revêtues d'un duvet cotonneux; leurs fleurs sont ordinairement purpurines ou blanches, mais elles offrent aussi parfois une couleur jaune. Ces plantes habitent l'ancien continent; quelques unes, par leur beauté, mériteraient d'être introduites dans nos parterres malgré leurs épines et leur aspect hostile. Ces végétaux ont leur utilité dans les harmonies générales du globe; quelques grands animaux les broutent avec délices; une foule de larves de phalènes, de coléoptères et d'autres insectes s'en nourrissent. C'est en vain que l'on a voulu faire des étoffes avec le duvet de leurs semences; il a bien été possible d'en ourdir quelques pièces en le mélangeant avec nos fils textiles ordinaires, mais le prix en devenait trop élevé.

Le Chardon marie [1] est un des plus beaux; il est remar-

[1] *C. marianus.* L.

quable par les taches blanchâtres qu'offrent ses feuilles, et qui lui ont valu ce nom de la part des créateurs de la nomenclature chrétienne, qui leur donnèrent une origine céleste, et imaginèrent que c'étaient des gouttes du lait de la vierge qui, en tombant sur une de ces plantes, lui avaient imprimé des taches qui s'étaient reproduites dans la succession des générations pour constater le miracle.

Ce nom respecté est probablement la cause des vertus extraordinaires que l'on accordait à ce chardon contre beaucoup de maladies. Les médecins éclairés en ont fait justice. Cependant, si ce n'est pour les malades, au moins pour les gens en santé, cette espèce peut avoir quelque utilité; on la mange en salade après en avoir retiré les piquans, et ses tiges forment un bon légume; déjà les Grecs en faisaient usage.

Le Chardon cotonneux [1], ou Chardon aux ânes, malgré sa dénomination, qui semble le reléguer à ces animaux, nous offre de fort gros réceptacles que l'on mange comme des artichauts.

Le Chardon à deux épines [2] offre un port qui flatte l'œil, et auquel ses fleurs jaunes ajoutent de la beauté; il croît dans la Barbarie et est cultivé dans nos jardins.

**CARTHAME.** *Carthamus.* Involucre gibbeux inférieurement. Réceptacle paléacé. Akène inaigretté.

Quelques étymologistes font venir ce nom de *qortom*, qui est celui que l'on donne à ces plantes en Arabie; mais cette origine est obscure. Ce genre ne contient qu'une espèce.

Le Carthame des teinturiers [3] est originaire de l'Egypte et du Levant, mais il s'est naturalisé aux environs de Nice et dans d'autres régions méridionales de l'Europe. Les feuilles de cette plante peuvent se manger en salade ou cuites quand

1 *C. eriophorus.* L.
2 *C. diacanthus.*
3 *C. tinctorius.* L.

elles sont jeunes, mais on les dédaigne lorsqu'elles ont acquis tout leur développement, parce qu'alors elles sont dures et épaisses, et l'on s'en sert seulement pour coaguler le lait, usage fréquent chez les Egyptiens.

Les semences du carthame sont purgatives, mais on ne les emploie plus aujourd'hui; on les appelle *graines de perroquet*, parce que ces oiseaux les aiment beaucoup; il en est de même de la volaille.

Les fleurs du carthame sont connues dans le commerce sous le nom de *safran bâtard;* elles nous proviennent ordinairement du Levant et surtout de l'Egypte. Comme on commence actuellement à cultiver cette plante dans notre colonie d'Alger, où nous en avons vu de fort beaux échantillons, nous pourrons un jour la tirer de ce pays. Deux substances colorantes se trouvent dans ces fleurs : l'une, qui, selon M. Dufour, qui les a étudiées, est jaune et soluble dans l'eau; l'autre, qui est rouge et ne se dissout que dans les alcalis. La première n'est pas employée, mais avec la dernière on teint les étoffes de soie ou de laine. Il s'en fait un grand emploi dans la teinture, où l'on obtient avec elle toutes les nuances depuis le rose clair jusqu'au rouge ponceau. La couleur qui constitue le fard n'est qu'un mélange de talc et de ce rouge, et celle employée par les peintres sous le nom de *vermillon d'Espagne*, est aussi fabriquée avec ce principe rouge; celui-ci s'extrait en remplissant un sac de fleurs de carthame, en les lavant et en les exprimant sous un filet d'eau. Par ce moyen, on les dépouille de leur couleur jaune soluble; puis ensuite, en les mêlant avec un vingtième de leur poids de sous-carbonate de potasse, et enfin en versant sur la teinture alcaline du suc de citron, on obtient un précipité d'un beau rouge cerise. Ce procédé est fondé sur l'insolubilité du principe colorant rouge dans l'eau et sur la propriété qu'il a de se combiner avec le carbonate de potasse, et d'être précipité par l'acide citrique.

**ARTICHAUT.** *Cynara.* Folioles involucrales très-larges, à base charnue et à sommet spinifère. Réceptacle charnu, garni de soies. Aigrette sessile, plumeuse.

Le nom de ce genre retrace une comparaison que l'on a établie entre les folioles de l'involucre de ces plantes et les dents d'un chien; il vient de κυνος, qui désigne cet animal en grec. L'épithète d'artichaut provient, selon Bullet, de *art*, épine, et de *chaulx*, chou, dont la réunion signifie en celtique chou épineux.

L'Artichaut commun [1] que nous mangeons, maintenant transformé par la culture, ne se connaît plus à l'état sauvage; on suppose cependant que c'est de l'Artichaut chardon qu'il est issu, et que les soins l'ont immensément amélioré. On soupçonne qu'il est originaire de l'Andalousie, et que tantôt sa culture abandonnée ou reprise le fit transporter successivement à Venise, puis à Florence, d'où il fut enfin, vers le XVI^e^. siècle, transplanté en France.

L'artichaut est un aliment sain; quelques-unes de ses variétés se mangent particulièrement crues; parcequ'elles perdent leur saveur par la cuisson. Les fleurs de ce végétal font coaguler le lait, et les Arabes profitent de cette propriété pour confectionner leurs fromages. Mathiole dit qu'en Toscane on en fait le même usage, et qu'elles leur donnent un goût fort agréable. Les feuilles de cette plante peuvent s'employer pour colorer la laine; les teinturiers, par leur mélange avec du bismuth, savent en tirer une couleur d'un jaune d'or.

La racine de l'artichaut est regardée comme diurétique par quelques auteurs; les feuilles de ce végétal ont une amertume excessive qui fait croire que l'on pourrait trouver en elles un médicament énergique. On dit que leur suc a guéri des hydropisies.

[1] *C. scolymus.*

L'Artichaut cardon [1], qui est commun dans le midi de la France, et surtout en Barbarie, est également cultivé pour notre usage. Ce sont ses feuilles que l'on sert sur les tables et que l'on désigne sous le nom de Cardons.

**ECHÉNAÏS**. *Echenais*. Involucre équaliflore, à folioles coriaces; les extérieures à cils spiniformes. Réceptacle paléacé. Aigrette plumeuse.

L'Echénaïs carlinoïde [2], qui est le type de ce genre établi par H. Cassini, croît dans les forêts de la Géorgie et près des torrens du Caucase; elle est cultivée au jardin du Roi.

**LEUZÉE**. *Leuzea*. Folioles involucrales imbriquées, scarieuses, lacérées au sommet, non épineuses. Réceptacle sétifère. Akènes tuberculeux.

Ce genre a été dédié au savant Deleuze. On peut ajouter à ses caractères que l'aréole basilaire est non oblique, et que l'aigrette des akènes est plumeuse et sessile.

La Leuzée conifère [3], dont l'involucre jaunâtre a été comparé par G. Bauhin à un cône de pin, croît dans les montagnes méridionales de notre pays.

**ONOPORDE**. *Onopordum*. Folioles involucrales larges, épineuses; réceptacle alvéolé. Akène sillonné transversalement; aigrette sessile.

L'espèce que nous citons ayant passé pour augmenter la production des gaz dans le tube intestinal des ânes, a donné lieu à ce nom trivial, qui est formé de ονος, âne, et de πορδον, pet.

L'Onoporde acanthe [4] a même une épithète vulgaire qui

1. *Cardunculus.*
2. *E. carlinoides.*
3. *L. conifera.*
4. *A. acanthium.*

indique cette prétendue propriété : c'est une plante dont les feuilles sont couvertes d'un duvet abondant ; en Espagne, avec celui-ci, on fait de l'amadou. Le réceptacle de cette onoporde est charnu et épais, ce qui a quelquefois engendré l'idée de la substituer aux artichauts ; mais on ne peut espérer de pouvoir le faire qu'en anéantissant par la culture la trop grande quantité de tissu fibreux qui entre dans la structure de cet organe, et jusqu'à ce que l'on ait obtenu ce résultat, l'artichaut sera fort préférable. Les graines de cette composée renferment une assez grande quantité d'huile fixe pour qu'il soit lucratif de l'extraire ; un seul pied produit jusqu'à douze livres de semences, et Murray assure qu'en exprimant celles-ci on en obtient trois livres d'huile.

Haller conseillait l'usage de l'onoporde dans les scrophules, et le suc de cette plante passait pour efficace contre le cancer : malheureusement, on ne peut ajouter foi à cette dernière propriété.

**SERRATULE**. *Serratula.* Involucre cylindroïde, inerme, imbriqué. Réceptacle à soies linéaires. Aigrette sessile, persistante, à poils raides, inégaux.

De *serra,* scie, on a fait ce nom, avec l'intention d'exprimer la structure des feuilles de l'espèce type, qui sont dentées en scie. Le genre serratule est formé par une vingtaine de plantes indigènes de la Sibérie, de l'Orient et de l'Europe tempérée.

La Serratule des teinturiers [1] est une belle composée à fleurs pourpres, abondante sur les collines sèches et boisées de la France. On la considérait comme vulnéraire. Maintenant on en extrait une couleur jaune que l'on fixe sur les étoffes à l'aide de l'alun, et qui passe pour avoir plus de solidité que la teinture opérée par la gaude.

[1] *S. tinctoria.*

**V. ÉCHINOPSÉES**. Calathide régulariflore. Réceptacle inappendiculé. Corolle à lobes linéaires, portant chacun un petit appendice denté ; aigrette quadruple.

**ÉCHINOPS**. *Echinops*. Calathide sphéroïde à involucelles uniflores. Aigrette membraneuse, fimbrillée.

Les capitules de fleurs des échinops ont été comparés au hérisson, ἐχῖνος, de là est dérivée leur dénomination. Ces plantes sont dépourvues d'involucre commun, ou cet organe ne se compose chez elles que d'écailles avortées et rabattues ; leur réceptacle est globuleux ; leurs fleurs sont hermaphrodites, subinfundibuliformes, et portent un fruit cylindroïde et velu.

L'Échinops à tête sphérique[1], dont les fleurs sont blanches, habite les lieux stériles de la France.

**VI. ARCTOTIDÉES**. Calathide radiée. Réceptacle alvéolé, et souvent fimbrillé. Style offrant en haut un gros cylindre couvert de collecteurs ponctiformes ; stigmate biligulé ; ovaire ordinairement triloculaire et uniovulé.

**GORTÉRIE**. *Gorteria*. Folioles involucrales spinifères. Disque androgyni-masculiflore ; couronne liguliflore, neutriflore. Akène surmonté de poils crépus.

Ce groupe a été dédié à D. Gorter, botaniste hollandais.

[1] *E. sphærocephalus*.

et médecin d'Élisabeth de Russie. Il n'offre point de véritable aigrette, et d'après les retranchemens qu'il a subis, il ne renferme plus qu'une espèce originaire du cap de Bonne-Espérance.

La Gortérie à tête de bardane [1] offre un singulier phénomène. H. Cassini rapporte qu'à l'époque de la maturité chaque péricline tombe avec les akènes qu'il contient. Ceux-ci, au nombre de cinq au plus, ne pouvant en sortir à cause de l'étroitesse de son orifice, sont condamnés à y germer. Le premier akène qui se développe comprime les autres et les étouffe, sa radicule perce le clinanthe et semble se souder avec lui, de sorte que la racine de la nouvelle plante continue à porter le péricline de la plante mère pendant un certain tems.

**ARCTOTIE**. *Arctotis*. Couronne féminiflore ou neutriflore. Akène ailé; aigrette de quatre à huit folioles.

Par cette dénomination qui provient de ἄρκτος, ours, on à voulu comparer les semences velues des arctoties au pelage touffu de ce mammifère. Ces végétaux, dont quelques uns sont de beaux arbustes constamment verts, habitent en grande partie les environs du cap de Bonne-Espérance.

**VII. CALENDULÉES**. Calathide radiée. Clinanthe rarement appendiculé. Aigrette nulle. Stigmatophores très-courts.

**SOUCI**. *Calendula*. Disque masculiflore. Akènes inégaux, incurvés, rugueux sur la convexité.

Ce nom scientifique vient de *Calendulæ*, premiers jours des

[1] *G. personata.*

mois, parce que l'espèce vulgaire se trouve en fleurs pendant plusieurs mois. Souci, autrefois *solsi,* est dérivé, selon quelques étymologistes, de *solsequium,* qui suit le soleil, parce que les fleurs de ce genre se tournent constamment vers cet astre. Comme les auteurs Romains donnent assez souvent le nom de *caltha* aux soucis, on présume que Virgile désigne ces plantes parmi celles que les nymphes plaçaient dans la corbeille de Corydon.

Les soucis sont des végétaux herbacés et annuels, dont les fleurs sont jaunes. Leur patrie est principalement l'Europe ; on en découvre aussi au cap de Bonne-Espérance.

Le Souci officinal [1] ou des jardins, qui est originaire du midi de l'Europe, a été employé en médecine. ses feuilles fusent comme du nitre quand on les projette sur des charbons enflammés et elles ont la réputation de détruire les cors et les durillons. C'était principalement les fleurs de cette plante que l'on employait; elles passaient pour être efficaces contre les scrophules, l'ictère et la fièvre, et elles étaient surtout administrées comme emménagogues, dernière prescription qui doit peut être son origine à la confiance que leur couleur rouge, devait inspirer aux partisans de la doctrine des signatures. Ces fleurs servent aujourd'hui pour colorer le beurre dans quelques campagnes ; on en a fait usage dans la teinture. L'homme a transformé le souci officinal en aliment en le faisant macérer dans du vinaigre.

Le Souci des pluies [2], qui est originaire du cap de Bonne-Espérance, pourrait former une sorte de baromètre végétal ; il est cité fort souvent à cause du phénomène physiologique qui se passe dans sa calathide, qui se ferme aussitôt que le ciel se couvre, pour défendre les fleurs du contact de la pluie, et ne s'ouvre que lorsque le tems est serein.

**OSTÉOSPERME.** *Osteospermum.* Folioles involu-

1 *C. officinalis.* 2 *C. pluvialis.*

crales un peu ciliées. Disque masculiflore. Akène subglobuleux, osseux.

Par cette épithète, qui est dérivée de *οστεον*, os, et de *σπερμα* semence, on a voulu indiquer l'extrême densité des akènes des ostéospermes. Ces plantes portent des fleurs mâles qui sont munies d'un ovaire rudimentaire ; elles croissent aux environs du cap de Bonne-Espérance.

L'Ostéosperme monilifère [1], sous arbrisseau à fleurs jaunes, est cultivé dans nos écoles de botanique.

**VIII. TAGÉTINÉES**. Calathide ordinairement radiée. Ovaire long, cylindroïde ou prismatique. Collecteurs piliformes.

**ARNIQUE**. *Arnica*. Calathide radiée. Couronne féminiflore, à fleurs portant cinq filets sans anthères. Réceptacle nu. Akènes tous aigrettés.

*Arnica* est une corruption de *ptarmica*, éternûment, nom que Gessner donnait à l'arnique officinale à cause de la faculté qu'elle a d'exciter l'éternûment. Ces plantes sont originaires de l'Amérique, des îles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe.

L'Arnique des montagnes [2] est âcre et aromatique. MM. Chevalier et Lassaigne, qui l'ont analysée, ont reconnu qu'elle était formée de Cytisine, d'une résine adorante, d'acide gallique, d'une substance jaune colorante, d'albumine, de gomme, de muriate, de phosphate et de sulfate de potasse, de carbonate de chaux et de quelques particules de silice. Cette synanthérée habite les montagnes de l'Europe méridionale, mais on la rencontre aussi dans ses plaines basses, ainsi que dans celles

1 *O. moniliferum.* 2 *A. montana.*

du nord de cette partie du monde. Tabernœmontanus la fit connaître le premier au XVI^e^. siècle, car elle ne paraît pas avoir été observée par les Grecs et ne croît point dans leur pays. Les paysans des Pyrénées et de quelques autres montagnes, fument les feuilles de l'arnique ; c'est cette coutume, ainsi que l'odeur de tabac que ses fleurs exhalent quand elles noircissent en se dessèchant, qui a fait donner à cette plante le nom de Tabac des montagnes.

L'arnique a joui anciennement de beaucoup de renommée pour le traitement des plaies de la tête et des commotions cérébrales, ce qui la faisait appeler par Meisner *panacea lapsorum ;* mais elle est certainement nuisible dans ces affections, parce qu'elle communique à l'organe malade une irritation funeste. Parfois on a traité avec succès des fièvres intermittentes à l'aide de ce médicament, ce qui lui a valu le surnom de Quinquina des pauvres. Cette plante a été vantée par Borda et beaucoup de médecins prussiens, pour combattre les inflammations pulmonaires ; par Stoll, comme un spécifique de la dysenterie ; souvent on en a fait usage contre les encéphalites, mais, comme l'a remarqué Lallemand, pour ces dernières, ce végétal excitant en a toujours augmenté le danger ; il en est de même dans tous les cas d'inflammation du poumon et de l'intestin, aussi doit-on s'élever contre l'emploi qu'en faisaient Borda, Stoll et tant de médecins allemands qui ont été si long-tems enthousiastes exagérés de ce médicament qu'ils ont préconisé dans les affections les plus diverses.

L'arnique devient un vomitif très-actif quand on l'administre à trop haute dose, et il paraît que cette propriété frappa les premiers médecins qui en firent usage, et qu'ils se servirent de ses racines en guise d'ipécacuanha, avant la découverte de celui-ci. On a émis que la décoction d'arnique était efficace contre la gale.

**PECTIS**. *Pectis*. Folioles involucrales glanduleuses. Disque tri-quadriflore, androgyni-masculiflore.

Akène à deux ou trois squammellules épaisses, subulées, lisses, cornées.

On a comparé les squammellules pointues et raides de ces synanthérées aux dents d'un peigne, *pecten;* de là est provenue leur appellation générique. Les pectis sont tous originaires de l'Amérique équatoriale.

**TAGÈTE.** *Tagetes.* Involucre monophylle, denté. Couronne à demi-fleurons très-larges. Aigrette de trois à six paillettes droites, subulées.

Quelques savans croient que ce nom est une corruption de *tanacetum*, et d'autres pensent qu'il provient de Tagès divinité des Etrusques. Ce genre est formé par des plantes qui habitent le Mexique ou ses environs.

La Tagète droite [1], que l'on désigne sous le nom impropre d'Œillet d'Inde, et qui porte des fleurs d'un beau rouge orangé, entre fréquemment dans la décoration de nos jardins. Il en est de même de la Tagète touffue.

**IX. HÉLIANTHÉES.** Calathide ordinairement radiée. Réceptacle ordinairement squammellifère. Aigrette nulle ou non. Ovaire ovoïde, aigretté ou inaigretté, à quatre côtes, tronqué ou arrondi au sommet; stigmatophores semi-cylindriques, arqués; collecteurs piliformes.

**BALBISIE.** *Balbisia.* Involucre cylindrique, unisérié, à huit folioles bractéiformes. Demi-fleurons trifides. Aigrette plumeuse, sessile.

C'est à J.-B. Balbis, professeur de botanique à Turin, qu'est dédié ce groupe.

1 *T. erecta.*

La Balbisie à longs pédoncules [1], qui est indigène du Mexique, et une autre espèce qui habite aussi le nouveau continent, sont les seules que l'on connaisse.

**CÉPHALOPHORE.** *Cephalophora.* Involucre globuleux. Réceptacle subalvéolé. Aigrette paléïforme.

Cette dénomination provient de κεφαλη, tête, et de φερω, je porte; elle rappelle la disposition globuleuse de l'involucre des céphalophores.

Le Céphalophore glauque [2], qui croît au Chili, est la seule espèce connue.

**GALARDIE.** *Galardia.* Réceptacle ponctué ou alvéolé. Corolles ligulées, trilobées, neutres ou stylifères. Aigrette de cinq à dix poils paléïformes, et ciliés au sommet.

C'est à M. Gaillard de Charentonneau, magistrat et amateur de botanique, que l'on a dédié ce genre.

La Galardie rustique [3], dont les fleurs ont un disque violet ou rougeâtre environné d'une couronne jaune, est le type de cette section.

**GALINSOGE.** *Galinsoga.* Calathide globuleuse, courtement radiée. Akène offrant un bourlet apicilaire et un basilaire; aigrette à paillettes membraneuses, frangées.

C'est au médecin M. Galinsoga, intendant du jardin botanique de Madrid, que ce groupe a été dédié.

1 *B. elongata.*
2 *C. glauca.*
3 *G. rustica.*

La Galinsoge à petites fleurs [1], qui croît au Pérou, passe dans cette contrée comme antiscorbutique.

**HÉLÉNIE**. *Helenium*. Involucre double; l'externe bractéiforme. Akène à douze bandes, six à globules jaunâtres et six sétifères; aigrette de six paillettes membraneuses.

L'Hélénie d'automne [2] provient de l'Amérique septentrionale, ainsi que les autres espèces de ce groupe. La beauté de ses fleurs jaunes à déterminé son admission dans nos jardins

**SCHKUHRIE**. *Schkuhria*. Couronne uniflore, liguliflore, féminiflore. Akène pyramidal, à aigrette de huit paillettes membraneuses, ovales.

C'est à la mémoire de Ch. Schkuhr, botaniste Allemand, que ce genre a été consacré.

La Schkuhrie abrotanoïde [3], qui croît au Mexique, est la seule espèce connue. On la cultive dans nos écoles de botanique.

**BIDENT**. *Bidens*. Couronne nulle, ou liguliflore et neutriflore, ou masculiflore. Akène quadrangulaire, couronné de deux à cinq arêtes hispides.

C'est aux deux arêtes qui surmontent le fruit de plusieurs espèces, et que l'on a comparées à des dents, que ce groupe doit son nom, qui est formé de *bis dens*. Les bidents sont presque tous herbacés; leurs calathides portent ordinairement un rayon jaune, rarement il est blanc; les arêtes de leurs fruits sont munies de petits poils raides dirigés en arrière, par le moyen desquels ils s'accrochent aux toisons des mammifères,

1 *G. parviflora.*
2 *H. autumnale.*
3 *S. abrotanoides.*

animaux qui semblent contribuer à leur dissémination ; ces plantes croissent pour la plupart en Amérique.

Le Bident chanvrin [1] est appelé aussi Eupatoire et Chanvre aquatique, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de ces deux plantes, et des localités qu'il affectionne de préférence; il croît en Europe; ses fleurs sont subfloseuleuses. Cette plante a quelquefois servi pour la teinture de la laine; elle donne une couleur jaune orangé, très-solide.

Le Bident penché [2], qui comme le précédent vient en France, et dont les folioles de l'involure imitent une couronne, jouit de la même propriété tinctoriale que le précédent. Ces deux plantes sont âcres, et quand on les mâche elles excitent la salivation, ainsi que le fait la pyrèthre. On les a quelquefois administrées en médecine, comme résolutives, diaphorétiques ; maintenant elles sont tombées en discrédit.

**CORÉOPSIDE**. *Coreopsis*. Couronne neutriflore, liguliflore. Akène comprimé, inaigretté ou à une ou deux squammellules rudimentaires, triquètres.

On dit que c'est de l'aspect des semences des coréopsides, qui ressemblent à un insecte, que provient ce mot; il est formé de κορις, punaise, et de οψις, figure.

Ces plantes sont presque toutes originaires de l'Amérique septentrionale. Plusieurs espèces servent actuellement pour orner nos jardins.

La Coréopside tinctoriale [3], qui a été récemment apportée chez nous, est devenue fort commune dans nos parterres. Bosc dit que la Coréopside ordorante sert de fourrage aux bestiaux dans les Antilles, où elle croît spontanément.

**COSMOS**. *Cosmos*. Calathide radiée; couronne liguliflore, neutriflore. Akène à deux ou quatre

1 *B. tripartita.*
2 *B. cernua.*
3 *C. tinctoria.*

squammellules subtriquètres, à barbelles spiniformes dirigées en bas.

Selon quelques étymologistes, l'agréable disposition des feuilles finement incisées des cosmos aurait déterminé leur nom, qui provient de κοσμος, beauté. On n'en connaît que trois espèces originaires du Mexique et de l'Amérique méridionale.

**DAHLIA**. *Dahlia.* Involucre double; l'extérieur bractéiforme, de cinq à huit folioles. Couronne liguliflore, neutriflore; disque androgyniflore, régulariflore. Akène inaigretté ou à deux squammellules rudimentaires.

Cavanilles a consacré ce genre à la mémoire de A. Dahl, botaniste danois. Les plantes qu'il y renferme ressemblent par leur description aux coréopsides, et il est fort difficile de les en isoler; aussi H. Cassini a-t-il proposé, pendant un tems, de réunir ces dernières aux dahlias.

La racine des plantes de ce groupe est tubéreuse et d'un volume considérable; Payen et Chevalier, qui l'ont analysée, y ont découvert un principe particulier qu'ils ont appelé Dahline; mais Braconnot pense que celui-ci n'est qu'une espèce d'Inuline. Les tubercules des dahlias renferment des principes nutritifs, et l'on dit que les habitans du Mexique en font usage sur leurs tables. Thiébaut de Bernéaud confirme cette assertion en assurant, que la substance farineuse de ces racines est douce et sucrée quand on l'a préparée convenablement, et qu'alors elle forme un aliment délicat. Ce dernier ajoute que les feuilles de ces plantes peuvent servir de fourrage aux bestiaux ou être employées comme engrais. Nous devons dire, cependant, que tout le monde ne partage pas ces opinions. En effet, Decandolle, Dumont-Courcet et Desmazières viennent renverser l'espoir que l'on avait conçu de trouver un nouvel et

abondant aliment dans ces plantes, dont la reproduction est si énergique. Les premiers trouvent que leurs racines tubéreuses, cuites sous la cendre ou bouillies, sont d'une saveur peu agréable; Desmazières a observé que la plupart des variétés deviennent fibreuses par la cuisson et offrent après celle-ci une saveur résineuse répugnante. Aussi il conseille d'en restreindre l'emploi aux bestiaux qui, en général, en sont très-friands. Mais il est probable que par la culture, dans notre climat, les racines de dahlia deviendront de plus en plus alimentaires.

Mais si l'on est forcé d'avouer que les propriétés économiques des dahlias n'offrent point actuellement tous les avantages qu'elles semblaient promettre, il faut cependant convenir que ces végétaux ont réellement une grande importance par l'immense commerce que l'on en fait pour la décoration des parterres.

Dans ce genre, quel'on devrait plutôt désigner par le nom de *Georgina* que sous celui de dahlia, parce qu'un autre groupe porte déjà ce dernier, Cavanilles avait cru reconnaître trois espèces qu'il nommait Dahlia pinné, Dahlia rose et Dahlia pourpre, et d'où s'irradiait cette foule de variétés répandues dans nos jardins. Wildenow, qui adopta d'abord cette manière de voir changea ensuite et n'admit plus que deux espèces. H. Cassini, restreignant encore ce nombre, pense qu'il n'y en a réellement qu'une seule, et comme il la réunit aux *coreopsis* il la nomme Coréopside géorgine; mais la plupart des botanistes la désignent sous la dénomination de Géorgine variable.

La Géorgine variable [1] offre des racines tubéreuses, oblongues et une tige herbacée, glauque ou pubescente, s'élevant environ à deux mètres et munie de feuilles opposées et pennées. D'après H. Cassini, cette plante offre deux grandes variétés, que certains botanistes regardent comme des espèces formant une double souche généalogique d'où surgissent toutes les autres. L'une d'elles, nommée Géorgine nue,

[1] *G. variabilis.*

n'offre aucun enduit glauque sur sa tige, et les fleurs de sa couronne ont un style rudimentaire [1] ; c'est elle dont la race fournit les dahlias ou géorgines rouges, pourpres, lilas, jaunâtres. L'autre, nommée Géorgine poudrée, dont les tiges sont revêtues d'un enduit glauque et le style des fleurs de la couronne tout à fait avorté [2], est la souche des dahlias écarlates, safranés, et jaunes.

**HÉTÉROSPERME**. *Heterosperma.* Couronne interrompue, tri-quinquéflore. Akènes extérieurs inaigrettés, à bordure cartilagineuse ; akènes internes sans bordure, à col linéaire, portant deux squammellules barbellulées.

Les hétérospermes croissent au Pérou et au Mexique ; leur nom, qui vient de ετερος, différent, et de σπερμα, graine, indique l'organisation variée que l'on trouve dans les akènes des disques et de la circonférence ; mais cette dénomination descriptive est fautive, beaucoup de genres de la famille des synanthérées offrant une semblable particularité.

**PARTHÉNIE**. *Parthenium.* Involucre hémisphérique. Disque masculiflore, régulariflore ; couronne quinquéflore, liguliflore, féminiflore. Aigrette à deux squammellules paléïformes ou subpétaloïdes.

Cette dénomination générique provient du grec παρθενιον, jeune fille. Les parthénies sont remarquables par les paillettes de leur réceptacle, qui sont membraneuses, et dont le sommet est tronqué, frangé ou hérissé de poils moniliformes, et aussi par les deux bourlets latéraux que porte leur ovaire, qui se détachent de la partie inférieure de cet organe tout en res-

1 *G. superflua.* Dec. 2 *G. frustranea.* Dec.

tant adhérens à sa région supérieure, en même tems qu'ils continuent à adhérer par leur base avec les paillettes du réceptacle, de sorte que ces bourlets simulent deux appendices filiformes s'échappant de la partie supérieure de l'ovaire. Ces plantes sont indigènes de l'Amérique.

**SILPHIE.** *Silphium.* Folioles involucrales larges, à bords scarieux. Disque masculiflore, multiflore. Akène ovoïde, comprimé, large, bicorne.

Les anciens appelaient σιλφιον une plante qui fournissait un suc auquel on accordait de grandes vertus ; mais c'est probablement une ombellifère.

Les silphies sont remarquables par leur élévation et leurs grandes fleurs ; elles proviennent toutes de l'Amérique du nord, à l'exception d'une seule qui croît dans la partie méridionale de cet hémisphère.

La Silphie perfoliée [1] est souvent employée pour la décoration de nos parterres.

La Silphie térébenthifère [2] exhale un suc visqueux qui revêt ses feuilles cordiformes. On la cultive aussi, et comme elle est substituée parfois à la rhubarbe, dont on pense qu'elle possède les propriétés, on la nomme à cause de cela Rhubarbe de la Louisiane.

**ACMELLE.** *Acmella.* Involucre simple. Couronne liguliflore, féminiflore. Akène ovoïde, tronqué, inaigretté.

Ce mot vient de ακμη, pointe : il indique le goût piquant des acmelles. Celles-ci sont des plantes herbacées, qui habitent presque toutes l'Amérique.

**ENCÉLIE.** *Encelia.* Disque liguliflore, neutriflore.

1 *S. perfoliatum.* 2 *S. terebinthaceum.*

Akène très-comprimé, offrant bilatéralement une bordure à poils biapiculés.

Les encélies sont des arbustes du Pérou et du Mexique. On n'en compte que deux ou trois espèces.

**HÉLIANTHE**. *Helianthus*. Couronne liguliflore; neutriflore. Disque androgyniflore, multiflore. Akène comprimé; aigrette de deux squammellules paléïformes, articulées, caduques.

On compare souvent les vastes fleurs radiées des hélianthes au disque du soleil; de là est provenu leur nom botanique qui est formé de ἥλιος, soleil, et de ἄνθος, fleur; Tournefort, en établissant ce genre, le nomma *corona solis*.

Les hélianthes sont les plus magnifiques synanthérées que l'on connaisse. Quelques unes laissent suinter de leurs organes des sucs résineux; il y a au Chili une espèce chez laquelle ceux-ci sont analogues à l'encens et découlent de sa tige ligneuse [1]. Dans nos jardins le tournesol distille parfois de ses fleurs des gouttelettes résinoïdes. Toutes les espèces de ce groupe habitent les deux Amériques; elles sont ordinairement herbacées, et portent des feuilles entières plus ou moins hérissées.

L'Hélianthe tournesol [2], qui est originaire du Pérou, est remarquable par sa belle végétation; il s'élève ordinairement de quatorze à vingt pieds; et même en Espagne on en a vu acquérir vingt-cinq pieds de haut; la calathide offre jusqu'à un pied de diamètre. Celle-ci dirige le plus souvent son vaste disque vers le soleil, phénomène qui a fait appeler cette plante Tournesol, et que l'on peut expliquer par l'accroissement du pédoncule du côté où il se trouve le plus long-tems plongé dans l'ombre, ou bien à l'affaissement que la transpiration produit

1 *H. thurifer.* 2 *H. annuus.*

dans les fibres de la partie qui est constamment la plus échauffée, cette inclinaison ne devant point s'expliquer, comme on l'a fait, par la simple pesanteur, car il n'y aurait pas de raison pour que celle-ci ne fît pas incliner aussi bien la tête vers le nord que vers le midi.

Bon dit que la tige de cette plante contient beaucoup de nitrate de potasse, ce qui en fait un bon combustible; et il ajoute que ses feuilles sont recherchées par les vaches, et qu'elles augmentent leur lait. L'écorce de cette synanthérée est remplie de fibres longues et fines, que H. Cassini prétend que l'on pourrait filer comme le chanvre. Sa moelle est fort abondante; quelques peuples de la Russie s'en servent pour confectionner des moxas, dont le chirurgien Percy a essayé d'introduire l'usage parmi nous.

Les fruits torréfiés de l'hélianthe tournesol ont une saveur qui se rapproche de celle du café, ce qui a fait proposer de les substituer à cette graine. Dans la Virginie, on fait du pain avec eux, ainsi que de la bouillie pour les enfans. Ces akènes renferment une huile fixe assez abondante; M. Henry a reconnu que vingt-cinq livres de ceux-ci, après avoir été écorcés, donnaient huit livres d'amandes dont on peut extraire à froid treize onces d'huile douce de couleur citronnée, et ensuite à chaud dix-neuf onces d'huile un peu âcre. Mais il paraît que dans les climats plus méridionaux les proportions d'huile augmentent, car on lit, dans les mémoires de l'académie de Rouen, qu'en Espagne ces semences donnent la moitié de leur poids d'huile. Les volailles aiment beaucoup les graines du tournesol, aussi sont-elles fréquemment employées pour les besoins de ces animaux. Cet hélianthe venant fort bien dans notre climat, il est souvent employé pour la décoration des jardins; dans son pays natal, avant la conquête des Espagnols, il était consacré au soleil, et ses vierges sacrées en paraient leur tête pendant les cérémonies religieuses.

L'Hélianthe à racine tubéreuse [1], que nous connaissons en

Europe sous le nom de Topinambour ou de Poire-de-terre ; est originaire du Brésil. Sa racine se compose de gros tubercules semblables à des pommes de terre, et qui ont le goût du cul d'artichaut. Braconnot et Payen ont analysé ces tubercules, et n'y ont point trouvé de fécule, mais seulement de l'Inuline, selon le premier, et de la Dahline d'après le second ; on y rencontre de l'osmazôme. Payen a reconnu que, par la fermentation, ils donnaient une grande proportion d'une liqueur vineuse analogue à la bière, ce qui fait espérer qu'un jour cette plante, qui se propage avec tant de facilité, pourra devenir très-importante pour nous. Les tubercules des topinambours sont fort recherchés par quelques personnes, mais la majorité leur préfère de beaucoup la pomme-de-terre ; du reste ils sont très-bons pour nourrir les bestiaux : les moutons en sont principalement friands.

**MÉLANTHÈRE**. *Melanthera*. Calathide régulariflore, androgyniflore. Akène subtétragone, tronqué en lozange ; aigrette de cinq à dix squammellules filiformes, barbellulées.

Les mélanthères portent des fleurs blanches, et les loges de leurs anthères sont noirâtres : c'est cette dernière particularité que l'on a voulu exprimer par leur dénomination. Ces plantes croissent dans les deux Amériques.

**SANVITALIE**. *Sanvitalia*. Folioles involucrales externes appendiculées. Akènes centraux costulés, inaigrettés ; marginaux à aigrette à trois paillettes spinifères.

La Sanvitalie villeuse [2], qui est peut-être la seule plante de

1 *H tuberosus.* 2 *S. villosa.*

ce groupe, est herbacée ; ses calathides ont un disque noir et une couronne jaune ; elle croît au Mexique.

**SPILANTHE**. *Spilanthus*. Calathide régulariflore, androgyniflore. Akène très-comprimé, à bords ciliés ; aigrette nulle ou à deux squammellules filiformes.

Jacquin dit que les fleurs des spilanthes sont panachées de points noirs ; de là il forma ce nom de σπιλος, tache, et de ανθος, fleur. Ces plantes habitent les régions tropicales de l'Amérique.

La Spilanthe cultivée [1] se trouve dans les jardins botaniques, sa saveur âcre excite la salivation. On la dit antiscorbutique ; c'est pourquoi elle est appelée Cresson du Brésil.

**VERBÉSINE** *Verbesina*. Couronne féminiflore ou nulle. Akène plan, comprimé, ailé, à deux barbes subulées.

On connaît un assez grand nombre de verbésines ; elles sont presque toutes indigènes des régions chaudes de l'Amérique.

La Verbésine ailée [2] offre des feuilles décurrentes, qui se prolongent en ailes sur la tige, et que l'on a comparées à celles de la verveine : telle est l'origine de sa dénomination.

**XIMÉNÉZIE**. *Ximenezia*. Involucre très-étalé, subplan. Réceptacle à paillettes colorées. Akènes du disque comprimés, ailés, à sommet portant deux arètes.

Ce genre a été consacré à la mémoire de J. Ximenez, apothicaire espagnol.

1 *S. oleracea*. 2 *V. alata*.

La Ximénézie fausse-encélie [1], qui vient au Mexique, se cultive maintenant dans nos jardins ; c'est la seule espèce.

**ZINNIE.** *Zinnia.* Réceptacle conique, à paillettes colorées, denticulées ou frangées. Akènes du disque inaigrettés ou portant une squammellule cornée, triquètre, barbellulée. Akènes marginaux inaigrettés.

C'est à la mémoire de J.-B. Zinn, naturaliste allemand, qu'a été dédié ce genre. Les zinnies sont remarquables par les corolles de leur disque qui offrent un limbe très-long, divisé en cinq grandes lanières pilifères. Dans ces synanthérées on pourrait douter que les demi-fleurons fussent de véritables corolles, et les prendre pour une espèce de calice ou d'aigrette, car ces demi-fleurons se continuent absolument avec l'ovaire, ce qui ne s'observe point dans les cas ordinaires, et ils persistent et deviennent scarieux après la floraison, en faisant fonction d'aigrettes ; en outre on observe que ces organes sont formés de nervures ramifiées, anastomosées et réticulées, et qu'enfin ils sont bordés de petites dents crochues. Les zinnies sont des plantes herbacées à fleurs solitaires ou terminales, colorées en jaune, en écarlate, et parfois violettes. L'Amérique est leur patrie, principalement le Mexique.

La Zinnie violette [2] et quelques autres espèces ont dû à la beauté de leurs fleurs leur introduction dans nos jardins. Cette zinnie est remarquable par l'élégance des appendices foliacés, colorés et frangés qui terminent les paillettes de son réceptacle.

**BALTIMORE.** *Baltimora.* Involucre cylindrique,

1 *X. encelioides.* 2 *Z. violacea.*

unisérié. Couronne quinquéflore. Akène triangulaire.

La Baltimore d'Amérique [1], dont le nom générique vient de la ville du Maryland, près de laquelle elle se trouve, est peut-être la seule espèce de ce groupe.

**ÉCLIPTE.** *Eclipta.* Involucre double. Akène anguleux, couronné de dents charnues.

On a comparé la fleur de ces plantes au disque du soleil éclipsé, de là vient leur nom formé de *eclipsis*, eclipse ; les Malais les appellent Excrément du soleil. On ne connaît qu'un petit nombre d'écliptes ; elles sont originaires de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique.

L'Eclipte dressée [2], qui habite à la fois les trois parties du monde que nous venons de citer, est soignée dans les écoles de botanique, et l'on dit que son suc propre sert à teindre les cheveux.

**FERDINANDE.** *Ferdinanda.* Couronne octoflore. Akènes du disque inaigrettés ; akènes marginaux à aigrette membraneuse, coroniforme, denticulée.

Lagasca a dédié ce genre à Ferdinand VII, roi d'Espagne. Il contient deux espèces ligneuses, indigènes de la Colombie.

**HÉLIOPSIS** *Heliopsis.* Folioles involucrales étalées, appendiculées au sommet. Akène tétragone, inaigretté.

L'Héliopsis lisse [3], plante herbacée de l'Amérique septen-

1 *B. erecta.*
2 *E. erecta.*
3 *H. lævis.*

trionale, est la seule espèce de ce genre, dont le nom vient de ηλιος soleil, et de οπς, œil.

**PASCHALIE.** *Paschalia.* Folioles involucrales aiguës, lancéolées. Akène subdrupacé, surmonté d'un rebord denté.

Ce genre a été dédié à un médecin de Parme, nommé Paschal.

La Paschalie glauque [1], qui provient du Chili, est l'unique spèce qui soit mentionnée.

**STEMMODONTIE.** *Stemmodontia.* Folioles involucrales internes à bords membraneux et frangés. Aigrette coroniforme, denticulée.

La Stemmodontie scabre [2] est, pour H. Cassini, le type de ce genre; on ne connaît point l'origine de cette plante, qui se trouve au Jardin du Roi.

**TITHONIE.** *Tithonia.* Couronne neutriflore, liguliflore. Akènes externes tétragones, lisses, à aigrette coroniforme, incisée ou denticulée. Akènes internes offrant en outre deux squammellules filiformes ou laminées.

La Tithonie à fleurs de Tagète [3] n'est pas rare dans les jardins des amateurs; c'est la couleur jaune orangé de ses fleurs qui a donné l'idée d'appeler ce genre du nom de l'amant de l'Aurore. Cette plante croît au Mexique, d'où elle a été apportée en 1778. C'est peut-être la seule espèce.

1 *P. glauca.*
2 *S. scaberrima.*
3 *T. tagetiflora.*

**ALCINE.** *Alcina.* Involucre quinquéphylle. Akène à cinq dents, dont une est perforée.

Cavanilles a dédié ce groupe au jésuite J. Alcine, qui a écrit sur l'histoire naturelle.

L'Alcine perfoliée [1] croît spontanément au Mexique ; c'est l'unique espèce que l'on ait observée.

**NAVENBURGIE.** *Navenburgia.* Involucre d'une à quatre folioles. Calathide uni ou biflore. Fruit inaigretté.

La calathide de ces synanthérées varie infiniment ; tantôt il ne s'y trouve qu'une seule fleur femelle ou hermaphrodite ; tantôt il y a deux fleurs femelles, ou bien deux fleurs dont une femelle et ligulée, et l'autre mâle et régulière, ou bien enfin on découvre deux fleurs hermaphrodites.

La Navenburgie trinervée [2], dont les fleurs sont jaunes et qui est originaire de l'Amérique méridionale, est cultivée dans les écoles de botanique.

**DYSODION.** *Dysodium.* Involucre double ; l'externe pentaphylle, bractéïforme. Disque masculiflore. Akène gibbeux, comprimé, arqué.

Le Dysodion étalé [3] est une plante de l'Amérique méridionale, dont l'odeur désagréable rappelle l'étymologie de ce genre, qui est dérivée de δυσωδες, qui sent mauvais.

**FLAVÉRIE.** *Flaveria.* Involucre tri ou quadri-

1 *A. perfoliata.*
2 *N. trinervata.*
3 *D. divaricatum.*

phylle, renfermant un à cinq fleurons. Fruit inaigretté.

La couleur des fleurs de ces plantes a probablement donné l'idée de cette dénomination, qui vient de *flavus*, jaune.

La Flavérie contrepoison [1], qui habite le Chili et le Pérou, est la seule que l'on ait décrite. On l'emploie, dans les contrées où elle croît, pour teindre en jaune.

**MADIA.** *Madia.* Involucre de huit à dix folioles. Style capillaire. Akène plano-convexe.

Le Madia cultivé [2] est originaire du Chili. C'est du nom de Madi, qu'il porte en Amérique, qu'est provenue sa dénomination générique. Cette plante renferme dans ses semences une huile douce, dont les habitans du Chili se servent pour apprêter leurs mets ou pour entretenir les lampes ; aussi dans ce pays on cultive en grand ce madia, et l'on en extrait ce produit, soit par la pression, soit par la coction.

**MÉLAMPODE.** *Melampodium.* Involucre quinquéphylle. Disque masculiflore. Akène enveloppé d'une foliole capsuliforme.

Les mélampodes végètent dans les contrées équinoxiales de l'Amérique. Ce sont des herbes et des arbustes à feuilles opposées et entières. On en élève plusieurs espèces dans les établissemens consacrés à la science.

**POLYMNIE.** *Polymnia.* Involucre double ; l'externe à quatre ou cinq folioles ovales, l'interne à neuf ou dix. Disque androgyni-masculiflore. Akène ovoïde, anguleux.

La beauté de plusieurs polymnies a donné l'idée de cette

1 *F. contrayerva.* 2 *M. sativa.*

dénomination mythologique. Il paraît exister de ces plantes dans les deux continens, mais ce genre n'a point encore de caractères bien fixes.

**SCLÉROCARPE.** *Sclerocarpus.* Involucre formé d'environ quatre bractées foliiformes, pétiolées. Couronne anomaliflore, neutriflore bi ou triflore.

Le Sclérocarpe africain [1] est un végétal herbacé de la Guinée. C'est la seule espèce de ce groupe, dont le nom vient de σκληρος, dur, et de καρπος, fruit.

**SIGESBECKIE.** *Sigesbeckia.* Calathide globuleuse ou discoïde. Disque à corolles quinquélobées, ou trilobées et triandres. Akène subtétragone, arqué, collifère.

Le docteur J. Sigesbeck, directeur du jardin médical de Saint-Pétersbourg, a reçu la dédicace de ce groupe. Quelques unes de ses plantes sont remarquables par leurs corolles hermaphrodites qui offrent trois divisions et trois étamines, caractères fort rares dans les synanthérées : H. Cassini a proposé d'en faire un sous-genre sous le nom de Triméranthes, mot qui signifie fleurs à trois parties. Les sigesbeckies sont indigènes des deux continens.

**X. AMBROISIÉES.** Fleurs unisexes. Filets anthérifères ordinairement soudés; anthères libres; style féminin à stigmataphores laminés. Aigrette nulle.

**IVE.** *Iva.* Disque masculiflore, régulariflore. Cou-

1 *S. africanus.*

ronne tubuliflore, féminiflore. Akènes subcordiformes, inaigrettés.

Les ives sont des plantes originaires de l'Amérique ; elles sont herbacées ou ligneuses. On en cultive plusieurs espèces dans les jardins botaniques.

**LAMPOURDE.** *Xanthium.* Calathides mâles régulariflores, à étamines monadelphes ; les femelles uniflores, apétaliflores. Akène collifère.

Cette dénomination générique est dérivée de ξανθος, jaune, et a été appliquée à l'espèce que nous citons, parce que, selon Dioscoride, ses capitules femelles, broyées dans un vase, servaient à rendre les cheveux blonds. La place que le genre lampourde doit occuper est encore un problème ; un grand nombre de savans l'ont rangé parmi les urticées. R. Brown et Cassini le mettent dans les synanthérées, à l'exemple d'Adanson ; il est formé de plantes qui habitent les deux continens.

La Lampourde glouteron [1], qui est une espèce herbacée, offre une désinence latine qui indique qu'elle a été employée contre les scrophules. Dioscoride, en effet, rapporte que cela avait lieu de son tems. Cette plante croît aux environs de Paris, et il paraît qu'elle se trouve également au Mexique, où H. Cassini pense que les crochets dont ses fruits sont armés auront probablement servi à la transporter. Ce savant a même possédé un capitule de lampourde qui s'était attaché à un ballot provenant d'Amérique.

**AMBROISIE.** *Ambrosia.* Fleurs monoïques. Mâles groupés dans un involucre monophylle. Femelles solitaires ou géminées. Fruit recouvert d'une bractée épineuse.

De Théis dit que ce genre porte le nom de la nourriture des

1 *X. strumarium.*

dieux, parce que les feuilles de l'une de ses espèces exhalent une odeur suave quand on les froisse. Les ambroisies sont des arbustes et des herbes qui, à l'exception d'une espèce, habitent l'Amérique méridionale. De Jussieu les range parmi les synanthérées, mais leur place n'est pas encore bien déterminée; Ventenat et d'autres les plaçaient parmi les urticées.

**11. ANTHÉMIDÉES.** Calathide ordinairement radiée. Corolle à tube difforme; ovaire irrégulier, costulé, tuberculé entre ses côtes; stigmataphore à troncature bordée de collecteurs piliformes. Aigrette ordinairement nulle.

**ARMOISE.** *Artemisia.* Involucre imbriqué. Couronne féminiflore; disque tubuliflore, androgyniflore. Fruit obovoïde, inaigretté.

Le nom d'*artemisia* vient de celui de *αρτεμισια*, Diane, patronne des vierges, à cause de l'emploi que l'on faisait de l'espèce vulgaire pour provoquer l'éruption des menstrues; il paraît que par allusion on appelait aussi cette plante *parthenis*, mot dérivé de *παρθενος*, jeune fille. Pline donne une autre origine à cette dénomination; il prétend que la reine Artémise, femme de Mausole, ambitionna la gloire d'imposer son nom à l'armoise dont elle connaissait les vertus. et que celui-ci lui resta désormais. Enfin, d'autres attribuent cette épithète à la déesse Artémis. Par l'altération du mot latin, on a fait Armoise.

Les armoises sont des herbes ou des sous-arbrisseaux qui, en général, portent des feuilles multifides et sont recouverts d'un duvet blanchâtre soyeux. Gœrtner et d'autres botanistes les ont divisées en deux genres, d'après l'état du réceptacle : l'un, qui contient celles de ces plantes dans lesquelles cet organe est nu, et que ces auteurs désignent sous le nom d'Armoises proprement dites; et l'autre, chez lesquelles il

est velu, et qu'ils nomment Absinthes. Dans les fleurons femelles, la corolle est bifide; dans les hermaphrodites, elle est quinquédentée. Ces végétaux habitent en grande partie l'Europe; on en trouve aussi en Sibérie, en Chine; ils se plaisent dans les lieux stériles, beaucoup viennent aux bords de la mer et dans les steppes salés, d'autres sur les hautes montagnes; tous sont amers, aromatiques et d'un usage fort répandu en médecine.

L'Armoise commune [1], vulgairement appelée Herbe Saint-Jean, et que Lobel nomme la Mère des herbes, *Mater herbarum*, est répandue dans le nord et le midi de l'Europe; on la rencontre sur les bords des chemins et dans les lieux incultes. Cette composée est regardée, depuis un tems immémorial, comme un tonique excellent, et elle jouit aussi d'une grande réputation comme emménagogue. Les charlatans du moyen-âge, en la débitant sur les places publiques, lui accordaient les plus chimériques vertus. La superstition a entouré d'erreurs ce végétal, auquel on attribuait la merveilleuse propriété de chasser les spectres et de préserver de la foudre quand il était cueilli la veille de la Saint-Jean. En Picardie, où cette croyance existe encore, on voit sur la porte de quelques maisons de village la plante favorable suspendue. Dans plusieurs pays on mange l'armoise commune, et son amertume n'éloigne même pas certains bestiaux.

Depuis deux siècles l'armoise passe pour l'un des plus excellens emménagogues que l'on connaisse; son usage remonte aux premiers tems de la médecine écrite. Aujourd'hui elle sert encore aux praticiens à cet effet, et elle est devenue un médicament populaire; on l'administre aussi comme antihystérique, comme fébrifuge et vermifuge. Le docteur Burdach de Triebel a reconnu que la racine de cette plante était efficace contre l'épilepsie, et divers médecins prussiens et hollandais ont constaté ses bons effets dans cette maladie. Martius, qui

[1] *A. vulgaris*. L.

s'est occupé de faire connaître les plantes qui ont été vantées contre la rage, dit qu'en Russie on fait infuser les fleurs de l'armoise dans la boisson, et que l'on prétend qu'elles préservent de cette maladie.

L'armoise vulgaire croît aussi à la Chine, où la haute réputation dont elle jouit l'a fait appeler *y-tsao*, qui veut dire Herbe des médecins. Dans cette contrée, ainsi qu'au Japon, on recueille le duvet qui tapisse ses feuilles, et c'est avec lui que, de tems immémorial, on fait les moxas. Cette bourre sert aussi à fabriquer une sorte d'amadou.

L'Armoise absinthe [1], appelée vulgairement Absinthe, se retrouve dans les environs de Paris, mais on la découvre principalement sur les montagnes du Midi ; là, elle prospère avec tant de force, qu'elles semble s'être approprié despotiquement quelques localités. Son feuillage est d'un vert argenté, et ses fleurs, petites et jaunâtres, ont leur calice cotonneux et le réceptacle velu.

L'absinthe a une odeur forte et une extrême amertume ; cette dernière est même devenue proverbiale chez les Orientaux, et a déterminé son nom qui vient de α privatif, et de ψινθος, douceur. Les auteurs anciens, et même les poètes de la Grèce et de Rome, ont vanté considérablement les vertus de cette plante dans une foule de maladies, et elle est devenue un médicament vulgaire. En Egypte, elle inspire encore une telle confiance contre la peste, qu'on la brûle pour expulser ce fléau.

L'absinthe est un tonique d'une grande puissance. Mérat et de Lens disent que son amertume se communique au lait et à la chair des animaux qui en ont fait usage pendant un certain tems ; c'est un des stomachiques les plus fréquemment employés. Cette plante partage avec les amers la propriété fébrifuge ; on en fait un grand usage pour combattre les fièvres intermittentes automnales ; elle est aussi regardée

[1] *A. absinthium.* L.

comme un bon vermifuge. Mathiole dit avoir guéri des hydropisies avec l'absinthe. Dans le nord, on prépare de la bière avec celle-ci en la substituant au houblon ; et comme cette boisson est plus enivrante que celle que l'on fait chez nous avec le houblon, on avait pensé que cette synanthérée était narcotique, mais Linnée a démontré le contraire.

L'Armoise estragon [1], qui est originaire de la Sibérie, est souvent employée pour assaisonner nos mets ou aromatiser le vinaigre. Gilibert dit aussi l'avoir donnée avec succès pour combattre les fièvres intermittentes. Le nom de *dracunculus* qu'elle porte vient de la comparaison que l'on avait établie entre la figure de sa racine tortueuse et la queue d'un serpent ou celle du fabuleux dragon. Sa saveur agréable fait rechercher cette plante par les Persans, qui la mangent avec le pain.

L'Armoise aurone [2], que le vulgaire appelle Citronnelle à cause de l'arôme analogue à l'odeur de citron qu'elle exhale, a été anciennement fort célèbre. Les Romains en faisaient un grand usage ; on lui a attribué la propriété d'éloigner les vers qui rongent les étoffes.

On donne le nom de *semen-contra* à un médicament formé de fragmens de diverses espèces d'armoises orientales qui sont vermifuges, et on sous entend le mot *vermes* après cette dénomination. Dans l'état où le semen-contra nous arrive par le commerce, il est fort difficile de décider qu'elles espèces d'armoises le fournissent. Linnée croyait qu'il était produit par l'*artemisia contra*, qui est indigène de la Perse; Paul Hermann et Tavernier assurent en effet qu'on le récolte dans ce pays, et l'on est certain que la majeure partie de ce médicament nous provient soit par les caravanes russes qui commercent avec l'empire Persan et qui nous l'expédient par la Baltique, soit par Alep, Alexandrie ou Smyrne. C'est cette espèce qui est la plus estimée et que l'on nomme *semen-contra* d'Alep ou du levant. Le meilleur vient du Boutan ; on en

1 *A. dracunculus.* 2 *A. abrotanum.* L.

expédie aussi des provinces septentrionales de la Perse, mais il est d'une qualité inférieure. Du tems de Tournefort, il paraît que cette substance médicinale provenait du Mogol, d'où on la transportait dans les ports de la Méditerranée. On connaît encore un *semen-contra* de Barbarie, mais il est d'une qualité fort inférieure au précédent.

A la loupe, on reconnaît que le *semen-contra* est principalement formé de fleurons incomplètement développés, d'écailles calicinales, de pédoncules, de feuilles et de fragmens de rameaux hachés; on n'y rencontre point de semences en maturité, ce qui a fait proposer de le désigner sous le nom de *Flores contra vermes*. Celui d'Alep est glabre, et celui de Barbarie contient des poils. Comme l'*artemisia contra* est velue, elle ne peut fournir le médicament d'Alep; c'est pourquoi Mérat et de Lens pensent que celui-ci est produit par l'Armoise penchée [1]. Quant au semen-contra de Barbarie, Desportes et d'autres le croient fourni par l'Armoise de Judée [2]. Quoi qu'il en soit, le semen-contra est un vermifuge excellent et très-souvent employé.

**CALOMÉRIE.** *Calomeris.* Folioles involucrales à bordure membraneuse et à appendice scarieux, très-vaste. Ovaire inaigretté, à glandes papillaires.

Ventenat a créé ce nom en l'honneur de Bonaparte; il vient de καλος, beau ou bon, et de μερις, partie, et rappelle la signification italienne de celui de ce grand homme.

La Calomérie amaranthoïde [3], qui provient de la nouvelle Hollande, est cultivée en Angleterre.

**HIPPIE.** *Hippia.* Involucre hémisphérique. Réceptacle nu. Ovaire glandulifère, inaigretté, muni

1 *A. nutans.*
2 *A. judaica.*
3 *C. amaranthoides.*

d'une bordure membraneuse et de poils papilliformes.

L'Hippie frutescente [1], qui est la seule espèce connue, est un bel arbuste dont les feuilles exhalent une odeur aromatique quand on les froisse ; il provient du cap de Bonne-Espérance, et on le cultive dans les établissemens consacrés à la science.

**GYMNOSTYLE**. *Gymnostyles*. Réceptacle nu. Ovaires marginaux apétales, inaigrettés. Style accressent.

Cette désinence est formée de γυμνος, nu, et de στυλος, style ; elle indique l'état de nudité dans lequel se trouve l'organe femelle de ces plantes, qui, dans les fleurs de la circonférence, est dépourvu de corolle et d'étamines. H. Cassini attribue l'accroissement du style à ce qu'il est soudé et non articulé avec l'ovaire.

Le Gymnostyle à feuilles d'anthémis [2] est une plante acaule dont le lieu natal est ignoré, et que l'on cultive au jardin du Roi.

**COTULE**. *Cotula*. Couronne féminiflore, apétaliflore ; disque à corolles ordinairement quadrilobées, tétrandes. Ovaire inaigretté.

Les cotules sont remarquables par les aréoles qui supportent les ovaires, qui sont élevées sur des espèces de petites colonnes charnues. Ces plantes sont herbacées et habitent le cap de Bonne-Espérance.

**BALSAMITE**. *Balsamita*. Involucre imbriqué.

1 *H. frutescens*. 2 *G. anthemifolia*.

**Fleurons tubulés, quinquéfides. Akène à couronne membraneuse, incomplète.**

Sous cette dénomination, qui est dérivée de βαλσαμον, baume, Desfontaines à réuni plusieurs synanthérées au paravant rangées parmi les tanaisies, mais qui s'en distinguent par leurs fleurons qui sont tous hermaphrodites et quinquéfides, et par leurs aigrettes membraneuses.

La Balsamite odorante [1], appelée aussi Grand baume, Menthe de coq, est une des plus remarquables. Elle exhale une odeur forte et aromatique qui la fait rechercher dans les jardins. Cette composée habite le midi de la France.

**TANAISIE.** *Tanacetum.* **Involucre hémisphérique, imbriqué. Réceptacle nu. Couronne tubuliflore, féminiflore ; disque androgyniflore. Akène à couronne membraneuse, petite, quinquédentée.**

Le nom de ces synanthérées est une altération de α privatif et de θανατος, mort ; il indique la longue durée de leurs fleurs. Ces végétaux sont herbacés ; ils portent des fleurs femelles tridentées ; leur patrie se borne aux régions qui environnent la Méditerranée.

La Tanaisie commune [2] se plaît sur les bords des fossés de nos prairies, ainsi que le long des fleuves. Elle vient dans toute l'Europe, jusqu'en Laponie. M. Peschier, qui a fait l'analyse de cette synanthérée, a reconnu dans ses feuilles et ses fleurs une huile grasse, une résine, une matière tenant le milieu entre la cire et la stéarine, de la chlorophylle, de la gomme, un principe colorant jaune et de l'extractif. Les feuilles seules contiennent de l'acide gallique et du tannin, et les fleurs un alcaloïde, de l'acide Tanacétique et du phosphate de chaux. La tanaisie exhale une odeur forte, due à son huile volatile.

1 *B. suaveolens.* 2 *T. vulgare.*

Cette odeur est désagréable pour beaucoup de personnes, mais au contraire elle plaît à d'autres, tels qu'aux Lapons, qui emploient les feuilles de ce végétal dans leurs sauces ou à la confection de quelques pâtisseries. Linnée dit qu'elle leur sert aussi dans les bains que chez eux on administre aux femmes pour faciliter l'accouchement. Les Finlandais teignent en vert avec cette composée.

La tanaisie est un végétal tonique et excitant; elle a été souvent administrée comme fébrifuge, vermifuge et emménagogue. Césalpin en parle comme ayant une grande efficacité contre les fièvres d'accès, et elle est encore usitée dans les campagnes pour les combattre. Geoffroy médecin de l'Hôtel-Dieu rapporte qu'il a suffi d'appliquer cette plante sur le ventre pour faire rejeter des lombrics. On prescrit encore fort souvent ses graines comme vermifuges, et d'après Willemet elles pourraient remplacer le semen-contra que l'on sophistique même avec elles dans certains pays. L'odeur désagréable de la tanaisie l'a fait aussi prescrire dans l'hystérie et quelques affections du système nerveux.

**CHRYSANTÈME.** *Chrysanthemum.* Réceptacle imbriqué; couronne unisériée. Akène ovoïde, inaigretté, strié longitudinalement.

Chrysanthème provient de χρυσος, or, et ανθος, fleur, plusieurs des plantes de cette coupe ayant des corolles d'un beau jaune doré.

Le Chrysanthème ségétal [1], qui se trouve si communément dans nos champs est dans ce cas; on le nomme parfois Marguerite dorée; il paraît qu'il sert à teindre en jaune dans quelques pays.

Le Chrysanthème des Indes [2] est un arbuste touffu, que M. Blanchard, marchand de Marseille, introduisit en France en 1789; il l'avait apporté de la Chine. Bientôt cette belle sy-

1 *C. segetum.* 2 *C. indicum.*

nanthérée se naturalisa, et elle est aujourd'hui un des plus précieux ornemens de nos jardins à l'époque où toutes les autres plantes ont cessé de végéter. Il en existe des variétés blanches, de rouges, de jaunes et de violettes. Poiret dit que cette plante sert aux Chinois pour décorer les tables de festin les jours de fêtes. Les femmes en ornent leur chevelure, et l'on reconnaît ses fleurs sur les porcelaines du plus haut prix.

**MATRICAIRE.** *Matricaria.* Réceptacle conique, nu. Akène ovoïde, petit, oblong, inaigretté.

C'est aux vertus que l'on prêtait à certaines matricaires, contre les maladies des femmes, qu'est dû ce nom, qui est formé de *cara matri*.

La Matricaire camomille [1], que l'on nomme Camomille ordinaire, est parfois employée, mais on lui préfère l'Anthémis noble.

La Matricaire parthénium [2], qui, pour quelques auteurs, fait maintenant partie du genre Pyrèthre parce que ses akènes ont une couronne membraneuse, croît en France. On la cultive dans nos jardins à cause de la facilité avec laquelle ses fleurs se doublent. Grosier, dans sa Description de la Chine, émet que dans ce pays l'on désigne les variétés de cette plante sous le nom de Kin-Hoa, et qu'elles y sont recherchées. C'est à son odeur fétide que ce végétal à dû son emploi pour provoquer l'apparition des menstrues, et par la suite son nom spécifique de παρθενος, vierge. Cette synanthérée est tonique et excitante; on en fait usage dans les maladies nerveuses; on l'a administrée aussi avec succès dans les affections vermineuses. Chez les Egyptiens cette espèce était employée contre les fièvres intermittentes, et dans la suite Morton, F. Hoffmann, Pringle et Miller, ont constaté ses succès dans cette maladie.

1 *M. camomilla.* 2 *M. parthenium*

**ATHANASIE.** *Athanasia.* Involucre ovoïde ou cylindroïde, imbriqué. Réceptacle paléacé. Akène à aigrette paléacée.

Ce mot, qui est dérivé de *αθανατος*, qui veut dire immortel, fait allusion à la durée des fleurs de ces plantes. Celles-ci sont originaires de l'Afrique.

**DIOTIS.** *Diotis.* Calathide androgyniflore. Réceptacle paléacé. Corolles se prolongeant sur les côtés de l'ovaire. Akène inaigretté.

Le double appendice qui descend de la corolle sur les côtés de l'ovaire de ces plantes leur a valu ce nom, qui vient de *δις*, deux, et de *ους*, oreilles.

La Diotis maritime [1] est une plante herbacée, cotonneuse, qui habite le midi de la France. C'est la seule espèce connue.

**SANTOLINE.** *Santolina.* Involucre subhémisphérique. Réceptacle à paillettes comme tronquées. Corolle arquée, à divisions portant une bosse. Akène inaigretté.

Selon De Théis, ce nom vient du territoire de Saintes ou Xaintes, dont les habitans étaient appelés *Santones* par les Latins, et sur lequel on trouvait de ces plantes. Selon d'autres étymologistes, il proviendrait de *sancta*, et exprimerait la vénération que l'on accordait aux santolines à cause de leurs vertus. Ces végétaux croissent dans les contrées qui bordent la Méditerranée.

La Santoline petit cyprès [2] doit sa désignation spécifique à son port, qui représente en miniature celui de cette coni-

1 *D. maritima.* 2 *S. chamæcyparissus.*

fère. On la nomme aussi Aurone femelle, ainsi que Citronelle et Garderobe ; l'un de ces deux derniers noms provient du parfum qu'elle exhale, et l'autre de ce qu'on l'emploie pour chasser les insectes qui rongent les étoffes.

Cette plante croît dans la France méridionale ; elle est amère et aromatique. Garidel l'avait autrefois vantée contre la pleurésie. Maintenant, quelques médecins l'emploient comme vermifuge, et prétendent qu'elle réussit constamment. Coste et Willemet citent un médecin de Nancy qui substituait ses semences au *semen contra*.

**ANACYCLE.** *Anacyclus.* Couronne à fleurons entiers. Réceptacle paléacé. Akène à bords membraneux, à sommet échancré.

Par cette désinence, qui provient de *ανα*, semblable, et de *κυκλος*, cercle, on a voulu retracer la disposition circulaire des fleurs des anacycles. Ces végétaux croissent dans toutes les régions qui bordent la Méditerranée.

**CAMOMILLE.** *Anthemis.* Involucre hémisphérique, à écailles subégales, imbriquées, scarieuses aux bords. Réceptacle convexe. Akène couronné par une membrane.

La profusion de fleurs dont ces plantes se couvrent leur a valu cette dénomination, qui est dérivée de *ανθεμον*, fleur. Leur nom français est une altération de *chamamelum*, qui est celui que Pline rapporte que l'on donnait à la camomille, parce qu'elle exhale l'odeur de la pomme.

Les camomilles sont des végétaux herbacés, à feuilles très-finement découpées et dont les fleurs sont ordinairement discolores, la couronne étant blanche ou rouge et les fleurons du disque jaunes.

Ces plantes exhalent une odeur pénétrante qui est produite

par une huile essentielle qui se trouve dans leurs tissus. Presque toutes habitent les contrées qui forment le bassin de la Méditerranée.

La Camomille noble [1], appelée aussi Camomille romaine ou simplement Camomille, doit ces noms aux grandes vertus qu'on lui a attribuées. Les Grecs la nommaient *parthenion*. Cette camomille est amère ; elle exhale, à l'état sauvage, un parfum qui a de l'analogie avec l'odeur du coing, mais son arôme devient plus agréable et plus prononcé chez les individus que l'on cultive et qui se doublent ; aussi ce sont eux dont on recueille les fleurs pour la consommation.

Les Grecs se servaient de la camomille pour le traitement des fièvres intermittentes ; à l'époque de Tournefort, les Irlandais et les Écossais l'employaient dans le même but ; et Rivière, Pitcairn, Hoffmann et Cullen ont constaté sa propriété fébrifuge. Ce végétal est un des toniques stimulans indigènes les plus précieux ; il est fréquemment administré comme stomachique et contre les flatuosités. C'est aussi un excellent antispasmodique, et Gilibert l'appelait la Consolation des hypocondriaques et des hystériques.

La Camomille puante [2] croît aussi dans nos campagnes, mais elle exhale une odeur fétide. C'est celle-ci qui l'a fait vanter comme anti-hystérique, et regarder comme la succédanée de l'*assa-fœtida*. Peyrilhe l'a administrée heureusement contre des fièvres intermittentes rebelles.

Les akènes de la camomille contiennent une huile grasse ; on en fait l'extraction en Flandre ; par la distillation, cette plante produit une huile essentielle d'un bleu de saphir, à laquelle elle doit son arôme pénétrant et ses propriétés médicales. Celle-ci dépose avec le tems une sorte de camphre. Cette huile essentielle a été employée par quelques médecins.

La Camomille pyrèthre [3], appelée aussi simplement Pyrèthre,

1 *A. nobilis.*
2 *A. cotula.*
3 *A. pyrethrum.*

nom qui vient de πυρ, feu, et exprime la saveur brûlante de ses racines, croît dans le midi de la France, et en général dans toutes les contrées qui bordent la Méditerranée. La racine de la pyrèthre renferme des principes fort actifs. M. Gautier a reconnu qu'elle contient une huile essentielle rouge fort odorante, de l'inuline, un principe colorant jaune, de la gomme, du ligneux et du chlorure de calcium. Cette racine, contuse et appliquée sur la peau, l'enflamme et en détermine la vésication.

Les Egyptiens et les Romains employaient la pyrèthre comme condiment, et elle avait chez eux la réputation d'être un bon stomachique. Dans l'Inde, on en fait encore des confitures; en Barbarie et en Provence, après avoir fait sécher cette racine, on la pulvérise et elle remplace le poivre.

Dans la médecine européenne, on ne fait point usage de la pyrèthre à l'intérieur comme cela a lieu dans l'Inde, mais on l'emploie au dehors. Déjà Galien s'en servait pour combattre la paralysie de la langue, et il assure que cette plante guérit les fièvres intermittentes par son application sur le corps pendant le frisson; il paraît que ce médecin célèbre se servait déjà de son huile essentielle en frictions sur la colonne vertébrale, pour le traitement des paralysies. En France, la pyrèthre passe pour le plus efficaces des sialagogues.

**ERIOCÉPHALE.** *Eriocephalus.* Involucre double; l'intérieur à trois folioles très-laineuses. Réceptacle à paillettes ciliées. Disque masculiflore; couronne ordinairement triflore. Akène laineux.

L'involucre laineux de ces plantes a donné lieu à cette dénomination, qui vient de ερίον, laine, et de κεφαλη, tête.

L'Ériocéphale d'Afrique [1], qui est un arbrisseau du cap de

1 *E. africanus.*

Bonne-Espérance, que l'on cultive aujourd'hui en Europe, est la seule espèce bien connue de ce genre.

**ACHILLÉE.** *Achillea.* Involucre cylindracé, imbriqué. Demi-fleurons peu nombreux, à limbe court, large, trilobé. Akène prismatique.

Les achillées croissent pour la plupart en Europe, surtout dans les montagnes.

L'Achillée mille feuilles [1] est excessivement commune en France. Selon Pline, cette plante, qui donna son nom à ce genre, le dut à ce qu'Achille, disciple de Chiron, l'employa le premier au pansement des Grecs atteints par le fer ennemi. Dans certaines campagnes, les siècles n'ont point diminué la réputation dont ce végétal jouissait au siége de Troie, et l'on voit encore les paysans l'étendre sur leurs blessures, et malheureusement en aggraver le danger par son contact. Le nom d'Herbe au charpentier qu'on lui donne vulgairement ne contribue pas peu à entretenir cette fâcheuse coutume.

L'achillée mille feuilles est amère et astringente. Ferrein la vantait contre les hémorrhagies, et l'on voit encore Tabernœmontanus, F. Hoffmann et Stahl en faire l'éloge contre plusieurs affections du système nerveux. Cette plante entre dans la confection de l'eau vulnéraire; et on lit dans une flore de Laponie qu'on la substitue au houblon pour la confection de la bière, et qu'elle rend cette boisson plus enivrante.

L'Achillée musquée [2] habite les Alpes et exhale une odeur qui tient le milieu entre le musc et le camphre. C'est elle qui, selon Haller, est le vrai Genepi des Savoyards, herbe qui, dans leurs montagnes, possède une immense réputation comme sudorifique et vulnéraire. Les Achillées noire et naine

1 *A. millefolium.* 2 *A. moschata.*

sont aussi appelées genepi, et jouissent des mêmes vertus que la précédente.

**XII. INULÉES.** Calathide radiée ou incouronnée. Ovaire cylindrique, sans côtes; stigmatophores à sommet épaissi et à collecteurs piliformes. Squammellules laminées inférieurement, filiformes en haut.

**LEYSÈRE.** *Leysera.* Folioles involucrales appendiculées, à bords membraneux. Aigrette à dix squammes, cinq plumeuses et cinq paléiformes.

C'est à un botaniste allemand, G. Leysser, que ce groupe a été consacré. Les appendices qui terminent les folioles de l'involucre des leysères sont scarieux et incolores. Dans ces plantes, le réceptacle est paléacé; la couronne liguliflore et féminiflore, et le disque régulariflore et androgyniflore.

La Leysère faux gnaphale [1], arbuste du cap de Bonne-Espérance et que l'on cultive chez nous, est le type de ce groupe.

**GNAPHALE.** *Gnaphalium.* Folioles involucrales scarieuses, imbriquées; les extérieures plus larges, les intérieures appendiculées. Réceptacle nu. Couronne tubuliflore, multisériée; disque pauciflore, androgyniflore. Akène cylindrique; aigrette capillaire.

Dioscoride dit que les Grecs donnaient cette dénomination à des végétaux dont les feuilles servaient à remplacer le coton. Ce nom est dérivé de γναφαλιον, qui signifie duvet, et il a

1 *L. gnaphalodes.*

été heureusement appliqué aux espèces de ce groupe, dont quelques unes sont même nommées par le vulgaire Herbes à coton, à cause des filamens lanugineux qui les recouvrent. On les appelle parfois aussi Immortelles, à cause de la persistance de leur involucre scarieux.

Généralement le genre gnaphale a été mal caractérisé par les auteurs. H. Cassini a fixé rigoureusement sa description et en a éliminé beaucoup d'espèces. Nous avons suivi les idées de ce savant dans l'exposition de sa caractéristique.

Le Gnaphale des bois [1], le Gnaphale jaunâtre [2] et plusieurs autres sont assez communs en France dans les sites ombragés des forêts.

Le Gnaphale dioïque [3], appelé vulgairement Pied-de-chat, et dans les formulaires *pes cati*, croît aussi dans notre pays ; il est regardé comme adoucissant et pectoral.

**HÉLICHRYSE.** *Helichrysum.* Folioles involucrales intermédiaires à grand appendice scarieux, coloré, luisant. Réceptacle fovéolé, à réseau denticulé. Couronne ambiguïflore, unisériée ; disque multiflore, androgyniflore. Aigrette plumeuse.

D'après Henri Cassini, ce nom, d'origine grecque, signifie Soleil d'Or ; mais si l'on écrit *elichrysum*, ainsi que le veut Tournefort, il veut dire Or des marais. Ce genre offre un réceptacle nu ; il diffère des gnaphales par la largeur du disque de ses calathides et par l'étroitesse de sa couronne, dont les corolles sont presque semblables à celles du disque, ce qui les a fait nommer ambiguës, mais elles sont plus petites et moins régulières. Dans les gnaphales, le disque est pauciflore, et au contraire la couronne large, multisériée,

1 *G. sylvaticum.*
2 *G. luteo-album.*
3 *G. dioicum.*

multiflore. Les folioles de l'involucre des hélichryses, surtout celles de l'espèce que nous citons, deviennent radiées quand l'air est sec, et elles se referment quand il est humide; mais, ainsi que le fait remarquer H. Cassini, il ne faut point imiter Wildenow et Persoon, qui font de cette disposition hygrométrique le principal caractère de ce genre.

L'Hélichryse oriental [1], sous-arbrisseau de l'Afrique, vulgairement appelé Immortelle jaune, est cultivé dans nos jardins. C'est avec ses calathides d'un beau jaune pâle que l'on forme des bouquets d'un éternel éclat.

**ŒDÈRE.** *OEdera.* Capitule à bractées foliiformes, imbriquées; calathide à fleurons hermaphrodites ou unisexes. Réceptacle paléacé. Akène glabre, à aigrette courte, membraneuse, ou à paillettes laminées.

Ce groupe est consacré au souvenir de J. OEder, professeur de botanique à Copenhague.

L'OEdère prolifère [2] de Linnée, qui est indigène de l'Afrique méridionale, et que H. Cassini croit former deux espèces, est l'unique plante de ce genre, selon ce botaniste qui l'a réformé.

**FILAGE.** *Filago.* Réceptacle subcylindrique, paléacé seulement à la circonférence. Disque masculiflore ou androgyniflore; quatre étamines. Akènes du centre à aigrette sessile, plumeuse.

Les plantes de ce groupe sont couvertes de filamens cotonneux, c'est ce que l'on a voulu indiquer par leur nom, qui provient de *filum*, fil; leurs fleurs hermaphrodites sont quadrifides; elles croissent en grande partie en France.

1 *H. orientale.* 2 *OE. prolifera.*

La Filage naine [1], qui vient sur les plages maritimes de l'Europe méridionale, a été pour Linnée le type de ces synanthérées.

**MICROPE.** *Micropus.* Involucre double. Disque masculiflore; couronne tubuliflore, féminiflore. Ovaire comprimé, inaigretté, lisse.

Le nom de ces plantes vient de μικρος, petit, et de πους, pied, parce qu'on les a comparées au Petit pied de lion. Leur réceptacle est nu ou paléacé, selon H. Cassini.

Le Micrope droit [2], l'un des types de cette section, se trouve dans l'Europe tempérée.

**CONYZE.** *Conyza.* Folioles involucrales linéaires, non scarieuses. Couronne tubuliflore; disque androgyniflore; anthères à appendices basilaires filiformes. Aigrette barbellulée.

Selon Dioscoride, ce nom vient de κωνωψ, cousin, moucheron, parce que les conyzes avaient la réputation d'éloigner ces animaux; Mérat dit qu'il provient de κονυς, gale, qui exprime qu'elles guérissent cette maladie. Les conyzes sont des arbres ou des herbes indigènes des régions chaudes des deux continens; leur réceptacle est nu.

La Conyze rude [3] est fort répandue en France et dans l'Europe tempérée. On la nomme, dans plusieurs pays, Herbe aux mouches, parce que l'on y prétend encore que son odeur pénétrante chasse ces insectes.

**INULE.** *Inula.* Folioles involucrales externes appendiculées. Anthères à appendices basilaires

1 *F. pygmæa.*
2 *M. erectus.*
3 *C. squarrosa.*

plumeux. Aigrette simple, filiforme, barbellulée, sessile.

Si l'on retranche quelques plantes qui, d'après les caractères que H. Cassini a donnés à ce genre, ne doivent plus en faire partie, on trouve que les vraies inules sont indigènes des contrées qui forment la région centrale de l'ancien continent. Les plus belles se plaisent dans les lieux aquatiques, sur les bords des rivières: telle est chez nous l'Inule britannique.

L'Inule aunée [1] paraît certainement être le végétal appelé ελενιον, par Dioscoride, nom qui, d'après Pline, fait allusion aux larmes d'Hélène, que l'on disait s'être converties en cette fleur. D'autres étymologistes prétendent que la dénomination de cette radiée vient de ce qu'Hélène lui avait découvert une propriété enivrante, et que ce fut d'elle dont elle se servit pour tarir les larmes des Grecs; aussi, selon quelques uns, le nom d'inule n'est qu'une altération de celui de la femme de Ménélas Ελενη.

Pline dit que l'aunée passait pour avoir la puissance souveraine de conserver la beauté des femmes; son origine fabuleuse aura enfanté cette croyance. Cette plante était potagère chez les Romains. Belon rapporte que lors de son voyage on la mangeait confite, et qu'elle passait alors comme cordiale dans l'Orient; l'école de Salerne lui prêtait aussi cette propriété.

La racine de l'aunée est d'un jaune brun à l'extérieur et blanche en dedans. Par la distillation, on en obtient une substance concrète, analogue à du camphre ou à une huile volatile; on y trouve en outre de l'acide acétique, une résine et de la matière fibreuse, ainsi que des acétates de chaux et de potasse. M. Rose, chimiste de Berlin, a découvert en outre dans cette plante une substance d'un gris jaunâtre que Thompson a nommée Inuline.

L'Inule aunée a joui d'une grande réputation chez les an-

[1] *I. helenium.* L.

ciens. Hippocrate, Galien et Dioscoride la prescrivaient déjà dans les maladies de l'utérus. Quelques médecins modernes l'ont vantée contre les dartres, la gale et diverses affections cutanées. D'autres en ont fait usage avec succès dans les hydropisies ; mais Cullen et Alibert ayant jeté de la défaveur sur cette plante, elle est maintenant peu employée dans la médecine humaine ; elle entre cependant dans une foule de médicamens composés. Les vétérinaires au contraire en font un grand usage.

L'Inule dysentérique [1] passe pour être salutaire dans la maladie dont elle porte le nom.

**CARPÉSIE.** *Carpesium.* Folioles involucrales externes foliacées, appendiculées. Réceptacle nu. Akène inaigretté, collifère supérieurement.

La Carpésie penchée [2], dont les calathides solitaires sont pendantes, se rencontre dans les provinces méridionales de la France. Une autre espèce, qui avec celle-ci constituent ce genre, vient à la Chine.

**BUPHTHALME.** *Buphthalmum.* Involucre imbriqué. Akène ovoïde, ailé, couronné d'une membrane dentée.

La grande fleur orbiculaire de ces synanthérées a donné l'idée de ce nom, qui provient de βους, bœuf, et de οφθαλμος, œil. Les buphthalmes sont des plantes qui habitent les contrés chaudes des deux continens. La France en possède plusieurs.

**GRANGÉE.** *Grangea.* Réceptacle nu. Fleurons hermaphrodites quinquélobés; les femelles triden-

1 *I. dysenterica.* 2 *C. cernuum.*

tées. Ovaire à poils globulifères. Aigrette coroniforme, charnue, laciniée.

La Grangée d'Adanson [1], qui est une plante des Indes orientales, est le type de ce petit genre, dont l'étymologie est obscure ; car s'il était dédié au voyageur Granger, comme on l'a pensé, l'orthographe en serait défectueuse.

**XIII. ASTÉRÉES.** Calathide ordinairement radiée. Clinanthe ordinairement inappendiculé. Stigmatophores incurvés en dedans; collecteurs au-dessus du stigmate.

**AMELLE.** *Amellus.* Akènes marginaux surmontés de paillettes très-courtes, acuminées; ceux du disque à aigrette à cinq soies ciliées.

Virgile avait désigné ainsi cette plante, qui croissait sur les rivages du fleuve *Mella*.

L'Amelle lychnite [2], qui porte des feuilles cotonneuses, et des fleurs à disque jaune et à couronne bleue analogues à celles des asters, est indigène du cap de Bonne-Espérance.

**ASTER.** *Aster* Involucre imbriqué. Réceptacle plan, alvéolé. Aigrette sessile, à soies denticulées.

La couleur agréable et la disposition radiée des fleurs de ce genre les a fait comparer à des astres, *aster*: de là provient ce nom. Ces synanthérées sont herbacées ou ligneuses; elles ont des rapports avec les inules et les verges d'or, mais il est facile de les en distinguer au premier coup-d'œil par la couleur de leur couronne qui est toujours violette, purpu-

1 *G. adansonii.* 2 *A. lychnitis.*

rine, bleue ou blanchâtre. Les auteurs disent que les soies de l'aigrette des asters sont simples, mais en observant celles de plusieurs espèces au microscope, nous avons vu qu'elles étaient denticulées.

La limite géographique de ce groupe est extrêmement étendue ; on trouve beaucoup d'asters dans les deux Amériques ; d'autres viennent à la Chine. Presque toutes les espèces ligneuses croissent au Cap ; l'Europe en possède aussi ; en tout on en compte deux cent trente espèces, dont un assez grand nombre se cultive dans nos jardins, pour l'ornement.

L'Aster de la Chine [1] ou Reine marguerite est une des plus belles conquêtes de nos jardins ; l'Europe doit cette plante aux missionnaires établis dans l'empire chinois ; il y a plus d'un siècle qu'elle a été introduite parmi nous, car Thouin dit qu'elle était cultivée au Jardin du Roi dès 1728. Ce célèbre horticulteur rapporte que les premières qui furent semées dans cet établissement donnèrent des individus à fleurs blanches analogues au chrysanthème des champs, mais que les graines que l'on recueillit sur ceux-ci produisirent quelques pieds à fleurs rouges, et que cette couleur, peu commune chez les plantes de cette famille, et la grandeur des fleurs de cet aster fixèrent l'attention des amateurs. Alors ceux-ci, dans un comité qu'ils tenaient dans un couvent de Chartreux, convinrent de lui donner le nom de Reine marguerite, pour exprimer sa suprématie sur les marguerites. Ce fut en 1734 que se produisit la variété violette de l'aster de la Chine, et ensuite les horticulteurs en obtinrent une foule d'autres variétés. Celles-ci forment actuellement une décoration précieuse pour nos appartemens parce qu'elles fleurissent à l'automne, quand toute la végétation est sur son déclin.

**PAQUERETTE.** *Bellis.* Involucre subcampanulé.

1 *A. sinensis.*

Réceptacle conique. Couronne unisériée. Ovaire ovoïde, à deux bourlets latéraux.

Ce nom, dérivé de *bellus*, indique la beauté de ces synanthérées, et la dénomination de Paquerette provient, selon Poiret, de l'apparition de leurs fleurs vers l'époque de la première grande fête de l'année.

La Paquerette vivace [1] est excessivement commune sur les pelouses de nos coteaux. Ses jolies fleurs l'ont fait appeler marguerite, de *margarita*, perle; et elle leur a dû son introduction dans nos jardins, où l'on en trouve actuellement des variétés prolifères rouges, blanches ou panachées. Quelques notions paraissent indiquer que l'on a parfois mangé les feuilles de cette plante.

**BELLIE.** *Bellium.* Fleurons hermaphrodites quadrifides. Aigrette double; l'externe à huit paillettes, l'interne à huit arètes.

Les bellies portent un nom qui rappelle la ressemblance que leur port offre avec celui des paquerettes. Ce sont des plantes de l'Europe méridionale.

**BOLTONE.** *Boltonia.* Réceptacle alvéolé. Akène plan, à rebord membraneux; aigrette sétifère, portant deux arètes raides.

J. Bolton, botaniste anglais, a reçu la dédicace de ce genre qui ne se compose que de deux espèces originaires de l'Amérique septentrionale.

**CHRYSOCOME.** *Chrysocoma.* Calathide régula-

[1] *B perennis.*

riflore, équaliflore, androgyniflore. Réceptacle alvéolé. Aigrette capillaire, barbellulée.

L'étymologie de ce genre indique la beauté de quelques unes des fleurs de ses plantes ; elle provient de χρυσος, or, et de κομη, chevelure. Les chrysocomes habitent les deux continens.

La Chrysocome linière [1] se trouve dans les environs de Paris.

**ÉRIGÉRON.** *Erigeron.* Involucre subcylindrique, à folioles linéaires. Réceptacle alvéolé. Demi-fleurons courts et linéaires. Akène comprimé, hispide, à squammellules filiformes, barbellulées.

C'est probablement en établissant une comparaison entre les aigrettes de ces plantes et la barbe d'un vieillard que l'on a créé ce nom, qui paraît provenir de εριον, laine, barbe, et de γερων, vieillard. Ce genre est fort difficile à distinguer des asters et des solidago ; il ne diffère des premiers que par l'exiguité de ses fleurs ligulées. Quelques auteurs, et tel est de Candolle, reportent même les espèces à fleurs jaunes dans les inules ou dans les verges d'or. H. Cassini avoue aussi qu'il est difficile d'isoler nettement les genres érigéron, solidago et aster. On n'y parvient que par le sentiment de leurs rapports naturels, et non à l'aide de caractères spéciaux. Les érigérons sont disséminés dans les contrées tempérées des deux hémisphères.

L'Érigéron du Canada [2] est excessivement commun en France et dans tous les lieux arides de l'Europe. On croit généralement que cette synanthérée est originaire du Canada : Linnée pense qu'elle a traversé les mers à l'aide de ses aigrettes pour venir s'implanter sur le vieux continent, tandis

1 *C. linosyris.* 2 *E. canadense.*

que Bosc, au contraire, assure que son apparition en France est due à l'habitude que les Canadiens avaient d'emballer avec cette plante les peaux de castors qu'ils nous expédiaient. Par l'incinération, l'érigéron du Canada fournit, selon M. Dubuc, de Rouen, cinq ou six pour cent de potasse. M. Bouillon-Lagrange a vérifié cette assertion. Ce fait doit donner l'espoir que par sa culture, qui peut s'exécuter dans les plus mauvais terrains, cette plante pourrait donner un produit avantageux.

**GRINDÉLIE.** *Grindelia.* Folioles involucrales coriaces, appendiculées. Anthères à appendices basilaires. Aigrette à une, deux ou trois squammellules filiformes, inappendiculées.

C'est à H. Grindel, auteur d'un ouvrage sur la botanique, que l'on a consacré ce groupe, auquel R. Brown et Kunth réunissent le genre *donia*, qui n'en diffère que par ses anthères inappendiculées à la base et par son aigrette barbellulée.

La Grindélie inuloïde [1], originaire du Mexique, se cultive dans les jardins botaniques.

**SOLIDAGO.** *Solidago.* Involucre cylindroïde. Couronne environ quinquéflore. Aigrette à poils simples.

*Solidago* est dérivé de *solidari*, souder, parce que l'on regardait la verge d'or comme excellente pour réunir les plaies. Ces synanthérées sont liées aux asters par de fortes analogies; leurs fleurs sont jaunes. Beaucoup d'entr'elles croîssent dans l'Amérique septentrionale; d'autres sont européennes; on en cultive plusieurs pour l'ornement des jardins.

Le Solidago verge d'or [2] doit ce dernier nom à la beauté de

1 *G. inuloides.* 2 *S. virga-aurea.*

ses quenouilles de fleurs d'un jaune doré ; il croît dans nos bois. Cette plante est amère, astringente ; on l'a vantée comme vulnéraire, et Arnaud de Villeneuve dit même qu'elle est efficace contre les calculs des reins. Elle entre dans le Vulnéraire suisse.

Le Solidago leucodendron de Forster est un frêle arbuste qui forme à lui seul de petits bois, à Sainte-Hélène, où il croît ; c'était dans l'un de ceux-ci qu'était située la maison de Bonaparte dans cette île.

**XIV. SÉNÉCIONÉES.** Calathide radiée ou incouronnée. Réceptacle ordinairement inappendiculé. Ovaire pédicellulé, à dix ou vingt côtes. Squammelles filiformes, barbellulées.

**CACALIE.** *Cacalia.* Involucre cylindroïde. Calathide androgyniflore, tubuliflore. Aigrette simple, sessile.

Dioscoride a désigné par le mot καϰαλια un végétal qui nous est inconnu, mais dont la description peut s'adapter à la cacalie des Alpes. Ces synanthérées sont herbacées ou ligneuses. Toutes les parties du monde en possèdent.

La Cacalie à feuilles de laitron [1], qui porte de belles fleurs d'un rouge de sang, est cultivée dans nos jardins. M. Desportes dit que cette plante se mange dans l'Inde, dont elle est originaire, et qu'à la Chine on s'en sert en médecine.

**CINÉRAIRE.** *Cineraria.* Involucre unisérié, à folioles linéaires, soudées inférieurement. Akène cannelé ; aigrette sessile, filiforme, barbellulée.

Dérivé de *cinis, cineris,* cendre, ce mot indique la cou-

1 *C. sonchifolia.*

leur cendrée de la partie inférieure des feuilles de quelques cinéraires. Ces végétaux sont répandus sur tout le globe, particulièrement dans les régions tropicales.

La Cinéraire maritime [1], qui est entièrement couverte d'un duvet cotonneux et offre des feuilles pinnatifides, est une belle plante du midi de la France.

La Cinéraire pourprée, rapportée de Ténériff par Masson, en 1777, mérite encore d'être mentionnée. C'est une jolie espèce dont les fleurs pourpres exhalent le soir une odeur délicieuse.

**DORONIQUE.** *Doronicum.* Involucre à folioles linéaires. Akènes de la couronne cannelés, inaigrettés, glabres ; akènes du disque velus, à aigrette filiforme, barbellulée.

Selon Vaillant, ce mot vient de l'arabe *doronigi*, et signifie poison des léopards. Les doroniques sont indigènes des montagnes de l'Europe.

Le Doronique mort aux panthères [2] est une belle plante composée, à larges fleurs jaunes, qui était regardée, on ne sait pourquoi, comme funeste à ces carnassiers. Elle croît en France, et sert à orner les jardins.

**OTHONNE.** *Othonna.* Involucre unisérié, monophylle. Demi-fleurons lancéolés ; akène cylindroïde, à aigrette soyeuse.

Ces plantes sont originaires d'Afrique ; elles portent le nom qu'on leur donne dans cette partie du monde.

L'Othonne à feuilles de giroflée [3] est fort répandue dans les jardins ; c'est le type de ce genre.

1 *C. maritima.*
2 *D. pardalianches.*
3 *O. cheirifolia.*

**SENEÇON.** *Senecio.* Involucre caliculé, cylindroïde, à folioles unisériées, souvent sphacèlées au sommet. Réceptacle réticulé. Couronne liguliflore ou régulariflore. Aigrette sessile, longue, soyeuse.

La couleur blanche des aigrettes des seneçons, comparée à la barbe des vieillards, a déterminé cette dénomination, qui provient de *senex*, vieillard. Ces végétaux sont répandus sur les diverses régions du globe; un grand nombre se trouve en Europe.

Tournefort partageait ce groupe en deux sections : le genre *senecio*, dont les calathides sont totalement flosculeuses, et le *jacobæa*, chez lequel elles sont radiées; beaucoup d'auteurs ont adopté ses vues.

Le Seneçon commun [1] offre une calathide régulariflore; il abonde dans nos champs. On l'employait anciennement en cataplasmes contre les tumeurs inflammatoires; Boerhaave le prescrivait dans l'angine, et Tournefort comme vermifuge. Le docteur Finazzi, de Milan, a publié dans ces derniers tems une brochure dans laquelle il vante ce seneçon contre les convulsions. Il est inusité dans la médecine française; mais dans notre pays on le donne fréquemment à manger aux oiseaux.

Le Seneçon jacobée [2], qui abonde dans nos campagnes, appartient au genre *jacobæa* de Tournefort. Il doit son nom à l'époque de sa floraison. Cette plante, anciennement vantée contre une foule de maladies, est actuellement tombée dans l'oubli.

Le Seneçon élégant [3], dont les fleurons sont jaunes, et les demi-fleurons de couleur purpurine, et qui est originaire du

1 *S vulgaris.*
2 *S. jacobæa.*
3 *S. elegans.*

cap de Bonne-Espérance, est cultivé pour l'ornement des parterres.

**XV. NASSAUVIÉES.** Calathide labiatiflore, androgyniflore, incouronnée. Stigmatophores divergens, tronqués, à collecteurs piliformes, terminaux, touffus.

**NASSAUVIE.** *Nassauvia.* Réceptacle nu. Corolle labiée, à lèvre extérieure tridentée, l'interne bilobée. Squammellules laminées, denticulées.

Commerson a dédié ce genre au prince de Nassau, qui l'accompagnait dans ses voyages.

La Nassauvie odorante [1], qui exhale un parfum agréable et habite les terres magellaniques, est la seule espèce que l'on connaisse.

**XVI. MUTISÉES.** Calathide labiatiflore, ordinairement radiée. Stigmatophores convergens, courts; collecteurs papilliformes, épars.

**CHAPTALIE.** *Chaptalia.* Couronne double; l'extérieure liguliflore, l'intérieure abortiflore. Disque double, labiatiflore; l'extérieur androgyniflore, l'intérieur masculiflore. Akène incollifère; aigrette barbellulée.

Ce genre a été dédié au ministre Chaptal. Ventenat, qui en est le créateur, l'avait fondé pour une seule espèce.

La Chaptalie tomenteuse [2] est une plante herbacée, fort commune dans les forêts de la Caroline.

1 *N. suaveolens.* 2 *C. tomentosa.*

**XVII. TUSSILAGINÉES.** Calathide à couronne féminiflore ; disque masculiflore. Réceptacle nu. Style masculiflore à sommet claviforme, échancré, garni de collecteurs ; stigmates des fleurs femelles entourant les stigmatophores.

**TUSSILAGE.** *Tussilago.* Réceptacle nu, alvéolé. Couronne liguliflore ; disque régulariflore. Aigrette capillaire, barbellulée.

C'est de *tussim agere*, qui agit sur la toux, qu'est dérivé ce nom, la plante qui seule constitue ce groupe d'après H. Cassini, ayant depuis long-tems la réputation d'être salutaire dans les affections de poitrine.

Le Tussilage pas d'âne [1] doit son nom spécifique vulgaire à la configuration de ses feuilles, que l'on a comparées à l'empreinte du sabot d'un âne ; la dénomination de *farfara* est celle que les Latins donnaient au peuplier blanc ; elle a été imposée à ce tussilage par la comparaison que l'on a établie entre ses feuilles cotonneuses inférieurement et celles de cet arbre. Cette synanthérée fleurit au printems ; et comme elle ne développe ses feuilles qu'après ses fleurs, elle est désignée à cause de cela par l'épithète de *filius ante patrem* dans quelques vieux auteurs.

Le tussilage renferme du tannin et un principe extractif ; ses racines passent pour astringentes. Hippocrate l'employait contre l'ulcération des poumons. Dioscoride, qui le nommait *bechion*, ainsi que Galien et Pline, le vantent contre la toux, et de là vient sans doute sa réputation étendue ; mais cette plante, qui à son mucilage joint une certaine amertume, ne doit être bonne que dans les affections chroniques de la poi-

[1] *T. farfara.*

trine ; Barbier pense même qu'elle est plutôt tonique que béchique, ce que Meyer et Cullen admettaient sans doute, eux qui l'employaient contre les scrophules. En France, ce sont les fleurs de tussilage qui sont utilisées ; en Allemagne, on préfère les feuilles. Linnée dit que dans son pays on fume même celles-ci pour guérir la toux.

Le Tussilage pétasite [1], maintenant reporté dans un autre genre, à cause de ses fleurs flosculeuses et dioïques, et dont le nom spécifique, qui vient de πετασος, parasol, indique l'ampleur des feuilles, possède des feuilles astringentes et des fleurs qui sont réputées pectorales. Cette plante ayant été regardée comme bonne contre la teigne, a aussi été appelée Herbe aux teigneux.

**XVIII. ADÉNOSTYLÉES**. Calathide incouronnée ou radiée. Réceptacle inappendiculé. Stigmatophores semi-cylindriques, à collecteurs glanduliformes, extérieurs.

**PALÉOLAIRE**. *Paleolaria*. Involucre cylindroïde. Corolle paléacée intérieurement. Deux bourlets stigmatiques roses. Aigrette à huit ou dix paillettes membraneuses, ordinairement lancéolées, munies d'une énorme côte.

Par ce mot, on a voulu faire allusion à la structure de l'aigrette de ces synanthérées, qui est composée de squammellules paléiformes fort remarquables.

La Paléolaire à fleurs roses [2], qui est la seule espèce, croît au Mexique, et est cultivée dans nos écoles de botanique.

**XIX. EUPATORIÉES**. Calathide régulariflore,

1 *T. petasites.* 2 *P. carnea.*

androgyniflore. Clinanthe ordinairement inappendiculé. Aigrette nulle ou stéphanoïde; stigmatophores longs, convergens, cylindroïdes, entourés supérieurement de collecteurs glanduliformes ou papilliformes.

**STÉVIE**. *Stevia*. Involucre campanulé. Calathide androgyniflore, tubuliflore. Akène à cinq angles membraneux; Aigrette membraneuse.

C'est à J. Estève, médecin et botaniste espagnol du seizième siècle, que ce genre a été dédié; il est formé de végétaux herbacés ou sous-frutescens, originaires du Mexique ou des contrées voisines. Plusieurs, à cause de leur élégance, sont cultivés chez nous.

**AGÉRATE**. *Ageratum*. Involucre hémisphérique. Calathide tubuliflore. Stigmate unique. Akène quadrangulaire; aigrette squammeuse.

Agérate est formé de $\alpha$, privatif, et de $\gamma\eta\rho\alpha\varsigma$, vieillesse. Ce genre comprend des arbustes et des végétaux herbacés, à fleurs blanches ou violettes, et qui sont originaires des régions équinoxiales de l'Amérique et de l'Asie.

**PIQUÉRIE**. *Piqueria*. Involucre de quatre ou cinq squammes foliiformes. Réceptacle à quatre ou cinq fleurons. Anthères inappendiculées. Ovaire pédiculé.

C'est à un médecin espagnol, A. Piqueris, l'un des traducteurs d'Hippocrate, que l'on a dédié ces plantes; elles sont remarquables par leur ovaire, qui est situé sur une espèce de pédoncule charnu, coloré en vert, et qui s'insère au-dessus

de la base de cet organe, et aussi par leurs anthères, qui sont dépourvues d'appendices apicilaires, anomalie unique dans la famille des synanthérées. Les piquéries sont originaires du Mexique et du Pérou.

La Piquérie à feuilles trinervées [1], qui croît au Mexique, est cultivée dans nos jardins.

**EUPATOIRE**. *Eupathorium*. Involucre cylindroïde. Calathide régulariflore, androgyniflore. Akène pentagone; aigrette sessile, capillaire.

Ce genre a été dédié à Mithridate Eupator en mémoire de ses connaissances en botanique, et parce qu'il s'était servi le premier, à ce que dit Pline, de l'une de ses plantes. Les eupatoires sont ligneuses ou herbacées, et leurs fleurs purpurines ou blanchâtres sont disposées en corymbe ou en panicule. Presque toutes proviennent de l'Amérique.

L'Eupatoire à feuilles de chanvre [2], qui est la seule espèce européenne, est connue aussi sous le nom d'Eupatoire d'Avicenne, parce qu'elle était employée par ce médecin célèbre. Dioscoride et Galien en faisaient également usage. Maintenant elle est abandonnée; cependant Martius dit qu'en Russie ses fleurs sont administrées comme un préservatif de la rage. M. Righini a trouvé dans cette espèce un alcaloïde blanc, amer, qu'il nomme Eupatorine.

L'Eupatoire aya-pana [3], dont le nom spécifique est celui que les habitans des rives de l'Amazone lui donnent, fut apportée à l'île de France, en 1797, par le frère du capitaine Baudin, qui en déroba à cet effet un pied à un habitant du Brésil. Il croyait que cette plante était une panacée universelle, sur la réputation dont elle jouit dans ce pays, mais l'expérience a prouvé la nullité de ses vertus.

1 ***P. trinervia.***

2 *E. cannabinum.*

3 *E. aya-pana*

**KUHNIE**. *Kuhnia*. Corolle glandulifère ; anthères sublibres. Stigmatophores claviformes. Ovaire cylindroïde, hispidule, strié ; aigrette barbée.

C'est au voyageur A. Kühn qu'a été consacré ce genre. Linnée, Ventenat et Kunth disent que les anthères des kuhnies sont libres ; au contraire, Gœrtner et H. Cassini soutiennent qu'elles sont adhérentes ; mais ce dernier, qui n'ajoute que peu d'importance à ce caractère, émet qu'elles ne le sont que faiblement.

La Kuhnie faux eupatoire [1] a été rapportée de la Pensylvanie par le voyageur dont elle porte le nom.

**LIATRIS**. *Liatris*. Folioles involucrales appendiculées. Corolles à divisions étroites. Ovaire multinervé ; aigrette filiforme, barbée.

Les liatris ont le port des serratules, dont elles ont été séparées. Toutes sont indigènes de l'Amérique septentrionale.

La Liatris rude [2], plante herbacée, à fleurs purpurines, est un des types de cette coupe.

**XX. VERNONIÉES**. Calathide ordinairement incouronnée. Corolle staminifère, régulière. Stigmatophores semi-cylindriques ; collecteurs piliformes ou lamelliformes.

**ÉLÉPHANTOPE**. *Elephantopus*. Capitule à trois bractées foliiformes, cordiformes, contenant des

1 *K. eupatorioides.* 2 *L. squarrosa.*

calathides quadriflores. Aigrette à cinq squammellules filiformes, barbellulées, à base élargie.

Selon Vaillant, on a trouvé quelques rapports entre la forme de l'empreinte du pied d'un éléphant et celle des feuilles radicales des éléphantopes, et de là provient le nom de ces plantes, qui est formé de ελεφας, éléphant, et de πους, pied.

L'Éléphantope scabre [1], qui habite l'Inde orientale, est la seule espèce que mentionne H. Cassini.

**ÉTHULIE**. *Ethulia*. Involucre imbriqué. Akène pyramidal, pentagone, glanduleux, inaigretté, à bourlet coroniforme.

L'Ethulie conyzoïde [2] offre des corolles purpurines; les glandes qui recouvrent ses fruits exhalent une odeur forte, qui est analogue à celle de la rue. Cette synanthérée habite les bords du Nil, Madagascar et l'Inde.

**LAGASCÉE**. *Lagasca*. Folioles involucrales foliiformes, inégales. Fleurons à involucelle monophylle, quinquéfide. Aigrette membraneuse, laciniée.

Cavanilles a dédié ce genre au célèbre botaniste espagnol Lagasca, l'un des fondateurs de la science dans sa patrie. Les lagascées sont herbacées ou sous-ligneuses, et leurs fleurs blanches ou rouges sont disposées en capitules terminaux. Toutes sont indigènes de l'Amérique méridionale.

La Lagascée molle [3], qui habite Cuba, est cultivée dans les écoles de botanique.

1 *E. scaber.*
2 *E. conyzoides.*
3 *L. Mollis.*

**TARCHONANTHE**. *Tarchonanthus*. Fleurs dioïques. Calathide mâle subrégulariflore. Réceptacle pilifère ; nectaire vaste, en gobelet. Calathide femelle à corolles persistantes, servant d'aigrettes ; aigrette nulle.

Quelques botanistes avaient cru avec Linnée, Bergius et de Candolle que l'ovaire des tarchonantes était super, mais Gœrtner et H. Cassini sont d'un avis opposé, et ce dernier regarde comme un nectaire épigyne ce prétendu ovaire libre. Ces plantes sont originaires du cap de Bonne-Espérance.

Le Tarchonanthe camphré [1] est un arbrisseau dont les feuilles exhalent une odeur de camphre ; ses fleurs sont rouges ou blanches. On le cultive dans nos jardins botaniques.

**VERNONIE**. *Vernonia*. Involucre imbriqué, ovale. Réceptacle nu, alvéolé. Aigrette capillaire, non plumeuse.

Ce groupe a été consacré à la mémoire de G. Vernon, botaniste et voyageur. Il renferme des plantes originaires de l'Amérique septentrionale, surtout de la Virginie et de la Caroline.

## FAMILLE DES DIPSACÉES.

Fleurs ordinairement en capitules entourés d'un involucre polyphylle. Calice double ; l'extérieur membraneux, persistant ; l'intérieur ordinairement sétifère ; corolle monopétale, tubuleuse, quadri ou

[1] *T. camphoratus*.

quinquélobée ; deux à cinq étamines libres. Akène à graine pendante.

Les végétaux de cette famille sont herbacés, et portent ordinairement des feuilles alternes simples ou divisées. Ils ont des rapports avec les synanthérées et les rubiacées, mais ils se distinguent des premières par leur calice double et leurs étamines libres, et des secondes par leurs fleurs capitulées et leur embryon renversé.

**MORINE.** *Morina.* Calice extérieur épineux ; corolle bilabiée, quinquélobée, diandre.

Tournefort, par reconnaissance, a consacré ce genre à L. Morin, médecin qu'il avait chargé de ses leçons, pendant son voyage dans le Levant.

La Morine de Perse [1], qui habite l'orient, est l'unique espèce.

**CARDÈRE.** *Dipsacus.* Réceptacle à paillettes très-longues et épineuses. Corolle quadrilobée, tétrandre.

Ce nom provient de δίψαω, soif, parce que l'on trouve ordinairement de l'eau de pluie à la jonction des feuilles opposées des cardères, et qu'elle peut servir à désaltérer les voyageurs. Les quatre espèces que renferme ce genre viennent spontanément en France.

Le Cardère à foulon [2], que l'on nomme vulgairement Chardon, porte sur son réceptacle des paillettes recourbées, ce qui fait que ses têtes de fleurs servent généralement à peigner les draps. On le cultive en grand pour cet usage, en Picardie et en Normandie, surtout près des villes manufacturières de Lou-

1 *M. persica.* 2 *D. fullonum*

viers et d'Elbeuf. Martius dit que dans certains endroits de la Russie, l'extrait de ce cardère passe pour guérir la rage. L'eau qui se rassemble dans ses feuilles passait autrefois pour un excellent cosmétique, ce qui avait fait nommer cette plante Cuvette de Vénus.

Le Cardère des bois [1] n'est regardé, par Lamarck et Linnée, que comme une variété de l'espèce précédente.

**SCABIEUSE.** *Scabiosa.* Réceptacle sétifère. Corolle à quatre ou cinq lobes inégaux; quatre ou cinq étamines.

Par cette dénomination, qui est dérivée de *scabies*, gale, on a voulu indiquer la confiance qu'inspiraient certaines scabieuses contre cette maladie. Ces plantes habitent préférablement les pelouses sèches des montagnes; beaucoup d'entr'elles croîssent en Europe; les autres se trouvent dans l'Asie et l'Afrique.

La Scabieuse des champs [2] croît en France; elle est amère et sudorifique; quelques médecins l'emploient fréquemment contre les dartres et d'autres affections cutanées. La Scabieuse des bois jouit des mêmes propriétés.

La Scabieuse succise [3] offre une racine dont l'extrémité est tronquée brusquement, et comme cet organe passait autrefois pour être un souverain remède contre les affections pestilentielles, dans les siècles de crédulité, on s'imaginait que le diable en rongeait l'extrémité pour priver l'humanité de cette ressource; de cette croyance provient le nom de Mors du diable que l'on imposa à cette dipsacée. La racine de la scabieuse succise est amère et astringente. En Suéde, on en retire une fécule verte.

La Scabieuse pourpre noir [4], qui est originaire de l'Inde, où

1 *D. sylvestris.*
2 *S. arvensis*
3 *S. succisa.*
4 *S. atro-purpurea.*

on la cultive depuis un tems considérable sous le nom de Fleur des veuves ; elle est fréquemment employée à la décoration de nos jardins.

**KNAUTIE.** *Knautia.* Involucre unisérié, pauciflore. Calice interne cilié ou plumeux ; corolle quadrilobée, tétrandre.

C'est à C. Knaut, savant botaniste, qu'a été dédié ce genre que l'on avait précédemment réuni aux scabieuses.

La Knautie orientale [1] est cultivée dans les jardins botaniques.

## FAMILLE DES VALÉRIANÉES.

Calice monosépale, entier, denté ou roulé en dedans, et devenant aigrettiforme ; corolle monopétale, tubuleuse, quadri ou quinquélobée, irrégulière, ordinairement gibbeuse ou éperonnée ; une à quatre étamines ; ovaire triloculaire. Fruit nu ou aigretté, indéhiscent ; une à trois loges, dont une seule séminifère.

Les valérianées sont des végétaux à feuilles opposées ; elles diffèrent des dipsacées par leur calice simple.

**VALÉRIANE.** *Valeriana.* Calice à limbe roulé et devenant une aigrette ; corolle quinquélobée, à tube gibbeux ou éperonné ; trois étamines ; trois stigmates. Fruit aigretté.

Suivant Linnée, ce nom provient de celui d'un roi appelé

[1] *K. orientalis.*

Valère, qui se servit le premier de ces végétaux; il est plus probable qu'il est dérivé de *valere*, se bien porter, et qu'il indique les vertus médicales qu'on leur prêtait.

La Valériane officinale [1] habite la France; sa racine est un des meilleurs antispasmodiques; c'est une autre espèce de ce genre, la Valériane celtique, qui fournissait le fameux Nard, si renommé anciennement.

**VALÉRIANELLE.** *Valerianella.* Calice quinquédenté. Corolle inéperonnée, subrégulière, quinquélobée, triandre. Fruit inaigretté.

La Valérianelle mâche [2] se cultive dans nos jardins, comme plante potagère.

## FAMILLE DES RUBIACÉES.

Calice monosépale. Corolle monopétale, régulière, rotacée, subcampanulée, infundibuliforme ou tubuleuse; ordinairement quatre ou cinq étamines, rarement six ou sept. Fruit: deux coques monospermes, nuculaine, drupe, baie, ou capsule biloculaire, polysperme; endosperme ordinairement corné. Feuilles opposées et stipulées, ou verticillées.

Les végétaux de cette famille diffèrent extrêmement entr'eux, relativement à leur port; les uns sont herbacés, les autres forment de hauts arbres; jamais ils ne contiennent de sucs laiteux, ce qui les distingue des apocynées; leurs feuilles sont opposées ou verticillées, et constamment entières, car les

1 *V. officinalis.* 2 *V. olitoria.*

dentelures que l'on observe sur quelques unes ne sont dues qu'à des prolongemens de l'épiderme. Dans toutes les rubiacées dont les feuilles sont opposées, on découvre des stipules, ce qui constitue un caractère important pour isoler cette famille de celle des caprifoliées qui lui est fortement analogue. Cette vaste famille renferme environ mille à onze cents espèces; celles-ci sont disséminées dans toutes les zônes du globe, mais leur nombre augmente à mesure que l'on explore une contrée plus méridionale. A. Richard a publié, en 1829, une excellente monographie des rubiacées; nous suivrons les vues de ce célèbre professeur, pour la distribution des genres que nous décrivons parmi elles.

**1. ASPÉRULÉES.** Deux stigmates glanduleux, capitulés. Deux coques sèches ou charnues, indéhiscentes, monospermes.

**SHÉRARDIE.** *Sherardia.* Calice à six dents longues; corolle infundibuliforme, quadrilobée, tétrandre. Coques globuleuses, calicifères.

Ce genre est dédié à J. Shérard, possesseur d'un jardin botanique dans le comté de Kent; il ne contient qu'une espèce qui habite la France.

**ASPÉRULE.** *Asperula.* Calice à limbe nul; corolle ordinairement infundibuliforme ou subcampanulée, quadrifide, tétrandre. Coques subcharnues.

Les aspérités qu'offrent les feuilles de certaines espèces de ce groupe ont déterminé ce nom, qui est un diminutif de *asper*, âpre.

L'Aspérule à l'esquinancie [1], qui croît sur nos coteaux,

[1] *A. cynanchica.*

était autrefois employée contre les maux de gorge ; aujourd'hui, elle est inusitée.

L'Aspérule odorante [1], qui habite nos bois, exhale un parfum agréable, par la dessiccation. On l'a vantée dans quelques affections nerveuses, et Martius dit qu'en Russie on s'en sert contre l'hydrophobie.

**CRUCIANELLE.** *Crucianella.* Fleurs bractéifères. Corolle à quatre ou cinq divisions ordinairement terminées par un appendice sétacé. Quatre ou cinq étamines incluses. Coques striées.

Les crucianelles sont des végétaux herbacés qui habitent les régions méditerranéennes de l'Europe et de l'Asie.

**GARANCE.** *Rubia.* Corolle rotacée ou campanulée, quinquélobée, pentandre. Coques charnues, lisses, glabres.

*Rubia* provient de *ruber*, rouge, et indique le principe colorant contenu dans les racines des garances ; celles-ci sont herbacées et habitent les contrées extratropicales de l'ancien continent.

La Garance des teinturiers [2] croît spontanément dans les régions de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe qui avoisinent la Méditerranée. Sa racine rampe horizontalement ; lorsqu'elle est sèche elle est striée et recouverte d'un épiderme d'un brun rougeâtre, qui s'enlève avec facilité ; son écorce et sa moelle sont d'un rouge foncé, tandis que la partie ligneuse est jaunâtre, et elle ne contient que peu de substance colorante ; cet ingrédient doit sa propriété tinctoriale à plusieurs principes ; l'un d'eux a été reconnu par MM. Kuhlmann, Robiquet et Collin, et nommé Alisarine, et l'autre a été appelé Purpurine, par les deux derniers.

1 *A. odorata.* 2 *R. tinctorum.*

La racine de ce végétal est appelée Alisari, quand elle est entière, et ce n'est qu'à celle qui est réduite en poudre que les commerçans donnent le nom de Garance; on en fait une grande consommation pour la teinture en rouge, aussi est-elle cultivée dans beaucoup de pays; celle qui provient de Smyrne, de Chypre et de Hollande est fort estimée; les environs d'Athènes en possèdent de grandes plantations, et Thomson dit que l'Angleterre en importe chaque année, de la Zéelande, pour cinq millions.

Ce fut Colbert qui, le premier en France, encouragea la culture de la garance; et l'on vit Louis XV, en 1756, accorder une exemption d'impositions, de vingt ans de durée, à tous ceux qui cultiveraient ce végétal dans les terrains précédemment stériles; ce fut de cette époque que ses plantations prirent quelque extension; car, auparavant, on en comptait fort peu dans notre pays. Actuellement les garances indigènes des environs d'Avignon et de Strasbourg sont fort estimées.

On forme les garancières par le semis en place, par le semis en pépinière, ou à l'aide de la séparation des racines; c'est ce dernier procédé qui est préféré, parce qu'il est plus rapide. La garance se cultive dans des terrains profonds, que l'on a soin de défoncer pour mieux permettre à ses racines de s'étendre; il faut environ trois ans pour que celles-ci acquièrent le degré de développement qui leur est convenable, et, pour le favoriser, on les bine chaque année.

M. Doebereiner, d'Iéna, est parvenu à obtenir une liqueur alcoolique de la racine de cette plante, par un moyen qui ne la prive pas de son principe colorant. Dans quelques pays, le feuillage de celle-ci sert de fourrage ou pour écurer la vaisselle d'étain.

La garance faisait partie de la matière médicale ancienne; déjà Hippocrate, Galien et Dioscoride s'en servaient; on la regardait, de leur tems, comme diurétique, probablement à cause de la faculté qu'elle possède de colorer les urines; on

l'administrait alors contre la pierre, la dyssenterie et l'épilepsie. Sydenham la préconisait dans la jaunisse; en 1756, Mizaud découvrit que cette racine, administrée à l'intérieur, jouissait de la propriété de rougir les tissus des animaux, et Duhamel mit hors de doute ce phénomène; son action se porte jusque sur les os, et elle leur donne de la densité en même tems qu'elle les colore en rouge; mais Linnée a remarqué que, quand son usage était long-tems continué, il produisait la maigreur et des affections cancéreuses qui entraînent la mort des animaux soumis aux expériences. Il serait donc imprudent de l'administrer dans le rachitisme, ainsi que quelques médecins l'ont conseillé.

**CAILLE-LAIT.** *Galium.* Corolle rotacée, quadrifide, tétrandre. Coques sèches ou subcharnues, lisses, tuberculeuses ou hispides.

Cette appellation est dérivée de γαλα, lait, parce que l'on croyait qu'un de ces végétaux pouvait faire cailler ce liquide. Les *galium* sont presque tous herbacés; ils habitent les régions tempérées et septentrionales du globe.

Le Caille-Lait grateron [1] était appelé Philantrope par les Grecs, à cause de sa disposition à s'attacher aux habits des passans; ce végétal, qui est fort commun chez nous, servait dans l'ancienne médecine; on l'a même vanté récemment, comme antiscorbutique et anticancéreux, mais on a reconnu son inefficacité; Martius dit que les cosaques de l'Ukraine en font usage pour se préserver de la rage.

Le Caille-Lait jaune [2], qui habite nos climats, offre des fleurs jaunes que l'on emploie pour colorer le fromage de Chester; mais, ainsi que l'ont reconnu Young et Parmentier, elles ne jouissent point de la propriété de faire cailler le lait, qu'on leur prête vulgairement. Le principe colorant qu'elles

1 *G. aparine.* 2 *G. verum.*

renferment peut se fixer sur la laine, aussi elles servent dans les arts pour la teinture de celle-ci. Ce *galium* a quelquefois été administré dans les affections nerveuses, et spécialement contre l'épilepsie.

**VAILLANTIE.** *Vaillantia.* Fleurs polygames, ternées; la moyenne hermaphrodite, les latérales mâles ou neutres. Corolle hermaphrodite rotacée, quadrilobée, tétrandre. Semence subnue, unique par avortement. Corolle neutre trilobée.

Ces végétaux rappellent S. Vaillant, botaniste français; ils sont herbacés et portent des feuilles quaternées; l'Europe est leur patrie.

La Vaillantie croisette [1], qui croît dans nos bois, possède une racine que Spielmann dit avoir la propriété de teindre les os en rouge; on l'employait autrefois en médecine, comme astringente. Cette plante doit être actuellement rangée parmi les *galium*.

**11. ANTHOSPERMÉES.** Deux stigmates subulés, poilus. Fruit sec ou charnu, indéhiscent, à deux loges monospermes.

**ANTHOSPERME.** *Anthospermum.* Fleurs ordinairement dioïques. Calice entier ou à quatre ou cinq dents courtes; corolle à trois, quatre ou cinq divisions; trois ou quatre étamines.

Ces végétaux portent une appellation dérivée de ανθοσπερμα, fleur-semence. Ils sont sous-ligneux et habitent l'Afrique.

1 *V. cruciata.*

**PHYLLIS.** *Phyllis.* Calice bidenté ; corolle subcampanulée, quinquélobée, pentandre ; deux stigmates filiformes, poilus. Fruit sec.

Les phyllis ont un nom qui indique la beauté de leur feuillage ; il provient de φυλλον, feuille ; elles croissent dans les îles Canaries.

**111. OPERCULARIÉES.** Fruits uniloculaires, monospermes, soudés, s'ouvrant en deux valves, dont les intérieures forment une sorte d'opercule, et les externes les parois d'une espèce de capsule.

**OPERCULAIRE.** *Opercularia.* Fleurs en capitules globuleux ; calice à trois à cinq lobes charnus, persistans ; corolle subinfundibuliforme. Capsules bivalves.

Les operculaires sont des végétaux herbacés qui habitent l'Australasie.

**1V. SPERMACOCÉES.** Styles imple ; stigmate bilamellé. Deux coques monospermes, sèches ou charnues, déhiscentes ou indéhiscentes.

**SPERMACOCÉE.** *Spermacoce.* Corolle infundibuliforme, quadrifide, tétrandre. Coques closes ou fendues.

Les spermacocées portent une dénomination composée de σπερμα, semence, et de ακοκε, aiguillonnée ; elles croissent dans les régions chaudes.

**CÉPHALANTHE.** *Cephalanthus.* Fleurs capitu-

lées ; réceptacle sphérique, soyeux. Corolle quadrilobée, tétrandre. Fruit subtétragone.

Les céphalanthes portent un nom formé de κεφαλη, tête, et de ανθος, fleur ; ils habitent l'Amérique.

**SÉRISSE.** *Serissa.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée, pentandre. Fruit calicifère, subcharnu, à deux nucules.

La Sérisse fétide [1], qui est un arbrisseau de l'Inde, est l'unique espèce de ce genre.

**V. COFFÉACÉES.** Drupe à deux nucules planoconvexes, osseux ou cartilagineux ; graines offrant un sillon ou une fossette ; endosperme corné.

**CAFFÉ.** *Coffea.* Calice quinquédenté ; corolle infundibuliforme, quinquélobée, pentandre. Graine offrant une rainure longitudinale sur saface plane.

Les caffés sont des végétaux ligneux, qui portent parmi nous leur nom arabe ; tous habitent l'ancien continent.

Le Caféier vulgaire [2] est un arbrisseau qui habite les régions brûlantes de l'Ethiopie et de l'Arabie ; il commence à donner des fruits à deux ans ; à cinq, ce végétal est dans tout son produit, et porte deux récoltes chaque année, ce qui se continue jusqu'à l'âge de trente-cinq à quarante ans : chaque récolte donne environ cinq livres de semences. Ce sont celles-ci que nous employons sous le nom de café.

Par l'analyse, le café donne un principe immédiat, cristallisable, qui est appelé Caféine ; et selon M. Payssé, un acide particulier, qu'il nomme Acide Cafique. M. Sarzeau dit que

1 *S. fœtida.* 2 *C. arabica.*

cette graine contient la 8/1,000,000e. partie de son poids de cuivre, de telle manière que les Européens, qui consomment environ 70,000,000 de kilogrammes de café, mangent annuellement 560 kilogrames de cuivre.

Selon quelques érudits, le caféier paraît avoir été connu des Hébreux et des Grecs, ainsi que des Arabes, parmi lesquels Avicenne le désigne sous le nom de *Bun*. Dans les tems modernes, ce fut Rauwolf qui, en 1583, en donna la première description dans son voyage au Levant; après, en 1640, vint celle de Prosper Alpin, qui est plus exacte; puis enfin A. de Jussieu le décrivit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1713.

Les Hollandais, vers la fin du XVIIe. siècle, s'étaient procuré quelques pieds de caféiers, dans les environs de Moka, et les avaient transportés dans leurs colonies de Surinam et de Batavia; un échantillon d'un de ces arbustes, provenu de ce dernier pays, fut envoyé à Amsterdam, et s'y multiplia par la culture; bientôt après, le roi de Hollande fit présent d'un pied de ses caféiers à Louis XIV. Ce fut, suivant Raynal, en 1726 que le chevalier de Clieu fut chargé, par le ministère français, de porter deux de ces arbrisseaux à la Martinique; un seul put être conservé par ses soins, et bientôt implanté sur cette île, il y prospéra si rapidement que, à la mort de cet officier, la France recevait de celle-ci plus de dix millions de livres de café, dont 3,728,868 livres entraient par le port du Hâvre.

Parmi les orientaux, le café est d'un usage immémorial. Suivant quelques uns, ses vertus auraient été révélées par un mufti nommé Ehadely, qui en buvait abondamment, afin de chasser le sommeil et de se tenir constamment en prière pendant les nuits; d'après d'autres, leur connaissance serait due au supérieur d'un monastère de l'Arabie : ayant observé que les chèvres qui broutaient le fruit des caféiers étaient fort turbulentes, celui-ci s'imagina d'en administrer à ses moines, pour les empêcher de s'endormir pendant les offices.

Ce qu'il y a de certain, c'est que d'après les manuscrits de la bibliothèque royale, le café était déjà en usage en Perse, dès l'an 875. Ce fut le sultan Sélim qui l'introduisit à Constantinople, après sa conquête de l'Egypte, en 1517, et quelques années après il y eut des cafés publics dans cette ville. Des établissemens semblables s'ouvrirent en Italie, en 1645, à Londres, en 1652. Suivant Dulaure, ce fut Soliman aga, ambassadeur de la Porte près de Louis XIV, qui, en 1669, enseigna aux habitans de Paris l'usage de la semence de Moka; quelques années après, un Arménien ouvrit le premier café dans cette ville, et Procope érigea le second. Le grand roi fut un des premiers Français qui essayèrent la liqueur arabique

Lors de l'introduction du café, les médecins le considérèrent comme nuisible à la santé. On sait jusqu'à quel âge sont cependant parvenus Fontenelle et Voltaire qui en faisaient un si grand usage ; c'est ce qui le fit nommer un Poison lent par le premier. Nous avons vu, dans une auberge de Lens-le-Bourg, au pied du Mont-Cénis, une bonne femme âgée de cent seize ans, qui avait l'habitude d'en boire vingt-cinq à trente tasses chaque jour. Cette liqueur est digestive et stomachique ; elle accélère la circulation et donne de l'aptitude aux fonctions intellectuelles ; les orientaux en font une grande consommation et la boivent mêlée à son marc ; dans les cafés algériens, elle ne se vend qu'un sou la tasse. Quoique cette boisson convienne à presque tout le monde, quelques personnes sont cependant remarquables par l'aversion qu'elles ont pour elle. Dans son dictionnaire philosophique, Bayle cite un homme chez lequel elle produisait un effet vomitif, et qui ne pouvait même passer devant un café, sans en être incommodé.

Administré par des mains habiles, le café peut devenir d'un grand secours dans la thérapeutique. Prosper Alpin dit que les femmes égyptiennes le prennent comme emménagogue. Lanzoni rapporte qu'il est efficace contre les diarrhées

chroniques; mais c'est surtout comme fébrifuge que cette graine est énergique. MM. Orfila et Bégin conseillent de l'employer pour combattre l'empoisonnement par l'opium; Percival l'avait fait avant eux, et son efficacité dans ces circonstances est démontrée par les orientaux qui boivent en même tems de si fortes doses d'opium et de café.

**CÉPHAELIS.** *Cephaelis.* Fleurs subcapitées. Corolle tubuleuse ou infundibuliforme, quadri ou quinquélobée; quatre ou cinq étamines. Nucules subosseux.

Le Céphaelis ipécacuanha [1] qui fleurit en janvier, est une plante herbacée qui habite le Brésil, et dont le nom, que Margrave écrit *épicacoanha*, veut dire Racine rayée; c'est la région inférieure de sa racine qui constitue l'Ipécacuanha annelé des officines; celui-ci est formé d'une partie centrale subligneuse et blanche, entourée d'anneaux corticaux, irréguliers et rugueux. M. Pelletier, qui a analysé ce médicament, l'a trouvé formé de: 1°. une matière grasse, huileuse, brune, très-odorante, d'où paraît dépendre sa saveur; 2°. une substance particulière, simple, nommée Émétine, et dans laquelle réside la propriété vomitive; 3°. cire végétale; 4°. gomme; 5°. amidon; 6°. ligneux; et 7°. d'acide gallique.

Les premières notions que l'on eut sur l'ipécacuanha furent dues à Margrave et à Pison, qui, dans leur histoire naturelle du Brésil, publièrent la description et la figure de la plante qui le fournit. Mais il règne tant de vague dans leur œuvre, que les savans, indécis, attribuèrent cette racine à des végétaux divers. Rai la croyait produite par une espèce de Parisette; Linnée, dans sa matière médicale, émit d'abord que c'était un chèvrefeuille, et dans la suite une violette; cette dernière opinion prévalut long-tems. Mutis envoya à

[1] *C. ipecacuanha.*

Linnée, en 1781, la description et la figure d'une plante qui, au Pérou, produit une espèce d'ipécacuanha, et il lui donna le nom de *Psycotria emetica;* mais cette plante, que Linnée fils mentionna, n'était point celle qui donne la racine employée aujourd'hui, et elle ne se trouve plus dans le commerce, où elle portait autrefois le nom d'Ipécacuanha strié. Le docteur Gomès, qui avait observé, au Brésil, l'espèce qui produit réellement l'ipécacuanha, et en avait rapporté des échantillons, publia à Lisbonne, en 1801, une dissertation intitulée *Memoria sobre Ipecacuanha,* dans laquelle il l'a fait connaître. Mais le professeur de botanique portugais Brotero s'empara de ses documens, et ils furent publiés en Angleterre en 1802, et en France en 1813, dans des journaux où on lui attribua la gloire de sa découverte, et dans lesquels cette plante fut nommée *Cephaelis ipecacuanha,* pour la distinguer de celle décrite par Mutis. Ensuite, A. Richard, par son excellente dissertation inaugurale, contribua à l'histoire des végétaux qui fournissent la racine vomitive.

Les propriétés de l'ipécacuanha furent connues des Portugais, dès les premiers tems de la découverte de la plante qui le produit : dans leur foi en ses vertus, ceux-ci le nommèrent Racine d'or, nom que les français transformèrent en celui de Mine d'or végétale ; déjà Pison et Margrave énumèrent ces propriétés dans leurs œuvres, mais malgré leurs éloges, ce médicament fut long-tems avant d'obtenir la vogue. Un négociant de Paris, M. Grenier, en avait rapporté d'Espagne cent cinquante livres, et, pour en obtenir le débit, il s'adjoignit Helvétius, médecin éclairé, de Reims, qui d'abord scella le nom de ce médicament. Mais l'ipécacuanha ayant obtenu de grands succès dans ses mains, Louis XIV, pour lui témoigner sa reconnaissance de cette innovation, lui accorda 1,000 louis d'or, présent qui occasionna, entre le marchand et le grand père de l'illustre philosophe, un différent que le Châtelet et le Parlement vidèrent en faveur du dernier.

Ce fut à compter de cette époque que l'usage de cette

racine se répandit, non seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe. C'est surtout comme vomitive qu'on l'emploie ; quelques médecins l'ont fortement préconisée dans le flux intestinal, et je crois que c'est Zimmermann qui la nommait Ancre de salut de la dysenterie.

**SIDÉRODENDRE.** *Siderodendrum.* Corolle quadrilobée, tétrandre. Semence offrant une dépression sur sa face interne.

Les sidérodendres ont un nom qui provient de σιδηρος, fer, et de δενδρον, arbre ; ce sont des arbustes indigènes de l'Amérique.

Le Sidérodendre triflore [1] est connu de tout le monde sous le nom de Bois-de-fer.

**CHIOCOCCE.** *Chiococca.* Corolle subcampanulée, quinquélobée ; cinq étamines incluses ; stigmate à deux lames soudées. Fruit globuleux, comprimé.

Les chiococces ont un nom dérivé de χιον, neige, et de κοκκος, fruit. Ce sont des arbustes ou des arbrisseaux qui habitent l'Amérique méridionale.

**PÉDÉRIE.** *Pæderia.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée, velue intérieurement ; cinq étamines. Fruit coriace, fragile.

La Pédérie fétide [2], qui est l'unique espèce de ce genre, est un arbuste sarmenteux qui croît dans l'Inde.

**VI. GUETTARDACÉES.** Drupe à plusieurs loges monospermes ; graines sans sillon ; endosperme charnu.

1 *S. triflorum.* 2 *P. fœtida.*

**GUETTARDE.** *Guettarda.* Corolle tubuleuse à quatre à neuf lobes ; quatre à neuf étamines. Drupe à trois à neuf loges.

Ce genre, dédié au botaniste Guettard, est composé d'arbres ou d'arbrisseaux presque tous indigènes de l'Amérique.

**CUVIÉRIE.** *Cuviera.* Corolle quinquélobée, pentandre. Fruit quinquéloculaire.

Ce genre, dédié à l'illustre Cuvier, ne contient qu'un seul arbuste originaire de Sierra-Leona.

**MITCHELLIE.** *Mitchella.* Ovaires biflores. Corolle infundibuliforme, quadrilobée, tétrandre. Double nuculaine biombiliqué, contenant huit nucules.

La Mitchellie rampante [1], arbuste de l'Amérique septentrionale, est l'unique espèce de ce genre, qui est dédié au voyageur anglais J. Mitchell.

**VII. CORDIÉRÉES.** Fruit charnu, pluriloculaire ; loges mono ou dispermes, non osseuses.

**CORDIÉRIE.** *Cordiera.* Fleurs unisexes monoïques. Corolle à tube comme cartilagineux ; quatre stigmates linéaires. Baie à quatre à huit loges.

Ce genre a été ainsi nommé en l'honneur de M. Cordier, membre de l'institut et professeur de géologie au Jardin du roi ; il ne contient qu'une espèce de la Guyane.

1 *M. repens.*

**VIII. HAMÉLIACÉES.** Fruit charnu, ordinairement quinquéloculaire ; loges polyspermes, non osseuses.

**HAMÉLIE.** *Hamelia.* Corolle infundibuliforme, quinquéfide, pentandre ; stigmate pentagone, glanduleux.

Ce groupe a été consacré à la mémoire de H. Duhamel, botaniste français ; il se compose de plantes sousligneuses indigènes de l'Amérique.

**IX. ISERTIÉES.** Drupe à quatre à cinq nucules osseux ; polyspermes.

**ISERTIE.** *Iserta.* Corolles à six lobes ; six étamines, six stigmates.

Ces végétaux sont dédiés à Isert, botaniste danois ; ils habitent la Guyane française.

**X. GARDÉNIACÉES.** Baie à deux loges non osseuses, polyspermes.

**GARDÉNIE.** *Gardenia.* Corolle longuement tubuleuse, à cinq ou six lobes ; cinq ou six étamines sessiles. Fruit pulpeux, calicifère ; semences planes ou anguleuses.

C'est à A. Garden, naturaliste anglais, que ce genre a été dédié ; il est composé de végétaux qui habitent en grande partie les contrées intertropicales.

**POUCHÉTIE.** *Pouchetia.* Corolle infundibuli-

forme, quinquéfide, glabre intérieurement, pentandre. Péricarpe mince, subcrustacé, couronné par le calice.

Ce genre, que la bienveillante amitié de notre excellent maître M. A. Richard nous à dédié, ne contient qu'une seule espèce :

La Pouchétie africaine [1], plante frutescente, à feuilles opposées, accompagnées de stipules mucronées.

**XI. CINCHONÉES.** Capsule bivalve, à deux loges polyspermes.

**RONDELÉTIE.** *Rondeletia.* Corolle tubuleuse, quadri ou quinquélobée ; quatre ou cinq étamines. Capsule subglobuleuse, couronnée par le calice. Semences aptères, subpolyèdres.

Les rondeléties rappellent le nom du naturaliste Rondelet ; elles habitent l'Amérique méridionale.

**PINCKNEYE.** *Pinckneya.* Corolle subinfundibuliforme, quinquélobée ; cinq étamines saillantes. Capsule subglobuleuse, nue au sommet, graines marginées.

La Pinckneye pubescente [2], végétal ligneux qui habite l'Amérique septentrionale, est l'unique espèce.

**QUINQUINA.** *Cinchona.* Calice quinquédenté, persistant ; corolle infundibuliforme ou hypocratériforme, quinquélobée ; cinq étamines incluses.

[1] *P. africana.* [2] *S. pubescens.*

## Capsule ovoïde, à valves septicides; semences ailées.

La partie corticale de ces végétaux est appelée *Kin* ou *Kina*, par les sauvages américains, et plus souvent *Kinkin* ou *Kinakina*, mots qui signifient écorce, écorce des écorces, et que l'on a rendus, dans notre langue, par ceux de *quina* et de *quinaquina*, dont on a fait Quinquina par syncope. La dénomination de *Cinchona* rappelle le nom de la comtesse del Cinchon, vice-reine du Pérou, que l'on raconte avoir fait connaître, en Europe, les vertus de l'écorce de ces végétaux.

Les quinquinas sont des arbres ou des arbustes à feuilles opposées et stipulées, et dont l'inflorescence est ordinairement corymbiforme; ils habitent presque tous l'Amérique méridionale. M. de Humboldt s'est assuré qu'ils croîssent à une élévation d'environ mille toises au-dessus du niveau de la mer, et parfois, dans des climats dont la température est inférieure à celle de la France, ce qui doit donner l'espoir de pouvoir les naturaliser dans notre patrie. On dit que l'Inde en possède plusieurs espèces.

Ce fut la Condamine qui, pendant son séjour au Pérou, découvrit, le premier, ces végétaux dont l'écorce était célèbre depuis long-tems en Europe, sans que l'on connût ceux qui la produisaient. Dans la suite, Ruiz et Pavon, auteurs de la Flore du Pérou, et leurs successeurs Zéa et Tafaalla, puis Mutis, qui voyagea dans la Nouvelle-Grenade, donnèrent de grands détails sur les arbres qui fournissaient le quinquina. De Humboldt et Bonpland, par leurs excursions dans les pays qu'ils habitent, et MM. Martius et Auguste Saint-Hilaire, qui ont exploré le Brésil, ont complété nos connaissances sur ce sujet.

Le Quinquina gris ou de la Condamine [1] est un grand arbre

[1] *C. condaminea.*

qui habite les Andes péruviennes des environs de Loxa, ainsi que la république de Colombie. Son écorce se trouve dans le commerce en morceaux roulés et peu épais, dont la surface extérieure est rugueuse et d'une couleur grise blanchâtre, tandis que l'interne est fauve ou brunâtre; sa saveur est seulement amère. C'est cette écorce que l'on connaît sous les noms de Quinquina gris et de Quinquina de Loxa.

Le Quinquina rouge [1] est un bel arbre qui s'élève jusqu'à cent pieds, et dont les feuilles elliptiques offrent jusqu'à deux pieds de longueur. Il habite le Pérou et est commun aux environs de Santa-Fé de Bogota. L'écorce de cette espèce, qui est appelée Quinquina rouge dans les officines, est reconnaissable à sa teinte d'un rouge foncé, ainsi qu'à sa saveur amère et fortement astringente.

Le Quinquina jaune [2] est un arbre dont les jeunes rameaux sont pubescens et les feuilles cordiformes, alongées; on le trouve dans diverses provinces du Pérou. Dans le commerce, son écorce est en morceaux épais, d'une teinte jaune rougeâtre, et dont la texture se compose de fibres raides. Cette écorce, appelée Quinquina jaune, se fait aussi remarquer par sa saveur essentiellement amère, sans trace d'astringence.

Le Quinquina orangé [3] est un arbre dont les feuilles sont lancéolées, et qui habite les montagnes du Pérou; son écorce, qui est aujourd'hui fort rare, se reconnaît à sa couleur d'un jaune rougeâtre, à sa cassure fibreuse, ainsi qu'à sa saveur amère et aromatique.

Le Quinquina blanc [4] ne s'élève guère qu'à une douzaine de pieds; ses feuilles sont ovales, soyeuses en dessous; il habite les Andes péruviennes. L'écorce de cette espèce n'existe aujourd'hui que dans les collections; elle est grisâtre et verruqueuse à l'extérieur.

L'écorce des quinquinas se récolte durant les mois de

1 *C. oblongifolia.*
2 *C. cordifolia.*
3 *C. lancifolia.*
4 *C. ovalifolia.*

septembre, d'octobre et de novembre ; on la détache de leurs branches ou de leurs troncs, à l'aide de couteaux, et ensuite on la fait sécher au soleil ; les ouvriers qui s'occupent de ce travail sont appelés Cascarilleros. Ce sont les anglais ou les anglo-américains qui importent aujourd'hui ce médicament en Europe. De Humboldt dit que l'on en expédie douze à quatorze mille quintaux chaque année, de l'Amérique. Il en est entré en France deux cent mille livres pendant certaines années, mais il est vrai que nous en exportions une partie. Cette précieuse écorce a valu jusqu'à cent francs la livre, pendant les dernières guerres européennes, mais la paix et la découverte de nouvelles forêts de quinquinas la font actuellement donner à un prix excessivement bas, à trois francs ou cinquante sous la livre.

Dans le commerce, on trouve aujourd'hui un grand nombre de variétés d'écorces de quinquinas, mais il n'est pas toujours facile d'assigner l'espèce végétale qui les produit, à cause des différences que leur imposent l'âge des branches sur lesquelles on les récolte, les procédés de dessiccation et le climat.

Les chimistes, après avoir à peu près inutilement tourmenté le quinquina pendant quarante ans, découvrirent enfin dans cette écorce deux Alcaloïdes importans. Déjà Beaumé avait entrevu dans celle-ci une matière rouge que Fourcroy signala ensuite avec plus de précision. Ce dernier et Vauquelin démontrèrent aussi l'existence d'un acide particulier qu'ils appelèrent Acide kinique. En 1815, Reuss, chimiste moscovite, et plus tard, Gomès de Lisbonne, obtenaient un principe que le premier nommait Amer cinchonique, et l'autre Cinchonin. Enfin, éclairés par ces travaux, en 1820, Pelletier et Caventon parvinrent à extraire, dans toute leur pureté, deux alcaloïdes que l'on appela Cinchonine et Quinine. Le premier se trouve principalement dans le quinquina gris, et le second dans le jaune. M. Sertuerner vient en outre d'en signaler un autre qu'il nomme Chinoïdine, et

qu'il prétend encore plus énergiquement fébrifuge que les précédens.

L'analyse du quinquina gris donne les produits suivans : cinchonine unie à l'acide kinique ; matière grasse verte ; matière colorante rouge (rouge cinchonique) ; matière colorante rouge soluble ( tannin ) ; matière colorante jaune ; kinate de chaux ; gomme ; amidon et ligneux. L'analyse du quinquina jaune offre : quinine ; kinate acide de quinine ; rouge cinchonique ; matière colorante rouge soluble (tannin ) ; matière grasse ; quinate de chaux ; amidon ; ligneux ; matière colorante jaune.

Il existe différentes versions relativement à la découverte des propriétés médicales des quinquinas ; on a prétendu qu'elles furent révélées par l'exemple d'hommes ou d'animaux qui se trouvèrent guéris de la fièvre, après avoir bu de l'eau de mares dans lesquelles macéraient des troncs de ces rubiacées ; mais on raconte plus généralement que ce fut un sauvage américain qui administra leur écorce à un espagnol malade, logé dans sa cabane, ou au corrégidor de Loxa, et qu'ensuite l'un ou l'autre l'employa sur la comtesse del Cinchon, et la sauva de la tombe où la conduisait une fièvre intermittente rebelle. On ajoute que cette dame fit connaître ce médicament, de concert avec son médecin D. Juan Lopès de Véga, lors de son retour en Espagne, en 1640. Le nom de Poudre de la comtesse, que l'on donna long-tems à cette écorce, semblerait déposer en faveur de la dernière partie de ce récit ; mais de Humboldt en a singulièrement ébranlé la première, en affirmant que dans les localités où l'on exploita d'abord le quinquina, ses vertus médicales sont totalement inconnues aux sauvages qui sont fréquemment attaqués de fièvres intermittentes rebelles, et qui n'en veulent jamais prendre dans ces maladies ; M. Fée dit même qu'ils pensent que cette écorce est un poison qui détermine la gangrène, et que l'on ne vient la leur enlever que pour l'employer dans la teinture. Enfin, on dit aussi, et cette opinion paraît la plus probable à de

Humboldt, que ce furent les jésuites de Loxa, qui, ayant quelques connaissances en médecine, découvrirent les propriétés du quinquina, que son amertume leur fit sans doute essayer contre les fièvres, maladies communes dans ce pays. On sait que ce corps religieux favorisa beaucoup l'emploi de ce médicament, et que son débit fut pour lui une source de richesses: longtems il porta même le nom de Poudre des Jésuites.

Quoiqu'il en soit, ce fut vers 1640 que le quinquina fut introduit en Espagne, et dès 1642 on vit éclore un ouvrage de Barba, médecin de ce pays, qui parle de ses propriétés. Bientôt après, son usage se répandit dans toute l'Europe, malgré les protestations des médecins, et les sarcasmes de Guy Patin qui allait jusqu'à dire que ce remède était tombé complètement dans l'oubli. En France, sa propagation fut principalement due à un anglais nommé Talbot, qui, à ce que dit madame de Sévigné, en faisait payer chaque dose près de cinq mille francs. Ce médicament inspira un poëme à La Fontaine, dans lequel il lui prête la guérison de Colbert et de Condé; il devint ensuite tellement de mode à la cour de Louis XIV, que Racine disait que l'on n'y voyait que des gens qui avaient le ventre plein de quinquina; et les courtisans d'alors faisaient usage au dessert d'un vin de quinquina qui se buvait en guise de liqueur. Le roi prit lui-même de cette écorce, en 1687 et en 1688, et il acheta ensuite le secret de Talbot pour en faire jouir le public.

Le quinquina possède deux vertus distinctes, qui le rendent le plus précieux des médicamens; il triomphe de toutes les maladies périodiques, et c'est le premier des toniques, ainsi que le nommait Barthez. C'est principalement contre les fièvres intermittentes qu'il déploie toute son efficacité, et qu'il est d'un usage plus vulgaire; il réussit même parfois à les guérir, administré à l'extérieur, et chez quelques malades ses émanations ont suffi pour cela, ainsi qu'on l'observa sur des fiévreux que l'on mit coucher dans des magasins remplis de cette écorce; mais c'est surtout par sa puissance pour com-

battre les fièvres intermittentes pernicieuses que le quinquina confond les détracteurs de la médecine; car dans ces maladies, comme on le voit dans les écrits de Torti, de Morton et d'Alibert, il arrache une foule de personnes à une mort inévitable, et justifie ces épithètes pompeuses que lui donnèrent certains médecins tels que Geoffroy, qui l'appelait un présent de la divinité; Morton, qui le nommait antidote Herculéen, Protée; Redi et Sydenham, qui le décoraient du titre de miraculeux et d'admirable. Dans toutes les affections où prédomine la faiblesse, on retire de grands avantages du quinquina.

Le Quinquina piton [1], qui habite les montagnes des Antilles, où il est employé comme fébrifuge, appartient au genre *exostemma*, qui ne diffère du *cinchona* que par ses étamines saillantes.

## FAMILLE DES CAPRIFOLIÉES.

Calice monosépale; corolle monopétale ou polypétale, régulière ou irrégulière, quadri ou quinquélobée; quatre ou cinq étamines. Baie monosperme ou polysperme.

Les caprifoliées sont des végétaux ligneux dont toutes les feuilles sont opposées et sans stipules.

**LINNÉE.** *Linnæa.* Corolle campanulée, quinquélobée, tétrandre. Baie à trois loges dispermes.

La Linnée boréale [2], petit arbuste rampant qui habite les régions polaires des deux continens, est l'unique espèce de ce groupe, consacré à la mémoire de Linnée, le plus célèbre des botanistes.

1 *C. montana.* Badier. 2 *L. borealis.*

**TRIOSTÉE.** *Triosteum.* Corolle tubuleuse, irrégulière, quinquélobée, pentandre. Baie à trois loges monospermes.

C'est de τρεις, trois, et de οστεον, os, qu'est dérivé ce nom, par lequel on a voulu exprimer la consistance osseuse de la semence de ces plantes; elles croissent à Madagascar et dans l'Amérique du nord.

**SYMPHORINE.** *Symphoricarpos.* Corolle subrégulière, infundibuliforme, quinquélobée, pentandre. Baie à quatre loges, deux monospermes et deux vides.

La Symphorine à petites fleurs [1] est cultivée pour l'ornement des jardins; ainsi que ses congénères, elle croît spontanément en Amérique.

**DIERVILLIE.** *Diervilla.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée; cinq étamines saillantes. Capsule à quatre loges polyspermes.

La Diervillie à fleurs jaunes [2], arbrisseau élégant de l'Amérique septentrionale, est l'unique espèce.

**CHÈVREFEUILLE.** *Caprifolium.* Calice bractéïfère, quinquédenté; corolle tubuleuse, très-longue, quinquélobée, irrégulière, pentandre. Baie triloculaire, polysperme.

Par cette dénomination métaphorique, on a voulu exprimer que les végétaux de ce groupe grimpent à l'instar des chèvres.

1 *S. parviflora.* 2 *D. lutea.*

Le Chèvrefeuille des jardins [1], arbrisseau sarmenteux de l'Europe méridionale, et dont les fleurs rouges ou blanches exhalent un parfum agréable, a été introduit dans nos parterres où on le nomme communément Chèvrefeuille d'Italie.

Le Chèvrefeuille des bois [2], qui est commun dans les forêts de la France, sert dans la parfumerie; l'ancienne matière médicale possédait un sirop de cette plante, mais il est tombé en désuétude.

**VIORNE.** *Viburnum.* Corolle rotacée, subcampanulée, quinquélobée, pentandre. Trois stigmates. Baie monosperme.

Ce nom paraît provenir de *viere*, lier, et indiquer la flexibilité de plusieurs espèces. Les viornes se trouvent dans les deux continens.

La Viorne obier [3], par ses belles touffes de fleurs, décore nos bois au printemps; elle porte des baies rouges que mangent les oiseaux, et qui sont, à ce que l'on dit, servies sur les tables en Norvège; ses rameaux sont employés pour la fabrication de la poudre à canon. La culture de cet arbrisseau donne une variété connue sous le nom de Boule de neige, ou de Rose de Gueldre, à cause de la province où elle a été observée pour la première fois : par son influence, toutes les fleurs sont frappées de stérilité et se groupent en boule d'un blanc de neige.

La Viorne laurier thym [4], est un des arbrissaux que l'on emploie le plus souvent pour la décoration des appartemens; il croît spontanément sur les bords de la Méditerranée.

**SUREAU.** *Sambucus.* Calice quinquédenté; corolle rotacée, quinquélobée, pentandre. Fruit

1 *C. hortense.*
2 *C. periclymenum.*
3 *V. opulus.*
4 *V. tinus.*

bacciforme, à trois à cinq noyaux soudés, monospermes.

Ce nom vient du mot σαμβυκη, qui est celui d'un instrument de musique que l'on présume que les anciens confectionnaient avec le sureau. Les plantes de ce genre sont des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles composées, munies de glandes à leur origine ou de stipules ; on en rencontre dans les deux Amériques, dans l'Asie et en Europe.

Le Sureau noir [1] est un arbre qui croît spontanément en Europe et dont la culture a produit plusieurs variétés à feuilles laciniées ou panachées, que l'on a introduites dans les jardins ; son bois est dur et compacte et ressemble au buis, aussi les tourneurs en font-ils une grande consommation ; madame de Genlis cite un passage de Pline, duquel il résulte qu'anciennement on frappait avec les rameaux de cet arbre les personnes affectées de la rougeole. La seconde écorce du sureau était regardée par Boerhaave, Sydenham et Bichat comme un médicament efficace contre les hydropisies. M. Martin Solon a rappelé l'attention des médecins sur le sureau, et il l'a administré avec succès dans ces maladies, principalement dans l'ascite ; il paraît qu'il faisait usage du suc de ses racines, et que celui-ci agissait en procurant des évacuations alvines abondantes. Hippocrate avait préconisé ses feuilles dans les mêmes cas ; elles sont aussi purgatives ; déjà du tems de Dioscoride, les gens de la campagne ne l'ignoraient pas, et maintenant encore Willemet dit qu'en Lorraine les paysans les mangent en salade quand ils veulent se purger ; cela existe aussi en Allemagne.

Les fleurs du sureau sont fréquemment employées en médecine ; leur odeur est forte et provoque une sorte de narcotisme. On les regarde comme un des sudorifiques les plus énergiques, quoique le célèbre Cullen, avec son septi-

[1] *S. nigra.*

cisme habituel, ait voulu leur contester cette propriété. Ces fleurs communiquent aux vins blancs un goût analogue au muscat, aussi s'en sert-on pour faire de ce vin factice.

Toutes les parties du sureau ont leur utilité. Ses baies qu'Hippocrate administrait déjà comme Hydragogue, renferment un suc d'un rouge noirâtre avec lequel Virgile dit que les Romains barbouillaient les joues du dieu Pan, dans les jours de solennité. Pline rapporte qu'anciennement on les employait pour teindre les cheveux ; cet usage s'est continué encore aujourd'hui, et elles servent aussi à colorer les peaux en violet. Thomson dit qu'en Angleterre on fait avec ces fruits un vin narcotique qui renferme un dixième de son poids d'alcool.

Le Sureau herbacé [1], qui ne forme que des touffes de deux ou trois pieds de hauteur, possède les mêmes vertus que l'espèce précédente et peut s'employer dans des cas semblables, seulement il paraît avoir plus d'énergie, car le professeur Christison a observé un cas d'empoisonnement produit par ses feuilles et ses fleurs.

Le Sureau à grappes [2], qui vient spontanément dans les montagnes de l'Europe, est fort souvent employé pour décorer les parterres.

**CORNOUILLER.** *Cornus.* Calice quadridenté; corolle quadripétale, tétrandre. Drupe à noyeau biloculaire.

Olivier de Serres dit que ces végétaux ont été appelés ainsi à cause de leur bois qui est dur comme de la corne, *cornus*. Les cornouillers sont des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles ordinairement simples et alternes; deux de leurs espèces sont herbacées et ne s'élèvent qu'à un demi-pied au-dessus du sol. Ils habitent les régions tempérées et froides du globe ; la seule Amérique septentrionale nourrit le tiers de ceux qui sont connus.

1 *S. ebulus.* 2 *S. racemosa.*

Le Cornouiller mâle [1] est cité par presque tous les naturalistes grecs et romains ; la résistance de son bois, qui est d'un grain serré et dur, le faisait employer à l'époque de Pline pour la construction des rayons des roues des chars, et alors on en formait des javelots, ainsi que des arcs ; la tradition fabuleuse rapporte même que c'était avec un arc de ce bois qu'Apollon tua le serpent Python, et Plutarque dit que Romulus lança du mont Aventin un javelot de cornouiller, et qu'il prit racine dans la terre où il alla s'enfoncer. Cet arbre qui s'élève de 20 à 25 pieds, croît dans presque toute l'Europe, surtout vers le Midi. Il vit un grand nombre d'années : Poiret en a vu un qui avait plus de 1,000 ans, dans la forêt de Montmorency. On s'en sert souvent pour les ouvrages de tour et pour faire des échelons d'échelles indestructibles. Les fruits de ce cornouiller se mangent crus, unis au sel ou au sucre, quand ils sont très-mûrs, car avant cette époque ils offrent une saveur extrêmement acerbe ; on en fait aussi des confitures ; leur amande contient de l'huile.

Le Cornouiller sanguin [2], nommé ainsi à cause de la couleur rouge qu'ont ses jeunes rameaux du côté qui subit l'influence de la lumière, n'a qu'un bois inférieur à l'espèce précédente ; son écorce exhale une odeur repoussante, qui lui a fait donner le nom de Bois punais. Ses drupes sont amèrs et astringens ; on en obtient une huile qui, quoique mauvaise, peut encore être employée pour la fabrication du savon ou pour brûler. Duhamel dit que 100 livres pesant de fruits en donnent 34 livres.

**LIERRE.** *Hedera.* Calice turbiné, quinquédenté ; corolle pentapétale, pentandre. Baie globuleuse, à cinq noyaux monospermes.

Plusieurs auteurs croient que ce nom provient de *hærere*, être appuyé, d'autres de *hedea*, corde, mots qui indiquent la

1 *C. mas.* 2 *C. sanguinea.* L.

manière dont le lierre se comporte à l'égard des arbres. Les végétaux de ce genre sont en général des arbrisseaux grimpans, à feuilles alternes ; on n'en connaît qu'un petit nombre d'espèces, qui sont disséminées dans les quatre parties du globe.

Le Lierre grimpant [1] est un arbrisseau sarmenteux qui s'enroule autour des arbres, d'où lui vient son nom d'*helix*, ou qui s'étend à la surface des monumens en ruine. Ce végétal acquiert parfois d'assez fortes dimensions ; Richard dit que dans une promenade des environs de Florence, il en existe dont la tige a près d'un pied de diamètre ; Bory-de-Saint-Vincent rapporte en avoir observé de presque aussi volumineux dans le département du Calvados. Le lierre est d'abord rampant quand il est jeune, et alors ses feuilles sont entières ; ce n'est que plus tard qu'elles deviennent lobées : aussi est-ce à tort que l'on a voulu, sur la simple configuration de ces organes en former plusieurs espèces. C'est à l'aide de petites radicelles, extrêmement nombreuses, qu'il s'attache sur les arbres et les murailles ; ces appendices qui naissent tout le long de sa tige, du côté où elle est en contact avec son soutient, ont été improprement nommés suçoirs, car ils ne servent point à alimenter l'arbrisseau qui les produit ; et si on le voit parfois tuer les arbres sur lesquels il s'enroule, ce n'est point en les épuisant qu'il le fait, car ces radicelles ne s'y enfoncent pas assez pour en extraire les sucs, mais c'est en les étouffant par les contours de sa tige. Ces organes fibrillaires ne nuisent pas non plus aux monumens ; ce végétal peut être même considéré comme favorisant leur conservation en étreignant étroitement leurs matériaux, aussi est-ce à tort que Pline le nommait le destructeur des tombeaux.

Les premiers livres connus parlent du lierre ; sa végétation singulière a frappé l'homme à toutes les époques ; la vieille Egypte le consacrait à Osiris, sous le nom de *chenosiris*, qui, selon Plutarque, signifie plante d'Osiris. Dans la Grèce,

[1] *H. helix.*

c'était l'attribut de Bacchus, soit à cause de l'analogie de son feuillage avec celui de la vigne, soit, dit Desfontaines, parce que sa verdure perpétuelle était l'emblème de l'éternelle jeunesse du dieu des vendanges, soit enfin à cause de la propriété qu'on lui prêtait de suspendre l'ivresse, ou, suivant d'autres, d'en augmenter le délire lorsqu'on le mêlait au vin.

Les anciens ont fort souvent employé le lierre dans leurs cérémonies ou dans leurs monumens, tantôt comme symbole, tantôt comme ornement. A la fameuse pompe de Ptolémée-Philadelphe, Athénée dit que l'on voyait des satyres vêtus de rouge, dont la tête était décorée d'une couronne de feuilles de lierre en or. La statue de Nissa ou de Nysa, que l'on croit avoir été la nourrice de Mercure, et qu'un mécanisme admirable faisait se lever, se baisser et verser du lait sur un autel, avait une semblable couronne, dont les grappes de fruits étaient en pierres précieuses ; et un éléphant qui se trouvait près de l'antre de Bacchus, d'où s'écoulaient des ruisseaux de lait et de vin, portait un collier de fleurs de lierre en or. Théophraste rapporte qu'en revenant de l'Inde, Alexandre avait ordonné qu'à l'imitation du premier conquérant de ce pays, ses soldats fussent couronnés avec cette plante. Le lierre était alors employé dans les cérémonies des habitans de la Thrace ; et les bacchantes s'en couronnaient pendant leurs orgies nocturnes. Les Romains en faisaient un autre usage ; chez eux, ainsi que nous le révèlent les vers de Virgile et d'Horace, il servait à parer le front des poètes. Dans l'antiquité, ce végétal emblématique orna souvent les productions de l'art ; on se plaisait à le cultiver près du sarcophage des guerriers, et l'on voyait alors dans le développement de ses branches un symbole de l'escalade des villes assiégées.

Le lierre était particulièrement l'attribut de Bacchus, qui passait pour avoir enseigné sa puissance contre l'ivresse ; on le voit aussi parfois décorer les statues d'Hercule, comme pour indiquer que ce dieu aimait également les débauches bachi-

ques, ainsi que le dit Macrobe. Quelques bas-reliefs antiques le représentent même environné de satyres et couronné de lierre; ils portent cette épigraphe : *Herculi placido;* sur d'autres, on voit des Hercules musagètes ayant leur lyre suspendue à l'un de ces arbrisseaux situé près d'eux, et dont ils tiennent des rameaux dans leurs mains. Beaucoup de vases antiques sont entourés de guirlandes de feuilles de vigne et de lierre, alliance symbolique des plantes favorites du dieu du vin. Le bois du végétal que nous décrivons servait aussi anciennement à faire des vases que l'on prétendait propres à éprouver la pureté du vin : Caton et Pline se réunissent pour dire que quand cette boisson était mêlée d'eau, celle-ci restait dans le vase, qui avait au contraire la propriété d'absorber le vin. Wormius a démontré que cette assertion était fausse, et que les deux liquides transsudaient ensemble par les porosités de ce bois.

Aujourd'hui on cultive assez souvent le lierre dans nos jardins paysagers, pour ajouter à l'effet pittoresque des ruines; mais il paraît qu'il est assez difficile à transplanter dans quelques climats, car Plutarque dit qu'Alexandre ne put jamais venir à bout de faire croître le lierre de la Grèce à Babylone, quoiqu'il eût grande envie d'y jouer le personnage de Bacchus avec son costume rigoureux.

Avec le bois du lierre, on fait des globules pour panser les cautères; ses feuilles servent aussi pour ces exutoires; leur décoction a été conseillée dans le traitement de la gale et pour détruire les poux. Les fruits de ces arbrisseaux sont purgatifs et vomitifs. Les paysans en font parfois usage dans les fièvres intermittentes. Il paraît que durant la peste de Londres, on les prescrivait comme sudorifiques; Boyle pense qu'ils ont cette propriété.

Les troncs des lierres qui habitent les régions méridionales de l'Europe, et ceux du nord de l'Afrique, laissent transsuder une gomme résine que l'on appelle improprement Gomme de lierre, et que certains auteurs nomment Hédérine; elle

est noirâtre et brûle en exhalant une odeur d'encens. Cette substance, qui vient du Levant et de l'Inde, était employée comme excitante par Stahl; elle entre dans quelques préparations officinales, et sert à fabriquer des vernis.

**GUI.** *Viscum.* Fleurs dioïques. Calice entier; corolles à quatre lobes pétaliformes, portant des loges polliniques dans les fleurs mâles. Baie monosperme.

La vénération des Celtes pour le gui lui a valu ce nom gaulois, dont le primitif est *gwid*, arbuste, et qui signifie Arbuste par excellence; de cette dénomination, les Grecs ont fait ἰξος, glu, et les latins *viscum*. Ce genre se compose de plantes ligneuses et parasites qui vivent sur les arbres; leurs ramifications sont opposées, dichotomes et articulées. Les climats chauds des deux hémisphères sont ceux où se trouvent la plupart des espèces de ce groupe.

Le Gui blanc [1] offre un embryon dont la structure est particulière; sa radicule possède une sorte de tubercule évasé comme un cor de chasse, qui se retourne en tous sens dans le fluide visqueux où elle se trouve plongée, et semble entraînée par l'attraction des corps sur lesquels s'opère la germination. Duhamel a eu l'occasion de reconnaître que les semences de ce végétal contenaient parfois deux et jusqu'à quatre embryons. Celui-ci offre quelques particularités physiologiques. M. Decandolle a prouvé par ses expériences qu'il vivait aux dépends des arbres sur lesquels il se trouve implanté, et que ses tiges et ses feuilles ne peuvent absorber l'eau dans laquelle on les plonge; sur les corps les moins propices, tels que le verre et la pierre, il commence bien son évolution ainsi que sur la terre, mais elle ne peut s'y continuer. L'observateur que nous venons de citer a reconnu qu'il ne

[1] *V. album.*

se développait pas sur le figuier. Le gui est aussi remarquable par l'extrême tendance de ses racines à fuir la lumière, et que M. Dutrochet a constatée, ainsi que par la direction de ses rameaux, qui, au lieu de s'élever dans l'atmosphère, se dirigent parfois vers la terre, si le végétal parasite est implanté à la partie inférieure d'une branche.

Le gui croît sur nos arbres fruitiers, principalement sur les pommiers, dont il épuise les sucs nutritifs ; on le rencontre aussi, mais plus rarement, sur les frênes, les saules et les peupliers. Pline dit qu'il est fort commun sur les chênes de l'Italie, et Belon rapporte qu'il abonde sur ceux du mont Athos, mais qu'il est différent de celui qui envahit nos pommiers. Il est à croire que ces deux auteurs ont pris le *loranthus* pour la plante qui nous occupe, car elle est excessivement rare sur le chêne ; cependant Desfontaines l'y a vue une fois, et l'on en possède un échantillon à la galerie botanique du jardin du roi. Cette absence du gui sur l'arbre où l'histoire dit qu'anciennement on le trouvait si fréquemment, a diversement été expliquée. Quelques écrivains ont prétendu que les premiers chrétiens avaient mis tout leur zèle à détruire le gui sur les chênes, pour effacer les stigmates de la religion des Celtes ; mais cette hypothèse est fort mauvaise, car il s'y serait bien reproduit si les sucs de cette amentacée eussent été propices à le nourrir.

Les grives et quelques autres oiseaux mangent les baies du gui ; leur pulpe les nourrit, puis ils en rendent les semences sans altération, et bientôt après celles-ci germent sur les branches salies par la fiente de ces oiseaux. Ce mode de reproduction, que Théophraste connaissait, est celui que suit le plus communément cette plante, car ses lourdes baies n'auraient pu être transportées d'un arbre à un autre sans le secours des animaux, mais il ne faut pas croire, comme Pline, que la station des graines du gui dans les voies digestives des grives et des pigeons est indispensable à leur germination. Ce mode de propagation est contesté par Scaliger, qui met toute sa lo-

gique à prouver que le gui n'est qu'une sorte d'excrément des arbres, idée que le poète Ion semble partager en nommant ce végétal Sueur du chêne. Daléchamps, qui compare sa production sur les arbres à celle des cornes des animaux, soutient que les grives digèrent entièrement les semences du gui et que dans ses expériences il ne les a point retrouvées parmi leurs excrémens.

Les investigations les plus profondes ne nous ont point éclairés sur la cause de l'espèce de culte que les Gaulois avaient voué au gui. C'était celui du chêne qui obtenait seul leurs hommages et tous les ans, au commencement de l'année, qui arrivait vers le solstice d'hiver, on le cueillait avec de pompeuses cérémonies, qui ont été décrites par César et par Pline. Le peuple, en foule, se rendait avec les druides au milieu des forêts, en faisant retentir l'air des cris de : *Au gui l'an neuf;* des autels triangulaires étaient formés avec le gazon, et l'on gravait sur le tronc des arbres les noms sacrés des dieux. Puis un de ces prêtres, vêtu d'une tunique blanche, montait sur le chêne chargé du végétal révéré, et, avec une serpe d'or, coupait les rameaux du gui, tandis que d'autres druides les recevaient au bas de l'arbre, dans des linges, pour les empêcher de toucher la terre. C'était après cette conquête que l'on immolait des victimes en l'honneur des divinités que l'on priait de répandre sur le gui leur bénédiction ; ensuite, on distribuait au peuple l'eau dans laquelle on l'avait plongé et qui était réputée jouir de la puissance d'accorder la fécondité aux époux, de détruire les sortiléges et de guérir une foule de maladies. Daléchamps dit que de son tems ces idées superstitieuses s'étaient répandues parmi les chrétiens, et qu'il y en avait qui faisaient des chapelets en bois de gui, ou qui l'enchâssaient dans des colliers d'argent, qui passaient pour chasser les démons.

Certains commentateurs ont pensé que le gui, dont les branches et les feuilles deviennent d'un jaune doré en vieillissant, était ce fameux rameau d'or que la Sybille ordonnait à Enée de cueillir sur un des arbres de l'Averne, et qui de-

vait le protéger dans les enfers ; mais on ne peut admettre cette explication, car plus loin, ce poète s'étend sur la distinction du gui qui se trouve également sur le chêne. Pline avait entrevu que les sexes étaient isolés dans le gui, mais il prit les mâles pour les femelles.

Depuis Pline on a répété partout que l'on fabrique la glu avec les baies du gui, et Plaute, faisant allusion à la manière dont se reproduit cette plante, disait que les grives rendaient leur mort, parce que l'on se servait de cette substance pour les prendre. Il paraît que c'est une erreur et que les baies de ce végétal n'en contiennent point et ne présentent que de la gomme et du mucilage. Il est vrai que par le moyen de l'ébullition on obtient de l'écorce du gui une certaine quantité de glu, qui contient un principe particulier que M. Macaire a nommé Viscine, mais en France, elle se prépare plus ordinaire avec l'écorce du houx.

Le gui est une plante âcre qui est susceptible d'occasionner des déjections et des vomissemens, lorsqu'il est introduit à l'intérieur. Il a été spécialement vanté comme antispasmodique et surtout contre l'épilepsie. Mathiole en a fait le premier l'éloge pour le traitement de cette affection : Paracelse, Dalechamps, Boyle, Sauvage, Dehaen, Haller et d'autres l'ont imité ; tandis que Cullen, Tissot, Desbois de Rochefort et Peyrilhe ont contesté cette vertu en énumérant la liste de leurs insuccès. Cependant, cette plante, réputée sacrée, et qui n'a peut-être dû qu'à cela son emploi contre cette maladie à laquelle on prêtait une origine divine, a été soumise à de nouveaux essais par des médecins de nos jours qui prétendent en avoir obtenu des avantages.

## FAMILLE DES CAMPANULÉES.

Corolle monopétale, à quatre, cinq ou huit lobes réguliers ou irréguliers, ordinairement cinq étami-

nes libres ou syngénèses. Capsule ordinairement biloculaire, à loges polyspermes; très-rarement un drupe ou une capsule uniloculaire.

Tels sont les caractères généraux que l'on doit donner aux campanulées, quand on veut y comprendre quelques genres dont certains auteurs ont formé de petites familles. Ces plantes sont ordinairement herbacées et contiennent un suc laiteux et blanc; leurs feuilles sont presque constamment alternes et entières, et jamais elles n'offrent de stipules; ce qui isole nettement les campanulées de la famille des rubiacées avec laquelle elles ont des affinités.

**MICHAUXIE.** *Michauxia.* Corolle campanulée à huit lobes; huit étamines; huit stigmates. Capsule à huit loges.

C'est au célèbre voyageur Michaux que ce genre a été dédié; il ne contient que deux espèces originaires de l'Orient.

**CANARINE.** *Canarina.* Corolle campanulée à six lobes; six étamines; six stigmates. Capsule à six loges.

La Canarine campaniforme[1], qui croît aux Canaries, et dont le nom générique indique la patrie, est la seule qui soit décrite.

**CAMPANULE.** *Campanula.* Corolle campanulée, quinquélobée, pentandre; filets staminaux à base très-large. Capsule ordinairement triloculaire.

La corolle de ces végétaux ayant la forme d'une clochette, leur a valu ce nom, qui est un diminutif de *campana*, cloche.

1 *C. campanulata.*

Les campanules sont presque toutes des herbes lactescentes.

La Campanule raiponce [1] offre des racines qui ont le goût de la noisette et que l'on mange en salade; elle est cultivée dans les potagers.

La Campanule à larges feuilles, la Campanule gantelée, la Campanule à feuilles de pêcher, et quelques autres espèces qui, ainsi que la raiponce, viennent dans notre pays, servent à l'ornement des jardins; il en est de même de la Campanule dorée, dont les fleurs sont jaunes, et qui croît spontanément à Madère.

**TRACHÉLIE.** *Trachelium.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée, pentandre. Capsule triloculaire.

Ce nom, qui provient de τραχηλος, cou, indique la grande longueur du tube grêle de la corolle des trachélies; celles-ci sont originaires du Levant et de l'Afrique.

La Trachélie bleue [2] est cultivée pour la décoration des jardins.

**GESNÉRIE.** *Gesneria.* Corolle tubuleuse, bilabiée; quatre étamines didynames. Capsule uniloculaire, bivalve.

C'est à Conrad Gesner, naturaliste suisse, surnommé le Pline de l'Allemagne, que l'on a dédié ce genre. Les gesnéries sont des arbustes ou des herbes originaires de l'Amérique méridionale et des Antilles.

**PHYTEUME.** *Phyteuma.* Calice et Corolle à cinq divisions linéaires, profondes; cinq étamines libres. Capsule bi ou triloculaire.

Les grecs appelaient φυτευμα une plante que Dioscoride

1 *C. rapunculus.* 2 *T. coeruleum.*

et Pline disent propre à faire naître l'amour ; on a cru que les phyteumes avaient de l'analogie avec elle. Les espèces de ce genre sont assez nombreuses ; elles ont une inflorescence spiciforme ou en capitule ; l'Europe est principalement leur patrie.

Le Phyteume en épi [1], dont les fleurs sont blanches, se trouve dans nos bois.

**LOBÉLIE.** *Lobelia.* Corolle tubuleuse, quinquélobée, bilabiée, irrégulière ; cinq étamines monadelphes et synanthères. Capsule bivalve, uni, bi ou triloculaire.

Ce genre a été consacré à la mémoire de Lobel, célèbre botaniste Flamand. Les lobélies sont des arbustes ou des végétaux herbacés ordinairement pouvus d'un suc lactescent, et répandus dans presque toutes les régions du globe, surtout dans l'Amérique et l'Afrique méridionales ; l'Europe en possède plusieurs espèces.

La Lobélie cardinale [2], qui est originaire de la Virginie, est recherchée dans nos parterres à cause de la belle couleur écarlate de ses fleurs.

La Lobélie syphilitique [3], dont les fleurs sont bleues, et que l'on trouve dans les forêts de l'Amérique septentrionale, possède une racine qui est diurétique, purgative ou vomitive, selon la dose à laquelle on l'administre. Les sauvages du Canada se traitaient de la syphilis avec cette plante, avant l'arrivée des européens ; un vieux chef révéla ses propriétés à Kalm. Ce voyageur, de concert avec Linnée, la vanta contre cette maladie ; mais il paraît qu'en Europe on n'obtint en général que peu de succès de l'administration de ce médicament.

1 *P. spicata.*
2 *L. cardinalis.*
3 *L. syphilitica.*

**GOODÉNIE.** *Goodenia.* Corolle à tube fendu ; limbe quinquélobé, irrégulier, ordinairement bilabié ; cinq étamines libres. Capsule bivalve, bi ou quadriloculaire.

Les goodénies sont de petits arbustes ou des végétaux herbacés qui ont tous la Nouvelle-Hollande pour patrie.

**JASIONE.** *Jasione.* Fleurs en capitules globuleux, à involucre polyphille. Corolle à cinq lobes linéaires ; cinq étamines syngénèses. Capsule biloculaire.

Les naturalistes de l'antiquité avaient nommé ainsi une plante édule avec laquelle nos jasiones n'ont point de rapports.

La Jasione des montagnes [1], qui est le type de ce genre, habite notre pays.

## FAMILLE DES CUCURBITACÉES.

Fleurs ordinairement unisexes et monoïques. Calice quinquélobé ; corolle monopétale, quinquélobée; cinq étamines monadelphes ou triadelphes ; anthères ordinairement linéaires, uniloculaires et courbées en S ; trois stigmates. Péponide ou baie ; périsperme nul.

Les cucurbitacées sont herbacées et sarmenteuses, et leur tige est parfois grosse, fistuleuse et hérissée de poils vésiculeux à la base et plus ou moins roides ; ces végétaux sont grimpans ou rampans, et ordinairement munis de vrilles ;

[1] *J. montana.*

leurs feuilles sont alternes ; lorsque leurs étamines sont triadelphes, elles sont réunies deux à deux, et une est libre.

**GRONOVIE.** *Gronovia.* Pétales squammiformes; style filiforme. Baie globuleuse, monosperme.

La Gronovie grimpante [1], qui habite l'Amérique, a été ainsi nommée par Linnée pour rappeler à la fois la mémoire du botaniste F. Gronove, et l'audace qu'il déployait à la recherche des plantes.

**SICYONE.** *Sicyos.* Corolle subplane ; étamines monadelphes ; style trilobé. Baie hérissée, monosperme.

Les sicyones ont un nom dérivé de σικυος, concombre ; elles habitent l'Amérique.

**BRYONE.** *Bryonia.* Fleurs monoïques ou dioïques ; corolle campanulée ; étamines triadelphes. Baie globuleuse, contenant trois à six semences.

*Bryonia* provient de βρυω, je pousse abondamment. Ces végétaux sont indigènes et exotiques.

La Bryone dioïque [2] est une plante grimpante qui se trouve dans nos haies ; sa racine est parfois grosse comme la cuisse, et comme elle a la forme et la coloration de celle du navet, on l'a nommée Navet du diable, à cause des accidens qu'elle occasionne. Par l'analyse chimique, on découvre qu'elle contient une matière amère, soluble dans l'eau et dans l'alcool, et que l'on appelle Bryonine : c'est à elle que l'on attribue la vertu drastique de cet organe ; on en obtient en outre une grande quantité de fécule, que l'on peut

1 *G. scandens.* 2 *B. dioica.*

employer pour notre nourriture ; puis de l'huile verte, concrète; de la résine, de la gomme, du sous-malate de chaux, ou quelques autres sels.

La racine de bryone est un purgatif violent. Les anciens connaissaient déjà ses vertus, ainsi qu'on le voit dans Dioscoride, qui la nomme Vigne blanche, et ils l'employaient communément contre l'hydropisie et la manie. Les médecins qui nous ont précédés en ont fait usage dans quelques hydropisies, ainsi que contre les apoplexies. Arnauld de Villeneuve la regardait comme un spécifique de l'épilepsie ; d'autres comme aussi efficace que l'ipécacuanha dans la dysenterie, et conseillaient de nommer ce végétal Ipécacuanha européen. Aujourd'hui les hommes de l'art n'ordonnent presque jamais la bryone, mais les habitans des campagnes se purgent en prenant une cuillerée du suc qui s'amasse dans le creux que l'on y forme après l'avoir coupée au niveau du sol. M. Orfila a reconnu que quatre gros de cette racine suffisaient pour faire périr un chien en vingt heures ; à l'extérieur, elle développe aussi une grande activité, et appliquée sur la peau, elle y produit la vésication.

On peut cependant se nourrir de la racine de bryone, en la privant de son principe délétère par des lavages répétés ou par la torréfaction ; cette propriété nutritive avait été indiquée par Galien. Bosc, à ce qu'il paraît, en fit usage pendant nos troubles révolutionnaires; les jeunes pousses de ce végétal sont bonnes à manger : Darwin les trouvait aussi délicates que des asperges.

Bory Saint-Vincent dit que, dans plusieurs villes de l'Allemagne, les artisans s'amusent à cultiver la bryone dioïque dans des pots ; puis, qu'à certaine époque ils la replantent en laissant seulement dans la terre l'extrémité de la racine, tandis que sur sa masse charnue et arrondie ils sculptent et peignent grossièrement une figure humaine dont le feuillage de la plante forme la chevelure.

**MÉLOTHRIE**. *Melothria.* Fleurs hermaphrodites. Corolle rotacée ; étamines triadelphes. Baie à trois loges polyspermes.

Ce nom provient de μελοθρον, bryone. Les mélothries sont des cucurbitacées herbacées et grimpantes.

**MOMORDIQUE**. *Momordica.* Fleurs monoïques. Etamines triadelphes ; Péponide trivalve, charnue ou sèche, s'ouvrant avec élasticité.

Ce nom vient de *momordi*, j'ai maché ; il indique l'état des semences, qui sont irrégulièrement aplaties et semblent avoir été mordues.

La Momordique élastique [1], qui est indigène de la France, et dont les semences s'échappent du fruit indéhiscent par l'ouverture que laisse le pédoncule, est devenue le type du genre *ecballium* du professeur Richard.

**CONCOMBRE**. *Cucumis.* Fleurs monoïques. Corolle campanulée, plissée ; étamines triadelphes ; trois stigmates. Péponide ordinairement relevée de côtes.

*Cucumis* provient du mot celtique *cucc*, qui est le radical de toute chose creuse.

Le Concombre cultivé [2] offre des fruits alongés, incurvés, dont la surface est lisse ou rugueuse ; il est originaire de l'Orient, et, par les soins du jardinage, on en a obtenu diverses variétés que l'on mange crues ou cuites, et que même, en Russie, on sale pour l'hiver ; celle qui est blanche est fréquemment servie sur nos tables ; la verte, que l'on

1 *M. elaterium.* 2 *C. sativa.*

préfère pour faire confire dans le vinaigre, est appelée Cornichons.

Le concombre cultivé passe pour posséder quelques vertus médicales. Hartmann préconise le suc de son fruit contre la phthisie ; c'est surtout comme cosmétique qu'on l'emploie ; on pense qu'il adoucit la peau et calme ses irritations.

Le Concombre melon [1] paraît être originaire d'Asie ; mais, ainsi qu'il en est des végétaux long-tems associés à la civilisation, on n'a que des indices peu certains sur sa patrie. Les fruits de cette plante étaient connus à Rome sous le nom de *cucumis*. La dénomination de Melon provient de leur forme arrondie, analogue à celle d'une pomme, μελον, en grec.

Les Romains faisaient usage du melon, et Pline et Columelle rapportent que l'empereur Tibère aimait extrêmement ce fruit, dont il mangeait presque toute l'année, et que pour en avoir dans toutes les saisons, on cultivait la plante qui le fournit dans de grands vases vitrés, posés sur des roues, et que l'on pouvait même exposer au soleil dans les jours les plus froids. Si les écrits ne nous révélaient l'antique usage de cet aliment, on le découvrirait sur les monumens ; il existe des bas-reliefs sur lesquels Hercule est représenté tenant une corne d'abondance de laquelle s'échappe des concombres et des melons. Quelques auteurs pensent que la France doit le melon aux conquêtes de Charles VIII, en Italie ; il était répandu en France vers 1586. Jacques de Pons, dans son *Traité des melons*, dit qu'à Constantinople on en cultive une espèce que l'on suspend au plancher pour l'hiver ; il en est encore aujourd'hui de même dans les états napolitains ; à la fin de la saison, toutes les façades des quartiers pauvres de Naples, ou des maisons de campagne, sont décorées de melons que l'on garde suspendus pour manger l'hiver. On sait combien aujourd'hui le melon est en honneur sur nos tables. M. Payen a extrait du sucre

[1] *C. melo.*

de ce fruit. Parmi les variétés de melons, on doit surtout noter le *cantaloup*, qui se distingue par sa surface tuberculeuse, et qui renferme la chair la plus sucrée ; il fut nommé ainsi, selon quelques-uns, parce qu'on le cultiva d'abord dans une campagne, nommée *Cantalupo*, située dans le voisinage de Rome; mais ce fait paraît inexact, car il n'y a que peu de tems que l'on a envoyé de France des semences de cette variété dans ce pays.

Le Concombre coloquinte [1] est une plante grimpante, originaire de tout le Levant. Bruce dit qu'elle abonde aux environs de Suez. La pulpe de son fruit est blanche et spongieuse quand elle est sèche ; elle est extrêmement amère et purgative, propriétés qui paraissent dues à un principe que M. Vauquelin en a extrait, et auquel il a imposé le nom de Colocynthine.

Les anciens employaient souvent la coloquinte en médecine, ainsi que le divulguent les écrits d'Hippocrate, de Dioscoride et de Paul d'Ægine. Aujourd'hui on en fait encore usage en Angleterre ; chez nous, elle entre dans une foule de préparations pharmaceutiques.

La coloquinte est un violent purgatif; si on l'administre à dose trop considérable, elle occasionne des selles sanglantes, et peut agir comme poison. Geoffroy prétend même qu'appliquée à l'extérieur du ventre, elle détermine des déjections, et M. Orfila a vu que trois gros, introduits dans l'estomac d'un chien, suffisaient pour le faire périr en une journée.

**COURGE.** *Cucurbita.* Fleurs monoïques. Corolle subcampaniforme ; étamines triadelphes ; trois stigmates. Péponide; semences échancrées ou bordées.

Ce nom vient de *cucurbitus*, vase.

[1] *C. colocynthis.*

La Courge potiron [1], qui est originaire de l'Inde, porte des fruits qui deviennent réellement monstrueux; on en a vu peser jusqu'à soixante livres. Le goût de leur pulpe est d'autant plus sucré que celle-ci a une teinte d'un jaune orangé plus foncé. Il y a une variété de potiron dont les fruits sont verts; ceux-ci sont moins agréables au goût, mais ils ont la propriété de se conserver plus de tems.

Les médecins grecs faisaient usage de cette courge; Hippocrate la regardait comme rafraîchissante. Ce fruit, d'abord usité en médecine, a ensuite pris place parmi nos alimens; on en fait une foule de préparations culinaires, jusqu'à des beignets, des petits pains et des confitures; dans les pays qui sont favorables à sa culture, on engraisse même les bestiaux avec lui; ses semences peuvent donner une certaine quantité d'huile, que l'on nomme Huile de terre pour la distinguer de celle que l'on obtient des fruits du noyer. Un arpent de terrain peut porter jusqu'à quatre mille potirons, dont on peut extraire mille cinq cents livres de graines qui peuvent donner de cinq cents à mille livres de cette huile.

La Pastèque, ou melon d'eau [2], qui croît dans l'Inde et le Levant, possède un fruit qui offre une chair d'un beau rouge, renfermant des semences noires. Ce fruit, d'une saveur douce et légèrement sucrée, se débite abondamment par tranches dans toutes les villes du midi de la France et en Italie; il se résout en eau dans la bouche, ce qui lui a valu son nom, et il y produit une sensation de froid fort agréable.

La Courge calebasse [3] est employée à une foule d'usages; son fruit exhale une odeur de musc; sa chair est amère et purgative; mais il paraît cependant que les Egyptiens la mangent à l'aide de la cuisson. Ce fruit doit principalement son emploi à son écorce solide, qui le rend propre à faire des vases de forme variée; tantôt il présente un long goulot,

1 *C. maximus.*
2 *C. citrullus.* L.
3 *C. lagenaria.* L.

telle est celui de la variété nommée Courge bouteille ; tantôt il offre un étranglement, et il sert aux voyageurs, à cause de sa légèreté, pour porter quelque boisson : c'est la Courge des pélerins ; d'autres variétés ont des fruits alongés serpentiformes ; c'est la comparaison de la forme des calebasses avec celle de la partie inférieure de certains vases distillatoires qui a fait nommer ceux-ci *cucurbites* par les premiers chimistes. Ces fruits sont adaptés à presque tous les usages de la vie ; les sauvages en font des vases ; d'autres fois, remplis d'air, ils servent en guise de liége pour apprendre à nager ; enfin, les nègres transforment ces fruits en un instrument de musique.

** *Polypétales.*

## FAMILLE DES CACTÉES.

Calice monosépale, à lobes nombreux et se transformant en pétales par gradation ; étamines nombreuses. Fruit charnu, ombiliqué au sommet, uniloculaire, polysperme, à trophospermes pariétaux.

Les cactées sont des végétaux charnus dont le port varie extrêmement; il en est de cylindriques, de cannelés ou d'anguleux ; d'autres sont sphériques, méloniformes. Chez eux des épines remplacent les feuilles. Ils habitent les contrées chaudes des deux continens ; leurs fruits sont édules ; leurs fleurs, d'une grande beauté, exhalent parfois un parfum exquis.

**CACTIER**. *Cactus*. Genre unique.

Cette dénomination est dérivés de celle de κακτος que Théophraste donnait à une plante épineuse de la Sicile.

Le Cactier à grandes fleurs [1], qui est cultivé dans les serres, offre des corolles dont les lobes extérieurs sont d'un jaune orangé pâle et les internes blancs ; elles s'ouvrent à la fin du jour et se flétrissent au milieu de la nuit ; l'odeur qu'elles exhalent est délicieuse et se rapproche de celle de la vanille. Ce cactier croît à la Jamaïque et au Mexique.

Le Cactier opuntie [2], dont le nom, selon Pline, vient de la ville d'Opuns, près de laquelle il croissait, et qui est aussi nommé Raquette et Semelle du pape, à cause de la forme aplatie des articulations de sa tige, porte des fleurs jaunes. Son fruit, qui est alongé et presque aussi gros que le poing, renferme une pulpe d'une couleur orangée, et dont le goût est légèrement sucré. Les Arabes en sont très-friands ; on en apporte dans les marchés des villes de la Barbarie, et ceux qui les vendent en retirent l'enveloppe coriace et épineuse à l'aide d'un couteau, et avec beaucoup de dextérité, afin de les donner sur place à manger aux acheteurs. Leur usage colore les urines en rouge, ainsi qu'on l'observa sur nos soldats pendant la guerre d'Espagne. Quelques auteurs ont accordé une grande énergie au suc des parties charnues du cactier opuntie, et disent qu'il produit la rubéfaction de la peau ; mais peut-être ont-ils pris des euphorbes pour cette plante, car, en Afrique, où elle végète admirablement, nous avons observé que ce suc est visqueux et sans âcreté, et nous avons vu les chameaux faire leur nourriture de ces organes foliiformes, malgré leurs épines acérées. Ce végétal est indigène de l'Amérique méridionale, de l'Inde et de la Barbarie. Il s'est naturalisé en Espagne, dans le midi de la France, et en Italie, où il était déjà cultivé du tems des Romains. Dans les campagnes qui environnent Rome, on en mange aussi les fruits, sous le nom de Figues d'Inde.

Le Cactier cochenillifère [3], appelé aussi Nopal, a par son

1 *C. grandiflorus.*
2 *C. opuntia.*
3 *C. cochenillifer.*

port beaucoup d'analogie avec l'espèce précédente, mais ses articulations sont plus alongées et presque inermes, et ses fleurs sont rouges ; il croît spontanément au Mexique et dans quelques Antilles. Ce fut Thierry De Menonville qui le transporta de ce premier pays à Saint-Domingue : c'est sur ce végétal que l'on élève la cochenille si précieuse pour nos arts.

## FAMILLE DES FICOÏDÉES.

Calice monosépale, tri, quadri ou quinquélobé ; corolle polypétale ou nulle ; étamines ordinairement nombreuses. Capsule ou baie à trois ou cinq loges polyspermes.

Les ficoïdées sont des végétaux à feuilles charnues, alternes ou opposées.

**RÉAUMURIE.** *Reaumuria.* Calice écailleux à sa base ; cinq pétales à appendices ciliés. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

La Réaumurie vermiculée [1], petit arbuste à fleurs blanches qui habite l'Egypte et la Barbarie, est l'unique espèce de ce groupe dédié à l'entomologiste français Réaumur.

**NITRAIRE.** *Nitraria.* Corolle à cinq pétales canaliculés ; quinze étamines. Drupe à noyau, à six valves.

Le nom de ces végétaux provient de ce qu'ils contiennent du nitre. Ce sont des arbrisseaux indigènes de l'Afrique et de la Sibérie.

1 *R. vermiculata.*

**SÉSUVE.** *Sesuvium.* Calice coloré; corolle nulle. Capsule triloculaire ordinairement, s'ouvrant transversalement.

Les sésuves croissent dans les régions chaudes de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique.

**AIZOONE.** *Aizoonia.* Calice coloré; corolle nulle. Capsule pentagone, quinquéloculaire.

Les Grecs appelaient la joubarbe αιζοον, mot qui signifie toujours vert. Les aizoones habitent les pays chauds; on en extrait de la potasse aux Canaries.

**GLINUS.** *Glinus.* Calice velu; corolle à cinq pétales bi ou trifides; quinze étamines environ. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

Les glinus sont des végétaux herbacés et rampans, souvent cotonneux; ils habitent le bassin de la Méditerranée.

**FICOÏDE.** *Mesembryanthemum.* Pétales très-nombreux, linéaires; ordinairement cinq styles. Fruit charnu, à autant de loges monospermes qu'il y a de styles.

Ce nom est formé de μεσος, milieu, de ημερα, jour, et de ανθος, fleur. Les ficoïdes sont des végétaux herbacés ou des arbustes dont les fleurs s'ouvrent à des heures fixes; ils croissent en grande partie au cap de Bonne-Espérance, et l'on en cultive beaucoup dans les jardins de l'Europe.

La Ficoïde cristalline [1], qui est vulgairement appelée

1 *M. cristallinum.*

Glaciale, parce que ses rameaux sont recouverts de vésicules analogues à de l'eau congelée, croît dans les îles de la Grèce.

**TÉTRAGONIE.** *Tetragonia.* Corolle nulle; noix ailée ou cornue, à trois à huit loges monospermes.

Ce genre, dont la dénomination provient de τετρα, quatre, et de γωνια, angle, est formé de végétaux pour la plupart indigènes du cap de Bonne-Espérance.

## FAMILLE DES ARALIACÉES.

Calice entier ou denté; corolle penta ou hexapétale; cinq ou six étamines; deux à douze styles. Capsule ou baie ordinairement à cinq ou dix loges.

Les araliacées sont des arbres ou des plantes herbacées à feuilles alternes, et dont les fleurs sont disposées en ombelles.

**CUSSONIE.** *Cussonia.* Corolle à cinq pétales trigones, pentandre. Capsule biloculaire.

C'est à P. Cusson, professeur de botanique à Montpellier, que l'on a dédié ce genre, qui ne comprend que deux arbustes du cap de Bonne-Espérance.

**ARALIE.** *Aralia.* Calice quinquédenté; corolle pentapétale. Baie quinquéloculaire.

Ce genre, dont le nom est américain, renferme des végétaux pour la plupart indigènes du nouveau continent.

**GINSENG.** *Panax.* Fleurs polygames. Calice quinquédenté ; corolle pentapétale, pentandre, distyle. Baie biloculaire.

Le mot πανα$\xi$, veut dire panacée universelle ; *gin-seng* est un nom chinois qui signifie homme plante ; il est dû à la ressemblance des racines de plusieurs de ces végétaux avec la forme humaine. Les Iroquois donnaient à ceux-ci une appellation analogue en les nommant *garent-oquen,* cuisse d'homme.

Les ginsengs sont des arbres, des arbustes ou des végétaux herbacés ; ils habitent généralement les régions tropicales des deux continens, et principalement les îles qui avoisinent l'Inde.

Le Ginseng à cinq feuilles [1], est une espèce herbacée qui croît dans la Tartarie chinoise et l'Amérique septentrionale. Sa racine était regardée comme un des plus précieux dons de la nature ; les noms que lui donnent les Japonais et les Chinois signifient *la première des plantes, la merveille de l'univers.* On avait même chez ces peuples une si haute opinion de ses vertus que l'empereur Kien-Long disait qu'elle rendrait l'homme immortel, si quelque chose pouvait jouir de cet avantage.

Anciennement les Chinois avaient une peine extrême à se procurer du ginseng ; on était obligé, pour le cueillir, d'envoyer une armée de dix mille homme dans les contrées affreuses où il se trouvait, aussi sa racine se payait-elle au poids de l'or ; mais son prix diminua beaucoup, aussitôt qu'on eut découvert que cette plante croîssait également dans l'Amérique septentrionale, car alors les Hollandais en approvisionnèrent les ports de l'Empire chinois, et ils en obtinrent de grands bénéfices jusqu'au moment où, pour empêcher le dépréciement de cette racine, les mandarins prétendant que celle qu'on leur apportait était fausse, en firent brûler les cargaisons. Le ginseng passait pour un remède souverain pour réparer les

[1] *P. quinquefolium.*

épuisemens de toute nature, et l'on allait jusqu'à croire qu'il prolongeait la vie des vieillards ; aussi le voit-on appelé Esprit de terre et Recette d'immortalité, dans les livres chinois.

Ce fut en 1697 que l'on fit connaître cette plante en France. Les rapports des missionnaires lui accordaient la plus grande confiance, mais la médecine rationnelle à bien vîte démontré, comme on le pense, qu'elle ne jouissait nullement des propriétés emphatiques dont on l'avait dotée ; aussi en a-t-on rapidement abandonné l'usage en France, et maintenant, même en Chine, elle n'est plus employée : il semble qu'elle y ait perdu ses vertus en y devenant abondante. Mais, il faut le dire, quoiqu'on reconnaisse dans l'encyclopédie chinoise des figures de ginseng, qui se rapportent bien au *panax quinquefolium*, cependant d'autres plantes ont aussi été décrites sous ce nom dans les ouvrages chinois.

## FAMILLE DES OMBELLIFÈRES.

**Calice entier ou denté, parfois subnul ; corolle pentapétale, régulière ou irrégulière ; cinq étamines ; deux styles. Deux akènes réunis par un axe ou spermapode.**

Ces végétaux sont presque tous herbacés, et leurs feuilles sont alternes et ordinairement divisées, l'inflorescence est en ombelle simple ou composée, et parfois en capitule, à cause de la brièveté des pédicelles ; ceux-ci sont ou non entourés d'un collerette de bractées, que l'on nomme Involucre ou Involucelle, selon qu'elle appartient aux divisions primaires ou secondaires.

La famille des ombellifères est une des plus naturelles ; on pourrait presque la considérer comme un grand genre ; Hoffmann et Sprengel ont récemment étudié avec talent, les

plantes qui la composent ; le premier a essayé d'y établir plusieurs coupes génériques, d'après la présence ou la disposition des espèces de faisceaux de vaisseaux propres, qu'il appelle Bandelettes ou *vittæ*, et qui se trouvent dans le fond des sillons du fruit, *valleculæ*. Sprengel a distribué plus naturellement cette famille qu'on ne l'avait fait avant lui, et nous suivrons sa méthode qui est principalement basée sur la structure du fruit ; la disposition de l'involucre ou de l'involucelle offrant de trop grandes anomalies, pour pouvoir servir exclusivement.

**1. ÉRYNGIÉES.** Ombelles incomplètes ; inflorescence ordinairement en capitule.

**PANICAUT.** *Eryngium*. Fleurs capitées, à réceptacle paléacé ; involucre polyphylle. Calice à cinq lobes raides ; pétales échancrés ou bifides. Fruit ovoïde, strié, calicifère.

Ce nom est dérivé de ερυγγιον, éructation. Ces végétaux ont un réceptacle que l'on peut considérer comme une réunion de rayons d'ombelle qui se sont soudés ; certaines espèces sont remarquables par la belle couleur bleue dont se teint toutes leurs parties supérieures. Les panicauts habitent les deux hémisphères ; Pline dit que les racines et les tiges de plusieurs étaient admises sur la table des Grecs ; les Germains et les Gaulois en faisaient aussi usage, et dans quelques pays on mange encore leurs jeunes pousses comme des asperges.

Le Panicaut des champs [1], qui est commun dans nos campagnes, est appelé vulgairement Chardon à cent têtes, et Chardon Roland ou plutôt Rouland. Selon Bory-de-Saint-Vincent, ces derniers noms proviennent de ce qu'en Castille, où il est fort abondant, les vents de l'automne l'enlèvent et

1 *E. campestre.*

le roulent dans les ravins où ils l'accumulent en masses énormes que les paysans exploitent pour leur chauffage. La racine de cette espèce est amère et aromatique ; on la mange, selon de Candolle, dans quelques pays, après l'avoir fait cuire. Dioscoride dit que de son tems on se nourrissait avec ses feuilles. Cette plante a été employée en médecine comme diurétique et fondante, Hoffmann et quelques autres praticiens disaient avoir guéri la phthisie par son usage ; elle est inusitée aujourd'hui.

**ÉCHINOPHORE.** *Echinophora.* Involucre tri ou quadriphylle ; involucelle monophylle, turbiné. Fleurs externes mâles ; les internes femelles. Akène unique, fertile.

Les échinophores ont un nom dérivé de εχινος, hérisson, et de φερω, je porte. Ils sont remarquables par les pédicelles de leurs fleurs mâles qui dégénèrent en épines. L'Europe est leur patrie.

**SANICLE.** *Sanicula.* Fleurs capitées ; involucelle. Pétales entiers, réfléchis au sommet. Diakène ovoïde, aigu, hérissé de pointes uncinées.

Ce nom, qui est dérivé de *sanare*, guérir, indique la grande confiance qu'inspirait la Sanicle d'Europe, pour le traitement des contusions et des fractures.

La Sanicle du Maryland [1] est employée contre la syphilis par les sauvages et quelques médecins américains.

**ASTRANCE.** *Astrantia.* Involucre di ou triphylle ; involucelle coloré. Pétales bilobés. Akènes à cinq côtes spongieuses.

Les astrances portent un nom qui provient de αστρον, astre,

1 *S. marylandica.*

et de αντι, semblable; elles habitent l'Asie, l'Afrique et l'Europe ; l'éclat de leur involucre corolliforme les fait cultiver pour l'ornement.

**11. HYDROCOTYLINÉES.** Involucre nul ou subnul; ombelles imparfaites. Fruit ovoïde, solide.

**HYDROCOTYLE.** *Hydrocotyle.* Ombelle simple, involucrée. Pétales entiers, ovales, égaux, étalés. Diakène lenticulaire, bilobé ; semence distincte du péricarpe.

Hydrocotyle vient de υδωρ, eau, et de κοτυλη gobelet. Ces végétaux sont disséminés sur tous les points du globe ; ils se plaisent dans les lieux aquatiques.

**111. BUPLEURINÉES.** Pétioles foliiformes. Involucre à folioles larges ; ombelles complètes ou subcomplètes.

**BUPLÈVRE.** *Buplevrum.* Involucre di ou triphylle, ou nul ; involucelle pentaphylle. Pétales entiers, égaux, incurvés. Diakène oblong, strié.

C'est de βους, bœuf, et de πλευρον, plèvre, que provient cette dénomination. Les buplèvres sont herbacés ou ligneux ; ils offrent des feuilles presque constamment entières et leurs fleurs sont jaunes. L'Europe est la patrie d'un grand nombre. On n'en fait plus usage en médecine.

**1V. PIMPINELLÉES.** Involucre et involucelle quelquefois nuls ; ombelles parfaites. Fruits ovoïdes, solides, à cinq côtes.

**BOUCAGE.** *Pimpinella.* Involucre et involucelle nuls. Pétales cordiformes, subégaux, entiers. Fruit ovoïde, oblong, strié.

Linnée pense que ce nom est une altération de *bipennula*, feuilles deux fois pennées.

La Grande boucage et la Boucage saxifrage ont anciennement été employées en médecine; la première entrait dans plusieurs composés officinaux.

L'Anis [1], que Gærtner et Adanson regardent comme formant un autre genre, était rangé par Linnée parmi les boucages. Il croît en Egypte et dans le levant; on le cultive dans le midi de la France et en Tourraine; mais on préfère dans le commerce celui qui provient de l'Espagne. Les fruits de cette ombellifère contiennent deux sortes d'huiles; l'une grasse et l'autre essentielle. L'anis est un médicament stimulant et carminatif; il entre dans un grand nombre de préparations.

**ÉGOPODE.** *AEgopodium.* Involucre et involucelle nuls. Pétales inégaux, échancrés. Akènes à trois, à cinq côtes.

Cette dénomination générique provient de αιγος, chèvre, et de ποδος, pied.

L'Égopode des goutteux [2], qui habite la France, passe parmi le vulgaire pour guérir la goutte, sans que cette croyance ait pris naissance dans les écrits anciens, car ceux-ci n'en parlent point.

**SÉSÉLI.** *Seseli.* Involucre ordinairement nul, involucelle uni ou polyphylle. Pétales réguliers,

1 *P. anisum.* 2 *E. podagraria.*

cordiformes. Diakène ovoïde, akènes à cinq côtes.

Ce nom provient de σεσελι, biche, et indique que ces végétaux servent à la pâture de cet animal. Les sésélis habitent les bords de la Méditerranée.

**SISON.** *Sison.* Involucre tri ou tétraphylle. Pétales lancéolés. Fruit ovoïde; akènes à trois côtes.

Selon de Théis, c'est du celtique *sizun*, courant d'eau, que provient cette dénomination. Plusieurs de ces ombellifères habitent les marécages de la France.

**CARVI.** *Carum.* Involucre di ou triphylle. Pétales cordés. Diakène ovale, strié.

Le Carvi [1], que son nom générique latin indique comme étant originaire de la Carie, mais qui croît aussi en Europe, offre des graines toniques et aromatiques, que les Allemands font entrer dans le pain, et les Anglais dans diverses pâtisseries. Les médecins Grecs les administraient comme carminatives et diurétiques; aujourd'hui, elles sont rangées parmi les semences stimulantes.

**ŒNANTHE.** *Œnanthe.* Involucre ordinairement nul; un involucelle. Calice quinquédenté, persistant; pétales cordiformes, inégaux. Diakène ovoïde, oblong, strié.

Ce nom vient de οινη, vigne, et de ανθος, fleur, parce que l'on a cru reconnaître dans les œnanthes des plantes dont Pline dit que la fleur exhale l'odeur de la vigne.

L'OEnanthe crocata [2], qui croît dans les prairies aquatiques de la France, possède une racine très-odorante dont

1 *C. carvi.* 2 *OE. crocata.*

la forme est analogue à celle d'un jeune navet, et qui est extrêmement vénéneuse. Mérat et Delens disent qu'un morceau de la grosseur d'une noisette suffit pour faire périr un homme en une heure ou deux ; on rapporte même qu'une personne éprouva une grave indisposition pour avoir rapé cette racine ; elle eut de la fièvre, une éruption ortiée et un gonflement de la face.

L'OEnanthe pimpinelloïde, au contraire, offre une racine alimentaire. En Normandie, les enfans cueillent celle-ci dans les prairies, et la mangent crue ; à Angers, on la vend dans les marchés.

L'OEnanthe phellandrium [1], dont le nom spécifique est dérivé de φελλος, liége, parce que l'on a comparé sa tige spongieuse à cette substance, et que l'on appelle encore Ciguë d'eau, est un végétal vénéneux dont Linnée avait cru que les effets délétères sur les bestiaux étaient dus à des charençons qui habitent sa tige. Cette plante a été fréquemment employée en médecine comme fébrifuge, particulièrement en Allemagne ; en Belgique, elle eut autrefois une si grande réputation comme anti-scorbutique, que l'on dit que les marais de ce pays en furent dépeuplés par les malades ; ses semences ont principalement été vantées contre la phthisie pulmonaire. Thomson, médecin danois, Hufeland et Bertini se réunissent à beaucoup d'autres pour en faire l'éloge dans cette maladie.

**ACHE.** *Apium.* Involucre et involucelle ordinairement nuls. Pétales égaux, ovales, à sommet recourbé. Diakène ovoïde ; chaque akène quinquéstrié.

*Apium* vient du celtique *apon*, eau, et indique l'habitat de l'ache.

L'Ache puante [2], qui croît dans les marais de la France

[1] *OE. phellandrium.* Lam. [2] *A. graveolens.*

méridionale, servait à couronner les vainqueurs aux jeux isthmiques et aux jeux néméens. Anacréon dit que les Grecs s'en décoraient la tête pendant les festins. Cette plante possède une racine que l'on emploie en médecine depuis un tems immémorial. Les anciens, ainsi que le révèle Horace, croyaient qu'elle rendait stérile; aujourd'hui, on la regarde comme apéritive. Selon Tournefort, les feuilles de cette ombellifère sont fébrifuges; ses semences sont aromatiques; et, ainsi que les feuilles, elles entrent dans plusieurs médicamens officinaux.

Le Céleri est une variété de l'ache, qui a été adoucie par la culture qu'on lui prodigue depuis un tems considérable; on mange fréquemment ses pétioles sur nos tables. Quelques médecins, contrairement à l'opinion de l'antiquité, croient cette plante aphrodisiaque; selon M. Vogel, elle contient de l'huile grasse, de l'huile essentielle, du soufre, de la mannite, de la gomme, de l'extractif, et quelques sels. Il y a une variété de l'ache, que l'on appelle Céleri-rave, et dont on sert sur les tables les grosses racines charnues et savoureuses.

L'Ache persil[1], ou Persil, qui croît en Sardaigne, et que l'on rapporte aussi avoir trouvé dans la France méridionale, est une des ombellifères les plus employées; sa racine passe pour diurétique, et on la croyait même susceptible de guérir la pierre. Cette plante alimentaire est fréquemment usitée dans la médecine populaire, et souvent assez malheureusement. Tournefort la vit prendre comme fébrifuge, Desbois de Rochefort dit qu'on l'administre dans la variole; Simon Paulli et Mariotte prétendent qu'elle occasionne l'épilepsie. Les ouvriers s'en servent souvent pour panser leurs blessures, et par ce procédé ils les aggravent.

**V. SMYRNIÉES.** Involucre ordinairement

1 *A. petroselinum.*

nul. Fruits subéreux extérieurement, solides ou comprimés.

**MACERON.** *Smyrnium.* Pétales acuminés, subégaux, faiblement infléchis. Fruit ovoïde; akènes à trois côtes.

Le Maceron commun [1], nommé aussi Gros persil de Macédoine, et qui croît dans l'Europe méridionale, était autrefois employé comme plante potagère, ou dans l'art médical.

**CACHRYDE.** *Cachrys.* Involucre polyphylle, réfléchi. Pétales lancéolés. Diakène très-gros, ovoïde, lisse ou velu.

Ces végétaux habitent la Sibérie, l'Afrique et la France.

La Cachryde odontalgique [2], qui est extrêmement âcre, est employée sur les bords du Volga comme sialagogue.

**CRITHME.** *Crithmum.* Involucre et involucelle polyphylles. Pétales roulés, égaux. Diakène ovoïde, comprimé, strié.

Le Crithme maritime [3], qui est aussi appelé Criste-marine, se trouve sur les rochers qui bordent les mers d'Europe. On mange ses feuilles charnues, après les avoir fait confire dans du vinaigre. Hippocrate administrait cette ombellifère dans quelques maladies; aujourd'hui certains médecins la regardent comme diurétique.

**CORIANDRE.** *Coriandrum.* Involucre nul; in-

1 *S. olusatrum.*
2 *C. odontalgica.*
3 *C. maritimum.*

volucelle polyphylle. Pétales infléchis, cordiformes, inégaux. Diakène sphérique.

La Coriandre cultivée [1] est originaire de l'Italie, et s'est presque naturalisée en France ; ses feuilles et ses fruits, à l'état frais, exhalent une odeur de punaise fort prononcée, à laquelle elle doit son nom générique, qui est un dérivé de κορις, punaise; mais ces derniers, par la dessication, contractent au parfum agréable qui les fait employer pour donner du goût au pain, aux pâtisseries ou aux sauces, ou pour confectionner des dragées et diverses liqueurs, Cependant quand on les mêle en trop grande abondance aux ragoûts, ainsi que cela a lieu au Pérou, ils leur communiquent une odeur infecte. Ces semences passent pour carminatives et stomachiques, on dit qu'elles ont parfois guéri des fièvres intermittentes.

**CICUTAIRE.** *Cicutaria.* Involucre ordinairement uniphylle ou nul ; involucelle de trois à cinq folioles. Pétales cordiformes, subégaux. Fruit globuleux, subdidyme ; akènes à cinq côtes.

La Cicutaire vireuse [2], qui se trouve dans les marais du nord de la France, est une des ombellifères les plus vénéneuses; elle agit à l'instar des poisons narcotico-âcres, et l'on connaît plusieurs accidens funestes occasionnés par sa racine que l'on avait prise pour celle du panais. Elle tue les bestiaux qui en mangent, à l'exception des chèvres et des cochons ; on dit même que cette plante rend délétère les eaux stagnantes dans lesquelles elle croît, et Linnée attribue à son usage la mortalité considérable qui régna de son tems sur les animaux de la province de Tornéo. Dans l'Europe septentrionale, comme on ne possède pas la grande ciguë, on lui substitue la

1 *C. sativum.* 2 *C. virosa.*

cicutaire vireuse ; mais il ne faut le faire qu'avec précaution, car elle est plus énergique qu'elle.

**ÉTHUSE.** *AEthusa.* Involucre nul ; involucelle de trois à cinq folioles unilatérales, pendantes. Pétales cordiformes, inégaux. Fruit ovoïde ; akène à cinq côtes simples.

Ce nom, qui est dérivé de αἴθω, je brûle, indique l'acreté de séthuses.

L'Éthuse petite ciguë [1], qui est aussi appelée Ciguë des jardins, doit être considérée comme une des ombellifères les plus vénéneuses ; elle croît souvent parmi le persil et le cerfeuil, et elle est alors cueillie avec eux et introduite dans nos alimens, aussi la voit-on fréquemment donner lieu à des empoisonnemens dont les symptômes sont les mêmes que ceux produits par la grande ciguë ; Vicat a vu la mort en être la suite six heures après l'ingestion de la plante, et Orfila a observé que sept onces du suc de celle-ci suffisaient pour tuer un chien en une heure.

Presque tous les auteurs s'évertuent à tracer des caractères qui empêchent de confondre le persil et l'éthuse. Cependant, dans aucune période de leur développement, cette confusion n'est possible. La petite ciguë offre une tige légèrement striée, et d'une couleur foncée en bas, tandis qu'elle est glauque supérieurement ; ses feuilles sont trois fois divisées, et ses folioles petites et fines ont une couleur d'un vert noirâtre, et exhalent une odeur vireuse quand on les écrase ; cette plante n'a point d'involucre, et son involucelle est latéral, pendant, et ne présente que trois à cinq folioles linéaires ; ses pétales sont blancs et irréguliers, et ses diakènes ovoïdes et chargés de dix côtes saillantes. Dans le persil, au contraire, la tige est grosse, cannelée profondément et d'un vert

1 *AE. cynapium.*

clair ; les feuilles ont cette même teinte, elles ne sont que deux fois ailées ; leurs folioles sont larges et cunéiformes, et quand on les écrase elles exhalent l'odeur agréable que tout le monde connait ; dans la plante alimentaire il y a un involucre de six à huit folioles, et un involucelle circulaire de huit à dix ; ses pétales sont égaux et jaunes, et ses fruits alongés ne présentent que quelques stries à peine saillantes.

Selon nous on pourrait bien plutôt confondre la petite ciguë avec le cerfeuil, son feuillage s'en rapprochant beaucoup ; mais on l'en distinguera en ce que, dans ce dernier, l'involucelle est complet, et les diakènes beaucoup plus alongés.

**TORDYLE.** *Tordylium.* Involucre et involucelle polyphylles. Pétales bifides, étalés. Diakène comprimé, à bords saillans, crénelés.

Le Tordyle officinal [1], qui, ainsi que ses congénères, habite l'Orient et l'Europe méridionale, servait d'aliment aux Turcs, à ce que dit Belon ; on lui accordait autrefois quelques vertus médicales.

**VI. CAUCALIDÉES.** Involucre polyphylle. Fruits hispides ou épineux.

**CAUCALIS.** *Caucalis.* Involucre presque nul ; involucelle à folioles simples. Pétales cordiformes, les marginaux souvent bifurqués et plus grands. Diakène hérissé d'aspérités raides.

Cette appellation, qui a été donnée par les anciens à plusieurs ombellifères, provient de καυκαλις, tige couchée. Ces végétaux habitent presque tous les environs de la Méditerranée.

1 *T. officinale.*

**CAROTTE.** *Daucus.* Involucre pinnatifide ; un involucelle. Fleurs centrales petites ou avortées. Pétales cordiformes. Diakène hérissé de poils raides.

*Daucus* est dérivé de δαιω, j'échauffe, et indique la propriété stimulante de ces plantes ; carotte vient du celtique *car*, qui signifie rouge. Ces végétaux croissent presque tous vers la région Méditerranéenne, surtout en Afrique.

La Carotte édule [1], qui se trouve en France à l'état sauvage, est devenue par la culture une de nos principales plantes potagères ; elle exige un sol profond, léger et un peu sablonneux. C'est en automne ou après l'hiver qu'on la sème dans le nord de la France ; comme ses graines sont garnies de poils par lesquels elles s'accrochent, pour les semer plus facilement on les mêle avec du sable fin. Malgré l'autorité de Rosier, c'est une pratique vicieuse que de les transplanter, car alors leur pivot se bifurque ou il s'enfonce moins profondément ; il vaut mieux les éclaircir et élaguer les individus les moins vigoureux. Margrave avait découvert que le suc de la carotte contenait du sucre liquide ; Bouillon-Lagrange et Parmentier l'ont reconnu également, et ce dernier dit que trois livres trois onces de suc peuvent fournir une livre deux onces de sirop de sucre. Forster, Hunter, et Hornby d'Yorck ont retiré de bonne eau-de-vie de cette racine en laissant fermenter le liquide que l'on en obtient.

La racine de la carotte forme un aliment sain, qui parfume ceux avec lesquels on le mélange. En Egypte, on la confit au vinaigre, et parfois chez nous on en fait des confitures. Maintenant, à l'imitation des Anglais, nous cultivons cette plante en grand pour les bestiaux ; elle leur offre une nourriture fort substantielle, et les engraisse d'une manière rapide.

[1] *D. carota.*

Miller assure qu'un arpent de terre ensemencé avec elle donne plus de fourrage que trois arpens de navets. Les bœufs, les moutons, les chevaux et les porcs paraissent s'en nourrir avec plaisir, et l'on remarque, dit Bosc, que cette racine augmente la quantité du lait des vaches, et donne à celui-ci une qualité supérieure. La facilité que l'on a de la conserver ajoute encore à son prix, car il suffit pour cela de la garantir du froid.

La racine de la carotte était employée par Arétée contre l'éléphantiasis ; dans la suite, elle a été regardée comme efficace pour combattre le cancer, et Desbois de Rochefort et Bouillon-Lagrange pensèrent qu'elle était utile pour apaiser ses douleurs ; mais Bayle et Cayol, dont l'autorité est si recommandable, l'ont regardée comme n'améliorant nullement cette maladie. Les semences de cette plante sont stimulantes ; les Anglais les prennent parfois en infusion théiforme ; on les croit diurétiques.

Une espèce de ce genre [1], qui croît aux environs de Bone, en Afrique, sert aux Turcs et aux Arabes, ainsi que dans le midi de la France, pour faire des cure-dents qui parfument la bouche et que l'on dit propres à fortifier les gencives.

**ATHAMANTE.** *Athamanta.* Involucre et involucelle. Pétales subégaux. Diakène ovoïde, strié, pubescent.

Ce nom est celui d'Athamas, roi de Thèbes, où il rappelle une montagne de la Thessalie.

L'Athamante libanote [2], qui habite la France, était regardé par Linnée comme étant le *libanotis* des anciens, qu'ils administraient contre l'épilepsie.

**BUBON.** *Bubon.* Involucre et involucelle. Pé-

1 *D. visnaga.* 2 *A. libanotis.*

tales lancéolés, recourbés. Diakène ovoïde, strié, velu ou glabre.

Bubon vient de βουβων, aine, et signifie : qui guérit les inflammations de l'aine.

Le Bubon galbanum [1] est un sous-arbrisseau indigène de l'Éthiopie, et dont, à l'aide d'incisions, on obtient une gomme-résine solide, à cassure vitreuse, que l'on nomme Galbanum. Cette substance, qui se distille spontanément aussi des articulations de la tige pendant les fortes chaleurs, servait en guise d'encens aux Orientaux, pour parfumer leurs appartemens. Chez les anciens, le galbanum était assez souvent administré en médecine. Aujourd'hui il est presque abandonné; seulement il entre encore dans une foule de médicamens inventés par la polypharmacie qui a précédé notre doctrine rationnelle.

**BUNIUM**. *Bunium*. Involucre rarement nul; involucelle polyphylle. Pétales cordiformes, inégaux. Diakène ovoïde, strié.

C'est de βουνος, éminence, qu'est dérivé ce nom, qui indique l'habitat de ces ombellifères.

Le Bunium terre noix [2], qui croît dans nos champs, offre une racine tubéreuse de la grosseur d'une châtaigne. Les paysans l'emploient pour leur nourriture, dans la Bourgogne, où l'on dit qu'on en extrait parfois plusieurs voitures d'une seule pièce de terre.

**VII. SCANDICINÉES**. Involucre ordinairement nul. Fruits pyramidaux, alongés, à sommet bicuspide.

**SCANDIX**. *Scandix*. Involucre ordinairement nul;

1 *B. galbanum*. 2 *B. bulbocastanum*.

involucelle. Pétales échancrés, inégaux. Diakène hispide, surmonté d'une très-longue pointe.

Les Grecs appelaient ainsi une de leurs plantes alimentaires, que l'on croit être le *scandix pecten* qui habite l'Europe.

**CERFEUIL**. *Chærophyllum.* Involucre nul; involucelle. Pétales échancrés, inégaux. Diakène alongé, lisse ou strié.

Cette appellation provient de χαιρω, je réjouis, et de φυλλον, feuille : elle indique l'agréable odeur des organes foliacés de ces plantes.

Le Cerfeuil cultivé [1], qui croît spontanément dans l'Europe méridionale, est soigné dans tous les potagers pour la consommation culinaire. On lui prête quelques vertus médicales; certains médecins le regardent comme dépuratif et antiscorbutique ; d'autres l'ont vanté dans la phthisie.

Le Cerfeuil musqué [2], aussi appelé Cerfeuil d'Espagne, est rangé en Suède parmi les plantes alimentaires.

Le Cerfeuil sylvestre est regardé comme délétère par Bulliard et Orfila; mais cette assertion demande à être confirmée. Le Cerfeuil tacheté passe également pour dangereux.

**VIII. AMMIDÉES**. Fruits ovoïdes, munis de côtes très-marquées.

**CUMIN**. *Cuminum.* Involucre et involucelle à peu de folioles. Pétales subégaux, légèrement échancrés. Diakène ovoïde, strié.

Le Cumin officinal [3], qui est originaire de l'Egypte, est

1 *C. sativum.*
2 *C. odoratum.*
3 *C. cyminum.*

cultivé par les peuples du nord de l'Europe, qui, à l'imitation des Turcs, font entrer ses fruits dans leur pain et leurs fromages. Ils sont aromatiques, stimulans, et on les emploie principalement dans la médecine vétérinaire.

**BERLE.** *Sium.* Involucre et involucelle polyphylles. Pétales cordiformes. Fruits ovoïdes ou subpyramidaux; akènes à cinq côtes.

Ce nom générique est d'origine chaldéenne.

La Berle de la Chine [1], ou le Ninzi, est potagère dans ce pays; ses racines y sont regardées comme un excitant puissant. Margrave a extrait du sucre de celles de la Berle chervi, que l'on cultive et que l'on mange dans le nord de l'Europe.

**CIGUË.** *Conium.* Involucre polyphylle; involucelle triphylle, latéral. Pétales inégaux, cordiformes. Diakène subglobuleux, à côtes tuberculeuses.

*Conium* est une traduction presque littérale de κωνειον, qui est le nom qu'Hippocrate donnait à la ciguë.

La Ciguë maculée [2], ou Grande ciguë, habite les endroits secs de l'Europe; elle est bisannuelle et présente une tige striée, glabre et fistuleuse, marquée de petites taches pourpres à sa partie inférieure; ses feuilles sont trois fois ailées et glabres; ses involucelles sont formés de trois folioles membraneuses et unilatérales; les fleurs de cette plante sont blanches; chacun de leurs akènes offre cinq côtes crénelées. La ciguë exhale une odeur fétide et nauséeuse. M. Brandes l'a trouvée composée d'une matière particulière qu'il nomme Cicutine ou Conéine; d'une huile très-volatile, odorante; de résine; de matière colorante et de sels. M. Giseke a extrait de ses semences un principe alcalin, jaune, d'une odeur vireuse,

1 *S. ninzi.* 2 *C. maculatum.*

extrêmement vénéneux et dont cinq grains suffisent pour tuer un lapin en deux minutes. En 1799, M. Guillot, d'Auxerre, a trouvé du sel marin dans le dépôt du suc de ce végétal.

Presque tous les auteurs paraissent d'accord sur l'identité de notre ciguë avec celle des anciens ; mais dans l'antiquité on donnait aussi ce nom à toutes les plantes qui avaient une tige fistuleuse. La légère dissention avait pris naissance sur ce que Pline dit, dans un passage, que beaucoup de personnes mangent de la ciguë à leurs repas. Il faut croire que par là le naturaliste latin entendait qu'elles faisaient usage de plantes à tiges creuses, comme le céleri ou l'angélique, par exemple ; et ce qui le prouve encore, c'est que dans un autre passage il parle spécialement de la ciguë comme d'un poison qui donne la mort. Son abondance dans le Péloponèse, entre Mégare et Athènes, et l'absence de la ciguë aquatique et de la petite ciguë sur ce territoire, confirment que c'est bien la grande ciguë dont les Athéniens se servaient pour faire périr les coupables et qui fut le breuvage de Phocion et de Socrate. Ce ne fut pas non plus la ciguë vireuse qui servit à le composer, malgré que Haller et Bulliard l'aient pensé, car, selon l'auteur de la flore de la Grèce, cette plante ne croît point dans ce pays.

La ciguë est un des plus énergiques poisons végétaux ; mais son action varie selon les climats où elle croît : dans les pays tempérés, ou dans ceux qui par leur élévation les représentent, elle paraît perdre ses propriétés. M. Steven dit que dans la Crimée les habitans des campagnes en font usage pour se nourrir. C'est en Espagne, en Italie et en Grèce qu'elle paraît jouir de la plus grande énergie, tandis qu'en Angleterre J. Colebrook assure que son extrait est presque sans action. Chez nous, les empoisonnemens produits par cette plante sont peu fréquens, et Mathiole, et d'autres qui en ont observé, ont rarement vu la mort en être la suite. Ce végétal est plus ou moins vénéneux pour les animaux : le savant que nous venons de citer rapporte que des ânes en ayant brouté, ils tombèrent dans un tel état léthargique qu'on les croyait

morts, et qu'ils n'en sortirent qu'après un temps considérable, lorsque l'on commençait à les écorcher ; cependant cette ombellifère ne semble pas être vénéneuse pour les chevaux, les chèvres et les moutons, mais elle tue les bœufs, quoique ceux-ci la mangent sans accident quand elle est sèche ; Orfila n'a pu tuer que rarement les animaux avec cette plante.

Dans l'antiquité, la ciguë servit souvent pour donner la mort aux hommes. Théophraste dit que les habitans de Chio composaient un poison subtil avec le κωνειον broyé. Strabon rapporte qu'un usage semblable avait lieu en Espagne, et qu'on l'extrayait d'un végétal *apio petroselino simili*. Valère-Maxime écrivait que l'on conservait publiquement à Marseille un breuvage fait avec la ciguë, et qu'on le donnait à ceux qui obtenaient du sénat la permission de se délivrer de la vie. Tournefort dit encore que, dans l'île de Ceos, une loi obligeait de donner la ciguë à ceux qui passaient la soixantième année, l'île étant trop petite pour suffire à leur nourriture.

Mais c'est principalement par la mort de Phocion et de Socrate que la ciguë est devenue à jamais célèbre. Il paraît cependant qu'elle n'entrait pas seule dans la coupe empoisonnée que l'on offrait aux coupables d'Athènes, et que ce breuvage était encore composé de plusieurs autres substances ; car, cette ombellifère étant un poison narcotico-âcre, elle eût déterminé des douleurs, le narcotisme et le délire, et ces symptômes ne s'observaient point à leur agonie. D'après Théophraste, les Athéniens y joignaient du suc de pavot, pour en former le breuvage des condamnés, afin de leur éviter les douleurs, et l'assertion de Thrasyas de Mantinée, qui se vantait de donner le trépas sans souffrance avec le suc de ciguë et de pavot, vient encore confirmer cette hypothèse. Aussi Platon rapporte que la mort de Socrate fut douce et tranquille ; un froid glacial le saisit ; la circulation et la chaleur s'éteignirent insensiblement, et jusqu'à son dernier soupir il conserva toutes ses facultés intellectuelles et mourut plein de calme, en recommandant à ses amis de faire un sacrifice à Esculape.

Hippocrate, Galien et Arétée ont employé la ciguë en médecine; Pline dit qu'elle dissipe l'ivresse. Selon quelques savans, on n'en faisait usage qu'à l'extérieur, dans l'antiquité, et surtout pour le traitement des rhumatismes. Ce médicament était resté oublié, lorsqu'au XVI^e^ siècle Wier, H. de Heers et Rathlauw l'essayèrent contre les engorgemens scrophuleux. Leurs essais révélèrent ses propriétés à Stœrck, et celui-ci, après une longue expérience, préconisa la ciguë contre le cancer, le rachitisme, la carie, et désormais on en fit un usage considérable à l'intérieur.

Comme tous les poisons végétaux, elle offre les plus grandes anomalies dans sa manière d'agir. Guersent dit qu'elle possède deux propriétés, l'une excitante, l'autre sédative.

C'est à cette action tempérante qu'il faut rapporter ce que les anciens ont dit de la ciguë, en la proposant pour calmer les désirs vénériens. Arétée la conseillait à cet effet, et la plupart des médecins de l'antiquité ont suivi son exemple. Saint Jérôme, dans une de ses épîtres, rapporte même que les prêtres égyptiens se réduisaient à l'impuissance en prenant chaque jour de la ciguë, et c'est d'après ces assertions que des médecins, dans les temps modernes, ont employé cette plante pour calmer la nymphomanie et le priapisme.

Avicenne ordonnait des emplâtres de ciguë pour diminuer la sécrétion du lait et les engorgemens des seins. Il paraît que cette ombellifère est véritablement efficace dans ces cas, où Guersent explique son action en émettant qu'elle émousse l'orgasme indispensable à la secrétion du lait : on a même prétendu qu'elle entrave le développement des mamelles.

Mais c'est surtout dans la plus terrible maladie de l'humanité, dans le cancer, que l'on a prodigué les plus grands éloges à la ciguë; Stœrck, qui fit tant d'expériences sur les poisons, prétendit que dans ses mains ce végétal avait déployé une efficacité presque sans revers, dans les affections carcinomateuses ou squirrheuses. Sur la foi de ses succès, on l'essaya en France, en Italie et en Angleterre, mais on n'en obtint

point d'aussi heureux résultats. Dehaen, ennemi de Stœrck, allait même jusqu'à dire que l'eau chaude était aussi utile. A. Petit, croyant que cette ombellifère avait peut-être d'autres propriétés en Allemagne, en fit venir de ce pays; mais celle que l'on cueillit aux environs de Vienne, où elle est fort abondante, et à l'endroit même où Stœrck la faisait prendre, ne fut pas efficace à Paris. Cela diminua les espérances que l'on avait conçues sur ce végétal tant vanté, et l'on convint enfin de son impuissance, après qu'il eût échoué dans des essais tentés au sein des hôpitaux de notre capitale, par M. Alibert et quelques autres médecins. Il est actuellement certain que les succès de Stœrck et des praticiens de l'Allemagne tenaient à ce qu'ils n'avaient point attaqué de véritables cancers; cela nous est prouvé par les maladies auxquelles nous avons vu les médecins allemands donner le nom de squirrhes, et qui n'étaient quelquefois que des tumeurs scrophuleuses.

Cependant, si la ciguë ne peut être considérée comme curative du cancer, il faut avouer que, comme palliative, elle peut être très-utile dans cette maladie, et soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, elle agit en calmant ses douleurs lancinantes.

Quelques médecins, tels que Bergius et Fothergill, vantent cette plante dans les scrophules; d'autres, avec Cullen, Swédiaur, dans les affections syphilitiques et contre les dartres rebelles. Beaucoup d'engorgemens de toute nature, et surtout ceux des viscères, cèdent à son emploi. Elle est efficace contre les maladies cutanées, les dartres, la teigne, la gale, et elle a été administrée tout à fait avec succès, dans la coqueluche, par M. Butter et Odier; dans les névralgies, par Chaussier et MM. Duméril et Guersent. Mais souvent le peu de succès que l'on en obtient est dû à la manière timide dont on l'administre; des médecins audacieux ont fait prendre, dans certaines maladies, quatre livres d'extrait de ce jus, en poussant graduellement la dose jusqu'à trois gros par jour.

Quand les anciens étaient empoisonnés par l'usage de cette

plante, ils regardaient le vin comme un bon moyen de dissiper ses effets délétères : Pline rapporte même, en parlant de l'ivrognerie, les excès auxquels se livraient les buveurs ; il dit qu'il y en avait qui prenaient exprès de la ciguë, afin que la crainte de la mort les obligeât à boire du vin. Le traitement rationnel devrait être le même que dans l'empoisonnement par les solanées : d'abord faire vomir ; puis calmer les symptômes inflammatoires, s'il s'en déclarait. Les liqueurs acidules sont surtout indiquées quand le poison a été rejeté.

**LIVÊCHE.** *Ligusticum.* Involucre et involucelle polyphylles. Pétales ovales, lancéolés, entiers, recourbés. Fruit oblong ; akènes à cinq côtes épaisses.

La Livêche commune [1] croît dans la Ligurie : de là est provenu son nom générique. On la cultive dans les jardins, et elle était autrefois employée en médecine.

**IX. SÉLINÉES.** Fruits comprimés, plans, souvent ailés.

**SÉLIN.** *Selinum.* Involucre ou non ; involucelle. Pétales cordiformes, égaux. Diakène ovoïde, comprimé, costulé, à bords membraneux aliformes.

Ce nom provient de σελήνη, lune, et indique la forme des semences de quelques sélins. Ces plantes habitent l'Europe.

Le Sélin des bois [2] passe pour diurétique et emménagogue ; les habitans de l'Amérique l'emploient pour se purger.

**PEUCÉDANE.** *Peucedanum.* Involucre et involucelle. Pétales oblongs, égaux, recourbés au sommet. Diakène strié, à bords subailés.

Cette dénomination est dérivée de πευκέδανος, petit pin ;

1 *L. levisticum.* 2 *S. sylvestre.*

elle indique que l'on retirait autrefois de ces plantes une espèce de résine.

Le Peucédane officinal [1], dont les fleurs sont jaunes, et qui habite l'Europe méridionale, était anciennement employé en médecine; aujourd'hui il est inusité. Il en est de même du Peucédane silaüs qui passait pour diurétique et lithontriptique.

**BERCE**. *Heracleum*. Involucre et involucelle polyphylles. Pétales inégaux, bifurqués. Fruit elliptique, très-comprimé, strié, échancré au sommet; akènes à bords souvent membraneux.

C'est à Hercule que ces plantes ont été consacrées, parce que ce fut lui qui, d'après Pline, enseigna leurs usages.

La Berce de Sibérie [2] sert d'aliment dans le pays qu'elle habite, et l'on en extrait une liqueur alcoolique fort en usage.

La Berce spondyle, qui vient en France, est vénéneuse, selon Decandolle, lorsqu'elle s'est développée dans un endroit aquatique. On a pensé pendant un tems que c'était elle que les habitans du nord de l'Europe faisaient entrer dans leur boisson, mais cette assertion ne paraît pas exacte.

**PANAIS**. *Pastinaca*. Involucre et involucelle ordinairement nuls. Pétales subégaux, entiers, recourbés. Fruit suborbiculaire, très-comprimé, à bords subailés; akènes trinervés.

Cette appellation provient de *pastus*, aliment. Les panais offrent des feuilles larges et lobées; leurs fleurs sont jaunes; ils habitent principalement les environs de la Méditerranée.

Le Panais cultivé [3], qui croît spontanément en Europe, est

1 *P. officinale.*
2 *H. sibiricum.*
3 *P. sativa.*

depuis longtems l'objet des soins de l'homme, à la nourriture duquel il contribue ; déjà les Romains, qui en faisaient un grand usage, le cultivaient dans leurs jardins, et Pline leur avait donné des préceptes à cet effet. C'est sa racine charnue et aromatique qui en est la partie usitée. MM. Poiret, Mérat et Delens disent qu'elle contient douze livres pour cent de sucre cristallisable. Dans quelques pays on cultive cette plante en grand pour l'alimentation des cochons et de quelques autres bestiaux. Ses graines ont été employées avec succès contre les fièvres par divers médecins.

Le Panais opopanax [1], qui habite le midi de la France et l'Orient, laisse découler un suc gommo-résineux des incisions que l'on pratique sur ses tiges. Cette substance qui est brune, opaque et friable, est appelée Opopanax ; on la tire de la Syrie et du Levant, par Marseille ; les individus qui croissent en France n'en produisent pas ; selon M. Pelletier, cette gomme-résine est composée de résine 42,0 ; gomme 33,4 ; cire 0,3 ; amidon 4,2 ; extractif et acide malique 4,4 ; ligneux 9,8 ; huile volatile et perte 3,9, et de traces de caoutchouc ; elle est tonique et excitante ; on s'en sert peu ; cependant, quelques médicamens composés en contiennent des proportions plus ou moins considérables.

**ANETH**. *Anethum*. Involucre et involucelle nuls. Fleurs jaunes. Pétales entiers, roulés. Diakène ovoïde, oblong, comprimé, strié.

Ce mot vient de *ανηθον* qui est dérivé de *αιθω*, je brûle.

L'Aneth puant [2], qui croît dans la France méridionale et jusqu'en Normandie, était pour les Romains le symbole de la joie, ils s'en couronnaient dans leurs festins ; aujourd'hui cette plante est employée en Russie pour apprêter les alimens, et les Anglais assaisonnent ordinairement certains poissons avec

1 *P. opopanax.* 2 *A. graveolens.*

ses feuilles. Ses semences sont stimulantes et carminatives; Dioscoride et Galien les croyaient narcotiques; on en extrait une huile essentielle jaune, dans la proportion de deux livres sur cent, selon Thomson, et dont Cullen dit que les nourrices anglaises se servent contre les colliques des enfans.

L'Aneth fenouil[1] était extrêmement connu des anciens, qui lui accordaient une grande puissance contre les maladies les plus redoutables; il avait même parmi eux la réputation de guérir la rage, appliqué sur la morsure de l'animal qui l'avait communiquée. Hippocrate le prescrivait comme propre à augmenter la sécrétion du lait; Pline lui prêtait la merveilleuse propriété de rajeunir les serpens; aujourd'hui sa racine est regardée comme apéritive, et ses fruit sont rangés parmi les Semences chaudes; ils contiennent une huile essentielle très-aromatique, qui les a fait employer en médecine comme toniques et stimulants; dansquelques pays on les mêle au pain pour lui communiquer un léger parfum. Les confiseurs les font entrer dans la composition de certaines liqueurs, ou en préparent des bonbons. En Italie on mange presque toutes les parties de cette plante en guise de céleri, soit crues, soit cuites.

**FÉRULE.** *Ferula.* Involucre nul ou à folioles linéaires; involucelle polyphylle. Pétales cordiformes, étalés, égaux. Fruits ovoïdes, comprimés, subplans : akènes à trois nervures.

Ce nom vient de *ferire*, frapper, parce que chez les Romains on se servait des tiges de férules pour corriger les écoliers; c'est ce qui fit dire à Columelle qu'elles étaient fatales aux mains; Martial les flétrissait ainsi dans ses épigrammes : *Ferulæ tristes sceptra pedagogorum.*

Ces ombellifères ont une tige lisse, des feuilles découpées et des fleurs jaunes. Leurs tissus sont abreuvés de sucs propres

[1] *A. feniculum.* L.

abondans, que l'on emploie en médecine Elles croissent en Asie, en Afrique et en Europe. Les tiges des férules étant molles et souples, Bacchus, par une prévoyance extraordinaire, avait ordonné que les hommes adonnés au vin ne se servissent que de cannes faites avec ces plantes, afin d'éviter les blessures que se font souvent les gens ivres ; ordinairement les prêtres de ce dieu, pour montrer l'exemple, ne s'appuyaient que sur des tiges de férules. Le bois léger de celles-ci servait anciennement pour confectionner de petites boîtes et des étuis dans lesquels on renfermait les objets précieux : Strabon et Plutarque rapportent que c'était dans un semblable étui qu'Alexandre conservait les œuvres d'Homère.

La moelle de ces ombellifères est très-inflammable ; cette propriété, qui était connue des poëtes anciens, leur fit supposer que Prométhée avait ravi le feu du ciel dans une tige de férule, pour vivifier son image humaine. Aujourd'hui, pour les pâtres de l'Italie et de la Sicile, c'est cette moelle qui remplace l'amadou. Il paraît que les fleurs de ces végétaux étaient employées pour la toilette des dames romaines ; Pline, dans un long chapitre où il énumère celles qui servaient à leur coiffure, dit que les bouquetières y faisaient entrer des corolles de férules.

La Férule asa fétida [1], que l'on a parfois écrit *assa*, par erreur, parce que ce nom provient du mot hébraïque *asa*, qui signifie guérir, est une plante vivace qui croît spontanément dans l'Orient, et qui fut découverte 617 ans avant l'ère vulgaire ; Dioscoride, qui en parle, lui assigne déjà la Perse pour patrie, et Kœmpfer a eu l'occasion de reconnaître qu'elle y croît encore en abondance ; on la trouve aussi dans l'Inde, la Syrie et la Lybie.

C'est cette ombellifère qui fournit la gomme nommée *asa fœtida*, dans les officines : elle s'écoule sous la forme d'un suc blanc qui bientôt jaunit et se concrète. Kœmpfer dit que c'est à la fin de la belle saison que se fait sa récolte, et qu'on

1 *F. asa fœtida.*

y prélude par l'arrachement des feuilles, quarante jours avant. Ce voyageur rapporte qu'à l'époque de ce travail les Persans abandonnent en masse leurs villages, pour se rendre dans les localités où abonde la férule résinifère ; puis ils coupent sa racine, qui a parfois la grosseur de la cuisse humaine, couvrent la section avec de l'herbe, et au bout de deux jours viennent recueillir le suc qui s'en est écoulé, et pratiquer une nouvelle section. Ils font ensuite solidifier ce suc au soleil, et quand il est devenu sec, cassant, il constitue l'*asa fœtida* du commerce. Celui-ci est composé de résine, d'huile volatile, de gomme, de bassorine, de malate de chaux, et en plus quelques chimistes y ont reconnu du phosphore et du soufre, dernier corps qui explique pourquoi ses émanations noircissent l'argent. Cette substance exhale une odeur que les Européens regardent comme extrêmement fétide, et qui lui a valu le surnom de *stercus diaboli* de la part des Allemands; au contraire, les peuples de la Perse considèrent l'asa fœtida comme si agréable qu'ils l'ont nommé *mets des dieux ;* et dans ce pays, ainsi que dans l'Inde, c'est un condiment employé journellement : La Harpe rapporte qu'à Surate son usage est si considérable que l'air des rues de la ville en est totalement infecté. Il est probablement tout aussi cher aux habitans de l'Abyssinie, puisque Bruce dit que les jours où l'on apporte de l'*asa fœtida* aux marchés on est obligé d'employer des soldats pour contenir la foule des acheteurs.

Dans l'Asie cette gomme-résine est fort peu usitée comme médicament ; cependant Ainslie rapporte que les brames en prennent ordinairement, parce qu'ils la considèrent comme stomachique et aphrodisiaque. Boerhaave regardait l'*asa fœtida* comme le plus énergique des antispasmodiques, et les médecins européens sont presque tous de son opinion ; il est fréquemment employé dans l'hystérie. Bergius en a fait usage avec succès comme fébrifuge, et Hoffmann contre les vers.

La Férule persique [1] a été regardée par quelques botanistes

[1] *F. persica.*

comme fournissant le Sagapenum, appelé autrefois Gomme séraphique, à cause des grandes vertus dont on le croyait doué. La Férule commune [1] habite le midi de la France.

**ANGÉLIQUE**. *Angelica.* Involucre nul ou triphylle ; involucelle polyphylle. Akènes ovoïdes, comprimés, cannelés, à bords membraneux.

Ce nom fait allusion à l'arôme agréable et aux vertus médicales de ces végétaux, que Fuchs dit que l'on nommait autrefois, dans le même sens, Herbes du saint-esprit.

L'Angélique archangélique [2] se plaît dans les localités froides et humides de la Norwége et de la Laponie. Les peuples de ces deux états en font une grande consommation. Les Lapons se nourrissent de ses jeunes tiges et les mangent crues sur leur pain ; puis, quand elles sont arrivées à leur maturité, ils les dessèchent et les font cuire dans du lait de Renne; ils font aussi bouillir de cette manière ses boutons, et cela constitue un excellent stomachique. Les Norwégiens mêlent à leur pain la racine d'angélique, et celle-ci passe, parmi les Lapons, pour prolonger la vie, aussi ils la mâchent comme du tabac. Chez nous, on confit les tiges de cette ombellifère ou l'on en prépare des liqueurs ; tous les bestiaux recherchent l'angélique avec avidité, et l'on dit qu'elle communique au lait un arôme qui décèle ceux qui en font usage. Cette plante stimulante et aromatique entre dans un grand nombre de médicamens officinaux.

**IMPÉRATOIRE**. *Imperatoria.* Involucre nul ; un involucelle uni ou diphylle. Pétales courbés, subégaux. Akènes comprimés, membraneux, à trois côtes aiguës et à bords ailés.

C'est aux vertus dont on les croyait douées que ces om-

1 *F. communis.* 2 *A. archangelica.* L.

bellifères ont dû cette appellation, qui provient d'*imperare*. Les impératoires diffèrent des angéliques par les côtes de leur fruit.

**THAPSIE.** *Thapsia.* Involucre et involucelle nuls. Pétales lancéolés, courbés. Akènes comprimés, striés, à deux ailes échancrées.

Dioscoride dit que le *thapsia* a dû cette appellation à l'île de *Thapsos* où il fut découvert. Ces végétaux habitent le bassin de la méditerranée.

La Thapsie villeuse [1], qui croît en France, possède des racines âcres que l'on regarde comme antiherpétiques. D'autres espèces sont purgatives, ce qui leur a valu le nom de Faux turbith.

**LASER.** *Laserpitium.* Pétales subégaux, recourbés au sommet. Diakène ovoïde, à huit ailes membraneuses, intercostales.

On pense que c'est à ce genre qu'appartient le végétal qui produisait la gomme-résine qui, sous le nom de *sylphion*, était si précieuse aux Grecs, et que les Romains, pour lesquels elle n'avait pas moins de prix, appelaient *laser*. Ce végétal croissait dans les montagnes de la Cyrénaïque, et l'on nommait la contrée qu'il habitait *Regio Sylphiphera;* sa découverte fut attribuée à Aristée, et eut lieu six cents ans avant J.-C. Peu de tems après, Hippocrate essaya infructueusement de le cultiver dans sa patrie.

Le laser était regardé par les Romains comme possédant les plus merveilleuses vertus ; on allait même jusqu'à croire qu'il rajeunissait les vieillards, aussi le vendait-on au poids de l'or. A Rome on conservait, dans le trésor de l'état,

[1] *T. villosa.*

celui que l'on possédait, et Pline dit que Jules César en fit vendre cent onze livres pour subvenir aux frais de la guerre civile. Dans la suite, la plante célèbre qui produisait cette substance devint extrêmement rare, puisque l'on en présenta une à Néron, avec un grand cérémonial et comme une chose fort curieuse; puis après, elle se perdit entièrement et ne fut connue que par les médailles que l'on avait frappées en son honneur, et sur lesquelles se voyait son effigie. Strabon et Pline attribuent à des causes différentes sa disparution; le premier croit que ce furent les Barbares qui l'extirpèrent, et l'autre pense que les tributaires de Rome l'arrachèrent pour lui donner plus de prix.

Des longues recherches des antiquitaires et des naturalistes pour trouver le végétal qui produit le laser, il n'est encore résulté rien de bien positif; quelques uns pensent que c'est le *laserpitium gummiferum* qui le fournit; d'autres le *laserpitium derias,* que M. Pacho a retrouvé dans la Cyrénaïque.

**ARTÉDIE.** *Artedia.* Involucre et involucelle pinnatifides. Fleurs centrales stériles, régulières; les extérieures fertiles, irrégulières. Diakène environné d'une membrane lobée.

L'Artédie squammeuse [1], qui croît sur le Liban, est l'unique espèce de ce genre, dédié à l'ichtyologiste suédois Artédi.

**LAGOÉCIE.** *Lagœcia.* Ombelle simple; involucre pinnatifide. Calice multifide; pétales bicornes; style unique. Akène unique.

La Lagoécie cuminoïde [2], qui croît dans l'orient, est

1 *A. squammata.* 2 *L. cuminoides.*

l'unique espèce de ce genre anomal, dont les caractères sont si remarquables, et dont le nom est dérivé de λαγως, lièvre, et de οικος, gîte.

## FAMILLE DES ONAGRÉES.

Calice monosépale, à deux à cinq divisions ; corolle de deux à cinq pétales, quelquefois nulle, insérée au sommet du calice ; étamines en nombre ordinairement égal ou double des pétales. Capsule ou baie ordinairement pluriloculaire, polysperme.

Les onagrées sont ordinairement herbacées, et portent des feuilles simples, opposées ou éparses ; leurs fleurs sont axillaires ou terminales. Les genres macre, mentzélie et turnère, que nous avons décrits avec ce groupe, possèdent cependant des caractères qui s'en éloignent un peu, aussi ont-ils été transportés dans d'autres familles par quelques botanistes.

**CERCODÉE.** *Cercodea.* Calice quadrilobé ; corolle quadripétale, octandre. Baie sèche, tétragone, à quatre loges monospermes.

L'étymologie de ce nom, qui provient de κερκος, queue, et de ειδος, forme, indique la disposition alongée des pétales des cercodées. Ces plantes sont des arbrisseaux de la Nouvelle-Hollande.

**LOPÉZIE.** *Lopezia.* Corolle à cinq pétales inégaux ; une étamine ; capsule subquadrivalve.

C'est à T. Lopez, savant espagnol, que ce groupe a été consacré. Il se compose de végétaux indigènes du Méxique,

**CIRCÉE.** *Circœa.* Calice diphylle ; corolle dipétale, diandre. Capsule piriforme, indéhiscente, à deux loges dispermes.

C'est à Circée que ces plantes ont été dédiées, parce que, selon de Théis, semblables à cette magicienne dont les charmes retenaient les voyageurs, elles arrêtent les passans par leurs fruits hérissés d'épines qui s'accrochent à leurs vêtemens. Les circées sont des végétaux herbacés qui habitent les lieux ombragés de l'Europe.

La Circée de Paris [1] doit ce nom à ce que les régénérateurs de la science la trouvèrent d'abord près de cette capitale ; on la nomme vulgairement Herbe aux magiciennes ; elle passait autrefois pour être anodine.

**JUSSIÉE.** *Jussiæa.* Calice quadri ou quinquélobé; corolle à quatre ou cinq pétales; huit ou dix étamines. Capsule à quatre ou cinq loges, s'ouvrant sur ses angles.

C'est à B. de Jussieu que ce groupe a été dédié ; il se compose de plantes herbacées ou de sous-arbrisseaux qui croissent, en général, dans les localités aquatiques de l'Amérique ou de l'Inde.

**ONAGRE.** *Œnothera.* Calice quadrilobé ; corolle quadripétale, octandre. Capsule cylindroïde ou tétragone, quadrivalve, quadriloculaire ; semences inaigrettées.

Le nom de ces plantes provient de *ονος γρα*, pâture d'âne ; elles sont indigènes de l'Amérique.

L'Onagre bisannuelle [2], qui a été apportée en Europe vers

1 *C. lutetiana.* 2 *Œ. biennis.*

1614, après s'être échappée des jardins, s'est naturalisée en France et en Espagne; elle offre des racines charnues que les allemands servent sur leurs tables et qu'ils mangent crues ou cuites. Les porcs en sont très-friands.

**GAURE.** *Gaura.* Calice quadrilobé; corolle tétrapétale, octandre; ovaire quadriloculaire. Capsule uniloculaire, tétragone.

C'est de γαυρος, superbe, qu'est dérivé ce nom par lequel on a voulu indiquer la beauté de ces plantes; les gaures sont originaires de l'Amérique; une seule espèce croît à la Chine.

**ÉPILOBE.** *Epilobium.* Calice quadrilobé. Corolle tétrapétale, octandre. Capsule grêle, tétragone, quadrivalve, quadriloculaire; semences aigrettées.

Ce nom, qui veut dire fleur violette sur la silique, est formé de επι, sur, de λοβος, silique, et de ιον, violette. Les épilobes sont des plantes herbacées, à fleurs pourpres ou roses, et dont un grand nombre se trouvent en France.

L'Épilobe en épi [1], appelé vulgairement Laurier Saint-Antoine, croît spontanément dans nos bois et est cultivé comme ornement. Lémery accorde quelques propriétés médicales à ses feuilles; aujourd'hui on ne les emploie nullement.

**FUCHSIE.** *Fuchsia.* Calice coloré, quadrilobé; corolle tétrapétale, ordinairement plus de huit étamines. Baie quadriloculaire.

Ce groupe, dédié à T. Fuchs, botaniste du XVI^e^. siècle, est formé par des arbrisseaux originaires de l'Amérique.

La Fuchsie écarlate [2] est devenue excessivement commune dans nos jardins.

1 *E. spicatum.* 2 *F. coccinea*

**MACRE.** *Trapa.* Calice quadrilobé ; corolle quadripétale, tétrandre. Noix uniloculaire, portant deux ou quatre épines.

La Macre nageante [1] produit un fruit que ses quatre pointes ont fait comparer à une chausse-trape : c'est de ce rapprochement que provient son nom générique, qui n'est qu'une syncope de *calcitrapa*. Ce végétal croît dans les mares et les étangs de l'Europe et de l'Asie, et flotte à leur surface à l'aide des pétioles vésiculeux de ses feuilles ; ses noix renferment une amande farineuse dont la saveur est analogue à celle de la châtaigne ; on les mange depuis long-tems en Chine, où cette macre est devenue l'objet d'une culture régulière, en même tems que l'on a pour elle une sorte de vénération. Bory de Saint Vincent appréciant l'avantage que l'on pourrait tirer des marais des environs de Bordeaux, en y faisant croître ce végétal, heureusement nommé Châtaigne d'eau, l'y a implanté il y a déjà un certain nombre d'années, et son essai a prospéré. Il est actuellement commun en Bretagne.

Anciennement les habitans de la Thrace faisaient du pain avec les fruits de la macre, et il paraît que ceux-ci étaient regardés comme précieux par les Egyptiens, puisque l'on en trouve dans les cercueils qui contiennent des momies. Actuellement, dans plusieurs pays de l'Europe, les habitans des campagnes s'en nourrissent. On compte encore dans ce genre une ou deux espèces qui se rencontrent à la Chine et à la Cochinchine, mais ce ne sont peut-être que des variétés de la précédente.

**MENTZÉLIE.** *Mentzelia.* Calice quinquélobé ; corolle pentapétale ; étamines très-nombreuses, dont six plus longues. Capsule ovoïde, uniloculaire.

Ce genre a été dédié à C. Mentzel, médecin et botaniste

[1] *T. natans.*

prussien ; il se compose de végétaux herbacés, indigènes des deux Amériques.

**TURNÈRE.** *Turnera.* Calice quinquélobé ; corolle pentapétale, pentandre. Capsule uniloculaire, trivalve.

C'est à W. Turner, médecin et botaniste anglais, que ce genre a été dédié ; il est formé d'arbustes et d'arbrisseaux originaires de l'Amérique méridionale.

## FAMILLE DES RIBÉSIOÏDES.

Fleurs ordinairement hermaphrodites. Calice quadri ou quinquélobé ; corolle quadri ou pentapétale, rarement nulle ; quatre ou cinq étamines. Baie uniloculaire, polysperme, à deux trophospermes pariétaux.

Cette famille se compose d'arbustes inermes ou épineux, à feuilles alternes, lobées ou dentées ; leurs fleurs sont solitaires ou en grappes.

**GROSEILLER.** *Ribes.* Genre unique.

Les Arabes nomment *rybes* une espèce de rhubarbe que Tragus avait cru reconnaître dans les groseilliers.

Le Groseillier à maquereau [1], le Groseillier noir [2], ou cassis, et le Groseillier rouge [3], ont des usages trop connus pour qu'il soit utile de s'appesantir sur leur histoire ; seulement nous dirons que les fruits de la dernière espèce renferment

1 *R. grossularia.*
2 *R. nigrum.*
3 *R. rubrum.*

une grande quantité d'acide citrique, et qu'il serait avantageux d'en extraire ce produit. M. Filloy, pharmacien de Dijon, rapporte qu'on pourrait l'établir à environ six francs la livre, tandis qu'il en coûte communément trente dans le commerce.

## FAMILLE DES MÉLASTOMÉES.

Calice monosépale, entier ou divisé; corolle de quatre à six pétales; étamines en nombre double; anthères biloculaires à connectif supérieur; stigmate simple. Fruit sec ou charnu, ayant trois à huit loges polyspermes.

Les mélastomées sont herbacées ou ligneuses; leurs feuilles sont opposées, simples, et offrent des nervures longitudinales, parallèles et rapprochées; leurs anthères s'ouvrent ordinairement par un pore terminal.

**MÉLASTOME.** *Melastoma.* Corolle de quatre à six pétales; anthères ayant parfois un appendice bicorne. Fruit charnu à trois à six loges.

Mélastome provient de μελας, noir, et de στομα, bouche. Ces végétaux sont herbacés ou ligneux, et ordinairement d'un aspect agréable; ils habitent les pays chauds.

**BLAKÉE.** *Blakea.* Involucre écailleux. Calice hexagone; corolle hexapétale. Capsule à six loges.

C'est à E. Blakee, horticulteur anglais, que ces végétaux ont été dédiés; ils habitent l'Amérique.

## FAMILLE DES MYRTÉES.

Calice monosépale, formé de quatre à six pièces soudées ; corolle de quatre à six pétales ou nulle ; étamines libres, polyadelphes ou monadelphes, insérées sur le calice, et ordinairement nombreuses ; anthères biloculaires, à déhiscence longitudinale ; style unique. Fruit sec ou charnu.

Les myrtées sont des arbres ou des arbrisseaux dont les feuilles sont ordinairement opposées et sans stipules. Ces feuilles et souvent aussi l'écorce de ces végétaux et leurs calices sont munis de glandes remplies d'huile essentielle. Les fleurs sont blanches ou rougeâtres.

**BÆCKEA.** *Bœckea.* Calice quinquédenté ; corolle, pentapétale, octandre. Capsule tri ou quadriloculaire.

Ce genre, qui est dédié à A. Bæck, médecin du roi de Suède, se compose de végétaux indigènes de la Chine et de la Nouvelle-Hollande.

**MÉLALEUCE.** *Melaleuca.* Calice quinquéfide ; corolle pentapétale ; étamines pentadelphes. Capsule trivalve, à trois loges polyspermes.

Ces végétaux, dont la dénomination provient de μελας, noir, et de λευκος, blanc, habitent presque tous l'Australasie ; l'Inde en produit quelques-uns.

Le Mélaleuce à feuilles de millepertuis [1], qui croît dans le

1 *M. hypericifolia.*

premier de ces pays et dont les fleurs sont d'un beau rouge, est une des espèces que l'on cultive le plus communément dans nos jardins.

**BEAUFORTIE.** *Beaufortia.* Calice tubuleux ; corolle pentapétale ; étamines nombreuses, pentadelphes ; anthères bifides. Capsule monosperme.

Les beauforties sont des arbrisseaux originaires de la Nouvelle-Hollande.

**CALOTHAMNE.** *Calothamnus.* Calice turbiné, quadridenté ; corolle tétrapétale; étamines tétra ou pentadelphes. Capsule triloculaire, polysperme.

Les calothamnes ont une dénomination formée de καλος, beau, et de θαμνος, arbuste ; ils habitent l'Australasie.

**LEPTOSPERME.** *Leptospermum.* Calice turbiné, quinquédenté ; corolle pentapétale, rosacée ; étamines libres. Capsule globuleuse, ligneuse, à trois à cinq loges polyspermes.

Ces végétaux habitent l'Australasie ; ils doivent leur nom, qui provient de λεπτος, petite, et de σπερμα, semence, à l'exiguité de leurs graines.

Le Leptosperme thé [1] offre des feuilles aromatiques que Cook employa avantageusement, en infusion théiforme, pour son équipage, et qui servent ainsi à la Nouvelle-Hollande.

**FABRICIE.** *Fabricia.* Calice quinquéfide ; corolle pentapétale. Capsule à huit à dix loges ; graines ailées.

C'est à l'entomologiste danois J. Fabricius, que ce genre a

1 *L. thea.*

été dédié ; il se compose d'arbrisseaux originaires de la Nouvelle-Hollande.

**MÉTROSIDÉROS.** *Metrosideros.* Calice turbiné, quinquédenté; corolle pentapétale, petite; étamines libres. Capsule ordinairement à trois valves septifères et triloculaires.

Par ce nom, qui provient de μετρα, intérieur, et de σιδερος, fer, on a voulu indiquer la densité du bois des métrosidéros. Ceux-ci sont en général des arbres et des arbrisseaux élégans, dont la fleur est souvent plus remarquable par la beauté de ses étamines que par le coloris de ses pétales ; ils habitent presque tous la Nouvelle-Hollande.

**EUCALYPTE.** *Eucalyptus.* Calice tronqué, d'abord fermé par un opercule ; corolle nulle. Capsule épaisse, quadrivalve, quadriloculaire.

Cette dénomination, qui est dérivée de ευ, bien, et de καλυπτω, je ferme, indique la structure du calice. Les eucalyptes sont de grands et beaux arbres qui forment parfois de vastes forêts dans l'Australasie, dont ils sont presque tous originaires ; leurs fleurs sont d'un jaune pâle ; un grand nombre d'espèces sont cultivées en Europe.

**GOYAVIER.** *Psidium.* Calice subpyriforme ; quatre ou cinq pétales. Baie contenant une à cinq loges polyspermes.

Ce genre, qui porte le nom grec de la grenade, est composé d'arbres à fleurs blanches, qui habitent presque tous l'Amérique du sud.

Le Goyavier poirier [1], qui est communément cultivé aux

[1] *P. pyriferum.*

Antilles, offre des fruits astringens analogues à des poires, et avec lesquels on fait des gelées et des confitures.

**CALYPTRANTHE.** *Calyptranthus.* Calice tronqué, d'abord fermé par un opercule; corolle nulle. Baie globuleuse, uniloculaire.

Les calyptranthes sont des arbres et des arbrisseaux originaires de l'Asie et de l'Amérique.

**MYRTE.** *Myrtus.* Calice quinquélobé; corolle ordinairement pentapétale; étamines indéfinies, insérées sur un disque épigyne. Baie calicifère, offrant une à trois loges polyspermes; graines nombreuses, incurvées; cotylédons plans, subfoliacés.

Selon quelques savans, c'est de *μυρον*, parfum, que provient ce mot qui rappelle l'arôme du myrte; d'après d'autres, il serait dérivé du nom de *μυρσινη* que les Grecs donnaient à cet arbrisseau et qui est celui de la belle Myrsine que Minerve changea en myrte, après qu'elle eût été massacrée par les jeunes Athéniens, qu'elle avait vaincus à la lutte et à la course.

Le Myrte commun [1] est un arbrisseau qui habite l'Europe méridionale, ainsi que l'Asie et l'Afrique, où il acquiert d'assez grandes dimensions; nous l'avons observé en Italie, et nous ne nous rappelons pas sans plaisir le parfum suave dont il embaumait les routes à certains momens du jour. Chez les anciens, le myrte était consacré à Vénus et à l'Amour. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les raisons qui le firent dédier à la première; quelques uns ont cru que cette déesse, au moment de sa naissance, et lorsqu'elle séchait ses blonds cheveux sur le rivage de la mer, ayant été aperçue par des

1 *M. communis.*

satyres, se déroba à leurs regards en se réfugiant derrière un myrte; Jeaume Saint-Hilaire dit que d'autres ont pensé qu'elle se couronna du feuillage de cet arbrisseau après sa victoire sur Junon et sur Pallas. D'un autre côté Polycharme raconte ainsi, dans Athénée, l'origine de la dédicace du myrte à Vénus : Hérostrate, marchand naucratien, éprouva une violente tempête vers les parages de l'Egypte. L'équipage de son vaisseau se prosterna alors devant une petite statue de la déesse qui se trouvait à bord ; en ce moment Vénus, qui protégeait les naucratiens, fit naître autour du navire une forêt de myrtes verts qui embaumèrent l'air et firent cesser le malaise de l'équipage. Bientôt Hérostrate et les siens ayant abordé à Naucrate, ils y consacrèrent leur petite statue, et les amis du voyageur se réunirent dans un banquet, où chacun avait une couronne faite avec des rameaux de cette plante ; ces couronnes furent nommées *naucratites*. Pausanias raconte que Vénus avait, à Temnos, une statue exécutée par Pélops, sur un myrte vivant, et que l'artiste l'avait consacrée à cette déesse, afin qu'elle favorisât son amour pour Hippodamie.

Quoi qu'il en soit, cet arbuste était dans l'antiquité l'ornement de tous les festins joyeux, de toutes les réunions érotiques; alors on représentait l'une des grâces avec une de ses branches dans la main, et cet attribut signalait aussi les courtisanes dans les rues d'Athènes. Les poètes qui avaient des vers passionnés à réciter s'en ornaient le front, et l'on faisait circuler ses rameaux avec une lyre pendant les repas, pour inviter les convives à chanter; Érato, qui présidait aux poésies amoureuses, et tous les poètes élégiaques étaient représentés avec une couronne de myrte ; les triomphateurs portaient ce symbole pendant l'ovation, et Virgile dit même qu'Enée assistait aux jeux le front ceint des branches du végétal chéri de sa mère.

Le myrte est une plante amère et astringente; dans la Grèce, dans l'Italie, et même dans quelques pays de la France, on

emploie ses feuilles pour tanner les cuirs. Les baies de cet arbrisseau remplaçaient les épices pour les anciens, et c'était avec elles qu'ils préparaient leurs ragoûts ; cette coutume s'est même conservée en Toscane.

Dioscoride et Pline prêtaient une foule de vertus médicales au myrte, et anciennement on en préparait un vin nommé *myrtidanum*, ou l'on employait son huile essentielle ; aujourd'hui il est inusité. Sous le nom d'Eau d'ange, on désignait autrefois une eau que l'on obtenait par la distillation des feuilles et des fleurs de cet arbrisseau, et qui avait la réputation de conserver les charmes.

**EUGÉNIE.** *Eugenia.* Calice quadrifide ; corolle tétrapétale. Cotylédons épais, charnus, soudés, offrant des vésicules remplies d'huile volatile.

Ce genre est consacré au prince Eugène de Savoie, l'un des protecteurs de la botanique. Ces végétaux habitent les deux continens.

**DÉCUMARIE.** *Decumaria.* Calice à huit à dix dents; corolle de huit à dix pétales. Capsule à huit à dix loges.

La Décumarie sarmenteuse [1], arbuste qui croît dans la Caroline du sud, est probablement la seule espèce de ce genre, dont le nom provient de *decumanus*, par dix.

**PHILADELPHE.** *Philadelphus.* Corolle tétra ou pentapétale ; étamines libres ; quatre ou cinq styles soudés. Capsule à quatre ou cinq loges polyspermes.

Le Philadelphe coronaire [2], qui habite l'Europe australe,

1 *D. sarmentosa.* 2 *P. coronarius.*

est abondamment cultivé dans nos jardins ; les autres espèces qui, ainsi que lui, sont des arbrisseaux à fleurs blanches, résident toutes dans l'Amérique du nord.

**GRENADIER**. *Punica.* Calice subcampanulé, quinquélobé ; corolle pentapétale, chiffonée. Fruit calicifère, pluriloculaire ; semences enveloppées d'une arille pulpeuse.

C'est de *punicus*, carthaginois, que provient, selon Pline, la dénomination des grenadiers, parce que le territoire de Carthage était regardé comme leur patrie. Le nom de *malum punicum*, que les Romains donnaient à leur fruit, semblerait confirmer cette opinion, et établir, ainsi qu'on l'a professé, que ces maîtres du monde les rapportèrent dans leur pays après la destruction de la ville Africaine ; mais comme on rencontre des grenadiers à l'état sauvage en Italie, ainsi qu'en France et en Espagne, il est rationnel de penser que ces végétaux croissaient spontanément sur tout le littoral de la Méditerranée, et que le nom de *malum punicum* indique seulement que les Latins tiraient leurs fruits du territoire punique, probablement parce qu'ils y prospéraient mieux.

Le Grenadier vulgaire [1] abonde en Barbarie. Les Grecs donnaient une origine mythologique à ce bel arbrisseau ; selon eux, le monstre Agdeste, fils de Jupiter et du Rocher Agdus, s'étant coupé les organes sexuels, le sang qui en jaillit donna naissance au grenadier. Le fruit ou la fleur de ce végétal ont souvent figuré parmi les allégories des anciens peuples ; les habits sacerdotaux des prêtres de la nation hébraïque étaient ornés de grenades ; celles-ci, et, à ce que dit Duhamel, les fleurs qui les produisent, se trouvent représentées sur quelques médailles phéniciennes et carthaginoises. Dans l'antiquité, la grenade était le symbole de la fécondité, et nous connaissons

1 *P. granatum.*

des médailles de Side, ville de Pamphylie et de Paruta, qui représentent un dauphin surmonté d'une grenade, pour exprimer sans doute l'exportation que ces cités faisaient des produits de leurs terres. On dit que la fameuse statue de Junon, due au ciseau de Polyclète, et qui était révérée dans un temple de l'île d'Eubée, avait une grenade dans l'une de ses mains.

La lecture de Dioscoride nous enseigne évidemment que, dans l'antiquité, on se servait de la racine du genadier pour combattre le tœnia. Pline, Celse et Marcellus-Empiricus font mention de ce fait, mais d'une manière moins explicite, tandis que Théophraste et Hippocrate ne parlent nullement de cet usage médical, qui semble aussi avoir généralement été inconnu aux auteurs du moyen-âge; cependant il paraît, d'après Buchanan, que de tems immémorial cette racine était employée dans l'Inde pour détruire cet helminthe, et ce fut peut-être pendant leurs excursions dans ce pays que les philosophes grecs en apprirent l'usage. Ce médecin de Calcutta, en 1807, signala à l'Europe l'efficacité de cette plante, qui avait été oubliée, et bientôt un grand nombre de cures vinrent la ranger parmi les plus efficaces vermifuges. C'est l'écorce de la racine du grenadier qui est la partie active; par l'analyse, on a reconnu qu'elle était formée de chlorophylle, de beaucoup de résine, de tannin, de matières grasses, et d'une substance cristalline blanche et sucrée, que l'on a nommée Grenadine, et qui ne paraît pas être le principe actif.

Le fruit du grenadier est de la grosseur d'une forte pomme. Hippocrate prescrivait son suc à ses malades; Pline et Celse le regardaient comme efficace contre le tœnia, et Van Swiéten dans la dysenterie. Ce suc est acidule, un peu sucré, et dans les contrées où il vient on le suce comme celui des oranges, et l'on en prépare même parfois un sirop, de la limonade, des glaces ou des confitures. L'écorce de la grenade était désignée par les Romains sous le nom de *malicorium*, cuir de pomme, à cause de sa consistance coriace, et ceux-ci l'employaient au

tannage des cuirs. Cette écorce, pour les médecins de la Perse, remplace le quinquina, et au Thibet elle est aussi employée comme fébrifuge. Cullen dit l'avoir administrée avec succès dans la diarrhée, et d'autres médecins comme vermifuge.

## FAMILLE DES POMACÉES.

Calice urcéolé, corollifère. Corolle pentapétale, rosacée; environ vingt étamines; trois à cinq carpelles soudées. Mélonide calicifère.

Les pomacées sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles simples ou composées.

**POMMIER.** *Malus.* Etamines rapprochées; cinq styles soudés à la base. Fruit ombiliqué au sommet et à sa base.

Ce nom provient de μαλον, dont on a fait *malum*, mot qui indique le fruit des pommiers. On ne compte que peu d'espèces dans ce genre que Tournefort avait distingué des poiriers, mais que Linnée leur avait réuni.

Le Pommier commun [1] croît spontanément en Europe, ce qui n'avait point échappé à Pline et à Théophraste, qui rapportent que cet arbre, à l'état sauvage, peuple les forêts de cette partie du monde. Il paraît qu'on le trouvait principalement dans la Gaule; peut-être existe-t-il aussi dans l'Amérique septentrionale. Ce végétal a perdu ses épines par les soins de la culture, et celle-ci a singulièrement amélioré ses produits. Son tronc est en général peu volumineux; l'abondance de fruits dont il se couvre l'empêche de prospérer. Il offre un bois d'une couleur rougeâtre et qui peut se polir facilement.

1 *M. communis.*

Le fruit de cet arbre est connu sous le nom de Pomme. Les premières lignes de l'Ecriture le mentionnent; mais il est probable que ce qu'elles en disent doit plutôt se rapporter aux bananes. Hippocrate et Galien blâmaient l'usage des pommes: probablement ils n'entendaient parler que de leur abus, et d'ailleurs ce n'est peut-être pas à ces fruits que s'applique leurs remarques, car on donnait le nom de *pomum* aux récoltes de plusieurs plantes, et il paraît hors de doute que ceux du pommier étaient recherchés par les anciens. Les monumens de la Grèce et de Rome, déposent même que de leur tems il y avait déjà de très-belles variétés de ce fruit. On en découvre surtout dans les mains des statues ou des peintures qui représentent Pomone, déesse qui, selon Ovide, dut son nom au soin qu'elle prenait des pommiers, et l'on en voit aussi sur des bas-reliefs qui représentent des sacrifices à Priape, conservateur des jardins.

Les pommes décorent les tables dans tous les pays où elles viennent, et elles doivent être regardées comme ayant une saveur qui plaît généralement. Cependant quelques personnes se sont fait remarquer par leur aversion pour ces fruits : tel fut un secrétaire de François I^er^, qui était incommodé aussitôt qu'il en sentait, et qui éprouvait même un saignement de nez quand il essayait de vaincre sa répugnance pour eux; tel fut encore l'illustre Haller, qui, au rapport de Zimmermann, détestait l'odeur des pommes et en était désagréablement affecté quand il en existait chez ses voisins.

Pline dit que l'on retirait des pommes une espèce de vin; sous ce nom il est infiniment probable qu'il désigne le Cidre, et il est rationnel de penser que ce furent les Romains qui, en envahissant la Gaule, y importèrent la culture du pommier et apprirent à ses habitans à en extraire cette boisson fermentée. On a dit, il est vrai, que ce furent les Arabes qui transportèrent cet arbre en Espagne et que les Normands le rapportèrent de ce pays dans leur province; mais cette opinion est moins rationnelle, car le pommier est principalement répandu dans les provinces du nord de l'Ibérie, et ce sont justement celles-là

dans lesquelles les Maures ne pénétrèrent pas ou dont ils ne furent que passagèrement les maîtres.

Le pommier n'a été introduit dans les jardins et cultivé en espaliers ou en buissons, que sous le règne de Louis XII, et ce ne fut que sous le roi qui lui succéda que l'on y cultiva des quenouilles et des pommiers nains. Aujourd'hui on compte plus de deux cents variétés de cet arbre, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer les plus recherchées; telles sont : le calville blanc; le calville rouge; la reinette de Canada; la reinette grise; le pigeonnet, et l'api, dont le nom provient, dit-on, de ce que ce fut C. Appius qui la rapporta du Péloponèse.

Les chimistes ont trouvé un acide particulier, nommé Malique, dans les fruits du pommier, et l'on a essayé dans ces derniers tems d'extraire du sucre de ces derniers.

**POIRIER**. *Pyrus*. Étamines divergentes, cinq styles libres. Fruit seulement ombiliqué au sommet.

Le mot *pyrus*, que les latins donnaient au poirier, tire son origine du celtique *peren;* certains étymologistes le font dériver du grec πυρ, ou de πυρος, feu, à cause de la configuration des fruits de cet arbre que l'on comparait à celle de la flamme.

Indigène de l'Europe tempérée, le poirier se trouve disséminé dans ses forêts sans jamais en former à lui seul. Il acquiert parfois des dimensions considérables; on en cite un des environs d'Erford en Angleterre, qui offre une circonférence de dix-huit pieds. Au rapport de Bosc, la longévité de cet arbre n'est pas moins remarquable, puisque ce naturaliste en a vu auxquels on attribuait trois à quatre siècles d'existence, et qui, cependant, malgré ce grand âge, étaient encore d'une extrême fertilité.

Le Poirier commun [1], espèce dont les botanistes modernes

1 *P. communis.*

ont fait de si nombreuses variétés, était connu des anciens qui, d'après ce que nous apprend Virgile, ne le divisaient qu'en trois variétés, et son fruit délicieux était apprécié par eux, puisqu'Homère, dans son Odyssée, le cite comme un des arbres qui ornaient les vergers du vieux Laërte, et ceux d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui passait pour le dieu du jardinage. Pline, par une de ces erreurs qui si souvent s'échappèrent de sa plume, place le poirier au nombre des arbres fruitiers qui croissent rapidement et durent peu, tandis que Théophraste, plus judicieux dans ses observations, dit que plus le poirier est vieux, plus il est fécond; ce qui a lieu en effet.

La pesanteur, le grain fin et serré et la couleur rougeâtre du bois de poirier l'ont fait de tout tems regarder comme un des plus précieux pour la sculpture et la gravure. Les Grecs, avant cette époque remarquable pendant laquelle ils livrèrent à l'admiration des siècles tant de chefs-d'œuvre de la statuaire, se servaient fréquemment de ce bois pour reproduire les images de leurs dieux; Pausanias nous apprend que la fameuse statue de Junon d'Argos n'était autre chose, dans l'origine, qu'un tronc de poirier grossièrement taillé, qui, lorsqu'on le remplaça par une figure d'or et d'ivoire d'un travail admirable, fut voué à un juste oubli.

Le poirier, comme tant d'autres plantes, fut doté par les médecins du moyen âge de qualités nuisibles ou bienfaisantes. D'après un conte absurde d'Albert-le-Grand, on croyait qu'il empêchait la conception et que ses fruits nuisaient à l'accouchement, aussi de graves médecins de ce tems d'ignorance recommandent d'écarter avec soin les poires de la chambre d'une femme en mal d'enfant. Copiant les anciens qui déjà avaient émis ces vues, Picco regarde la décoction des feuilles du poirier comme l'antidote des empoisonnemens causés par les champignons vénéneux, et Ambroise Paré assure que ceux-ci perdent tout pouvoir de nuire lorsqu'on les a fait cuire avec les fruits, les feuilles ou l'écorce du poirier sauvage.

Les poires d'une qualité inférieure servent aujourd'hui, comme cela avait lieu dans l'antiquité, ainsi que nous le voyons dans un passage de Pline, à faire une boisson alcoolique, nommée Poiré, qui cause facilement l'ivresse; les qualités irritantes de cette boisson la font quelquefois ordonner aux personnes gênées par trop d'embonpoint ou attaquées d'hydropisie; le poiré passe aussi pour augmenter le lait des nourrices. Par la distillation on en retire une meilleure eau-de-vie que celle que l'on extrait du cidre, et il fournit aussi un vinaigre qu'il est difficile de distinguer de celui du vin blanc.

Le Sorbier domestique [1] a été placé avec raison dans le genre poirier par Gærtner, et John Lindley l'a imité dans ses écrits sur les pomacées; c'est un arbre élevé, indigène de nos forêts, et qui est souvent cultivé dans nos vergers où on le désigne aussi sous le nom de Cormier. On extrait parfois de ses fruits une boisson analogue au cidre. On cultive aussi dans les jardins le Sorbier des oiseaux [2] et le Sorbier hybride [3], auxquels leurs beaux fruits rouges donnent le plus bel aspect.

**COIGNASSIER.** *Cydonia.* Mélonide à cinq loges contenant chacune huit à dix semences.

Ce nom rappelle la ville de Cydon. Les coignassiers sont des arbrisseaux à fleurs rouges ou roses.

Le Coignassier commun [4], qui est originaire de la Crète et de l'Asie-Mineure, était en honneur dans l'antiquité. Ses fruits avaient été consacrés à Vénus, et quelques commentateurs pensent que les fameuses pommes du jardin des Hespérides étaient les fruits du coignassier, et non ceux des orangers, puisque, selon Galesio, qui a récemment écrit sur ces derniers arbres, ils n'habitaient point spontanément les lieux où l'on plaçait le jardin des Hespérides, et que même ils étaient inconnus à la Grèce.

1 *P. sorbus.*
2 *P. aucuparia.*
3 *S. hybrida.*
4 *C. vulgaris.*

Le coignassier est actuellement naturalisé en France ; on le cultive pour greffer le poirier, et pour ses fruits qui sont astringens et avec lesquels on fait de bonnes confitures.

**NÉFLIER.** *Mespilus.* Mélonide turbinée, largement ombiliquée au sommet, contenant deux à cinq nucules monospermes.

Μεσπιλη était le nom du néflier chez les Grecs. La plupart des végétaux de ce genre proviennent de l'Amérique.

Le Néflier commun [1] présente un assez grand nombre de variétés ; il croît spontanément dans nos forêts. Son bois, qui est très-dur, est employé pour les ouvrages de tour. Ses fruits sont astringens et ont souvent été conseillés contre les diarrhées.

Le Néflier du Japon [2], qui habite aussi la Chine, a été apporté en Europe en 1784 ; ses mélonides sont agréables au goût et acidules. Il forme un des arbres fruitiers de ces deux premiers pays, et est aussi cultivé dans les vergers de l'Inde et de l'Ile de France ; maintenant, chez nous, on le place en pleine terre. Il constitue actuellement un nouveau genre.

**ALISIER.** *Cratægus.* Un ou deux styles. Mélonide globuleuse, biloculaire ; loges dispermes ; semences osseuses.

C'est de κρατος, force, que provient cette dénomination ; elle indique la densité du bois de ces végétaux Les alisiers sont des arbrisseaux épineux qui habitent les deux continens.

L'Alisier aubépine [3] est commun en France et y est souvent employé pour la confection des haies.

1 *M. germanica.*
2 *M. japonica.*
3 *C. oxyacantha.*

# *QUATORZIÈME CLASSE.*

## DICOTYLÉDONES DIPÉRIANTHÉES SUPEROVARIÉES.

* *Monopétales irrégulières.*

### FAMILLE DES BIGNONIÉES.

Calice monosépale, quinquélobé ; corolle monopétale, irrégulière, ordinairement bilabiée et quinquélobée ; cinq étamines, dont ordinairement une à trois sont stériles ; un stigmate. Capsule biloculaire, bivalve, à cloison séminifère parallèle aux valves.

Les bignoniées sont des arbres, des arbrisseaux ou des végétaux herbacés, à feuilles ordinairement opposées et composées.

**BIGNONE**. *Bignonia.* Corolle campanulée, bilabiée ; quatre étamines fertiles, didynames et une stérile ; stigmate bilamellé. Graines ailées.

C'est à l'abbé Bignon, ami de Tournefort et bibliothécaire du roi, que ce groupe a été dédié ; il se compose d'arbres ou d'arbrisseaux, souvent grimpans et munis de vrilles, et qui habitent les régions chaudes du globe ; on les cultive en grand nombre dans les jardins des amateurs.

**MARTYNIE**. *Martynia.* Corolle quinquélobée, irrégulière. Espèce de drupe uniloculaire, bicorne.

Ce groupe a été consacré à la mémoire de J. Martyn, bo-

taniste anglais. Il est formé de plantes annuelles, originaires de l'Amérique et de l'Afrique.

## FAMILLE DES ACANTHÉES.

Calice monosépale, persistant; corolle monopétale, irrégulière, ordinairement bilabiée; quatre étamines didynames, dont deux avortent parfois. Capsule bivalve, biloculaire; cloison naissant du milieu des valves.

Les acanthées sont des végétaux herbacés ou frutescens, à feuilles opposées; leurs fleurs sont ordinairement en épis. Dans ces plantes, la capsule s'ouvre avec élasticité, et ses deux valves emportent chacune avec elles la moitié de la cloison. On remarque aussi qu'un certain nombre d'acanthées offrent des semences qui sont implantées à l'aide d'un podosperme en forme de crochet.

**THUNBERGIE**. *Thunbergia*. Calice double; l'extérieur diphylle; corolle infundibuliforme, quinquélobée, tétrandre. Capsule courbée en bec.

C'est à la mémoire de Thunberg, naturaliste suédois, que ce groupe a été consacré. Il contient des végétaux indigènes de l'Inde et du cap de Bonne-Espérance.

**BARRELIÉRE**. *Barreliera*. Corolle infundibuliforme, quadrilobée, tétrandre. Capsule tétragone, di ou tétrasperme.

C'est au dominicain Barrelier, botaniste français, que l'on a consacré ce genre. Il contient des plantes de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique.

**ACANTHE.** *Acanthus.* Corolle unilabiée, tétrandre; anthères uniloculaires, barbues. Capsule à deux loges dispermes.

Les acanthes ont un nom qui provient de ακανθα, épine; elles croissent dans les contrées chaudes du globe. Ce sont les feuilles de l'une de ces plantes qui donnèrent à Callimaque l'idée du chapiteau corinthien.

L'Acanthe douce [1] et l'Acanthe épineuse, qui croissent dans le midi de la France, sont considérées comme émollientes. L'Acanthe édule, selon Forskal, sert d'aliment aux Arabes.

**RUELLIE.** *Ruellia.* Calice quinquéfide; corolle infundibuliforme, quinquéfide. Capsule cylindrique, aiguë aux deux extrémités.

C'est à J. Ruelle, médecin de François Ier, que ces végétaux ont été dédiés; ils sont indigènes de l'Amérique et de l'Inde.

**JUSTICIE.** *Justicia.* Calice souvent caliculé; corolle tubuleuse, bilabiée, diandre.

Ce genre, dédié à J. Justice, cultivateur écossais, contient un grand nombre d'espèces pour la plupart frutescentes; elles croissent dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Amérique. La beauté de plusieurs les a fait introduire dans nos jardins.

La Justicie en arbre [2] est une de celles que l'on cultive le plus communément; on la nomme Noyer des Indes.

La Justicie pectorale [3], qui est indigène des Antilles, est considérée dans ces îles comme béchique et vulnéraire, et y est fort employée. D'autres espèces sont diurétiques ou émétiques.

1 *A. mollis.*
2 *J. adhatoda.*
3 *J. pectoralis.*

## FAMILLE DES SCROPHULARIÉES.

Calice monosépale, à quatre ou cinq divisions ; corolle monopétale, irrégulière, quadri ou quinquélobée ; quatre étamines didynames, rarement deux seulement par avortement ; ovaire biloculaire ; style simple. Capsule bivalve, biloculaire, rarement quadrivalve ou baie.

Les scrophulaires sont des végétaux ordinairement herbacés et à feuilles opposées ou alternes.

**1. SCROPHULARIÉES.** Capsule à valves parallèles aux cloisons.

**BUDDLÈJE.** *Buddleia.* Calice petit, quadrifide ; Corolle subcampanulée, quadrilobée. Capsule à valves bifides.

Ce genre a été consacré à la mémoire de A. Buddle, amateur de botanique anglais ; il se compose de végétaux indigènes de l'Afrique et de l'Amérique.

**SCOPAIRE.** *Scoparia.* Calice quadrifide ; corolle subrégulière, quadrilobée, subrotacée, velue intérieurement.

Cette dénomination provient de *scopæ,* balai, parce que ces plantes servent à balayer les appartemens. Elles habitent l'Amérique et l'Afrique méridionales.

**CAPRAIRE,** *Capraria.* Calice quinquéfide ; co-

rolle campanulée, quinquélobée, subrégulière. Capsule oblongue, acuminée, à valves bifides.

Ces plantes sont broutées par les chèvres; c'est ce que l'on a voulu rappeler par leur nom; elles habitent les deux continens.

**HALLÉRIE.** *Halleria.* Calice trifide; corolle infundibuliforme, quadrilobée. Capsule bacciforme, sphérique.

C'est à l'illustre Haller, médecin suisse, que ces végétaux ont été dédiés; ils croissent au cap de Bonne-Espérance.

**SCROPHULAIRE.** *Scrophularia.* Calice quinquélobé; corolle globuleuse, bilabiée, quatre étamines didynames, et une cinquième rudimentaire, lamelliforme; anthères uniloculaires. Capsule ovoïde, acuminée.

C'est aux vertus qu'on leur supposait contre les scrophules que ces plantes doivent leur dénomination. Les scrophulaires sont des végétaux herbacés ou frutescens, qui habitent tous l'ancien continent.

**DODARTIE.** *Dodartia.* Calice quinquédenté; corolle tubuleuse, bilabiée. Capsule globuleuse.

C'est à la mémoire de D. Dodart, médecin de Louis XIV, que l'on a consacré ces végétaux; ils croissent en Asie.

**ANARRHINE.** *Anarrhinum.* Corolle tubuleuse, bilabiée, éperonnée, sans palais saillant. Capsule à déhiscence valvaire.

C'est de $\alpha$, privatif, et de $\rho\iota\nu$, mufle, que provient la dénomination de ces plantes, dont une espèce habite la France.

**LINAIRE**. *Linaria*. Calice quinquélobé; corolle bilabiée, éperonnée. Capsule s'ouvrant par deux trous à bords dentés.

Cette appellation indique la forme étroite ordinaire aux feuilles des linaires. Un assez grand nombre d'espèces de ce genre se trouvent en France.

**MUFLIER**. *Antirrhinum*. Corolle bilabiée, à base gibbeuse, inéperonnée. Capsule s'ouvrant au sommet par trois trous.

Ce mot, formé de ανθος, fleur, et de ριν, nez, indique la comparaison que l'on a établie entre le mufle de certains animaux et la corolle de ces plantes. Plusieurs espèces de ce genre sont indigènes.

**NÉMÉSIE**. *Nemesia*. Corolle bilabiée, éperonnée, à palais saillant. Capsule comprimée, tronquée, bivalve; graines linéaires.

Les némésies habitent, pour la plupart, le cap de Bonne-Espérance.

**DIGITALE**. *Digitalis*. Calice quinquélobé, irrégulier; corolle campanulée à quatre ou cinq lobes inégaux. Capsule ovoïde, acuminée.

C'est de la ressemblance de la fleur des digitales avec un dés à coudre qu'est provenu ce nom. Celles-ci sont des plantes herbacées, à inflorescence en épi.

La Digitale pourprée [1], qui habite nos forêts, est un médicament dont l'usage ralentit la circulation ; elle est diurétique, et souvent on l'administre dans les hydropisies.

1 *D. purpurea*.

**CHÉLONE.** *Chelone.* Calice quinquélobé, subrégulier; corolle tubuleuse, à gorge renflée, à limbe bilabié; quatre étamines, avec le filet d'une cinquième.

Cette dénomination provient de χελωνη, tortue, la lèvre supérieure de la corolle de ces végétaux ayant été comparée à ce reptile.

La Chélone barbue [1], qui est originaire du Mexique, est cultivée pour la décoration de nos jardins.

**LINDERNIE.** *Lindernia.* Corolle tubuleuse, bilabiée; quatre étamines; deux des filets anthérifères terminés en pointe.

Ce groupe, qui est dédié à F. Lindern, botaniste alsacien, contient des végétaux qui habitent l'Amérique, l'Asie et la Nouvelle-Hollande.

**BROWALLIE.** *Browallia.* Corolle hypocratériforme; quatre stigmates. Capsule à valves bifides.

Ces végétaux ont été dédiés à J. Browal, évêque suédois, qui fit un écrit contre les détracteurs de Linnée; ils habitent l'Amérique.

**CALCÉOLAIRE.** *Calceolaria.* Calice quadrilobé; corolle bilabiée, diandre; lèvre supérieure exiguë, l'inférieure énorme, renflée, concave. Capsule quadrivalve.

C'est de *calceolus*, chaussure, que provient ce nom qui indique la forme de la corolle de ces plantes, qui a beaucoup

1 *C. barbata.*

de ressemblance avec un petit sabot. Les calcéolaires habitent presque toutes l'Amérique.

**GRATIOLE.** *Gratiola.* Calice environné de deux bractées ; corolle tubuleuse, subbilabiée, quinquélobée, irrégulière ; deux étamines normales, deux stériles.

Par cette dénomination, qui provient de *gratia*, on a voulu indiquer la grande confiance qu'inspiraient les vertus de ces plantes.

La Gratiole officinale [1], que Mathiole appelait *gratia dei*, habite nos campagnes ; elle est vénéneuse, et peu employée dans la médecine actuelle.

**11. RHINANTHÉES.** Capsule à valves opposées à la cloison.

**VÉRONIQUE.** *Veronica.* Corolle rotacée, quadrilobée, irrégulière, diandre. Capsule comprimée, cordiforme ou ovale.

De Théis dit que *veronica* est une altération de *betonica*. Les végétaux de ce groupe sont en grande partie indigènes de l'Europe.

La Véronique officinale [2], qui est fort abondante dans nos forêts, est légèrement stimulante, et parfois employée en médecine.

**SIBTHORPHIE.** *Sibthorphia.* Corolle profondément quinquélobée, régulière ; quatre étamines subégales. Capsule comprimée, orbiculaire.

C'est à O. Sibthorp, professeur de botanique, à Oxford, que ces végétaux ont été dédiés ; ils habitent l'Europe et l'Afrique.

1 *G. officinalis.* 2 *V. officinalis.*

**DISANDRE**. *Disandra.* Corolle rotacée, à cinq à huit divisions; cinq à huit étamines. Capsule ovoïde.

Cette appellation indique que le nombre des étamines est variable; elle provient de δις, particule douteuse, et de ανδρος, mari. On ne connaît qu'une seule espèce, qui croît dans le Levant.

**ÉRINE**. *Erinus.* Corolle tubuleuse, arquée, à cinq lobes échancrés, subégaux; étamines didynames.

Les érines sont des végétaux exotiques. Une seule espèce habite les Alpes.

**MANULÉE**. *Manulea.* Corolle tubuleuse, à cinq lobes entiers; étamines didynames.

Ces végétaux ont une corolle que l'on a comparée à une main, *manus;* de là est venu leur nom; ils habitent principalement l'Afrique méridionale.

**MIMULE**. *Mimulus.* Calice prismatique; corolle tubuleuse, bilabiée; lèvre inférieure trilobée, avec une saillie bifide à sa base.

Ce nom, dérivé de μιμω, singe a été imposé à ces végétaux à cause de la forme de leur fleur. Les mimules habitent l'Amérique et la Nouvelle-Hollande.

**EUPHRAISE**. *Euphrasia.* Calice quadrilobé, irrégulier; corolle bilabiée, à lèvre supérieure plane, échancrée, l'inférieure trilobée; étamines didynames, à anthères parfois aristées à la base.

Par ce mot, qui est la traduction de ευφρασια, beaucoup

de joie, on avait voulu exprimer le plaisir que ces plantes occasionnaient en guérissant la cécité. Le peuple seul croit aujourd'hui à cette chimérique vertu des euphraises.

**PÉDICULAIRE**. *Pedicularis*. Calice vésiculeux, quinquédenté ; corolle à deux lèvres, la supérieure comprimée, en casque, l'inférieure plane, trilobée. Capsule oblique, mucronée.

*Pedicularis* provient de *pediculus*, pou, et indique l'efficacité que l'on supposait à ces végétaux dans les maladies pédiculaires. Un assez grand nombre d'espèces de ce genre habitent la France.

**RHINANTHE**. *Rhinanthus*. Calice ventru, vésiculeux, quadridenté ; corolle à deux lèvres, la supérieure comprimée, en casque, l'inférieure trilobée. Capsule obtuse, comprimée.

Ce nom est formé de ῥιν, nez, et de ἄνθος, fleur. Plusieurs espèces de rhinanthes croissent en France.

**MÉLAMPYRE**. *Melampyrum*. Calice tubulé, quadrifide ; corolle bilabiée; lèvre supérieure en casque, à bords repliés. Capsule oblique, à loges monospermes.

Mélampyre provient de μέλας, noir, et de πυρος, blé, parce que l'on a accusé les semences de ces plantes de noircir le pain, quand il s'en est glissé dans la farine.

**HORNÉMANNIE**. *Hornemannia*. Corolle bilabiée ; lèvre supérieure ovale ; lèvre inférieure trilobée, roulée.

On ne connaît que fort peu d'espèces d'hornémannies ; elles habitent l'Inde.

## FAMILLE DES OROBANCHÉES.

Calice monosépale; corolle monopétale, irrégulière, bilabiée ordinairement; quatre étamines didynames; un style; stigmate bilobé. Capsule bivalve, uniloculaire, polysperme; deux trophospermes pariétaux.

Les orobanchées sont souvent parasites et implantées sur les racines des autres végétaux; leur tige est ordinairement revêtue d'écailles qui remplacent les feuilles.

**OROBANCHE.** *Orobanche.* Calice à deux lobes bractéiformes, bifides. Corolle à lèvre supérieure échancrée. Capsule pointue.

Ce nom provient de ορoβoς, orobe, et de αγχειν, étranglé, il fait allusion au dépérissement que les orobanches occasionnent aux plantes sur lesquelles elles vivent.

## FAMILLE DES POLYGALÉES.

Cinq sépales, dont deux sont parfois plus grands, pétaloïdes; corolle de deux à cinq pétales soudés à leur base, irréguliers; ordinairement huit étamines monadelphes, en tube fendu; anthères uniloculaires, ordinairement operculées au sommet. Capsule comprimée, biloculaire, ou drupe monosperme.

Les polygalées sont des herbes, des arbustes ou des arbrisseaux portant généralement des feuilles alternes et simples.

**POLYGALA.** *Polygala.* Calice pentasépale, à deux sépales très-grands ; pétale inférieur fimbrillé. Capsule lenticulaire ou cordiforme, souvent ailée.

Polygala vient de πολυς, beaucoup, et de γαλα, lait. Ce genre est fort nombreux : il contient des végétaux herbacés ou ligneux, indigènes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique.

Le Polygala de Virginie [1], plante ligneuse de l'Amérique septentrionale, offre une racine grise à l'extérieur et blanche en dedans, qui est fort employée en médecine ; les chimistes en ont donné des analyses qui sont si dissemblables, que nous n'en reproduisons aucune ; Thomson prétend qu'elle contient un acide (Polygalique) et une matière résineuse âcre, qu'il nomme Polygaline, et qui paraît en être le principe actif.

C'est après avoir vu les habitans de la Virginie se servir de la racine de ce polygala contre la morsure des serpens, que Tennant, qui avait habité ce pays, préconisa, en 1736, ce médicament, dans la péripneumonie, parce qu'il avait observé les symptômes de cette affection chez les individus mordus par ces ophidiens et qu'il regardait ce végétal comme propre à empêcher la coagulation du sang, effet qu'il croyait se produire dans les deux cas et déterminer la mort. Lémery, Jussieu et Duhamel, ainsi que Linnée qui s'était guéri d'une pneumonie commençante avec le polygala, vantèrent ensuite les vertus de cette plante, qui paraît agir en déterminant une dérivation vers l'estomac ; mais aujourd'hui on s'accorde à ne l'administrer qu'au déclin de cette maladie, ou même seulement comme expectorant dans les catarrhes chroniques, ainsi que le veut Desbois de Rochefort. Deux médecins, MM. Archer et Hardford, ont préconisé dernièrement le polygala comme un spécifique du croup, et M. Bretonneau dit aussi l'avoir employé avec le plus grand succès dans cette maladie, dans laquelle il prétend qu'il s'oppose à la formation de la

[1] *P. senega.*

fausse membrane. On l'a également vanté contre les ophtalmies ou la cataracte. Il est facile de reconnaître que dans les maladies où cette plante obtient quelque succès, elle opère en agissant comme dérivative et en provoquant des vomissemens ou des purgations.

Le Polygala vulgaire [1], qui est fort commun sur les collines de la France, a été regardé comme augmentant le lait des bestiaux. On a prétendu à tort qu'il était doué des mêmes vertus que l'espèce précédente, et il ne faut guère connaître la marche de la phthisie, pour croire que Coste et Willemet l'ont guérie avec ce végétal.

**SÉCURIDAQUE.** *Securidaca.* Pétale supérieur en casque. Capsule portant une aile foliacée, cultriforme.

Ce nom, qui est dirivé de *securis*, hache, indique la forme du fruit. Les sécuridaques sont des arbustes ou des arbrisseaux grimpans qui habitent les Antilles et l'Amérique.

## FAMILLE DES MYOPORINÉES.

Calice monosépale, quinquélobé. Corolle monopétale, subrégulière ou subbilabiée ; quatre étamines didynames, et quelquefois une cinquième normale ou rudimentaire. Drupe à noyau à deux ou quatre loges mono ou dispermes ; ovules pendans.

Les myoporinées sont des arbustes à feuilles simples, alternes ou opposées et sans stipules.

**MYOPORE.** *Myoporum.* Corolle campaniforme,

[1] *P. vulgaris.*

subrégulière. Fruit à quatre loges monospermes, ou à deux loges dispermes.

Toutes les espèces de ce genre sont originaires de la Nouvelle-Hollande ; plusieurs sont cultivées dans les jardins.

## FAMILLE DES VERBÉNACÉES.

Calice ordinairement monosépale ; corolle monopétale, tubuleuse, irrégulière et ordinairement bilabiée ; ordinairement quatre étamines didynames. Péricarpe sec ou charnu, à une, deux ou quatre loges.

Les verbénacées sont des arbres, des arbrisseaux ou des herbes à feuilles opposées. Elles diffèrent des labiées par leur ovaire non gynobasique.

**CLÉRODENDRON.** *Clerodendrum.* Calice campanulé. Corolle tubuleuse, quinquélobée. Baie uniloculaire, à quatre semences osseuses.

C'est de κληρος, fortune, et de δενδρον, arbre, que provient ce nom qui fait allusion aux vertus salutaires que l'on accordait à certaines espèces. Les clérodendrons sont de beaux arbres originaires des Tropiques.

**VOLKAMÈRE.** *Volkameria.* Corolle tubuleuse, quinquélobée. Baie à deux noyaux biloculaires.

C'est à la mémoire de C. Volkamère, botaniste allemand, que ce genre a été consacré. Il renferme des arbrisseaux de Java, du Japon et de la Chine.

**ÆGIPHILE.** *Ægiphila.* Corolle quadrilobée ;

étamines égales. Baie à quatre loges monospermes ou à deux dispermes.

C'est de αιγος, chèvre, et se φιλος, ami, que cette dénomination est dérivée.

Les ægiphiles sont des arbres ou des arbrisseaux indigènes de l'Amérique méridionale et des Antilles.

**GATTILIER.** *Vitex.* Corolle à tube grêle ; limbe subbilabié, à cinq ou six lobes. Baie quadriloculaire, tétrasperme.

La souplesse des rameaux des gattiliers a été comparée à celle de l'osier, *vitilia ;* c'est de là que provient cette dénomination latine. Ces plantes sont des arbrisseaux à feuilles ordinairement digitées, et qui croissent dans les contrées chaudes du globe.

Le Gattilier agneau chaste [1] est le seul qui habite l'Europe. L'antiquité raconte que Latone, réfugiée à Délos, abrita sous ce végétal Diane déesse de la chasteté, à laquelle elle venait de donner naissance, et Pline dit que celui-ci a tiré son nom de la coutume qu'avaient les Athéniennes à l'époque des fêtes de Cérès, de se coucher sur des sacs remplis de ses feuilles, pour chasser les idées impures : les prétresses de la déesse observaient constamment cet usage ; telle est probablement l'origine des propriétés anti-aphrodisiaques, que l'on accordait autrefois à ce gattilier, mais qu'il est loin de posséder. Les fruits de cette espèce se mangent, ainsi que ceux de quelques autres ; ils sont chauds et stimulans ; on les emploie parfois en guise de poivre, ce qui les a fait appeler Poivre sauvage. Mathiole dit qu'en Italie on les sert en friture ; naguère, méconnaissant leurs vertus, on en préparait un sirop que l'on croyait propre à anéantir les désirs, et que l'on distribuait

[1] *V. agnus castus.*

dans les communautés religieuses ; il était appelé Sirop de Chasteté dans les anciennes officines.

**CALLICARPE.** *Callicarpa.* Calice quadrifide ; corolle quadrilobée. Baie uniloculaire, tétrasperme.

C'est de καλος, beau, et de καρπος, fruit, qu'est formé ce nom qui indique l'agréable aspect des baies de ces plantes. Les callicarpes sont originaires de l'Amérique, de l'Asie et de la Nouvelle-Hollande.

**CORNUTIE.** *Cornutia.* Calice quinquédenté ; corolle quadrilobée. Baie monosperme.

C'est au voyageur J. Cornut, médecin et botaniste français que ce genre est dédié. Il n'est formé que par un seul arbre originaire des Antilles.

**CITHAREXYLON.** *Citharexylum.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée ; un rudiment de cinquième étamine. Baie à deux noyaux biloculaires, dispermes.

Ce mot est formé de κιθαρα, harpe, et de ξυλον, bois. Ce genre se compose de petits arbres presque tous originaires des Antilles, où on les nomme Bois guitare, à cause de leur densité qui permet de les employer pour confectionner des instrumens de musique.

**DURANTE.** *Duranta.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée. Drupe à quatre noyaux biloculaires, dispermes.

C'est à C. Durante, médecin et botaniste italien, qu'a été dédié ce groupe qui est composé d'arbrisseaux à fleurs d'un bleu violet, et qui presque tous proviennent de l'Amérique.

**LANTANIER.** *Lantana.* Calice quadridenté ; corolle quadrilobée. Drupe à noyau biloculaire, disperme.

Les lantaniers sont des arbustes et rarement des herbes ; presque tous proviennent des contrées équatoriales du Nouveau-Monde.

Le Lantanier à fleurs variées [1], que l'on cultive dans nos serres, est remarquable par ses fleurs à couleurs changeantes et qui du jaune passent ensuite au rouge écarlate.

**SPIELMANNIE.** *Spielmannia.* Corolle hypocratériforme, quinquélobée, à gorge barbue ; étamines égales. Drupe à noyau biloculaire, disperme.

La Spielmannie Africaine [2], arbrisseau à fleurs blanches, est l'unique espèce de ce groupe dédié à Spielmann, savant allemand.

**ZAPANIE.** *Zapania.* Calice quadridenté ; corolle tubuleuse, quinquélobée ; quatre étamines, dont deux avortent. Diakène.

Les zapanies habitent les contrées chaudes des deux continens ; elles ont été séparées des verveines avec lesquelles elles se trouvaient primitivement confondues.

**PRIVA.** *Priva.* Calice ventru ; corolle quinquéfide. Drupe sec, quadriloculaire, tétrasperme.

Les végétaux de ce groupe sont des herbes subdichotomes, hérissées de poils rudes ; ils croissent en Amérique et dans l'Arabie.

1 *L. Camara.* 2 *S. Africana.*

**STACHYTARPHÈTE.** *Stachytarpheta.* Calice quadridenté ; corolle quinquélobée ; deux étamines fertiles, deux stériles. Drupe sec, biloculaire, disperme, bipartible.

Ces végétaux sont ligneux ou herbacés ; leurs fleurs sont disposées en épis, et leurs corolles sont bleuâtres, roses ou purpurines. Ils habitent l'Amérique méridionale et les Antilles.

**VERVEINE.** *Verbena.* Calice tubuleux, quinquédenté ; corolle tubuleuse, incurvée, quinquélobée. Quatre akènes.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de *verbena ;* Bullet prétend que ce n'est qu'une altération du mot celtique *ferfaen*, qui signifie : charrier la pierre ; il s'appuie de ce que, chez les Gaulois, la verveine commune avait la réputation de guérir les affections calculeuses. Poiret et Mérat veulent que cette dénomination provienne de *vena Veneris*, veine de Vénus, parce que cette plante passait pour avoir la puissance de faire naître l'amour. Enfin, d'autres croient que ce nom vient de *verrere*, balayer; et ils se fondent sur ce que cette plante était anciennement employée pour nettoyer les autels de Jupiter. Ce genre se compose d'un grand nombre d'espèces dont la majeure partie est originaire des contrées équatoriales de l'Amérique.

La Verveine officinale [1] habite l'Europe et est fort commune en France. De tout temps cette plante a joui d'une extraordinaire réputation : les Grecs l'appelaient Herbe sacrée ; les Romains s'en servaient dans leurs cérémonies pour faire les aspersions d'eau lustrale ; c'était avec elle que l'on purifiait les autels des sacrifices, et l'on en faisait des couronnes pour les statues de Vénus. A la guerre, les hérauts envoyés à l'en-

1 *V. officinalis.*

nemi portaient de la verveine en signe de paix. Cette plante avait aussi la réputation d'éloigner tous les fléaux : aussi les personnes superstitieuses en suspendaient-elles dans leurs maisons pour dissiper les sortiléges et les maladies. Les druides avaient pour la verveine une aussi grande vénération que pour le gui. Ils ne la cueillaient qu'après avoir fait un sacrifice à la terre, et au moment où le soleil apparaissait à l'horizon; ces prêtres l'employaient ensuite à la divination. Plus tard, les bardes et les prophétesses se couronnèrent de cette herbe pour exciter leurs inspirations; notre mot français *verve* n'a peut-être pas d'autre origine. Les cabalistes, dans le moyen âge, se servirent aussi de la verveine pour exploiter la crédulité : ils la faisaient entrer dans des filtres composés pour rallumer l'amour. Maintenant encore, dans certaines contrées, les paysans en portent sur eux un bouquet le jour de leur mariage, pour s'assurer de la tendresse de leur fiancée.

La verveine ayant été consacrée par la religion et la superstition, ne manqua pas d'être regardée aussi comme douée de grandes vertus médicales, et on la crut efficace dans une foule de maladies. Son inutilité dans l'art l'a fait abandonner généralement par les gens éclairés. Quelques espèces exotiques paraissent cependant posséder une certaine énergie, et sont employées par les médecins américains.

**SÉLAGINE.** *Selago.* Corolle tubuleuse, quadri ou quinquélobée. Deux coques monospermes.

Les sélagines sont des arbustes à feuilles éparses, entières ou dentées, et dont l'inflorescence est spiciforme. L'Afrique méridionale est leur patrie.

**HEBENSTREITE.** *Hebenstreitia.* Calice spathiforme ; corolle subunilabiée. Capsule biloculaire.

C'est J. Hebenstreit, botaniste allemand, qui a reçu la dédi-

cace de ce groupe. Il se compose de sous-arbrisseaux indigènes du cap de Bonne-Espérance.

## FAMILLE DES LABIÉES.

Calice monosépale, ordinairement tubuleux, campanulé et quinquédenté, quelquefois bilabié; corolle monopétale, bilabiée, très-rarement unilabiée ou régulière; quatre étamines didynames, ou deux seulement par avortement; ovaire quadrilobé; style unique. Quatre akènes ou moins par avortement. Par exception quatre baies.

Les labiées renferment des arbustes, des arbrisseaux et des herbes dont la tige est quadrangulaire et porte des rameaux et des feuilles opposées; celles-ci sont simples. Les fleurs de ces végétaux sont ordinairement subverticillées.

Cette famille est une des plus naturelles que l'on connaisse; un grand nombre des plantes qui la composent possèdent dans leurs tissus une huile essentielle abondante et un principe gommo-résineux, auxquels elles doivent leurs propriétés; elles sont stimulantes quand c'est la première qui prédomine, et toniques lorsque c'est l'autre. Gaubius prétendit avoir trouvé des cristaux de camphre dans l'huile essentielle de thym, et Proust dit que celle de lavande, de romarin et de menthe contient une proportion considérable de cette substance; mais, selon M. Bizio, celle-ci ne serait qu'un principe particulier aux huiles volatiles, qu'il nomme Séreusine, et qui a seulement de l'analogie avec le camphre.

**1. ROSMARINÉES.** Corolle à deux étamines fertiles seulement.

**LYCOPE.** *Lycopus.* Calice tubuleux, quinquéfide ; corolle tubuleuse, quadrilobée, diandre, subrégulière, à lobe supérieur échancré.

*Lycopus* provient de λυκος, loup, et de πους, pied ; on ne sait pourquoi on a comparé la forme des feuilles de ces labiées à celle de l'empreinte de la patte d'un loup. Les lycopes habitent l'Amérique septentrionale et l'Europe.

**AMÉTHYSTÉE.** *Amethystea.* Calice campaniforme, quinquédenté ; corolle tubuleuse, subbilabiée, quinquélobée, diandre.

L'Améthystée bleue [1], qui habite la Sibérie et doit son nom générique à la couleur violette de ses fleurs, est l'unique espèce de ce genre.

**ZIZIPHORE.** *Ziziphora.* Calice tubuleux, quinquédenté, à orifice hispide ; corolle bilabiée, diandre. Akènes gibbeux.

Cette dénomination est formée de *zizi*, nom indien, et de φερω, je porte. Les ziziphores croissent dans l'Orient, en Barbarie et en Espagne.

**MONARDE.** *Monarda.* Calice tubuleux, quinquédenté ; corolle tubuleuse, longue, bilabiée, diandre ; lèvre supérieure étroite, dressée, entière.

C'est à Monardès, médecin espagnol, que l'on a dédié ces végétaux qui sont presque tous originaires de l'Amérique du Nord.

La Monarde à fleurs rouges [2], avec les feuilles de laquelle

1 *A. cærulea.* 2 *M. didyma.*

on remplace le thé, et que l'on appelle même Thé de Pensylvanie, est cultivée pour l'ornement de nos jardins.

**ROMARIN.** *Rosmarinus.* Corolle bilabiée ; lèvre supérieure bifide ; deux étamines à filets portant une dent.

Le Romarin officinal [1] ayant été appelé par Ovide *ros marinus*, rosée de mer, parce qu'il se plaît sur les rivages, on a conservé ce nom à ce genre de labiées. Ce végétal est un arbrisseau qui s'élève à un mètre, et que l'on trouve sur les rochers de toute la région Méditerranéenne ; on le cultive souvent dans nos jardins ; ses organes contiennent une grande quantité d'huile essentielle, et Proust, qui a étudié celle-ci, en a extrait le dixième de son poids de camphre. C'est à l'abondance de cette huile que le romarin doit le suave parfum qu'exhalent ses feuilles et ses fleurs et qui est tel dans les localités où cette espèce est commune, qu'il se répand à des distances considérables ; Bartholin assure que les émanations des romarins font parfois reconnaître les côtes de l'Espagne à quarante milles en mer : Diodore de Sicile dit quelque chose d'analogue relativement à l'Arabie.

Ce végétal était une des plantes coronaires des anciens, et ils se plaisaient à s'en parer le front dans les fêtes solennelles ; plus tard il fut souvent célébré comme l'emblème du plaisir, dans les chants et les fabliaux des troubadours de la Provence. Maintenant, dans quelques pays du midi, le romarin a des attributions différentes, car il sert dans les cérémonies funèbres, et la superstition s'imagine même que ses rameaux végètent dans la main des morts.

On dit que l'arôme de cette labiée se communique à la chair des bestiaux qui broutent ses feuilles et qu'elle en devient plus savoureuse. M. Biot rapporte que les abeilles des îles Baléares

[1] *R. officinalis.*

se nourrissent en grande partie des fleurs du romarin, et que quand celles-ci viennent à manquer, la récolte du miel en souffre ; M. de Candolle a fait la même observation pour le miel de Narbonne, dont ces fleurs passent pour produire la saveur exquise. Le romarin est un tonique excitant, énergique ; il entre dans une foule de composés officinaux et fait la base de la fameuse eau de la reine de Hongrie, dont la superstition racontait que la recette avait été révélée par un ange à la royale personne qui la composa.

**SAUGE.** *Salvia.* Calice subcampanulé, bilabié ; corolle bilabiée, à lèvre supérieure falsiforme ; deux étamines à filets très-courts ; connectifs articulés, excessivement longs, portant deux anthères, dont une avortée ; deux autres étamines rudimentaires.

Le nom scientifique de ce genre vient de *salvare*, sauver, à cause des nombreuses vertus médicales que l'on supposait aux plantes qui le forment. Riche en espèces, ce groupe semble s'être plu à doter le monde entier de ses plantes aromatiques, car elles se trouvent disséminées sur tout le globe ; le bassin Méditerranéen, lieu de prédilection de tant de végétaux odoriférans, est aussi celui du genre qui nous occupe.

La Sauge officinale [1] est une de ces plantes dont la grande célébrité, constatée par les écrits des anciens, a été transmise de siècle en siècle, pour arriver jusqu'à nous. Théophraste, Hippocrate, Dioscoride et d'autres, par le nom d'*Herba sacra*, dont ils l'a décorèrent, témoignent leur admiration pour cette labiée qui, pour eux, était efficace contre presque tous les maux ; mais c'était spécialement comme propre à assurer la conception que cette plante était devenue précieuse ; Aëtius rapporte que l'Egypte ayant été ravagée par la peste, on força les femmes à faire usage de la sauge afin de réparer

1 *S. officinalis.*

par leur fécondité les pertes que venait d'essuyer cette antique terre. Les Juifs, dans le même but sans doute, avaient pour coutume de joncher des fleurs de cette labiée la couche des nouveaux époux.

Le moyen-âge, tout aussi crédule que l'antiquité, loin de diminuer les vertus de la sauge, semble porter encore plus loin son enthousiasme pour elle. Les rédacteurs des principes de l'école de Salerne paraissent douter que la mort puisse frapper un homme qui possède cette plante : *Cur moriatur homo, cui salvia crescit in horto?* Et ils ajoutent qu'il n'y a pas de remède plus efficace contre le trépas. Dans des tems plus récens, elle a encore été regardée par quelques médecins, tels que Hunauld, Vedel et Paullini, comme une espèce de panacée universelle.

Nous devons rappeler que ce fut aux rugosités qui couvrent ses feuilles, que les sectateurs de la doctrine des signatures comparèrent aux papilles de la langue, que la sauge dut la haute célébrité dont elle jouissait pour les maladies de cet organe et de la bouche en générale. Cependant, en même tems qu'on lui prodiguait les vertus les plus variées, quelques auteurs accusaient la plante sacrée de causer des accidens fort graves et même des empoisonnemens; le P. Kircher attribua la cause de ceux-ci à des animalcules imperceptibles qu'il crut voir, au microscope, contenus sur ses feuilles par un tissu semblable à une toile d'araignée, et qui disparaissaient dès qu'on les lavait ; d'autres pensèrent que les crapauds et les couleuvres aimant à s'abriter sous les touffes de sauge, lui communiquaient leur venin et occasionnaient ces funestes effets ; il est inutile d'ajouter que ces qualités nuisibles sont aussi chimériques que la plupart des vertus qui furent accordées à cette plante.

Les Provençaux font usage de la sauge pour assaisonner leurs alimens ; les Anglais en mettent aussi dans la plupart des mets. Malgré la saveur forte et peu agréable de son infusion, on a proposé de substituer ce végétal au thé. En Orient, on le

nomme Thé des Grecs, parce que ces derniers en font habituellement usage de cette manière ; Boerhaave et Valmont de Bomare affirment que les Chinois estiment beaucoup la sauge et qu'ils ne conçoivent pas que possédant cette plante, les Européens viennent si loin chercher leur thé, dont ils ne se font aucun scrupule de donner deux caisses en échange d'une de sauge. Quelques peuples fument ses feuilles.

Dépouillant cette labiée de tout le prestige qui lui donna une si haute célébrité, la médecine moderne ne la regarde plus que comme un des antispasmodiques les plus énergiques ; on l'administre avec succès toutes les fois qu'il faut donner du ton et de l'activité à quelque organe affaibli.

La Sauge pommifère [1], rapportée par Tournefort de l'île de Crète, se fait remarquer par des excroissances transparentes et charnues, que l'on a nommées Pommes de sauge ou Baisonges, produites sur ses feuilles par la piqure d'un cynips. Ces galles se vendent communément dans les marchés de Constantinople ; Olivier nous apprend que dans l'île de Scio, en les préparant avec du miel et du sucre, on en fait des confitures fort agréables et réputées comme stomachiques.

La Sauge des prés [2] est fort commune dans les pâturages des environs de Paris.

**COLLINSONIE.** *Collinsonia.* Corolle quinquélobée, diandre, à lobe inférieur très-long et finement découpé. Akène fertile unique.

Ce genre est dédié à Collinson, botaniste anglais ; il se compose de végétaux sous-frutescens, indigènes de l'Amérique septentrionale.

**WESTÉRINGIE.** *Westeringia.* Calice quinqué-

1 *S. pomifera.* 2 *S. pratensis.*

lobé; corolle bilabiée; lèvre supérieure plane, bifide; deux étamines fertiles, deux stériles.

La Westéringie à feuille de romarin [1], qui, ainsi que les autres espèces de ce genre, habite la Nouvelle-Hollande, a été transportée dans les jardins d'Europe.

## 11. TEUCRIÉES. Corolle unilabiée.

**BUGLE.** *Ajuga.* Calice quinquédenté. Corolle unilabiée; lèvre à trois lobes, dont le moyen est cordiforme. Akènes réticulés.

L'étymologie de cette dénomination est obscure.

La Bugle rampante [2], qui est très-commune dans nos bois, était anciennement considérée comme un excellent vulnéraire, et Muller et Rivière pensaient qu'elle guérissait la phthisie; le tems a fait justice de ces illusions. Cette plante, à ce que rapporte Willemet, est alimentaire en Italie : on mange en salade ses jeunes pousses et ses racines.

**GERMANDRÉE.** *Teucrium.* Calice quinquédenté; corolle unilabiée, profondément fendue en dessus; filets anthérifères situés dans la fente. Akènes non réticulés.

Selon Pline, ces plantes sont ainsi appelées, parce que ce fut Teucer, prince troyen, qui dévoila leurs propriétés. Les germandrées croissent principalement vers le bassin de la Méditerranée.

La Germandrée petit chêne [3], qui porte un nom que les Grecs lui imposèrent à cause de la forme de ses feuilles, qui se rapprochent de celles du chêne, se trouve communément

1 *W. rosmarinifolia.*
2 *A. reptans.*
3 *T. chamædris.*

en France. Cette plante passait en Egypte et en Italie pour être un bon fébrifuge ; dans ce dernier pays on y avait une telle confiance, que Mathiole dit qu'on la nommait Herbe à la fièvre ; le principe amer et tonique qu'elle contient peut en effet avoir eu d'heureux effets dans cette maladie. Cette germandrée a aussi passé pour excellente contre la goutte ; mais elle perdit beaucoup de la confiance qu'elle inspirait lorsqu'elle eut échoué sur Charles-Quint, qui en prit en vain pendant soixante jours pour se guérir de cette affection pour laquelle Vésale l'avait singulièrement vantée.

La Germandrée maritime [1], aussi nommée Herbe aux chats, à cause de la propension que ces animaux ont pour elle, est un sous-arbrisseau originaire des contrées méditerranéennes. Cette espèce a été conseillée dans une foule de maladies. Les annales scientifiques de MM. Hufeland et de Férussac ont dernièrement retenti du récit des succès que l'on a obtenus de son emploi contre les polypes des fosses nasales. Lind ne l'a point cependant vue les justifier.

La Germandrée scordium [2], qui se plaît dans les lieux humides de la France, exhale une forte odeur d'ail, à laquelle elle a dû, dans l'antiquité, d'être regardée comme s'opposant à la putréfaction des cadavres, et qui a fait croire à Galien que ceux-ci se corrompent plus lentement dans les lieux où elle croît ; c'est aussi à cause de son odeur que Busbec s'en servait contre la peste.

## 111. MELITTÉES. Corolle bilabiée ; quatre étamines.

**MENTHE.** *Mentha.* Calice quinquédenté, subrégulier ; corolle infundibuliforme, quadrilobée, subrégulière ; étamines subégales, écartées.

Le poète Oppien raconte que la jeune Μενθα, fille du Cocyte,

1 *T. marum.* 2 *T. scordium.*

qui avait été séduite par Pluton, fut métamorphosée en menthe par la jalousie de Proserpine. Ces végétaux habitent généralement l'Europe méridionale; l'Amérique, l'Inde et l'Egypte en possédent aussi; ils se plaisent dans les sites humides et ombragés.

Le parfum agréable des menthes les faisait rechercher par les Grecs, et chez eux elles étaient regardées comme étant aussi chères à Vénus que le myrte et la rose; les prêtresses de cette déesse ne manquaient jamais d'entrelacer de ces labiées dans les guirlandes de fleurs qu'elles lui offraient. Les jeunes Grecs s'en faisaient des couronnes dont ils se paraient pendant les orgies galantes, ce qui leur avait fait nommer les menthes *corona veneris*. Dioscoride disait qu'elles excitaient au plaisir, tandis qu'Hippocrate leur prêtait une vertu contraire. De leur tems ces plantes passaient pour être infaillibles contre la morsure des serpens.

La Menthe poivrée [1], que l'on nomme aussi Menthe d'Angleterre, parce que, selon Smith, elle croît dans ce pays, est communément cultivée dans nos jardins. Cette labiée contient une telle abondance d'huile essentielle, qu'on l'aperçoit en interposant ses feuilles entre la lumière; cette huile renferme du camphre qui se dépose avec le tems.

Chez les Grecs, ainsi qu'on le voit dans Dioscoride, la menthe poivrée passait pour empêcher la coagulation du lait. Parmi les modernes, on pensait, il y a peu de tems, que cette plante diminuait la sécrétion de ce liquide; Linnée professait même qu'elle l'anéantissait entièrement; aussi empêchait-on les vaches d'en manger, et l'on allait jusqu'à l'interdire aux femmes qui allaitaient. Ces propriétés, qui firent prescrire cette labiée pour les engorgemens des seins, sont cependant douteuses, quoique M. Lævis prétende qu'elle retarde en effet la coagulation du fluide laiteux. Aujourd'hui la menthe est regardée comme un des plus puissans stimulans diffusibles et

1 *M. piperita.*

souvent administrée dans les affections nerveuses. M. Astier a employé avec succès son eau distillée contre la gale; et l'on dit qu'il a reconnu que l'*acarus scabiei*, qui cause cette maladie, périsssait promptement par son immersion dans cette eau, ce qui nous semble moins digne de foi, car il n'y a que fort peu de tems que l'existence de cet insecte n'est plus un paradoxe.

La Menthe pouliot [1], qui croît en France, porte un nom spécifique latin, que Pline prétend venir de *pulex*, puce, parce qu'elle passait anciennement pour chasser cet insecte. Linnée lui prête aussi cette propriété.

Dans la médecine antique, cette plante avait acquis une grande célébrité. Pline dit qu'il suffit de s'en couronner pour guérir les vertiges et les maux de tête; et l'on avait de son tems une telle confiance en elle contre les affections goutteuses, qu'on la nommait *mentha podagraria*. Selon Haller, cette menthe est plus âcre que les autres espèces, et mise en contact avec la peau, elle l'irrite et l'ulcère. Aujourd'hui, elle n'est plus usitée; cependant Bayle la vante contre la toux, et Chomel pour combattre l'asthme.

**HYSSOPE.** *Hyssopus.* Calice cylindrique, quinquédenté; corolle bilabiée; lèvre supérieure courte; étamines saillantes, écartées.

L'Hyssope officinale [2], qui est l'espèce la plus intéressante de ce genre; croît dans les parties méridionales de la France. On apprend, dans l'Écriture sainte, que ce végétal servait aux ablutions chez les juifs, et que Salomon connaissait toutes les plantes depuis l'hyssope jusqu'au cèdre du Liban; mais cependant, quoique tous les traducteurs aient considéré l'*ézob* des Hébreux comme étant notre hyssope, cela ne paraît pas encore prouvé; quelques naturalistes, parmi lesquels on doit

1 *M. pulegium.* 2 *H. officinalis.*

ranger Hasselquist, ont même avancé que l'*ézob* n'était qu'une espèce de mousse [1] qui est fort commune sur les murs de Jérusalem. Cette opinion paraît peu probable quand on songe que les Hébreux employaient l'hyssope pour les purifications. On ne connaît guère mieux le végétal que les Grecs et les Latins appelaient hyssope, parce qu'ils n'en ont point laissé de description dans leurs écrits.

L'hyssope est une plante aromatique, excitante, dans laquelle Herberger prétend avoir trouvé un alcaloïde qu'il appelle Hyssopine ; M. Planche dit qu'elle contient du soufre ; elle est employée principalement dans les catarrhes pulmonaires chroniques, en Perse son infusion sert pour la toilette.

**SARIETTE.** *Satureia.* Calice quinquédenté, non bilabié; corolle bilabiée; étamines non saillantes, écartées.

La dénomination de *satureia* vient dit-on de *satyrus*, à cause des qualités aphrodisiaques que l'on supposait aux sariettes, d'où Priape était parfois appelé Thymbrophage, et Apollon *Thymbraeus*, parce que l'une de ces plantes croissait près de l'ancienne ville de Thymbre dans la Troade [2].

La Sariette des jardins [3], qui habite le midi de la France, est cultivée dans toute l'étendue de ce pays pour la consommation culinaire ; c'est un condiment des plus employés ; cette labiée entre aussi dans plusieurs médicamens composés.

La Sariette capitée [4] est le Thym des anciens ; ceux-ci la regardaient comme utile aux abeilles.

**CATAIRE.** *Nepeta.* Corolle bilabiée, à lobe moyen grand, concave, crénelé.

Ce nom provient de Népet, ancienne ville de la Toscane,

1 *Bryum truncatulum.*
2 *S. Thymbra.*
3 *S. hortensis.*
4 *S. capitata.*

citée par Pline et près de laquelle croissait l'espèce principale de ce genre. Les cataires habitent l'Europe méridionale, la Barbarie et diverses contrées de l'Asie.

La Cataire vulgaire [1], qui est aussi nommée Herbe aux chats, à cause de l'espèce de passion avec laquelle ces animaux la recherchent, est originaire de la France ; cette labiée est fortement aromatique et âcre ; on l'a vantée dans quelques maladies particulières aux femmes, telles que la chlorose et l'aménorrhée, mais aujourd'hui elle est totalement oubliée.

**LAVANDE.** *Lavandula.* Calice tubuleux, strié, denté ; corolle subbilabiée ; étamines incluses.

Ce genre porte un nom qui provient de *lavare*, baigner, laver, parce que l'on employait plusieurs de ses plantes pour aromatiser les bains. Les lavandes sont généralement sous-frutescentes.

La Lavande vulgaire [2], qui est originaire de l'Espagne, de l'Italie et de la Provence, est fréquemment cultivée dans nos jardins ; elle est stimulante, aromatique et parfois employée en médecine pour combattre les affections nerveuses. Mais c'est pour la toilette que l'on en fait plus généralement usage ; on s'en sert dans les bains et pour composer le cosmétique nommé Eau-de-vie de Lavande.

La Lavande spic [3] ou Aspic, nom qui est corrompu de *spica*, épi, qui indique la disposition des fleurs, croît dans les mêmes régions que la précédente et y est plus commune ; elle partage ses propriétés. C'est de cette espèce que, dans la Provence, on extrait l'huile essentielle nommée Huile d'aspic, dont on se sert pour la confection des vernis, ainsi que dans l'art médical. Suivant Proust, cette huile contient presque un quart de son poids de camphre.

1 *N. cataria.*
2 *L. vera.*
3 *L. spica.*

**GLÉCOME.** *Glecoma.* Calice quinquédenté; corolle bilabiée, à lèvre supérieure échancrée; anthères rapprochées, formant deux croix.

Les Grecs appelaient aussi ces végétaux γλεχωμα.

Le Glécome hédéracé [1], qui est vulgairement nommé Lierre terrestre, habite les localités fraîches de presque toute l'Europe. Cette labiée exhale une odeur forte qui l'avait fait regarder comme suspecte par Haller; mais elle n'est réellement que tonique et excitante : c'est surtout dans les catarrhes pulmonaires chroniques qu'elle paraît avoir des succès; c'est à la guérison de semblables maladies, que l'on aura confondues avec la phthisie, que ce glécome doit l'éloge qu'en font Etmuller, Morton et Willis, contre cette dernière affection.

**LAMIER.** *Lamium.* Corolle à gorge renflée; limbe bilabié, portant deux dents latéralement; lèvre supérieure entière, voûtée; anthères velues.

Ce nom provient de *lamia,* fantôme, et est dû à la forme des fleurs de certaines espèces, qui ressemblent en effet à un spectre en miniature.

Le Lamier blanc [2], qui habite la France, et que l'on nomme encore Fantôme, en Bretagne, était autrefois administré comme astringent.

**BÉTOINE.** *Betonica.* Corolle à tube long, courbé; lèvre supérieure dressée, entière, convexe.

Pline dit que ces végétaux sont ainsi appelés parce que les Vétons en propagèrent l'usage. Mais il est plus rationnel de croire que ce nom provient du celtique *ben*, tête, et de *ton*, bon. Les bétoines habitent l'Europe et l'Orient.

1 *G. hederacea.* 2 *L. album.*

La Bétoine officinale [1], belle labiée qui croît dans nos bois, possédait, selon les anciens, de grandes vertus médicales; A. Musa, qui a composé un traité sur cette plante, la préconisait dans une cinquantaine de maladies; sa renommée est encore proverbiale parmi le peuple italien. Mais les gens éclairés de toutes les nations ont abandonné son usage; seulement ses feuilles sont parfois employées comme sternutatoires; sa racine passe pour émétique, et les vapeurs qui s'en élèvent ont une telle énergie, que Valmont de Bomare dit qu'elles produisent des vertiges sur ceux qui la cueillent.

**MARRUBE.** *Marrubium.* Calice cylindroïde, à dix stries, à cinq ou dix dents; corolle bilabiée; lèvre supérieure linéaire, plane, bifide.

Linnée pense que ce nom provient de *Maria urbs*, ville des marais, qui était située près du lac Fusin en Italie. Les marrubes sont presque tous indigènes de l'Europe.

**BALLOTE.** *Ballota.* Calice campanulé, pentagone, quinquédenté; corolle bilabiée; lèvre supérieure voûtée, crénelée. Akènes triangulaires.

Cette dénomination est dérivée de βαλλωτη, je rejette; elle indique l'odeur de ces labiées.

La Ballote fétide [2] croît en abondance le long de nos chemins, près des haies et des murailles.

**LÉONURE.** *Leonurus.* Calice quinquédenté; corolle velue, à lèvre supérieure entière, concave; anthères parsemées de points brillans; stigmates égaux.

Cette dénomination provient de λεων, lion, et de ουρα,

1 *B. officinalis.* 2 *B. fœtida.* Lam.

queue; on a voulu voir de l'analogie entre la houppe terminale de la queue de ce carnassier, et les amas de fleurs des léonures. Ces labiées habitent l'Europe et l'Asie.

**PHLOMIDE.** *Phlomis.* Calice pentagone; corolle à lèvre supérieure concave, carénée, échancrée; anthères à lobes écartés, stigmates inégaux. Akènes barbus au sommet.

Les phlomides portent un nom dérivé de φλοξ, flamme, parce que l'on se servait anciennement de leurs feuilles pour faire des mèches de lampe. Ces labiées croissent principalement dans la région méditerranéenne.

**POGOSTÈME.** *Pogostemum.* Corolle renversée, bilabiée; lèvre supérieure trilobée; filets anthérifères, abaissés, barbus.

Le Pogostème plectranthoïde [1], arbuste à fleurs blanches, dont on ignore la patrie, est l'unique espèce de ce genre dont le nom est dérivé de πωγων, barbe, et de στημον, étamine.

**BYSTROPOGON.** *Bystropogon.* Calice tubuleux, à orifice velu; corolle bilabiée; lèvre supérieure bifide, l'inférieure trilobée; étamines écartées.

Les bystropogons ont un nom dérivé de βυω, je ferme, et de πωγων, barbe; ils sont tous exotiques.

**CRAPAUDINE.** *Sideritis.* Corolle bilabiée; lèvre supérieure droite, linéaire, l'inférieure trilobée, à lobe moyen crénelé.

Ces labiées portent une dénomination qui provient de

1 *P. plectranthoides.*

σιδηρος, fer, et indique qu'on s'en servait pour le traitement des blessures ; elles habitent particulièrement les régions méditerranéennes.

**GALÉOPSIS.** *Galeopsis.* Calice à cinq dents épineuses ; corolle bilabiée, à gorge renflée, portant deux dents latéralement ; lèvre supérieure voûtée, crénelée.

C'est de γαλη, belette, et de ωψις, figure, que l'on a formé ce nom, parce que l'on a comparé les fleurs des galéopsis à cet animal. Ces végétaux habitant l'Europe.

Le Galéopsis ladanum [1] et le Galéopsis tétrahit, qui infestent nos champs, contiennent tant de potasse, selon Bosc, que l'on pourrait les cultiver avec avantage pour en retirer cet ingrédient.

**GALÉOBDOLON.** *Galeobdolon.* Corolle bilabiée; lèvre supérieure très-entière, voûtée, l'inférieure à trois lobes lancéolés, aigus.

Selon Pline, *galeobdolon* est un synonyme de *galeopsis*. On ne connaît qu'une espèce dans ce genre ; elle habite la France.

**STACHYS.** *Stachys.* Calice anguleux; corolle bilabiée ; étamines se déjetant en dehors après la fécondation.

Stachys provient de σταχυς, épi, et indique la disposition des fleurs de ces végétaux.

Le Stachys des marais [2], qui, ainsi que ses congenères, habite les régions méditerranéennes, passait anciennement pour fébrifuge ; on lit dans les annales de la société d'horticulture de Paris, que ses racines, qui contiennent de la fécule,

1 *G. ladanum.* 2 *S. palustris.*

servent à faire du pain dans le nord de l'Europe, pendant les temps de disette.

**MOLUCELLE.** *Molucella.* Calice campanulé, énorme, à cinq ou à six dents épineuses; corolle plus courte que le calice.

La Molucelle frutescente [1], habite la France et l'Italie; d'autres croissent en Syrie et aux îles Moluques, dernier pays auquel ces végétaux doivent leur nom générique.

**THYM.** *Thymus.* Calice bilabié, tubuleux, parfois gibbeux, à gorge pubescente; corolle courte, bilabiée, à lèvre supérieure échancrée.

*Thymus* provient de θυμος, courage, et indique les vertus excitantes de ces labiées. Celles-ci sont en général de petits sous-arbrisseaux qui habitent l'Europe méridionale.

Le Thym commun [2] croît sur les rochers de la Provence. Anciennement il passait pour une des plantes les plus recherchées des abeilles. Aujourd'hui on le cultive dans tous les jardins, et il sert à aromatiser les sauces et la charcuterie.

Le Thym serpollet [3], qui abonde sur toutes nos pelouses sèches, était regardé par Linnée comme propre à dissiper l'ivresse, et sa décoction s'employait contre la gale. On en retire une huile essentielle qui contient du camphre et que l'on prescrit pour apaiser les douleurs des dents cariées.

**ORIGAN.** *Origanum.* Inflorescence en épi ou en corymbe; bractées foliiformes, souvent colorées; corolle bilabiée, à tube comprimé; lèvre supérieure plane, droite, échancrée.

C'est de ορος, montagne, et de γανος, joie, que ce nom est

1 *M. frutescens.*
*T. vulgaris.*
3 *T. serpyllum.*

formé ; il indique l'agréable parfum que ces labiées répandent sur les montagnes. Les origans sont herbacés et portent des fleurs disposées en têtes ou en épis ; ils habitent principalement le bassin de la Méditerranée.

L'Origan dictame [1], qui est vulgairement appelé Dictame de Crète, a été une des plantes les plus célèbres de la haute antiquité. Il est originaire de cette île, où il habite particulièrement les collines de l'Ida et du Dicté, dernière montagne de laquelle il tire même son nom, selon certains étymologistes.

Homère a célébré les vertus du dictame ; celui-ci passait parmi les Grecs pour guérir merveilleusement les blessures, et l'on racontait que sa puissance avait été révélée à l'homme par les animaux. Aristote dit que les chèvres blessées par les chasseurs vont instinctivement brouter cette plante pour opérer leur guérison ; Théophraste et Dioscoride répètent cette fabuleuse assertion, et Pline ajoute que par ce moyen les cerfs expulsent de leurs chairs les dards qui les ont atteints, et qu'ils en cicatrisaient subitement les plaies. Les dieux et les héros faisaient eux-mêmes usage du dictame de Crète pour le soulagement des mortels ; Virgile dit que ce fut ce vulnéraire que Vénus cueillit sur le mont Ida, pour panser la blessure d'Enée.

Hippocrate employait cette labiée pour expulser les fœtus morts ; Dioscoride et Plutarque lui prêtent la même propriété, ce qui a fait penser à quelques scoliastes que le nom de δικταμνον venait de τικτεω, accoucher. Ce médicament est aujourd'hui abandonné ; cependant, lors du voyage de Tournefort, on s'en servait dans le Levant pour combattre les fièvres et la chlorose, et chez nous il entre encore dans quelques médicamens composés.

L'Origan commun [2], qui croît sur les pelouses sèches de la France et qui se rencontre aussi dans l'Amérique septentrionale, avait été remarqué par les anciens. Latreille dit qu'on

1 *O. dictamnus.* 2 *O. vulgare.*

le trouve représenté sur les monumens des Egyptiens, et qu'il indique, dans leurs hiéroglyphes, l'éloignement de la prévoyance et de l'intelligence, parce qu'il fait fuir les fourmis qui étaient considérées comme le symbole de ces facultés. Cette plante sert aujourd'hui en Suède pour augmenter la force de la bierre, et chez nous elle est regardée comme un médicament excitant et aromatique.

**MÉLISSE.** *Melissa.* Calice tubuleux, bilabié, à gorge nue; corolle bilabiée; lèvre inférieure à lobe moyen, cordiforme.

Ce nom vient de *μελισσα*, abeille, parce que ces insectes recherchent avec avidité la mélisse officinale. Ces végétaux habitent l'Europe méridionale et l'Amérique du nord.

La Mélisse officinale [1] croît dans la France méridionale. Les Latins la désignaient sous le nom de *citrago*, à cause de l'odeur de citron qu'exhalent ses feuilles lorsqu'on les froisse; c'est pour la même raison qu'elle est appelée vulgairement Citronnelle. L'épithète de *μελισσοφυλλον*, feuille d'abeille, que lui donnaient les auteurs grecs, indique que son parfum est agréable aux insectes qui produisent le miel; Pline, parmi les Romains, avait la même opinion; aussi il conseille de planter cette labiée dans les lieux où l'on élève les abeilles, et Virgile dit que son odeur agit si fortement sur elles qu'elle suffit pour attirer les essaims qui veulent s'expatrier de l'exploitation.

La mélisse est fortement aromatique et excitante, vertus que les Arabes, qui l'employaient déjà en médecine, semblent avoir connues. Rondelet, Hoffmann et beaucoup de médecins ont préconisé cette labiée contre la mélancolie et l'hypocondrie, et l'ont regardée comme susceptible d'exciter les facultés intellectuelles. Elle entre encore aujourd'hui dans plusieurs composés officinaux; c'est elle qui fait la base de l'eau des Carmes.

[1] *M. officinalis.*

**DRACOCÉPHALE.** *Dracocephalum.* Calice bilabié ou quinquédenté; corolle bilabiée, à gorge renflée; lèvre supérieure voûtée, entière.

On a comparé les fleurs de ces labiées à la région antérieure d'un serpent : de là provient leur dénomination qui est formée de δρακων, dragon, et de κεφαλη, tête.

Le Dracocéphale de Virginie [1] est assez communément cultivé dans nos jardins, où on le nomme Cataleptique, parce que ses fleurs conservent la position qu'on leur imprime.

**MÉLITTE.** *Melittis.* Calice très-grand, campanulé, à limbe trilobé, irrégulier; corolle à lèvre supérieure plane, entière. Akènes velus.

Cette dénomination provient de μελι, miel, et est synonyme de mélisse.

La Mélitte à feuilles de mélisse [2] est la plus belle labiée de nos bois; l'odeur forte qu'elle exhale l'a fait nommer vulgairement Mélisse puante ou Mélisse punaise.

**PRUNELLE.** *Prunella.* Calice bilabié, à lèvre supérieure plane, tronquée, tridentée, l'inférieure bifide; corolle bilabiée; filets anthérifères bifurqués.

Certains étymologistes font dériver ce nom d'un mot allemand qui signifie esquinancie, plusieurs prunelles ayant été employées contre cette affection. Ces végétaux sont disséminés dans diverses contrées du globe.

**SCUTELLAIRE.** *Scutellaria.* Calice à deux lèvres entières, dont la supérieure porte un appendice

1 *D. virginianum.* 2 *M. melissophyllum.*

foliacé; corolle bilabiée, à tube courbé inférieurement.

La ressemblance du calice de ces labiées avec une tasse munie de son anse, a donné l'idée de ce nom qui est dérivé de *scutella,* écuelle, vase; cet organe se clot après la fécondation; les scutellaires habitent les lieux humides des deux continens.

**PROSTRANTHÈRE.** *Prostranthera.* Calice à deux lèvres entières; corolle bilabiée; anthères éperonnées.

Les prostranthères sont des arbrisseaux très-odorans, à fleurs en grappes; ils habitent la Nouvelle-Hollande.

**CLINOPODE.** *Clinopodium.* Bractées sétiformes, soyeuses. Calice bilabié; corolle à gorge dilatée; lèvre supérieure plane, échancrée.

*Clinopodium* est formé de κλινη, lit, et de ποδος, pied, parce que l'on a comparé les verticilles de ces plantes aux roulettes des lits. Ces labiées sont herbacées et habitent les climats tempérés des deux mondes.

**PRASIONE.** *Prasium.* Calice subcampanulé, bilabié; corolle bilabiée. Quatre baies.

Les prasiones portent le nom grec du marrube; ce sont des arbrisseaux qui habitent l'Europe méridionale et la Barbarie.

**BASILIC.** *Ocimum.* Corolle renversée; lèvre supérieure quadrilobée, l'inférieure concave, entière.

*Ocimum* vient de οζω, je sens, à cause du parfum agréable que ces végétaux exhalent, et dont on a voulu marquer la

supériorité par leur nom français qui est dérivé de βασιλικος, royal. Ces labiées sont presque toutes originaires des contrées chaudes de l'Inde.

Le grand Basilic [1] qui habite ce pays, ainsi que la Chine, acquiert un pied de hauteur et est communément cultivé chez nous, à cause du parfum agréable qu'il exhale ; on s'en sert pour aromatiser les sauces ; Ainslie dit que dans l'Inde il est employé contre diverses maladies.

Le petit Basilic [2], dont l'arôme est encore plus développé, concourt fréquemment à la parure de nos appartemens, où on l'élève dans des pots.

**PLECTRANTHE.** *Plectranthus.* Corolle bilabiée, éperonnée ; lèvre supérieure trifide, l'inférieure entière ; anthères uniloculaires.

Les plectranthes ont un nom dérivé de πληκτρον, éperon, et de ανθος, fleur ; ce sont en général des végétaux sous-frutescens dont les articulations sont charnues ; ils habitent l'Asie, l'Afrique et l'Australasie.

**HYPTIS.** *Hyptis.* Corolle bilabiée ; lèvre inférieure à division moyenne enveloppant les étamines, dont deux sont insérées sur elle.

*Hyptis* provient de υπτιος, renversé, mot qui indique la disposition anormale des étamines de ces végétaux ; ceux-ci habitent presque tous l'Amérique et les Antilles.

** *Monopétales régulières.*

## FAMILLE DES PASSIFLORÉES.

Calice monosépale, turbiné ou tubuleux, quinquélobé ; corolle pentapétale ou nulle ; cinq éta-

1 *O. basilicum.* 2 *O. minimum.*

mines monadelphes inférieurement, environnées ordinairement d'une couronne filamenteuse ou glanduleuse. Ovaire libre, stipulé, uniloculaire, à trois à cinq trophospermes pariétaux. Fruit charnu, uniloculaire, polysperme. Endosperme charnu.

Les passiflorées sont des végétaux herbacés ou ligneux dont la tige est sarmenteuse et munie de vrilles; quelquefois ce sont des arbres.

**PASSIFLORE.** *Passiflora.* Calice urcéolé; corolle pentapétale; couronne filamenteuse, triple; trois stigmates claviformes.

Ce nom est formé de *passionis flora*, parce que Pierre de Cieza, dans son histoire du Pérou, crut reconnaître le symbole des instrumens de la passion, dans les divers organes de la fleur des passiflores; celles-ci habitent presque toutes l'Amérique méridionale; ce sont des végétaux volubiles et sarmenteux et rarement des arbres. Leurs fruits sont édules.

La Passiflore bleue [1], qui est originaire du Bresil, est une des espèces que l'on cultive le plus fréquemment en France.

**PAPAYER.** *Carica.* Fleurs unisexes. Mâles : corolle infundibuliforme, quinquélobée; dix étamines. Femelles : corolle quinquélobée ou pentapétale. Fruits à une ou à cinq loges polyspermes.

Le nom de *carica*, qui est celui du figuier, a été imposé à ces végétaux à cause de leur analogie avec l'arbre de la Carie. Les papayers sont ligneux et presque tous originaires de l'Amérique méridionale. Quelques auteurs les placent dans une autre famille.

[1] *P. cærulea.*

Le Papayer [1], qui croît dans l'Inde, porte des fruits édules ; leur suc laiteux a été regardé comme propre à expulser les vers, mais il s'est montré infidèle dans les essais de Corvisart.

## FAMILLE DES PLANTAGINÉES.

Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Corolle monopétale, tubuleuse ou urcéolée, quadrilobée ou entière ; quatre étamines saillantes. Pyxide.

Les plantaginées sont ordinairement herbacées ; elles portent des feuilles radicales, et leurs corolles sont persistantes.

**PLANTAIN.** *Plantago.* Fleurs hermaphrodites, en épi. Calice tétrasépale ; corolle quadrilobée. Pyxide bi ou quadriloculaire.

Les plantains sont fort nombreux et universellement répandus ; plus de vingt-cinq espèces habitent la France.

Le grand Plantain [2], qui est commun chez nous, et que Linnée dit acquérir quatre à cinq pieds de hauteur en Laponie, était autrefois un remède fort employé. Thémison passe pour en avoir introduit l'usage en médecine. Dioscoride et Galien l'ont préconisé contre l'hémoptysie et la dysenterie ; Pline et Celse, puis, à leur exemple, Boyle et Tragus, le pensaient efficace dans la phthisie pulmonaire. Aujourd'hui, quelques médecins se servent du plantain pour combattre les fièvres intermittentes, et son eau distillée jouit d'une grande réputation dans le traitement des maux d'yeux.

**LITTORELLE.** *Littorella.* Fleurs monoïques.

1 *C. papaya.* 2 *P. major.*

mâles : corolle tubuleuse, quadrilobée. Femelles : corolle urcéolée, tronquée. Capsule monosperme.

Cette appellation, dérivée de *littora*, rivage, indique les lieux qu'habite l'unique espèce de ce genre. On la trouve sur les bords de nos étangs.

## FAMILLE DES PLOMBAGINÉES.

Calice monosépale, tubuleux, plissé, quinquédenté. Corolle monopétale ou pentapétale, pentandre; ovule pendant; trois à cinq styles. Capsule monosperme.

Cette famille renferme des végétaux ligneux et herbacés à feuilles alternes ou radicales. Elle diffère des nyctaginées par la situation de l'ovule et par l'existence de plusieurs styles.

**DENTELAIRE.** *Plumbago*. Calice hérissé; corolle monopétale, infundibuliforme, quinquélobée; filets staminaux à base élargie. Capsule à sommet quinquévalve.

La couleur d'un bleu de plomb, *plumbum*, qu'offrent les fleurs de l'espèce vulgaire, aura déterminé ce nom. Les dentelaires sont pour la plupart originaires des contrées chaudes des deux hémisphères.

La Dentelaire européenne [1] abonde vers le bassin de la Méditerranée. Sa racine, qui est âcre, est un sialagogue énergique; elle a été autrefois usitée comme émétique, et il paraît qu'actuellement, dans le midi de la France, elle sert à l'extérieur pour traiter la gale.

[1] *P. europæa.*

**STATICÉ.** *Statice.* Corolle monopétale, infundibuliforme ou pentapétale. Capsule indéhiscente.

C'est de *stare,* rester, que provient cette appellation ; elle indique la persistance de ces plantes dans les jardins, où on les emploie souvent en bordures. Les staticés sont des herbes à feuilles radicales, dont les fleurs offrent des couleurs variées ; il en est de rouges, de bleues, de blanches et de jaunes ; on les rencontre principalement sur les côtes maritimes.

Le Gazon d'olympe, qui se trouve cultivé dans presque tous les parterres, n'est probablement qu'une variété du *statice armeria.*

## FAMILLE DES NYCTAGINÉES.

Involucre uniflore ou multiflore. Corolle infundibuliforme ou tubuleuse ; cinq étamines. Akène recouvert par le disque.

Les nyctaginées sont des arbres, des arbustes ou des herbes dont les feuilles sont simples et ordinairement opposées, et qui offrent un involucre monophylle ou polyphylle.

**NYCTAGE.** *Nyctago.* Corolle infundibuliforme, quinquélobée, pentandre.

Les nyctages sont des végétaux herbacés, originaires de l'Amérique, principalement du Pérou et du Mexique.

Le Nyctage faux jalap [1], ou Belle de nuit, doit le premier nom à ce que l'on crut d'abord que c'était lui qui fournissait le jalap, et le second à l'habitude qu'ont ses fleurs de ne s'ouvrir que la nuit, ou lorsque le tems est sombre, phénomène

[1] *N. jalapa.*

qui est dû à l'action de la lumière, et que Linnée avait attribué à l'empire de l'habitude, qui, selon lui, portait ce végétal à s'épanouir dans notre hémisphère pendant le tems qui correspond aux heures diurnes de son pays natal. Le nyctage faux jalap est originaire du Pérou ; sa racine passe pour purgative ; ses fruits sont remplis d'une grande quantité de fécule que l'on pourrait peut-être employer à l'alimentation, et avec laquelle les Japonais font une sorte de fard.

**BOERHAAVIE.** *Boerhaavia.* Involucre à folioles en forme d'écailles. Une à quatre étamines.

Ce groupe, dédié à l'illustre médecin Boerhaave, se compose d'espèces herbacées ou ligneuses, indigènes de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique.

**PISONE.** *Pisonia.* Fleurs souvent dioïques. Six à dix étamines.

C'est à G. Pison, naturaliste et médecin, né à Leyde, que l'on a dédié ces plantes. Ce sont des arbres ou des arbustes originaires de l'Amérique méridionale.

## FAMILLE DES JASMINÉES.

Fleurs hermaphrodites, rarement polygames. Calice monosépale ou nul ; corolle monopétale, tubuleuse, régulière, offrant quatre, cinq ou huit lobes, et parfois polypétale ou nulle ; presque constamment deux étamines. Capsule ou baie à une ou deux loges mono ou dispermes.

Les jasminées sont des végétaux ligneux, à feuilles ordinairement opposées, et simples ou composées.

**LILAS.** *Syringa.* Calice quadridenté; corolle hypocratériforme, quadrilobée; anthères sessiles. Capsule bivalve, biloculaire, disperme.

Les lilas sont des arbrisseaux d'un port élevé, qui offrent des feuilles opposées et des fleurs disposées en grappes paniculées.

Le Lilas commun [1] peut parvenir à une hauteur de quinze à vingt pieds, quand on a le soin toutefois de le délivrer de cette quantité de drageons qui, lorsqu'il croît en liberté, le transforment en un épais buisson.

Originaire de la Perse et du Levant, ce végétal fut introduit en Europe, en 1562, par Augier Ghislen de Busbecq, ambassadeur de Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne, près de Soliman II. La première description et la première figure de cette plante furent offertes par Mathiole dans ses commentaires sur Dioscoride, publiés en 1565. La beauté de ses thyrses empourprés et le suave parfum qu'ils exhalent ont assuré au lilas, dès son introduction, une des premières places dans nos jardins; il fleurit au commencement du mois de mai, et nous annonce que bientôt nos parterres revêtiront leurs plus riches couleurs.

L'extrême amertume des feuilles de cet arbrisseau empêche qu'elles ne soient dévorées par aucune larve d'insectes; la cantharide seule en fait parfois un horrible dégât; mais cela est assez rare. Ses jeunes pousses, vidées de leur moelle, servent aux Turcs pour faire des tuyaux de pipe. Quoique les fruits du lilas fussent reconnus comme astringens, on ne les utilisait pas; cependant ils méritent de fixer les regards sous le rapport médical, car des expériences récentes, entreprises par M. Cruveilhier, ont prouvé que leurs capsules, encore vertes, étaient un excellent fébrifuge, et dans cinq ou six cas de fièvres

1 *S. vulgaris.*

intermittentes, ce médecin a obtenu par elles la guérison des malades.

Le Lilas de Perse [1], indigène du pays dont il porte le nom, a été apporté en Europe environ un siècle plus tard que l'espèce précédente; ses fleurs sont beaucoup moins brillantes et ne fleurissent qu'un mois après le lilas commun.

**FONTANÉSIE.** *Fontanesia.* Corolle à quatre divisions très-profondes. Capsule orbiculaire, ailée, biloculaire, disperme.

La Fontanésie phillyroïde [2], arbrisseau de la Syrie, est l'unique espèce de ce genre, qui a été consacré à la mémoire du professeur Desfontaines.

**FRÊNE.** *Fraxinus.* Fleurs ordinairement polygames. Périanthe ordinairement nul, ou calice tétrasépale, et corolle tétrapétale; deux étamines. Samare linguiforme, mince, ailée supérieurement.

L'étymologie de ce nom générique est obscure. Les frênes sont de grands arbres qui, à l'exception d'une espèce, offrent des feuilles imparipennées; ils croissent en général dans l'Amérique du nord et dans le midi de l'Europe.

Le Frêne commun [3] est un des plus beaux arbres de nos forêts. C'était lui que les latins appelaient *ornus*. Toutes les parties de ce végétal sont utiles à l'homme; son bois est employé pour le charronnage et l'ébénisterie; l'écorce qui le recouvre sert pour teindre la laine, à laquelle, selon A. Richard, elle communique une couleur bleue; dans certains pays, on l'utilise pour le tannage des cuirs; quelques médecins la considèrent comme un fébrifuge énergique, ce qui l'a fait

1 *S. persica.*
2 *F. phillyreoides.*
3 *F. excelsior.*

nommer Quinquina d'Europe ; mais, quoique cette écorce soit amère et astringente à un assez haut degré, Linnée la considère comme étant inférieure à l'antidote du Pérou, et Torti dit l'avoir administrée sans succès ; cependant elle paraît avoir agi heureusement dans les mains de MM. Coste et Willemet. Selon ceux-ci, les feuilles du frêne commun sont purgatives et pourraient remplacer le séné, ce qui avait déjà été entrevu par Tablet en 1711. Les fruits de cet arbre ont également leur utilité ; en Angleterre, on les confit et on les met dans les sauces.

Le Frêne à fleurs [1] passe pour être le véritable *fraxinus* des anciens : c'est un arbre de moyenne grandeur, qui ne diffère de l'espèce précédente que par ses fleurs munies de quatre pétales longs et linéaires ; il croît dans l'Europe méridionale, surtout en Calabre.

Le Frêne à feuilles rondes [2] offre aussi des fleurs munies d'un calice et d'une corolle ; il croît spontanément dans la Calabre et dans la Tartarie. La substance médicale appelée Manne est le suc propre ou la sève élaborée de cet arbre, qui transsude spontanément par les porosités de son écorce, ou qui s'écoule à l'aide d'incisions que l'on y pratique.

La manne paraît avoir été ainsi appelée du mot hébraïque *man-hu*, qui veut dire nourriture divine, selon les commentateurs bibliques, et que les juifs auraient articulé en trouvant le désert jonché de cette substance. Il est plus positif d'admettre que ce nom provient de *manare*, couler. Le frêne à feuilles rondes est probablement le seul sur lequel on recueille la manne, et c'est à l'habitude que l'on a de le greffer sur le *fraxinus ornus* qu'est due l'opinion inexacte que c'est ce dernier qui excrète ce produit.

C'est en Calabre, et principalement en Sicile, que l'on cultive le frêne qui fournit la manne. Cette substance ne se récolte que tous les deux jours et pendant les mois de juin et

1 *F. ornus.* 2 *F. rotundifolia.*

de juillet ; elle coule sous la forme d'un fluide clair, qui s'épaissit peu à peu, et que l'on recueille le matin lorsque la fraîcheur de la nuit l'a fait se concréter.

On a long-tems professé de fausses idées sur l'origine de la manne. Quelques uns voulaient que ce fut une rosée du ciel, et Mathiole, malgré ses hautes connaissances, partageait cette opinion erronée, et professait que c'était un excrément des astres ; cependant le franciscain Ange Palca, en 1543, avait admis que cette substance est élaborée par les frênes, et Donatus Altomarus le prouva, ainsi que le botaniste Ray, en faisant couvrir ces arbres avec des toiles, au-dessous desquelles la sécrétion s'opéra de même. Quelques écrivains, ainsi que Christophe Avéga, avaient aussi émis que ce sont les insectes, tels que les cigales et les cochenilles, qui produisent la manne ; mais il est très-facile de se convaincre qu'il ne peut en être ainsi, et que tout au plus ils contribuent peut-être à en favoriser l'écoulement, en piquant les écorces des arbres avec leur trompe.

Ceux qui ont soutenu l'origine aérienne de la manne se sont principalement étayés du témoignage du jésuite C. Lapide, qui, dans ses commentaires sur l'Exode, dit avoir vu tomber de cette substance en Pologne, ainsi que sur les assertions d'Herréra et du droguiste Pomet; le premier, qui rapporte que ce phénomène n'est pas rare en Amérique, et l'autre qui prétend l'avoir observé dans le Dauphiné. Tant d'autres témoignages se sont ajoutés à ceux-ci, que la science a cherché à expliquer ce phénomène que l'on a observé quelquefois aussi dans les environs de Briançon. On peut le concevoir en supposant que, pendant de fortes chaleurs, les fluides sucrés qui doivent former la manne se sont vaporisés en abondance de certains végétaux, et que l'espèce d'atmosphère qu'ils forment vient à se condenser et à tomber pendant la nuit : c'est au moins l'explication d'un des naturalistes les plus considérés de notre époque.

Les auteurs de l'antiquité parlent diversement de la manne ; c'est évidemment cette substance qu'Aristote mentionne lors-

qu'il dit que les abeilles forment leurs rayons avec les larmes qui découlent des arbres, et c'est probablement aussi elle qui composait cette couche miellée que Théophaste observa sur les feuilles des chênes, et qu'il attribuait à un dépôt de l'atmosphère. Hippocrate conseille de traiter certains ulcères avec le miel du cèdre, qui probablement était une sorte de manne; c'est aussi de ce produit dont parle Pline, quand il dit qu'il pleut du miel au lever de certains astres, pendant les jours caniculaires, et qu'à leur aspect les paysans rendent grâce à Jupiter; enfin, c'est de la manne dont il est question dans la géographie de Pomponius Mela, où cet auteur raconte que, dans quelques régions fertiles de l'Inde, le miel découle des feuilles des arbres, et c'est encore d'elle dont parle Virgile, en disant que les chênes produiront leur miel aérien.

Malgré que la manne semble avoir été connue par les Grecs et les Romains, ainsi que par les médecins arabes, elle ne paraît avoir été que fort peu employée par eux dans la médecine. Les caloyers du mont Liban se nourrissent pendant une partie de l'année avec cette substance, à ce que rapporte Belon, et les italiens en faisaient autrefois une assez grande consommation comme aliment; ce fut dans la suite que ces derniers en reconnurent les vertus purgatives, et que son emploi se répandit en Europe.

Outre les frênes, un grand nombre d'autres végétaux fournissent aussi de la manne; parmi eux, on doit principalement citer l'*hedysarum alhagi*, qui fournit celle de Perse; le mélèze, sur lequel on trouve la manne de Briançon; le cèdre du Liban, l'orme, le tilleul, le noyer, et d'autres arbres sont aussi parfois couverts d'exsudations sucrées; les végétaux herbacés n'en sont même pas exempts: Mathiole dit que dans les environs de Trente la manne est si abondante à leur surface, qu'elle entrave les travaux des faucheurs, et Bruce raconte que les herbes de l'Abyssinie sont parfois aussi recouvertes d'une substance glutineuse sucrée.

**NYCTANTHE.** *Nyctanthes.* Calice entier ; corolle tubuleuse, à cinq lobes cordiformes. Capsule comprimée, à deux loges monospermes.

Le Nyctanthe arbre triste [1], qui est originaire de l'Inde, et dont les fleurs exhalent leur parfum aux approches de la nuit, est l'unique espèce de ce genre, dont le nom provient de νυξ, nuit, et de ανθος, fleur.

**CHIONANTHE.** *Chionanthus.* Corolle de quatre pétales linéaires. Drupe subsec, à une ou deux loges monospermes.

Cette dénomination est formée de χιων, neige, et de ανθος, fleur. Les chionanthes sont des arbrisseaux élégans, dont les corolles sont ordinairement blanches, et qui habitent l'Amérique septentrionale et l'Australasie.

**NOTÉLÉE.** *Notelæa.* Corolle à quatre pétales soudés par les étamines. Drupe à noyau cartilagineux.

Ce nom est formé de νοτος, midi, et de ελαια, olivier. Les notélées sont des arbustes ou des arbrisseaux analogues aux oliviers, et qui habitent la Nouvelle-Hollande.

**BORYA.** *Borya.* Fleurs dioïques. Mâles : diandres ou triandres. Femelles : calice à quatre divisions, dont deux plus grandes et pétaloïdes. Drupe.

Ce genre, dédié à Bory-de-Saint-Vincent, se compose d'arbustes et d'arbrisseaux originaires de l'Amérique septentrionale.

1 *N. arbor tristis.*

**OLIVIER.** *Olea.* Corolle subcampanulée, quadrilobée. Drupe uniloculaire, monosperme.

Suivant de Théis, ce nom provient du celtique *eol*, huile, dont les Grecs ont fait ελαια, et les latins *olea*, à cause du produit des oliviers; ceux-ci sont des arbres ou des arbrisseaux qui habitent les contrées chaudes de la terre.

L'Olivier d'Europe [1] est sans contredit un des végétaux les plus utiles aux hommes; ses usages multipliés le faisaient appeler le premier des arbres par les agronomes de l'antiquité, *olea prima omnium arborum est*, dit Columelle; et un auteur moderne qui a écrit sur l'économie politique, peint l'importance des oliviers, en exprimant que ce sont des mines à la surface de la terre, *miniere sopra la terra*. Frappés des immenses services que ces arbres leur rendaient, les peuples de la Grèce leur créèrent une origine divine. Ils racontaient que Neptune et Minerve s'étant disputés la gloire de donner un nom à la ville d'Athènes, dont les murs commençaient à s'élever, les dieux furent pris pour juges, et qu'ils décidèrent que la cité naissante le recevrait de celui qui produirait la chose la plus utile à l'homme. Le souverain des mers, en frappant la terre de son trident, en fit sortir un fougueux coursier, emblème des combats, tandis que Minerve enfonçant sa lance dans le sol en faisait jaillir un olivier chargé de fleurs et de fruits. La déesse obtint le suffrage de l'aréopage céleste, et pour attester sa victoire, les dieux lui décernèrent une couronne faite avec les branches de l'arbre utile qu'elle venait de créer, et qui fut regardé comme le symbole de la paix.

L'olivier est originaire des contrées de l'Asie, qui semblent avoir été le berceau de l'homme; de là il fut transporté en Égypte, en Barbarie, puis en Europe où il s'est acclimaté de tems immémorial. Quelques érudits prétendent que ce fut

1 *O. europæa.*

Hercule qui dota la Grèce de cet arbre précieux, et que, de retour de ses glorieux travaux, il le planta sur les pentes du mont Olympe, en consacrant son feuillage à la récompense des vainqueurs des jeux Olympiques ; mais la plupart des historiens pensent que ce fut Cécrops qui l'apporta de l'Égypte et l'introduisit dans l'Attique en fondant Athènes.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'olivier se trouva introduit en Italie, car Pline dit qu'à l'époque de Tarquin-le-Superbe, il n'y en avait point encore dans ce pays, ni en Espagne, ni en Mauritanie; pour cette dernière contrée, cependant, il est probable que le naturaliste Romain commet une erreur, car on pense que les Phéniciens qui fondèrent Carthage y transportèrent avec eux cet arbre utile. Ce sont les Phocéens qui vinrent créer une colonie à Marseille, six cents ans avant Jésus-Christ, qui passent pour avoir introduit l'olivier dans notre patrie, et l'on croit que ce fut de la Gaule que cet arbre passa en Italie. Il s'est si bien acclimaté en Europe que les botanistes lui ont donné un nom qui semble indiquer qu'il en est originaire.

Aristée, fils d'Apollon, passait pour avoir enseigné aux Grecs la culture de l'olivier ; celle-ci avait déjà produit des variétés chez les Romains, à l'époque de Columelle ; Olivier de Serre, environ quinze cents ans après cet auteur, en mentionne dix-huit ; et aujourd'hui on en connaît environ une trentaine.

Dans le midi de la France, les oliviers sont fort laids ; il faut les voir dans une terre un peu plus méridionale, si l'on veut apprécier leur beauté : nous nous rappelons une forêt de ces arbres que nous avons observée sur l'ancien territoire Sabin, où ils avaient acquis les plus belles proportions, et portaient à une grande hauteur leur feuillage argenté et resplendissant. Ces végétaux croissent lentement, aussi leur bois est dur ; à deux ans ils commencent à donner des fruits, et à six, selon Mérat et Delens, leurs rameaux sont en plein rapport. Ils vivent communément trois cents ans, mais leur carrière peut aller jusqu'à six cents et plus. Pline dit que de son

tems on voyait encore à Linterne, dans la campagne de Rome, les oliviers qu'y avait plantés Scipion l'Africain : Ils devaient alors être âgés de deux cent cinquante ans, ce qui n'est pas rare ; mais le naturaliste romain ajoute qu'on accordait même une telle longévité à l'arbre que nous décrivons, que l'on croyait généralement que celui qui avait été planté par Hercule se voyait aussi alors dans un champ d'Olympie, et qu'à cette époque, l'olivier de Minerve végétait encore dans la citadelle d'Athènes ; Bosc va plus loin, et sa crédulité adopte sans critique la fable de notre poëte Delille, qui proteste avoir cueilli un rameau de l'arbre de la déesse, qui, selon lui, existerait encore, et comme la ville de Cécrops aurait plus de quatre mille ans; si l'on ne peut admettre cette assertion, diverses raisons tendent à faire croire qu'il existe actuellement en Palestine des oliviers qui datent de l'époque des croisades.

Les oliviers ne présentent pas ordinairement de fortes dimensions ; cependant on cite de ces arbres dont la tige offrait cinq et même six pieds de diamètre, et M. Bouche, dans son histoire de la Provence, en mentionne un dont le tronc creux pouvait abriter une vingtaine de personnes. Suivant M. Bernard, qui a essayé d'apprécier l'âge de ces arbres, ils présenteraient un diamètre d'environ neuf pouces après quatre-vingts ans d'existence.

Les écrits de toutes les époques font mention de l'olivier : déjà il figure dans les premiers évènemens révélés par les livres fondamentaux de nos croyances religieuses ; ce fut un rameau de ce végétal rapporté dans l'arche par une colombe qui annonça à Noé que les eaux avaient commencé à découvrir la terre. L'incorruptibilité du bois de cet arbre et le beau poli dont il peut être revêtu, l'ont fait souvent choisir par les premiers sculpteurs, pour exécuter leurs ouvrages. Déjà il existait dans le fameux temple de Salomon deux statues d'Anges colossales, qui étaient faites avec ce bois et recouvertes de lames d'or ; les portes de l'oracle du même monument se trouvaient également construites en olivier, et toute leur sur-

face, qui était enrichie de sculptures représentant des Chérubins, des fleurs et des palmes, avait aussi été recouverte du métal précieux. Les formes gracieuses du feuillage de ce végétal, l'ont souvent fait choisir pour les décorations architecturales, et on le reconnaît parfois dans les chapitaux des anciens temples.

Parmi les nations antiques, l'olivier était le symbole de la victoire, ainsi que celui de la paix et de l'humilité : c'était avec les rameaux de cet arbre que les Lacédémoniens couronnaient Eurybiade et Thémistocle après le combat de Salamine. Virgile, par anachronisme, nous peint les habitans du Latium arrivant vers Enée avec des branches d'olivier dans les mains, pour demander la paix; mais on sait qu'après les victoires de Scipion sur Annibal, les citoyens de Carthage qui vinrent implorer la clémence du général Romain, étaient portés sur un navire tout couvert d'olivier.

Les Grecs avaient consacré l'olivier à Minerve, et l'on peut voir jusqu'à quel point il était chéri par eux, en lisant les chœurs qu'il inspira à Sophocle dans sa tragédie d'OEdipe à Colonne. Ils le révéraient tellement, que pendant un tems ils n'employaient que des vierges et des hommes purs pour le cultiver, et que dans certaines contrées on exigeait même un serment de chasteté de ceux qui s'occupaient de la récolte des olives. L'importance de ce végétal était si bien reconnue en Grèce que les délits qui le concernaient étaient jugés par l'Aréopage, et que ce tribunal nommait des inspecteurs chargés d'en surveiller les plantations ; les possesseurs de celles-ci chez les Romains, à ce que dit Pline, n'avaient pas même le droit de disposer des arbres qui les composaient, quand ils voulaient les employer à des usages profanes, et l'exil punissait le citoyen qui en altérait un pied dans un bosquet consacré à Minerve.

La récolte des olives s'exécute à l'époque de l'année où le froid commence à se faire sentir, aussi sur les monumens antiques où cette action est représentée, ceux qui s'en occupent sont-

ils fourrés de vêtemens d'hiver ; cela se voit en particulier sur un bas-relief figuré par Spon et Montfaucon, et dans lequel les hommes occupés à cueillir ces fruits ont la tête revêtue d'un capuchon ou *cucullus* pour se garantir des frimats. Actuellement, c'est dans le mois de novembre ou de décembre que s'opère en Provence la cueillette des olives : elle se fait à la main ou avec la gaule.

On mange les olives diversement apprêtées; Olivier dit que l'on se contente, dans le Levant, de saler celles que l'on expédie à Constantinople. Dans certaines régions de l'Italie, ont les laisse sècher sur les arbres, puis ont les passe au four et on les sert ensuite sur les tables. Les Provençaux mangent même ces fruits sans apprêt, comme nous le faisons des prunes, mais ainsi ils sont mauvais, à cause de l'apreté de leur eau de végétation ; ce n'est généralement qu'après leur avoir fait subir une préparation dans de la saumure qu'on les emploie en France.

On cultive surtout l'olivier pour extraire de l'huile de ses fruits ; l'invention de la meule et du pressoir dont on se sert pour obtenir celle-ci est attribuée à Aristée, auquel Diodore de Sicile dit que ses compatriotes ont dû l'art d'élever cet arbre utile ; à l'époque à laquelle vivait Pline, c'était l'huile de la Campanie qui passait pour être la meilleure, maintenant c'est celle d'Aix en Provence que l'on préfère. Les oliviers donnent jusqu'à deux cents livres d'huile et plus ; mais M. Bernard dit qu'il est fort rare qu'en Provence ils en produisent deux cent cinquante. L'Afrique en fournissait probablement autrefois de plus féconds, puisque Pline assure qu'il s'y trouvait de ces arbres que l'on nommait milliaires, parce qu'ils fournissaient jusqu'à mille livres d'huile. L'extraction de celle-ci se fait d'abord à froid, et le produit obtenu est appelé Huile vierge ; ce n'est que lorsque le marc n'en rend plus, qu'on le fait bouillir avec de l'eau pour en retirer une nouvelle quantité ; ce marc sert ensuite à faire du feu. Ce n'est qu'environ un mois après la récolte des olives qu'on en opère

l'expression ; elles donnent alors un produit plus considérable, parce que pendant ce délai leur eau de végétation se perd, et leur mucilage se transforme en huile ; on pourrait retarder cette opération un tems beaucoup plus considérable, car il semble que les siècles n'altèrent point le fluide oléagineux contenu dans ces fruits ; nous avons vu parmi les objets précieux de la collection des *studii* de Naples, un assez grand nombre d'olives trouvées sous les cendres de Pompéi ; et malgré que près de deux mille ans se soient écoulés depuis leur récolte, elles avaient encore conservé leur forme, et il s'en distillait de l'huile qui remplissait en partie les colonnes de verre creuses du petit meuble façonné en monument, dans lesquelles elles se trouvaient.

Depuis l'origine de la civilisation, l'huile que l'on extrait de l'olive a été employée à une foule d'usages sacrés ou profanes, et est devenue l'objet d'un grand commerce. Les Hébreux la considéraient comme extrêmement agréable à Jéhovah, aussi souvent ils l'employaient dans leurs sacrifices ; c'était avec elle qu'ils consacraient leurs pontifes et leurs rois : Aaron et Saül en reçurent les premiers l'onction, et cette coutume à passé dans la chrétienté.

Dans les tems héroïques, les Grecs faisaient déjà un grand usage de l'huile. Pendant leurs cérémonies funèbres, ils en arrosaient profusément le bûcher qui devait consumer le cadavre, ou bien ils en oignaient celui-ci, comme Homère rapporte qu'on le fit pour le corps d'Hector, avant de le rendre à son père infortuné. Alors, l'huile servait aussi à lisser la crinière des chevaux, pour en rehausser le brillant ; c'est encore un de ces usages que nous révèle l'auteur de l'Illiade, lorsqu'après le trépas de Patrocle, Achille s'écrie douloureusement : « Mes » coursiers ont perdu le héros qui les guidait dans les ba- » tailles ; versée par sa main, l'huile embellissait leur cri- » nière flottante. »

Les Phéniciens faisaient déjà un grand commerce de l'huile ; Aristote rapporte qu'ils l'échangeaient contre des lingots d'or

et d'argent avec les habitans de l'Espagne, dans les temps où l'olivier n'était point encore cultivé dans ce pays. Dans l'antiquité, outre la consommation alimentaire de ce fluide, on en employait beaucoup aussi pour s'oindre le corps après les bains; cette coutume était réputée favorable à la santé : on croyait qu'elle entretenait la souplesse des muscles et la flexibilité des articulations, et Démocrite pensait même qu'elle contribuait à la longévité. Dans les cirques, les gladiateurs se frottaient amplement d'huile avant de se livrer aux exercices, et, quand ceux-ci étaient terminés, le mélange qu'elle formait avec la poussière et la sueur était enlevé de la superficie de leur corps avec des espèces de râcloirs (*strigilis*) de bronze, d'or ou d'argent, dont Mercurial, dans son traité de gymnastique, et Montfaucon ont donné plusieurs figures. Le produit de cette opération, appelé *strigmenta,* passait pour un remède excellent contre diverses maladies, et Dioscoride en recommande lui-même l'usage : aussi cette râclure dégoûtante se vendait-elle fort cher; Pline dit que certains gymnases en débitaient pour 80,000 sesterces par an, ce qui fait environ 8,000 f. de notre monnaie. L'huile entrait aussi dans la composition du mortier dont les anciens faisaient usage, ce qui a encore lieu dans l'Inde et dans l'Afrique septentrionale. Maintenant cette substance remplace le beurre dans les pays méridionaux où la chaleur ne permet pas d'avoir de prairies et de nourrir beaucoup de vaches; elle fait une cuisine plus délicate. Cette huile sert encore pour fabriquer les savons et dans les manufactures de draps.

L'olivier et ses produits ont souvent été employés en médecine; son écorce est amère, et les médecins français l'ont dernièrement administrée en Grèce comme succédanée du quinquina, pour traiter les fièvres intermittentes de nos soldats; Ses feuilles jouissent de la même propriété, mais elles sont moins efficaces. L'huile est adoucissante : Prosper Alpin dit que les Orientaux l'emploient souvent en frictions, comme un préservatif de la peste; mais M. Desgenettes, dans son his-

toire médicale de l'armée d'Orient, n'ose se prononcer sur son efficacité. M. Labillardière dit l'avoir employée sur lui avec succès, pour expulser le Tœnia, et qu'il l'a vue réussir dans divers cas semblables.

**TROÊNE.** *Ligustrum.* Calice quadridenté; corolle infundibuliforme, quadrifide; anthères saillantes. Baie biloculaire, tétrasperme.

Les étymologistes sont partagés sur cette dénomination; les uns la font dériver de *ligare,* lier, de l'usage auquel on emploie les rameaux flexibles de cette plante dans quelques contrées; d'autres, de la Ligurie, pays de l'Italie où le troêne se trouve abondamment.

Le Troêne commun [1] est un des plus utiles arbrisseaux. Sa beauté, l'élégance de son feuillage et le parfum de ses fleurs le font souvent choisir pour la confection des haies. Son bois dur est recherché par les tourneurs, et le charbon qu'il produit entre dans la fabrication de la poudre à canon. Ses fruits, dont beaucoup d'oiseaux sont excessivement friands, fournissent à la peinture une couleur bleu-foncé, tandis que les chapeliers savent en extraire une couleur noire qui leur sert à teindre leurs chapeaux. Les marchands de vin ont aussi recours aux baies du troêne pour colorer des vins trop pâles.

Il est évident, selon M. Poiret, que le *ligustrum* de Virgile est le troêne : *Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.* Mais on n'est pas d'accord sur la seconde plante citée par le grand poète. Certains érudits pensent que cette dernière est l'airelle (*vaccinum myrtillus*) dont les fruits noirs sont recherchés, tandis qu'on dédaigne ceux du troêne.

**JASMIN.** *Jasminum.* Corolle hypocratériforme, à

[1] *L. vulgare.*

limbe plan, à cinq ou huit lobes. Baie bilobée, biloculaire.

Les Arabes nomment ces végétaux *ysmyn*, à ce que dit Forskal; il est probable que c'est de là que provient le nom que nous leur donnons. Ce groupe est composé d'une trentaine d'espèces, qui, à l'exception de deux qui sont indigènes des parties tempérées de l'Europe, croissent dans les régions chaudes des deux hémisphères.

Le Jasmin officinal [1], ou Jasmin commun charmant arbrisseau que nous avons si souvent l'occasion d'admirer dans nos jardins, est susceptible de s'y élever à une hauteur de quinze à vingt pieds, lorsqu'il se trouve appuyé. La médecine ancienne s'était emparée des fleurs de cette espèce, et les regardait comme possédant une propriété émolliente et emménagogue. Aujourd'hui elles ne servent plus que dans la parfumerie.

Le Jasmin grandiflore ou Jasmin d'Espagne [2] est celui qui fournit principalement l'huile essentielle répandue dans le commerce sous le nom d'Huile de jasmin; on le cultive à cet effet en pleine terre, dans les environs de Grasse et en Italie. Les habitans de la Barbarie font avec ses tiges des tuyaux de pipes.

Une jolie espèce à fleurs jaunes d'une odeur agréable, le Jasmin jonquille [3], est aussi cultivée dans nos jardins; plus sensible au froid que quelques-unes de ses congénères, elle doit habiter l'orangerie pendant l'hiver.

## FAMILLE DES PRIMULACÉES.

Calice persistant; corolle monopétale, ordinaire-

1 *J. officinale.*
2 *J. grandiflorum.*
3 *J. odoratissimum.*

ment quinquélobée et pentandre; étamines opposées aux lobes de la corolle. Capsule ou pyxide uniloculaire; trophosperme central.

Ces caractères, qui sont ceux des vraies primulacées, ne peuvent s'adapter à tous les genres que nous avons décrits dans cette famille, parce que nous en avons rapproché plusieurs, tels que les globulaire, samole, utriculaire, grassette et ményanthe, qui n'ont que de l'affinité avec elle et dont on a même formé récemment quelques groupes spéciaux. Les primulacées sont généralement herbacées; leurs feuilles sont simples, opposées ou verticillées, rarement alternes; le fruit s'ouvre à son sommet en cinq ou dix petites valves, ou il se fend transversalement.

**CENTENILLE.** *Centunculus.* Calice quadrifide; corolle rotacée, quadrilobée, tétrandre; pyxide sphéroïdale.

Ces plantes portent un nom qui est dérivé de *centum*, et qui indique qu'elles sont communes. On en connaît trois espèces: deux viennent en Amérique et une en France.

**ANAGALLIDE.** *Anagallis.* Corolle rotacée, quinquélobée, pentandre. Pyxide sphéroïdale.

Ces plantes ont un nom dérivé de αναγελαω, je ris; il rappelle la propriété d'exciter la gaîté, que Pline et d'autres naturalistes anciens leur attribuaient. Elles habitent les quatre parties du globe.

L'Anagallide des champs [1], que l'on nomme aussi Mouron, est commun parmi les moissons; ses fleurs sont rouges et quelquefois bleues. Dioscoride croyait cette plante efficace

[1] *A. arvensis.*

contre le venin de la vipère. Rufus d'Ephèse, quatre-vingt dix-sept ans après Jésus-Christ, prétendit qu'elle guérissait la rage : cette opinion s'est accréditée dans ces derniers tems, surtout en Russie ; mais on a reconnu qu'elle n'était nullement fondée. Il en est de même des vertus que Miller lui prêtait contre la phthisie. L'anagallide des champs est amère et âcre ; Orfila a reconnu que trois gros de son extrait peuvent empoisonner un chien ; les troupeaux la dédaignent.

**LYSIMACHIE.** *Lysimachia.* Corolle rotacée, quinquélobée ; cinq étamines ordinairement submonadelphes.

Linnée prétend que l'on a donné à ces plantes le nom de Lysimachus, roi de Sicile, parce qu'il fut le premier qui utilisa leurs vertus : Pline lui attribue même leur découverte. Les lysimachies sont des végétaux herbacés et dont les fleurs sont communément jaunes ; on en trouve un assez grand nombre en Europe : elles se plaisent dans les lieux humides.

La Lysimachie vulgaire [1] est commune sur les bords de la Seine. Elle passe pour vulnéraire ; les médecins n'en font aucun usage.

**HOTTONIE.** *Hottonia.* Corolle hypocratériforme, à limbe quinquélobé, plan ; cinq étamines. Capsule sphéroïdale, indéhiscente.

C'est au botaniste P. Hotton, professeur à l'université de Leyde, que ce groupe a été dédié.

L'Hottonie aquatique [2] vient dans nos marais, où elle se fait remarquer par ses feuilles ailées, submergées, et par ses épis de fleurs d'un rose pâle. On en connaît une autre espèce qui croît dans l'Inde.

1 *L. vulgaris.* 2 *H. palustris.*

**CORIS.** *Coris.* Calice vésiculeux, à gorge offrant cinq lames triangulaires; corolle tubulée, à cinq lobes inégaux, bifides.

Ce nom vient de κορις, punaise; il rappelle la forme des semences de ces plantes, qui a quelque analogie avec celle de cet insecte.

Le Coris de Montpellier [1], qui a le port d'une bruyère et offre des fleurs roses, est le seul décrit.

**LIMOSELLE.** *Limosella.* Corolle campanulée, quinquélobée; quatre étamines subégales. Capsule bivalve, subbiloculaire.

Cette dénomination provient de *limus*, limon, et indique les habitudes aquatiques des limoselles. Celles-ci sont de très-petites plantes; certains botanistes les ont placées parmi les scrophulariées, à cause du nombre de leurs étamines et de la cloison incomplète que présente leur fruit.

La Limoselle aquatique [2] se trouve en Europe; elle est commune sur les bords de la Seine.

**TRIENTALE.** *Trientalis.* Calice et corolle à sept lobes; sept étamines.

La Trientale d'Europe [3] a environ quatre pouces de haut, ce que l'on a voulu exprimer par son nom qui est formé de *triens*, le tiers, le tiers d'un pied; ses fleurs sont blanches.

**ANDROSACE.** *Androsace.* Calice campaniforme, subpentagone; corolle hypocratériforme, à cinq lobes glanduleux. Capsule quinquévalve.

Androsace provient de ανδρος, homme, et de σακος, bou-

1 *C. monspeliensis.*
2 *L. aquatica.*
3 *T. europœa.*

clier, parce que les feuilles de quelques espèces ressemblent à cette arme défensive. Ces primulacées ont ordinairement leurs feuilles disposées en rosettes radicales, et leurs fleurs sont solitaires ou groupées en ombelles munies d'un involucre; elles sont particulièrement originaires de l'Asie et de l'Europe, dont elles habitent les plus hautes montagnes, telles que la chaîne altaïque, les Alpes et les Pyrénées; on n'en connaît que deux espèces américaines.

L'Androsace septentrionale [1], d'après Amelin, est employée par les Sibériens contre les maladies des bestiaux, et même dans la médecine humaine; d'autres espèces passent, parmi les Tartares, pour être salutaires aux individus qui ont des calculs vésicaux.

**PRIMEVÈRE.** *Primula.* Corolle infundibuliforme. Capsule à cinq ou dix valves incomplètes.

Par ce nom, dérivé de *primus*, premier, on a voulu indiquer que les primevères sont les premières fleurs qui apparaissent au printems. Ces végétaux sont herbacés, et leur inflorescence est en ombelle simple; ils habitent principalement l'Europe, et aussi l'Asie.

La Primevère oreille d'ours [2], qui est originaire des Alpes, est fort souvent cultivée dans nos jardins, où elle a produit une foule de variétés.

La Primevère commune [3], qui se trouve dans nos haies, est regardée comme inerte par Cullen et Peyrilhe, opinion qui semble s'étayer de l'usage alimentaire que l'on en fait dans plusieurs pays où l'on mange ses feuilles. Boerhaave et Linnée prétendent que ses fleurs provoquent le sommeil, et Chomel dit qu'elles calment les irritations nerveuses; elles passaient anciennement pour être efficaces contre la goutte, ce qui fit appeler cette plante *herba arthritica*.

1 *A. septentrionalis.*
2 *P. auricula.*
3 *P. veris.*

**CORTUSE.** *Cortusa.* Corolle rotacée, quinquélobée. Capsule bivalve.

Ce genre fut le premier auquel on imposa, dans l'âge moderne, un nom patronimique; il le dut à Lécluse, qui le dédia à son ami A. Cortuse, botaniste de Padoue. On n'y trouve que deux espèces : l'une qui est originaire des Alpes, et l'autre de la Sibérie.

**SOLDANELLE.** *Soldanella.* Corolle campanulée, à découpures fines et nombreuses; cinq étamines.

La Soldanelle des Alpes [1] est probablement la seule espèce; son nom générique provient de *soldus, solidus*, sou, et retrace la forme de ses feuilles.

**DODÉCATHÉE.** *Dodecatheon.* Corolle rotacée, à cinq lobes subspatulés; cinq étamines monadelphes, à anthères sagittées.

Pline rapporte que ce nom, qui signifie *douze dieux*, était donné à des plantes qui réunissaient en elles la majesté de tous les dieux; mais il n'était nullement appliqué à nos dodécathées, qui sont originaires de l'Amérique.

**CYCLAME.** *Cyclamen.* Corolle à cinq lobes renversés. Capsule globuleuse, quinquévalve, charnue.

Par ce nom dérivé, de κυκλος, cercle, on a probablement voulu indiquer les anneaux que forment les pédoncules de ces plantes, ou la forme orbiculaire de leur racine.

Le Cyclame d'Europe [2] possède des racines extrêmement âcres, et qui sont susceptibles de produire la mort, ainsi que le relate Bulliard. Il paraît qu'anciennement on s'en servait pour empoisonner les flèches; cependant les gens de la cam-

1 *S. alpina.* 2 *C. europæum.*

pagne en prennent parfois pour se purger. Ce végétal agit comme drastique et émétique ; certains praticiens disent même que ses effets ont lieu quand on l'applique sur l'abdomen. On le conseille pour expulser les vers ; mais aujourd'hui les médecins n'en font aucun usage. Les porcs aiment beaucoup les racines de ce cyclame ; c'est ce qui l'a fait appeler Pain de pourceau. Il paraît que l'homme lui-même peut s'en nourrir après leur avoir fait perdre leur âcreté par la cuisson.

**GLOBULAIRE.** *Globularia.* Fleurs en capitule. Corolle tubuleuse, subbilabiée, à cinq lanières inégales ; quatre ou cinq étamines. Akène ovoïde.

Par ce nom, qui est dérivé de *globus*, globe, on a voulu indiquer le mode d'inflorescence de ces plantes.

La Globulaire turbith [1], qui habite le midi de la France, avait été considérée, par les fondateurs de la botanique moderne, Lobel, Daléchamps et Bauhin, comme un poison redoutable ; ce fut pourquoi ils la nommèrent Herbe terrible. Lécluse et Garidel, qui l'avaient vu employer par les paysans de l'Espagne et de la Provence, réfutèrent cette erreur ; celle-ci fut cependant encore entretenue par Gilibert, qui, dans ses écrits, donne à cette globulaire l'épithète de féroce. M. Loiseleur-Deslongchamps vient, à l'aide d'expériences positives, de nous fixer à l'égard de ses vertus ; il a démontré que ce végétal n'était qu'un purgatif doux qui pourrait utilement remplacer le séné.

La Globulaire commune [2] était regardée par Lémery comme vulnéraire ; elle est légèrement purgative.

**SAMOLE.** *Samolus.* Corolle subcampanulée ; cinq filets anthérifères, et cinq stériles. Capsule quinquévalve.

Linnée pensait que ce nom indiquait que le samole était in-

1 *G. alypum.* 2 *G. vulgaris.*

digène de l'île de Samos; mais de Théis affirme qu'il a une origine celtique, et qu'il provient de *san,* salutaire, et de *mos,* porc, parce que cette plante passait parmi les Gaulois pour être efficace dans les maladies de ces animaux. Pline constate aussi ce fait, et il paraît qu'anciennement on la cueillait avec des cérémonies bizarres.

Le Samole aquatique [1], qui habite à la fois les quatre parties du globe et la Nouvelle-Hollande, se trouve dans nos marais.

**UTRICULAIRE.** *Utricularia.* Calice diphylle. Corolle bilabiée, éperonnée, diandre; stigmate bilobé.

Les utriculaires sont des plantes submergées, dont les feuilles inférieures sont ramifiées, capillaires, et présentent des espèces de vésicules ou d'utricules remplis d'un fluide aériforme destiné à les soutenir vers la surface de l'eau; leurs fleurs sont jaunes ou bleues. Ces végétaux sont disséminés dans les diverses régions du globe; plusieurs habitent l'Europe.

**GRASSETTE.** *Pinguicula.* Calice quinquélobé. Corolle bilabiée, éperonnée, diandre. Stigmate bilamellé.

Les grassettes ont des feuilles qui semblent enduites d'huile; c'est ce que l'on a voulu exprimer par leur nom, qui provient de *pinguis,* gras; elles habitent l'Europe et l'Amérique.

**GLAUX.** *Glaux.* Calice coloré, campanulé, quinquélobé; corolle nulle ou unipétale; cinq étamines; style unique. Capsule quinquévalve, uniloculaire.

Le nom de γλαυκος est celui d'une divinité marine, et exprime la couleur azurée de la mer. Dioscoride avait appelé

1 *S. valerandi.*

γλαυκιον une petite plante dont le feuillage est bleuâtre, et qui habite les rivages. On aura cru la reconnaître dans le Glaux maritime [1] qui croît sur les bords de l'Océan.

## FAMILLE DES BORRAGINÉES.

Calice monosépale, quinquélobé; corolle monopétale, quinquélobée, ordinairement régulière, à gorge nue ou appendiculée; cinq étamines. Ovaire quadriloculaire; style ordinairement simple. Fruit sec ou charnu, formé de quatre nucules uniloculaires, monospermes, ou moins par avortement.

Les borraginées sont des végétaux herbacés ou ligneux, dont les feuilles sont alternes et souvent hérissées de poils rudes, ce qui les avait fait appeler Aspérifoliées par Linnée. Leurs fleurs sont disposées en épis unilatéraux.

**SÉBESTIER.** *Cordia.* Corolle infundibuliforme, rarement quadrilobée et tétrandre; quatre stigmates. Fruit drupacé, globuleux ou ovoïde, à noyau quadriloculaire.

C'est à la mémoire de E. Cordus, botaniste allemand, que ces végétaux ont été consacrés; ce sont des arbrisseaux originaires des contrées équatoriales.

Le Sébestier domestique [2] est un arbre à fleurs blanches, indigène de l'Inde, et que l'on rencontre aussi en Egypte, où il parait avoir été importé; dans ce dernier pays, ses fruits font partie de la matière médicale des Arabes; anciennement on s'en servait aussi en Europe; ils sont visqueux, et l'abondance de mucilage qu'ils contiennent les rend adoucissans.

1 *G. maritima.* 2 *C. myxa.*

**EHRÉTIE.** *Ehretia.* Corolle infundibuliforme; style bifide. Baie à quatre loges monospermes.

Ce genre a été dédié à D. Ehret, botaniste français; il se compose d'arbres et d'arbrisseaux originaires des contrées équatoriales.

**TOURNEFORTIE.** *Tournefortia.* Corolle hypocratériforme, à gorge nue; stigmate pelté. Baie à deux noyaux dispermes.

C'est à P. de Tournefort, que ce groupe a été dédié; il est formé d'arbrisseaux ou d'arbustes souvent volubiles, à inflorescence spiciforme, et presque tous originaires de l'Amérique méridionale.

**ELLISIE.** *Ellisia.* Calice dépassant la corolle; corolle infundibuliforme. Coques à deux loges dispermes.

C'est à J. Ellis, naturaliste anglais, que ce genre a été dédié; il ne contient que deux espèces indigènes de l'Amérique septentrionale.

**HYDROPHYLLE.** *Hydrophyllum.* Corolle campanulée, à lobes portant intérieurement cinq gouttières mellifères. Coque globuleuse, bivalve, uniloculaire, monosperme.

Les hydrophylles portent un nom dérivé de υδωρ, eau, et de φυλλον, feuille; elles sont toutes originaires de l'Amérique.

**DICHONDRE.** *Dichondra.* Corolle rotacée; anthères cordiformes; deux pistils. Deux akènes.

Ces végétaux ont une appellation qui provient de δις, deux,

et de χονδρος, semences ; ils habitent l'Australasie, les Antilles et divers autres lieux.

**CÉRINTHE.** *Cerinthe.* Corolle tubuleuse, ventrue, à gorge inappendiculée. Deux coques osseuses, biloculaires et dispermes.

Les cérinthes ont un nom qui provient de κηρος, cire, parce qu'elles passent pour augmenter la sécrétion de cette substance, chez les abeilles; elles habitent l'Europe.

**HÉLIOTROPE.** *Heliotropium.* Corolle hypocratériforme, à lobes séparés par des sinus repliés; gorge nue. Nucules cohérens.

Dioscoride et Pline prétendaient que les fleurs de ces végétaux se tournent constamment vers le soleil; leur nom, qui est dérivé de ηλιος, soleil, et de τρεπω, je tourne, révèle cette croyance. Les héliotropes sont répandues sur tout le globe, dont elles affectionnent principalement les contrées chaudes.

L'Héliotrope du Pérou [1], arbuste dont les fleurs exhalent un parfum suave, est communément cultivée dans nos jardins.

L'Héliotrope d'Europe, que les Latins nommaient *verrucaria*, et que nous appelons Herbe aux verrues, passait anciennement pour détruire ces excroissances. On lui attribuait aussi d'autres vertus chimériques, telles que celles d'éloigner les scorpions et de guérir le cancer.

**VIPÉRINE.** *Echium.* Corolle subinfundibuliforme, à limbe oblique, irrégulier. Tétrakène.

On a comparé les graines aplaties ou la tige maculée de ces plantes à la tête ou au corps de la vipère : telle a été l'origine

1 *H. peruvianum.*

de leur nom qui est dérivé de ἐχις, qui est celui de cet ophidien. Les vipérines sont ligneuses ou herbacées, et habitent les deux continens.

**GRÉMIL.** *Lithospermum.* Corolle infundibuliforme, à gorge nue. Akènes osseux, lisses ou ridés.

Ce nom indique la densité des semences de ces borraginées ou l'efficacité qu'on leur supposait contre les calculs vésicaux; il provient de λιθος, pierre, et de σπερμα, semence. Les grémils abondent principalement vers le bassin de la Méditerranée; l'Amérique en possède aussi.

**PULMONAIRE.** *Pulmonaria.* Calice pentagone; corolle infundibuliforme, à gorge velue; stigmate subbilabié. Tétrakène lisse.

C'est de *pulmo*, poumon, que provient ce nom, qui indique l'efficacité que l'on prêtait à ces végétaux dans les maladies de poitrine.

La Pulmonaire officinale [1], qui habite notre pays, est potagère dans le nord de l'Europe ainsi qu'en Ecosse; ce sont sans doute les taches dont ses feuilles sont revêtues, et que l'on a comparées à celles du poumon, qui ont déterminé les partisans de la doctrine des signatures à l'employer dans les maladies de cet organe; aujourd'hui elle est inusitée.

**ONOSMA.** *Onosma.* Corolle infundibuliforme, à limbe redressé, ventru; gorge nue. Akènes lisses, luisans.

*Onosma* provient de ονος, âne, et de οσμη, odeur. Ces plantes habitent l'Orient et l'Europe méridionale.

L'Onosma échioïde [2] possède une racine dont les anciens

1 *P. officinalis.* 2 *O. echioides.*

extrayaient une couleur rouge qui leur servait pour s'enluminer le visage ou pour teindre les étoffes. Pallas dit que les Tartares des bords de la mer Caspienne l'emploient encore pour la teinture de leurs vêtemens.

**CONSOUDE.** *Symphytum.* Corolle subcampanulée ; gorge munie d'appendices acuminés.

*Symphytum* est dérivé de συν, réunion, et de φυτον, plante, et indique les vertus vulnéraires que l'on prêtait aux consoudes ; ce dernier nom, qui provient de *consolido*, a été donné dans le même but.

La Consoude officinale [1], qui abonde dans nos prairies humides, était anciennement regardée comme un vulnéraire presque miraculeux. La confiance qu'elle inspirait, pour réunir les parties divisées, était telle que Paracelse prétendait qu'elle guérissait les fractures des membres sans le secours d'appareil, et Sennert rapporte même qu'on en faisait usage pour effacer la trace des plaisirs, *ad sophisticationem virginitatis*. Il y a peu de tems, on administrait encore la consoude comme astringente, pour arrêter les hémorrhagies ; mais cette plante n'est réellement qu'émolliente.

**LYCOPSIDE.** *Lycopsis.* Corolle infundibuliforme, à tube coudé ; gorge à cinq écailles fimbriées.

Les lycopsides ont un nom dérivé de λυκος, loup, et de ωψ œil. Elles sont herbacées et hérissées de poils ; plusieurs habitent l'Europe.

**ÉCHIOÏDE.** *Echioïdes.* Calice accrescent ; corolle infundibuliforme, régulière, à tube droit ; gorge nue. Akènes striés.

Les échioïdes portent un nom qui indique leurs rapports

1 *S. officinale.*

avec le genre *echium ;* ce sont des plantes herbacées dont deux espèces habitent la France méridionale.

**MYOSOTIS.** *Myosotis.* Corolle hypocratériforme, à lobes échancrés ; gorge à cinq écailles convexes, glabres ; anthères peltées.

C'est de μυς, souris, et de ωτος, oreille, qu'est formée cette dénomination. Les myosotis sont des plantes herbacées dont les fleurs sont blanches ou bleues et disposées en épis dépourvus de bractées. Plusieurs se trouvent en Europe.

**BUGLOSSE.** *Anchusa.* Calice tubuleux ; corolle infundibuliforme, à limbe plan ; gorge à cinq appendices ordinairement barbus.

Selon de Théis, *anchusa* provient de αγχουσα, fard, parce que l'une des espèces servait anciennement à la toilette.

La Buglosse orcanette [1], qui habite la France méridionale, offre dans sa racine un principe colorant d'un beau rouge. Les Turcs s'en servent fréquemment dans la teinture ; chez nous, cette racine n'est presque plus en usage dans cet art, à cause du peu de solidité de la couleur qu'elle produit ; mais les distillateurs et les pharmaciens s'en servent pour colorer les liqueurs.

**BOURRACHE.** *Borrago.* Corolle rotacée, à lobes aigus ; gorge à cinq appendices échancrés ; filets anthérifères surmontés d'une corne.

Apulée, dans son livre sur les plantes médicales, dit que ce nom est une altération de *corago*, et qu'il indique les effets cordiaux de la bourrache.

La Bourrache officinale [2] était regardée par Pline comme

1 *A. tinctoria.* 2 *B. officinalis.*

propre à ranimer l'action du cœur : c'était à tort. C'est une plante mucilagineuse, qui contient une faible proportion de nitrate de potasse. Aujourd'hui, en France, on l'administre comme diurétique, tandis qu'en Afrique les Maures s'en nourrissent.

**RAPETTE.** *Asperugo.* Corolle infundibuliforme ; gorge à cinq écailles convexes. Akènes comprimés.

La Rapette couchée [1], qui croît en Europe et que l'on mange en Italie, est l'unique espèce de ce genre ; son nom, qui est dérivé d'*asper,* indique les aspérités de ses feuilles.

**CYNOGLOSSE.** *Cynoglossum.* Corolle infundibuliforme ; gorge munie d'écailles. Fruits déprimés.

Ce nom, qui est formé de κυνος, chien, et de γλωσσα, langue, rappelle que l'on a comparé la feuille douce au toucher des cynoglosses à la langue d'un chien.

La Cynoglosse officinale [2], qui est commune dans nos campagnes, n'a point encore été assez étudiée pour que l'on puisse fixer ses propriétés. Certains médecins, tels que Haller et Desbois de Rochefort, la regardent comme inerte, tandis que Murray et d'autres assurent qu'elle est vénéneuse. Les paysans russes l'emploient dans le traitement de la rage.

**RINDÈRE.** *Rindera.* Corolle à divisions linéaires ; gorge nue. Akènes comprimés, subailés.

C'est à A. Rinder, médecin de Moscou, que ce genre a été dédié. Il ne contient que deux ou trois espèces.

**NOLANE.** *Nolana.* Calice vaste, pentagone ; co-

1 *A. procumbens.* 2 *C. officinalis.*

rolle campanulée, plissée. Cinq carpelles drupacées.

Les nolanes sont indigènes de l'Amérique méridionale; elles s'éloignent des vraies borraginées par la structure de leur fruit.

## FAMILLE DES SOLANÉES.

Corolle ordinairement quinquélobée et pentandre. Capsule ordinairement bivalve, biloculaire, ou baie biloculaire; embryon arqué.

Les solanées sont des herbes ou des arbrisseaux à feuilles alternes. Beaucoup des végétaux qui composent cette famille sont vénéneux.

**MOLÈNE.** *Verbascum.* Corolle rotacée; filets anthérifères ordinairement velus; anthères uniloculaires, réniformes. Capsule bivalve.

Les botanistes ont décrit environ soixante-dix espèces de *verbascum;* toutes habitent l'ancien continent, et sont répandues dans ses diverses contrées; elles affectionnent spécialement les lieux arides et déserts de l'Europe méridionale; les îles de l'Archipel et l'Arménie en offrent aussi quelques unes; huit ou dix croissent sur les monts Caucases, et une seule végète en Sibérie. Une uniformité assez constante de caractères se remarque dans toutes les plantes de ce genre, un des plus naturels du règne végétal. Les tiges, ordinairement revêtues d'un duvet tomenteux dont les poils sont ramifiés et comme étoilés, ne sont armées d'épines raides que dans la Molène épineuse. La couleur de la fleur ne présente que bien peu de variété; presque constamment d'un beau jaune, ses teintes

se rembrunissent de rouge ferrugineux dans la Molène ferrugineuse, et elle est peinte en violet dans la Molène purpurine.

La Molène bouillon blanc [1], que l'on emploie le plus ordinairement en médecine, est une plante très-commune en Europe, où elle fleurit pendant l'été; elle se reconnaît à ses feuilles blanchâtres, cotonneuses et décurrentes; un épi simple de grandes fleurs jaunes termine sa tige : ce sont ses fleurs dont on se sert; M. Morin a reconnu qu'elles contenaient de l'huile volatile jaunâtre, de l'acide malique, de l'acide phosphorique, du malate et du phosphate de chaux, de l'acétate de potasse, du sucre incristallisable, de la gomme et quelques autres substances. Il est probable que c'est à cette dernière qu'elles doivent leurs propriétés adoucissantes.

Cette plante est d'un usage vulgaire général, et M. Poiret l'a trouvé non moins répandu sur les bords du Rhin, de la Vistule et du Tibre qu'au milieu de nous; les mêmes principes mucilagineux se trouvent aussi dans ses feuilles, et le docteur Gilibert, qui a fait un si brillant éloge des vertus de la molène, dit que leur décoction est bonne pour calmer les douleurs de la dysenterie. Risler rapporte que les paysans de la Norwége et de l'Irlande ont étendu l'usage de la molène à la médecine vétérinaire, pour combattre la toux des bestiaux. Dans certaines contrées, les malheureux se chauffent avec ses tiges, ou ils les recouvrent de poix pour servir à l'éclairage, tandis que dans d'autres leur duvet est employé à l'instar d'amadou, ou pour faire des moxas.

Une seule espèce se recommande et mérite d'être mentionnée par sa beauté : c'est la molène écarlate, dont les fleurs empourprées décorent agréablement nos jardins-paysagers.

**NICOTIANE.** *Nicotiana.* Corolle ordinairement infundibuliforme; étamines inégales. Capsules ordinairement bivalves.

Il existe environ vingt-quatre espèces de nicotianes; le plus

1 *V. thapsus.*

grand nombre habitent l'Amérique méridionale ; le seul nicotiane rustique croît en même tems dans tout le globe ; une espèce unique se voit à la Nouvelle-Hollande. Les corolles de ces plantes sont souvent verdâtres, quelquefois blanches ou d'un beau rose ; leurs étamines présentent beaucoup de variétés ; toujours un de leurs filets offre quelque anomalie ; ordinairement il naît plus bas et acquiert moins de hauteur que les autres. Dans certains cas, on voit quatre anthères presque sessiles cachées dans la gorge de la fleur, tandis qu'une seule s'y trouve portée sur un long filet [1].

Le Nicotiane tabac [2] porte de belles fleurs roses. M. Vauquelin a publié une analyse du suc de ses feuilles ; elle a offert les substances suivantes : une matière animalisée rouge, un principe âcre particulier, un principe volatil incolore ( partie active), de la résine verte, de l'albumine, du ligneux, de l'acide acétique, du nitrate et muriate de potasse et du nitrate d'ammoniac ; dans le tabac du commerce, on trouve en plus du carbonate d'ammoniac, paraissant provenir de la décomposition qui s'opère entre la chaux et le muriate d'ammoniac, mêlé au tabac pour lui donner du montant.

Le Tabac fut connu d'abord par les Espagnols de l'île de *tabago*, qui le désignèrent sous ce nom. Cette plante, déjà propagée dans le Portugal, nous en fut apportée par l'ambassadeur de France Nicot, qui, à son retour dans son pays, l'offrit à Catherine de Médicis. De là, les noms de Nicotiane et d'Herbe à la reine, que l'on donna à cette solanée ; mais ce ne fut que sous le règne de Louis XIII, pendant le ministère du cardinal de Richelieu, que le tabac se répandit généralement, et que son usage se multiplia. La destinée de cette plante devait éprouver toutes sortes de vicissitudes : tantôt ses qualités furent hautement prônées, et l'on ne balança pas à la nommer Herbe sainte, Herbe sacrée, Panacée antarctique, en ajoutant foi aux miraculeuses propriétés que lui attribuaient les habitans de la Floride et les Brésiliens ; un jésuite polonais écrivit même

[1] *N. undulata.* [2] *N. tabacum.*

un poëme en son honneur. D'autrefois le ridicule et les persécutions tâchèrent de restreindre ou d'abolir son usage, et les rois semblèrent se liguer pour l'anéantir tout-à-fait; Jacques Ier. déclara à l'Angleterre que le tabac devait être extirpé comme une herbe suspecte, et ce roi publia même une satire contre les fumeurs; les papes Urbain VIII et Clément XI ne dédaignèrent pas de lancer des bulles et de fulminer l'excommunication contre ceux qui prendraient du tabac dans les églises; Elisabeth d'Angleterre enjoignait même aux bedauds de confisquer leurs tabatières; une ordonnance de Transylvanie menaça de la perte des biens ceux qui cultivaient cette plante. La cruauté fut encore poussée plus loin en Perse, en Turquie et en Russie, où l'on vit Amurat IV et le grand duc de Moscovie en défendre l'usage sous peine de perdre le nez ou même la vie; cependant, ni le ridicule, ni les menaces n'arrêtèrent la propagation du tabac, que la violence de ses détracteurs fit peut-être désirer davantage.

Le tabac est un poison narcotico-âcre, extrêmement énergique; sa virulence dépend d'une huile empyreumatique excessivement âcre, qu'il contient, et dont la moindre quantité a suffi pour tuer subitement des animaux dans les expériences de MM. Brodie et Macartney. Diémerbrook rapporte que des pestiférés, séduits par la guérison miraculeuse de l'un d'eux, à l'aide d'une décoction de tabac, essayèrent le même moyen, mais qu'ils succombèrent tous. Santeul expira dans des coliques atroces, après avoir bu du vin dans lequel on avait jeté malicieusement du tabac d'Espagne. L'usage extérieur de cette plante n'a pas même été à l'abri de danger. On lit dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, que des enfans, affectés de la teigne, que l'on pansait avec un topique contenant du tabac, éprouvèrent aussi des vomissemens et de violentes convulsions. L'empoisonnement par le tabac est caractérisé par des vertiges et des tremblemens continuels, joints à des déjections excessives et à la non dilatation de la pupille. Les lésions cadavériques confirment la nature irritante de ce végétal;

MM. Orfila et Brodie ont remarqué de violentes inflammations du canal digestif, et des engorgemens des poumons et du cerveau, déterminés par son ingestion.

A l'imitation des sauvages, nous avons tenté d'introduire cette plante dans notre thérapeutique. Diémerbrook la regardait comme un excellent prophylactique de la peste ; Fowler l'employait contre l'hydropisie. Le tabac a été fréquemment administré par les voies alvines dans les apoplexies et les asphyxies, pour ébranler tout le système nerveux, et procurer à l'organisme une commotion capable de ranimer la vie prête à s'éteindre. Les Anglais ont proposé son usage dans les hernies étranglées ; mais dans un grand nombre de cas, il nous a paru très-peu efficace. Le docteur Anderson a récemment publié des observations qui tendaient à prouver l'utilité du tabac dans le tétanos traumatique.

La poudre de tabac, aspirée par le nez, produit un agréable chatouillement, en irritant la membrane pituitaire ; la stimulation se transmet au cerveau, excite la vitalité de cet organe, et l'esprit en reçoit une lucidité inaccoutumée. L'habitude de fumer le tabac s'est généralement répandue ; quelques peuples du nord trouvent, dans l'usage de la pipe, une stimulation que les hygiénistes regardent comme salutaire contre la température froide et brumeuse de leur climat. Cette habitude, sans d'aussi bonnes raisons pour la justifier, s'est aussi étendue dans le midi, et les Orientaux en font les délices de leur vie oisive et voluptueuse ; nous avons même souvent vu jusqu'aux femmes mauresques fumer du tabac parfumé, dont la vapeur se dépouillait de son âcreté en traversant des vases en cristal doré remplis d'eau.

Tous les autres nicotianes paraissent être vénéneux.

**BRUNFELSIE.** *Brunfelsia.* Corolle tubuleuse, hypocratériforme; quatre étamines didynames. Capsule.

Les nomenclateurs n'ont encore mentionné que deux espè-

ces de brunfelsies, trouvées aux Antilles. Ce genre a été dédié par Plumier à Brunfels, médecin et botaniste allemand. Nous pensons avec Swartz que ces végétaux n'ont vraiment que quatre étamines didynames, ce qui les éloignerait un peu des solanées, avec lesquelles leurs autres caractères les font naturellement classer.

**NICANDRE.** *Nicandra.* Calice à lobes profonds, larges; corolle campanulée. Capsules membraneuses, globuleuses, indéhiscentes.

Le fruit n'est point une baie sèche comme différens botanistes l'on dit, mais bien un péricarpe capsulaire, membraneux et transparent, se déchirant spontanément, et séparé à l'intérieur en trois, quatre ou cinq loges, par des cloisons très-minces. Le calice profondément lobé, la forme campanulée de la corolle, et la structure du fruit, ne permettent pas de confondre ce groupe avec les *Physalis,* desquels le nom d'une espèce semblerait le rapprocher [1]. Ce genre ne contint longtems qu'une seule plante indigène du Pérou; Roëmer et Schultes en ont décrit une seconde des Indes orientales. Si les nicandres n'offrent aucune ressource à l'économie domestique ou à la médecine, le Nicandre physaloïde, ornement récent de nos jardins, nous en dédommage agréablement par la beauté de ses corolles en cloches, d'un bleu azuré.

**JUSQUIAME.** *Hyosciamus.* Corolle à limbe oblique. Pyxide.

Les jusquiames habitent toutes l'ancien continent, et se trouvent dans l'Europe, la Perse et l'Egypte; un grand nombre végètent vers les rivages de la Méditerranée; une seule espèce croît en Sibérie. On en compte en tout douze ou quatorze.

1 *N. physaloides.*

La Jusquiame noire [1] est celle que l'on emploie en médecine. Cette plante est très-commune en France, le long des chemins et sur les décombres; on y a découvert les principes mentionnés ci-après : un extractif alcalin, cristallisable, susceptible de former des sels avec les acides, et nommé Hyosciamine par M. Brandes, de l'acide gallique, de la résine, du mucilage et divers sels. Le caractère particulier de son action consiste dans un délire furieux, auquel succède l'aphonie et une extrême stupidité, appareil de symtômes qui ne laissent aucune lésion dans l'estomac, comme le démontrent les expériences de M. Orfila. Les ouvrages de Linnée, Wepffer, Boerhaave, Van-Swiéten, Haller, Spielmann, Sauvages et de M. Alibert, sont d'une malheureuse fécondité en exemples d'empoisonnemens produits par la jusquiame, que sa funeste ressemblance avec la chicorée, et celle de ses racines avec les panais, a fait souvent cueillir pour ces deux plantes. Des religieux ayant collationné avec de la chicorée inconsidérément mêlée à deux racines de jusquiame, Wepffer rapporte que tout le couvent fut empoisonné. Potovillat raconte que neuf individus furent frappés d'aphonie et possédés d'un délire furieux, pour avoir bu du bouillon contenant des racines de cette plante. Simon Paulli a tracé la déplorable mort de plusieurs paysans qui avaient mangé de la jusquiame noire par mégarde. Les exhalaisons même qui s'élèvent de ce végétal ne sont pas sans danger pour l'homme ; elles ont affecté Boerhaave, qui éprouva des tremblemens et une sorte d'ivresse pour avoir préparé un emplâtre dans lequel entrait cette plante, et le professeur Brugmans fut pris de vertiges lorsqu'il venait de l'étudier attentivement. L'énergie de ses sucs délétères est encore bien prouvée par l'histoire d'un élève de Boerhaave qui avait bravé l'Aconit et la Belladone, et qui tomba dans le délire pour avoir essayé d'affronter le poison de la jusquiame.

[1] *H. niger.*

L'usage médical des jusquiames se trouvait répandu dans l'antiquité ; Galien et Dioscoride mentionnèrent leurs propriétés, mais leurs descriptions, si l'on en croit Schulze et Sprengel, ne se rapportent point à l'*hyosciamus niger* de Linnée. Stœrck, le premier parmi les modernes, s'emparant de cet agent dangereux, eut l'audace de l'éprouver sur lui-même, et ensuite en fit l'application au traitement de diverses maladies ; il vit ses essais couronnés de succès dans certaines affections nerveuses. Les docteurs Breiting, d'Ausbourg, et Meglin, de Colmar, ont publié les bienfaits de cette plante dans des cas de névralgie faciale. Cullen, au contraire, cite la jusquiame sans lui trouver de grandes vertus. Stoll en faisait usage dans la colique de plomb, Forestus dans l'hémoptysie, Boyle dans les hémorragies, Franck et Gilibert, à l'imitation du célèbre Stœrck, dans l'hypochondrie, l'épilepsie, la manie et le squirre. Hufeland l'employait contre la coqueluche. La jusquiame est certainement trop pompeusement vantée par Vogler, contre le tétanos et les graves affections du système nerveux ; ses effets à l'intérieur ne sont encore que vaguement fixés, mais ses bienfaits et son action sédative à l'extérieur ne peuvent être révoqués en doute ; ses feuilles, conseillées par les anciens auteurs, sont encore usitées de nos jours, en cataplasme, pour apaiser les douleurs de la goutte et du cancer.

Presque toutes les autres plantes de ce genre sont douées de propriétés délétères. La Jusquiame blanche [1] doit être citée en tête pour son énergie ; le docteur Gilibert en éprouva sur lui-même les funestes effets, et M. Fodéré a rapporté l'histoire de l'empoisonnement de l'équipage d'un navire français, relaché en 1792 dans les parages de la Morée, et dont les matelots firent de la soupe avec cette jusquiame, qu'ils avaient cueillie pour une plante alimentaire. Nous devons à Sauvages le récit des visions d'une mal-

1 *H. albus*, L.

heureuse femme qui avala un bouillon préparé avec cette solanée, et fut saisie de vertiges au milieu desquels il lui semblait que sa tête était détachée de ses épaules, tandis que son corps errait vaguement dans l'air; cet auteur a vu aussi l'emploi de cette plante occasionner des espèces de visions étincelantes pendant lesquelles des points lumineux se succédaient et se précipitaient en pluie d'or devant les yeux; phénomène auquel ce nosologiste appliqua le non élégant de *Berlue Danaë.* La jusquiame blanche est abondante en Grèce et dans l'Europe méridionale; elle fut employée par Hippocrate; et les praticiens de Montpellier ont imité le père de la médecine par l'usage fréquent qu'ils en font aujourd'hui; M. Fages l'administre souvent dans la syphilis et les affections squirreuses; le professeur Baumes dit en avoir obtenu d'heureux résultats dans les cancers, en l'alliant à la ciguë; Fouquet en faisait aussi l'éloge dans les affections cancéreuses.

La Jusquiame dorée [1] n'a pas des sucs moins vénéneux; il paraît cependant que certains peuples de l'Asie font une boisson enivrante avec ses graines torréfiées.

La Jusquiame physaloïde [2] jouit, au rapport de Schulze, de l'étonnante vertu de frapper l'esprit de terreur par des images effrayantes, au milieu d'un délire qui donne une apparence énorme aux plus faibles objets.

Les Egyptiens font un fréquent usage de la Jusquiame datora [3] pour calmer leurs enfans; et l'on croit que c'était des semences de cette espèce dont se servait le sultan Sélim II pour dissiper ses chagrins loin du trône. M. Virey pense aussi qu'elles entraient pour beaucoup dans les bols qu'on offrit en Perse au voyageur Kœmpfer, à la fin d'un magnifique repas, et qui lui firent éprouver des joies inexprimables.

1 *H. aureus.* L.
2 *H. physaloides.* L.
3 *H. datora.*

**DATURA.** *Datura.* Calice caduque, tubuleux, ordinairement anguleux. Capsule quadrivalve.

Le Datura stramoine [1], qui est nommé aussi Pomme épineuse ou Herbe aux sorciers, est la seule espèce de ce genre qui soit employée en médecine. Ses graines contiennent un grand nombre de principes ; M. Brandes y a reconnu du gluten végétal, de l'albumine, de la gomme, une matière butyracée, de la cire verte, de l'huile fixe, de la tragacanthe, des matières saccharines, de l'extractif gommeux orangé, des malates et surmalates de potasse et de daturine, des muriate, sulfate, phosphate, benzoate, carbonate et acétate de chaux, plusieurs sels à base de potasse, de la silice, des oxides de fer, de cuivre et de manganèse, et de l'alumine. La Daturine, alcali organique, cristallisable en flocons aciculaires, découvert par M. Brandes, se retire de ses semences où il est à l'état de malate acide.

Le datura stramoine infeste quelques campagnes de la France ; il exhale une odeur fétide ; toutes ses parties sont vénéneuses, mais ses sucs délétères semblent s'être concentrés plus abondamment dans les fruits et les racines. Les écrits de Haller, Krause, Stœrck, Sprengel, Vicat, Sauvages, Alibert et Orfila, attestent les fréquens empoisonnemens causés par cette plante. Swaine et Vicat rapportent qu'une décoction de trois capsules de la pomme épineuse dans du lait, détermina un délire furieux, avec la paralysie générale du corps ; et l'on vit, à ce que dit Garidel, le bourreau d'Aix et sa femme danser pendant une nuit, tout nus, dans un cimetière qu'ils profanaient par leurs extravagances, après que des filous les eurent plongés dans le délire au moyen de cette plante.

La pomme épineuse doit être rangée parmi les agens excitans de l'encéphale ; elle laisse souvent après son usage de

1 *D. stramonium.*

tristes désordres, tels que l'affaiblissement de la mémoire ou sa perte absolue, et, dans certains cas, l'aliénation mentale. C'était de cette propriété d'obscurcir quelque tems la mémoire que se servaient des courtisanes de l'Inde et de l'Egypte. qui mêlaient du stramoine à de délicieux breuvages, et qui profitaient de l'ivresse léthargique dans laquelle ils plongeaient leurs amans, pour leur dérober leurs richesses. Sauvages nous a raconté que chez nous des voleurs dévalisaient les voyageurs après avoir glissé des semences de cette plante dans leur vin; ce poison les enivrait et les jetait dans un sommeil profond, que suivait un délire pendant lequel ils erraient plusieurs jours sans proférer une parole. Haller ayant ouvert une femme empoisonnée par cette plante, trouva la muqueuse intestinale fortement enflammée.

Stœrck employa le premier le datura en médecine, et Vandermonde, Sauvages, Haller, Pinel et Alibert, démontrèrent que son action était à peu près analogue à celle de la belladone et de la jusquiame. L'administration du stramoine par Stœrck dans l'épilepsie, la manie et les convulsions, fut bientôt imitée par Bergius, Durande, Greding, Razoux et Hufeland. Certains expérimentateurs n'ont obtenu de ce médicament que des succès douteux, tandis que d'autres le vantent comme un des plus merveilleux secours de l'art; avec lui, M. Roques a vaincu un délire intermittent, et M. Orfila une céphalalgie rebelle. L'usage de cataplasmes de stramoine a aussi obtenu du succès dans des carcinomes et des inflammations du sein ou des brûlures. Les voies aériennes ont été soumises à la médication du stramoine, et l'on a poussé l'audace jusqu'à introduire la fumée de cette plante dans les bronches, à l'aide de l'inspiration, pour remédier aux désordres spasmodiques dont les organes respiratoires sont quelquefois le siége. Ce végétal dangereux a même été associé aux plaisirs de l'homme, avides de jouissances, les orientaux ont transformé ce poison en une liqueur enivrante qui les plonge dans un délire délicieux.

La prudence ordonne de suspecter toutes les autres plantes de ce genre. Le Datura fastueux [1] possède aussi des propriétés vénéneuses. M. Lemonnier raconte que les vapeurs qui s'exhalaient d'un Datura arborescent [2] qui ornait un balcon, provoquèrent des céphalalgies chez plusieurs personnes qui habitaient les appartemens voisins.

**BELLADONE.** *Atropa.* Corolle tubuloso-campanulée. Baie biloculaire, ordinairement déprimée.

On a décrit environ seize espèces d'*atropa ;* trois ou quatre croissent dans l'Amérique méridionale ; les autres ont été trouvées aux Canaries et au Japon.

La Belladone vulgaire [3], *Solanum furiosum* de Tournefort, que ses vertus médicales font souvent employer, est une plante très-commune en France. M. Brandes en a publié une analyse, et il a trouvé qu'elle est composée de malate acide d'atropine, de gomme, d'amidon, de chlorophylle résineuse, de ligneux, de matières analogues à l'osmazôme, et de sels. L'Atropine, nouvel alcali végétal cristallisable, qui paraît jouir des propriétés actives de la belladone, se retire de cette plante à l'aide de certaines opérations chimiques ; le nom mythologique d'*atropa*, spirituellement imposé par Linnée au genre belladone, ne laisse aucun doute sur les propriétés malfaisantes des végétaux qu'il renferme.

La belladone est une des plantes les plus vénéneuses de la famille des solanées ; c'est particulièrement dans les lieux déserts, au milieu des décombres, qu'on rencontre ses hautes tiges herbacées portant des fleurs pendantes et solitaires, d'un rouge sombre et ferrugineux, auxquelles succèdent bientôt des baies noires et luisantes. Ses fruits ayant une ressemblance malheureuse avec certaines cerises, leur jus vermeil et leur goût douceâtre et sucré ont souvent engagé les pâtres ou les enfans à

1 *D. fastuosa.*
2 *D. arborea.*
3 *A. belladona.*

s'en saisir ; chaque page des traités d'histoire naturelle ou de médecine, nous offre de ces malheureux exemples dont on peut surtout contempler les tristes détails dans les écrits de Boerhaave, Van Swiéten, F. Hoffmann, Sauvages, Wepffer, Vicat, Bulliard, Murray, Pinel et Alibert. Gmelin rapporte qu'un berger accablé de soif et de chaleur, au milieu d'un jour brûlant, voulut se désaltérer avec des baies de belladone dont la douceur l'avait séduit ; il éprouva d'abord des convulsions et bientôt mourut ; sur quatre bûcherons de la forêt de la Pérouse, qui mangèrent de ces fruits et tombèrent en démence, deux éprouvèrent le même sort. M. Gaultier de Claubry a tracé l'histoire d'un détachement français qui campait en Allemagne ; les soldats altérés ayant mangé des fruits de belladone, quelques uns tombèrent morts au pied de la plante ; d'autres expirèrent à quelques pas. Ceux qui restaient, troublés par le délire, se dispersèrent dans les bois, ou, attirés par les feux des avant-postes, vinrent se précipiter dans les flammes ; les autres ne furent retrouvés que le lendemain ; tous étaient dans un désordre extrême. Chez tous la vision était confuse ou presque entièrement éteinte, les pupilles dilatées et immobiles ; tous les souvenirs de cet état extraordinaire s'évanouirent à leur rétablissement. Cependant Gilibert rapporte que l'on a vu des personnes manger des baies de belladone sans en éprouver d'accidens ; on connaît l'histoire d'un idiot qui avala une trentaine de ces fruits et n'en fut que très-légèrement incommodé. Un carrier, dans une de mes herborisations, m'assura avoir mangé, sans le moindre accident, plus de douze baies de belladone, et que plusieurs de ses compagnons en dégustèrent chacun plein leurs deux mains ; il faut donc admettre que ce poison agit diversement selon les individus.

La racine et les tiges de la belladone produisent aussi des accidens terribles, comme le rapportent les ouvrages de Mathiole, Ray, Wepffer, Junker, Gmelin. Par une politique affreuse, des nations se sont servi à la guerre de cette plante pour empoisonner les boissons de leurs ennemis. L'historien

Buchanan rapporte que les Écossais, par cette trahison qui déshonora leur victoire, taillèrent en pièce une armée Danoise qu'ils avaient plongée dans le délire et le sommeil.

Dans l'empoisonnement produit par la belladone, l'encéphale et les poumons sont spécialement affectés; le cerveau est injecté et engorgé de sang veineux. Selon M. Flourens, cette effusion sanguine n'a d'abord lieu que sur les tubercules quadrijumeaux, puis se répand ensuite aux lobes cérébraux, et de là naissent, selon lui, les différentes lésions de la vue. M. Orfila a vu que l'action locale était ordinairement peu intense et se bornait à une simple rougeur de l'estomac ou des intestins. Roques prétend au contraire que les traces cadavériques ont quelquefois été des gangrènes du canal digestif, accompagnées de plaques bleuâtres sur l'abdomen et d'une intumescence énorme du corps, dont la putréfaction s'emparait promptement. Mappi rapporte que le vin de belladone accasionna une gangrène universelle.

Quand on considère la belladone sous le rapport de ses propriétés médicales, on est étonné des nombreux écrits qu'elle a fait éclore. Conrad Gesner se servait dans la dysenterie d'un sirop de baies de belladone, et il prétend en avoir retiré de grands avantages. Mais c'est surtout contre les névroses que cette plante est efficace; en effet Muench a pompeusement vanté la belladone contre la manie, la mélancolie, l'épilepsie et l'hypochondrie. Greding, Stoll, l'ont aussi préconisée dans l'épilepsie, et Turquet de Mayerne, F. Muench et Bucholtz ont proclamé la racine de ce végétal comme le spécifique de l'hydrophobie : Mais il faut avouer que malheureusement rien ne confirme cette vertu. Alberti, Junker, Zimmermann et Cullen ont vu des squirrhes, et même des cancers, se dissiper par son emploi; mais, d'un autre côté, cette dernière assertion a été réfutée par les plus célèbres antagonistes; Heister, Haller, Dehaen et Schmucker, ont même avancé que ce végétal était quelquefois nuisible dans ces maladies; cependant on ne peut nier que si la belladone n'arrête pas les désorganisations

des cancers, elle a souvent été utile pour apaiser leurs douleurs et procurer le sommeil. En consultant les fastes de l'art, on découvre qu'il n'est presque pas de maladies que l'on n'ait essayé de combattre par ce médicament.

La chirurgie moderne a employé avec succès la belladone dans les affections des yeux. Dupuytren et Guignon de Livourne, l'ont vue enlever des phlogoses des membranes de l'œil ; elle est souvent mise en usage pour dilater la pupille avant l'opération de la cataracte. Les convulsions qui surviennent pendant l'accouchement ont cessé sous les yeux de mesdames la Chapelle et Legrand, au moyen de frictions exécutées sur le col de l'utérus trop rigide, avec la pommade de belladone du professeur Chaussier.

**MANDRAGORE.** *Mandragora.* Corolle campanulée; filets anthérifères à base dilatée. Baie uniloculaire.

Le genre mandragore ne contient qu'une seule espèce; anciennement établi par Tournefort, il ne fut point admis par Linnée qui le comprit dans son *atropa*. Des observations nouvelles de Gærtner et de de Jussieu ont engagé à revenir aux vues de notre illustre compatriote en admettant le genre mandragore, qui diffère principalement des *atropa* par ses étamines élargies et rapprochées à leur base, et surtout par son fruit à une seule loge, renfermant des graines dispersées dans la pulpe, près de sa surface, tandis que dans les belladones les baies sont biloculaires, et les graines se trouvent implantées sur des placentas convexes.

La Mandragore officinale [1], vulgairement nommée Mandragore mâle ou femelle, est célèbre dans les annales des superstitions.

Les rochers solitaires et l'ombre des cavernes du beau climat de la Grèce et de l'Italie sont les lieux préférés par ce végétal,

1 *M. officinalis.* Mil.

que l'antiquité entoura de ses erreurs fabuleuses ; le nom d'*Antropomorphos*, que Pythagore lui avait donné, contribua sans doute à faire croire aux magiques vertus dont on le décorait. On croyait que son influence accordait les faveurs de la marternité aux épouses stériles ; on racontait que la mandragore épouvantait les sorciers et qu'elle jouissait de la puissance de faire naître l'amour comme les philtres de la magicienne Circée, dont Pline et Dioscoride lui avaient donné le nom (Circœa.). Cette opinion a même traversé les siècles pour s'établir chez les modernes où elle était encore en faveur du tems de Machiavel, comme nous le voyons dans sa comédie de la *Mandragora*.

On crut longtems, et le nom d'*Antropomorphos* semblait justifier cette opinion, que les racines de la mandragore offraient des formes humaines ; d'anciens livres les représentent même sous ces traits et distinguées par les caractères sexuels. Dans les siècles d'ignorance, les charlatans se servaient des racines de cette plante pour leurs conjurations, après les avoir transformées en grossières figures d'hommes. C'était sous cette forme que le vulgaire croyait qu'elles se trouvaient au pied des gibets, renaissant ainsi des débris des suppliciés, et la crédulité ajoutait que l'on ne pouvait les ceuillir sans s'exposer mortellement.

Les anciens nous ont même transmis les pratiques superstitieuses qu'il était nécessaire d'exécuter, pour se soustraire à tout danger, lorsqu'on voulait extirper la racine de cette solanée merveilleuse. Ne se contentant pas d'accorder des vertus extraordinaires à la mandragore, ils prétendaient qu'elle était douée de sensibilité, et que jouissant de la faculté de l'exprimer, elle poussait des gémissemens quand on l'arrachait du sol natal ; c'était à cause de cela que l'on prescrivait à ceux qui allaient la cueillir, de se boucher les oreilles afin qu'ils ne fussent point attendris par ses cris. Théophraste dit que pour arracher la mandragore, il faut tracer trois cercles autour d'elle avec la pointe d'une épée, puis l'enlever en regardant

l'Orient, tandis qu'un des assistans danse aux environs en prononçant des paroles obscènes. Pline décrit aussi les cérémonies que l'on doit mettre en usage pour se procurer cette herbe ; afin de se soustraire aux prétendus dangers de cette opération, quelques hommes crédules conseillèrent même de la faire à l'aide d'un chien qu'on liait à la plante et sur lequel on assurait qu'elle exerçait tout son maléfice : cet animal était considéré alors comme voué à une mort certaine.

La puissance délétère de la mandragore est aussi énergique que celle de la belladone. Le professeur Fodéré éprouva des vertiges avec des faiblesses, pour s'être livré à l'étude d'une de ces plantes. Le docteur Spon de Lyon eut du délire pour avoir mangé de la racine de mandragore. Mais les gros fruits jaunes et sphériques de cette plante ne jouissent probablement pas de la même puissance vénéneuse que ceux de la belladone, et l'on sait que le professeur Hernandez en mangea un entier pour prouver leur innocuité. Malgré cela, les auteurs judicieux n'admettent point que les fruits de cette plante soient les mêmes qui, sous le nom de mandragores, sont considérés, dans l'Écriture sacrée, comme un aliment agréable ; selon Linnée, ces prétendues mandragores (Dudaïm) que Rachel acheta à sa sœur un prix si extraordinaire, étaient les fruits d'un concombre [1] qui abonde dans l'Orient.

L'histoire rapporte qu'Annibal, envoyé par les Carthaginois contre des Africains révoltés, feignit de se retirer après un combat, en abandonnant sur le champ de bataille quelques vases remplis de vin dans lequel il avait fait macérer des racines de mandragore ; les barbares burent sans défiance cette liqueur, mais bientôt ils tombèrent dans la stupeur, et ce grand capitaine, revenant alors sur ses pas, dut à cet artifice une victoire facile.

Les médecins de l'antiquité utilisèrent les propriétés narcotiques de la mandragore, elle fut employée par Hippocrate

[1] *C. dudaim.* L.

dans les convulsions et les douleurs arthritiques ; puis, par Dioscoride et Galien, pour exciter le sommeil ; Rhasès et Avicenne se servaient de sa racine pour assoupir les malades prêts à subir de graves opérations.

Cette racine, qui paraît receler des sucs plus énergiques que les autres parties, est un émétique violent provoquant le sommeil. Boerhaave a fait disparaître des tumeurs scrophuleuses avec des cataplasmes de feuilles de mandragore. Hoffmann et Swédiaur préféraient la racine, avec laquelle ils prétendent avoir guéri les mêmes affections et des engorgemens syphilitiques.

**COQUERET.** *Physalis.* Calice campanulé, accrescent, recouvrant la baie globuleuse et biloculaire.

Trente-cinq espèces de physalis sont répandues dans la nature. Ces plantes croissent principalement en Europe et dans les deux Amériques ; quelques-unes sont disséminées au Japon, dans l'Inde et la Nouvelle-Hollande ; leurs fleurs sont ordinairement jaunâtres, très-rarement bleues [1].

Le Coqueret alkekenge [2] a été employé dans l'antiquité ; ses faibles vertus l'ont fait presque totalement abandonner de nos jours. Pline dit bénévolement que les vapeurs qui s'exhalent de cette plante assoupissent les reptiles venimeux. Son fruit, dont la saveur acidule et aigrelette propagea sans doute l'usage alimentaire en Espagne, en Suisse et en Allemagne, dut anciennement à sa beauté la faveur d'orner la coiffure des dames d'Athènes, comme le rapporte Galien.

La médecine n'employa que rarement les feuilles de l'alkekenge, qui furent cependant conseillées par James en topique sur les érysipèles dangereux. Ce sont les baies de cette solanée dont l'action sur l'organisme mérite le plus de confiance : essayées par Dioscoride dans l'ictère et l'ischurie ; vantées ensuite dans cette dernière maladie par Arnaud de Villeneuve

1 *P. prostrata.* 2 *P. alkekengi.*

et Mathiole, les médecins de nos jours s'accordent à leur reconnaître de faibles propriétés rafraîchissantes, diurétiques et légèrement laxatives, Gilibert vit leur usage couronné de succès dans plusieurs hydropisies. Ray prétend avoir prévenu les accès d'une goutte opiniâtre, en astreignant son malade à l'usage des fruits d'alkekenge; mais on s'étonne de voir Lister conseiller comme lithontriptique les trochisques de cette plante, inventés par la monstrueuse polypharmacie de Mésué.

Le Coqueret comestible [1] du Pérou fournit des fruits abondans, dont l'usage est sans danger; cependant on rapporte qu'ils ont causé quelquefois un peu d'assoupissement. Le Coqueret somnifère [2], qui croît dans l'Europe méridionale, recèle dans ses feuilles les propriétés stupéfiantes que son nom semble annoncer.

**MORELLE.** *Solanum.* Corolle rotacée; anthères s'ouvrant en haut par deux pores. Baie.

Le nombre des *solanum* connus s'élève aujourd'hui à trois cent vingt espèces, selon Dunal; presque tous sont originaires des climats chauds des deux continens, et surtout de l'Amérique équinoxiale. Leurs fruits offrent des dimensions et une configuration variées; ordinairement globuleux ou ovoïdes, ils sont quelquefois cylindriques ou toruleux; et quoique le plus souvent ils soient à deux loges, ils en offrent parfois trois ou quatre qui semblent dues à l'accroissement de cloisons supplémentaires développées sur les deux placentas primitifs.

La Morelle tubéreuse [3], qui est la plus utile des solanées, est originaire du Pérou; elle en fut apportée à l'ancien continent, où elle se trouve aujourd'hui généralement cultivée. M. Vauquelin a signalé dans les tubercules de cette plante, connus sous le nom de Pommes de terre, les principes suivans: de l'eau, de l'amidon, du parenchyme, de l'albumine, de l'as-

1 *P. edulis.*
2 *P. somnifera.*
3 *S. tuberosum.*

paragine, une résine amère et aromatique, une matière animalisée particulière colorée ; des citrates de potasse et de chaux, des phosphates de potasse et de chaux, et de l'acide citrique libre. On retire de ces tubercules une fécule alimentaire abondante, qui contient du sucre et de l'alcool, et dont l'emploi aurait enlevé au froment la première place parmi les plantes utiles à l'homme, si elle eût contenu du gluten. Cette fécule s'y trouve sous la forme d'une poudre blanche, éclatante, ayant l'apparence cristalline ; elle est rude au toucher, et, observée au microscope, elle ressemble à de belles perles de nacre, affectant des formes diverses, et dont le diamètre varie de 1/8 à 1/100 de millimètre. L'analyse a démontré à Berzélius qu'elle était composée d'hydrogène, de carbone et d'oxigène ; traitée par l'eau et l'acide sulfurique, on en obtient un sirop abondant que l'on n'a pu encore faire cristalliser ; enfin, la fécule de ce végétal fournit aussi une quantité considérable d'alcool, et déjà le commerce en tire un si grand parti, que M. Robiquet publiait, en août 1821, que les fabriques des environs de Paris produisaient par jour dix mille litres d'alcool rectifié de fécule de pomme de terre.

Cette plante, déjà fort anciennement connue au Pérou, nous en fut apportée au seizième siècle par les Espagnols ; sa culture se répandit bientôt dans toutes les régions de l'ancien continent, et aujourd'hui l'habitant des glaces polaires et celui des sables des tropiques la voient également fertiliser leur sol et leur prodiguer un aliment aussi sain qu'abondant. La méfiance environna quelque tems l'usage de cette solanée ; on craignait qu'elle ne recelât quelques principes dangereux, comme plusieurs de ses congénères ; mais enfin la vérité s'est montrée, et ce bienfaisant végétal s'est universellement propagé, grâce au zèle ardent de Parmentier, qui le fit connaître après les premières notions que nous en avait laissées le botaniste Lécluse ; ce fut Parmentier qui indiqua la manière de faire le pain de pomme de terre, qui nous a déjà préservé de la famine. En Allemagne, on obtient une espèce de beurre des tubercules de cette plante.

M. Lemonnier rapporte qu'une famille entière éprouva des accidens pour avoir mangé des pommes de terre cuites dans de l'eau qui avait servi plusieurs fois à cet usage, et qui se trouvait saturée de leurs principes actifs. Ce fait paraît démenti par les expériences de Dunal.

Les feuilles et les sommités de la morelle tubéreuse avaient été regardées pendant un tems comme légèrement calmantes et recommandées à l'extérieur ; mais ces faibles vertus sont aujourd'hui tombées dans l'oubli, aussi bien que l'efficacité lithontriptique accordée jadis bénévolement à cette plante.

La Morelle des montagnes [1] fournit une racine très-analogue à notre pomme de terre, et que les Indiens mangent fréquemment dans leurs repas ; elle sert aussi à engraisser les bestiaux au Pérou, selon Ruiz et Pavon.

La Morelle mélongène [2], nommée par Dunal Morelle édule [3], pour désigner son usage, porte des baies ovoïdes, blanches ou violettes, nommées Aubergines, qui forment un mets très-agréable. On les avait crues vénéneuses dans un tems où l'on confondait ces fruits avec ceux de la Morelle ovigère [4], dont les graines sont enveloppées d'une pulpe âcre et délétère, mais que l'on peut cependant manger avec sécurité quand on les a dépouillées de cette partie dangereuse, ce que l'on fait à Java pour cette plante, et dans l'Inde pour le *S. pressum*, dont on chasse, par la compression, les graines avec leur pulpe.

D'autres morelles fournissent encore des fruits qui servent à l'alimentation dans certains pays : ainsi, la Morelle de Quito [5], qui a le goût de l'orange ; la Morelle muriquée [6], semblable à nos melons, et les *S. nemorense*, Dun., *anguivi*, Lam., *album*, Lour., *æthiopicum*, Jacq., se mangent au Pérou, à la Chine, à Madagascar et au Japon. On peut conclure, en général, de ces exemples, que tous les fruits des morelles sont

1 *S. montanum.*
2 *S. melongena.* L.
3 *S. esculentum.*
4 *S. ovigerum.*
5 *S. quitœnsœ.* Lam.
6 *S. muricatum.*

d'une saveur douce et sucrée, tout-à-fait inerte, qui réside dans la substance du sarcocarpe, mais qu'ils recèlent cependant quelquefois une pulpe verdâtre qui entoure les semences, et dont l'amertume annonce le danger. Elle seule est délétère.

La Morelle douce-amère [1] doit son nom spécifique à ses tiges, dont la saveur douceâtre et sucrée se change bientôt en une légère amertume. Cette plante recèle, dans toutes ses parties, un alcali découvert par M. Desfosses, qui le nomme Solanine, et lui prête des propriétés analogues à celles de l'opium. Ses fruits renferment une pulpe d'un goût fade et nauséabond. Floyer les avait réputés vénéneux, d'après une seule expérience qui a été anéantie par celles de Dunal. L'inocuité de ces fruits semble assez prouvée par l'usage que l'art en faisait du tems de Mathiole, où ils étaient administrés dans les maladies cutanées.

L'emploi médical de cette plante, aujourd'hui restreint à de sages limites, fut singulièrement répandu pendant un tems où de séduisantes apologies l'avaient proclamée comme une véritable panacée universelle. Linnée, Carrère, Razoux, Sauvages, Barthez, Werlhof, Baumes et Fouquet contribuèrent beaucoup à en étendre l'usage, tandis que d'autres médecins tendaient à le faire tomber en discrédit. Linnée, qui contribua tant à faire employer la douce-amère, dit l'avoir trouvée efficace dans les rhumatismes, le scorbut et la syphilis, ainsi que contre la gale, maladie dans laquelle les Uplandes s'en servent encore fréquemment. Boerhaave, à ce que rapportent Haller et Linnée, l'employa avec succès dans la pleurésie et la pneumonie; Werlhof et Sagar ont même vanté son efficacité contre la phthisie pulmonaire; Sauvage guérit, par son emploi, des syphilis, et Murray des douleurs ostéocopes et des ictères; Razoux en fit l'éloge dans les hydropisies, les scrophules et les cancers. Les succès que l'on a attribués à cette plante ont été exagérés; il

[1] *S. dulcamara.*

faut cependant reconnaître qu'elle détermine dans l'organisme certains mouvemens souvent salutaires dans les affections rhumatismales et arthritiques. Les observations de Carrère, Razoux et Bertrand semblent constater les bons effets de la douce-amère contre les dartres ; cependant Alibert, placé au centre d'un vaste théâtre de maladies cutanées, n'en a obtenu qu'un succès médiocre dans ces affections. Les docteurs Busch et Hufeland l'indiquent encore dans la phthisie pour dissiper les accidens scrophuleux du poumon ; enfin, on a fait usage de la douce-amère à l'extérieur ; Sebizius l'employait dans les engorgemens des mamelles, et Fuller dans les contusions.

La Morelle noire [1], plante herbacée qui exhale une odeur vireuse, croît aux bords des chemins. Les propriétés délétères qu'on s'était efforcé de trouver dans cette solanée, que la couleur de son fruit aura pu faire confondre avec la belladone, sont loin d'être prouvées. Orfila a expérimenté qu'une faible quantité d'extrait de cette morelle pouvait être mortelle aux animaux, mais on doit croire que son action est différente sur l'homme, puisque Théophraste et Dioscoride racontent qu'elle était employée, de leur tems, comme potagère, et aujourd'hui elle est encore alimentaire et servie en guise de légumes dans quelques campagnes de la France, au Malabar et à l'île Bourbon. Desbois de Rochefort, qui en a donné des doses considérables, n'a jamais vu d'accidens se développer.

Les fruits noirs de cette morelle, que des observations de Camérarius, Gmelin, Wepffer et de MM. Alibert et Bertrand, sembleraient annoncer comme dangereux, ont été tout à fait inertes dans les expériences de M. Dunal qui en a avalé lui-même un nombre considérable, sans inconvénient. Spielmann avait déjà fait pressentir ces résultats en administrant, sans danger, le suc des baies de cette plante à des malades. Toutes

1 *S. nigrum*.

ces considérations nous font douter que la morelle noire ait toujours été le sujet des rapports faits par les auteurs sur leurs qualités malfaisantes, et cette opinion est encore fortifiée par la grande consommation que nous savons que l'on fait de ces fruits dans l'Ukraine et l'Egypte.

La Solanine se trouve seulement dans les baies, et c'est à cet alcali organique qu'on prétendait qu'elles devaient leurs propriétés, mais sa quantité est si faible que son action ne doit pas être sensible.

Du tems d'Hippocrate, cette morelle fut employée comme sédative, et Celse la vanta appliquée sur la tête, dans la phrénésie. Certains auteurs ont trouvé à cette plante des propriétés calmantes, dont l'action s'étendait particulièrement vers les organes urinaires, et de là elle a obtenu le titre de diurétique, M. Alibert l'a préconisée dans les dartres vives et rongeantes. Ses injections ont souvent apaisé les souffrances des maladies de l'utérus.

La Morelle cultivée [1], est une espèce qui se rapproche pour le faciès, de la morelle noire ; des notes renfermées dans l'herbier de A. Richard annoncent que cette plante est cultivée à la Guiane et dans les Antilles, et que les naturels de ces pays mangent sa partie herbacée qui passe pour un aliment recherché.

**TOMATE.** *Lycopersicum.* Corolle rotacée, à cinq ou six divisions; étamines syngénèses. Semences velues.

Si l'aspect général de la fleur et du fruit des tomates a pu faire rapprocher ce genre des *solanum*, il en est bien distinct par le plus grand nombre de lobes de son calice et de sa corolle; par ses étamines syngénèses plus nombreuses et à anthères longitudinalement déhiscentes et surmontées d'une couronne

1 *S. oleraccum*, Lin.

membraneuse ; enfin par un fruit plus compliqué et renfermant des semences velues.

La Tomate édule [1] offre dans son fruit un aliment recherché pour nos tables. Cette espèce présente toujours des fleurs anomales plus ou moins compliquées, et qui paraissent évidemment dues à la soudure latérale de plusieurs fleurs ensemble ; elle est originaire du Brésil, et actuellement cultivée dans tous les jardins potagers.

Les fruits des tomates sont remplis d'une pulpe édule ; Galien et Avicenne donnaient à certaines espèces le nom de *pommes d'amour*, pour énoncer la vertu qu'on leur prêtait de ranimer la tendresse ; dès leur époque, l'homme les employait déjà pour son alimentation. Avicenne attribuait même la lèpre à leur fréquent usage ; c'est un tort. La tomate édule est un aliment très-sain. Dans l'Inde, c'est de la Tomate cérasiforme [2] dont on fait ordinairement usage.

**PIMENT.** *Capsicum.* Corolle campanulo-rotacée ; anthères intorses. Baie polymorphe, subunioculaire, à cloison nulle en haut.

Les naturalistes ont mentionné environ vingt espèces de pimens ; presque toutes sont très-anciennement connues, et originaires des Indes orientales ; quelques unes croissent dans l'Amérique équinoxiale. Ce genre est fort naturel ; la couleur constamment blanche de ses fleurs s'accorde avec l'harmonie de leurs formes ; mais ses fruits présentent une structure aussi variée que leurs couleurs sont inconstantes : souvent d'un rouge éclatant ou d'un jaune clair, quelquefois il sont teints en violet ou d'un beau noir luisant. Le Piment annuel [3] est l'espèce la plus répandue, et celle dont la culture s'est propagée, pour l'usage culinaire, de l'Inde dans l'Amérique et l'Europe.

1 *L. esculentum.*
2 *L. cerasiforme.*
3 *C. annuum.*

C'est une petite plante herbacée que ses fruits d'un beau rouge luisant ont fait nommer Corail des jardins. Toutes les parties de ce végétal ont une saveur extrêmement âcre et brûlante, qui domine surtout dans ses fruits dont le moindre contact irrite fortement les membranes muqueuses ; cependant cela n'a pas empêché l'homme d'en adopter l'usage sur les tables, après qu'on les eût vantés comme d'utiles excitans de l'appétit et comme des fortifians de l'estomac. Les Indiens mangent ces fruits avec délices dans tous leurs mets ; à Naples on ne les recherche pas moins ; le peuple les avale même tout crus.

**LYCIET.** *Lycium.* Corolle tubuleuse ; étamines ordinairement saillantes et à base pubescente. Baie.

Toutes ces plantes, dont les fleurs, ordinairement empourprées ou violettes, précèdent des baies pendantes d'un beau rouge-orangé ou d'un bleu noirâtre, sont répandues à la fois dans les deux mondes et se trouvent en même tems au Pérou et à la Chine, vers le cap de Bonne-Espérance et dans la Sibérie ; la Barbarie et le bassin de la Méditerranée en produisent diverses espèces.

Le Lyciet d'Europe [1] vient naturellement en Espagne, en Italie et dans les provinces méridionales de la France. Le Lyciet de la Barbarie [2] croît spontanément près Paris, et c'est lui qui, sous le nom de jasminoïde, est cultivé dans un grand nombre de jardins, où il forme des haies du plus agréable aspect et sert à confectionner des tonnelles.

Dans l'Europe méridionale les buissons épais que produisent ces deux espèces servent à former des clôtures que leurs épines rendent impénétrables. En Espagne, et dans les campagnes environnant Aix et Montpellier, les villageois mangent, assaisonnées en salade, les jeunes pousses et les feuilles du lyciet d'Europe. Il ne paraît point que la médecine ait

1 *L. europœum.* 2 *L. barbarum.*

jamais cherché à utiliser les baies abondantes de cet arbuste ; cependant le goût douceâtre et mucilagineux de leur pulpe semblerait y annoncer des propriétés tempérantes et faiblement calmantes qui pourraient les rendre précieuses comme succédanées des fruits du jujubier.

**CESTREAU.** *Cestrum.* Corolle tubuloso-infundibuliforme ; étamines incluses, à filets à base gibbeuse. Baie.

On connaît trente-deux ou trente-quatre espèces de cestreaux ; toutes sont des arbrisseaux exotiques, dispersés dans les diverses régions de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance. Ces végétaux n'ont guère d'affinité qu'avec les lyciets ; mais ceux-ci sont des arbrisseaux sarmenteux dont les tiges flexueuses sont hérissées d'épines, et leurs corolles hypocratériformes sont munies d'étamines à filets droits et villeux, tandis que les cestreaux sont entièrement désarmés et offrent des corolles renflées à la gorge et portant des étamines dont les filets sont gibbeux et dénués de poils à leur base.

Au rapport de Burmann, quelques peuplades de l'Afrique se servent des semences du Cestreau vénéneux [1], mêlées à la viande, pour détruire les bêtes féroces qui infestent leurs retraites. Le Cestreau de nuit [2] présente une de ces anomalies bien dignes de fixer l'attention; c'est quand la nuit commence que ses thyrses fleuris l'entourent d'une atmosphère embaumée, mais celle-ci cesse de se produire avant le retour du jour.

## FAMILLE DES CONVOLVULACÉES.

Calice monosépale, quinquélobé; corolle monopétale, campanulée, entière ou quinquélobée, pen-

1 *C. venenatum.* 2 *C. nocturnum.*

tandre. Capsule formée d'une à quatre valves, et d'une à quatre loges, dont les cloisons correspondent aux sutures valvaires ; embryon roulé ; périsperme mucilagineux.

Les végétaux de cette famille sont herbacés ou frutescens et souvent volubiles ; ils portent des feuilles alternes et sans stipules.

**LISERON.** *Convolvulus.* Calice nu ou offrant deux bractées ; corolle plissée, entière ou à cinq angles ; stigmate bifide. Capsule à une ou deux loges dispermes.

*Convolvulus* provient de *convolvere*, entourer, et exprime l'habitude qu'ont ces plantes de s'entortiller autour des corps qui les avoisinent.

Le Liseron des haies [1] qui est commun en France, offre des corolles blanches que l'on a comparées à celles du lis ; c'est même de là qu'est provenu son nom générique français et Pline dit qu'en formant ses belles fleurs, la nature s'essayait à créer le lis.

Le Liseron jalap [2], qui est originaire du Mexique, fournit le purgatif nommé Jalap, si fréquemment employé. Le Liseron scammonée, le Liseron mécoacan et le Liseron turbith, qui offrent des médicamens d'une action analogue, appartiennent aussi à ce genre.

Le Liseron patate [3], qui croît dans l'Inde, présente des racines alimentaires.

**IPOMÉE.** *Ipomæa.* Corolle campanulée ou infun-

1 *C. sepium.*
2 *C. jalappa.*
3 *C. batatas.*

dibuliforme, subentière ; stigmate capité. Capsule triloculaire, polysperme.

Cette appellation est formée de ιπος, liseron, et de ομοιος, semblable. Les ipomées habitent les contrées tropicales.

**ÉVOLVULE.** *Evolvulus.* Corolle subrotacée, quadri ou quinquélobée ; quatre stigmates. Capsule quadrivalve, à quatre loges monospermes.

Les évolvules sont presque toutes indigènes des contrées chaudes de l'Amérique et de l'Asie.

**CUSCUTE.** *Cuscuta.* Corolle subglobuleuse, ordinairement quinquélobée, garnie intérieurement de cinq appendices découpés ; cinq étamines ; Pyxide globuleuse, à deux loges dispermes.

Par ce nom, que l'on croit provenir de *consuo*, coudre, on a voulu indiquer le lacis que les cuscutes forment sur les végétaux sur lesquels elles vivent en parasites.

## FAMILLE DES POLÉMONIÉES.

Calice monosépale, quinquélobé ; corolle monopétale, quinquélobée, pentandre, ordinairement régulière. Capsule triloculaire, à trois valves septifères sur leur milieu.

Les polémoniées sont des végétaux ligneux ou herbacés, à feuilles alternes ou opposées.

**POLÉMOINE.** *Polemonium.* Corolle rotacée ; anthères cordiformes. Capsule à loges polyspermes.

Selon Mérat, ce nom vient de πολυς, beaucoup, et de μονος, seul, et indique qu'un grand nombre de folioles sont insérées sur un pétiole unique. Les polémoines sont herbacées ; leurs fleurs sont ordinairement bleues. Presque toutes croissent dans les deux Amériques.

La Polémoine bleue [1], qui est originaire de l'Angleterre et de la Suisse, est fréquemment cultivée dans nos jardins.

**PHLOX.** *Phlox.* Calice cylindroïde ou subprismatique ; corolle hypocratériforme. Capsule à loges monospermes.

Théophraste avait employé ce mot, qui provient de φλοξ, feu, pour désigner un végétal qui nous est inconnu. Les plantes de ce groupe sont herbacées ou sous-frutescentes ; elles croissent en grande partie dans l'Amérique septentrionale ; la beauté de leurs fleurs et la facilité avec laquelle on les propage ont contribué à les répandre dans nos jardins.

**CANTU.** *Cantua.* Corolle infundibuliforme. Capsule à loges polyspermes ; graines ailées.

Ces plantes portent une dénomination américaine ; elles sont principalement originaires du Pérou.

**BONPLANDIE.** *Bonplandia.* Calice tubuleux, pentagone ; corolle tubuleuse, bilabiée. Capsule à loges monospermes.

La Bonplandie à fleurs géminées [2], qui est originaire de la

1 *P. cœruleum.* 2 *B. geminiflora.*

Nouvelle-Espaque, est l'unique espèce de ce groupe, dédié au compagnon de Humboldt.

**COBÉA.** *Cobœa.* Calice campanulé, anguleux; corolle campanulée. Semences ailées.

C'est au jésuite espagnol B. Cobo, qui a écrit sur l'histoire naturelle, que l'on a dédié ce groupe.

Le Cobéa grimpant [1], qui est originaire du Mexique, est l'unique espèce. Elle est souvent cultivée en France pour orner les tonnelles ou les fenêtres.

**SÉSAME.** *Sesamum.* Corolle subcampanulée; quatre étamines didynames et une cinquième rudimentaire.

Le Sésame d'Orient [2] est cultivé dans le Levant où l'on extrait de l'huile de ses semences.

## FAMILLE DES GENTIANÉES.

Calice monosépale, ordinairement qniuquélobé; corolle monopétale, ordinairement quinquélobée; ordinairement cinq étamines. Capsule bivalve, uniloculaire ou biloculaire, polysperme; placentas suturaux; cloison formée par le bord des valves.

Les gentianées sont des herbes ou des sous-arbrisseaux à feuilles opposées et dépourvues de stipules.

**GENTIANE.** *Gentiana.* Calice subcampanulé, à tube anguleux; corolle campanulée, infundibuli-

1 *C. scandens.* 2 *S. orientale.*

forme ou rotacée, à limbe ordinairement à cinq divisions offrant des appendices entr'elles; cinq étamines ordinairement; stigmate bilamellé, sessile. Capsule fusiforme, aiguë, uniloculaire.

Dioscoride et Pline disent que ce nom générique est dérivé de celui de Gentius, roi d'Illyrie, qui fit connaître les propriétés médicales de la Gentiane jaune [1].

**SWERTIE.** *Swertia.* Corolle rotacée, quadri ou quinquélobée, offrant huit ou dix nectaires ciliés. Capsule uniloculaire.

Ce genre est dédié à E. Swert, savant hollandais; il se compose de plantes exotiques, à l'exception d'une seule.

**CHLORE.** *Chlora.* Calice à huit lobes; corolle hypocratériforme, à huit lobes, octandre; stigmate en croissant. Capsule ovoïde, biloculaire.

Cette dénomination provient de χλωρος, jaune. Les chlores sont des plantes remarquables par la teinte glauque de leur feuillage Plusieurs habitent la France.

**ÉRYTHRÉE.** *Erythræa.* Calice tubuleux, pentagone, quinquédenté; corolle hypocratériforme, quinquélobée, pentandre; anthères tordues. Capsule linéaire, subbiloculaire.

L'Érythrée petite centaurée [2], qui croît dans nos bois, est un des plus énergiques fébrifuges.

**GENTIANELLE.** *Exacum.* Calice quadrifide; co-

1 *G. lutea.* 2 *E. centaurium.*

rolle quadrilobée, tétrandre, à tube renflé. Capsule biloculaire.

On nommait ainsi dans l'antiquité une plante analogue à la centaurée. Les gentianelles habitent les Indes et l'Europe.

**VILLARSIE.** *Villarsia.* Corolle rotacée, à lobes ciliés; cinq étamines; stigmates crénelés. Capsule uniloculaire; semences comprimées, à bords ciliés.

C'est à Villars, botaniste français, que l'on a dédié ce genre. Une de ses espèces vient dans les eaux dormantes de notre pays.

**MÉNYANTHE.** *Menyanthes.* Corolle infundibuliforme, à limbe quinquélobé, papilleux. Capsule à deux valves séminifères.

Par cette dénomination, formée de μηνη, mois, et de ανθος, fleur, on a voulu exprimer la vertu emménagogue du trèfle-d'eau.

Le Ményanthe trèfle-d'eau [1] est commun dans nos marais, où il se fait remarquer par ses feuilles à trois folioles, et par ses beaux thyrses de fleurs blanches et barbues; ses grosses racines renferment de la fécule, et Linnée dit que les Lapons l'extraient pour la mêler à la farine dont ils font leur pain. Dans quelques parties de l'Allemagne, les feuilles de ce végétal servent à confectionner la bière, et l'on dit qu'il en faut huit fois moins que de houblon; les Anglais en ajoutent aussi dans l'ale et le porter.

Ce ményanthe est un des amers les plus énergiques que possède la matière médicale; on l'emploie avec succès contre les fièvres et les scrophules, et comme emménagogue.

[1] *M. trifoliata.*

## FAMILLE DES APOCYNÉES.

Calice monosépale, quinquélobé; corolle monopétale, régulière, quinquélobée, à lobes souvent obliques; cinq étamines; un ou deux ovaires. Deux follicules alongés, polyspermes, ou capsule, drupe ou baie biloculaires.

Les végétaux de cette famille sont herbacés ou ligneux, et ils portent des feuilles opposées ou verticillées; un assez grand nombre d'entr'eux sont lactescens et vénéneux.

**PERVENCHE.** *Vinca.* Corolle hypocratériforme, à lobes obliquement tronqués; ovaire environné de deux glandes. Follicules oblongs, aigus; semences nues.

Par ce nom, qui provient de *vincere*, on a voulu indiquer que ces végétaux triomphent de l'hiver. Deux espèces de ce groupe habitent la France.

**TABERNAMONTANE.** *Tabernamontana.* Corolle infundibuliforme, à lobes obtus. Follicules ventrus; graines nues, environnées de pulpe.

C'est à Tabernamontanus, botaniste du XVI^e^. siècle, que l'on a dédié ce groupe. Ces végétaux sont tous exotiques.

**CAMÉRARIE.** *Cameraria.* Corolletubuleuse; filamens anthérifères appendiculés. Follicules trilobés, subhastés.

Ce groupe est dédié à J. Camérarius, médecin et botaniste allemand; il ne contient que des espèces exotiques.

**FRANGIPANIER.** *Plumeria.* Corolle infundibuliforme, à lobes obtus. Follicules ventrus; graines comprimées, bordées d'une membrane.

C'est au botaniste C. Plumier, religieux minime, que Linnée à dédié ce genre, en faisant allusion à son brillant savoir; il se compose de végétaux indigènes de l'Amérique équatoriale.

**NÉRION.** *Nerium.* Corolle infundibuliforme, à lobes obliques, appendiculés à leur base; anthères sagittées. Follicules soudés; graines aigrettées.

Le Nérion laurier-rose [1], qui est le type de ce genre, était appelé *νηριον* chez les Grecs. Par ce nom, qui est dérivé de *νηρος*, humide, et qui est le primitif de celui des Néréides, ils indiquaient les localités que préfère ce végétal, que l'on rencontre si souvent dans les fleuves desséchés du Péloponèse.

**STAPÉLIE.** *Stapelia.* Corolle rotacée, à double appendice central stellé. Follicules subulés; graines, aigrettées.

C'est à B. Stapel, botaniste hollandais, que ce groupe a été dédié. Presque toutes les espèces qu'il renferme sont indigènes du cap de Bonne-Espérance.

**PÉRIPLOQUE.** *Periploca.* Corolle à tube surmonté d'un anneau terminé par cinq filets. Follicules à semences aigrettées.

C'est de *περιπλοκη*, entrelacement, que ce mot provient; il exprime que plusieurs espèces de ce genre sont volubiles. Les périploques sont tous exotiques.

[1] *N. oleander.*

**APOCYN.** *Apocynum.* Corolle campanulée; deux styles coniques reçus dans une fossette du sommet de l'ovaire, qui est entouré de cinq glandes. Deux follicules; graines aigrettées.

*Apocynum* est formé de απο, loin, et de κυνος, chien. Ce nom générique indique qu'il faut éloigner les chiens de ces plantes, parce qu'une ancienne croyance, dont on trouve la source dans Pline, établit qu'elles leur sont funestes. Les apocyns, à l'exception d'une espèce, sont tous exotiques à l'Europe.

**CYNANCHE.** *Cynanchum.* Corolle à lobes linéaires, étalés; couronne subcylindrique, quinquédentée. Follicules oblongs, à semences aigrettées.

Cette appellation provient de κυνος, chien, et de αγχειν, étrangler. Les cynanches habitent généralement les contrées chaudes du globe.

**ASCLÉPIAS.** *Asclepias.* Corolle rotacée, surmontée de cinq cornets du fond de chacun desquels sort un filet. Follicules oblongs; semences aigrettées.

Ce genre porte le nom d'Asclépias, médecin grec, qui vivait avant J.-C. Il renferme des espèces indigènes et exotiques.

**ORÉLIE.** *Allamanda.* Corolle infundibuliforme, subrégulière. Capsule ovoïde, comprimée, hérissée, bivalve, uniloculaire; semences membraneuses.

C'est à F. Allamand, professeur à Leyde, que ce genre est

dédié. Il ne renferme qu'une espèce qui est originaire de Cayenne.

**ROUVOLFE.** *Rouvolfia.* Corolle infundibuliforme, à tube globuleux inférieurement. Drupe subglobuleux, sillonné d'un côté.

Les rouvolfes se plaisent dans les régions équatoriales ; c'est particulièrement l'Amérique qu'elles habitent.

**STRYCHNOS.** *Strychnos.* Corolle tubuleuse. Fruit crustacé extérieurement, charnu a l'intérieur ; graines peltées et déprimées.

Strychnos provient de στρωω, je renverse. Ces végétaux sont des arbres ou des arbrisseaux sarmenteux, contenant un suc laiteux.

Le Strychnos vomiquier [1], qui est originaire de l'Inde, fournit les graines nommées Noix vomiques, qui sont un des plus violens poisons du règne végétal. C'est d'une autre espèce de ce genre [2] que les Javanais retirent la substance nommée Upas tieuté, avec laquelle ils empoisonnent leurs flèches.

**OPHIOSE.** *Ophioxylon.* Fleurs polygames. Corolle infundibuliforme, à tube long, filiforme, renflé au milieu. Baie bilobée, à loges monospermes.

Ophioxylon est formé de οφις, serpent, ξυλον, bois ; ces végétaux habitent les îles de Ceylan et de Bourbon.

**CERBÈRE.** *Cerbera.* Corolle infundibuliforme ; tube claviforme, à gorge quinquédentée. Drupe à noix quadrivalve, biloculaire, disperme.

Les cerbères sont des arbres ou des arbrisseaux qui habitent le Brésil, les Antilles et l'Inde.

1 *S. nux vomica.* 2 *S. tieute.*

**ARDUINE.** *Arduina.* Corolle tubuleuse, incurvée; stigmate bifide. Baie à loges monospermes.

C'est au botaniste italien Arduini que ce genre est dédié; il ne contient qu'une espèce indigène de l'Afrique.

**THÉOPHRASTIE.** *Theophrasta.* Corolle campanulée ; étamines submonadelphes ; stigmate aigu. Baie crustacée, globuleuse, polysperme, à réceptacle central.

C'est à Théophraste, savant botaniste grec, que ce groupe est dédié. Il ne contient que deux espèces indigènes de l'Amérique.

## FAMILLE DES SAPOTILLIERS.

Calice persistant ; corolle monopétale, régulière, ordinairement double, étamines en nombre égal ou double des divisions de la corolle ; un style ; un stigmate. Baie ou drupe ordinairement pluriloculaire ; semences osseuses, luisantes, à ombilic latéral, long.

Les végétaux de cette famille sont des arbres ou des arbrisseaux dont les tissus renferment des sucs lactescens ; leurs feuilles sont coriaces, alternes, et leurs fleurs axillaires.

**SIDÉROXYLON.** *Sideroxylum.* Corolle rotacée, quinquélobée, munie de cinq appendices parfois anthérifères. Drupe uniloculaire.

Ce nom est formé de σιδηρος, fer, et de ξυλον, bois. Il s'applique à des végétaux qui sont tous exotiques.

**CAÏMITIER.** *Chrysophyllum.* Corolle campanulée, à cinq lobes. Baie à dix loges monospermes.

C'est de χρυσος, or, et de φυλλον, feuille, que l'on a formé cette dénomination. Les caïmitiers habitent l'Amérique méridionale et le cap de Bonne-Espérance.

**SAPOTILLIER.** *Achras.* Calice à six lobes; corolle campanulée à six lobes et à six écailles intérieures ; six étamines. Pomme à douze loges.

Cette coupe générique porte le nom de αχρας, qui est celui que les Grecs donnaient au poirier sauvage.

Le Sapotillier commun [1], arbre élégant qui croît dans les forêts de l'Amérique méridionale et des Antilles, est cultivé à cause de ses fruits qui sont édules, son écorce passe pour astringente et fébrifuge.

**MYRSINE.** *Myrsine.* Corolle quinquélobée, pentandre ; stigmate laineux. Baie quinquéloculaire.

Les myrsines, dont le nom provient de celui de *myrtus*, sont des végétaux qui habitent l'Afrique. On en a fait le type d'une famille particulière.

## FAMILLE DES DIOSPYRÉES.

Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Calice monosépale ; corolle monopétale à trois à six lobes ; ordinairement six à douze étamines. Capsule ou baie uni ou multiloculaire, à loges monospermes.

Ces végétaux sont des arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes, et dont les fleurs sont axillaires.

1 *A. sapota.*

**PLAQUEMINIER.** *Diospyros.* Fleurs polygames. Calice tétra ou hexasépale ; corolle urcéolée, à quatre à six lobes; huit ou douze étamines ; plusieurs styles. Baie à huit ou douze loges.

Ce nom provient de διος, divin, et de πυρος, blé ou fruit; et quoiqu'il semble indiquer que les fruits de ces végétaux soient exquis, il n'en est rien.

Le Plaqueminier faux lotier [1], qui croît dans l'Afrique septentrionale, a passé pour être l'arbre des lotophages, ce fut même cette opinion erronée qui lui valut son nom spécifique latin. Ses fruits sont acerbes, les pauvres seuls s'en nourrissent.

Le Plaqueminier de Virginie [2] offre des fruits avec lesquels on fait, en Amérique, une liqueur spiritueuse.

Le Plaqueminier ébène [3] est un arbre d'environ trente pieds de haut, et qui habite l'Inde et l'île de France. Son aubier est d'un blanc jaunâtre et son bois extrêmement noir et dur ; c'est lui qui est connu sous le nom de Bois d'ébène et qui est si souvent employé pour les ouvrages de tour.

**ROYÈNE.** *Royena.* Fleurs hermaphrodites. Calice quinquélobé ; corolle quinquélobée, décandre, distyle. Fruit charnu, tétrasperme.

Ce genre, dédié à Van Royen, professeur de botanique à Leyde, se compose d'arbres indigènes de l'Afrique méridionale.

**STYRAX.** *Styrax.* Corolle à trois à sept lobes ; six à seize étamines monadelphes ; style simple. Drupe à une ou quatre loges uni ou polyspermes.

Ce genre, formé d'arbres et d'arbrisseaux qui habitent

1 *D. lotus.*
2 *D. virginiana.*
3 *D. ebenum.*

l'Orient et l'Amérique, diffère des diospyrées; aussi quelques botanistes en ont fait le type d'une famille spéciale.

Le Styrax officinal [1], qui est un arbre à fleurs blanches, habite l'Orient, l'Italie, l'Espagne et même la France méridionale. Dans l'Archipel et dans l'Asie mineure ce végétal fournit, à l'aide d'incisions, le Storax suc concret, aromatique, de la nature des baumes et que Morton vanta considérablement pour la guérison de la phthisie, mais qui est aujourd'hui beaucoup plus employé dans la parfumerie que dans la médecine. Les styrax qui croissent en France n'en produisant point; il paraît que l'on en extrayait autrefois beaucoup de ceux de Rhodes, car Belon dit en avoir vu un bâtiment entièrement chargé qui allait sortir de cette île.

Le Styrax benjoin [2] est un arbre qui habite l'Inde et Java. C'est lui qui fournit principalement la substance balsamique nommée Benjoin; on l'obtient à l'aide d'incisions que l'on pratique sur son tronc. Le benjoin est un excitant aromatique que l'on a tellement vanté contre quelques affections pulmonaires, qu'on lui avait donné le nom de Baume du poumon; c'est avec lui que l'on parfume les pastilles du sérail qui plaisent tant aux orientaux. Il entre dans une foule de préparations officinales.

**HALÉSIE.** *Halesia.* Calice quadridenté; corolle campaniforme, quadrilobée; douze étamines monadelphes. Noix ailée, à quatre loges monospermes.

Ce groupe est dédié au naturaliste anglais Hales. Quelques botanistes le considèrent, avec raison, comme appartenant à une autre famille. Il se compose d'arbrisseaux de l'Amérique méridionale.

1 *S. officinale.* 2 *S. benjoin.*

## FAMILLE DES ÉRICINÉES.

Calice monosépale ; corolle monopétale, régulière, quadri ou quinquélobée, ou à cinq pétales soudés inférieurement ; huit ou dix étamines ordinairement ; anthères ordinairement bicornes. Baie, nuculaine, ou capsule à cloisons naissant du milieu des valves.

Les éricinées sont presque toutes des arbrisseaux ou des arbustes d'un port élégant, et dont les feuilles sont alternes et persistantes ; leur inflorescence est très-variée.

**BRUYÈRE.** *Erica.* Corolle globuleuse ou cylindroïde, rectiligne ou curviligne, quadrilobée, ordinairement octandre ; anthères biloculaires, offrant ordinairement deux pointes basilaires. Capsule quadrivalve, à quatre loges polyspermes.

*Erica* vient de ερικω, je romps, parce que l'on attribuait à ces végétaux la propriété de briser les pierres vésicales ; bruyère est dérivé du celtique *brug*, arbuste. Ce genre se compose de près de quatre cents espèces, dont plus de deux cents ont été introduites dans les jardins à cause de leur port élégant et de la beauté de leurs fleurs ; ce sont en général des arbustes peu élevés, et qui croissent presque tous au cap de Bonne-Espérance. L'Europe n'en possède qu'environ une douzaine.

La Bruyère cendrée [1], qui est une des plus jolies espèces européennes, est fort commune en France.

1 *E. cinerea.*

**CYRILLE.** *Cyrilla.* Corolle pentapétale, pentandre. Capsule bivalve, biloculaire.

Ce groupe est dédié à D. Cyrillus, professeur de médecine à Naples; il ne contient que deux espèces.

**ANDROMÈDE.** *Andromeda.* Corolle campanulée ou globuleuse, quinquédentée, décandre. Capsule pentagone, quinquévalve, quinquéloculaire.

Ces plantes se plaisant dans les régions boréales, on leur a donné le nom d'une constellation située vers le pôle arctique; elles habitent les deux continens; une seule vient en France.

**ARBOURSIER.** *Arbutus.* Corolle urcéolée, quinquélobée, décandre. Baie quinquéloculaire, tuberculeuse.

Le arbousiers sont des arbustes ou des arbres qui croissent en Amérique, en Asie et en Europe.

L'Arbousier vulgaire [1] habite le bassin de la Méditerranée; il est aussi appelé Arbre à fraises, à cause de ses fruits qui sont analogues à ceux du fraisier, et que l'on mange de la même manière, particulièrement en Afrique, ainsi que cela nous est arrivé plusieurs fois. Tournefort dit qu'en Orient on extrait de l'eau-de-vie des baies de l'arbousier; il paraît que cela a aussi lieu en Espagne et en Italie.

L'Arbousier raisin d'ours [2], petit arbuste qui habite les montagnes de l'Europe, possède dans ses organes assez de principes astringens pour qu'il soit employé en Russie au tannage, ainsi que le rapportent Linnée, Gmelin et Pallas. Ce végétal a été excessivement vanté contre les maladies des voies urinaires et la phthisie; on le disait principalement propre à dissoudre

1 *A. unedo.* 2 *A. uva ursi.*

les calculs, et il passait pour diurétique. Ses insuccès dans les maladies pulmonaires, et comme lithontriptique, l'ont fait abandonner par les hommes éclairés; cependant ce végétal, à cause de ses principes astringens, peut être utile contre quelques affections dues au relâchement des organes.

**CLÈTHRE.** *Clethra.* Calice quinquélobé; corolle profondément quinquélobée, décandre. Capsule trivalve, triloculaire.

Les anciens appelaient l'aulne κληθρα; un des arbrisseaux de ce genre a des feuilles qui ressemblent à celles de cette amentacée. Les clèthres habitent en grande partie l'Amérique.

**PYROLE.** *Pyrola.* Calice quinquélobé; corolle à cinq lobes pétaloïdes, décandre. Capsule pentagone, quinquévalve, à cinq loges polyspermes.

C'est de la ressemblance des feuilles d'une pyrole avec celles du poirier, *pyrus*, que l'on a tiré ce nom. Les végétaux de ce groupe habitent l'Amérique septentrionale et l'Europe.

**ÉPIGÉE.** *Epigæa.* Calice entouré de trois bractées; corolle hypocratériforme, quinquélobée, décandre. Capsule quinquévalve.

L'Épigée rampante [1], arbuste de l'Amérique, est la seule espèce. Son appellation générique, qui provient de επι, sur, et de γη, terre, indique aussi qu'elle est couchée sur le sol.

**GAULTHÉRIE.** *Gaultheria.* Calice environné de deux écailles; corolle ovoïde, quinquédentée, dé-

1 *E. repens.*

candre. Capsule quinquévalve, entourée du calice accrescent, bacciforme.

Ces plantes, qui ont été dédiées à Gaulthier, botaniste français, sont des arbustes qui habitent principalement l'Amérique.

**AIRELLE.** *Vaccinium.* Calice quadri ou quinquédenté; corolle quadri ou quinquélobée. Baie quadri ou quinquéloculaire, polysperme, ombiliquée.

Les anciens ont appelé ainsi plusieurs végétaux qui sont encore imparfaitement connus. Les airelles sont des arbustes ou des arbrisseaux principalement originaires de l'Amérique septentrionale; on en trouve aussi en Europe.

L'Airelle myrtille [1] est ainsi nommée parce qu'on l'a comparée au myrte. Cet arbrisseau croît en France; ses baies, qui sont noirâtres, se mangent dans un grand nombre de pays; il en est de même de celles de plusieurs autres espèces; on peut en extraire de l'alcool.

**ÉPACRIS.** *Epacris.* Calice bracteifère; corolle tubuleuse, quinquélobée, pentandre; anthères uniloculaires. Capsule.

Les épacris sont de petits arbustes d'un aspect agréable, et dont les fleurs sont blanches ou rougeâtres. La Nouvelle-Hollande est leur patrie. On en cultive plusieurs.

**STYPHÉLIE.** *Styphelia.* Calice bractéifère; corolle tubuleuse, quinquélobée, pentandre; anthères uniloculaires. Drupe.

Les styphélies sont des arbrisseaux ornés de belles fleurs; ils croissent à la Nouvelle-Hollande.

1 *V. myrtillus.*

## FAMILLE DES RHODORACÉES.

Calice persistant, ordinairement quinquélobé; corolle monopétale, quinquélobée; cinq ou dix étamines ordinairement. Capsule ordinairement à cinq loges polyspermes; cloisons formées par le bord des valves.

Les rhodoracées sont des arbrisseaux à feuilles simples et ordinairement alternes.

**KALMIE.** *Kalmia.* Corolle offrant dix petites fossettes abritant d'abord les dix anthères.

C'est au voyageur suédois P. Kalm que ce genre est dédié; il est formé d'arbrisseaux rameux, originaires de l'Amérique; leurs fleurs sont remarquables à cause de l'espèce d'arc que présente chaque filet staminal, et dont la détente subite s'opère pour rapprocher l'anthère du stigmate.

**ROSAGE.** *Rhododendrum.* Corolle subcampanulée ou subtubuleuse, quinquélobée, décandre. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

Cette dénomination est dérivée de ῥοδον, rose, et de δενδρον, arbre. Les rosages sont des arbres ou de beaux arbrisseaux, originaires des deux ocntinens; une belle espèce abonde dans les Alpes.

Le Rosage pontique [1], que Tournefort rapporta des environs de Trébizonde, est un des plus communément cultivés dans nos jardins.

1 *R. ponticum.*

**AZALÉE.** *Azalea.* Calice quinquéfide; corolle infundibuliforme, irrégulière; cinq étamines saillantes, à filets arqués; anthères s'ouvrant par deux pores. Capsule quinquévalve.

Ce nom est dérivé de αζαλευς, aride; il indique les lieux que préfèrent les azalées. Celles-ci sont des végétaux ligneux, décorés de belles fleurs; on en rencontre dans les deux continens.

L'Azalée pontique [1], qui porte des fleurs jaunes et exhale une odeur suave, est cultivée dans nos jardins, ainsi que quelques autres espèces. Cette azalée croît sur les rivages de la Mer-Noire, principalement dans la Colchide et près de Trébizonde. Xénophon rapporte que, lorsque l'armée des dix mille campait près de cette ville, les soldats ayant mangé du miel récolté dans ses environs, éprouvèrent des symptômes d'empoisonnement, des vomissemens, du délire, et qu'alors on voyait la terre jonchée de corps comme après une défaite, mais aucun n'en mourut. Dioscoride et Pline disent que le miel d'Héraclée produit la folie, et ce dernier regarde ces accidens comme étant dus aux fleurs de *rhododendrum* que dépècent les abeilles. Tournefort, en parcourant les environs de Trébizonde, reconnut qu'ils étaient jonchés d'une abondance d'azalée pontique et de rosages, et prêta à ces plantes l'accident des soldats de Xénophon. Dans le pays, on conserve la tradition que le miel qui provient des abeilles qui se nourrissent de ces plantes est vénéneux.

**RHODORA.** *Rhodora.* Corolle bilabiée, décandre; anthères s'ouvrant par un pore terminal. Capsule à cinq loges.

La Rhodora du Canada [2], arbuste à fleurs roses, dont le

1 *A. pontica.* 2 *R. canadensis.*

nom générique provient de ροδον, rose, et indique l'odeur qu'elle exhale, est l'unique espèce.

**LÉDON.** *Ledum.* Corolle à lobes très-profonds, pétaliformes; dix étamines, rarement cinq. Capsule polysperme, déhiscente de la base au sommet.

Le Lédon à larges feuilles [1], qui est originaire de l'Amérique du nord, est aussi appelé Thé de Labrador, parce que l'on substitue parfois ses feuilles à celles de la plante chinoise.

**MENZIÉSIE.** *Menziesia.* Corolle en grelot, quadridentée, octandre. Capsule quadriloculaire.

C'est au botaniste écossais A. Mensies que ce genre est dédié. Les menziésies habitent en même tems l'Amérique du nord et l'Europe.

**ITÉE.** *Itea.* Corolle à lobes linéaires, très-profonds; cinq étamines. Capsule biloculaire.

C'est de ιτεα, saule, qu'est dérivée cette dénomination.

L'Itée de Virginie [2] est un arbrisseau actuellement introduit dans nos jardins. Plusieurs naturalistes l'ont élagué de la famille des Rhodoracées.

*** *Polypétales arithmandres.*

## FAMILLE DES TÉREBINTHACÉES.

Calice monosépale; corolle polypétale, insérée à la base du calice, rarement nulle; étamines en nombre

1 *L. latifolium.* 2 *I. virginica.*

égal, ou double des pétales. Drupe, baie ou capsule uni ou multiloculaire.

Les végétaux de cette famille sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes.

**SUMAC.** *Rhus.* Corolle pentapétale, pentandre. Drupe sphérique, monosperme.

*Rhus* vient de ῥοδον, rouge, et indique la couleur des fruits de quelques espèces.

Le Sumac vénéneux [1], qui croît dans l'Amérique du nord, est un des végétaux les plus délétères que l'on connaisse.

Le Sumac copal, qui habite l'Amérique, et le Sumac vernis, qui vient aussi dans ce pays et au Japon, fournissent des résines qui entrent dans la confection des vernis, tandis que le Sumac des corroyeurs sert au tannage.

**COMOCLADE.** *Comocladia.* Corolle tripétale, triandre. Drupe recourbé.

Ce groupe, dont le nom est formé de κομη, chevelure, et de κλαδος, rameau, ne contient que des végétaux indigènes de l'Amérique.

**AMYRIS.** *Amyris.* Calice quadridenté; corolle tétrapétale, octandre. Drupe monosperme.

Par ce nom, qui est dérivé de μυρο, je coule, on a voulu indiquer les produits résineux que donnent plusieurs de ces végétaux.

L'Amyris élémifère [2], qui croît en Éthiopie, passe pour être l'arbre qui fournissait la Résine élémi des anciens.

**ANACARDIER.** *Anacardium.* Corolle pentapé-

1 *R. toxicodendron.* 2 *A. elemifera.*

tale, pentandre. Noix cordiforme sur un réceptacle charnu.

Ce genre est voisin de l'acajou; son nom, qui provient de ανα, avec, et de καρδια, cœur, indique la forme de ses noix. Les anacardiers sont originaires de l'Inde, et l'on mange leurs fruits dans ce pays.

**MANGUIER.** *Mangifera.* Corolle pentapétale, pentandre. Drupe oblong, subréniforme.

Les manguiers habitent l'Inde; leurs fruits ont une saveur délicieuse, et on les mange diversement apprêtés.

**CAMÉLÉE.** *Cneorum.* Calice tridenté; corolle tripétale, triandre. Capsule tricoque, triloculaire.

Les camélées ne comptent que deux espèces, dont une croît dans la France méridionale.

**MOLLÉ.** *Schinus.* Fleurs dioïques. Mâles en chatons, à corolle pentapétale, décandre. Baie triloculaire, trisperme.

Ce genre ne contient que deux espèces exotiques à l'Europe.

**PISTACHIER.** *Pistacia.* Fleurs dioïques. Mâles en chatons; corolle nulle, cinq étamines. Drupe ovoïde.

Les pistachiers sont des arbres ou des arbrisseaux plus ou moins résineux, qui croissent principalement en Europe, et dont les amandes sont comestibles et oléagineuses.

Le Pistachier lentisque [1], qui habite la Provence et le

1 *P. lentiscus.*

Levant, ainsi que l'Afrique, fournit la résine nommée Mastic; le Pistachier térébinthe, la Térébenthine de Chio, et le Pistachier vulgaire, les fruits que l'on nomme chez nous pistaches.

**MONBIN.** *Spondias.* Corolle pentapétale, décandre. Drupe ovoïde, à noix pentagone, quinquéloculaire.

Les monbins habitent l'Asie et l'Amérique. Les fruits de plusieurs espèces sont bons à manger.

**AILANTE.** *Ailantus.* Fleurs ordinairement monoïques, à cinq pétales roulés à la base. Trois à six capsules aplaties, membraneuses, monospermes.

Les ailantes ont une dénomination d'origine indienne; ils habitent l'Asie.

**BRUCÉE.** *Brucea.* Fleurs dioïques. Mâles: corolle tétrapétale, tétrandre. Quatre capsules monospermes.

C'est au voyageur écossais J. Bruce que ce genre a été dédié; il ne contient qu'une plante de l'Abyssinie.

**PTÉLÉE.** *Ptelea.* Corolle tétra ou pentapétale. Capsule largement ailée, biloculaire.

On ne connaît qu'une seule espèce dans ce genre; elle habite l'Amérique septentrionale.

**CARAMBOLIER.** *Averrhoa.* Corolle pentapétale, dix étamines submonadelphes. Baie pentagone, à cinq loges dispermes.

Ce genre, dédié au médecin arabe Averrhoës, est composé

de végétaux qui croissent dans l'Inde, et dont les fruits sont édules.

**NOYER.** *Juglans.* Fleurs monoïques. Les mâles en chatons, formés de cinq à sept écailles, quinze à vingt étamines. Femelles solitaires; corolle quadrilobée. Drupe à noyau sillonné, bivalve.

Ce nom est une syncope de *Jovis glans,* gland divin, qui est celui que les Latins donnaient aux fruits du noyer, à cause de leur excellence.

Le Noyer vulgaire [1] est, depuis long-tems, cultivé en France, où il s'est acclimaté.

## FAMILLE DES RHAMNÉES.

Calice monopétale, quadri ou quinquédenté; corolle tétra ou pentapétale, rarement nulle; étamines en nombre égal aux pétales. Baie, nuculaine ou capsule, ordinairement à plusieurs loges monospermes.

Les rhamnées sont des arbres, des arbustes ou des arbrisseaux à feuilles simples, stipulées, et ordinairement alternes.

**STAPHYLIER.** *Staphylea.* Corolle pentapétale. Deux ou trois capsules vésiculeuses.

Les staphyliers portent un nom qui est dérivé de σταφυλη, grappe de raisin. Un de ces végétaux habite la France.

**FUSAIN.** *Evonymus.* Corolle tétra ou pentapétale, tétrandre ou pentandre; stigmate unique. Capsule

1 *J. regia.*

tétra ou pentagone, quadri ou quinquévalve, quadri ou quinquéloculaire; semences arillées.

Cette dénomination est formée de *ευς*, bon, et de *ονομα*, nom. Les fusains sont des arbustes qui habitent l'hémisphère boréal.

Le Fusain d'Europe [1], qui croît dans nos forêts, sert pour esquisser les dessins et pour fabriquer la poudre à canon.

**CÉLASTRE.** *Celastrus.* Corolle pentapétale. Capsule ovoïde, trivalve, triloculaire.

Ce groupe contient environ vingt espèces, qui toutes sont exotiques à l'Europe.

**RUBENTIE.** *Rubentia.* Corolle à cinq pétales à onglet large. Drupe oliviforme à noyau biloculaire.

On ne connaît qu'une seule rubentie; elle est originaire de Madagascar.

**CASSINE.** *Cassine.* Corolle à cinq pétales réunis à la base. Baie triloculaire.

Ces végétaux portent le nom qu'on leur donne en Amérique. Tous sont exotiques à l'Europe.

**HOUX.** *Ilex.* Corolle à quatre pétales réunis; quatre étamines; quatre stigmates sessiles. Baie sphérique, quadriloculaire, tétrasperme.

*Ilex* provient du mot celtique *ec*, qui signifie pointe. Les houx sont répandus sur presque toute la surface du globe.

Le Houx commun [2], qui croît en Europe, est parfois employé pour les ouvrages de tour et de marqueterie; il servait anciennement en médecine.

1 *E. europæus.* 2 *I. aquifolium.*

**PRINOS.** *Prinos.* Corolle à six lobes ; six étamines. Baie à six loges.

Les prinos sont presque tous indigènes de l'Amérique du nord. Quelques botanistes les ont reportés dans une autre famille.

**AUCUBE.** *Aucuba.* Fleurs monoïques. Mâles tétrapétales. Baie uniloculaire.

On ne connaît qu'une seule espèce d'aucube ; elle est originaire du Japon.

**CONDALIE.** *Condalia.* Calice quinquélobé ; corolle nulle ; cinq étamines. Drupe monosperme.

Ce genre, dédié au médecin espagnol A. Condal, ne contient qu'une espèce qui est indigène du Chili.

**NERPRUN.** *Rhamnus.* Fleurs hermaphrodites ou unisexes. Corolle tétra ou pentapétale, tétrandre ou pentandre, monostyle ; deux à quatre stigmates. Baie à deux à quatre loges.

L'étymologie de ce nom est obscure. Les nerpruns sont des arbrisseaux épineux ou inermes, et indigènes ou exotiques.

Le Nerprun cathartique [1], qui est dioïque, habite nos forêts ; ses baies sont purgatives ; c'est avec leur pulpe que l'on fabrique le vert de vessie.

Le Nerprun des teinturiers [2], qui croît dans la France méridionale, offre des fruits que l'on emploie pour teindre en jaune, ou pour fabriquer le stil de grain ; ils sont connus dans le commerce sous le nom de Graines d'Avignon.

1 *R. catharticus.* 2 *R. infectorius.*

**JUJUBIER.** *Ziziphus.* Corolle pentapétale. Drupe charnu, à noyau biloculaire.

Le jujubier est appelé *zizouf* en Arabie : c'est de ce mot qu'est provenue cette dénomination générique.

Le Jujubier commun [1] est un grand arbrisseau épineux, qui est indigène de la Syrie, de l'Egypte et de la Barbarie. M. Poiret dit qu'il était si commun près de l'antique Hippone, que les ruines de cette cité sont encore appelées par les Arabes *baled-el-unied*, ce qui signifie la Ville des jujubiers; mais aujourd'hui ce végétal est devenu rare dans la contrée. Selon Pline, il a été introduit en Italie par Sextus-Papirius; il s'est naturalisé dans ce pays aussi bien qu'en Espagne et dans le midi de la France. Les fruits du jujubier, qui se servent sur les tables se mangent crus; ils ont un goût qui n'a rien d'agréable; on les emploie en médecine dans les préparations pectorales.

Le Jujubier des lotophages [2], est un arbrisseau à rameaux tortueux et chargés d'épines; ses fruits sont globuleux, et leur chair est d'une saveur agréable. M. Poiret l'a rencontré fréquemment sur les côtes de la Barbarie, surtout dans les parages de Tunis, et particulièrement dans l'île de Zerbi, qui était habitée par les Lotophages.

Homère a donné une grande célébrité à ce végétal; c'est lui qu'il désigne sous le nom de Lotos, et dont les fruits, qui nourrissaient les Lotophages, passaient pour être si délicieux qu'ils faisaient oublier aux étrangers le souvenir de leur patrie.

Déjà Clusius, J. Bauhin, Shaw et Linnée avaient soupçonné ou admis que celui-ci n'était qu'une espèce de jujubier; mais il était réservé à Desfontaines, qui avait exploré le pays habité par ces anciens peuples, de nous éclairer sur ce sujet. D'après lui, on regarde aujourd'hui comme certain que cet arbrisseau est bien le *lotus* des anciens : un passage dans lequel Polybe,

1 *Z. vulgaris.* 2 *Z. lotus.* Ency.

qui a vu ce végétal, le décrit avec détail, ne laisse nul doute à cet égard, et d'ailleurs le botaniste français n'a trouvé aucune plante qui puisse être confondue avec lui sur le territoire que lui assignent les auteurs. Polybe donne aussi des détails sur la conservation du fruit du *lotus;* il rapporte que les Lotophages le cueillaient et le renfermaient dans des vases dans lesquels ils se contentaient de le broyer pour le manger; ainsi apprêté, sa saveur était analogue à celle de la figue ou des dattes. On en faisait aussi une sorte de vin.

Le prestige de la poésie a disparu; les voyageurs ne sont plus séduits par les fruits de ce jujubier, qui captivaient tellement les compagnons d'Ulysse qu'il fallut les arracher violemment à la terre sur laquelle il croissait, mais les tems n'ont point diminué de l'importance de ce végétal; ses drupes sont recueillis avec soin et approvisionnent les marchés du royaume de Tunis, et, comme autrefois, les hommes en font leur nourriture, les donnent aux bestiaux et en composent une boisson.

**PALIURE.** *Paliurus.* Corolle pentapétale. Drupe sec, bordé d'une membrane.

Ces végétaux portent le nom d'une ville d'Afrique; ils habitent l'Europe et l'Amérique.

**ÉLÉODENDRON.** *Elœodendrum.* Calice pentaphylle; corolle pentapétale. Drupe sec, à noyau bi ou triloculaire.

Ces végétaux, dont le nom est dérivé de ελαια, olivier, et de δενδρον, arbre, habitent la Nouvelle-Hollande, l'Afrique et la Sicile.

**POMADÉRIE.** *Pomaderis.* Corolle pentapétale

ou nulle ; cinq étamines. Capsule tricoque, fermée intérieurement par une membrane.

On ne connaît que deux pomadéries ; elles sont originaires de la Nouvelle-Hollande.

**HOVÉNIE.** *Hovenia.* Corolle pentapétale, enveloppant les étamines. Capsule triloculaire, entourée par le calice.

L'Hovénie douce [1], qui croît au Japon, porte des pédoncules qui deviennent charnus et rougeâtres, et qui sont un aliment recherché par les habitans de cette île.

**CÉANOTHE.** *Ceanothus.* Calice à divisions roulées en dedans ; cinq pétales à sommet creusé. Capsule tricoque.

Les céanothes sont tous des végétaux exotiques à l'Europe.

**PHYLICE.** *Phylica.* Fleurs capitées ou en épis. Calice velu ; cinq pétales squammiformes ; stigmate unique. Capsule tricoque.

Les phylices sont presque toutes naturelles au cap de Bonne-Espérance.

**BRUNIE.** *Brunia.* Fleurs capitées, sur un réceptacle commun. Corolle pentapétale. Capsule.

Ces végétaux ont été dédiés au voyageur hollandais Lebrun ; ils sont presque tous indigènes du Cap de Bonne-Espérance.

1 *H. dulcis.*

**GOUANIE.** *Gouania.* Calice offrant cinq appendices internes ; cinq pétales squammiformes. Fruit triloculaire, trisperme.

Ce genre est dédié au naturaliste Gouan ; il ne contient que des végétaux exotiques.

**PITTOSPORE.** *Pittosporum.* Cinq pétales connivens en tubes ; cinq étamines. Capsule uniloculaire, bivalve, polysperme.

Ce mot est formé de πιττα, résine, et de σπορος, semence. Les pittospores sont des végétaux indigènes de l'Asie, de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande. On en a fait le type d'une famille spéciale.

## FAMILLE DES LYTHRÉES.

Calice monosépale, tubuleux ou campanulé ; corolle de quatre ou six pétales attachés au sommet du calice, ou nulle ; ordinairement six ou douze étamines ; un style. Capsule mince, ordinairement à deux ou à quatre loges.

Les lythrées sont herbacées ou sous-ligneuses ; leurs feuilles sont simples, alternes ou opposées, sans stipules. Leur capsule paraît souvent uniloculaire à cause de la destruction de ses cloisons, qui sont extrêmement minces ; mais elle ne l'est cependant pas originairement.

**LAGERSTROEMIE.** *Lagerstroemia.* Calice campanulé ; corolle à six pétales ondulés, à onglet

filiforme ; étamines nombreuses. Capsule à six valves, six loges.

C'est à M. Lagerstroem, naturaliste suédois, que ce groupe a été dédié. Il se compose d'arbrisseaux pour la plupart originaires des Indes orientales.

**HENNÉ.** *Lawsonia.* Calice quadrifide ; corolle tétrapétale, octandre. Capsule quadriloculaire.

C'est à la mémoire de W. Lawson, cultivateur anglais, que ce genre a été dédié.

Le Henné oriental [1], qui habite l'Egypte, la Perse, l'Inde et l'Amérique, paraît être l'*acopher* de l'Ecriture. Les Grecs le désignaient sous le nom de κυπρος, parce qu'il provenait de Chypre. Les Arabes nomment cet arbrisseau *al henneh*. Dès la plus haute antiquité, ses feuilles servaient aux Hébreux et aux Egyptiens pour teindre les étoffes en jaune-brun, ce qui se pratique encore aujourd'hui parmi les Maures et les Arabes. A cette époque aussi, les Egyptiennes fesaient déjà usage du suc de ces organes pour se colorer les ongles, ainsi que le révèle l'inspection des momies. Les femmes Arabes ont même conservé cette coutume qui, parmi elles, est une marque de dignité interdite aux esclaves, et dont elles s'abstiennent seulement pendant les jours de deuil. Ces femmes et quelques Chinoises d'Amboine se servent aussi de ces feuilles pour se teindre les cheveux, tandis que l'Arabe peint avec elle la crinière et les sabots de son coursier. Berthollet a constaté, en Egypte, que le principe colorant de cette plante pouvait diversement se nuancer par l'alun et le sulfate de fer, et devenir pour nous un excellent ingrédient tinctorial.

Le henné est employé dans l'Inde, la Turquie et l'Egypte contre diverses maladies cutanées. Belon dit que ce dernier pays en expédiait de son tems à Constantinople, et que ce

1 *L. inermis.*

commerce donnait un revenu considérable au pacha. Les fleurs de ce végétal exhalent une odeur hircine qui plaît aux femmes de l'Orient. Olivier dit qu'elles aiment à s'en orner dans les cérémonies religieuses, et qu'elles se parfument et font leur toilette avec une eau distillée que l'on en confectionne.

**SALICAIRE.** *Lythrum.* Calice tubuleux, à six à douze dents; corolle de six pétales égaux; ordinairement six à douze étamines. Capsule biloculaire, polysperme.

C'est de λυθρον, sang caillé, que provient cette dénomination qui indique la couleur rouge des fleurs de l'espèce commune; le nom français fait allusion à ses feuilles qui ressemblent à celles du saule, arbre près duquel elle se plaît particulièrement. Les salicaires sont des végétaux herbacés ou sous-ligneux; plusieurs viennent en Europe.

La Salicaire commune [1] abonde dans les prairies humides de la France. On a conseillé ses feuilles dans l'hémoptysie, et Dehaen et Stœrck les ont vantées contre les diarrhées. En Irlande, elles sont un remède vulgaire pour cette dernière maladie.

**NÉSÉE.** *Nesea.* Calice campanulé à dix à douze dents; corolle penta ou hexapétale; dix à douze étamines. Capsule membraneuse tri ou quadrivalve, tri ou quadriloculaire.

Les nésées sont des plantes herbacées ou ligneuses indigènes de l'Amérique.

**CUPHÉE.** *Cuphea.* Calice tubuleux, offrant une gibbosité; corolle irrégulière, hexapétale; douze

1 *L. salicaria.*

étamines. Fruit membraneux, ordinairement uniloculaire.

Les cuphées sont des végétaux ligneux ou herbacés, ordinairement visqueux, et originaires de l'Amérique équatoriale.

**PÉPLIDE**. *Peplis*. Calice campanulé à six lobes colorés; corolle hexapétale rudimentaire ou nulle; six étamines. Capsule biloculaire.

Ce nom est celui que les Grecs donnaient au pourpier; on l'a imposé aux péplides à cause de leur ressemblance avec ce végétal. Les espèces de ce genre croissent en Europe et en Afrique.

## FAMILLE DES PORTULACÉES.

Calice à deux sépales soudés ou quinquélobé; corolle pentapétale, monopétale ou nulle, ordinairement pentandre; style simple; trois à cinq stigmates. Capsule uniloculaire, trivalve, ou pyxide, ordinairement polysperme.

Les portulacées sont des végétaux herbacés ou sous-frutescens, dont les feuilles sont simples, charnues, et ordinairement opposées.

**POURPIER**. *Portulaca*. Corolle pentapétale; douze étamines; cinq stigmates. Pyxide.

L'étymologie de ce genre est obscure; d'après Linnée, elle ferait allusion à la propriété laxative du pourpier et proviendrait de *portula*, petite porte. Ces végétaux habitent les contrées chaudes des deux mondes.

Le Pourpier édule [1], qui est originaire de l'Inde, s'est naturalisé en France, où il est cultivé comme plante alimentaire.

**TALINE.** *Talinum.* Corolle pentapétale; douze étamines. Capsule trivalve.

Les talines sont herbacées ou suffrutescentes et portent des feuilles alternes. Elles habitent les deux Amériques.

**MONTIE.** *Montia.* Corolle monopétale à cinq divisions, dont trois plus petites; trois ou cinq étamines. Capsule turbinée, trivalve.

La Montie des fontaines [2], qui habite l'Europe, est l'unique espèce de ce genre qui est dédié à J. Monti, professeur d'histoire naturelle bolonais.

**TÉLÈPHE.** *Telephium.* Calice quinquélobé; corolle pentapétale, pentandre. Capsule trigone, trivalve, subtriloculaire.

Ce genre est dédié à Télèphe, roi de Mysie, dont Achille guérit les blessures avec une plante appelée *telephium* par les anciens. Les végétaux que nous nommons ainsi croissent en Europe et en Afrique.

**TRIANTHÈME.** *Trianthema.* Calice quinquélobé, coloré; corolle nulle; cinq à dix étamines. Ordinairement pyxide.

Ces végétaux, dont l'appellation est dérivée de τρεις, trois, et de ανθος, fleur, sont indigènes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

1 *P. oleracea.* 2 *M. fontana.*

**PORTULACAIRE.** *Portulacaria.* Corolle pentapétale, pentandre. Fruit triquètre, ailé, monosperme.

La Portulacaire d'Afrique [1], dont le nom générique indique l'affinité avec le pourpier, est l'unique espèce.

**CLAYTONIE.** *Claytonia.* Corolle monopétale, campanulée, pentandre. Capsule trivalve, trisperme.

C'est au botaniste anglais J. Clayton que ces végétaux ont été dédiés. Ils sont herbacés et exotiques.

La Claytonie de Cuba [2] est alimentaire dans l'île dont elle porte le nom.

**TAMARISC.** *Tamarix.* Corolle tétra ou pentapétale, tétrandre ou pentandre ; trois stigmates. Capsule triangulaire, trivalve, polysperme; graines aigrettées.

Ces végétaux portent le nom d'un peuple qui habitait le revers des Pyrénées, et sur le territoire duquel il s'en trouvait en abondance. Ils sont herbacés ou ligneux et habitent principalement les contrées chaudes ou tempérées de l'ancien continent. On en a fait le type d'une nouvelle famille.

## FAMILLE DES CRASSULÉES.

Calice divisé profondément; corolle polypétale ou monopétale; étamines en nombre égal ou double des pétales ou des lobes ; trois à douze pistils,

1 *P. afra.* 2 *C. cubensis.*

ayant ordinairement à leur base une glande nectariforme. Capsules uniloculaires, polyspermes, en nombre égal aux pistils.

Cette famille est composée de plantes herbacées ou suffrutescentes, à feuilles ordinairement charnues.

**TILLÉE.** *Tillæa.* Calice triphylle; corolle tripétale, triandre. Trois capsules dispermes, étranglées au milieu.

C'est au botaniste M.-A. Tilli, né en Italie, que ces plantes ont été dédiées. Elles croissent dans les lieux humides, et habitent la Nouvelle-Hollande, l'Amérique et l'Europe.

**BULLIARDE.** *Bulliarda.* Calice quadrilobé; corolle tétrapétale, tétrandre, tétrastyle.

C'est au botaniste français Bulliard que l'on a dédié ce genre, qui a été créé pour une espèce qui croît près de Paris.

**CRASSULE.** *Crassula.* Calice quinquélobé; corolle pentapétale ou monopétale, pentandre, pentastyle.

Les crassules, ainsi que l'indique leur nom, sont des plantes grasses ou à tiges et à feuilles charnues. Plusieurs sont indigènes de l'Europe.

**COTYLET.** *Cotyledon.* Corolle monopétale, campanulée ou tubuleuse, quinquélobée, décandre, pentastyle.

Ce nom fait allusion à la forme creuse des feuilles de quelques cotylets; il provient de κοτυλη, écuelle. Ces plantes sont herbacées ou ligneuses et habitent principalement l'Afrique.

**KALANCOÉ**. *Kalancoe*. Calice quadrilobé; corolle monopétale, infundibuliforme, quadrilobée, octandre, tétrastyle.

Les végétaux qui portent ce nom chinois sont des arbrisseaux ou des herbes grasses indigènes de l'Inde et de l'Afrique.

**SÉDON**. *Sedum*. Calice quinquélobé; corolle pentapétale, décandre, pentastyle.

Cette appellation provient de *sedere*, s'asseoir, parce que plusieurs sédons sont immédiatement implantés sur les pierres. Ces végétaux habitent particulièrement les climats chauds; quelques uns croissent en France.

Le Sédon âcre [1] est dans ce cas; on le trouve sur les murs; contrairement aux autres plantes de cette famille, ses organes contiennent un suc âcre dont l'activité suffit pour faire périr des chiens, ainsi qu'Orfila l'a démontré. Cependant, cela n'empêche point que ce sédon ne soit un médicament vulgaire que les Suédois, à ce que dit Linnée, s'administrent contre la fièvre et le scorbut. Divers médecins du Nord assurent en avoir obtenu du succès dans cette dernière maladie. Depuis longtems cette crassulée passe en Allemagne pour être d'une grande efficacité contre l'épilepsie, mais, malgré les assertions favorables de quelques praticiens de notre pays, la confiance que l'on avait en elle s'est considérablement affaiblie depuis qu'elle a échoué complètement dans les essais tentés par M. Esquirol. On l'a aussi vantée récemment contre le cancer.

Le Sédon orpin [2], qui croît également en Europe, offre des feuilles charnues que M. Decandolle dit être alimentaires dans certains pays. On s'en sert surtout pour la guérison des brulûres, des blessures, des hémorrhoïdes et des cors aux

1 *S. acre.* 2 *S. telephium.*

pieds ; elles contribuent à cette dernière en agissant mécaniquement.

**RHODIOLE**. *Rhodiola.* Fleurs dioïques. Calice quadrilobé; corolle tétrapétale, octandre, tétrastyle.

Le Rhodiole rose [1], plante de l'Europe méridionale, est la seule espèce ; son nom provient de ῥοδον, rose, et indique l'odeur qu'exhale sa racine.

**JOUBARBE**. *Sempervivum.* Calice à douze lobes ; corolle à douze pétales; douze à quarante étamines. Douze capsules.

Les joubarbes ont des feuilles charnues, et qui sont toujours vertes, ce que l'on a voulu exprimer par leur appellation générique ; elles habitent l'Afrique méridionale et l'Europe.

La Joubarbe des toits [2] croît sur les vieux murs et les toîtures de nos habitations de campagne. Anciennement on administrait son suc dans les fièvres bilieuses et la dysenterie ; cette plante est aussi un remède populaire pour les cors aux pieds, et dans certaines campagnes on l'environne de soins parce que l'on croît qu'elle préserve les habitations contre les maléfices.

**PENTHORE**. *Penthorum.* Calice à cinq ou dix divisions ; corolle à cinq pétales linéaires ; dix étamines. Cinq carpelles stellés.

Cette dénomination indique les cinq angles que présente l'ensemble des carpelles ; elle provient de πεντε, cinq, et de ορος, bornes. On ne connaît qu'une penthore ; elle est originaire de la Virginie.

1 *R. rosea* 2 *S. tectorum.*

## FAMILLE DES SAXIFRAGES.

Calice quadri ou quinquélobé ; corolle tétra ou pentapétale, rarement nulle ; étamines en nombre égal ou double des pétales ; deux styles. Capsule bivalve, uni ou biloculaire, polysperme.

Les saxifragées sont ordinairement herbacées ; leurs feuilles sont alternes, simples ou composées, et quelquefois un peu charnues.

**HEUCHÈRE**. *Heuchera*. Calice campanulé ; corolle à cinq pétales lancéolés, pentandre. Capsule bicorne.

Ce genre, qui est dédié au botaniste allemand H. Heucher, est composé d'espèces qui habitent l'Amérique septentrionale.

**SAXIFRAGE**. *Saxifraga*. Calice campanulé, quinquéfide ; corolle pentapétale, décandre. Capsule à deux pointes recourbées, uniloculaire.

Les saxifages croissant ordinairement sur les pierres, on en a conclu qu'elles étaient salutaires pour dissoudre les calculs vésicaux ; voilà l'origine de leur dénomination qui est formée de *saxum-frango*, je romps la pierre. Ces végétaux sont pour la plupart originaires des hautes montagnes du globe, surtout des Alpes et des Pyrénées.

La Saxifage pyramidale [1] qui tapisse les Alpes, est cultivée pour décorer les jardins.

**TIARELLE**. *Tiarella*. Calice profondément quin-

[1] *S. pyramidalis*.

quélobé; corolle pentapétale, décandre. Capsule oblongue, uniloculaire, à valves subplanes, inégales.

Ces végétaux sont ainsi appelés à cause de la forme de leur fruit, qui est analogue à une petite tiare; ils habitent l'Amérique du nord.

**MITELLE.** *Mitella.* Calice quinquédenté; cinq pétales finement laciniés; dix étamines. Capsule uniloculaire.

La ressemblance du fruit de ces saxifragées avec une petite mitre, a déterminé cette appellation. Ces végétaux proviennent tous de l'Amérique septentrionale.

**DORINE.** *Chrysosplenium.* Calice à quatre ou cinq lobes inégaux, colorés; corolle nulle; huit ou dix étamines. Capsule bivalve, bicorne, uniloculaire.

C'est de χρυσος, or, et de σπλην, rate, qu'est dérivé ce nom par lequel on a voulu indiquer que ces plantes étaient précieuses pour le traitement des maladies de la rate. Les dorines habitent les lieux humides de l'Europe.

**MOSCATELLINE.** *Adoxa.* Calice quadri ou quinquélobé; corolle nulle; huit ou dix étamines; quatre ou cinq styles. Baie à quatre ou cinq loges monospermes.

La Moscatelline printanière [1], petite plante dont le nom générique, dérivé de α, sans, et de δοξα, éclat, indique la modeste apparence, compose seule ce genre que l'on devra

1 *A. moschatellina.*

extraire des saxifrages dont il ne réunit nullement les caractères. La moscatelline, appelée ainsi à cause de l'odeur du musc qu'exhalent ses fleurs, croît en France.

**HYDRANGÉE.** *Hydrangea.* Calice quinquédenté; corolle pentapétale, décandre. Capsule bicorne, couronnée par le calice.

Ce nom est formé de υδρος, eau, et de αγγειον, vase. A l'exception d'une seule espèce, ces plantes habitent l'Amérique du nord.

L'hortensia [1], dont Commerson fit un genre qu'il dédia à Hortense Lepaute, femme d'un horloger de ses amis, est rangé dans ce groupe par Smith. Cet arbuste présente deux sortes de fleurs; la plupart sont stériles et formées de lobes pétaliformes, que l'on a considérés comme un calice, mais que Decandolle croît n'être que des bractées, et à la partie centrale desquelles on découvre des fleurs rudimentaires, dont ces bractées paraissent s'être appropriées les sucs nutritifs et avoir paralysé le développement. On rencontre en outre des fleurs complètes à la bifurcation des pédoncules.

L'hortensia croît à la Chine et au Japon; il n'est parvenu que depuis peu de tems en France; précédemment on le cultivait à l'Ile-de-France. Il forme actuellement un des plus riches ornemens de nos salons. Les Chinois ont souvent représenté ses fleurs sur leurs toiles et leurs papiers peints.

## FAMILLE DES PARONYCHIÉES.

Calice monosépale, quinquélobé, ou à cinq sépales cohérens intérieurement; corolle à cinq pétales, souvent très-petits ou nuls; ordinairement

[1] *H. hortensis.*

cinq étamines insérées sur le calice, et dont quelques unes sont stériles. Capsule déhiscente ou indéhiscente, monosperme ou polysperme; périsperme farineux.

Les végétaux de cette famille sont herbacés ou sousfrutescens; ils portent des feuilles opposées et munies ou non de stipules.

**LŒFFLINGIE.** *Lœfflingia.* Calice à divisions bidentées; corolle pentapétale, triandre. Capsule uniloculaire, trivalve, polysperme.

Ce groupe a été consacré à la mémoire de J. Lœffling, botaniste voyageur, élève de Linnée; il ne contient qu'un fort petit nombre d'espèces indigènes de l'Europe.

**SCLÉRANTHE.** *Scleranthus.* Calice tubuleux, quinquélobé, renflé inférieurement; corolle nulle; cinq ou dix étamines. Capsule monosperme.

Ce nom provient de σκληρος, dur, et de ανθος, fleur; il indique la densité des petites fleurs des scléranthes. Ces végétaux habitent l'Europe et la Nouvelle-Hollande.

**POLLICHIE.** *Pollichia.* Calice quinquédenté, devenant bacciforme; corolle nulle; une étamine.

La Pollichie champêtre [1], qui croît au Cap, est la seule espèce de ce genre, qui a été consacré à J. Pollich, botaniste allemand.

**PARONIQUE.** *Paronychia.* Calice monosépale,

1 *P. campestris.*

turbiné; corolle nulle; cinq étamines avec un appendice linéaire entre chaque; un style. Capsule monosperme, quinquévalve.

Cette dénomination est dérivée de παρονυχία, panaris, et elle indique la confiance que le Grecs avaient en ces plantes pour la guérison de cette maladie, contre laquelle Dioscoride les vante encore beaucoup. La France possède plusieurs paronyques.

**HERNIAIRE.** *Herniaria.* Calice quinquéfide; cinq pétales filiformes; cinq étamines. Capsule monosperme, indéhiscente; semence réniforme.

L'ignorance a fait croire que ces végétaux étaient utiles contre les hernies, de là provient leur dénomination. Les Anglais les appellent *rupture wort*, ce qui indique qu'ils leur ont supposé la même propriété; ils croissent particulièrement aux environs de la Méditerranée.

**QUÉRIE.** *Queria.* Cinq sépales; corolle nulle; trois étamines; trois styles. Capsule trivalve, uniloculaire, monosperme.

La Quérie d'Espagne [1] est l'unique espèce de ce genre, qui est dédié à J. Quer, botaniste de ce pays.

**POLYCARPON.** *Polycarpon.* Cinq sépales soudés inférieurement, et à bords membraneux; cinq pétales échancrés; trois à cinq étamines. Capsule uniloculaire, trivalve, polysperme.

C'est de πολυ, beaucoup, et de καρπος, fruit, que pro-

1 *Q. hispanica.*

vient cette épithète générique, qui indique l'abondance de fruits que l'on rencontre sur ces petites plantes. Les polycarpons habitent l'Europe et l'Amérique.

**POLYCARPÉE**. *Polycarpea.* Cinq pétales échancrés; cinq étamines. Capsule trigone, uniloculaire, polysperme.

Les polycarpées ont un nom qui indique leurs rapports avec le genre précédent. La principale espèce habite le Pic de Ténériffe.

**CORRIGIOLE**. *Corrigiola.* Corolle à pétales égalant le calice; cinq étamines; trois stigmates. Capsule triquètre, trivalve, monosperme.

Cette dénomination est dérivée de *corrigia*, courroie. Ce genre, qui a été récemment intercalé dans les paronychiées, se compose d'espèces indigènes de la France et de l'Afrique.

## FAMILLE DES CARYOPHYLLÉES.

Calice monosépale ou polysépale; corolle tétra ou pentapétale, rarement nulle; onglets généralement très-longs; cinq ou dix étamines ordinairement; deux, trois ou cinq styles subulés. Capsule mono, tri ou quinquéloculaire; embryon recourbé.

Les caryophyllées offrent en général des tiges herbacées et articulées; elles portent des feuilles opposées, rarement verticillées; leurs fleurs sont ordinairement hermaphrodites et rouges ou blanches; on voit parfois sur chacun de leurs pétales un petit appendice denté, qui est d'une moindre importance

dans les caractéristiques des genres qu'on ne l'avait précédemment pensé.

**GYPSOPHILE.** *Gypsophila.* Calice campanulé; corolle pentapétale, décandre, distyle. Capsule quinquévalve, uniloculaire.

Cette dénomination, formée de γυψος, gypse, mur, et de φιλος, ami, indique les lieux où se plaisent ces plantes. Les gypsophiles ont un port élégant; leurs feuilles sont connées et leurs fleurs ordinairement en panicules; elles habitent particulièrement l'Europe.

**SAPONAIRE.** *Saponaria.* Calicule nul; calice tubuleux, quinquédenté; cinq pétales onguiculés, entiers; dix étamines; deux styles. Capsule quadrivalve, uniloculaire.

Cette dénomination, qui provient de *sapo*, savon, indique la propriété qu'ont ces plantes de rendre l'eau savonneuse. Les espèces de ce genre sont en général herbacées, et leurs fleurs sont roses, blanches ou jaunes; elles habitent l'Europe méridionale et l'Orient.

La Saponaire officinale [1], ou Savonnière, croît aux environs de Paris; sa racine contient un extractif mucilagineux qui fait mousser l'eau, et qui a été nommé Saponine par Bucholz, qui l'a étudié. Les anciens employaient cette plante en guise de savon pour déterger les étoffes qu'ils destinaient à la teinture; aussi est-ce à tort que Bosc lui refuse la propriété de blanchir le linge. Certains antiquaires croient reconnaître en elle le *struthium* d'Hippocrate.

Les médecins qui nous ont précédé ont accordé à cette caryophyllée les même vertus qu'au savon; ils pensaient qu'elle

1 *S. officinalis.*

était fondante, dépurative et sudorifique, ce qui la fit principalement administrer dans les engorgemens des viscères, dans la syphilis et les affections goutteuses rhumatismales, dernières maladies où Stalh et Bergius en ont particulièrement fait l'éloge.

**ŒILLET**. *Dianthus*. Calice cylindroïde, quinquédenté, caliculé; cinq pétales onguiculés, à limbe souvent denté; dix étamines; deux styles. Capsule oblongue, uniloculaire.

C'est à leur beauté que ces plantes doivent ce nom, qui signifie Fleur de Jupiter, Fleur de dieu, et est formé de Διος, Jupiter, et de ανθος, fleur; OEillet vient d'une tache comparée à un œil, que l'on voit sur les pétales de quelques espèces. Ce groupe est composé de végétaux à tiges articulées, et dont les feuilles sont opposées et les fleurs terminales; leur nombre s'élève à plus de cent vingt, dont plus de la moitié se trouve en Europe, principalement dans les régions méridionales; les autres habitent l'Afrique et l'Asie; une ou deux espèces seulement se rencontrent en Amérique.

L'OEillet giroflée [1], que J. Bauhin et Tournefort ont désigné par le nom latin de *caryophyllus*, à cause de son odeur de girofle, et que l'on appelle plus communément OEillet des fleuristes, est indigène de la France méridionale, ainsi que de l'Italie et de l'Espagne; il se plaît dans les lieux arides, sur les côtes crayeuses et sur les murs. Cette espèce, qui, à l'état sauvage, offre une corolle rouge plus ou moins foncée, est la souche de cette foule de variétés nuancées de toutes les couleurs que nous trouvons actuellement dans les jardins, et auxquelles les amateurs ont donné de si ridicules noms. On pense que Réné d'Anjou fut le premier qui cultiva cette plante, qu'il aimait particulièrement; le Grand-Condé lui prodiguait aussi des soins pendant sa détention à la Bastille, ce qui fit le sujet de quelques vers de mademoiselle de Scudéri.

1 *D. caryophyllus*.

Les œillets peuvent se multiplier de graines, de marcottes, de bouture et par la greffe. Le semis est fort long, puis il n'est praticable que pour les variétés simples ou semi-doubles, ou celles dont les étamines seules sont dégénérées, et dont on a fécondé artificiellement les stigmates. Les marcottes réussissent principalement à cause de la propension qu'ont les tiges noueuses à pousser des racines de leurs nœuds, endroits où s'arrêtent les fluides.

Naguère, on se servait en médecine d'un sirop préparé avec les pétales de l'œillet, et qui passait pour tonique et astringent; on l'administrait dans les fièvres ataxiques et pestilentielles; aujourd'hui les parfumeurs fixent l'arôme de ces organes, et les distillateurs en fabriquent un ratafia d'œillet.

**LYCHNIS.** *Lychnis.* Calice tubuleux, quinquédenté; cinq pétales onguiculés, ordinairement appendiculés; dix étamines; cinq styles. Capsule offrant une à cinq loges.

Lychnis provient de λυχνος, lampe, dénomination que les Grecs donnaient à une plante qui leur servait à confectionner des mèches, et que l'on croit être une agrostemme.

Le Lychnis croix de Jérusalem [1], qui est originaire du Japon, et dont les fleurs sont d'un beau rouge écarlate et parfois blanches, est cultivé fréquemment dans les jardins.

**AGROSTEMME.** *Agrostemma.* Calice à cinq dents linéaires; cinq pétales appendiculés; dix étamines; cinq stigmates. Capsule quinquévalve, uniloculaire.

*Agrostemma* vient de αγρος, champ, et στεμμα, couronne. Ces plantes sont herbacées et originaires de l'Europe.

L'Agrostemme coronaire [2], qui porte des fleurs pourpres et croît en Italie, est cultivée dans nos jardins.

1 *L. chalcedonica.* 2 *A. coronaria.*

**SILÉNÉ**. *Silene*. Calice cylindroïde ou renflé, denté; cinq pétales onguiculés, bifides, ordinairement appendiculés; dix étamines; trois styles. Capsule subtriloculaire, s'ouvrant par six dents.

Quelques silénés exsudent un suc visqueux : c'est de là qu'est venue l'idée de personnifier en eux le patron des ivrognes, si souvent couvert d'une bave bachique. Ce groupe, dans lequel, à l'exemple de Gaertner, les botanistes modernes comprennent plusieurs cucubales de Linnée, contient un fort grand nombre d'espèces qui, pour la plupart, habitent l'Europe. L'Asie, l'Afrique et l'Amérique en possèdent aussi.

**CUCUBALE.** *Cucubalus*. Calice campanulé, quinquédenté; cinq pétales linéaires, bifides. Fruit charnu, uniloculaire, indéhiscent.

Ce nom vient de κακος, mauvais, et de βολη, jet.

Le Cucubale baccifer [1], si remarquable par l'anomalie qu'offre son fruit, et qui croît en France, est l'unique espèce.

**VÉLÉZIE**. *Velezia*. Calice tubuleux, denté; cinq à six pétales à onglets filiformes; cinq ou six étamines. Capsule cylindrique, uniloculaire.

C'est à F. Velez, auteur espagnol, que ce genre a été dédié; il ne contient qu'une espèce qui habite l'Europe.

**ORTÉGIE.** *Ortegia*. Calice pentaphylle; corolle nulle; trois étamines; un style. Capsule trivalve, uniloculaire.

C'est à Gomez de Ortega, botaniste espagnol, que ce groupe

1 *C. baccifera*

a été dédié ; il est formé par deux plantes herbacées qui croissent en Italie et en Espagne.

**HOLOSTÉE.** *Holosteum.* Calice pentasépale ; cinq pétales bi ou tridentés ; cinq étamines ; trois styles. Capsule à six dents, uniloculaire.

Ce nom provient de ολος, tout, et de οστεον, os ; Pline dit que c'est par contraste que les Grecs l'imposèrent à cette petite plante molle et délicate.

L'Holostée ombellée [1], qui croît en France, est peut-être l'unique espèce.

**MOLLUGINE.** *Mollugo.* Calice pentaphylle, coloré ; corolle nulle ; trois à cinq étamines. Capsule trivalve, triloculaire.

Les mollugines sont des plantes herbacées, à fleurs solitaires ou en ombelles ; elles habitent particulièrement les climats équatoriaux.

**BUFFONE.** *Buffonia.* Calice quadriparti ; corolle tétrapétale, tétrandre, distyle. Capsule bivalve, uniloculaire, disperme.

En désignant ainsi de chétives plantes, on dit que Linnée a voulu se venger de Buffon, son détracteur. Ce genre ne se compose que de deux espèces qui croissent dans le midi.

**SAGINE.** *Sagina.* Calice quadriphylle ; corolle tétrapétale, ou nulle ; quatre étamines ; quatre styles. Capsule quadrivalve, uniloculaire, polysperme.

Les sagines passaient pour être profitables aux moutons :

1 *H. umbellatum.*

*sagina* signifie qui nourrit. Ce sont de petites herbes qui se rencontrent souvent sur les pierres; l'Europe est principalement leur patrie.

**MŒHRINGIE.** *Mœhringia.* Calice tétraphylle; corolle tétrapétale, octandre, distyle. Capsule quadrivalve, uniloculaire.

Ce genre, dédié au botaniste G. Mœhring, ne contient que trois espèces qui croissent dans les Alpes et l'île de Crète.

**SPARGOUTE.** *Spergula.* Calice quinquéphylle; corolle à cinq pétales entiers; cinq ou dix étamines; cinq styles. Capsule uniloculaire, quinquévalve.

*Spergula* est dérivé de *spargere*, répandre ses semences. Ces végétaux sont herbacés et habitent l'Amérique et l'Europe.

La Spargoute des champs [1] est commune en France. Les Flamands la cultivent comme plante fourragère et la sèment après le blé; en Norwége, dans les tems de disette, on fait du pain avec ses graines.

**CÉRAISTE.** *Cerastium.* Calice pentasépale; corolle à cinq pétales bifides; cinq ou dix étamines; cinq styles. Capsule cylindrique, incurvée, déhiscente par dix dents.

C'est de κερας, corne, que provient cette dénomination qui retrace la forme de la capsule des céraistes. Selon Guillemain, c'est probablement parce que l'on a observé le fruit de ces plantes avant sa maturité, qu'on le décrit comme étant parfois

[1] *S. arvensis.*

globuleux : nous partageons cette opinion. Quelques espèces, ainsi que cela se voit dans le Céraiste pentandre, n'offrent que cinq étamines ; Linnée prétend y avoir observé les filets rudimentaires des autres, mais De Candolle n'a pu les apercevoir. Les céraistes habitent presque tous l'Europe.

Le Céraiste cotonneux [1] est souvent cultivé pour l'ornement des jardins, à cause de l'aspect flatteur que lui donne le duvet blanc qui le recouvre.

**CHERLÉRIE.** *Cherleria.* Corolle à cinq pétales échancrés ; dix étamines. Capsule trivalve, à trois loges dispermes.

Ce genre, qui a été dédié à J. Cherler, collaborateur de J. Bauhin, ne contient qu'une seule espèce qui habite les Alpes et les Pyrénées.

**SABLINE.** *Arenaria.* Calice pentasépale ; corolle à cinq pétales entiers ; dix étamines ou moins ; trois styles. Capsule ovoïde, ordinairement quinquévalve, déhiscente au sommet.

Ce nom, qui provient de *arena,* sable, indique les lieux que préfèrent ces végétaux. Le nombre de leurs étamines et celui des valves de leur capsule varient : c'est ce qui a engagé judicieusement quelques botanistes à réunir à ce groupe les alsines de Linnée, qui n'en diffèrent que par leur capsule trivalve et leurs cinq étamines, disposition organique que l'on rencontre parfois dans les sablines. Ces plantes sont herbacées, et leurs fleurs sont roses ou blanches ; elles habitent presque toutes les régions tempérées ou froides de notre hémisphère ; quelques-unes croissent cependant en Amérique.

La Sabline rouge [2], dont les fleurs sont roses, est fort commune en France.

1 *C. tomentosum.* 2 *A. rubra.*

**STELLAIRE**. *Stellaria.* Calice pentasépale; corolle à cinq pétales bifides; dix étamines; trois styles. Capsule ovoïde, uniloculaire, à six valves.

La dénomination de ces plantes provient de *stella*, étoile, et indique la disposition stelliforme de leurs fleurs. Les stellaires sont herbacées et portent des feuilles étroites, linéaires, et des fleurs blanches. Presque toutes habitent l'Europe.

**ÉLATINE**. *Elatine.* Calice tri ou tétraphylle; corolle tri ou tétrapétale; six ou huit étamines; trois ou quatre styles. Capsule quadrivalve, quadriloculaire.

C'est de ελατη, sapin, qu'est formé ce nom qui rappelle la ressemblance des feuilles des élatines avec celles de cet arbre. Ces végétaux sont herbacés et habitent l'Europe; plusieurs se trouvent dans les localités humides de la France.

## FAMILLE DES LINÉES.

Calice à trois à cinq divisions, persistant; corolle à quatre ou cinq pétales onguiculés; quatre ou cinq étamines fertiles, submonadelphes, et souvent quatre ou cinq stériles; quatre ou cinq styles. Capsule à quatre ou cinq valves bifides, et à huit ou dix loges monospermes.

Les linées sont des plantes herbacées ou de petits arbustes; leurs feuilles sont presque constamment alternes.

**LIN**. *Linum.* Calice pentasépale; corolle pentapé-

tale ; cinq étamines fertiles, cinq stériles. Capsule à dix loges.

C'est du celtique *llin*, qui veut dire fil, que ce mot est dérivé ; les Grecs nommaient ces plantes λινον. Elles habitent les deux continens.

Le Lin usuel [1] croît spontanément, selon Richard, sur le plateau de la Haute-Asie, et il est cultivé en Europe de tems immémorial. Il passait parmi les anciens pour être originaire de l'Egypte, pays dans lequel il s'élève jusqu'à quatre pieds ; mais cette assertion paraît douteuse, depuis que Forster a démontré que, sous le nom de *Byssus*, les nations de l'antiquité désignaient le coton et les tissus que l'on en fabriquait. C'était effectivement avec celui-ci que les prêtres égyptiens se vêtissaient, et non avec le lin, comme les traducteurs le disent ; les bandelettes des momies sont également faites en coton. Cependant il paraît que du tems de Pline, on cultivait du lin sur, les rivages du Nil et en d'autres lieux ; et celui-ci dit que dans toute la Gaule on en faisait alors des voiles pour les navires ; Cahors était célèbre pour les matelas de lin que l'on y confectionnait. Le naturaliste romain dit aussi que les femmes de la Germanie portaient de beaux vêtemens de lin, que l'on fabriquait dans les antres de ce pays, et l'histoire rapporte que les Scandinaves en possédaient déjà lors de leurs premières invasions.

Actuellement le lin textile sert à confectionner nos plus beaux tissus ; ses semences contiennent un sixième de leur poids de mucilage, qui réside dans leur tégument, tandis que leur amande possède environ un cinquième de son poids d'une huile grasse que l'on en extrait pour l'emploi des arts. La graine de lin se réduit en une farine grossière qui servait chez les Spartiates pour nourrir les esclaves ; quelques peuples de l'Asie la mangent encore actuellement après l'avoir mêlée avec du miel.

[1] *L. usitatissimum.*

Le Lin cathartique [1], qui est commun dans nos bois, est émétique et purgatif; en Angleterre et en Suède, on s'en sert fréquemment dans les affections vermineuses des enfans.

## FAMILLE DES MALPIGHIACÉES.

Calice monosépale, quinquélobé; corolle à cinq pétales onguiculés; dix étamines ordinairement monadelphes à la base; anthères biloculaires. Capsule ou nuculaine à trois loges monospermes, ou trois capsules; cotylédons charnus.

Ces végétaux sont des arbustes ou des arbrisseaux, rarement des arbres; il en est de grimpans. Ils portent ordinairement des feuilles alternes, et leurs fleurs sont généralement jaunes ou blanches.

**BANISTÉRIE.** *Banisteria.* Etamines monadelphes. Trois capsules indéhiscentes, ailées.

C'est à J. Banister, voyageur et botaniste anglais, que ces plantes ont été dédiées. Les banistéries sont des arbustes sarmenteux, exotiques.

**TRIOPTÉRIDE.** *Triopteris.* Etamines monadelphes, inégales. Trois capsules à trois ailes, dont une inférieure.

Les trioptérides ont une dénomination qui provient de τρεις, trois, et de πτερον, aile, et rappelle la structure de leur fruit; elles croissent dans l'Amérique équatoriale et aux Antilles.

[1] *L. catharticum.*

**MALPIGHIE.** *Malpighia.* Calice glandulifère; pétales réniformes; étamines monadelphes. Nuculaine cérasiforme, à trois nucules.

Ce groupe, dédié au célèbre anatomiste Malpighi, contient des arbres et des arbustes à feuilles opposées, et qui portent des fleurs roses ou purpurines.

La Malpighie brûlante [1], dont les feuilles sont recouvertes de poils naviculaires qui produisent une piqûre fort douloureuse, offre des fruits de la grosseur d'une cerise, et que l'on mange dans les Antilles, après les avoir transformés en confitures.

**ERYTHROXYLE.** *Erythroxylum.* Calice anguleux; pétales sessiles, munis d'une écaille. Drupe anguleux, monosperme.

On voit que les caractères de ce groupe s'éloignent de ceux de la famille, aussi certains botanistes en ont fait le type d'une division particulière. Les érythroxyles sont des arbres ou des arbrisseaux indigènes de l'Amérique et des îles voisines de l'Afrique.

## FAMILLE DES ACÉRINÉES.

Calice monophylle, quinquélobé; corolle pentapétale, octandre ou décandre, monostyle. Deux samares accolées.

Les végétaux de cette famille sont des arbres à feuilles opposées.

[1] *M. urens.*

**ÉRABLE.** *Acer.* Fleurs ordinairement polygames par l'avortement du pistil.

Par cette appellation, les botanistes ont voulu indiquer la densité du bois de ces végétaux. Les érables habitent les deux continens.

## FAMILLE DES HIPPOCASTANÉES.

Calice monophylle, ventru, quinquédenté; corolle pentapétale, irrégulière; six à huit étamines. Capsule trivalve, à trois loges ordinairement dispermes, dont une ou deux avortent.

Les végétaux de cette famille sont des arbres à feuilles opposées.

**MARONNIER.** *Æsculus.* Genre unique.

Les Latins nommaient *æsculus* un chêne dont les fruits étaient édules. Les espèces de ce genre sont originaires de l'Asie et de l'Amérique.

## FAMILLE DES SAPINDÉES.

Fleurs parfois polygames. Calice mono ou polysépale; corolle tétra ou pentapétale, ou nulle; ordinairement huit étamines. Capsule, samare ou drupe.

Les sapindées sont presque toutes ligneuses, souvent grimpantes et munies de vrilles; leurs feuilles sont alternes, ordinairement composées, et leurs fleurs disposées en grappes.

Quand la corolle n'offre que quatre pétales, cela est parfois dû à un avortement.

**CARDIOSPERME.** *Cardiospermum.* Calice tétrasépale; corolle à quatre pétales à appendice pétaloïde. Capsule vésiculeuse; arille cordiforme.

Cardiosperme provient de καρδια, cœur, et de σπερμα, semence. Ces plantes sont herbacées et volubiles; elles habitent l'Amérique et l'Inde.

**PAULLINIE.** *Paullinia.* Calice pentasépale; corolle à quatre pétales portant une écaille. Capsule pyriforme.

C'est à Simon Pauli, naturaliste danois, que ce genre est dédié; il est formé d'arbres ou de lianes grimpantes, à fleurs blanches, qui habitent l'Amérique, le Japon et l'Afrique.

**SERJANIE.** *Serjania.* Corolle à quatre pétales à appendice en forme de capuchon. Trois samares accolées.

Les serjanies sont des arbustes grimpans, munis de vrilles, et qui habitent tous l'Amérique.

**KŒLREUTÉRIE.** *Kœlreuteria.* Calice quinquélobé; quatre pétales appendiculés. Capsule vésiculeuse, à trois loges dispermes.

La Kœlreutérie paniculée [1], arbre à fleurs jaunes, originaire de la Chine et naturalisé dans nos parterres, est la seule espèce de ce groupe qui est dédié à J. Kœlreuter, naturaliste allemand.

1 *K. paniculata.*

**SAVONNIER.** *Sapindus.* Calice pentaphylle ; corolle pentapétale, octandre ; pétales à base appendiculée. Trois fruits charnus, dont deux avortent ordinairement.

L'appellation de ce genre est une syncope de *sapo indicus :* elle provient de ce que l'écorce et les fruits de plusieurs des espèces qu'il contient ont la faculté de blanchir le linge à l'instar du savon, et de mousser comme lui avec l'eau : les savonniers sont des arbres qui habitent les régions chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Le Savonnier, arbre à savon [1], qui croît en Amérique, possède surtout ce principe qui fait mousser l'eau, et que les chimistes ont appelé Saponine. Les fruits du Savonnier édule sont comestibles, ceux de quelques autres espèces s'emploient dans la médecine indienne.

**EUPHORIE.** *Euphoria.* Calice quinquédenté ; corolle pentapétale ; quatre, six ou huit étamines. Baie monosperme.

Ces végétaux, qui tirent leur nom de ευφορος, fertile, sont des arbres originaires de l'Asie ; l'un deux appelé Litchi par les Chinois, produit un fruit que ceux-ci mangent avec délices.

**AMIROLE.** *Amirola.* Fleurs monoïques. Mâles : calice quinquéfide ; corolle nulle ; huit étamines. Femelles ; capsule tricoque.

Les amiroles sont des arbres à feuilles simples ou ternées, qui habitent l'Amérique méridionale.

1 *S. saponaria.*

**CUPANIE.** *Cupania.* Calice tétrasépale; cinq pétales en cornet. Capsule trivalve, à trois loges ordinairement monospermes.

C'est à un moine italien, F. Cupani, que ce groupe a été dédié; il se compose d'arbres qui habitent l'Amérique et l'Inde.

**DODONÉE.** *Dodonæa.* Trois à cinq sépales; corolle nulle; cinq à huit étamines. Capsule membraneuse, ailée.

Ce groupe dédié au botaniste Dodonée, se compose d'arbrisseaux ordinairement visqueux, à fleurs souvent polygames, et qui habitent l'Amérique, l'Asie et la Nouvelle-Hollande.

## FAMILLE DES MÉNISPERMÉES.

Fleurs unisexes, à organes disposés sur plusieurs rangs. Calice polyphylle; corolle de trois à huit pétales ou nulle; étamines définies, libres ou monadelphes. Ordinairement drupes monospermes.

Les ménispermées sont des arbrisseaux sarmenteux et volubiles, dont les feuilles sont alternes et sans stipules.

**MÉNISPERME.** *Menispermum.* Fleurs dioïques. Six à douze sépales; six à huit pétales. Mâles: douze à vingt étamines. Deux à quatre drupes réniformes.

Les ménispermes ont un nom qui provient de μην, crois-

sant, et de σπερμα, semence ; ce sont des arbrisseaux grimpans qui habitent l'Amérique et l'Inde.

**SCHIZANDRE.** *Schizandra.* Fleurs monoïques. Neuf sépales; corolle nulle. Mâles : cinq étamines. Baies monospermes.

Ce mot signifie anthères fendues ; il provient de σχιζω, je fends, et de ανδρος, mâle. On ne connaît qu'une schizandre ; elle est originaire de l'Amérique du nord.

## FAMILLE DES BERBÉRIDÉES.

Calice tétra ou hexasépale; corolle tétra ou hexapétale ; quatre ou six étamines ; anthères s'ouvrant par des opercules. Baie ou capsule indéhiscente, uniloculaire, polysperme.

Les berbéridées sont herbacées ou ligneuses ; leurs feuilles sont alternes, simples ou composées et stipulées ; elles portent ordinairement des fleurs jaunes. B. de Jussieu les avait réunies aux laurinées : celles-ci s'en distinguent par leur périanthe simple, un fruit monosperme, et l'absence de stipules.

**VINETTIER.** *Berberis.* Calice hexasépale ; corolle hexapétale ; hexandre ; onglets des pétales offrant deux glandes. Baie ovoïde, di ou trisperme.

Ce genre, qui porte un nom d'origine indienne, est composé d'arbrisseaux dont les feuilles primordiales avortent et forment des épines. Ils habitent les contrées tempérées des deux continens.

Le Vinettier commun [1], qui est aussi appelé Epine-vinette

1 *B. vulgaris.*

et qui se plaît dans les terrains calcaires de la France, offre des étamines remarquables par leur extrême irritabilité. Son bois sert pour la teinture et ses fruits à faire des confitures.

**NANDINE.** *Nandina.* Calice hexasépale, entouré d'écailles pétaloïdes, imbriquées; corolle hexapétale, hexandre. Baie sèche, globuleuse.

La Nandine domestique [1], arbrisseau élégant qui croît au Japon où il est appelé Nandin, est l'unique espèce.

**ÉPIMÈDE.** *Epimedium.* Calice tétrasépale; corolle tétrandre; pétales appendiculés. Capsule ovoïde, bivalve.

L'Épimède des Alpes [2], qui est vulgairement appelée Chapeau d'évêque à cause de la forme de ses appendices pétaloïdes, et qui habite les Alpes, est l'unique espèce.

**HAMAMÉLIE.** *Hamamelis.* Corolle à pétales linéaires portant une écaille basilaire; anthères bicuspides. Capsule bicorne, bivalve.

Hamamélie provient de ομος, semblable, et de μηλεα, pommier. L'unique espèce de ce genre habite la Virginie, on en a fait le type d'une famille spéciale.

## FAMILLE DES VINIFÈRES.

Calice quadri ou quinquédenté; corolle à quatre ou cinq pétales libres ou adhérens par le sommet;

1 *N. domestica.* 2 *E. alpinum.*

quatre ou cinq étamines ; ovaire biloculaire. Baie contenant une à quatre semences dressées.

Les vinifères se composent d'arbrisseaux ou d'arbustes sarmenteux et volubiles à feuilles alternes, souvent découpées, et offrant des vrilles et des stipules.

**CISSE.** *Cissus.* Calice quadridenté ; corolle tétrapétale, tétrandre. Baie mono ou polysperme.

Les végétaux de ce genre, dont le nom provient de κισσος, lierre, habitent les contrées intertropicales des deux mondes.

**VIGNE.** *Vitis.* Calice quinquédenté; corolle caduque, à cinq pétales soudés au sommet et isolés à la base ; cinq étamines. Baie tétrasperme.

Ce nom paraît provenir du celtique *gwid,* qui signifie le meilleur des arbres. Les vignes sont indigènes des deux continens.

La Vigne commune [1] est regardée par les historiens comme étant originaire de Nysa, dans l'Arabie heureuse. A l'aspect que ce végétal offre chez nous, il est impossible de se faire une idée des dimensions qu'il peut acquérir dans les contrées chaudes ; en Italie, la longueur que quelques vignes présentent, et le grand espace qu'elles couvrent parfois en s'enlaçant mutuellement, faisait dire métaphoriquement à Pline qu'elles croissent sans fin. On peut se faire une idée de l'accroissement diamétral de la vigne, en apprenant que l'escalier qui montait au comble du temple d'Éphèse était fait d'un seul cep de ce végétal, que l'on avait tiré de Chypre ; à Métapont, les colonnes du temple de Junon étaient de bois de vigne, et il y avait, du tems de Pline, dans la ville de Populonium, une statue de Jupiter exécutée avec un seul tronc de cette vinifère.

1 *V. vinifera.*

Les mythologistes placent aussi le berceau de la vigne dans l'Arabie heureuse, et, selon eux, ce fut de là qu'Osyris, qui représente le Bacchus des Grecs, la transporta dans les divers pays qu'il subjugua. En effet, elle paraît originaire de l'Asie, et ce fut de cette partie du monde qu'elle se répandit dans les autres régions du globe. Sa culture a suivi partout la civilisation, et a commencé avec elle. Tout le monde sait que l'Écriture nous représente Noé s'adonnant à la soigner; ensuite ses enfans la propagèrent dans les différentes contrées où ils furent s'établir. Plus tard, les Phéniciens, dans leurs courses sur la Méditerranée, en dotèrent les rivages de cette mer, et l'implantèrent dans les îles de l'Archipel; et les colonies de Phocéens, fixées à Marseille, la cultivèrent sur son territoire.

Vers l'époque de la fondation de Rome, il est probable que la vigne était peu cultivée en Italie, puisque Romulus et Numa défendirent les libations de vin que l'on faisait aux funérailles à l'imitation des asiatiques. Déjà cependant on y taillait la vigne, puisque le second, par une politique sage, permit de faire des libations de vin aux divinités, mais il fallait qu'il provint d'une vigne taillée. Dans la suite, la vigne fut l'objet de grands soins en Italie, et les Gaulois formèrent le projet d'envahir ce pays pour jouir du bienfait de la liqueur que donnaient ses fruits; et quelques uns, pour enrôler leurs compagnons dans leur entreprise et les décider à franchir les Alpes, se contentèrent de leur envoyer des vases remplis de vin.

La culture de la vigne se répandit bientôt dans la Gaule, et lorsque Jules César y porta ses armes, les environs de Marseille et de Narbonne avaient de riches vignobles. Domitien, par une loi barbare, ordonna de les détruire; et ce fut sous l'empereur Probus, qui protégea l'agriculture, qu'ils reprirent leur splendeur.

Dans la suite, les grands de l'état accordèrent leur protection à cette culture, et eurent eux-mêmes des champs de vignes. Les capitulaires de Charlemagne disent que les rois de France en possédaient dans leurs domaines. Les palais de nos

anciens monarques avaient leur vignoble et leur pressoir; l'enclos du Louvre lui-même était tapissé de vignes; de pieux personnages donnèrent aussi l'exemple : saint Martin, saint Remi cultivèrent cet utile végétal.

## FAMILLE DES CRUCIFÈRES.

**Calice tétrasépale, régulier ou irrégulier; corolle tétrapétale, cruciforme, ordinairement régulière; six étamines tétradynames; ovaire biloculaire. Silique ou silicule.**

Les crucifères sont presque toutes des plantes herbacées, et leurs feuilles sont alternes et simples; l'Europe est leur patrie; un petit nombre seulement se trouve disséminé dans les autres régions du globe. Le professeur Decandolle, dans son *Systema naturale vegetabilium*, a jeté un grand jour sur l'organisation de cette famille, et y a décrit neuf cent soixante-dix espèces, tandis que Linnée n'en avait mentionné que deux cent trente-quatre.

Les crucifères sont généralement âcres et antiscorbutiques; elles présentent toutes, dans des proportions diverses, une huile volatile répandue partout; une huile fixe dans leurs semences; de la fécule et du sucre, surtout dans leurs tiges et leurs racines; puis une substance azotée, dernier principe auquel elles doivent leur décomposition rapide, et dont la présence, selon Decandolle, explique peut-être pourquoi ces végétaux se plaisent dans les lieux habités; en outre, ils renferment aussi du soufre et divers phosphates qui donnent des propriétés délétères au gaz hydrogène que l'on en retire pour l'éclairage. M. Dubuc, de Rouen, dit aussi que les crucifères, principalement les *raphanus* et les *sinapis*, contiennent du nitrate de potasse, et en telle quantité, qu'on pourrait l'en extraire avec avantage.

**1. SISYMBRIÉES.** Fruit formé par une silique.

**RAIFORT.** *Raphanus.* Sépales dressés, dont deux sont gibbeux inférieurement; pétales onguiculés. Silique coriace ou charnue, indéhiscente, parfois uniloculaire par l'avortement de la cloison.

*Raphanus* provient de ραφανις, nom que les Grecs donnaient à ces plantes, et qui exprime leur rapide germination.

Le Raifort cultivé [1] est originaire de l'Asie occidentale et du Japon, où, selon Thunberg, il pousse spontanément près des chemins : ce sont les racines de plusieurs de ses variétés que l'on sert sur nos tables, et qui sont appelées Radis, Raves et Radis noir, ou Raifort des Parisiens.

Le Raifort ravenelle [2], qui infeste nos champs avec tant de profusion, que l'on dirait parfois qu'on les en a ensemencés artificiellement, possède, selon Linnée, des semences vénéneuses qui, lorsqu'elles sont mêlées au blé, produisent de redoutables épidémies, ainsi qu'on a eu l'occasion de l'observer sur les classes pauvres de la Suède.

**MOUTARDE.** *Sinapis.* Sépales étalés, égaux; pétales à limbe subovale. Silique cylindroïde ou subtétragone, surmontée d'une languette.

Cette dénomination est dérivée de σιναπι, qui signifie nuisible aux yeux. Les moutardes sont ordinairement herbacées, et portent des fleurs jaunes disposées en grappes terminales; elles habitent l'Europe et l'Asie.

La Moutarde blanche [3], qui se trouve fort communément parmi nos moissons, et dont on mange les jeunes feuilles en salade, mérite d'être citée à cause de l'emploi que l'on fait

1 *R. sativus.*
2 *R. raphanistrum.*
3 *S. alba.*

actuellement de ses semences; celles-ci sont d'un blanc jaunâtre, et contiennent presque leur tiers en poids d'une huile grasse propre à l'éclairage, et dans laquelle MM. Henry fils et Garot ont reconnu un corps cristallisable rougeâtre, qui paraît être un acide contenant du soufre, et que ces savans ont nommé Sulfo-sinapisine.

L'emploi médical de la graine de la moutarde blanche prit naissance à Edimbourg, vers le milieu du siècle dernier, à ce que dit Cullen; mais ce ne fut qu'en 1809 que ce remède se propagea en France, après que M. Macartan, médecin anglais, établi à Paris, l'eut signalé dans un écrit publié à cette époque, et que son compatriote, M. John Taylor, qui avait éprouvé d'heureux effets de l'emploi de cette graine, en eut fait apprécier les vertus en Europe, pendant un voyage qu'il entreprit philantropiquement à ce sujet. C'est à la dose d'une ou de deux cuillerées que s'administrent les semences de ce végétal; on a reconnu qu'elles agissent uniquement sur les intestins, en purgeant doucement et sans jamais irriter l'estomac, même chez des personnes qui, successivement, en ont pris jusqu'à un boisseau; ensuite elles sont expulsées encore entières.

La Moutarde noire [1] se trouve communément dans nos champs, où l'on est obligé de la détruire, parce qu'elle nuit aux moissons; ses semences contiennent deux sortes d'huiles, l'une qui est douce et consistante, et que l'on appelle Huile de beurre, et l'autre qui est volatile, âcre et piquante.

C'est avec les semences de la moutarde noire que l'on fait ordinairement la moutarde commune, tandis que la fine se fabrique avec celles de la Moutarde blanche. Ce condiment, dont le nom vient de *mustum ardens*, parce qu'on le composait autrefois avec du moût de raisin, était déjà en usage parmi les anciens, qui recherchaient principalement celui que l'on tirait de l'Egypte. Pytagore prêtait à la moutarde la propriété d'ang-

[1] *S. nigra.*

menter la mémoire et de dissiper la tristesse ; Columelle lui donnait l'épithète de *lacrymosa*, à cause de l'effet qu'elle produit sur les yeux. Les modernes ont aussi eu parmi eux des admirateurs de cette préparation ; Murray disait avoir observé sur lui les effets qu'indique le philosophe grec, et il paraît qu'un des papes, Clément VII, l'aimait passionnément, et accordait de grandes distinctions à ceux de ses sujets qui la lui confectionnaient le mieux.

L'usage médical de la moutarde rivalise pour l'ancienneté avec son emploi culinaire ; Hippocrate, Galien et Dioscoride s'en servaient déjà. Dans des tems plus récens, on prétendit l'avoir employée avec beaucoup de succès à l'intérieur pour combattre le scorbut, ce qui eut lieu au siége de la Rochelle ; Rai dit qu'en Hollande elle inspirait une si haute confiance contre cette maladie, que de son tems on exigeait que les vaisseaux en eussent toujours une certaine quantité lorsqu'ils partaient pour un voyage de long cours. Aujourd'hui la moutarde est fréquemment employée à l'extérieur pour la confection des sinapismes ; on l'a vantée contre les hydropisies et les fièvres intermittentes, mais il faut que de nouveaux essais viennent établir son utilité dans ces affections. M. Julia Fontenelle s'est servi de l'huile essentielle des semences de la moutarde noire pour le traitement des paralysies et de la gale.

La Moutarde des champs [1] qui n'est malheureusement que trop abondante parmi nos moissons, et qui couvre parfois les campagnes d'un tapis d'un beau jaune, possède des semences qui ont des propriétés analogues à celles de la moutarde noire.

**CHOU.** *Brassica.* Sépales égaux, dressés ; pétales obovales. Silique cylindroïde, surmontée d'un bec conique ; semences nombreuses.

Suivant de Théis, *brassica* est dérivé du mot celtique *bresic*,

[1] *S arvensis.*

qui signifie chou. Ce genre, dont quelques espèces habitent la France, ne diffère des *sinapis* que par la direction de ses sépales.

Le Chou colzat [1] se trouve, à l'état sauvage, en Angleterre et en Espagne; ses feuilles inférieures, qui sont lyrées et hispides ou ciliées, le distinguent de la Navette, que l'on confond parfois avec lui, mais qui est beaucoup moins productive. On cultive spécialement le chou colzat en Flandre, pour extraire de l'huile à brûler de ses semences; un hectare de terrain donne jusqu'à neuf cent cinquante kilogrammes de ce fluide. M. Decandolle admet trois races dans les variétés qu'offre cette espèce: 1°. les Choux colzats oléifères, qui sont ceux qui fournissent le plus d'huile, et que l'on soigne pour l'extraction de celle-ci; 2°. les Choux à faucher, appelés vulgairement Choux à vache, que l'on élève pour les bestiaux; et 3°. les Choux-navets, qui portent une racine charnue, et que l'on cultive pour les besoins de l'homme, dans certains pays, mais qui servent aussi à la nourriture des bestiaux.

Le Chou vulgaire [2] est indigène du nord de l'Europe, et habite principalement les rivages de la mer; nous l'avons trouvé sur les rochers qui bordent celle-ci en Normandie et en Angleterre. La culture l'a métamorphosé, dans nos potagers, enune foule de variétés dans lesquelles l'espèce type est devenu eméconnaissable.

Ce végétal était en grande vénération dans l'antiquité; le médecin Chrysippe, Pythagore et Caton le censeur ont donné le jour à des livres spécialement consacrés à l'énumération de ses vertus; ce dernier le croyait bon à prévenir ou à guérir la majorité des maladies. Il pensait que c'était à son usage qu'il devait le bonheur d'avoir préservé toute sa famille de la peste qui régna de son tems; et cet homme, plus célèbre par l'austérité de ses principes que par ses connaissances médicales, poussait si loin ses préventions en faveur de cet aliment, qu'il lui attri-

1 *B. campestris.* 2 *B. oleracea.*

buait la facilité avec laquelle les Romains se passèrent de médecins pendant près de six cents ans. Pline et Galien en font aussi l'éloge : alors, à ce que dit le premier, c'étaient les choux des environs de Pompéi qui étaient les plus estimés pour les tables.

Dans l'antiquité, on croyait généralement que le chou était propice pour prévenir l'ivresse; les Egyptiens, à ce que l'on rapporte, avaient même l'habitude d'en faire usage au commencement de leurs orgies, afin de pouvoir les exécuter sans craindre de s'enivrer ; Galien, qui croit à cette prétendue puissance, assure même qu'il suffit de s'entourer la tête avec des feuilles de ce végétal, pour dissiper la céphalalgie produite par l'excès du vin. Cette fable avait peut-être pris naissance dans les écrits d'Aristote et de Théophraste, dans lesquels il est dit que le chou et la vigne ne peuvent végéter ensemble, erreur que Varron reproduit en ajoutant même que le cep s'éloigne du chou près duquel on l'a inconsidérément planté, ou qu'il meurt.

Les feuilles, ou les fleurs avortées de différentes variétés du chou figurent sur nos tables. C'est un aliment sain, malgré ce qu'en ont dit quelques médecins qui, par une erreur physiologique, prétendaient qu'il subissait une espèce de putréfaction dans l'estomac. La source de cette opinion se trouve peut-être dans les écrits des anciens, où l'on voit que ceux-ci, malgré leur confiance en cet aliment, pensaient que son fréquent usage était malsain ; les Grecs disaient même proverbialement : deux fois du chou, c'est la mort ; Juvénal a émis une pensée à peu près semblable.

Apollodore, à ce que rapporte Pline, conseillait le chou contre l'empoisonnement par les champignons ; ses feuilles ont souvent servi à panser les teigneux, et Galien les vantait comme vulnéraires. Généralement, on regarde ce végétal comme antiscorbutique, quand il a subi un commencement de fermentation acide, et qu'il se trouve transformé en cet aliment que les Allemands nomment *choucroute* et dont ils font

un si grand usage. Les Anglais en approvisionnent, dans cet état, leurs bâtimens, et Cook, qui avait soin de faire distribuer de la choucroute à ses équipages, prête à ce régime l'excellente santé dont ils ont joui pendant ses longs voyages.

Le Chou navet[1], qui se reconnaît à ses sépales et à ses siliques étalés, présente deux variétés principales : le Navet comestible et la Navette. Le premier offre une racine charnue et sucrée qui est depuis fort long-tems cultivée pour la nourriture de l'homme ; les plantations de navets d'Amiterne étaient déjà célèbres dans l'antiquité, et Pline et Martial en font l'éloge. Quelquefois on ordonne des tisanes adoucissantes faites avec cette racine.

La Navette se distingue par sa racine grêle et non charnue ; on la cultive pour en extraire de l'huile, mais elle en produit moins que le colza, qui doit lui être préféré. Un hectare ne rapporte qu'environ sept cents kilogrammes de ce fluide.

**TOURRETTE.** *Turritis.* Sépales étalés. Silique grêle, fort longue, très-comprimée, à valves planes, nervées ; semences fort nombreuses, bisériées.

C'est de *turris,* tour, que provient ce nom, qui indique probablement une comparaison entre la forme générale de ces plantes et cette espèce de monument. Les tourrettes croissent dans les deux continens.

**CHORISPORE.** *Chorispora.* Calice régulier. Silique cylindroïde, à deux loges séparées en segmens monospermes ; graines comprimées, pendantes.

Les chorispores sont des plantes herbacées, à fleurs violettes ou jaunes et disposées en épis ; ils croissent spontanément en Asie.

1 *B. napus.*

**JULIENNE.** *Hesperis.* Deux des sépales gibbeux; pétales à limbe obtus ou échancré; deux glandes à la base des étamines latérales. Silique droite, subtétragone, terminée par deux stigmates connivens.

Cette appellation, qui provient de ἑσπερος, le soir, rappelle que ces végétaux sont plus odorans au commencement de la nuit. Les juliennes croissent toutes dans l'hémisphère boréal; l'Amérique n'en possède qu'une seule espèce.

La Julienne des dames [1], qui habite notre patrie, était appelée *viola matronalis* dans les anciens dispensaires, à cause de la couleur violette de ses fleurs et de l'emploi que les dames faisaient de celles-ci pour se parer. Cette crucifère s'administrait dans le scorbut et quelques autres maladies. Aujourd'hui elle est sans usage en médecine; mais on la cultive communément pour l'ornement des jardins, où l'on en voit figurer une foule de variétés.

**HÉLIOPHILE.** *Heliophila.* Sépales subégaux. Silique linéaire ou moniliforme, biloculaire; semences souvent ailées; cotylédons linéaires.

C'est de ηλιος, soleil, et de φιλος, ami, que provient cette dénomination, qui indique que ces végétaux aiment les contrées chaudes. Ils croissent tous au Cap de Bonne-Espérance.

**GIROFLÉE.** *Cheiranthus.* Sépales connivens, dont deux sont gibbeux; pétales émarginés; stigmate bilobé ou capité. Silique cylindroïde, comprimée; graines très-comprimées; cotylédons accombans.

Les Arabes nomment les giroflées *khirri*, et c'est de ce mot

[1] *H. matronalis.*

et de ανθος, fleur, que l'on a formé cette appellation générique. Ces crucifères sont des sous-arbrisseaux et des herbes, dont la majorité croît en Asie et en Europe.

La Giroflée jaune [1], qui habite les endroits pierreux et les murailles de presque toute l'Europe, servait aux médecins grecs pour prévenir l'avortement; aujourd'hui elle n'est plus employée que pour décorer les jardins, et le savoir des horticulteurs s'est appliqué, pendant un tems, à en multiplier les variétés.

**ERYSIMUM.** *Erysimum.* Sépales connivens, subégaux. Silique tétragone; cotylédons incombans.

Par ce nom, qui provient du verbe ερυω, je guéris, on a voulu indiquer l'emploi médical de ces crucifères. Celles-ci sont, pour la plupart, indigènes de l'Europe et de l'Asie.

**SISYMBRE.** *Sisymbrium.* Sépales égaux, connivens ou divergens. Silique cylindroïde; cotylédons blancs, incombans.

L'étymologie de ce genre est obscure. Varron pense que son nom est celui d'une femme qui se distingua par ses talens scéniques; mais nous n'appelons pas sisymbre les mêmes plantes que les anciens, car Ovide recommandait d'en consacrer à Vénus avec le myrte et les roses, et nos crucifères auraient bien mal figuré parmi ces fleurs. Les quatre parties du monde recèlent des sisymbres; l'Europe seule en nourrit la moitié des espèces.

Le Sisymbre officinal [2], qui était précédemment rangé dans le genre érysimum, a joui autrefois d'une haute réputation pour la guérison des affections de poitrine, ainsi que comme antiscorbutique. Cette plante, qui se trouve fréquemment dans nos campagnes, est appelée Vélar ou Herbe aux chantres,

1 *C. cheiri.* 2 *S. officinale.*

dernier nom qui lui a été donné, à ce que raconte Racine, dans une lettre qu'il écrivait à Boileau, parce qu'un chantre de Notre-Dame de Paris vendait un sirop excellent contre la toux, dont cette plante faisait la base.

**CARDAMINE.** *Cardamine.* Sépales réguliers; style subnul. Silique linéaire, comprimée; valves planes, sans nervures, s'ouvrant avec élasticité; cotylédons accombans.

Par cette appellation, qui est formée de καρδια, cœur, et de δαμαω, je dompte, on a voulu indiquer que les cardamines sont fortifiantes; ces plantes sont ordinairement herbacées; elles portent des fleurs blanches ou roses, et sont répandues sur toutes les parties du globe.

Le Cardamine des prés [1], que l'agréable disposition de ses fleurs et ses propriétés ont fait nommer Cresson élégant, est fort commun dans toutes les prairies humides de la France. Par l'analyse, cette plante donne les mêmes produits que le Cresson de fontaine, aussi, comme lui, elle est antiscorbutique et sert d'aliment dans quelques contrées.

**DENTAIRE.** *Dentaria.* Sépales connivens; stigmate échancré. Silique lancéolée; valves planes, dépassées par la cloison. Podospermes dilatés.

Les racines des dentaires sont tuberculeuses et ressemblent aux dents molaires des mammifères, ainsi qu'on a voulu l'exprimer par leur nom; leurs fleurs sont grandes et blanches ou légèrement teintes de violet. Ces plantes habitent l'Amérique, l'Asie et l'Europe.

**11. COCHLÉARIÉES.** Fruit formé par une silicule.

1 *C. pratensis.*

**RICOTIE.** *Ricotia.* Calice gibbeux ; pétales subcordiformes ; glandes entre les étamines et le pistil ; ovaire tétrasperme. Silicule comprimée, plane, devenant uniloculaire, ordinairement monosperme ; podosperme libre.

Les ricoties ne comptent que deux espèces ; ce sont des végétaux qui habitent l'Orient et qui ont des rapports avec les lunaires.

**LUNAIRE.** *Lunaria.* Deux des sépales gibbeux ; pétales à limbe subovale. Silicule elliptique, plane, biloculaire ; valves non nervées ; graines ailées ; podosperme adhérent à la cloison.

Ces crucifères portent une dénomination qui provient de *luna*, et indique la forme de leurs silicules. On n'en connaît que deux espèces qui sont indigènes de l'Europe, et que l'on cultive dans les parterres à cause du bel aspect de leurs fleurs et de leurs grappes de fruits.

La Lunaire bisannuelle [1], qui est aussi appelée Satinée, provient de la Suisse et de la Suède ; c'est elle qui est la plus répandue dans nos jardins.

**BISCUTELLE.** *Biscutella.* Deux des sépales gibbeux ; style long, persistant. Silicule à deux loges monospermes ; valves adnées latéralement.

C'est de *bis*, deux, et de *scutum*, coupe, que provient le nom de ces crucifères, qui fait allusion à la disposition des valves de leur fruit ; les biscutelles habitent presque toutes les diverses parties du globe qui bordent la Méditerranée.

1 *L. biennis.*

**CLYPÉOLE.** *Clypeola.* Sépales égaux; filets anthérifères munis de dents. Silicule orbiculaire, plane, échancrée au sommet, uniloculaire, monosperme.

Les clypéoles ont un nom dérivé de *clypeus*, bouclier, qui indique la forme de leurs fruits. Elles habitent l'Europe méridionale et l'Asie.

**ALYSSON.** *Alyssum.* Sépales égaux. Silicule orbiculaire, comprimée; valves planes; cloison très-étroite; loges uni ou dispermes; graines comprimées.

Cette dénomination provient de αλυσσον, qui ôte la rage; elle indique une vertu dont on croyait autrefois que ces végétaux étaient doués. Les alyssons sont des herbes ou des arbustes à fleurs jaunes ou blanches; plusieurs habitent la France.

**DRAVE.** *Draba.* Sépales égaux; pétales entiers ou échancrés. Silicule ovale, entière; valves subplanes, loges polyspermes, à semences bisériées.

C'est de δραϐη, âcre, que ce nom a été formé. Les draves sont des plantes ordinairement revêtues de poils mous, et qui habitent principalement les montagnes élevées de l'hémisphère boréal; quelques espèces se découvrent même dans les Alpes et les Pyrénées, près de la limite des neiges éternelles.

**COCHLÉARIA.** *Cochlearia.* Sépales étalés, concaves, égaux. Silicule ovoïde, à valves ventrues, épaisses; loges ordinairement polyspermes; semences non bordées.

Cette appellation, qui est dérivée de *cochlear*, cuillère,

indique la forme des feuilles de quelques unes de ces crucifères. Les cochléarias portent des fleurs blanches et disposées en grappes ; une seule en possède de violettes.

Le Cochléaria grand raifort [1], qui est vulgairement appelé Cranson, ou Cran de Bretagne, est une plante vivace qui croît dans l'ouest de la France, et possède une grosse racine d'un goût âcre et piquant, que l'on mange fraîche et rapée en Angleterre et en Allemagne. Cette racine est un des plus actifs antiscorbutiques que l'on connaisse ; elle fait la base des principaux médicamens de ce nom. Cullen et Bergius l'ont aussi vantée contre les affections goutteuses et rhumatismales.

Le Cochléaria officinal [2], vulgairement appelé Herbe aux cuillères, est aussi un des plus puissans antiscorbutiques ; ce sont ses feuilles qui recèlent ses principes curatifs. Il croît sur les bords des mers de l'Europe, et principalement dans le nord, comme si la providence s'était plu à le multiplier dans les lieux où la maladie qui le réclame est plus répandue.

**SÉNEBIÈRE.** *Senebiera.* Sépales divergens ; pétales entiers ; stigmate sessile. Silicule comprimée, tuberculeuse, indéhiscente ; loges monospermes ; cotylédons linéaires.

C'est au savant Sennebier, de Genève, que ce genre a été dédié. Les espèces qui le composent sont disséminées sur tous les points du globe.

La Sénebière coronopus [3], que Linnée admettait parmi les cochléarias, est fort commune en Europe, dans les terrains calcaires et les décombres.

**IBÉRIDE.** *Iberis.* Corolle irrégulière, dont deux

1 *C. armoracia.*
2 *C. officinalis.*
3 *S. coronopus.*

pétales sont plus grands. Silicule comprimée; valves naviculaires; loges monospermes.

Ces plantes portent l'ancien nom de l'Espagne, parce qu'elles abondent dans cette contrée. Les ibérides sont herbacées ou sous-frutescentes; elles habitent différentes régions de l'Asie et de l'Europe.

**THLASPI.** *Thlaspi.* Sépales égaux; corolle régulière. Silicule comprimée, échancrée au sommet; valves naviculaires, ailées; loges polyspermes.

Pline dit que le thlaspi tire son nom de ses fruits aplatis; il provient de θλαω, je comprime. Ce genre contient un grand nombre d'espèces.

Le Thlaspi bourse à pasteur [1], qui se trouve partout en France, passe pour antiscorbutique, ainsi que ses congénères; mais il n'est point employé actuellement.

**LÉPIDIER.** *Lepidium.* Sépales égaux. Silicule ovoïde, déprimée, déhiscente; valves carénées, inappendiculées ou ailées; loges monospermes; cotylédons linéaires, incombans.

Cette dénomination provient de λεπιδος, écaille, et indique la forme des fruits de ces crucifères, qui, à cause de leur disposition, avaient été prescrites par Pline dans les affections squammeuses de la peau. Les lépidiers sont ordinairement herbacés et à fleurs blanches; ils sont répandus sur toutes les parties du globe.

Le Lépidier à feuilles larges [2], qui se trouve en Europe, était anciennement employé contre l'hydrophobie, de là lui est provenu le nom vulgaire de Passerage. Aujourd'hui, on ne le

1 *T. bursa pastoris.* 2 *L. latifolium.*

considère plus que comme tonique et antiscorbutique ; et dans quelques pays on s'en sert pour rehausser le goût des mets.

Le Lépidier cultivé [1], qui croît spontanément sur la terre Magellanique, est actuellement fort répandu dans nos jardins, pour fournir à l'emploi alimentaire que nous en faisons. Cette plante est antiscorbutique.

**ANASTATIQUE.** *Anastatica.* Style filiforme, terminé en crochet. Silicule globuleuse, renflée ; valves offrant en dedans une sorte de diaphragme.

L'Anastatique rose de Jéricho [2] est une petite plante fort célèbre, qui croît dans les localités arides de l'Egypte, de la Syrie et de la Barbarie. Après sa mort, ses feuilles tombent et ses rameaux se dessèchent et se rapprochent en boule ; puis elle est arrachée par les vents, et poussée par eux jusque vers les rivages de la Méditerranée, où on la ramasse dans les torrens pour la vendre aux curieux.

Ce végétal, ainsi desséché, offre cela de particulier, qu'aussitôt que l'atmosphère est humide, ou qu'on le plonge dans l'eau, ses rameaux hygrométriques s'épanouissent comme dans l'état de vie, pour se resserrer de nouveau lorsque l'influence de l'humidité cesse de se faire sentir ; ce double phénomène se répète autant de fois qu'on le provoque, et c'est à lui que cette crucifère doit son nom, qui est dérivé de ἀναστασις, résurrection. Les charlatans se sont servis de la rose de Jéricho pour exploiter la crédulité ; ils prédisaient d'heureux accouchemens aux femmes quand elle s'épanouissait dans l'eau, ce qui ne manquait pas d'arriver.

**VELLE.** *Vella.* Grandes étamines soudées deux à deux ; style large, foliacé. Silicule ovale, comprimée.

La Velle faux cytise [3], petit arbuste qui habite l'Espagne,

1 *L. sativum.*
2 *A. hierochuntina.*
3 *V. pseudocytisus.*

est l'unique espèce de ce genre, dont la dénomination provient du mot celtique *veler,* cresson.

**CAMÉLINE.** *Myagrum.* Calice non gibbeux. Silicule ovoïde ou sphérique ; valves ventrues ; loges polyspermes ; cotylédons incombans.

Ces végétaux ont un nom qui provient de μυια, mouche, et de αγρα, capture ; leurs fleurs sont jaunes, et ils habitent l'Europe et l'Asie.

**CAKILE.** *Cakile.* Calice gibbeux ; style nul. Silicule formée de deux articles ; l'inférieur pyramidal, tronqué, bidenté ; le supérieur ensiforme ; loges monospermes ; cotylédons linéaires, accombans.

Ce genre porte une dénomination arabe ; les espèces qui le composent sont en petit nombre et habitent les sables des rivages de l'Europe.

**CRAMBÉ.** *Crambe.* Calice étalé, régulier ; filets anthérifères bifurqués. Silicule à deux articles, l'inférieur stérile, pédonculiforme, le supérieur monosperme ; cotylédons épais, subfoliacés.

On a imposé à ce genre le nom que les Grecs donnaient particulièrement au chou marin, parce qu'il venait dans les lieux secs, κραμβος. Les crambés ont des fleurs blanches, et habitent principalement la région méditerranéenne.

Le Crambé maritime [1], appelé vulgairement Chou de mer, qui se trouve sur les côtes occidentales de la France, est actuellement cultivé dans les jardins pour l'usage culinaire.

1 *C. maritima.*

**PASTEL.** *Isatis.* Sépales égaux, divergens. Silicule comprimée, plane, uniloculaire, monosperme; valves carénées, ailées.

Selon Dioscoride et Pline, les *isatis* passaient pour détruire les rugosités de la peau : aussi leur nom paraît provenir de ισαζω, je rends uni. Ces crucifères sont herbacées et portent des feuilles sagittées, sessiles et glauques; leurs fleurs sont de couleur jaune et disposées en panicules.

Le Pastel tinctorial [1], qui était anciennement appelé *glastum,* mot dérivé du celtique *glas,* bleu, à cause de la couleur que l'on en retire, croît en Europe dans tout l'espace compris entre l'Espagne et la mer Baltique.

Les Celtes, à ce que dit César, et les anciens habitans de la Grande-Bretagne se servaient du pastel pour se peindre le corps. C'est même de cette coutume que les derniers ont tiré leur nom, dont le radical est *Britho,* qui, en langue celtique, signifie peindre; c'était aussi pour cette raison que les Romains avaient appelé *Picti* les peuples du nord de cette île. Mais ce fut vers le moyen-âge que cette plante devint un objet d'industrie, et que sa culture prit une extension proportionnée au progrès des manufactures de l'Europe; elle était principalement l'objet des soins des agriculteurs dans la Normandie, la Provence, le Languedoc, dans la Marche d'Ancône et dans la Thuringe. Cette dernière contrée en possédait les plus vastes plantations : aussi elle leur dut pendant un tems sa prospérité, et le pastel devint en Allemagne le symbole de la ville d'Erfurth, dont les habitans, sous l'empereur Rodolphe, en 1290, ensemençaient avec cette crucifère, en signe de victoire, les divers endroits dans lesquels ils triomphaient des brigands qui infestaient le pays.

Le commerce du pastel perdit beaucoup de son importance vers le milieu du seizième siècle, aussitôt que l'indigo fut

1 *I. tinctoria.*

connu, et la culture de ce végétal ne reprit en France qu'à l'époque de nos guerres de la révolution et de l'empire, qui entravèrent nos relations avec le nouveau continent. Les cultivateurs sèment ordinairement le pastel vers le mois de février, et en trois ou quatre fois on recueille ses feuilles, à mesure qu'elles parviennent à leur maturité et qu'elles prennent une teinte violette. Puis on en extrait la substance colorante en les faisant fermenter sous l'eau pendant dix-huit à vingt heures, jusqu'à ce que celle-ci devienne d'un jaune verdâtre. Alors on filtre et on ajoute de l'eau de chaux, ce qui donne au liquide une teinte verte, à cause de la précipitation du principe bleu uni à une matière jaune. Quand le précipité s'est formé et que l'on a enlevé l'excédant du liquide, on verse dessus de l'acide muriatique ou de l'acide sulfurique étendu d'eau, puis la chaux se combine à l'acide employé, en même tems que la substance jaune disparaît. Le précipité obtenu devient d'un beau bleu et prend le nom de pastel.

Le pastel tinctorial est un bon fourrage pour les bestiaux : aussi Bosc dit qu'on le cultive pour eux dans quelques contrées de la France, ainsi qu'en Italie et en Angleterre. Il paraît que cette plante passait autrefois pour posséder quelques vertus médicales; les paysans provençaux s'en servaient contre la jaunisse, et Lémery dit que l'application de ses feuilles sur le poignet a suffi pour guérir des fièvres intermittentes.

## FAMILLE DES BYTTNÉRIACÉES.

Calice quinquélobé, nu ou caliculé; corolle pentapétale ou nulle; étamines monadelphes, en nombre défini, ordinairement pentandres; anthères biloculaires; un à cinq styles. Capsule tri ou

quinquéloculaire ordinairement; périsperme charnu; embryon central; cotylédons plans.

Les byttnériacées sont des arbres, des arbustes ou des plantes herbacées; leurs feuilles sont simples et alternes, stipulées; leurs organes sont parfois recouverts de poils étoilés.

**STERCULIER.** *Sterculia.* Fleurs unisexes. Mâles: quinze à vingt étamines. Femelles : cinq styles soudés. Cinq capsules uniloculaires.

Les sterculiers sont de grands arbres qui croissent sous les tropiques des deux continens. C'est à leur fétidité qu'ils doivent le nom du dieu Sterculius.

**GUAZUME.** *Guazuma.* Pétales bicornes; cinq étamines fertiles à filets trifides, cinq stériles. Capsule ligneuse, quinquéloculaire, déhiscente par des trous.

Ce nom générique est d'origine américaine.

Le Guazume à feuilles d'orme [1], nommé aussi Orme américain, à cause de son pays natal et de son analogie avec le véritable orme, est employé pour faire des avenues; les bestiaux mangent son feuillage.

**ABROME.** *Abroma.* Pétales concaves; voûtés; cinq étamines fertiles, cinq stériles; cinq styles. Capsule mucronée, quinquéloculaire, à cinq angles ailés.

Abrome est formé de α privatif et de βρωμος, nourriture; ce genre se compose d'arbrisseaux d'un port élégant et qui habitent l'Inde.

1 *G. ulmifolia.*

**BYTTNÉRIE.** *Byttneria.* Pétales irréguliers, portant un appendice filiforme; cinq étamines; un style. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

Les byttnéries sont des arbustes ou des arbrisseaux originaires de l'Amérique équatoriale.

La Byttnérie à feuilles ovales [1], qui a été envoyée du Pérou par J. de Jussieu, est cultivée dans les serres.

**AYÉNIE.** *Ayenia.* Pétales irréguliers, à onglet très-long, filiforme, surmonté d'un appendice; cinq étamines fertiles, cinq stériles. Capsule s'ouvrant en cinq coques bivalves.

C'est au duc d'Ayen, amateur de botanique, qu'est dédié ce groupe, qui ne renferme que des espèces de l'Amérique méridionale.

**LASIOPÉTALE.** *Lasiopetalum.* Bractée tripartite. Pétales très-petits, glanduliformes; cinq étamines. Capsule trivalve, triloculaire.

Ce groupe, dont le nom provient de λασιος, velu, et indique l'état des pétales, ne contient que deux arbustes originaires de la Nouvelle-Hollande.

**HERMANNIE.** *Hermannia.* Cinq étamines; anthères sagittées; cinq styles soudés. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

C'est à P. Hermann, professeur de botanique à Leyde, que ce groupe a été dédié. Il est formé de petits arbustes qui habitent tous l'Afrique méridionale.

1 *B. ovata.*

**MAHERNIE.** *Mahernia.* Pétales tordus; cinq étamines à filament portant un appendice cordiforme; cinq styles. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

*Mahernia* est un anagramme d'*hermannia.* Ce genre est composé d'arbrisseaux dont la patrie est l'Afrique méridionale.

**MÉLOCHIE.** *Melochia.* Cinq étamines; cinq stigmates claviformes. Capsule membraneuse, pentagone, quinquévalve, quinquéloculaire; loges mono ou dispermes.

Mélochie est une altération d'un mot arabe, *melochieh.* Ces végétaux sont des arbrisseaux ou des arbustes à fleurs violacées ou blanches, disposées en ombelles; ils habitent l'Amérique.

**DOMBEYE.** *Dombeya.* Calice triphylle; quinze à vingt étamines, dont cinq stériles. Capsule formée de cinq coques bivalves, dispermes.

Ce genre rappelle la mémoire de Dombey, botaniste et voyageur français; il renferme des arbres ou des arbrisseaux élégans, qui sont presque tous indigènes des îles de France, de Bourbon et de Madagascar.

**PENTAPÈTE.** *Pentapetes.* Involucre triphylle; quinze étamines fertiles et cinq stériles. Capsule quinquévalve, à cinq loges polyspermes.

Le Pentapète à fleurs rouges [1], plante herbacée qui croît

[1] *P. phœnicea.*

dans l'Inde, et que l'on cultive pour décorer les jardins, est le type de ce groupe auquel on a imposé le nom grec de la quintefeuille, πενταπετες.

**WALTHÉRIE.** *Waltheria.* Involucre triphylle. Corolle pentandre. Capsule membraneuse, bivalve, uniloculaire, monosperme.

Ce genre, dédié à F. Walther, professeur à l'université de Leipsick, est composé de végétaux herbacés ou ligneux, à fleurs jaunes, et qui habitent les contrées chaudes des deux continens.

**CACAOTIER.** *Theobroma.* Pétales linéaires au milieu, élargis aux extrémités; cinq étamines fertiles, cinq stériles; anthères subquadrilobées. Capsule uniloculaire, à dix côtes.

Ces végétaux tirent leur appellation de l'excellent aliment qu'ils fournissent; elle provient de θεος, dieu, et de βρωμα, nourriture. Le nom de Cacao, que l'on donne à leurs semences, est une syncope de cacaoquahuitl, qui est celui par lequel les Mexicains désignent les byttnériacées qui les produisent.

Le Cacaotier usuel [1] est un arbre qui s'élève de trente à quarante pieds, et dont les fleurs sont rouges; ses fruits, qui sont de six ou huit pouces de longueur, ressemblent à des concombres, et sont verts, jaunes ou rouges; ils sont indéhiscens, et leurs parois finissent par devenir ligneuses; chacun d'eux contient vingt-cinq à trente graines empilées dans une substance pulpeuse de couleur de chair, et dont la saveur est aigrelette et sucrée. Suivant le père Labat, un cacaotier peut donner jusqu'à cent cinquante livres de semences. Cet arbre habite les vallées humides de l'Amérique équatoriale, principalement la

1 *T. cacao.*

pente orientale des Andes et le bassin des Amazones. On l'a transporté aux Antilles, et ce fut d'Acosta qui le cultiva le premier à la Guadeloupe, dès 1664; maintenant il prospère dans ces îles, ainsi que dans celles de France et de Bourbon, où on l'a également propagé.

Les Nègres mangent la pulpe du fruit du cacaotier, et ils en sont très-friands; mais ce sont surtout les semences de ce végétal qui sont employées pour nos besoins : c'est avec elles que l'on fait le Chocolat et le Beurre de cacao ; on les recueille en mettant le fruit macérer pendant trente ou quarante jours dans la terre, afin de les détacher de la pulpe et de tuer le germe; celles qui n'ont point subi cette opération sont âcres et d'une autre couleur. Le chocolat n'est qu'un mélange de sucre, d'aromates et de semences de cacaotier ; c'est un aliment très-nutritif, et dont les naturels de quelques pays où croît cet arbre font leur nourriture, ce qui a lieu en particulier au Mexique. Le beurre de cacao est une huile fixe, qui se concrète à la température de l'atmosphère, et que l'on extrait par la pression, et à chaud, des amandes du cacaotier; elles en fournissent les quatre dixièmes de leur poids. On considère cette huile fixe comme émolliente, et on l'administre à l'intérieur dans les inflammations pulmonaires.

## FAMILLE DES GÉRANIÉES.

Calice à cinq divisions très-profondes; corolle à cinq pétales onguiculés, égaux ou inégaux; ordinairement dix étamines monadelphes; trois ou cinq stigmates. Trois à cinq coques généralement monospermes.

Les géraniées sont de petits arbustes, ou simplement des végétaux herbacés, dont la tige est fréquemment articulée ou noueuse, et leurs feuilles sont opposées ou alternes.

**PÉLARGONIER**. *Pelargonium.* Calice à division supérieure tubuleuse, capillaire, nectarifère; corolle irrégulière; dix étamines, dont trois à cinq sont stériles. Cinq coques prolongées en arête.

Les pélargoniers ont un nom qui provient de πελαργος, cigogne; ils habitent presque tous l'Afrique méridionale.

**GÉRANIUM**. *Geranium.* Calice pentaphylle, régulier; corolle régulière; dix étamines, dont cinq avortent parfois. Cinq coques surmontées par une pointe.

C'est de γερανος, grue, que provient cette dénomination. Beaucoup de ces plantes habitent la France.

**MONSONE**. *Monsonia.* Corolle régulière; quinze étamines formant cinq faisceaux. Cinq coques.

Ce genre a été dédié à lady Monson, qui fit connaître plusieurs végétaux de l'Inde. Les monsones habitent le cap de Bonne-Espérance.

**CAPUCINE**. *Tropæolum.* Calice coloré, à division supérieure éperonnée; corolle irrégulière; huit étamines libres. Trois capsules charnues.

Les capucines habitent l'Amérique; plusieurs de leurs espèces sont employées comme condimens.

**OXALIS**. *Oxalis.* Pétales réunis vers l'onglet; dix étamines inégales. Capsule pentagone, quinquévalve, à cinq loges polyspermes.

C'est de οξυς, acide, que provient cette appellation. Ce genre,

dont quelques espèces habitent la France, est devenu le type d'une nouvelle famille.

## FAMILLE DES VIOLÉES.

Calice à deux ou cinq divisions ; quatre ou cinq pétales irréguliers, dont un est éperonné ; cinq étamines syngénèses ; style unique. Capsule à trois ou cinq valves, uniloculaire, polysperme.

Les violées sont des végétaux herbacés et à feuilles alternes.

**VIOLETTE.** *Viola.* Calice pentaphylle, réfléchi ; corolle pentapétale ; pétale supérieur grand et éperonné. Capsule trivalve.

*Viola* provient de ἰον, violette. Les poètes ont supposé que le nom de ces plantes était dû à ce qu'elles servirent à la pâture de la vache Io.

**BALSAMINE.** *Impatiens.* Calice diphylle, coloré; corolle tétrapétale ; pétale inférieur éperonné. Capsule quinquévalve.

Les balsamines sont des végétaux exotiques; une seule espèce habite l'Europe ; elles sont devenues le type d'une nouvelle famille.

## FAMILLE DES HESPÉRIDÉES.

Calice monosépale ; corolle ordinairement polypétale ; étamines définies ou indéfinies, souvent

monadelphes ou polyadelphes. Baie, capsule ou hespéridie.

Les végétaux de cette famille sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes.

**MURRAYE**. *Murraya*. Calice quinquédenté; corolle campaniforme, pentapétale, décandre. Baie.

Ce genre est dédié à A. Murray, médecin et botaniste suédois, élève de Linnée; il ne contient que deux espèces, qui sont indigènes de l'Inde, de la Chine et du Japon.

**CITRONNIER**. *Citrus*. Corolle pentapétale; environ vingt étamines à filets comprimés, polyadelphes. Hespéridie.

On suppose que *citrus* signifie originaire de la ville de Citron, en Judée. Les végétaux de ce genre sont des arbres ou des arbustes odorans et toujours verts.

Le Citronnier ordinaire[1], qui est originaire de l'Inde, dut, selon Risso, sa transmigration vers l'Europe à l'invasion des califs. On le retrouva partout où ces conquérans éclairés avaient passé, avant de parvenir dans le sein de l'Europe. Les croisés l'introduisirent en Italie et en Suisse.

Le Citronnier oranger[2], dont le nom dérivé de *aurum*, indique la belle couleur d'or de ses fruits, paraît originaire de la Chine et des îles de l'Archipel indien. Certains savans prêtendent que ce sont les Arabes qui l'ont transporté en Grèce et en Italie, telle est l'opinion de Galésio; mais la plupart des historiens affirment que ce sont les Portugais qui ont implanté cet arbre dans la région méridionale de l'Europe où il est aujourd'hui acclimaté.

Les fruits de cette espèce sont appelés oranges. Quelques

1 *C. limonium.* 2 *C. aurantium.*

auteurs ont voulu reconnaître en eux les fameuses pommes d'or dérobées par Hercule dans le jardin des Hespérides, jardin que les uns placent à l'extrémité occidentale de la chaîne de l'Atlas, d'autres en Mauritanie, lieux dont certains naturalistes font provenir l'oranger, et d'où il serait, selon eux, passé en Grèce, puis en Italie.

**TRIPHASIE.** *Triphasia.* Calice tridenté; corolle tripétale, hexandre. Baie trisperme.

Ce genre, dont le nom provient de τριφασιος, triple, ne contient que deux espèces qui sont indigènes des Indes, de la Chine ou de Timor.

**CLYCOSMIE.** *Clycosmis.* Corolle pentapétale, décandre. Baie à une ou deux loges.

Les clycosmies sont des arbres; on n'en connaît que deux espèces, qui habitent la côte de Coromandel.

**THÉ.** *Thea.* Calice quinquélobé; corolle de cinq à neuf pétales inégaux; étamines nombreuses, à déhiscence longitudinale. Capsule globuleuse, à trois côtes; à trois loges mono ou dispermes, et déhiscentes par le sommet.

Le nom de thé vient de *theh*, qui est celui que portent ces arbrisseaux dans la province de *Fokien*, en Chine. Ce genre ne contient que deux ou trois espèces originaires de ce pays et de la Cochinchine.

Le Thé de la Chine[1], qui habite ce pays ainsi que le Japon, et dont Linnée avait fait deux espèces, d'après le nombre variable de ses pétales, est le végétal qui nous four-

[1] *T. chinensis.* Rich. *T. bohea* et *T. viridis.* L.

nit la feuille précieuse connue de tout le monde. Il offre quatre à cinq pieds de hauteur, quand il est cultivé; ses feuilles sont ovales ou oblongues, dentées, et ses fleurs sont blanches.

Il paraît que ce fut vers le commencement du XVII^e^. siècle que l'usage du thé s'introduisit en Europe, par les Hollandais qui rapportèrent cette denrée en échange de la sauge. On ne connaît point les motifs qui engagèrent les Chinois à employer cette plante; ce fut Tulpius, médecin hollandais, qui, le premier, la fit connaître en 1641, par une dissertation. Jonquet, médecin français, en 1657, exhalta ses propriétés, et, en la comparant à l'ambroisie, la nomma Herbe divine. Après eux, d'autres publièrent différens écrits sur le thé, et quelquefois ceux-ci furent peut-être dictés par la politique.

On fit de nombreuses tentatives pour doter l'Europe de cet arbrisseau. M. Osbeck en apportait un, lorsque, dans les parages de l'Afrique, un ouragan l'enleva de dessus son vaisseau; quelques tems après, un pied arriva à Gotthembourg; mais pendant qu'on s'occupait du débarquement, les rats le maltraitèrent tellement qu'il en mourut. Linnée essaya vingt fois de semer le thé, jamais il ne put réussir; découragé, il engagea un capitaine nommé Ekeberg, à mettre ses semences dans un pot, au moment où il sortirait des ports de la Chine, afin qu'elles pussent germer sous l'équateur. Ce moyen ayant eu du succès, la moitié des pieds de thé fut expédiée au jardin d'Upsal, aussitôt que le bâtiment fut mouillé à Gotthembourg, mais elle périt dans la route; heureusement l'autre moitié y fut transportée sans accident, par M. Ekeberg. Ce fut de cette manière que la Suède fit connaître cette plante à l'Europe.

Maintenant, le thé est assez commun dans les jardins botaniques de l'Europe. Il est cultivé depuis un tems immémorial à la Chine et au Japon; tous les terrains semblent lui être propres; il pourrait très-bien réussir dans le midi de la France. En Chine, on sème le thé à quatre ou cinq

pouces de profondeur. Une petite partie des semences confiées à la terre germent seulement. Ce végétal, au bout de sept ans, s'élève à cinq ou six pieds. La cueillette des feuilles se fait avec beaucoup de précaution ; c'est une à une que les ouvriers les prennent ; ils en peuvent récolter ainsi jusqu'à quinze livres en un jour. La première cueillette se fait au printemps ; on donne à ces feuilles jeunes et tendres le nom de Thé poudre à canon ; le prix en est fort élevé, et les personnes opulentes en font seules usage. La seconde récolte a lieu au commencement de l'hiver ; on cueille alors les feuilles qui ont acquis tout leur développement, et aussi celles qui sont imparfaitement formées, puis on les sépare pour les vendre diversement. Le thé obtenu à cette époque porte le nom de *Toatsjaa* ou Thé chinois. La troisième et dernière cueillette se fait vers le milieu de l'été, quand les feuilles ont acquis tout leur accroissement, le thé que l'on en obtient est le plus commun, on le nomme *ban-tajaa*, il est réservé pour les classes pauvres.

On dit, mais ce n'est qu'un conte, malgré que certaines peintures chinoises semblent le confirmer, qu'il existe des endroits où les arbrisseaux qui fournissent le thé poussent sur des pentes inaccessibles, et que les paysans, pour se procurer leur feuillage irritent les singes, afin que ces animaux, en combattant, cassent les branches des thés, pour les leur jetter.

Pour livrer les feuilles de thé au commerce, on leur fait subir une manipulation. Au Japon, il y a des bâtimens publics dans lesquels les personnes qui n'ont point les appareils nécessaires peuvent venir préparer leur récolte. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à vingt petits fourneaux munis d'une platine de fer au-dessus de leur bouche. Lorsque la platine est échauffée, on met les feuilles dessus, et l'ouvrier les remue avec vivacité ; quand elles sont si chaudes que la main ne peut plus en supporter la chaleur, il les enlève et les verse sur les nattes d'une table où des ouvriers sont employés

à les rouler avec leurs mains, tandis que d'autres les éventent pour les faire refroidir promptement, afin qu'elles conservent leur frisure.

Ce procédé est répété deux ou trois fois, pour extirper toute l'humidité des feuilles, et afin qu'elles se conservent mieux; ensuite on trie le thé et on l'emmagasine.

Le thé impérial est celui qui provient d'une variété cultivée sur une montagne du Japon, située près de la petite ville d'Udsi, qui passe pour avoir un terrain très-favorable à ce végétal. Cette montagne est environnée de fossés et de haies, et l'on garde avec soin ses plantations. On dit que les hommes préposés à leur garde garantissent avec précaution leurs feuilles des injures de l'air, et que les ouvriers qui doivent les cueillir sont soumis, avant cette opération, à un régime particulier, de peur que, par une alimentation grossière, ils ne communiquent un goût désagréable aux parties de ces plantes qu'ils sont forcés de toucher; ensuite une forte escorte, accompagnée d'un surintendant de la cour, transporte ce thé impérial au palais de l'empereur, à l'usage duquel il est réservé.

Le thé est légèrement excitant et favorise la digestion; on en fait actuellement une telle consommation dans certains pays de l'Europe, que la Chine en expédie chaque année, dans cette partie du monde, pour plus de cent vingt-cinq millions de francs.

**CAMELLIE.** *Camellia.* Cinq ou six sépales environnés d'écailles; corolle pentapétale; étamines nombreuses, monadelphes. Capsule globuleuse, tricostulée, triloculaire; loges monospermes par avortement.

C'est au jésuite Camellus, qui a écrit sur l'histoire naturelle, que ce groupe est dédié; celui-ci ne contient que six ou huit espèces.

La Camellie du Japon [1] est la plus répandue dans nos jardins, où l'on en a obtenu des variétés. C'est un arbrisseau constamment vert, dont les fleurs sont d'un beau rouge incarnat; elles doublent facilement, et deviennent blanches ou roses.

**GORDONIE.** *Gordonia.* Calice pentasépale; étamines nombreuses. Capsule à cinq loges dispermes; graines ailées.

C'est à A. Gordon, célèbre cultivateur anglais, que ces végétaux ont été dédiés; ce sont des arbres ou des arbustes indigènes de la Caroline, de la Virginie, du Napaul et de la Jamaïque.

**STÉWARTIE.** *Stewartia.* Calice environné de bractées; cinq pétales; style unique. Capsule ligneuse, quinquévalve.

Ce genre, que des botanistes ont reporté dans une autre famille, ne renferme qu'une seule espèce qui est originaire de l'Amérique septentrionale.

**TERNSTROÉMIA.** *Ternstrœmia.* Corolle à cinq pétales soudés à la base; anthères glabres. Fruit coriace ou légèrement charnu, déhiscent en plusieurs valves irrégulières.

Ce groupe est devenu le type d'une nouvelle famille; les végétaux qu'il renferme habitent les régions tropicales des deux continens.

1 *C. japonica.*

## FAMILLE DES MÉLIACÉES.

Calice monosépale, quadri ou quinquélobé; corolle tétra ou pentapétale ; étamines monadelphes , en nombre égal ou double des pétales ; anthères biloculaires ; style unique. Capsule à valves septifères, ou drupe.

Les méliacées sont des arbres et des arbustes à feuilles alternes, simples ou composées et dépourvues de stipules ; leurs fleurs sont solitaires ou groupées en épis ou en grappes.

**PORTÉSIE**. *Portesia.* Calice quadridenté ; corolle tétrapétale, octandre. Capsule bivalve, biloculaire, disperme.

Ce genre, dédié à Desportes, médecin et botaniste de Saint-Domingue, est composé d'arbres qui croissent aux Antilles et à Madagascar.

**TRICHILIE**. *Trichilia.* Calice quinquédenté ; corolle pentapétale, décandre. Capsule trivalve, triloculaire , trisperme.

Ce genre, dont le nom provient de τρεις, trois, est formé de végétaux pour la plupart originaires de l'Amérique équatoriale.

**AZÉDARACH**. *Melia.* Calice quinquédenté; corolle pentapétale , décandre. Drupe à noyau cannelé, quinquéloculaire.

La ressemblance de certains azédarachs avec le frêne leur a

fait donner le nom grec de cet arbre, μελια. Ce genre est formé d'arbrisseaux des deux continens.

L'Azédarach bipenné [1], qui est originaire de la Syrie ; porte un fruit que l'on regarde comme vénéneux ; on peut en extraire de l'huile à brûler. Ce végétal est naturalisé en Italie, où il est appelé Arbre saint, à cause de ses semences qui servent à faire des chapelets.

**SWIÉTÉNIE**. *Swietenia.* Calice quadri ou quinquélobé ; corolle tétra ou pentapétale, octandre ou décandre. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

C'est au célèbre médecin Van Swieten que ce groupe est dédié. Il est formé d'arbres à feuilles pinnées, sans impaire, et qui croissent dans les contrées intertropicales des deux mondes.

La Swiéténie mahagoni [2], dont le nom spécifique est américain, est un arbre qui habite l'Amérique équatoriale et les Antilles, et dont le tronc acquiert de fortes dimensions ; c'est lui que l'on nomme dans le commerce Bois d'acajou et qui est si communément employé à la confection des meubles. Dans son pays natal, les sauvages en font des canots d'une seule pièce. Les artisans nomment Acajou mâle celui dont le bois est plus coloré, et Acajou femelle le plus pâle ; mais ces différences de coloration ne dénotent que des variétés. L'écorce de cet arbre est employée comme fébrifuge en Amérique, et l'on pense qu'elle sert à falsifier le quinquina.

**CÉDRÈLE**. *Cedrela.* Calice quinquédenté ; corolle pentapétale, pentandre ; stigmate capité. Capsule quinquévalve ; semences ailées.

Le Cédrèle odorant [3], bel arbre de l'Amérique, dont le bois sert à la charpente, est l'unique espèce de ce genre.

1 *M. azedarach.*
2 *S. mahagoni.*
3 *C. odorata.*

## FAMILLE DES RUTACÉES.

Fleurs ordinairement hermaphrodites. Calice quadri ou quinquélobé ; corolle tétra ou pentapétale, ou nulle ; étamines ordinairement en nombre double des pétales. Capsule unique et pluriloculaire, ou plusieurs coques bivalves ou indéhiscentes, uniloculaires.

Les rutacées sont des végétaux herbacés ou ligneux, qui portent des feuilles alternes ou opposées, simples ou composées.

**TRIBULE**. *Tribulus*. Corolle pentapétale. Cinq ou dix capsules épineuses, bi ou triloculaires.

Les tribules ont un nom formé de τρεις, trois, et de βολος, pointe ; une d'elles est indigène de la France.

**FRAGONIE**. *Fragonia*. Corolle à cinq pétales onguiculés. Capsule à cinq angles saillans et à cinq loges monospermes.

Ces végétaux croissent spontanément dans l'Inde ; un d'eux habite l'Espagne.

**ZYGOPHYLLE**. *Zygophyllum*. Corolle pentapétale ; filets staminaux portant chacun une écaille bifide. Capsule pentagone à cinq loges polyspermes.

Ce nom provient de ζυγος, paire, et de φυλλον, feuille. Les zygophilles habitent l'Afrique et le Levant.

**GAYAC**. *Guajacum*. Corolle pentapétale. Capsule anguleuse, à deux ou cinq loges monospermes.

Ces plantes portent le nom qu'on leur donne en Amérique; elles sont originaires des contrées chaudes de cette partie du monde.

Le Gayac officinal [1] est un grand arbre qui habite particulièrement le Brésil et Saint-Domingue Son bois, extrêmement dur est employé à confectionner divers ouvrages, et passait pour un sudorifique énergique. Les Espagnols l'introduisirent en Europe, dans les premiers tems de la découverte de l'Amérique, et ils le vantèrent tellement contre la syphilis, qu'on lui donna alors le nom de Saint-Bois, et qu'on le vendit jusqu'à sept écus d'or la livre; aujourd'hui les médecins l'ont presque abandonné.

**PORLIÈRIE**. *Porliera*. Corolle tétrapétale; étamines écailleuses à la base. Quatre drupes réunis.

C'est à Porlier, ministre du roi d'Espagne, que ce genre est dédié. Il ne contient qu'une espèce indigène du Pérou.

**BORONIE**. *Boronia*. Corolle tétrapétale. Quatre capsules réunies, bivalves, à loges mono ou dispermes.

Une seule espèce, qui est indigène de la Nouvelle-Hollande, forme ce genre.

**CORRÉE**. *Correa*. Corolle tétrapétale; stigmate quadridenté. Quatre capsules déhiscentes au sommet.

C'est au botaniste portugais Correa de Serra que sont dédiées ces plantes, qui toutes habitent la Nouvelle-Hollande.

1 *G officinale*.

**CROWÉE.** *Crowea.* Calice pentapétale ; étamines à filamens ciliés et à anthères non terminales.

C'est à J. Crow, botaniste anglais, que l'on a dédié ce genre ; il ne contient qu'une seule plante originaire de la Nouvelle-Hollande.

**RUE.** *Ruta.* Calice quadri ou quinquélobé ; corolle tétra ou pentapétale, octandre ou décandre ; réceptacle entouré de dix points mellifères. Capsule quadri ou quinquéloculaire.

Mérat pense que *ruta* provient de ρυω, défendre, conserver, à cause des vertus que l'on prêtait à l'espèce vulgaire.

La Rue puante [1], qui croît dans le midi de l'Europe, exhale une odeur qui est regardée comme fétide par les Français ; au contraire, elle faisait anciennement les délices des Latins. Pline dit que Cornélius Céthégus ayant été élu consul, l'an de Rome 421, fit au peuple des largesses de vin aromatisé avec cette plante ; celle-ci est encore recherchée à Naples, où on la fait entrer dans les salades. La rue passait pour être l'antidote des poisons ; aussi entrait-elle dans le fameux composé de Mithridate, qui, selon Pline, était un mélange de ce végétal, de noix, de sel et de figues. Sa réputation d'alexipharmaque se transmit même dans les âges suivans ; car Mathiole dit que les *Mustela* combattent les serpens après avoir mangé de cette herbe ; aujourd'hui elle est administrée comme antispasmodique et emménagogue.

**HARMALE.** *Peganum.* Corolle pentapétale ; quinze étamines à filamens dilatés. Capsule à trois loges polyspermes.

Ce nom provient de πηγανον, qui est celui que les Grecs don-

[1] *R. graveolens.*

naient à la rue. Les harmales habitent l'Orient, la Russie et l'Espagne.

**DICTAMNE.** *Dictamnus.* Corolle à cinq pétales inégaux, onguiculés; étamines inégales. Cinq capsules planes, bivalves, biloculaires, dispermes.

Le Dictamne blanc [1], dont le nom générique provient de *dicta*, montagne de la Crête, est l'unique espèce de ce genre; il croît en Orient, et est souvent cultivé dans nos jardins. Pendant les journées chaudes de l'été, ce végétal exhale une huile volatile, dont les vapeurs stagnent autour de la plante, et peuvent être facilement enflammées. Ce fut mademoiselle Linnée qui découvrit ce phénomène.

**DIOSME.** *Diosma.* Corolle pentapétale, pentandre ou décandre; ovaire supportant cinq nectaires. Trois à cinq capsules uniloculaires et polyspermes.

Cette dénomination provient de διος, divin, et de οσμη, parfum. Presque toutes ces plantes habitent l'Afrique.

**ZANTHOXYLON.** *Zanthoxylum.* Fleurs dioïques. Corolle nulle; cinq ou six étamines. Capsules sphériques, bivalves, monospermes.

Les zanthoxylons ont un nom qui provient de ξανθος, jaune, et de ξυλον, bois; ce sont des arbres ou des arbrisseaux, pour la plupart originaires de l'Amérique.

**MÉLIANTHE.** *Melianthus.* Corolle à cinq pétales irréguliers, glanduleux; quatre étamines didynames. Capsule à quatre loges monospermes.

Ce nom est formé de μελι, miel, et de ανθος, fleur; il in-

[1] *D. fraxinella.*

dique que les mélianthes sont souvent dépécés par les abeilles. Ces plantes habitent l'Afrique.

## FAMILLE DES FUMARIÉES.

Calice disépale ; corolle tétrapétale, irrégulière, éperonnée, subpapilionacée ; six étamines diadelphes ; androphores triandres ; anthère moyenne, biloculaire, et les latérales uniloculaires. Akène globuleux ou capsule bivalve, polysperme.

Les plantes de cette famille sont herbacées ; elles portent des feuilles alternes et composées, et des fleurs en grappes latérales.

**FUMETERRE.** *Fumaria.* Corolle à un pétale éperonné. Capsule ovoïde ou globuleuse, indéhiscente, monosperme.

Cette dénomination est dérivée de *fumus*, fumée, parce que, selon Pline, l'instillation du suc de la fumeterre dans les yeux les fait larmoyer comme l'impression de la fumée.

La Fumeterre officinale [1], qui se trouve en France, est souvent employée contre les affections cutanées.

## FAMILLE DES LÉGUMINEUSES.

Calice monosépale, denté ou profondément divisé; corolle tétra, pentapétale ou pseudo-monopétale, papilionacée, irrégulière, régulière ou nulle ; dix étamines ou plus ou moins, ordinairement diadelphes, quelquefois monadelphes ou libres ;

1 *F. officinalis.*

**ovaire simple ; style unique. Légume monosperme ou polysperme, uniloculaire ou multiloculaire.**

Cette famille, que l'on cite comme une des plus naturelles, mais dont l'étude révèle bientôt les anomalies, est formée de végétaux herbacés ou ligneux, dont le port varie extrêmement, et qui offrent ordinairement des feuilles alternes et composées; leurs pétioles sont accompagnés de stipules, et parfois larges, dilatés et foliiformes. Les légumineuses ont une inflorescence extrêmement variable; leur fruit est un légume; c'est lui qui les caractérise, et c'est de la variété remarquable qu'il présente dans son organisation, dont on s'est servi particulièrement pour caractériser les genres.

C'est surtout parmi les végétaux de ce groupe que l'on observe des mouvemens d'irritabilité, et ce sont aussi eux qui subissent, d'une manière plus apparente, ces mutations causées par l'influence de la lumière, et que Linnée nommait Sommeil des plantes. Par une étrange analogie, M. de Humboldt, en parcourant les bords de la Magdeleine, observa que les légumineuses qui les habitent, et chez lesquelles ce phénomène se manifeste, participent en quelque sorte de la paresse de tous les êtres qui résident sous les tropiques, et qu'elles se ferment vingt-cinq à trente minutes avant le coucher du soleil, et ne s'épanouissent ou ne s'éveillent que quand il y a un semblable laps de tems qu'il est levé.

La famille des légumineuses est une des plus importantes à connaître pour l'économiste et le médecin, à cause du grand nombre de plantes tinctoriales, alimentaires et médicales qui s'y trouvent; elle fournit aux arts des principes colorans variés, ainsi que des gommes et des résines. Le médecin observe que dans cette famille, qui lui offre de si abondantes ressources, la propriété purgative est celle qui domine généralement, et que l'on trouve dans le plus grand nombre d'organes ; cependant quelques légumineuses donnent aussi des produits exci-

tans, tels que divers baumes, tandis que d'autres possèdent un mucilage adoucissant.

**1. PAPILIONACÉES.** Corolle papilionacée; dix étamines ordinairement diadelphes.

**SOPHORA.** *Sophora.* Calice campanulé, gibbeux. Légume très-long, grêle, à étranglemens moniliformes.

Le Sophora du Japon [1], bel arbre de ce pays et de la Chine, qui a été introduit chez nous vers le milieu du siècle dernier, mérite surtout d'être cité.

**VIRGILIE.** *Virgilia.* Calice quinquédenté, subbilabié; pétales subégaux; dix étamines libres. Légume comprimé.

La Virgilie jaune [2], qui croît spontanément dans l'Amérique septentrionale, est actuellement naturalisée en Europe. Le bois de ce bel arbre est jaune au centre, et peut s'employer dans la teinture.

**ANAGYRIS.** *Anagyris.* Étendard en cœur renversé, plus court que la carène. Légume velu, plan, alongé; semences réniformes.

C'est de ανα, avec, et de γυρος, courbure, que provient ce nom, sous lequel on désigne une légumineuse des environs de la Méditerranée.

**PODALYRIE.** *Podalyria.* Étendard très-grand; dix étamines cohérentes. Légume ventru, polysperme.

C'est à Podalyre, fils d'Esculape, que ce groupe a été con-

1 *S. japonica.* 2 *V. lutea.*

sacré ; il est composé d'arbrisseaux ordinairement soyeux, et tous indigènes de l'Afrique méridionale.

**CHORIZÈME.** *Chorizema.* Carène renflée, plus courte que les ailes ; style en crochet. Légume renflé, polysperme.

Les chorizèmes portent un nom qui provient de χωριζω, je sépare ; ils habitent la Nouvelle-Hollande.

**OXYLOBIER.** *Oxylobium.* Corolle papilionacée. Légume renflé, ové, aigu, polysperme.

Les oxylobiers sont des arbrisseaux ou des sous-arbrisseaux à feuilles verticillées, et dont les fleurs sont jaunes, safranées ou purpurines ; ils habitent la Nouvelle-Hollande.

**VIMINAIRE.** *Viminaria.* Calice anguleux, quinquédenté ; pétales subégaux. Légume ovoïde, monosperme.

On ne connaît qu'une seule espèce dans ce genre, dont le nom est dérivé de *viminalis*, propre à lier ; elle habite l'Australasie.

**SPHÉROLOBIER.** *Sphærolobium.* Style muni d'une membrane unilatérale au sommet. Légume sphérique, uni ou disperme.

Les sphérolobiers sont de frêles arbrisseaux, dépourvus de feuilles dans l'âge adulte, et dont les fleurs sont rouges ou jaunes ; ils habitent la Nouvelle-Hollande.

**EUTAXIE.** *Eutaxia.* Style en crochet. Graines à ombilic offrant une caroncule bifide.

L'Eutaxie à feuilles de myrte [1], arbrisseau indigène de la

1 *E. myrtifolia.*

Nouvelle-Hollande, doit être considéré comme le type de ce genre.

**PULTENÉE.** *Pultenæa.* Calice portant deux bractées. Semences à appendices ombilicaux incisés.

Les pultenées habitent toutes l'Australasie. Le voyageur Siéber, de Prague vient d'en découvrir un assez grand nombre d'espèces.

**GOODIE.** *Goodia.* Étendard plan, très-grand; stigmate capité; étamines diadelphes. Légume comprimé, ordinairement disperme.

C'est au naturaliste anglais S. Goodenough que ces végétaux ont été dédiés ; ce sont des arbrisseaux qui croissent à la Nouvelle-Hollande.

**RAFNIE.** *Rafnia.* Calice quinquélobé, à lobe inférieur sétacé; étamines monadelphes. Légume lancéolé, comprimé, polysperme.

Les Rafnies sont des arbustes à fleurs jaunes, qui croissent dans l'Afrique méridionale.

**BORBONIE.** *Borbonia.* Calice à cinq divisions raides, acuminées; stigmate échancré. Légume mucroné.

Ce groupe a été dédié à Gaston de Bourbon, fils de Henri IV, qui fut, dit-on, grand amateur de botanique. Il est formé d'arbrisseaux à feuilles simples et raides.

**CROTALAIRE.** *Crotalaria.* Calice quinquélobé, irrégulier; étamines monadelphes. Légume renflé, ovoïde; semences réniformes.

Les crotalaires sont des arbrisseaux ou des arbres dont les

feuilles sont par fois simples; ils habitent ordinairement les contrées équatoriales des deux continens.

**AJONC.** *Ulex.* Calice bilabié; carène bipétale. Légume ovoïde, très-court, paucisperme.

Selon certains étymologistes, *ulex* provient du celtique *ac*, pointe; selon d'autres, de *uligo*, marais. Les ajoncs sont des arbustes dont les feuilles sont spiniformes, raides et persistantes. Plusieurs habitent l'Europe.

**GENÊT.** *Genista.* Calice ordinairement campanulé; étendard cordiforme; carène abaissée, bifide ou bipétale; étamines monadelphes. Légume ovale ou oblong, mono ou polysperme.

On a fait dériver ce nom de *genu*, genou, parce que les branches de ces végétaux sont très-flexibles; peut-être provient-il de *gen*, qui signifie arbuste en celtique. Les genêts croissent principalement dans la région méditerranéenne.

Le Genêt des teinturiers [1], qui habite la France, et dont on extrait dans les arts une couleur d'un jaune vif, a été dans ces derniers tems regardé comme excellent contre la rage par le docteur Marochetti, de Moscou.

Le Genêt à branches de jonc [2], qui habite l'Espagne et l'Italie, et dont les fleurs exhalent un suave parfum, est cultivé dans nos jardins sous le nom de Genêt d'Espagne.

**CYTISE.** *Cytisus.* Feuilles ternées; calice subbilabié, campanulé; étendard réfléchi; ailes et carène dérobant les organes sexuels. Légume oblong, comprimé.

Pline nous apprend que l'on appelait ainsi une plante qui tenait son nom de l'île de Cythnos, où elle croissait et d'où

1 *G. tinctoria.* 2 *G. juncea.*

elle fut transportée dans les Cyclades et la Grèce; mais ce n'est point une de celles que nous comprenons aujourd'hui parmi les cytises : ceux-ci sont des arbustes ou des arbrisseaux dont le port se rapproche des genêts, mais qui sont dépourvus d'épines. Ils habitent en grande partie les montagnes de l'Europe méridionale et de l'Asie.

Le Cytise aubours [1], vulgairement appelé Faux ébénier, est un grand arbrisseau indigène de toute l'Europe méridionale. On le rencontre jusque dans l'Allemagne, la Suisse et le Lyonnais. Il est cultivé pour l'ornement des bosquets, à cause du bon effet de ses fleurs d'un jaune soufré. Son bois, qui devient noir au centre quand l'arbre est vieux, et qui est susceptible de recevoir un beau poli, était, à ce que l'on croit, employé par les Gaulois pour faire leurs arcs; maintenant il sert à confectionner des instrumens à vent. Les feuilles de ce végétal servent de nourriture aux bestiaux, mais elles sont purgatives pour l'homme; ses fruits jouissent surtout de cette dernière propriété. Plusieurs autres espèces indigènes ou exotiques, sont aussi cultivées pour la décoration des jardins.

**ONONIS.** *Ononis.* Calice à cinq dents linéaires; étendard grand, strié; dix étamines monadelphes. Légume renflé, paucisperme.

Ce nom vient de *ονος*, âne, parce que cet animal broute ces végétaux; ceux-ci sont des herbes ou des sous-arbrisseaux qui habitent principalement la région méditerranéenne.

**ANTHYLLIDE.** *Anthyllis.* Calice ventru, quinquédenté, irrégulier, contenant le fruit; étendard dépassant les ailes et la carène; étamines monadelphes. Légume mono ou disperme.

C'est de *ανθος*, fleur, et de *ιουλος*, duvet, que provient cette

[1] *C. laburnum.*

dénomination, qui indique l'état du calice des anthyllides; ces plantes sont herbacées ou ligneuses, et habitent les régions voisines de la Méditerranée.

L'Anthyllide vulnéraire [1], qui croît en France, passait autrefois pour efficace contre les blessures.

**LUZERNE.** *Medicago.* Calice quinquédenté; corolle papilionacée; ailes onguiculées. Légume falciforme ou contourné en spirale, polysperme.

Les Grecs disent que ce furent les Mèdes qui apportèrent la luzerne cultivée dans leur pays, lors de son invasion par Darius : telle est, selon Pline, l'origine de ce nom générique latin. Ces végétaux sont herbacés ou ligneux, et ils habitent toutes les contrées du globe.

La Luzerne cultivée [2] était appelée *medica* par les agronomes de l'antiquité, à cause du pays dont elle provenait. Varron, Columelle et Caton s'accordent à la considérer comme extrêmement productive, et les siècles n'ont point démenti leurs vues à son égard. Olivier de Serre la qualifiait encore du nom de Merveille du ménage, à cause des bénéfices que sa culture produit. Cette légumineuse est maintenant naturalisée chez nous; c'est un excellent fourrage dont Bosc a reconnu la supériorité. Elle est vivace : aussi une bonne luzernière peut durer une douzaine d'années. Ce végétal est encore employé à quelques usages peu importans, tels qu'à la confection de brosses à dents que l'on fait avec ses racines, puis que l'on teint en rouge et que l'on parfume pour les rendre plus agréables.

La Luzerne en faucille [3], dont le nom vient de ses gousses qui ressemblent à l'instrument tranchant dont elle porte le nom, est encore une plante qui convient fort aux animaux

1 *A. vulneraria.*
2 *M. sativa.*
3 *M. falcata.*

élevés dans les fermes ; comme elle croît mieux dans les terrains secs et pierreux, on peut par son moyen les utiliser avantageusement, ainsi que le font les agronomes du nord, région où cette légumineuse se plaît davantage.

La Luzerne arborescente [1], qui est originaire de l'Archipel de la Grèce, ainsi que de l'Italie, a été considérée par Gléditsch, puis par Desfontaines et Mirbel, comme le Cytise des anciens, mentionné par Columelle et Varron, et si longuement décrit par Pline, qui dit que c'est un arbrisseau qui peut rendre 1000 sesterces par année aux propriétaires, parcequ'aucun fourrage ne fait donner autant de lait aux bestiaux, et que de son tems on allait même jusqu'à l'ordonner aux nourrices pour augmenter chez elles la secrétion de ce fluide. C'est aussi ce végétal qui est le fameux cytise si souvent chanté par Virgile.

Le bois de la luzerne arborescente, étant susceptible de recevoir un beau poli, est employé aujourd'hui pour fabriquer divers objets, et cet arbrisseau est introduit dans nos parterres à cause de la beauté de ses nombreuses fleurs jaunes.

**FENUGREC.** *Trigonella.* Calice campanulé ; ailes et étendard ouverts, simulant une corolle tripétale ; carène très-petite. Légume oblong, comprimé, acuminé, courbé.

Les fenugrecs doivent leur appellation à l'aspect trigone de leurs fleurs ; ils sont herbacés et habitent principalement la région méditerranéenne.

La Trigonelle fenugrec [2], qui a été connue de toutes les époques et dont Théophraste avait comparé le fruit aux cornes des bœufs, était très-commune en Grèce : c'était à cause de cela que les Latins lui donnèrent le nom de Foin grec. Elle abondait aussi en Egypte ; sa culture dans ce pays date des

1 *M. arborea* 2 *T. fœnum græcum.*

anciens tems; aujourd'hui elle y est encore en honneur. Pour l'y opérer, il suffit seulement de jeter les semences de cette légumineuse sur le limon du Nil, aussitôt que les eaux sont rentrées dans leur lit, et l'on peut faire la récolte après un court laps de tems, soixante jours environ. Cette plante a toujours eu une bien grande importance en Egypte; ses premiers habitans nourrissaient leurs esclaves avec ses graines, tandis que ses feuilles et ses tiges étaient reléguées aux bestiaux. Aujourd'hui cette coutume existe encore parmi les classes pauvres, et après avoir écrasé ses semences, on en fait une boisson. Les Romains employaient le fenugrec dans les alimens. On a parfois conseillé cette plante contre quelques affections, mais c'est un médicament abandonné aujourd'hui, et l'on ne la cultive plus que pour la nourriture des bestiaux.

**MÉLILOT.** *Mélilotus.* Fleurs en grappes. Calice quinquédenté; carène simple, petite; étamines diadelphes. Légume indéhiscent, mono, di ou trisperme, dépassant le calice.

Selon les étymologistes, cette dénomination vient de μελι, miel, et de λωτος, lotus, parce que ces végétaux, semblables aux lotus herbacés, attirent les abeilles. Ce sont des herbes à fleurs jaunes ou blanches, et habitant principalement l'Europe méridionale.

Le Mélilot officinal [1], comme son nom l'indique, est employé en médecine, mais les médecins ne sont pas bien d'accord sur ses propriétés; les uns pensent qu'il agit comme émollient; d'autres croient qu'il est faiblement excitant; nous nous rangeons de cet avis; les parfumeurs emploient son arôme pour communiquer de l'odeur aux cosmétiques.

Le Mélilot bleu [2] porte des capitules de belles fleurs bleues,

1 *M. officinalis.* 2 *M. cœrulea* Ency.

dont l'odeur fort agréable lui a valu les noms de Trèfle musqué, de Faux baume du Pérou et de Lotier odorant. Il croît en Bohême, et est employé dans ce pays pour éloigner les vers des vêtemens ; en Silésie son infusion remplace le thé ; et dans la Suisse, pour aromatiser le fromage, on y mêle la fleur de cette plante.

**TRÈFLE.** *Trifolium.* Calice tubuleux, quinquédenté, persistant ; corolle submonopétale, papilionacée. Légume ordinairement mono ou disperme et contenu dans le calice.

Les trèfles sont des plantes herbacées ordinairement trifoliolées, et dont les fleurs sont réunies en capitules ou en épis très-serrés ; ils habitent toutes les contrées du globe, mais ils sont principalement répandus dans la partie centrale de l'Europe.

Les anciens ne paraissent pas avoir cultivé le trèfle pour alimenter les bestiaux ; quelques espèces furent seulement employées par leurs médecins. Ce n'est qu'à une époque très-rapprochée de la nôtre que ces plantes précieuses se sont emparées de nos champs.

Tous les trèfles plaisent aux bestiaux, mais on cultive principalement ceux qui offrent un produit plus abondant, tel est surtout le Trèfle des prés [1], qui peut donner deux, trois et même jusqu'à quatre récoltes par année, lorsqu'il croît dans les terres grasses et franches qui lui sont surtout favorables. Cette plante dure trois ans.

Le Trèfle incarnat [2], au contraire, est annuel. On le cultive surtout dans la France méridionale ; on l'a aussi introduit en Normandie. C'est un fourrage que l'on donne vert, car, par la dessication, il se brise et perd son goût.

Le Trèfle souterrain [3] présente un des phénomènes les plus

1 *T. pratense.* L.

2 *T. incarnatum.* L.

3 *T. subterraneum.* L.

remarquables de la végétation ; quand la fécondation est opérée, le pédoncule de chaque capitule de fleurs se recourbe, puis les calices, en s'accroissant, raidissent leurs divisions, qui deviennent autant d'épines destinées à protéger le fruit qui s'enfonce sous la terre pour y mûrir.

Le Trèfle fraisier [1] est remarquable à cause de ses calices qui deviennent membraneux et ressemblent par leur agglomération à de grosses fraises blanches.

**DORYCNIE.** *Dorycnium.* Calice bilabié ; stigmate capité. Légume renflé, petit, mono ou disperme.

Les dorycnies sont des herbes ou des arbustes à fleurs blanches ; deux espèces croissent en France.

**LOTIER.** *Lotus.* Étendard égal aux ailes ; carène en bec ; style droit ; stigmate subulé. Légume cylindroïque, droit, aptère.

Les étymologistes font provenir ce mot de λω, je désire, à cause du goût agréable qu'avaient les fruits de certains végétaux appelés *lotus* par les anciens. Les lotiers sont des herbes à feuilles trifoliolées et à fleurs jaunes ou blanches ; ils sont répandus sur toutes les contrées du globe, mais ils se trouvent principalement vers le bassin de la Méditerranée.

Le Lotier comestible [2], qui croît spontanément en Egypte et dans l'Europe méridionale, porte des gousses tendres et sucrées, que l'on mange comme les petits pois dans l'Orient, où elles se vendent dans les marchés de plusieurs villes.

Le Lotier à quatre ailes [3], qui appartient actuellement à un autre genre, est aussi devenu une plante potagère ; on en fait usage ainsi dans certains districts de la Normandie. C'est en essayant de les substituer au café qu'on a reconnu la saveur

1 *T. fragiferum.*
2 *L. edulis.*
3 *L. tetragonolobus.*

sucrée de ses semences et que l'idée de les employer à notre nourriture a pris naissance.

Le Lotier pied d'oiseau [1], ainsi nommé à cause de ses gousses aplaties, et dont la figure est assez analogue aux doigts de la patte d'un oiseau, a révélé le premier à Linnée le sommeil des plantes.

Les anciens, qui donnèrent le nom de lotus à divers végétaux, appelèrent ainsi une herbe qui était un fourrage renommé de leur tems, et dont Homère dit, dans l'Odyssée, que les chevaux d'Achille et les bœufs que déroba Mercure faisaient leur nourriture. Selon Sprengel et Fée, cette plante était le *melilotus officinalis*, et Linnée, au contraire, supposait que c'était le *lotus corniculatus*.

**PSORALÉE.** *Psoralea.* Calice glanduleux; ailes en croissant; carène bipétale. Légume monosperme.

Les psoralées doivent leur nom, qui provient de ψωρα, gale, aux glandes qui les recouvrent; elles habitent principalement le cap de Bonne-Espérance.

**INDIGOTIER.** *Indigofera.* Étendard entier; carène à pétales onguiculés. Gousse pointue, étroite.

Les indigotiers sont des végétaux herbacés, annuels ou vivaces, ou de petits arbustes; ils habitent les régions chaudes du globe.

L'Indigotier franc [2] et l'Indigotier des teinturiers [3], arbustes d'environ deux à trois pieds de haut, originaires de l'Inde, puis l'Indigotier à feuilles argentées [4], arbuste élevé d'un à deux pieds, qui habite l'Egypte, et l'Indigotier de la Caroline [5], qui est herbacé et ne s'élève qu'à un pied et demi,

1 *L. ornithopodioides.* L.
2 *I. anil.*
3 *I. tinctoria.*
4 *I. argentea.*
5 *I. caroliniana.*

sont les quatre espèces que l'on cultive pour extraire la substance tinctoriale bleue connue sous le nom d'Indigo. Les deux premières ont été transportées en Amérique, où on préfère surtout l'Indigotier franc, dans certaines régions ; dans l'Inde, on cultive l'Indigotier des teinturiers ; en Egypte, c'est l'Indigotier argenté que l'on soigne plus généralement, tandis que dans la Caroline, on regarde l'indigotier indigène de ce pays comme plus avantageux.

Aux Antilles, c'est dans l'espace de tems compris entre le mois de mai et celui de novembre que l'on ensemence l'indigotier, et l'on en fait la récolte quand ses fleurs apparaissent; c'est l'époque où le végétal contient de plus grandes proportions de substance colorante. L'usine pour l'extraction de l'indigo consiste en trois grandes cuves rapprochées et disposées de manière qu'elles peuvent se vider les unes dans les autres. A mesure que l'on cueille les parties herbacées des indigotiers, on les apporte dans la première, qui est appelée Pourriture et est remplie d'eau ; aussitôt que celle-ci s'est teinte en vert et que la fermentation a isolé la substance colorante, ce qui a lieu environ en douze heures, on fait passer le liquide dans la seconde cuve, qui est appelée Batterie, parce que là, à l'aide de machines ou d'instrumens mus à bras, on bat l'eau pendant assez long-tems pour réunir en grains cette même substance colorante détachée du tissu végétal ; après cette opération, pendant laquelle le liquide est devenu bleu, celle-ci tombe au fond ; quand le dépôt est formé, on décante, et enfin on reçoit la pâte dans la troisième cuve ou le Reposoir. Cette pâte, qui est d'un bleu noirâtre, est ensuite vidée dans un petit bassin ovoïde, où on la puise à l'aide d'espèces de cuillers faites en callebasse, et on la place dans des petits sacs en toile pour qu'elle s'égoute ; puis ensuite on la dépose dans des auges de bois pour la faire totalement sécher à l'air ; et quand la masse contenue dans chacune d'elles est prête à se consolider, on la coupe en morceaux carrés, après en avoir poli la surface à l'aide d'une petite truelle. Les morceaux d'in-

digo se détachent bientôt et sont recueillis pour être livrés au commerce, après, toutefois, qu'on leur a fait subir une légère fermentation dans des tonneaux, pendant laquelle ils se recouvrent d'une efflorescence blanche. Cette substance tinctoriale doit sa coloration a un principe d'un bleu cuivré cristallisable en aiguilles et que l'on nomme Indigotine.

**CLITORIE.** *Clitoria.* Calice à division inférieure, souvent falciforme; corolle renversée, papilionacée. Légume linéaire.

Les clitories sont des plantes herbacées et grimpantes, qui habitent presque toutes l'Amérique.

**GLYCINE.** *Glycine.* Étendard cordiforme; ailes bidentées à la base. Légume oblong, disperme.

Les glycines ont un nom dérivé de γλυκυς, doux; ce sont des végétaux herbacés ou sous-ligneux, qui habitent les deux continens.

**DALÉE.** *Dalea.* Calice glanduleux, quinquélobé; étendard long; étamines monadelphes; stigmate glanduleux. Légume petit, monosperme.

C'est à C. Dale, botaniste anglais, que l'on a dédié ces végétaux; ils sont pour la plupart indigènes de l'Amérique septentrionale.

**RÉGLISSE.** *Glycyrrhiza.* Étendard lancéolé, dressé; carène ordinairement bipétale. Légume ovoïde, comprimé, uniloculaire; une à quatre semences.

Les Grecs désignèrent sous ce nom, qui provient de γλυκυς, doux, et de ριζα, racine, une autre espèce que la nôtre, et que l'on croit être le *glycyrrhiza echinata*, car Pline en parle

comme d'un végétal dont les fruits sont aiguillonnés ; ce qui rend cette assertion probable, c'est qu'on sait qu'elle est beaucoup plus abondante dans la Grèce que la réglisse glabre.

La Réglisse à fruits glabres, ou Réglisse [1], vient spontanément dans le midi de notre patrie, ainsi qu'en Italie et en Espagne. La racine de ce végétal a été analysée par M. Robiquet, qui y a signalé une substance particulière, douce et sucrée, à laquelle il a imposé le nom de Glycyrrhizine. Cette racine sert souvent pour édulcorer les tisanes ; on en fabrique en Sicile et en Espagne un extrait sec, de couleur noire, qui nous arrive en bâtons enveloppés de feuilles de laurier ; cet extrait, qui est souvent employé contre les rhumes par le peuple, contient parfois un peu de cuivre, parce qu'on le fabrique dans des vases de ce métal.

**GALÉGA.** *Galega.* Calice tubuleux; étendard ovale ou cordiforme. Légume bosselé, strié.

Le Galéga officinal [2], qui croît en Europe, passait autrefois pour être efficace contre les maladies pestilentielles ; aujourd'hui on ne l'emploie plus que pour l'ornement des parterres.

**AMORPHA.** *Amorpha.* Étendard concave ; ailes et carène nulles. Légume petit, tuberculeux, mono ou disperme.

Ce nom générique provient de *α* privatif et de *μορφη*, forme, parce que les fleurs de ces végétaux ne possèdent ni ailes, ni carène. Ils habitent la Caroline.

**NISSOLIE.** *Nissolia.* Légume uni ou pluriloculaire, portant une aile terminale, cultriforme.

Les nissolies sont des arbrisseaux grimpans qui habitent diverses contrées du globe.

1 *G. glabra.* L. 2 *G. officinalis.*

**ROBINIER.** *Robinia.* Calice quinquédenté; carène semi-orbiculaire; style long, barbu. Légume long, très-comprimé; graines aplaties.

Par cette dénomination, Linnée a voulu honorer la mémoire de celui qui introduisit le premier ces végétaux en Europe. Ils croissent dans le nord de l'Asie et dans l'Amérique.

Le Robinier faux-acacia [1], qui est indigène de l'Amérique septentrionale, fut introduit en France par Jean Robin, professeur de botanique sous le règne de Henri IV; il le sema au jardin du roi de graines qu'il s'était procurées au Canada : celles-ci levèrent et donnèrent un individu qui existe encore, et qui est devenu la souche de tous les robiniers que nous voyons actuellement dans nos jardins.

Cet arbre fut d'abord propagé par la mode, puis ensuite délaissé jusqu'à ce que l'on découvrît son utilité; en Amérique il porte la fécondité dans les lieux les plus arides, et ses longues racines sont employées à fixer les sables mouvans; son bois sert fréquemment dans les constructions; ce fut avec lui que les anglais érigèrent les premières maisons de Boston, et elles conservent encore leur solidité; on l'emploie aussi avec avantage dans l'architecture navale; il s'en fait beaucoup de meubles qui s'embellissent en vieillissant, leur couleur jaune prenant alors une teinte rouge. L'écorce et les racines de ce végétal fournissent un principe sucré qui peut remplacer la réglisse pour édulcorer les tisanes, et ses feuilles offrent un bon fourrage aux bestiaux. Ce robinier est excellent pour le chauffage, et comme il fournit plus de chaleur que tous les autres bois et qu'en outre il croît extrêmement vîte, on pourrait, en le plantant, remédier à la dévastation de nos forêts. L'Allemagne a senti son importance sous ce rapport, et on s'y occupe beaucoup, actuellement, de sa propagation. Dambournay dit aussi que la teinture peut en tirer

1 *R. pseudoacacia.*

profit et que cet arbre recèle une couleur jaune applicable sur la laine.

Le Robinier visqueux [1], exsude sur ses rameaux un fluide visqueux, que Vauquelin a reconnu être un produit nouveau; il est d'un plus beau port que le précédent; plusieurs autres espèces fournissent des fourrages pour les bestiaux ; les fortes épines du Robinier féroce [2] le rendent utile pour fermer les propriétés.

**AGATI.** *Æschynomene.* Calice bilabié ; corolle papilionacée. Légume très-alongé, cylindroïde, comprimé, articulé.

Ce nom, que Pline donnait à une sensitive, est dérivé de αισχος, pudeur, honte, à cause de la contractilité que le naturaliste romain avait observée sur la plante qu'il nomma ainsi.

Les agatis sont des arbrisseaux ou des herbes indigènes de l'Amérique et de l'Inde.

**BAGUENAUDIER.** *Colutea.* Style comprimé, velu. Légume vésiculeux, très-renflé, polysperme.

Le Baguenaudier commun [3], qui habite l'Europe méridionale, est en ce moment naturalisé dans toutes les régions de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Théophraste parle assez longuement de cet arbrisseau; il rapporte qu'il était connu de son tems dans l'île de Lipari. Ses successeurs gardent le silence à son égard, mais au xvi^e^. siècle, J. Bauhin et Daléchamps s'en occupèrent et le figurèrent. Ses feuilles sont purgatives, ce qui l'avait fait appeler Séné d'Europe, par Boerhaave, mais on ne s'en sert point à cause de leur peu d'énergie.

1 *R. viscosa.*
2 *R. ferox.*
3 *C. arborescens.*

**LESSERTIE**. *Lessertia.* Style ou stigmate capité. Légume scarieux, indéhiscent, plus petit vers le sommet.

C'est à B. Delessert, protecteur éclairé de la botanique, que l'on a dédié ces végétaux ; ils sont herbacés ou sous-frutescens, et tous indigènes du cap de Bonne-Espérance.

**PHAQUE.** *Phaca.* Stigmate capité. Légume légèrement renflé, uniloculaire ; suture supérieure épaisse, séminifère.

Les phaques portent un nom dérivé de φακος, lentille ; ce sont des plantes herbacées qui préfèrent les montagnes ; les Alpes et les Pyrenées en nourrissent plusieurs.

**OXYTROPE.** *Oxytropis.* Ailes auriculées à la base ; carène subdipétale. Légume biloculaire par un repli sutural.

Ces plantes, dont le nom provient de οξυς, pointe, et de τροπις, carène, sont herbacées et habitent particulièrement l'ancien continent.

**ASTRAGALE.** *Astragalus.* Ailes stipitées, auriculées. Légume biloculaire ; cloison formée par la réflexion des valves inférieurement.

Les anciens appelaient αστραγαλος, une légumineuse que l'on pense ressembler aux astragales. Ces végétaux habitent principalement l'Asie. On en trouve aussi dans les autres parties du monde.

L'Astragale gommifer [1] et quelques autres espèces [2] [3], qui

1 *A. gummifer.*
2 *A. tragacantha.*
3 *A. creticus.*

croissent en Orient et en Perse, laissent suinter de leurs branches la substance nommée Gomme adragant; celle-ci est blanche, opaque, et contient les 43/100 de son poids d'un principe nommé Adragantine. Cette gomme est adoucissante et nutritive.

**BISSÉRULE.** *Bisserula.* Étendard dépassant peu les ailes. Légume plan, biloculaire, portant sept à neuf dents aiguës sur le dos.

La Bissérule pélécine [1], végétal herbacé qui se plaît dans les régions méridionales, est l'unique espèce de ce genre dont le nom, formé de *bis*, deux, et de *serrula*, petite scie, indique la disposition des gousses.

**SCORPIURE.** *Scorpiurus.* Carène semilunaire. Légume subcylindrique, articulé, spiriforme, hérissé de tubercules ou de pointes; articulations monospermes.

C'est de σκορπιος, scorpion, et de ουρα, queue, qu'est composé ce nom, qui indique la forme du fruit de ces légumineuses que l'on a aussi nommées Chenillettes, parce qu'il offre de l'analogie avec certaines chenilles. Les scorpiures sont des plantes herbacées indigènes des contrées méditerranéennes.

**CORONILLE.** *Coronilla.* Calice bilabié, quinquédenté; pétales onguiculés; étendard et ailes subégaux. Légume cylindroïde, articulé; articulations monospermes.

C'est de *corona*, couronne, que paraît être dérivée cette appellation par laquelle on a voulu probablement indiquer la

1 *B. pelecinus.*

disposition des fleurs de ces végétaux. Les coronilles résident presque toutes dans les contrées méditerranéennes.

**ORNITHOPE.** *Ornithopus.* Calice environné d'une bractée; étendard subcordiforme; carène très-petite; dix étamines diadelphes. Légume comprimé, incurvé, formé d'articulations monospermes.

C'est de ὄρνις, oiseau, et de πους, pied, qu'est formé ce nom. Il indique la forme des gousses de ces plantes qui ressemblent aux doigts de certains oiseaux. Les ornithopes habitent l'Europe.

**HIPPOCRÉPIDE.** *Hippocrepis.* Étendard onguiculé longuement. Légume oblong, comprimé, articulé; articulations courbées en fer à cheval.

Par cette dénomination, qui est formée de ἵππος, cheval, et de κρηπις, chaussure, on a voulu traduire la forme des articulations du fruit des hippocrépides, qui ressemblent à un fer à cheval. Ces végétaux sont herbacés et croissent principalement dans l'Europe méridionale.

**SAINFOIN.** *Hedysarum.* Carène tronquée obliquement; androphore courbé brusquement. Légume articulé; articles orbiculaires ou lenticulaires, monospermes.

Cette dénomination est formée de ἡδύς, doux, et de ἀρωμα, parfum. Ainsi décrit, ce genre est fort circonscrit, et il faut en retirer un grand nombre des espèces qui y avaient été inconsidérément entassées.

**ONOBRYCHIS.** *Onobrychis.* Calice à cinq lobes

subulés ; carène tronquée obliquement ; dix étamines diadelphes. Légume hérissé, monosperme, à dos chargé de crêtes.

Onobrychis provient de ονος, âne, et de βρυχω, je mange ; ces végétaux habitent l'Europe et l'Asie.

L'Onobrychis cultivé [1], vulgairement nommé Sainfoin, croît spontanément en Europe ; on l'ensemence dans les champs, parce qu'il forme un bon fourrage.

**POIS-CICHE.** *Cicer.* Calice à divisions aiguës, profondes, quatre supérieures et une inférieure. Légume rhomboïdal, disperme.

Le Pois-ciche des béliers [2] est indigène de l'Espagne et de l'Italie. Pline, qui parle longuement de ses vertus, a fait penser à quelques auteurs que son nom générique était dérivé de κικυς, force, puissance ; sa dénomination française vient de la ressemblance de son fruit avec la tête d'un bélier. Ce végétal est couvert de poils qui exsudent un liquide que M. Deyeux pense être de l'acide oxalique ; il est cultivé dans la France méridionale.

**FÈVE.** *Faba.* Légume à valves très-épaisses et charnues ; deux à quatre semences réniformes, à ombilic terminal.

Ce nom provient du celtique *faff*, dont on a fait fève en français.

La Fève commune [3], qui est l'unique espèce de ce genre, et que l'on appelle encore Fève de marais, paraît être origi-

1 *O. sativa.*
2 *C. arietinum.*
3 *F. vulgaris.*

naire de la Perse. Ce végétal a été connu de tout tems, et son usage tantôt proscrit, tantôt en vigueur. Mongèz dit, dans l'Encyclopédie, que les Egyptiens s'abstenaient d'en manger et qu'ils ne le cultivaient point, parce qu'il était exécré chez eux ; les prêtres de cette nation superstitieuse n'osaient même regarder cet aliment réputé immonde. Ce savant ajoute que Pythagore, héritant des principes égyptiens, l'interdisait aussi à ses disciples ; mais Aristote explique cette injonction du philosophe en supposant que celui-ci n'a voulu qu'instituer un précepte politique par lequel il leur défendait de se mêler des affaires publiques : assertion qui est fondée sur ce que, dans certaines cités, les fèves servaient au peuple pour donner son suffrage dans l'élection des magistrats. Cicéron émet une autre opinion dans son livre *De la Divination :* il pense que la proscription de ce légume tient à ce que l'on croyait que son usage, en irritant l'intellect, troublait la tranquillité de l'ame et empêchait les songes divinatoires de se manifester. Porphyre, dans la vie de Pythagore, et après lui le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie, expliquent encore d'une autre manière la cause qui détermina le précepte du philosophe grec : ils avancent qu'il professait que la fève et l'homme étaient sortis en même tems du limon de la terre, et que, comme il y avait de l'analogie entre ces deux êtres, le végétal alimentaire pouvait devenir le siége de la transmigration de l'âme humaine ; de là ce respect timoré que Pythagore portait à la fève et qui essuya les railleries d'Horace, mais qui semble n'avoir réellement été fondé que sur des raisons hygiéniques.

Notre fève est bien celle dont il est question dans les auteurs anciens ; Varron l'a exactement décrite, et c'était elle que les flamines romains abhorraient, parce que, dans les maculatures noires qui bigarrent les ailes de sa corolle, ils voyaient des lettres infernales. Cependant, à Rome, on cultivait la fève ; les citoyens pauvres s'en nourrissaient, et Horace rapporte que ceux qui aspiraient à la direction des affaires en

faisaient distribuer au peuple pour se le rendre favorable. Pline en fait l'éloge comme d'un bon aliment, et il paraît que ce végétal a parfois été offert en sacrifice à quelques divinités.

On pense que, malgré l'ancienne aversion qu'ils avaient pour elles, ce sont cependant les Egyptiens qui cultivèrent les premiers les fèves. Diodore de Sicile rapporte que de son tems, on les regardait comme l'un des légumes les plus communs dans leur pays, mais cependant que certaines personnes d'une conscience timorée s'abstenaient encore d'en manger. A cette époque, on avait déjà appris à faire du pain avec un mélange de farine de fèves et de blé. Les fèves ne servent pas seulement d'aliment à l'homme : on les emploie aussi pour les bestiaux; ceux-ci les aiment considérablement; ils en mangent le fruit ainsi que la tige, et les feuilles. Dans certains pays, on les cultive même exprès pour eux.

**VESCE.** *Vicia.* Étendard échancré; carène onguiculée, bifide; étamines diadelphes; style filiforme, formant un angle droit avec l'ovaire; stigmate velu. Légume oblong, polysperme; semences globuleuses.

C'est de *vincire*, lier, que l'on fait dériver ce nom, à cause de la facilité avec laquelle les vesces s'entortillent autour des autres plantes, à l'aide des vrilles rameuses qui terminent leurs pétioles. La plupart de ces légumineuses habitent l'ancien continent et surtout l'Europe.

La Vesce cultivée [1] enrichit actuellemet notre culture; c'est une des meilleures nourritures que l'on puisse offrir aux bestiaux, et ce sont ses semences qui forment la base de celle des pigeons que l'on élève dans les fermes; mais, par un singulier contraste, elles sont nuisibles aux autres volailles. D'infruc-

1 *V. sativa.* L.

tueux efforts ont été tentés pour convertir en pain la farine que produisent les graines de la vesce ; on n'en obtient qu'une pâte désagréable et indigeste.

La Vesce lathyroïde [1] rend de grands services en Sologne, où on a l'habitude de la substituer aux fourrages secs à l'époque du printems, saison où elle est déjà développée. On la nomme Vesce printanière.

**ERS.** *Ervum.* Calice à cinq lobes étroits ; corolle dépassant peu le calice ; stigmate glabre. Légume contenant deux à quatre semences.

Ce mot, qui provient du celtique *erw*, qui signifie terre labourée, indique la localité où se plaisent ces végétaux. Ces légumineuses sont herbacées, frêles ; un certain nombre d'entr'elles habitent la France.

L'Ers lentille [2], qui croît spontanément dans nos campagnes, est une des premières plantes mentionnées dans les écrits ; chacun sait qu'un des principaux personnages des tems bibliques, Esaü, céda son droit d'aînesse pour un simple plat de ce légume. En général, les Israélites faisaient un grand cas de celui-ci ; aussi Mahomet dit que lorsqu'ils étaient dispersés dans le désert où abondait la manne, ils se rappelaient leurs anciens goûts, et demandaient avec instance aux Dieux de substituer la lentille à la nourriture miraculeuse.

Les Grecs, au contraire, dédaignaient cet aliment, et Dioscoride le considère comme pouvant produire plusieurs indispositions. Les Romains paraissent avoir eu la même opinion, ce qui n'empêchait cependant pas le peuple de manger des lentilles, parce qu'on les lui livrait à vil prix. Elles étaient de leur tems à si bon compte que quand on construisit le port d'Ostie, on coula à cet effet l'énorme navire sur lequel C. Caligula fit apporter l'obélisque du Vatican, et qui, selon Pline,

1 *V. lathyroides.* 2 *E. lens.*

avait été préliminairement lesté de 120,000 boisseaux de lentilles. Le boisseau romain étant 0,77 de celui de Paris, si l'on suppose au premier un poids d'environ dix kilogrammes, le poids de ce lest devait être de douze cents tonneaux.

Aujourd'hui la lentille sert encore à l'alimentation des classes pauvres, et elle est cultivée en grand pour leur usage dans certains pays.

**POIS.** *Pisum.* Stipules fort larges. Calice à cinq lobes foliacés, inégaux; corolle papilionacée; stigmate velu. Légume oblong, aptère, comprimé; graines sphériques à hile arrondi.

L'étymologie de ce genre est obscure; il est formé de végétaux herbacés, à feuilles ailées, sans impaire, trijuguées et munies de vrilles et de larges stipules. Les pois paraissent originaires des contrées orientales du bassin de la Méditerranée; ils ont une si grande affinité avec les Gesses, qu'il est impossible de les en isoler autrement que par des considérations fondées sur les organes de la végétation.

Le Pois cultivé [1], dont la patrie est inconnue, est journellement employé sur nos tables. On en connaît un grand nombre de variétés; le Pois des champs [2] en est issu, selon quelques-uns; d'autres, ainsi que Poiret, regardent ce dernier comme étant la souche de l'espèce.

**GESSE.** *Lathyrus.* Stipules semi-sagittées; pétioles terminés en vrille. Étendard cordiforme, grand; ailes lunulées; style comprimé, élargi au sommet; stigmate velu antérieurement. Légume oblong, polysperme.

L'étymologie de ce nom générique est obscure. Les gesses sont des végétaux herbacés, dont la tige est souvent ailée et

1 *P. sativum.* 2 *P. arvense.*

grimpante ; ils croissent particulièrement dans la région méditerranéenne ; quelques uns habitent cependant l'Amérique.

La Gesse cultivée [1] est celle dont on tire le plus de profit dans les champs ; on la nomme aussi Pois carré ; mais, comme elle craint le froid, ce n'est guère que dans le midi que sa culture offre de grands avantages. Tous les animaux de nos fermes en mangent ; elle engraisse surtout les moutons. Les habitans de plusieurs contrées du midi de l'Europe s'alimentent parfois avec les semences de cette légumineuse, en les préparant en purée. Ces semences sont aussi au nombre de celles que l'on a voulu, mais vainement, substituer au café.

La Gesse pois ciche [2], que certains botanistes ne regardent que comme une variété de la gesse précédente, est cultivée pour les mêmes usages qu'elle ; il paraît cependant que ses semences ne peuvent être adaptées à notre nourriture, car on a publié des observations qui constatent qu'introduites dans le pain, elles ont produit des symptômes d'empoisonnement suivis de mort. C'est principalement dans le midi et en Espagne que se cultive cette légumineuse, qui a reçu les noms de Jarosse et de Pois breton.

La Gesse odorante [3], ou Pois odorant, est maintenant cultivée dans tous les jardins, à cause de son parfum agréable. L'île de Ceylan est sa patrie originaire.

La Gesse des prés [4], citée par Arthur Young comme le plus excellent fourrage, est très-abondante dans le nord et le midi de l'Europe. En France, on ne la cultive pas, malgré qu'elle promettrait d'y prospérer.

**OROBE.** *Orobus.* Calice campanulé, à cinq divisions inégales ; carène bifide à sa base ; stigmate velu. Légume cylindroïde ; semences globuleuses.

Les orobes portent une appellation dérivée de ὀροβος, nour-

1 *L. sativus.*
2 *L. cicera.* L.
3 *L. odoratus.*
4 *L. pratensis.*

riture de bœuf; la plupart croissent dans les montagnes de l'Europe méridionale.

**ABRUS.** *Abrus.* Calice quadrilobé, à lèvre supérieure unilobée; corolle papilionacée; neuf étamines monadelphes, et une dixième avortée. Légume velu, court; semences sphériques.

L'Abrus élégant [1], arbuste originaire de l'Inde, porte des graines d'un beau rouge, marquées d'une grande tache noire, et avec lesquelles on fait des colliers : c'est l'unique espèce de ce genre, dont le nom est dérivé de ἁβρος, délicat.

**HARICOT.** *Phaseolus.* Corolle papilionacée, articulée avec la carène; carène contournée en spirale. Légume long, droit ou falciforme.

*Phaseolus* vient de *phaselus*, petit navire. Par ce mot, on a voulu indiquer la forme des semences de ces légumineuses, qui est en effet analogue à celle d'une barque. Les haricots sont des végétaux herbacés, ordinairement volubiles, et qui habitent l'Inde et les contrées chaudes de l'Amérique.

Le Haricot commun [2], dont les fleurs sont blanches ou tirent un peu sur le jaune, offre des semences blanches ou diversement bariolées, qui fournissent les tables des personnes de toutes les classes de la société.

Le Haricot multiflore [3], qui est originaire de l'Amérique, et que l'on nomme Haricot d'Espagne, parce que c'est de ce pays que nous l'avons tiré, porte de belles fleurs d'un rouge écarlate; il est employé pour la décoration.

**DOLIC.** *Dolichos.* Étendard portant deux callosités

1 *A. precatorius.*
2 *P. vulgaris.*
3 *P. multiflorus.*

à sa base ; carène non contournée. Légume oblong, polysperme ; semences à hile latéral.

C'est de δολιχος, long, que provient ce nom, qui exprime l'étendue des gousses de ces légumineuses ; celles-ci sont herbacées et volubiles, et pour la plupart indigènes des régions chaudes du globe.

Le Dolic du Japon [1] porte des semences dont les habitans de cette île retirent une sorte de bouillie qui remplace le beurre dans les sauces.

**LUPIN.** *Lupinus.* Étendard cordiforme ; carène acuminée ; cinq anthères arrondies et cinq oblongues. Légume coriace, obliquement toruleux.

Les lupins portent un nom qui est dérivé de *lupus*, loup, et par lequel on a voulu exprimer l'épuisement qu'ils causent à la terre ; ils habitent les deux continens.

Le Lupin blanc [2], qui est herbacé et paraît originaire du Levant, a été mentionné par Théophraste, Dioscoride, Pline et Galien. A Rome, il se consommait une grande quantité de ses semences ; on en faisait usage comme de nos pois ou de nos fèves, et ceux qui aspiraient aux honneurs en distribuaient aux malheureux pour obtenir des suffrages populaires. Les anciens s'en servaient aussi comme d'un signe représentatif des monnaies, ce qui se voyait principalement dans les jeux où l'on avait l'habitude d'imprimer sur ces semences un cachet qui les rendait reconnaissables à leur propriétaire.

Le lupin n'offrant à l'homme qu'un aliment inférieur à celui que lui donnent d'autres légumineuses, sa culture a été généralement abandonnée, et on ne l'ensemence que pour les bestiaux ; cependant A. Richard rapporte que ses graines passent encore pour une friandise à Florence. En Egypte, on se sert de leur farine en guise de pâte d'amande.

1. *D. soja.* 2. *L. albus.*

**ÉRYTHRINE.** *Erythrina.* Calice tronqué, bilobé; étendard long, rabattu; ailes courtes; carène bipétale. Légume alongé.

Les érythrines ont une dénomination qui provient de ερυθρος, rouge; ce sont des arbrisseaux grimpans, et dont les fleurs sont ordinairement grandes et d'un rouge éclatant; ils habitent pour la plupart les deux Indes.

L'Erythrine corail [1], qui est originaire des Antilles, où on le cultive pour défendre les propriétés, porte des graines réniformes, luisantes et d'un beau rouge, marquées d'une tache noire, et avec lesquelles on fait des colliers et des bracelets.

**DALBERGIE.** *Dalbergia.* Étendard grand, cordiforme, à onglet linéaire; carène à pétales soudés au sommet; étamines diadelphes. Légume très-mince, linguiforme, mono ou disperme.

Ces végétaux sont des arbres et des arbrisseaux qui habitent les contrées tropicales de l'Asie et de l'Amérique.

**PTÉROCARPE.** *Pterocarpus.* Étendard cordiforme. Légume orbiculaire, plan, entouré d'une aile veinée.

Les ptérocarpes portent une appellation dérivée de πτερον, aile, et de καρπος, fruit; ce sont des arbrisseaux dont l'écorce contient un suc propre, rougeâtre; ils habitent l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

**MYROXYLE.** *Myroxylum.* Calice tronqué; corolle irrégulière; pétale supérieur cordiforme, les quatre autres linéaires. Légume très-alongé.

Le Myroxyle baumier [2], arbre qui croît au Pérou et dans la

1 *L. corallodendron.* 2 *M. balsamiferum.*

province de Carthagène, aux environs de la ville de Tolu, selon A. Richard, fournit les deux baumes dont l'aspect est si différent, et qui sont appelés Baume du Pérou et Baume de Tolu.

**11. MIMOSÉES.** Calice monosépale; corolle monopétale, régulière; étamines ordinairement nombreuses, monadelphes ou libres.

**MIMEUSE.** *Mimosa.* Fleurs polygames. Calice à cinq divisions pétaloïdes, régulières; corolle nulle; quatre à douze étamines. Légume comprimé, uniloculaire, à articulations monospermes.

Cette dénomination est dérivée de *μιμος*, imitateur. Les mimeuses sont des arbustes ou des végétaux herbacés souvent munis d'aiguillons; quelques-unes sont remarquables par les mouvemens d'irritabilité dont elles sont douées. Ces végétaux habitent les contrées tropicales de l'Asie et de l'Amérique.

La Mimeuse sensitive [1], qui croît dans les forêts du Brésil, est celle dans laquelle les mouvemens d'irritabilité ont le plus d'étendue : il suffit du moindre attouchement pour les déterminer; le froissement d'une vapeur, l'action des acides et l'électricité les excitent instantanément, et, comme si cette plante était soumise à l'empire de l'habitude, quand on la place dans une voiture, d'abord toutes ses folioles se contractent, mais bientôt elles reprennent, malgré les oscillations, leur disposition normale. On a aussi eu l'occasion de voir que, sous l'influence de l'opium, l'irritabilité de la sensitive cesse de se manifester.

Des observations délicates ont conduit M. Dutrochet à admettre dans la sensitive un système nerveux formé de corpuscules extrêmement tenus et disséminés dans ses tissus, et selon

1 *M. pudica.*

lui les mouvemens de cette plante seraient déterminés à l'aide de l'action nerveuse mise en jeu par les agens extérieurs.

**INGA.** *Inga.* Fleurs polygames. Corolle monopétale, tubuleuse ou subinfundibuliforme, à quatre ou cinq lobes aigus, égaux. Semences enveloppées de pulpe.

Ce groupe, dont le nom est indien, est formé d'arbres ou d'arbrisseaux de l'Amérique, remarquables par la beauté de leur feuillage et de leurs fleurs.

**SCHRANKIE.** *Schrankia.* Fleurs polygames. Corolle infundibuliforme; dix à douze étamines libres. Légume quadrivalve.

Les schrankies sont des plantes herbacées dont les feuilles bipinnées sont irritables; leurs fleurs sont roses. Elles habitent l'Amérique et les Antilles.

**ADÉNANTHÈRE.** *Adenanthera.* Calice quinquédenté; corolle régulière, pentapétale; dix étamines libres; anthères terminées par une glande. Semences renfermées dans une sorte de cavité membraneuse.

Sous ce nom, qui provient de *αδενος*, glande, et de *ανθηρα*, anthère, on comprend trois ou quatre espèces d'arbres originaires des Moluques ou de l'Inde.

L'Adénanthère pavonin [1] offre des semences d'un rouge éclatant, avec lesquelles on fait des colliers ou que l'on mange dans l'Inde, qui est sa patrie.

1 *A. pavonina.*

**ACACIE.** *Acacia.* Fleurs polygames. Corolle monopétale, régulière, quadri ou quinquélobée. Légume sec, inarticulé, bivalve, polysperme.

Les acacies sont des arbres ou des arbustes souvent garnis d'épines; leurs feuilles sont ordinairement bipinnées, et leurs folioles, qui sont adhérentes au pétiole par des articulations, disparaissent sur quelques espèces de la Nouvelle-Hollande, où celui-ci prend l'aspect d'une feuille simple. Bory-de-Saint-Vincent a observé que sur ces végétaux on trouve les folioles dans le jeune âge, mais qu'elles tombent bientôt. Les acacies habitent les contrées tropicales des deux continens.

L'Acacie véritable [1], qui est un arbre d'environ quarante pieds d'élévation, et dont les fleurs sont jaunes, croît dans la Haute-Égypte; c'est de son tronc ou de ses rameaux que découle la gomme arabique, substance qui doit être considérée à-la-fois comme alimentaire et comme médicale, et que l'on emploie fréquemment dans les arts. Malgré que l'on ait contesté les propriétés nutritives de cette gomme, il est cependant évident qu'elle est propre à réparer nos forces; Lind le confirme en nous apprenant que des peuplades de nègres s'en nourrissent exclusivement pendant les tems de disette, et l'on sait que les Arabes, qui vont recueillir ce produit dans les forêts intérieures, n'ont pas d'autre aliment durant deux mois entiers que se prolonge sa récolte. Cette propriété nutritive est encore confirmée par l'histoire d'une caravane qui s'était égarée dans le désert, en se rendant d'Éthiopie en Égypte, et dont les hommes ne vécurent que de gomme dissoute dans de l'eau, cette substance se trouvant heureusement parmi les marchandises dont les chameaux étaient chargés.

On employait autrefois, en médecine, une substance solide,

[1] *A. vera.*

nommée Suc d'Acacia, et qui se préparait avec les fruits de l'acacie véritable.

L'Acacie du Sénégal [1], qui est fort analogue à l'espèce précédente, et habite les régions brûlantes de l'Afrique, fournit la gomme du Sénégal qui est tout-à-fait analogue à la gomme arabique, et qui se trouve plus répandue qu'elle dans le commerce

L'Acacie cachou [2], bel arbre des Indes orientales, produit la substance médicale tonique, appelée Cachou ; celle-ci dont la nature fut long-tems ignorée, et que l'on nomma d'abord *Terra Japonica*, est un extrait des fruits de ce végétal.

**111. CÆSALPINIÉES.** Calice à divisions profondes, étalées; corolle pentapétale, irrégulière ou régulière, non papilionacée, quelquefois nulle; ordinairement dix étamines libres.

**ARACHIDE.** *Arachis.* Corolle papilionacée, renversée; étamines monadelphes. Légume court, réticulé, indéhiscent, mono ou disperme.

L'Arachide souterraine [3], qui est l'unique espèce de ce genre, est nommée aussi Pistache de terre à cause de la singulière particularité que présente son fruit qui, après la fécondation de l'ovaire, s'enfonce de deux à quatre pouces sous le sol pour s'y développer et y mûrir.

Cette légumineuse paraît être indigène de l'Afrique et avoir été propagée en Asie et en Amérique par les émigrations des nègres ; Margrave l'a observée au Brésil et umph à Amboine ; Plumier, qui la vit aux Antilles, lui imposa le nom d'*Arachnida*, qui fut anciennement employé par Pline pour une plante souterraine privée de tiges et de feuilles.

1 *A. senegal.*
2 *A. catechu.*
3 *A. hypogæa.*

Linnée lui donna un nom spécifique, qui vient du grec υπο, sous, et de γη, terre; étymologie qui rappèle l'intéressante particularité du développement du fruit. Le légume de ce végétal est long d'environ un pouce et renferme deux ou trois graines rougeâtres de la grosseur d'une petite noisette, à l'intérieur desquelles se trouve une substance blanche farineuse qui contient une certaine quantité d'huile; la saveur de l'amande de ce fruit est analogue à celle des noisettes et des pistaches, mais elle est moins agréable à cause d'un peu d'âcreté qu'elle possède et qui se dissipe par la cuisson.

Le fruit de l'Arachide est un vrai trésor pour les nègres; ils le mangent apprêté de plusieurs manières; les habitans de la Nouvelle-Espagne en font même leur principal aliment. Les colons en consomment beaucoup; ils le transforment même en sucreries et ils en préparent des émulsions. On le mange aussi à l'huile et au vinaigre. Sonnini, qui a fait un traité sur cette plante, dit qu'avec des précautions on peut conserver son fruit sans qu'il rancisse.

Les semences de l'arachide ont été proposées pour remplacer le café, mais elles sont loin d'avoir son arôme; elles peuvent, dans la fabrication du chocolat, être substituées au cacao, et en Amérique, il y a des fabriques où l'on n'emploie plus que ces semences; en Espagne cette coutume s'est aussi introduite. Il y a peu d'années qu'on en vendit de grillées sur les places de Paris.

L'huile que renferment les semences de l'arachide n'est pas inférieure à celle de l'olive; elle forme la moitié de leur poids; on l'exploite avec un grand avantage, elle ne rancit qu'au bout d'un tems considérable et est fort bonne à une foule d'usages. Le marc produit par son extraction peut constituer de bon pain, lorsqu'on le mêle avec une certaine quantité de froment; ce marc est mangé avec avidité par les cochons. Tout est bon dans cette plante, les feuilles forment un excellent fourrage.

L'Europe méridionale jouit déjà, depuis un certain nombre

d'années, de la culture de l'arachide ; c'est un terrain de sable et légèrement humide qu'elle préfère, surtout pendant le développement des organes de la végétation. Mais pour que le fruit mûrisse, il faut beaucoup de soleil. M. Petit-Radel dit que dans les campagnes de Rome, cette plante a produit cent pour un. On obtient encore de plus grands avantages dans des pays extrêmement favorables, car il paraît que le produit peut aller jusqu'à deux cents pour un.

**GEOFFRÉE.** *Geoffræa.* Étendard grand, plan, échancré. Fruit drupacé, ovoïde ; noyau subligneux, bivalve, monosperme.

C'est au naturaliste François Geoffroy, professeur au jardin du Roi, que ces végétaux ont été dédiés ; ce sont des arbres et des arbustes qui croissent dans l'Amérique équinoxiale.

**MORINGA.** *Moringa.* Corolle pentapétale, subrégulière, ordinairement décandre. Légume triangulaire, trivalve ; semences trigones.

Le Moringa aptère [1], qui habite l'Orient, est seulement connu par ses graines qui sont dépourvues d'ailes et que l'on trouve dans le commerce sous le nom de Noix de Ben. On en extrait en Europe une huile grasse, inodore, qui est employée dans l'horlogerie, et dont les parfumeurs se servent pour enlever l'arôme de quelques fleurs : elle est appelée Huile de ben.

Le Moringa à semences ailées [2] est un arbrisseau indigène de l'Inde, et que l'on cultive aujourd'hui en Amérique. On assure qu'au Malabar ses feuilles remplacent l'oseille, et D'Acosta raconte que ses fruits se vendent dans les marchés comme nos haricots ; on ne paraît pas s'être encore occupé

1 *M. aptera.* 2 *M. pterygosperma.*

d'extraire de l'huile de ces derniers, contrairement à ce qu'en ont dit certains auteurs.

**FÉVIER.** *Gleditsia.* Fleurs polygames. Trois à cinq pétales ; trois à dix étamines. Gousse plane, très-alongée ; semences séparées par des cloisons et environnées de pulpe.

Ces végétaux ont été dédiés à J. Gleditsch de Leipsick ; ce sont des arbres ordinairement armés d'épines rameuses très-fortes, et qui sont originaires de l'Amérique et de l'Asie.

Le Févier de la Chine [1] et le Févier triacanthos qui habite l'Amérique, sont assez fréquemment cultivés dans nos jardins.

**GYMNOCLADE.** *Gymnocladus.* Fleurs dioïques ou polygames. Calice infundibuliforme, quinquédenté ; dix étamines. Légume lisse, large, comprimé, pulpeux intérieurement ; semences osseuses.

Le Gymnoclade du Canada [2], qui paraît tout dénudé et mort pendant l'hiver, quand ses grandes feuilles sont tombées, doit son nom générique à cette particularité ; celui-ci est formé de κλαδος, rameau, et de γυμνος, nu.

**GUILANDINE.** *Guilandia.* Corolle à cinq pétales lancéolés, subégaux ; dix étamines à filets libres, lanugineux. Légume hérissé ; une à trois semences.

Ce genre, qui est dédié au botaniste prussien M. Guilandin, est composé d'arbres ou d'arbrisseaux indigènes des contrées intertropicales.

1 *G. horrida.* 2 *G. canadensis.*

**CÆSALPINIE.** *Cæsalpinia.* Sépale inférieur plus long; corolle pentapétale, subrégulière; filets anthérifères libres, subégaux, laineux. Légume comprimé, aigu.

C'est au célèbre botaniste Cæsalpini, professeur de médecine à Pise, que ce genre est dédié; il est formé d'arbres qui vivent dans les régions intertropicales.

La Cæsalpinie hérissée [1] est indigène de l'Amérique méridionale; c'est cet arbre qui fournit le Bois de Brésil ou Brésillet de Fernambouc, dont on fait une consommation considérable pour la teinture en rouge.

**POINCIANE.** *Poinciana.* Cinq pétales stipités, le supérieur anomal; filets anthérifères hérissés, très-longs. Légume plan, multiloculaire; cloisons spongieuses.

C'est au commandeur de Poinci, qui s'est occupé d'histoire naturelle, que l'on a dédié ces végétaux; ils habitent les régions chaudes des deux continens.

La Poinciane ornée [2] est un bel arbrisseau dont on forme des haies aux Antilles; à la Jamaïque, on la nomme Séné, parce que ses feuilles produisent les mêmes effets que ce médicament.

**HOFFMANSEGGIE.** *Hoffmanseggia.* Corolle à cinq pétales onguiculés, glanduleux à la base, le supérieur plus large; dix étamines libres. Légume linéaire.

C'est au naturaliste Hoffmanseg que ces végétaux sont dédiés; ils habitent l'Amérique méridionale.

1 *C. echinata.* 2 *P. pulcherrima.*

**PARKINSONIE.** *Parkinsonia.* Corolle pentapétale ; pétale supérieur réniforme, longuemen onguiculé ; dix étamines libres. Légume linéaire, bosselé.

La Parkinsonie à piquans [1], qui est un bel arbrisseau de l'Amérique méridionale, forme à elle seule ce genre, qui consacre dans la science le nom de J. Parkinson, botaniste et apothicaire anglais.

**CAROUBIER.** *Ceratonia.* Fleurs polygames. Corolle nulle ; cinq à sept étamines. Gousse comprimée, longue, coriace, indéhiscente.

Le Caroubier siliquifère [2], qui est indigène de l'Europe méridionale, offre un bois dur que l'on emploie dans les arts, et ses fruits servent pour nourrir les bestiaux ; quelquefois les pauvres gens les mangent. C'est l'unique espèce de ce genre, dont le nom provient de κερατος, corne, et indique la forme des fruits.

**TAMARINIER.** *Tamarindus.* Corolle à trois pétales ondulés ; trois étamines fertiles, et plusieurs filamens stériles. Légume épais ; valves charnues, pulpeuses.

Le Tamarinier de l'Inde [3] paraît être l'unique espèce de ce genre, dont le nom provient de l'arabe *tamer-hindy*, datte de l'Inde ; c'est un grand arbre que l'on trouve aussi en Egypte ; la pulpe de ses fruits est sucrée et d'un rouge noirâtre : c'est elle que l'on appelle Tamarins dans le commerce. Cette substance étant acidule et purgative à un faible degré,

1 *P. aculeata.*
2 *C. siliqua.*
3 *T. indica.*

on l'emploie non seulement en médecine, mais aussi pour faire des boissons rafraîchissantes, et Belon et Sonnini disent que les Turcs et les Arabes qui voyagent dans le désert s'en approvisionnent pour se désaltérer pendant la route. Au cap de Bonne-Espérance, on en fait entrer dans l'assaisonnement des viandes.

La propriété évacuante que possède le tamarin le faisait employer bien anciennement par les Egyptiens. J. Bauhin dit que les marchands de diamans de cette nation s'en servaient pour rendre leurs pierres précieuses, qu'ils avalaient quelquefois lorsqu'ils étaient surpris en mer ou dans le désert par les pirates et les bedouins; mais ceux-ci connaissant la ruse, ne les relâchaient souvent qu'après leur avoir administré cet évacuant; actuellement, cette pulpe sert encore fréquemment aux médecins.

**CASSE.** *Cassia.* Calice subpentasépale; corolle pentapétale, subrégulière; dix étamines libres, fort inégales. Légume offrant des diaphragmes transversaux.

Les casses habitent les régions tropicales des deux continens; leurs feuilles et leurs fruits sont des purgatifs énergiques.

La Casse à feuilles aiguës [1] et la Casse à feuilles obtuses [2], arbustes qui habitent l'Egypte, et que Linnée confondait sous la dénomination de *cassia senna*, sont les végétaux qui fournissent le purgatif appelé Séné : tantôt ce sont leurs feuilles que les médecins emploient, tantôt ce sont leurs fruits que l'on désigne sous le nom impropre de Follicules.

Le nom de séné vient de *sanare*, guérir, selon quelques étymologistes; d'autres le font provenir de Kéné, ville Egyptienne qui fait un grand commerce de ce purgatif; enfin, M. Rouillère, ancien pharmacien de l'armée d'Orient, pense

1 *C. acutifolia.* 2 *C. obovata.*

que ce mot est une altération de Sennaar, région d'où on apporte beaucoup de séné. Celui-ci ne paraît point avoir été employé par les médecins grecs, et ce sont les Arabes qui l'ont introduit dans la matière médicale ; déjà Sérapion le mentionne manifestement. Aujourd'hui, le séné est un des purgatifs les plus souvent prescrits, aussi on calcule qu'il entre environ 330,000 livres de cette substance, chaque année, dans les ports de la France où elle est apportée de l'Egypte.

Le Séné casse [1], bel arbre qui est originaire de l'Egypte et de l'Inde, et que l'on a propagé en Amérique, possède dans ses fruits alongés une pulpe d'une couleur foncée, qui est appelée Casse ; c'est elle qui forme le médicament purgatif si fréquemment administré et que l'on tire aujourd'hui du Nouveau-Monde. L'usage de la casse est probablement fort ancien, car on la récoltait du tems d'Hérodote ; cet écrivain rapporte même que de grandes chauves-souris incommodaient beaucoup ceux qui l'allaient cueillir près des marais de l'Asie, et qu'ils étaient obligés de se couvrir le visage avec du cuir pour se garantir de leurs morsures.

**SCHOTIE.** *Schotia.* Corolle pentapétale, régulière, formant un tube renflé. Légume pédicellé.

C'est à Van der Schoot, compagnon de Jacquin, que ce genre a été dédié ; il se compose de végétaux indigènes du cap de Bonne-Espérance et du Sénégal.

**COPAHU.** *Copaifera.* Calice quadrilobé ; corolle nulle ; dix étamines distinctes. Légume mono ou disperme.

Le Copahu officinal [2], grand arbre qui habite l'Amérique méridionale, fournit la Résine ou Baume de copahu.

1 *C. fistula.* 2 *C. officinalis.*

**HYMÉNÉE.** *Hymenæa.* Corolle pentapétale, subrégulière, décandre; étamines libres; style tortillé. Légume rempli d'une pulpe farineuse.

Cette dénomination fait allusion au rapprochement que les feuilles conjuguées de ces végétaux éprouvent vers la nuit.

L'Hyménée courbaril [1] est un bel arbre indigène de l'Amérique méridionale et des Antilles; la densité de son bois le fait employer dans les endroits où il croît pour la construction des mécaniques; c'est cette légumineuse qui fournit le suc résineux appelé Résine animée, qui est aujourd'hui sans usage.

**BAUHINIE.** *Bauhinia.* Pétales subégaux, onguiculés, ondulés; dix étamines libres, dont une beaucoup plus grande paraît seule fertile.

Ces végétaux ont été consacrés à la mémoire des deux frères Bauhin, célèbres botanistes de Bâle; ce sont des arbustes et des arbrisseaux indigènes des deux continens.

**GAÎNIER.** *Cercis.* Calice renflé; étendard plus court que les ailes; carène dipétale; dix étamines libres. Légume alongé, plan, subailé supérieurement.

Les Grecs nommaient ces végétaux κερκις, navette, à cause de la forme de leurs fruits.

Le Gaînier commun [2], que l'on appelle vulgairement Arbre de Judée, parce qu'il est originaire de ce pays, est fort répandu dans nos parterres, où il se fait remarquer au printems par l'abondance de ses fleurs roses qui couvrent des rameaux dénudés de feuilles.

**HÉMATOXYLON.** *Hæmatoxylum.* Corolle pen-

1 *H. courbaril.* 2 *C. siliquastrum.*

tapétale, régulière; dix étamines libres. Légume très-comprimé, ailé sur un bord.

L'Hématoxylon de campêche [1], qui habite toute la baie du Mexique dont il porte la dénomination, est un arbre épineux assez élevé; c'est sont bois qui est employé dans la teinture sous le nom de Bois de campêche; il est d'une couleur rouge, ce que l'on a voulu exprimer par l'appellation de ce genre, qui provient de αιματος, sang, et de ξυλον, bois.

## FAMILLE DES ROSACÉES.

Calice monosépale, ordinairement quinquélobé; corolle rosacée, pentapétale, insérée au haut du calice, rarement tétrapétale; vingt étamines environ; ovaires nombreux, monostyles. Akènes ou baies nombreux.

Les rosacées sont des herbes ou des arbrisseaux à feuilles alternes, et le plus souvent composées; cette famille, dans laquelle on confond ordinairement les pomacées et les amygdalées me paraît en être extrêmement distincte, soit par le port de ses espèces, soit par leur fructification, aussi elle s'en trouve fort éloignée dans la méthode que j'ai suivie. D'un autre côté, quelques genres de rosacées me semblent avoir la plus grande analogie avec les vraies renonculacées.

**DRYADE.** *Dryas.* Corolle penta ou octopétale. Akènes surmontés d'une arète plumeuse.

C'est de δρυς, chêne, que provient cette épithète, qui indique la ressemblance des feuilles des dryades avec celles de cet arbre; ces plantes habitent l'Amérique et l'Europe

1 *H. campechianum.*

**BENOITE.** *Geum.* Calice à dix lobes sur deux rangs ; corolle pentapétale. Akènes nombreux, se terminant en filet genouillé.

Le nom de Benoite est une altération de *herba benedicta*, expression qui indique les effets salutaires que la crédulité prêtait à ces végétaux ; *geum* provient de γη, terre.

La Benoite citadine [1], qui habite la France, offre une racine tonique et astringente, qui exhale une odeur aromatique analogue à celle de l'œillet, ce qui l'a fait appeler *Radix caryophyllata* dans les officines.

**WALDSTÉINIE.** *Waldsteinia.* Calice couronné par un disque annuliforme, crénelé ; corolle pentapétale. Deux à quatre akènes charnus, renfermés dans le calice.

La Waldstéinie géoïde [2], qui habite la Hongrie, est l'unique espèce qui soit connue.

**RONCE.** *Rubus.* Calice simple, quinquélobé, plan; corolle pentapétale. Baies nombreuses, monospermes, subsoudées.

*Rubus* est dérivé du celtique *rub*, rouge, mot qui indique la couleur des fruits de quelques espèces. Les ronces sont en général des arbustes épineux à rameaux grêles et flexueux ; elles sont répandues sur tout le globe.

La Ronce du Mont-Ida [3], ou Framboisier, est originaire de la montagne dont elle porte le nom, ainsi que de l'Europe septentrionale.

1 *G. urbanum.*
2 *W. geoides.*
3 *R. idæus.*

**FRAISIER.** *Fragaria.* Calice à dix divisions sur deux rangs ; corolle pentapétale. Akènes petits sur un réceptacle accrescent, charnu.

Ce genre tire son nom de l'odeur agréable de son fruit.

Le Fraisier commun [1] croît dans les bois ombragés de l'Europe ; il pullule aussi dans les Alpes, et nous l'y avons rencontré jusques vers la limite des glaces perpétuelles, dans des sites désolés où il portait encore d'abondans et savoureux fruits, quoiqu'il eût passé la plus grande partie de l'année sous les neiges qui venaient à peine de le découvrir. Ce végétal admis dans nos jardins s'y est transformé en une foule de variétés.

Les racines du fraisier sont toniques et astringentes et elles passent pour diurétiques ; les fraises sont un aliment sain, Gesner les croyait bonnes contre les calculs vésicaux, et Linnée, qui en a fait un long usage, leur attribue la guérison de la goutte dont il était affecté. Certains médecins ont aussi vanté ces fruits pour la guérison de la manie, de la phthisie et de la jaunisse.

**POTENTILLE.** *Potentilla.* Calice à huit ou dix lobes sur deux rangs ; corolle tétra ou pentapétale ; étamines nombreuses. Akènes nombreux, lisses, durs, sur un réceptacle velu.

C'est de *potens*, puissant, qu'est dérivée cette appellation, qui indique les vertus médicales énergiques que l'on attribuait aux potentilles.

La Potentille ansérine [2], qui habite la France, est légèrement astringente, vertu qu'elle partage avec presque toutes ses congénères ; on la mange en Écosse.

1 *F. vesca.* 2 *P. anserina.*

**SIBBALDIE.** *Sibbaldia.* Calicule quinquélobé; calice quinquélobé; corolle pentapétale, pentandre. Cinq akènes renfermés dans le calice.

C'est à la mémoire de R. Sibbald, médecin et naturaliste Écossais, que ce groupe a été consacré; ils renferme des végétaux originaires de l'Asie et de l'Europe.

**AIGREMOINE.** *Agrimonia.* Calice turbiné, hérissé de pointes crochues; corolle pentapétale. Diakène entouré par le calice.

Ce nom est une corruption d'*Argemone* appellation que les anciens donnaient à une plante qui passait pour souveraine contre les taies des yeux, *Argema.*

L'Aigremoine eupatoire [1], qui croît en France, est parfois employée en médecine; elle est astringente.

**SPIRÉE.** *Spiræa.* Calice quinquéfide, persistant; corolle pentapétale. Capsule bivalve, uniloculaire; une à trois semences.

C'est de σπειρα, lien, câble, que provient ce mot qui indique la flexibilité des tiges des spirées. Ces végétaux sont herbacés ou ligneux; on en a fait le type d'une autre famille; ils habitent principalement les contrées tempérées de l'hémisphère boréal.

**ROSIER.** *Rosa.* Calice urcéolé; corolle pentapétale; étamines nombreuses. Akènes osseux, nombreux, pariétaux, renfermés dans le calice devenu charnu.

[1] *Agrimonia eupatoria.*

Suivant de Théis, les divers noms que l'on donne au rosier auraient pour radical *Rhodd*, mot celtique qui signifie rouge, et retrace la couleur de sa fleur. Plutarque, dans ses propos de table, rapporte que celle-ci était appelée ῥοδον par les Grecs, pour exprimer la facile expansion de son parfum, cette dénomination provenant de ῥεω, je coule.

Les rosiers habitent toutes les régions de la partie septentrionale des deux continens ; on en trouve même en Laponie, au Kamtschatka, et dans la baie d'Hudson : M. de Humboldt en découvrit deux nouvelles espèces sur des montagnes du Mexique, à douze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Linnée ne connaissait que quatorze espèces dans ce genre, mais, depuis lui, on en a découvert un nombre considérable. Sprengel, dans la dernière édition du *Systema vegetabilium*, en décrit cent neuf ; et Decandolle, dans son Prodrome, en mentionne cent quarante. Les horticulteurs, en soignant plusieurs des espèces de ce genre, en ont obtenu un nombre considérable de variétés qui s'éloignent plus ou moins du type, et dont on peut voir les descriptions dans les ouvrages de Redouté et de Lindlay. M. Leprévost fils, botaniste distingué de Rouen, en cultive neuf cent quarante-neuf variétés qu'il a décrites avec une rigoureuse exactitude dans son *Catalogue méthodique et raisonné*.

Les rosiers qui habitent le Nord ont leurs fleurs simples, mais chez ceux qui croissent dans les régions méridionales, la corolle devient communément double, phénomène physiologique que Théophraste et Pline avaient déjà mentionné pour les rosiers du Montpangée. Depuis l'enfance de la civilisation, les végétaux de ce genre ont été l'objet des soins de l'homme, et ils ornèrent les premiers jardins créés par son génie ; Salomon parle déjà des bosquets de rosiers qui décoraient les environs de Jéricho, et il compare la magnificence de ces plantations à la sagesse éternelle. Les Romains ne leur donnèrent pas moins de soins, et ils estimaient principalement les roses qui provenaient des jardins

de Milet et de Préneste. Parmi les modernes, la beauté des roses de Cachemire est devenue proverbiale.

Le suave parfum des roses et leur agréable coloris s'unissent pour les faire rechercher de tout le monde. On ne cite que comme des exceptions rares les personnes qui eurent de l'éloignement pour ces fleurs; telles furent Catherine de Médicis, qui ne pouvait même supporter sans dégoût celles qui étaient peintes, et surtout le chevalier de Guise, dont l'antipathie pour elles était si forte, qu'il s'évanouissait à la vue d'un bouquet de roses. On a aussi attribué aux émanations de celles-ci la mort d'une des filles de Nicolas Ier, comte de Salins, et celle d'un évêque de Pologne; mais ces faits, rapportés par l'historien Cromer, sont probablement inexacts.

Par sa beauté, la rose est devenue la fleur chérie des poètes de tous les âges, et l'on s'est efforcé de l'ennoblir en lui donnant les plus gracieuses origines. C'était du sang d'Adonis que Bion et Théocrite la faisaient naître; d'autres supposaient qu'elle existait avant lui, et qu'alors elle était blanche, mais qu'elle s'était colorée par le contact de ses blessures; enfin, quelques mythologistes émettent que ce fut le sang de Vénus qui donna le coloris à la rose, après que cette déesse se fut blessée le pied aux épines de l'arbrisseau qui la produit : les Turcs, moins gracieux dans leurs images, veulent que sa belle fleur se soit empourprée en recevant le sang et la sueur de leur prophète.

Chez les Grecs, la rose était en honneur et contribuait à la pompe des cérémonies sacrées et profanes. Anacréon et Sapho exaltèrent sa beauté dans leurs poésies immortelles, et l'on avait l'habitude de parer avec cette fleur les statues de Vénus, de Junon, d'Hébé et de Flore; les historiens disent aussi qu'aux fêtes de l'Hymen, à Athènes, des jeunes gens couronnés de roses, exécutaient des danses sévères qui rappelaient la simplicité de l'âge d'or.

Les Romains faisaient une énorme consommation de roses; les jours de fêtes solennelles, ils en jonchaient quelquefois

les rues et les places publiques, et ils les employaient avec une telle profusion pendant certaines fêtes nautiques, que la surface du lac Lucrin en paraissait entièrement couverte. On en plaçait aussi un tapis sur la couche des convives qui assistaient à un banquet, et la table en était également décorée ; afin qu'à Rome le luxe ne fût jamais privé de ces fleurs, on trouva le moyen de les faire éclore pendant l'hiver, dans des serres dont la température était élevée, à l'aide de tuyaux remplis d'eau chaude ; aussi, sous Domitien, quand les Égyptiens crurent offrir un rare présent à la cour de cet empereur, en lui envoyant des roses pendant les frimats, ils n'excitèrent que le dédain, ce qui fit dire à Martial, qu'ils feraient mieux d'envoyer du blé, et que la ville éternelle leur produirait des fleurs.

Les Romains employaient aussi très-fréquemment les roses, pour embellir leurs tombeaux ; quelques testateurs ordonnaient même que leurs proches se réunissent chaque année, près de leurs sépultures, pour s'y couronner de celles qu'elles produiraient, et pour y faire un festin. Cette coutume cessa avec le christianisme dont les austères sectateurs ne voulaient pas que l'on posât des fleurs sur le lieu que l'on ceignit d'épines chez le Christ, et Tertullien fit même un livre contre les couronnes.

Vers le moyen âge, la rose figura diversement dans les cérémonies ou parmi les attributs ; il n'y avait point de fête pompeuse où l'on ne portât un chapel de roses sur son chief, comme le disent les auteurs de l'époque, et, dans les emblèmes des chevaliers, ces fleurs faisaient allusion à la douceur qui doit accompagner le vrai courage. On sait que l'Angleterre se partagea pendant long-tems en deux factions, celle de la rose blanche, et celle de la rose rouge, parce que l'une et l'autre se trouvaient sur les bannières de deux familles rivales.

D'après ce qu'en dit Homère, à l'époque du siége de Troie, on savait déjà préparer une sorte d'huile de roses, en mettant infuser ces fleurs dans un liquide oléagineux ; et il est

certain que, dans l'antiquité, on cultivait celles-ci pour en extraire un parfum. L'île de Rhodes dut même le nom d'île des Roses à la célébrité de ses cultures de rosiers; mais il est probable que l'on discontinua d'employer ce parfum, car l'eau de rose n'est point mentionnée par les auteurs, et l'on n'en parle, pour la première fois, que dans les œuvres d'Avicenne. Les orientaux, dans les tems qui nous ont précédés, l'employèrent avec une extraordinaire profusion. Certains historiens affirment que, quand Saladin enleva Jérusalem, en 1188, il fit laver l'intérieur de la mosquée d'Omar avec de l'eau de rose, et il en fut employé une telle quantité dans cette circonstance, que le père Sanut rapporte qu'elle composait la charge de cinq cents chameaux qui l'apportèrent de Damas. Mahomet II, après la prise de Constantinople, ordonna de laver ainsi sainte Sophie, et plusieurs autres sultans répétèrent cette action dans d'autres lieux. La princesse Nourmahal fit encore plus, à ce que rapporte le père Catron, car elle amassa assez d'eau de rose pour en remplir un canal sur lequel on lança une barque qui la portait, accompagnée du grand Mogol. Ce fut même pendant cette remarquable promenade que l'on découvrit l'essence de rose, qui s'était formée à la surface du lac artificiel, par l'évaporation solaire.

L'étude du moyen-âge, qui nous révèle si souvent un luxe que nous étions loin de supposer, nous apprend qu'à cette époque on avait aussi de l'eau de rose, pour divers usages : certains seigneurs l'employaient pour se laver les mains avant et après les repas, et l'on en trouvait des fontaines jaillissantes dans les salles de leurs chateaux. L'eau de rose servait alors dans un grand nombre d'autres circonstances; on en portait des vases au baptême des enfans. Bayle raconte que Ronsard en fut inondé lors de cette cérémonie, et que ce fut un présage heureux de la bonne odeur de ses poésies.

L'huile essentielle de roses est un des aromates les plus exquis et les plus chers, et on lui donne, à juste titre, le nom de *a'ther*, parfum par excellence. Il faut environ cent

livres de fleurs pour obtenir quatre à six gros de cette huile, qui nous vient de l'Orient et de l'Inde, et que l'on nomme souvent Beurre de rose. Hippocrate et Galien connaissaient ce produit, et l'employaient en médecine ; aujourd'hui il n'est plus en usage que pour parfumer le linge et les appartemens.

La Rose de provins [1] possède des fleurs qui sont toniques, astringentes, et assez fréquemment employées en médecine. Avicenne et quelques autres savans après lui l'ont préconisée, mais sans fondement, contre la phthisie.

## FAMILLE DES AMYGDALÉES.

Calice corollifère, à cinq divisions ; corolle rosacée, pentapétale ; étamines nombreuses. Drupe à noyau osseux, mono ou disperme.

Les végétaux de cette famille sont des arbres ou des arbustes à feuilles simples et à fleurs roses ou blanches.

**CERISIER.** *Cerasus.* Drupe charnu, parfaitement glabre, marqué d'un sillon ; noyau ovoïde, lisse.

*Cerasus* est dérivé de Cérasonte, nom d'une ville du royaume de Pont, dont on a prétendu que le cerisier provenait. Les cerisiers sont indigènes de l'hémisphère boréal, et viennent dans les deux mondes ; ce sont des arbres ou des arbustes, dont plusieurs fournissent de la gomme analogue à celle de l'Arabie ; leur écorce a été regardée comme succédanée de celle du quinquina ; leurs fruits sont employés à faire plusieurs sortes de confitures ; on les sèche au soleil et on les conserve, usage qu'avaient déjà les Romains ; M. Bosc dit qu'on peut même

[1] *R. gallica.*

en obtenir un vin très-agréable ; les amandes des individus qui sont sauvages renferment une certaine quantité d'acide hydrocyanique.

Le Cerisier vulgaire [1] est regardé par presque tous les savans, comme étranger à l'Europe ; Pline dit manifestement que ce fut Lucullus qui le transporta en Italie après la défaite de Mithridate, et qu'avant cette époque, on n'en connaissait point à Rome ; mais Rai, Linnée et Rosier n'admettent pas cette assertion ; ce dernier avance que Lucullus n'apporta que de meilleures variétés que celle que l'on possédait auparavant ; M. Loiseleur-Deslongchamps combat l'opinion de ces auteurs et pense que si le cerisier était indigène de l'Europe, il y formerait de vastes segmens de forêts, ainsi que cela a lieu pour le merisier, dont cette région du globe semble en effet la patrie, tandis que le cerisier ne s'y rencontre que très-rarement à l'état sauvage et toujours près des habitations ; cet effet aurait eu lieu avec d'autant plus de facilité que le cerisier émet une profusion de jets de ses racines, ainsi que l'avait déjà remarqué Virgile dès les premiers tems qu'il fut connu, et qu'en outre il porte des graines extrêmement abondantes. D'ailleurs, on ne découvre jamais cet arbre dans les régions centrales des anciennes forêts gauloises. L'erreur des savans qui ont soutenu l'opinion que le cerisier est natif d'Europe, vient de ce qu'ils ont confondu avec lui le merisier ; le nom du premier est, comme nous l'avons dit, évidemment dérivé de Cérasonte, ville du rivage de la mer Noire, près de laquelle Tournefort trouva encore des cerisiers à l'état sauvage. Cependant M. Guillemin, qui semble partager l'opinion de Rosier, rapporte que l'on a découvert des troncs de cerisier dans les tourbières des Landes ; ce végétal, à l'état cultivé, semble se plaire davantage dans les régions un peu froides, on n'a pas pu anciennement l'acclimater en Egypte ; les plus belles variétés de cerises nous sont parvenues des pays situés plus

[1] *C. vulgaris.*

au nord que la France, de l'Angleterre, de la Hollande et de diverses régions de la Prusse et de l'Allemagne ; on dit que dans ce dernier pays il en est dont le volume égale celui des prunes. Du tems de Pline, les Romains connaissaient huit variétés de cerises, aujourd'hui nous en cultivons un nombre considérable.

Le Cerisier des oiseaux [1], ou Merisier, était fort commun dans la Gaule, comme il l'est encore dans nos forêts. Ce sont les variétés obtenues par la culture qui donnent les fruits connus sous les noms vulgaires de Bigarreaux, de Guignes et de Merises. Pendant les époques où les merisiers furent abondans sur les montagnes de tout l'est de la France, les bûcherons faisaient une espèce de soupe avec leurs fruits ; cela se pratique encore dans les Alpes. Les merises sont employées en Alsace, dans la Souabe et la Suisse pour faire le kirschwaser ; la variété noire sauvage donne le plus excellent. Le procédé consiste à écraser ces fruits avec une partie de leurs noyaux et à les distiller au moment où la fermentation s'y établit. Le bois de merisier est plus dur que celui du cerisier et lui est préféré par les ébénistes ; les luttiers en confectionnent des instrumens à cause de sa sonoréité. C'est avec une variété de cette espèce, nommée en Italie le Marasca, que dans ce pays on fait le Marasquin, liqueur que nous tirons de Venise et de Trieste.

Le Cerisier laurier-cerise [2] a été nommé *Lauro-cerasus*, à cause du rapport que Belon, qui l'observa le premier, crut voir entre ses feuilles et celles du laurier ; c'est un arbrisseau constamment vert, originaire des rivages asiatiques de la mer Noire ; il a été apporté de Trébisonde à Constantinople, en 1576, d'où un ambassadeur de l'empereur, David Ungnad, en envoya un pied vivant à Lécluse, à Vienne, il y a environ deux cent cinquante ans ; ce botaniste le multiplia. Les feuilles de ce végétal contiennent une grande quantité d'acide hydrocya-

1 *C. avium.* 2 *C. laurocerasus.*

nique, ce qui les rend vénéneuses. On suppose que la Pythie en prenait une infusion lorsqu'elle était pour rendre des oracles, et Virgile a très-bien décrit l'espèce de délire qu'elle éprouvait sous l'influence de ce végétal délétère ; ces feuilles donnent un goût d'amande aux substances avec lesquelles on les mélange ; mais divers empoisonnemens ont eu lieu en Angleterre par l'emploi de liqueurs confectionnées avec elles ; les émanations du laurier-cerise ne sont même pas sans danger. On peut extraire de ce végétal une huile essentielle, extrêmement délétère ; Fontana a vu, dans ses expériences, que celle-ci, appliquée à l'extérieur, pouvait tuer un chien, et qu'une seule goutte déposée sur la langue d'un oiseau le fait périr instantanément ; malgré cela, les feuilles de ce cerisier s'emploient journellement dans nos alimens, à cause de la saveur agréable qu'elles leur donnent, mais il deviendrait dangereux d'en mettre plus d'une par plat. Linnée dit qu'en Hollande on faisait usage de l'infusion de ces feuilles contre la phthisie ; en général, cette plante, à cause de son âcreté, a fixé l'attention des médecins, et elle a beaucoup été vantée par quelques-uns dans les affections les plus rebelles, tandis que d'autres ont contesté les avantages que l'on prétendait obtenir par son emploi ; on l'a successivement préconisée dans la syphilis, l'hypochondrie et les affections nerveuses ; M. Dupuytren, pour combattre la rage, a injecté du laurier-cerise dans les veines, mais sans succès.

Le Cerisier mahaleb[1] est très-commun dans les Voges près de Sainte-Lucie, ses fruits, à ce que disent Daléchamps et Haller, donnent une teinture pourpre solide, ce qui avait fait croire au premier que cette plante était le *vaccinium* de Virgile et de Pline, qui habitait les lieux aquatiques, comme le dit ce dernier, et que l'on cultivait en Italie pour chasser les oiseaux, et dans la Gaule pour teindre en pourpre les habits des esclaves. Cette opinion est adoptée par M. Loiseleur-Deslongchamps qui fait remarquer qu'on trouve en lui toutes les pro-

[1] *C. mahaleb.*

priétés énoncées par les anciens écrivains, et que leur végétal ne peut être une herbe, puisque Pline en parle dans un chapitre consacré aux arbres ; ce ne peut être non plus les fruits du troène qui aient décidé Virgile à désigner cet arbre sous le nom de *Vaccinia nigra*, car ces fruits ne peuvent servir à teindre. Les ébénistes se servent du cerisier mahaleb pour leurs ouvrages, et ils le nomment bois de Sainte-Lucie.

Le Cerisier à grappes [1] croît spontanément dans les forêts de l'Europe ; ses rameaux ont une odeur désagréable qui lui a fait donner le nom de Bois puant. Il offre des fruits d'abord un peu amers, que l'on mange en Suède et au Kamtschatka.

**PRUNIER.** *Prunus.* Drupe lisse, toujours glauque ; noyau comprimé, rugueux.

On ne connaît point l'étymologie de ce nom. Les pruniers sont des arbres ou des arbrisseaux.

Le Prunier épineux [2] ou Prunelier, croît dans toute l'Europe. Ses fruits, malgré leur goût acerbe, sont recherchés par les enfans, et les paysans les récoltent pour en faire une espèce de boisson fermentée de laquelle, en Russie, on extrait de l'alcool par la distillation. Autrefois, avec ces mêmes fruits, on composait un extrait astringent que l'on connaissait, dans les anciennes pharmacies, sous le nom d'*Accacia nostras*. L'écorce de cet arbrisseau peut être employée pour le tannage ; elle est fébrifuge ; par son mélange avec les alcalis, on peut en obtenir une teinture rouge, ou bien en faire de l'encre, à l'aide du sulfate de fer. Les bestiaux broutent avec plaisir les feuilles du prunier épineux ; Linnée dit qu'on peut s'en servir en guise de thé.

Le Prunier domestique [3] paraît être étranger à l'Europe, car on ne le rencontre point à l'état sauvage, dans les forêts. Pline le pense originaire des montagnes qui environnent

1 *C. padus.*
2 *P. spinosa.*
3 *P. domestica.*

Damas, en Syrie, et, sans indiquer l'époque de sa translation dans notre partie du monde, il dit que les prunes ne furent connues des Romains que du temps de Caton l'ancien. Le nom de prunes de Damas, que l'on donnait à ces fruits, à Rome, et qui s'est conservé chez nous, pour certaines variétés, semblerait attester ce fait.

Les Romains ne connaissaient que onze sortes de prunes, actuellement on cultive près de quatre-vingts variétés du prunier, sans en connaître le type, altéré sans doute considérablement par deux mille années de culture.

Les prunes sont émollientes et laxatives. Les pruneaux de Tours se confectionnent ordinairement avec les fruits desséchés de la variété connue sous le nom de Prunier de Sainte-Catherine. La préparation qu'on leur fait subir, consiste à les exposer au soleil, sur des claies, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils deviennent mous ; alors on les met dans un four légèrement chauffé, et on les en retire plusieurs fois, pour les retourner, pendant les trois ou quatre jours que demande leur entière cuisson; ensuite on les comprime avec les doigts, pour leur donner une forme quarrée, et on les replace encore vingt-quatre heures dans le four, pour terminer leur confection.

Dans plusieurs provinces de l'Allemagne et en Suisse, on fait une sorte de vin de prunes, dont on retire une liqueur alcoolique qui approche du kirsch-waser. Des chimistes de Strasbourg ont tenté d'extraire du sucre des fruits d'une variété de prunier très-commune en Alsace et dans le Wurtemberg ; les résultats ont été avantageux, ils ont obtenu un sucre blanc, parfaitement cristallisé et agréable au goût.

**ABRICOTIER.** *Armenica.* Drupe pubescent ; noyau non sillonné, offrant deux petites crêtes tranchantes sur un de ses bords.

On a donné à ce genre le nom de la province d'Orient dont il est originaire.

L'Abricotier commun [1] a produit, par sa culture, de nombreuses variétés dont l'excellent fruit, que l'on sert sur nos tables, cru ou diversement apprêté, est généralement apprécié. Mathiole avait vanté l'huile que l'on peut extraire des amandes des abricots, comme spécifique de plusieurs affections; aujourd'hui on ne se sert plus de celles-ci que pour faire un fort bon ratafia. Duhamel pense que la gomme qui découle du trone des abricotiers, possédant les mêmes vertus adoucissantes que la gomme arabique, pourrait lui être substituée.

**AMANDIER.** *Amygdalus.* Drupe charnu, ordinairement pubescent; noyau profondément sillonné.

L'étymologie de ce mot est obscure, cependant Vossier pense qu'il est dérivé du grec, et qu'il exprime les crevasses dont le noyau des fruits de ces plantes est sillonné.

L'Amandier commun [2] est originaire de la Barbarie, de la Grèce, et de quelques contrées de l'Asie, partie du monde de laquelle les Romains l'apportèrent en Italie et dans la France méridionale. Pline pense qu'il n'était pas connu du tems de Caton le censeur, mais cette assertion ne paraît pas exacte à M. Mirbel, qui croit que ce sont les fruits de cet arbre qui se trouvent désignés dans les œuvres de ce philosophe, sous le nom de *Nux græca*.

Dans l'antiquité, on cultivait l'amandier dans les îles de Thase, de Naxos, de Chypre, et dans presque toute la Grèce; c'est pour cette raison qu'on appela long-tems son fruit Noix grecque ou Noix thasienne. D'après M. Bernard, c'étaient les amandes de l'île de Naxos que les Grecs regardaient comme étant celles de meilleure qualité; aujourd'hui on préfère, dans le commerce, celles de Gênes et de l'Espagne, et ce sont ces pays qui nous en fournissent, quoique l'on cultive

1 *A. communis.* 2 *A. communis.*

aussi l'arbre qui les produit dans les régions méridionales de la France, telles que la Provence et le Languedoc, et même en Touraine.

L'Amandier offre un bois dur, fort bon pour la combustion; ses feuilles forment un excellent fourrage, c'est une de ses variétés qui produit les amandes du commerce, si souvent servies sur nos tables, et avec lesquelles on confectionne tant de friandises; on en obtient, par expression, une huile douce employée à divers usages. L'amandier amer, selon M. Mirbel, n'est qu'une variété de cette espèce; ses amandes fournissent une huile qui est délétère.

L'Amandier-Pêcher ou Pêcher [1], qui, au premier abord, paraît si dissemblable de l'amandier, mais qui lui a été uni, parce que ses fleurs et son noyau offrent les mêmes caractères, a donné naissance à une foule de variétés dont les fruits délicieux sont recherchés pour l'ornement de nos tables. Les feuilles de ce végétal sont employées en médecine, comme purgatives, et ses fleurs entrent dans la composition d'un sirop qui produit le même effet, et aussi d'un ratafia.

Le Pêcher est remarquable parmi les arbres fruitiers, par la rapidité avec laquelle il croît; à la fin de sa première année, il a souvent atteint deux à trois pieds de hauteur; bien conduit, il peut vivre jusqu'à quarante ans.

## FAMILLE DES HYPÉRICÉES.

Calice quadri ou quinquélobé; corolle tétra ou pentapétale; étamines nombreuses, ordinairement polyadelphes; plusieurs styles. Capsule à plusieurs loges formées par le bord rentrant des valves, ou fruit charnu.

Les Hypéricées sont herbacées ou ligneuses; leurs feuilles

1 *A. persica.*

sont ordinairement opposées et parsemées de glandes transparentes.

**MILLEPERTUIS.** *Hypericum.* Calice profondément quinquélobé; corolle pentapétale; étamines formant trois ou cinq faisceaux. Capsule tri ou quinquéloculaire, tri ou quinquévalve.

Le nom de Millepertuis est provenu de ce que l'on avait pris pour des trous l'abondance de glandes translucides qui parsèment les feuilles de ces végétaux. Plusieurs de ceux-ci croissent en France.

**ASCYRE.** *Ascyrum.* Calice tétraphylle; corolle tétrapétale. Capsule bivalve, biloculaire.

Les ascyres sont, pour la plupart, indigènes de l'Amérique septentrionale.

## FAMILLE DES GUTTIFÈRES.

Calice mono ou polysépale; corolle ordinairement tétrapétale, et à étamines indéfinies. Drupe, baie, ou capsule multivalve, uniloculaire ou pluriloculaire.

Les guttifères sont des arbres et des arbrisseaux à feuilles ordinairement opposées. La plupart de ces végétaux possèdent un suc jaune-orangé, susceptible de se concrèter; la gomme gutte est fournie par l'un d'eux (*Stalagmitis cambogioides*).

**CLUSIER.** *Clusia.* Fleurs polygames. Quatre ou huit pétales. Capsule à quatre à douze valves.

C'est au botaniste Lécluse que ce groupe a été dédié; ses

végétaux sont tous indigènes de l'Amerique méridionale et des Antilles.

**MAMMÉE.** *Mammea.* Calice diphylle, coloré; corolle tétrapétale. Baie tétrasperme.

Les mammées habitent les régions tropicales de l'Amérique, leurs fruits sont édules.

**WINTÉRANIE.** *Winterania.* Calice trilobé; corolle pentapétale. Baie à trois loges mono ou dispermes.

La Wintéranie canelle [1] est un arbre des Antilles, dont l'écorce aromatique sert de condiment dans ces îles et est appelée Canelle blanche.

**BALANITE.** *Balanites.* Calice pentaphylle; corolle pentapétale, avec un nectaire bursiforme. Drupe.

On ne connaît qu'une espèce de balanite; elle est originaire de l'Afrique.

**COOKIE.** *Cookia.* Corolle pentapétale; dix étamines. Baie ponctuée, multiloculaire.

La Cookie ponctuée, qui habite la Chine, est l'unique espèce de ce genre qui est dédié au navigateur Cook.

## FAMILLE DES CISTÉES.

Calice pentaphylle; corolle pentapétale; étamines nombreuses, libres; style unique. Capsule à trois,

1 *W. canella.*

cinq ou dix valves septifères, à une, trois, cinq ou dix loges polyspermes.

Les cistées sont de bas arbustes ou des herbes. Leurs feuilles sont généralement opposées, entières et stipulées.

**CISTE.** *Cistus.* Calice pentaphylle : corolle rosacée, pentapétale. Capsule à cinq ou dix valves, à cinq ou dix loges.

Les cistes portent un nom grec radical. Ils habitent presque tous le bassin de la Méditerranée, et sont fort communs en Espagne où on les emploie, comme nos bruyères, pour chauffer les fours ou les appartemens.

Le Ciste ladanifère [1], arbuste élégant dont les fleurs sont blanches, et qui habite l'Orient et même la France méridionale, laisse suinter de ses ramifications une substance gommo-résineuse appelée *Ladanum ;* le Ciste de Crète, le Ciste à feuilles de laurier et d'autres, en produisent également ; elle est si abondante sur ceux de l'Estramadure, qu'on la voit se distiller par gouttelettes et qu'elle parfume les campagnes. Bory-de-Saint-Vincent dit que pendant la guerre d'Espagne les genoux des cavaliers étaient parfois tout couverts du suc produit par le ciste ladanifère ; du tems de Dioscoride on se procurait le ladanum en l'enlevant avec un peigne en bois sur la barbe des chèvres et sur le poil des autres animaux qui broutent les cistes. Aujourd'hui on se sert d'un fouet terminé par des lanières de cuir, que l'on traîne parmi ces végétaux et dont on racle ensuite la surface ; mais en Espagne, il paraît que l'on ne suit pas ce procédé, que Tournefort et Belon ont vu pratiquer dans le Levant ; on fait une décoction de cistes pour en obtenir la gomme-résine.

Le ladanum passe pour fondant ; les Turcs s'en servent pour parfumer leurs appartemens, et en Egypte, on prétend qu'il

1 *C. ladaniferus.*

préserve de la peste et qu'il suffit d'en rouler dans ses mains pour éviter la contagion.

**HÉLIANTHÈME.** *Helianthemum.* Calice à trois sépales égaux ou à cinq très-inégaux. Capsule trivalve, uni ou triloculaire.

Ce mot est formé de ηλιος, soleil, et de ανθος, fleur. Les hélianthèmes sont des herbes ou des arbrisseaux indigènes des deux continens; beaucoup habitent le bassin de la Méditerranée.

## FAMILLE DES TILIACÉES.

Calice tétra ou pentasépale; corolle tétra ou pentapétale, ou nulle; étamines nombreuses, libres. Capsule à plusieurs loges polyspermes ou baie.

La plupart des végétaux de cette famille sont des arbres ou des arbrisseaux; leurs feuilles sont alternes, simples et stipulées.

**CORÈTE.** *Corchorus.* Calice pentasépale; corolle pentapétale. Capsule siliquiforme, biloculaire.

Ces végétaux sont herbacés ou ligneux, ils habitent l'Inde et les régions chaudes de l'Amérique.

La Corète potagère [1], qui est herbacée et se trouve dans les deux continens, est cultivée comme plante alimentaire en Egypte.

**HÉLIOCARPE.** *Heliocarpus.* Calice coloré, qua-

[1] *C. olitorius.*

drilobé ; corolle tétrasépale. Capsule lenticulaire, bivalve, biloculaire.

Les héliocarpes sont des végétaux ligneux dont on ne connaît que deux espèces ; elles croissent dans l'Amérique méridionale.

**TRIUMFETTE.** *Triumfetta.* Calice pentasépale ; corolle pentapétale ou nulle. Capsule quadriloculaire, hérissée de poils crochus.

Ce groupe, qui est dédié au botaniste italien J. Triumfetti, est en général formé d'arbrisseaux qui croissent dans les contrées intertropicales.

**SPARMANNIE.** *Sparmannia.* Calice tétrasépale ; corolle tétrapétale ; étamines extérieures stériles. Capsule hérissée, pentagone, quinquéloculaire.

La Sparmannie d'Afrique [1], arbrisseau à fleurs blanches, qui croît aux environs du Cap, est la seule espèce de ce genre qui est dédié au voyageur suédois Sparmann.

**GREWIER.** *Grewia.* Calice quinquélobé, coloré ; cinq pétales à onglet muni d'une écaille ou d'une glande. Baie à loges monospermes.

Ce genre, dédié au naturaliste anglais N. Grew, se compose d'arbres et d'arbrisseaux indigènes de l'Asie et de l'Afrique.

**TILLEUL.** *Tilia.* Pédoncule portant une bractée. Calice quinquélobé ; corolle pentapétale. Capsule indéhiscente, quinquéloculaire.

Les tilleuls sont des arbres originaires de l'Europe et de l'Amérique du nord.

[1] *S. africana.*

Le Tilleul d'Europe [1] croît dans nos forêts et jusqu'en Suède ; dans les langues du nord on l'appelle *linn*, et il est curieux de savoir que la tradition rapporte que le nom de l'immortel professeur d'Upsal dérive d'un tilleul séculaire qui végétait devant la chaumière de ses aïeux. Cet arbre acquiert d'assez grandes dimensions et vit fort longtems : on en connaît qui ont plus de quarante pieds de tour et quatre-vingts d'élévation ; celui qui fut planté en 1472 par les Suisses, après la bataille de Morat, existe encore aujourd'hui, comme un emblême vivant de ce mémorable évènement.

Le tilleul est un des végétaux les plus utiles. Sa sève contient du sucre ; huit de ces arbres ont donné à M. Dalhmann quatre-vingt-quatorze pots suédois de sève, dans l'espace de sept jours, et cette quantité de liquide a produit trois livres et demie de sucre brun, une demi-livre de sirop et quatre onces de sucre en poudre ; le bois du tilleul servait dans l'antiquité pour confectionner des boucliers ; aujourd'hui les sculpteurs et les tourneurs en font une grande consommation ; son écorce, avec laquelle les Grecs confectionnaient les bandelettes de leurs sacrificateurs, est usitée en Russie pour fabriquer des chaussures, et en Suède on l'introduit dans le pain. Pallas dit que dans ce pays les feuilles de cet arbre servent de fourrage pour les bestiaux. Dans la médecine européenne, les fleurs du tilleul sont fréquemment employées comme antispasmodiques, et elles passent pour être un des meilleurs.

**ROCOUYER**. *Bixa*. Calice à cinq sépales tuberculeux à la base ; corolle pentapétale. Capsule hérissée, bivalve, uniloculaire.

Le Rocouyer tinctorial [2], arbrisseau qui habite le nouveau continent et les Antilles, est l'unique espèce de ce genre, dont la dénomination est américaine. C'est à l'aide de l'ébul-

1 *T. europæa.* 2 *B. orellana.*

lition de ses graines que l'on obtient la matière colorante d'un brun rougeâtre, que l'on nomme Rocou.

## FAMILLE DES CAPPARIDÉES.

Calice à plusieurs lobes ; corolle de quatre à six pétales ; cinq à huit étamines ou plus. Capsule ou baie uniloculaire, polysperme ; trophospermes pariétaux.

Les capparidées sont des végétaux ligneux ou herbacés, dont les feuilles sont simples et entières.

**CAPRIER.** *Capparis.* Calice tétraphylle, gibbeux ; corolle tétrapétale ; étamines nombreuses. Fruit bacciforme ou siliquiforme.

C'est de l'arabe *kabar* que l'on a formé cette appellation. Plusieurs capriers habitent la France.

Le Caprier épineux [1] est cultivé à cause de la consommation que l'on fait de ses boutons de fleurs pour la confection des sauces.

**CLÉOMÉ.** *Cleome.* Corolle tétrapétale ; six à douze étamines. Silique uniloculaire, cylindrique, pédicellée.

Ce nom était employé par des médecins latins pour désigner une plante analogue au sinapis. Les cléomés sont tous exotiques.

1 *C. spinosa.*

**CRATÈVE.** *Cratæva.* Corolle tétrapétale, irrégulière; seize à vingt étamines. Baie pédicellée.

Ce genre est dédié à Cratævus, botaniste grec; il ne renferme que des végétaux exotiques.

**ROSSOLIS.** *Drosera.* Corolle pentapétale, pentandre; trois styles bifurqués. Capsule ovoïde, trivalve, entourée par le calice et la corolle.

Ce nom provient de δροσος, rosée; il est appliqué à ces plantes à cause des gouttelettes d'un liquide visqueux qui recouvrent les poils qui hérissent leurs feuilles. Plusieurs rossolis se trouvent en France.

**RÉSÉDA.** *Reseda.* Calice à quatre à six lobes; quatre à six pétales laciniés; douze étamines; trois stigmates sessiles. Capsule à trois valves soudées, s'ouvrant au sommet.

Réséda provient de *resedo,* calmer, ces plantes ayant été considérées comme propres à tempérer les douleurs.

Le Réséda gaude [1], dont le nom spécifique français provient du celtique *god,* jaune, est employé dans la teinture et croît spontanément en France.

## FAMILLE DES MALVACÉES.

Calice monosépale, souvent caliculé; corolle pentapétale, régulière, souvent pseudo-monopétale; étamines nombreuses, monadelphes; anthères uni-

1 *R. luteola.*

loculaires. Fruit sec ou charnu, tantôt à trois ou cinq loges ou plus, tantôt formé de coques ordinairement bivalves et entourant un axe central.

Les malvaeées sont des végétaux ligneux ou herbaeés, dont les feuilles sont alternes et simples.

**MALOPE.** *Malope.* Calicule triphylle ; calice quinquéfide. Capsules monospermes réunies en tête sphérique.

Ces végétaux, qui portent le nom que les Grecs donnaient à la mauve, μαλαχη, habitent le bassin de la Méditerranée.

**MAUVE.** *Malva.* Calicule triphylle ; calice quinquélobé ; cinq pétales subcordiformes, alongés. Capsules monospermes, nombreuses, disposées circulairement.

C'est de μαλασσω, j'amollis, je détends, que provient eette dénomination.

La Mauve sylvestre [1] et la Mauve à feuilles rondes [2], qui habitent l'Europe, jouissent toutes les deux des mêmes propriétés et sont employées aux mêmes usages. Aneiennement elles étaient alimentaires en Egypte, en Grèce et à Rome. Pythagore regardait leur emploi comme propre à modérer les passions et à donner de l'aptitude à l'esprit, et, par une allusion à leurs vertus adoucissantes qu'il eonnaissait, il disait parfois à ses disciples : La satyre ne eorrige pas ; n'écrivez jamais que sur des feuilles de mauve, symbole de la doueeur. D'après ce que dit Martial, les Romains faisaient principalement usage de ec mets pour se médieamenter ; ear ils le regardaient comme laxatif. Du tems de Mathiole, les feuilles de ces

1 *M. sylvestris.* 2 *M. rotundifolia.*

malvacées se mangeaient en Italie ; aujourd'hui elles sont encore en usage sur les tables de la Chine et de l'Egypte, où on les apprête comme des épinards. On peut retirer, de l'écorce de ces deux plantes, des fils propres à fabriquer des tissus.

L'antiquité eut une haute idée des vertus médicales des mauves ; quelques enthousiastes prétendaient même qu'une demi-coupe de leur suc, bue chaque matin, préservait de toutes les maladies, et de là provient le nom d'*omni morbia* qui leur est parfois imposé. Xénocrate, méconnaissant l'action réelle de ces plantes, professait qu'elles excitaient les désirs amoureux, puis il ajoutait qu'un lit qui était jonché de leurs fleurs rendait l'accouchement plus facile. Hippocrate connaissait la propriété émolliente des mauves, et il nous en a donné la preuve en les employant dans les affections inflammatoires, contre lesquelles nous reconnaissons encore leur efficacité.

**KITAIBÉLIE.** *Kitaibelia.* Calicule de sept à neuf découpures ; calice monosépale, quinquélobé. Capsules monospermes, réunies en tête quinquélobée.

La seule espèce de ce genre, qui est indigène de la Hongrie, a été consacrée à Paul Kitaibel, professeur de botanique à Pest.

**GUIMAUVE.** *Althæa.* Calicule de cinq à neuf divisions ; calice à cinq divisions profondes. Capsules monospermes, disposées circulairement.

Ces végétaux ont un nom qui provient de ἀλθο, je soulage ; ils habitent les deux continens.

La Guimauve officinale [1], qui croît spontanément dans quelques provinces du sud-ouest de la France, offre une racine qui contient un mucilage abondant, et dans laquelle M. Bacon,

1 *A. officinalis.*

de Caen, a découvert un principe particulier qu'il a nommé Althéine, et qui s'offre sous la forme de cristaux rhomboïdaux, d'un vert d'émeraude. Cette racine est fréquemment employée à l'intérieur et à l'extérieur, pour le traitement des inflammations.

L'écorce de la guimauve officinale est formée de filamens analogues au chanvre, et Cavanilles dit que l'on parvient facilement à en extraire des fils textiles en faisant rouir la plante; M. Ortega possédait à Madrid des étoffes que l'on avait confectionnées avec eux. En Espagne, il paraît que l'on fabrique même de la toile avec la filasse de plusieurs espèces voisines [1].

La Guimauve rose [2], nommée aussi Rose trémière, est une des plus belles plantes employées pour la décoration de nos jardins. Elle offre aussi un principe mucilagineux abondant dans presque tous ses organes, et peut remplacer la guimauve.

**LAVATÈRE.** *Lavatera.* Calicule trifide; calice quinquéfide. Capsules monospermes, disposées circulairement.

Ces plantes portent le nom de MM. Lavater, médecins et naturalistes de Zurich; ce sont des herbes ou des arbrisseaux dont un assez grand nombre habite l'Europe.

**MALACHRE.** *Malachra.* Involucre à trois ou cinq feuilles, renfermant plusieurs fleurs. Calice double. Cinq capsules monospermes.

Ces végétaux sont appelés ainsi du mot μαλος, tendre; ils habitent principalement l'Amérique méridionale.

1 *A. cannabina, A. narbonensis* 2 *A. rosea.*

**URÈNE.** *Urena.* Calicule et calice quinquélobés. Cinq capsules monospermes, hérissées.

Ce groupe, qui porte un nom indien, est formé en général d'arbrisseaux indigènes de l'Inde et de l'Amérique.

**PAVONIE.** *Pavonia.* Calicule de cinq à vingt folioles; calice quinquéfide. Cinq capsules bivalves, monospermes.

C'est à J. Pavon, compagnon de voyage de Dombey, que l'on a consacré ce genre. Les pavonies habitent les contrées équinoxiales de l'Amérique et de l'Asie.

**MALVAVISQUE.** *Malvaviscus.* Calicule de huit folioles; calice tubuleux, quinquédenté. Baie à cinq loges monospermes.

Sous cette appellation, qui exprime que ces plantes sont visqueuses comme des mauves; on comprend deux espèces originaires de l'Amérique méridionale.

**HIBISCUS.** *Hibiscus.* Calicule formé d'un grand nombre de folioles linéaires; calice quinquélobé. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire.

On a imposé à ces végétaux le nom que les Grecs donnaient à la mauve. Les hibiscus sont remarquables par la beauté et l'abondance de leurs fleurs; ils habitent les contrées chaudes du globe.

L'Hibiscus de Syrie [1] est cultivé en pleine terre dans nos jardins; l'Hibiscus comestible et l'Hibiscus ambrette sont utilisés par l'homme : le premier comme aliment, et le second dans la parfumerie.

[1] *H. syriacus.*

**COTONNIER.** *Gossypium.* Calicule de trois folioles vastes et découpées; calice plus petit, obscurément lobé. Capsule ovoïde, à trois à cinq loges; semences environnées de coton.

Ces plantes portent le nom que leur donnaient les anciens. Les cotonniers sont des végétaux ligneux ou herbacés, dont les fleurs sont purpurines ou jaunes; l'ancien continent est principalement leur patrie; mais il paraît cependant certain qu'il en existait en Amérique avant sa découverte, mais que les sauvages n'en tiraient point parti. Au contraire, depuis une longue série de siècles, sur notre hémisphère on fait usage du coton; on trouve déjà dans Théophaste des notions sur le végétal intéressant qui le produit. « Des porte-laines, dit-il, croissent dans l'île de Tylos, sur la côte orientale du golfe arabique; leur laine est contenue dans un globe de la grosseur d'une pomme, qui s'ouvre à la maturité »; et il ajoute qu'on fait de ce duvet des tissus plus ou moins précieux, et que la même chose se pratique dans l'Inde aussi bien que dans l'Arabie. Pline connaissait aussi cette plante utile, et on lit cette phrase dans son histoire naturelle : « Il croît dans la haute Egypte, vers l'Arabie, un arbuste que l'on appelle *gossypion;* son fruit renferme une laine blanche et douce, dont on fait les vêtemens des prêtres égyptiens, etc. »

On sait aussi que, du tems des Ptolémée, le coton était une des principales productions de l'Egypte, et qu'il y avait même alors dans ce pays des filatures de coton et de lin; mais par la suite, la culture du végétal qui le produit fut abandonnée dans ce pays, qui fut forcé de s'approvisionner ailleurs. Ce n'est que depuis peu d'années que Méhémet Ali est parvenu de nouveau à la faire prospérer, et actuellement l'Egypte produit assez de coton pour sa consommation, et en exporte chaque année pour plusieurs millions de piastres; la France elle-même en achète dans ce pays, ainsi qu'en Italie, et surtout en Amé-

rique. Notre colonie d'Alger pourra un jour alimenter la métropole de ce produit, car nous avons vu le cotonnier y prospérer merveilleusement.

Les auteurs disent que la facilité que l'on éprouve à travailler les filamens de coton tient à des dentelures qu'ils présentent sur leur étendue, et qui s'accrochent réciproquement. C'est une erreur, nos observations microscopiques nous ont démontré que ces filamens sont extrêmement lisses et plats, et forment autant de rubans excessivement tenus. Les fleurs des cotonniers sont émollientes, et peuvent être substituées à celles des mauves, ce qui a lieu dans l'Inde, d'après Ainslie; il en est de même de leur racine.

Le Cotonnier herbacé [1], dont les fleurs sont jaunes, et qui croît en Egypte, en Syrie et en Arabie, est celui que l'on cultive à Malte, en Sicile et en Italie, et que l'on a essayé d'introduire en France.

Le Cotonnier arborescent [2], qui est un arbrisseau de quinze à vingt pieds, et dont les fleurs sont purpurines, est indigène de l'Inde et de l'Egypte : c'est lui qui a été transporté en Amérique, où on le cultive depuis fort long-tems.

**PALAVE.** *Palava.* Calice simple, quinquéfide; corolle pentapétale. Capsules monospermes, rapprochées en tête sphérique.

Les deux espèces qui forment ce genre sont indigènes du Pérou, et ont été dédiées à A. Palau, professeur de botanique à Madrid.

**SIDE.** *Sida.* Calice simple, quinquélobé. Cinq à trente capsules bivalves, monospermes ou polyspermes, réunies circulairement.

Le nom de ce groupe est celui que Théophraste donnait à

1 *G. herbaceum.* 2 *G. arboreum.*

un végétal aquatique, que l'on a cru analogue à l'*althæa*. Les arbrisseaux et arbustes qui le composent habitent les contrées chaudes du globe.

**LAGUNÉE.** *Lagunæa.* Calice simple, quinquéfide. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire; loges polyspermes.

C'est à Cavanilles que André Laguna, naturaliste espagnol, doit l'hommage de ces plantes ; elles habitent l'Afrique et l'Asie.

Les genres suivans ont été placés dans une nouvelle famille par quelques botanistes ; celle-ci, qui a été appelée famille des bombacées, diffère des vraies malvacées par quelques caractères assez saillans.

**BOMBAX.** *Bombax.* Calice simple, tubuleux, évasé, quinquédenté; corolle à cinq pétales oblongs. Capsule quinquévalve, quinquéloculaire ; loges polyspermes ; graines laineuses.

Ces végétaux sont ainsi appelés de βομβυξ, ver à soie, à cause du duvet de leurs semences ; ils sont ligneux, et habitent en général l'Amérique méridionale.

Le Bombax fromager [1], qui est un des plus grands arbres connus, fournit une sorte de coton ; son tronc sert à faire des pirogues d'une seule pièce, ayant jusqu'à soixante pieds de longueur sur douze de large, et qui peuvent contenir deux cents hommes.

**CHEIROSTÈME.** *Cheirostemon.* Calice quinquélobé, muni de trois bractées; corolle nulle; éta-

1 *B. ceiba.*

mines pentadelphes. Capsule quinquévalve, à cinq loges polyspermes.

L'arbre qui constitue ce genre habite principalement le Mexique.

**OCHROME.** *Ochroma.* Calicule triphylle ; calice quinquéfide ; cinq pétales cunéiformes ; cinq stigmates. Capsule quinquéloculaire ; loges polyspermes ; graines laineuses.

Sous ce nom, qui provient de ὠχρος, jaune, on ne connaît qu'un seul arbre, qui habite les Antilles.

**BAOBAB.** *Adansonia.* Calice simple, quinquéfide ; corolle pentapétale, réfléchie. Capsule ovoïde, à dix loges indéhiscentes ; graines entourées d'une pulpe abondante.

Ce genre a été dédié au naturaliste Adanson, qui le décrivit le premier.

Le Baobab digité [1], qui habite la côte occidentale de l'Afrique, est l'unique espèce qui soit connue.

Ce végétal est célèbre par les dimensions et l'âge qu'il peut acquérir ; son tronc, dont la hauteur excède rarement quinze pieds, offre souvent une circonférence de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds ; J. Scaliger dit même qu'on en a vu de trente-sept pieds de diamètre, ce qui donnerait environ cent onze pieds de circonférence ; il en jaillit des branches de soixante à soixante-dix pieds de longueur, qui s'inclinent souvent presque jusque sur le sol ; de manière que l'arbre entier, en dérobant son tronc, ne ressemble plus qu'à un immense dôme de verdure de quatre à cinq cents pieds de circonférence à sa base. Les

[1] *A. digitata*

baobabs ne sont pas moins étonnans par le grand âge qu'ils acquièrent. En s'appuyant sur des observations délicates et ingénieuses, Adanson a calculé que plusieurs de ceux qu'il observa au Sénégal ne devaient pas avoir moins de six mille ans.

Les feuilles de l'arbre que nous décrivons servent aux Nègres pour préparer leurs alimens, et le mucilage qu'elles contiennent, ainsi que les jeunes rameaux, les rend propres à faire des tisanes adoucissantes ; ses fruits, qui sont connus sous le nom de Pain de singe, et qui sont analogues à ceux des cucurbitacées, possèdent une pulpe aigrelette, qui passe pour être efficace contre la dysenterie. L. Frank, qui a décrit l'usage qu'en font les voyageurs qui composent les caravanes qui vont de la Nubie au Caire, en a obtenu d'heureux effets sur quelques malades qu'il a traités en Egypte. Il paraît que les habitans de l'Afrique creusent parfois les troncs des baobabs, soit pour y ensevelir des criminels, soit pour y pratiquer des espèces de boudoirs, dans lesquels les princes viennent fumer, ou prendre des sorbets.

**HÉLICTÈRE.** *Helicteres.* Calice simple, quinquélobé, irrégulier ; cinq pétales dentés. Capsules conniventes, uniloculaires, polyspermes, tordues en spirale.

Les hélictères sont ainsi appelées de ελιξ, spirale ; elles sont ligneuses, et habitent les climats des deux hémisphères.

## FAMILLE DES PAPAVÉRACÉES.

Calice ordinairement disépale, caduc ; corolle presque constamment tétrapétale et régulière, rarement nulle ; étamines ordinairement nombreuses, libres ; style subnul. Capsule ovoïde ou

siliquiforme, polysperme; trophospermes pariétaux.

Les papavéracées sont des végétaux herbacés et rarement des sous-arbrisseaux; elles portent des feuilles alternes, simples ou découpées, et remplies de sucs laiteux diversicolores.

**PAVOT.** *Papaver.* Calice disépale; corolle tétrapétale; étamines extrêmement nombreuses; stigmate disciforme. Capsule ovoïde ou globuleuse, uniloculaire, s'ouvrant par des trous.

C'est du celtique *papa*, bouillie, que provient ce nom, qui est dû à l'usage ancien de mettre des capsules de pavot dans la bouillie des enfans. Les végétaux de ce groupe sont herbacés et ordinairement gorgés d'un suc blanc et laiteux; leurs pétales sont chiffonnés avant leur épanouissement.

Le Pavot somnifère [1] est originaire de l'Asie, principalement de la Perse, où Chardin raconte bénévolement qu'il acquiert jusqu'à trente pieds de hauteur. Ce végétal, introduit de tems immémorial en Europe, s'y est naturalisé dans un grand nombre de contrées; dans l'antiquité, il passait pour être alimentaire, et Homère en parle déjà comme d'une plante cultivée de son tems. Plus tard, il fut également répandu dans les jardins des Romains, et l'on se rappelle la farouche réponse de Tarquin, sur l'art de conserver la puissance.

Le pavot est une des plantes que l'on trouve le plus souvent figurées sur les monumens anciens; il était consacré à Junon, sans doute comme symbole de la fécondité, à cause de la multitude de ses graînes; c'était aussi l'emblême de Cérès, et souvent on la représentait couronnée d'épis et de pavots,

1 *P. somniferum.*

ou l'on figurait ceux-ci sur le revers des médailles frappées en son honneur. Ovide dit que cette consécration rappelait que la déesse se servit de pavots pour appaiser sa faim ; mais d'autres pensent qu'elle indiquait l'emploi qu'elle en fit pour tarir la douleur que lui causa la perte de sa fille. Ceux qui faisaient un sacrifice à Cérès et à Bacchus en commun, devaient se présenter le front couronné de lierre et de pavots, ainsi qu'on le voit sur une tête antique que Berger pense être celle de Julien l'apostat. Triptolême était souvent représenté avec des pavots dans les mains. Dans l'antiquité, on connaissait les propriétés somnifères et calmantes de ceux-ci, les monumens s'accordent pour le révéler. Sur une pierre gravée, du cabinet du roi, représentant l'empire de la nuit, on remarque des hommes et des femmes qui sont occupés à cueillir des pavots à l'entrée d'une forêt, et l'on voit que les effets narcotiques de ces plantes se manifestent déjà sur plusieurs d'entr'eux qui s'endorment en laissant leur moisson s'échapper de leurs mains. Sur un assez grand nombre de figures de l'espérance, qui se trouvent dans des bas-reliefs et sur des médailles, la déesse est représentée tenant des pavots, sans doute pour indiquer symboliquement le calme qu'elle répand dans l'imagination de ceux qui placent leur confiance en elle. Tout le monde sait que la puissance somnifère de ces végétaux les avait rendus l'ornement obligé de la couche du dieu des songes, et c'est probablement pour exprimer les vertus médicales du pavot qu'on l'a parfois représenté entouré de serpens, emblême d'Esculape ; il existe ainsi sur quelques médailles, et en particulier sur un jaspe de la collection de Stosch.

Les feuilles du pavot se mangeaient, du tems de Mathiole, dans les environs de Trente ; mais ce sont surtout les capsules de ce végétal qui offrent de l'importance, à cause du suc nommé Opium que l'on en extrait, et des produits qu'offrent leurs semences. Ces capsules sont communément employées comme calmantes ; quand elles sont vertes, leur action narco-

tique a une assez grande énergie pour qu'il suffise d'une seule pour produire l'empoisonnement lorsqu'elle est administrée par les voies alvines, effet dû à la morphine qu'elles contiennent.

L'opium se prépare en Turquie et dans l'Inde, on en connait de trois sortes ; la première, où l'Opium en larmes, qui s'obtient en incisant les capsules du pavot quand elles sont vertes, est la plus précieuse ; elle est tellement recherchée par les orientaux, qu'elle ne se répand jamais dans le commerce ; la seconde, où l'Opium par évaporation, s'extrait en pilant la plante entière, pour en retirer le suc, et en faisant ensuite évaporer celui-ci au soleil ; c'est le meilleur qui se trouve dans le commerce ; enfin, la troisième, où l'Opium par décoction, s'obtient en faisant bouillir le marc qui reste après l'expression du suc de la plante entière, puis en faisant évaporer la décoction jusqu'à consistance d'extrait ; cet opium se mêle souvent au précédent.

Dans certains pays, après avoir extrait ce suc, on le met en pastilles, sur lesquelles on lit : OEuvre de Dieu, phrase qui témoigne de l'importance de ce produit. Celui-ci nous arrive de l'Orient, par les ports du midi de la France, et c'est là où l'on *refait* l'opium, selon l'expression de M. Guibourt, qui indique les différentes falsifications qu'il y subit.

Dans l'Europe mahométane, ainsi qu'en Chine et dans l'Inde, l'opium est une substance de première nécessité ; dans tous ces pays, il remplace les liqueurs spiritueuses et le tabac, et les hommes le boivent ou le fument pour se procurer des sensations voluptueuses ou exciter leur courage. Il y a des orientaux qui en prennent jusqu'à plusieurs gros par jour, ce qui produit chez eux une dégradation analogue à l'ivrognerie. La passion pour cette substance est telle parmi certaines nations que les peines les plus sévères ont été infructueuses pour en bannir l'usage. Les lois de la Chine, dit Raynal, ont vainement condamné au feu les vaisseaux et les magasins qui serviraient au commerce de ce narco-

tique ; la consommation ne s'en est pas moins accrue ; et, d'après l'enquête sur les affaires de la compagnie des Indes, il paraît que l'exportation d'opium pour l'empire chinois, malgré les prohibitions, s'élève à 70 ou 75 millions de francs, valeur de treize à quatorze mille caisses. Dans ce pays, on préfère fumer cet extrait, et l'on a pour cela des pipes particulières, dont M. Botta nous a transmis le dessin dans sa thèse inaugurale, et dans lesquelles on en vaporise à la fois une fort petite quantité, que l'on avale en fumée.

Aucun médicament n'a eu autant de célébrité que l'opium. Dans la Mythologie grecque, Cérès passait pour avoir dévoilé ses vertus aux mortels, et les commentateurs s'accordent à le regarder comme étant le fabuleux népenthès d'Homère. Hippocrate et Galien faisaient déjà usage de cet héroïque agent. Parmi les modernes, Paracelse étendit beaucoup son emploi et l'administra avec une ardeur qui le fit surnommer *doctor opiatus;* Sydenham prêtait une telle puissance à ce narcotique, qu'il proclamait qu'il renonçait à l'art, si on venait à l'en retrancher. L'opium produit d'abord une légère excitation, puis ensuite il opère une action sédative ; selon le professeur Dupuy, ce médicament agit sur les lobes antérieurs du cerveau, et M. Flourens a découvert que, sur des oiseaux, son administration déterminait une injection des vaisseaux d'un des points des lobes du cerveau. Il serait trop long d'énumérer toutes les affections dans lesquelles ce médicament a été administré ; manié par un médecin habile, il peut rendre les plus grands services dans les maladies les plus variées, surtout dans les affections nerveuses.

Les capsules du pavot contiennent un nombre considérable de semences : Linnée en a compté jusqu'à trente-deux mille dans quelques-unes ; celles-ci étaient employées pour la nourriture chez les Persans et les Grecs, et les Romains, en les pétrissant avec du miel, en formaient des gâteaux. Dans l'Orient on les mange encore, et en Italie Mathiole dit que, de son tems, elles servaient à faire quelques pâtisseries, usage que

Bosc assure exister encore en ce moment dans quelques régions du nord de la France. Les semences du pavot ne contiennent aucun principe narcotique; elles sont seulement oléagineuses et féculentes. On en extrait chaque année une grande quantité d'huile, pour plus de vingt-cinq millions, et dont l'usage s'est propagé depuis que Rozier a démontré qu'elle n'était nullement vénéneuse et a fait casser l'arrêt du parlement de Paris qui, par ignorance, en avait défendu l'extraction et l'emploi.

**ARGÉMONE.** *Argemone.* Calice de deux ou trois sépales mucronés; corolle de quatre ou six pétales; quatre à sept stigmates distincts. Capsule multivalve.

L'Argémone du Mexique [1], qui est vulgairement nommée Pavot épineux, et dont le nom générique provient de αργεμα, taie de l'œil, est l'unique espèce que l'on connaisse.

**SANGUINAIRE.** *Sanguinaria.* Corolle octopétale; vingt-quatre étamines. Capsule oblongue, ventrue, bivalve.

La Sanguinaire du Canada [2] offre une souche souterraine remplie d'un suc âcre et rouge qui l'a fait employer en Amérique comme escarotique, et à la couleur duquel ce genre doit sa dénomination.

**BOCCONE.** *Bocconia.* Corolle nulle; huit à vingt-quatre étamines. Capsule ovoïde, comprimée, bivalve, monosperme.

Les boccones sont des végétaux herbacés ou ligneux, originaires de l'Amérique et de la Chine.

1 *A. mexicana.* 2 *S. canadensis.*

**CHÉLIDOINE.** *Chelidonium.* Calice disépale; corolle tétrapétale; étamines nombreuses. Silique bivalve, uniloculaire; placentas entre les sutures valvaires; graines surmontées d'une crête.

C'est de χελιδων, hirondelle, que ce nom est dérivé, parce que, d'après un conte absurde de Pline, cet oiseau se sert du suc des chélidoines pour guérir la cécité de ses petits.

La grande Chélidoine[1], qui croît communément dans toute l'Europe, le long des vieux murs, possède, dans ses tissus, un suc orangé que le professeur Schultz, de Berlin, a reconnu être doué d'un véritable mouvement circulatoire, et qui contient une certaine quantité de gomme-gutte, ainsi que l'a constaté Thomson.

Cette plante a anciennement été préconisée dans une foule de maladies, ce qui fit croire à quelques savans que son nom pourrait provenir de *cœli donum*. Les partisans de la doctrine des signatures pensaient qu'elle était efficace contre la jaunisse; on s'en servait fréquemment pour combattre les maux d'yeux, et de là lui vient le nom vulgaire d'Eclair, sous lequel on la désigne ordinairement.

De notre tems, on a fait quelques tentatives pour réintroduire la chélidoine dans la matière médicale. Mais ce végétal, qui agit comme purgatif drastique, et dont on a pu obtenir de bons effets dans les hydropisies, a été signalé par M. Orfila comme un poison irritant, qui demande à être administré avec beaucoup de précaution. La causticité de son suc le fait parfois employer par les gens des campagnes pour détruire les verrues, et Scopoli dit que les vétérinaires de la Carniole s'en servent pour tuer les insectes qui compliquent les plaies des chevaux.

**HYPÉCOONE.** *Hypecoum.* Calice quadrisépale;

[1] *C. majus.*

corolle de quatre pétales irréguliers, soudés deux à deux; quatre étamines. Fruit siliquiforme, articulé.

Les végétaux de ce groupe habitent tous les localités sablonneuses du bassin de la Méditerranée.

**NYMPHÉA.** *Nymphæa.* Calice tétra on pentasépale; pétales nombreux; étamines nombreuses; filets anthérifères extérieurs pétaliformes; stigmate discoïde, rayonné. Fruit charnu; semences disséminées dans une pulpe mucilagineuse.

Les hommes de toutes les nations, frappés de la magnificence de ces plantes, leur ont imposé les noms les plus gracieux; par celui que nous leur donnons, on a voulu rappeler qu'elles habitent le séjour des nymphes qui président aux eaux. Les Arabes les appellent encore épouses du Nil, *A' Rays al Nil*, sans doute parce qu'elles semblent présager par leur présence l'abondance que le fleuve fécondateur répand sur l'Egypte. Toutes les espèces de ce genre sont aquatiques et disséminées dans les eaux courantes ou dans les lacs des deux continens. Plusieurs botanistes en ont fait une famille particulière.

Le Nymphéa lotus[1] est appelé Lis blanc du Nil, par Hérodote, qui rapporte qu'à l'époque des inondations, la surface du fleuve majestueux est toute jonchée de ses fleurs, et il ajoute que ce sont elles que les Egyptiens nomment *Lotos*. Les feuilles de cette espèce sont dentelées sur leurs bords, et Théophraste dit que les fleurs sortent des eaux et s'épanouissent chaque matin lorsque le soleil apparaît à l'horizon; puis qu'elles se ferment et se replongent chaque soir sous les ondes, quand l'astre disparaît. Ce fut probablement ces rapports avec

1 *N. lotus.*

l'astre du jour, qui engagèrent les Egyptiens à consacrer cette plante comme un symbole de la Divinité, et qui leur donnèrent l'idée de représenter le soleil naissant de la fleur du lotus, ainsi que Plutarque dit qu'ils le faisaient, dans son traité d'Isis et d'Osiris.

Les fruits de ce nymphéa se trouvent reproduits mêlés à des épis, sur un grand nombre de monumens ou de médailles du tems des Egyptiens ou des empereurs Romains; ils étaient l'emblême d'Isis ou de l'abondance; mais les antiquaires peu exercés les ont parfois méconnus en les prenant pour des pavots, à cause de leur analogie avec ceux-ci, et de la similitude des attributs de la déesseégy ptienne et de ceux de Cérès. Dans les caractères arithmétiques des peuples du Nil, c'est une représentation grossière d'un fruit de lotus coupé, et au-dessous duquel se trouve l'instrument tranchant, qui exprime le nombre Mille, parce que les deux incisions découvrent ensemble environ un milier de graines.

L'ancienne coutume de manger les racines féculentes du lotus s'est encore conservée en Egypte, où Sonnini et Delille disent qu'on les vend cuites dans les marchés des principales villes, et que le peuple en consomme beaucoup. Les semences de ce végétal sont petites, nombreuses et analogues à des grains de millet, ce qui faisait que les Egyptiens les nommaient Millet de nénuphar, après les avoir converties en farine, ils en confectionnaient une sorte de pain dont Isis passait pour leur avoir enseigné l'usage.

Le Nymphéa bleu[1] est regardé par Delille comme une variété du *nymphæa lotus*, dont il ne diffère que par sa fleur, qui est azurée. Ce végétal, qui paraît avoir existé dans la Haute-Egypte, comme l'attestent les hiéroglyphes des monumens de Philœ et d'Edfoù, ne s'y retrouve plus actuellement; mais on le découvre encore vers le Delta. Il est représenté dans divers tableaux hiéroglyphiques des temples des bords

1 *N. cærulea.*

du Nil, où se voient des offrandes sacrées. Ce nymphéa était révéré comme l'espèce précédente, et l'on en formait parfois des couronnes; les anciens, à l'exception peut-être d'Athénée, le confondaient probablement avec elle; car ils n'en parlent point.

Le Nymphéa blanc[1], qui offre des feuilles configurées comme celles du lotus, mais dont le bord est entier, et qui, comme lui, possède de magnifiques fleurs blanches, est extrêmement commun dans nos marécages, à la superficie desquels celles-ci s'élèvent vers sept heures du matin, à ce que disent Mérat et Delens, pour se réfugier chaque soir sous leurs eaux, au moment où le soleil va se coucher.

Cette plante, que l'on appelle vulgairement Nénuphar, nom dérivé de celui de *Nilufar*, qui lui était imposé par les Arabes, offre de grosses racines charnues et féculentes, avec lesquelles Pallas nous apprend que les habitans de la Tartarie font du pain. Ses semences servaient autrefois au même usage chez les Béotiens, à ce que dit Théophraste.

Le nénuphar blanc a principalement dû sa célébrité à la puissance d'affaiblir les désirs de l'amour, que les anciens accordaient à sa racine, et dont Dioscoride et Pline font déjà mention; le premier disait même que son usage répété privait entièrement des facultés viriles. Cette erreur, qui, ainsi que le dit le savant et modeste Marquis, avait probablement trouvé sa source dans le nom de ces plantes qui rappelle les nymphes si chastes et si pures, ainsi que dans la blancheur virginale de ses fleurs, et leur habitation sous le cristal des eaux; cette erreur fut propagée de siècle en siècle par les premiers naturalistes compilateurs, et par les poètes. C'était surtout lorsque le christianisme venait d'éclore que l'on vit ces pieux cénobites qui s'ensévelissaient dans les déserts de la Thébaïde, essayer de trouver dans le nénuphar un remède souverain contre la voix des désirs qui venaient troubler leur vie pieuse et méditative. Dans la suite, on fit même un emploi considérable de cette

1 *N. alba.*

plante dans les cloîtres, où elle était regardée comme la sauve-garde de la chasteté.

Mais la science, par son progrès, est venue anéantir toutes ces illusions, et ce nymphéa, que le poète Delille appelait le Poison de l'amour, a été reconnu pour un stimulant plutôt propre à exciter les desirs qu'à les apaiser; Desbois de Rochefort, l'avait déjà observé dans des couvens où l'on administrait sa racine; mais, pour se convaincre qu'elle n'anéantit nullement les facultés viriles, il suffirait de penser aux Tartares qui s'en nourrissent, et n'en donnent pas moins cependant le jour à une famille nombreuse.

Il paraît que cette racine pourrait être utilisée dans les arts. M. Scheitz, de Vienne, dit que l'on en peut extraire une teinture grise, et il paraît qu'à l'aide de quelques préparations elle produit une bonne bière. Les feuilles de ce nymphéa servent en Suède pour nourrir les bestiaux; Simon Pauli voulait qu'on en jonchât l'appartement des malades, pour en rafraîchir l'air; mais leur odeur les incommoderait bien rapidement; enfin, M. Alibert pense que cette plante pourrait remplacer l'opium.

Le Nymphéa nélumbo [1], nommé aussi Lotus rose ou antinoïen, est la plus magnifique espèce de ce groupe, aussi on la présenta à Adrien comme une chose merveilleuse lors de son séjour à Alexandrie; ses vastes feuilles, qui ressemblent à des entonnoirs et que les auteurs anciens ont comparées à des coiffures thessaliennes, sont suspendues au-dessus des eaux par des pétioles de huit à dix pieds de longeur; du milieu d'elles s'élèvent des fleurs roses qui exhalent un suave parfum, et qui précèdent un fruit évasé comme l'extrémité d'un arrosoir, et à la superficie duquel on trouve les semences logées dans des cellules qui ont été comparées à un guêpier, par Théophraste. Cet auteur dit que le nelumbo se trouve en Egypte, et Strabon raconte que les voluptueux riverains du Nil allaient faire de délicieux repas à l'ombre des

[1] *N. nelumbo.*

touffes de feuilles de ce nymphéa qui formaient de fraîches tonnelles au-dessus du fleuve, et dans la profondeur mystérieuse desquelles ils s'enfonçaient avec leurs barques légères ; là, mollement étendus sur des coussins, ils admiraient l'azur du ciel et des eaux, et s'énivraient du parfum des fleurs de ce magnifique végétal. Mais celui-ci, qui fut décoré du nom de Rose du Nil, a disparu de l'Egypte, et on ne le rencontre plus aujourd'hui que dans l'Inde, la Chine et la Perse.

La beauté du nélumbo a probablement été la cause première du rôle qu'il a joué dans les théogonies de divers peuples, et c'est assurément elle qui l'a introduit dans leur architecture. Ce végétal est révéré à la Chine et au Thibet ; c'est le fameux Tamara de la mythologie indienne, dont la feuille servit de nacelle à Vichnou, lorsqu'armé d'un trident il franchissait l'abîme des eaux éternelles, et fut transformée en conque flottante pour la déesse Laeckmie. Dans les monumens indous la fleur de ce nymphéa sert de siége à Brahma, lorsqu'il est représenté assis et tenant dans ses mains les védas sacrés ; les peuples de la Chine, du Japon et de l'Indostan croient encore que cette plante est agréable aux dieux ; aussi ils la révèrent et la cultivent pour mériter leur miséricorde, et souvent ils la consacrent parmi les emblèmes qui décorent leurs temples, tandis que leurs femmes se parent de ses corolles ou s'éventent avec ses feuilles. On en voit même des peintures assez fidèles sur les porcelaines et les meubles des deux premiers pays ; mais c'est surtout parmi les monumens égyptiens que l'on retrouve le nélumbo ; leur dieu Horus y est souvent représenté assis, soit sur une fleur, soit sur un fruit de ce nymphéa, et souvent des faisceaux de tiges de celui-ci se trouvent sculptés sur les dés de granit qui soutiennent les statues colossales qui ornaient les prodigieux monumens de Thèbes et de Memphis. Le nélumbo était presque une parure obligée pour la déesse Isis, et les Egyptiens en coiffaient Osiris ; ils ne dédaignaient pas même d'en affubler la tête des Sphynx, et d'en peindre de naissants ou d'épanouis sur les parvis de leurs temples ; sur la fameuse mosaïque de Palestrine, on distingue cette

plante parmi les produits aquatiques, et l'on connaît une médaille de Vespasien, où se voit un fruit de nélumbo sur une tête du Nil sous les traits de Jupiter ; sa fleur et ses fruits décorent quelques marbres romains représentant Antinoüs.

Les semences de nélumbo sont assez grosses et peu nombreuses ; dans l'antiquité la plus reculée, elles servaient d'aliment, et en Egypte on en faisait du pain, ce qui fit appeler *Faba egyptiaca* le végétal qui les produit. Ces semences ont le goût des amandes quand elles sont fraîches, et l'on en prépare encore des gâteaux et diverses pâtes de dessert dont on fait usage en Chine et dans l'Inde, ainsi qu'au Japon ou l'on en retire aussi de l'huile qui s'emploie comme médicament. Ce nymphéa sert également ainsi aujourd'hui en Amérique, et, d'après Ainslie, Hippocrate en aurait même fait usage anciennement.

Le nélumbo est devenu pour les architectes égyptiens le type des colonnes qui soutiennent leurs temples; les chapiteaux de celles-ci représentent les fleurs épanouies de ce nymphéa auxquelles les artistes ont parfois uni des fruits du dattier. Les sculpteurs ont même imité le développement de la plante sacrée en entourant la base rétrécie des colonnes de plusieurs triangles, qui, selon Delille, sont l'image des écailles et des feuilles avortées que l'on observe sur ses pédoncules, qui représentent ordinairement le fût des piliers égyptiens.

## FAMILLE DES RENONCULACÉES.

Calice ordinairement pentasépale et pétaloïde; corolle ordinairement pentapétale, régulière ou irrégulière, parfois nulle; étamines ordinairement nombreuses; anthères adnées, biloculaires. Akènes nombreux, ordinairement capitulés ou une à cinq capsules uniloculaires, polyspermes, libres ou soudées.

Les renonculacées sont des plantes herbacées ou des sous-arbrisseaux dont les feuilles sont presque constamment alternes et diversement découpées. Cette famille, que l'on devrait couper peut se partager en deux groupes.

**1. RENONCULÉES.** Akènes capitulés ou sur un axe alongé.

**RATONCULE.** *Myosurus.* Réceptacle extrêmement alongé, linéaire. Calice pentasépale, prolongé à sa base; cinq pétales à onglets filiformes et tubuleux. Akènes triquètres.

Par cette dénomination, qui provient μυς, souris, et de ουρα, queue, on a voulu rappeler l'analogie de la fructification des ratoncules avec la queue de ce rongeur. On n'en connaît qu'une espèce qui habite la France.

**RENONCULE.** *Ranonculus.* Calice pentasépale; corolle à cinq pétales, munis à leur base d'une écaille ou d'un trou. Akènes aigus, capitulés.

Ce mot est dérivé de *Rana*, grenouille, parce que les renoncules se plaisent dans les lieux humides qu'habite ce reptile. Ces végétaux sont répandus dans presque toutes les contrées du globe.

Leurs feuilles vertes sont ordinairement vésicantes et alors vénéneuses pour les bestiaux, mais ceux-ci les broutent sans danger quand elles sont sèches, leur principe âcre étant volatil; plusieurs espèces se mangent cuites à l'instar des épinards seulement, l'eau dont on s'est servi est vénéneuse, parce qu'elle a dissout l'agent dangereux. Le nom de *struma*, que Pline donne aux renoncules, vient de l'usage qu'Hippocrate en faisait dans les maladies scrophuleuses.

La Renoncule scélérate[1], *herba sardoa* des anciens, Herbe

1 *R. sceleratus.* L.

sardonique, doit ce dernier nom à ce qu'elle vient en Sardaigne. Dioscoride dit que dans son empoisonnement les personnes éprouvent un rire particulier, appelé sardonique. Mais Bichat, dans son *Cours de matière médicale*, fait remarquer que ce symptôme, mentionné par les anciens, n'est que peu apparent ou nul. C'est à son excessive âcreté que cette espèce doit sa dénomination botanique. Par la seule mastication, ses feuilles produisent des ampoules aux lèvres et dans l'intérieur de la bouche. Kempf éprouva d'excessives douleurs et des convulsions pour avoir avalé une seule de ses fleurs, et M. Orfila tua des animaux en appliquant de l'extrait de renoncule scélérate sur leurs plaies.

La Renoncule thora [1] qui vient dans nos hautes montagnes, possède des sucs si vénéneux que l'on prétend que les Gaulois en empoissonnaient leurs flèches. Gesner et Lobel disent même que cet usage s'était conservé, et que de leur tems on les recueillait encore et qu'on les conservait dans des vessies pour l'usage des chasseurs. Le nom de cette renoncule vient de θορα, corruption, parce que l'on assure que son suc versé dans une plaie y produit la gangrène. Selon Daléchamps, un pigeon piqué avec un instrument enduit de celui-ci, expire instantanément, mais Haller doute de cette assertion.

La Renoncule âcre [2], qui habite nos champs, sert en Irlande pour faire des vésicatoires. Fabricius dit qu'en Norwège on emploie ses feuilles contre la gale, et quelques autres maladies de la peau en les appliquant sur l'endroit affecté. Enfin, au rapport de Sennert et de Van Swieten, à l'extérieur, ses feuilles ont quelquefois guéri des fièvres intermittentes rebelles. C'est la variété double de cette espèce qui constitue le *bouton d'or* de nos jardins.

La Renoncule asiatique [3] est indigène de l'Asie mineure ; on pense qu'elle a été apportée en France du tems de Saint-Louis.

1 *R. thora.*

2 *R. acris.*

3 *R. asiaticus.*

par les croisés. Mais il paraît que ce ne fut qu'à l'époque de Mahomet IV que l'on se procura les plus belles variétés. On les lui déroba par la ruse. Bulliard dit que ses fleurs sont délétères dans les appartemens. Cependant elles sont inodores.

**PIGAMON.** *Thalictrum.* Calice pétaloïde, tétra ou pentasépale; corolle nulle. Akènes sillonnés longitudinalement ou trigones, non plumeux.

D'après Miller, ce mot provient de θαλλω, je verdoie. Les pigamons habitent les deux continens.

**ANÉMONE.** *Anemone.* Involucre triphylle. Calice pétaloïde, à cinq sépales ou plus. Akènes nus ou terminés par un appendice soyeux.

Anémone provient de ανεμος, vent, parce que ces végétaux se plaisent dans les lieux exposés aux vents.

L'Anémone coronaire [1], qui se fait remarquer par la variété de ses couleurs, est cultivée dans les jardins; elle croît spontanément dans quelques localités de la France.

**KNOWLTONIE.** *Knowltonia.* Calice pentasépale; corolle de cinq à quinze pétales. Cariopses subcharnues.

Sous ce nom, qui est d'origine arabe, on comprend des végétaux qui sont tous originaires du cap de Bonne-Espérance.

**ADONIDE.** *Adonis.* Calice pétaloïde, ordinairement pentaphylle; corolle à cinq pétales ou plus; style nul. Akènes capitulés.

Les adonides portent un nom mythologique; elles sont toutes herbacées et d'un aspect élégant.

[1] *A. coronaria.*

**CLÉMATITE.** *Clematis.* Périanthe simple, à quatre ou cinq divisions. Cariopses nombreuses, surmontées par le style qui est plumeux.

Les clématites sont ainsi appelées de κλημα, branche de vigne, parce qu'elles grimpent comme le fait ce végétal. L'Amérique, l'Inde et l'Europe sont les parties du globe où l'on en trouve un plus grand nombre.

**11. NIGELLÉES.** Capsules uniloculaires, libres ou soudées.

**CALTHE.** *Caltha.* Calice pétaloïde, pentasépale. Cinq à dix capsules comprimées, uniloculaires, polyspermes.

On pense que *caltha* est une syncope de καλαθος, corbeille, et que ce mot exprime une comparaison entre les fleurs de ce groupe et une petite corbeille dorée.

Le Calthe des marais [1], qui habite la France, sert dans les campagnes pour colorer le beurre.

**TROLLIE.** *Trollius.* Calice nul; corolle de douze à quinze pétales; huit ou dix nectaires percés à la base. Capsules nombreuses, aiguës, verticillées.

Les trollies sont des plantes herbacées qui croissent dans l'ancien et le nouveau continent.

**HELLÉBORE.** *Helleborus.* Calice pentasépale, grand; corolle de huit à dix pétales tubuleux, nec-

1 *C. palustris.*

tarifères; étamines nombreuses; trois à dix ovaires. Capsules polyspermes; semences bisériées.

C'est à leurs propriétés vénéneuses que ces végétaux doivent ce nom, qui est formé de ελειν, tuer, et de βορα, aliment. Les hellébores sont herbacées, et se trouvent en Europe et dans l'orient.

L'Hellébore noir [1], qui est appelé Rose de Noël à cause de l'époque à laquelle il fleurit, habite l'Auvergne et les Pyrénées; on en découvre aussi en Grèce, sur le mont Athos et sur l'Olympe.

L'Hellébore oriental [2] croît sur les rivages de la Mer Noire, ainsi que sur le mont Olympe et sur l'Athos, et principalement dans l'île d'Antycire où Tournefort eut occasion de le recueillir. Comme il est beaucoup plus commun en Grèce que l'espèce précédente, il est extrêmement probable que c'est plutôt de lui que les anciens firent usage sous le nom d'Hellébore; ils l'administraient dans presque toutes les maladies; mais ils lui accordaient surtout une grande confiance contre les affections mentales. Son action sur l'organe intellectuel était alors si bien établie, que l'on voyait des philosophes faire dégénérer sa médication en une habitude, et s'administrer ce végétal lorsqu'ils voulaient s'adonner à un travail d'imagination, afin de développer leurs facultés.

L'hellébore était principalement célèbre dans l'antiquité pour le traitement de la folie, et les témoignages recueillis en sa faveur ne remontent pas moins qu'aux époques héroïques, puisqu'on racontait anciennement qu'Hercule avait été guéri d'une affection mentale par ce remède; Pausanias, Hérodote et Dioscoride rapportent que l'on attribuait au berger et devin Mélampe la découverte des propriétés de celui-ci; il observa que ses chèvres étaient purgées quand elles broutaient de l'hellébore, et dans la suite, il se servit de ce végétal pour traiter les filles du roi Prætus, qui étaient devenues folles et se

1 *H. niger.* 2 *H. orientalis.*

croyaient transformées en vaches. L'île d'Antycire, qui est voisine de l'île d'Eubée, et dans laquelle cette plante croissait en abondance, était devenue, à cause de cela, le point de réunion des malades, et formait en quelque sorte le Charenton de la Grèce; aussi, par allusion, pour exprimer qu'un citoyen était fou, ainsi qu'on le trouve dans Horace, on se contentait de dire *anticyras naviget*. Ce médicament était alors administré avec une extrême audace, et jusqu'à ce qu'il occasionnât un appareil de symptômes redoutables, auxquels on donnait le nom d'Helléborisme; c'est un purgatif âcre et drastique, et qui, d'après ce que rapporte Tournefort, purge même à l'extérieur. Ce végétal, si souvent prescrit par le père de la médecine, est actuellement abandonné; les vétérinaires seuls s'en servent.

**ISOPYRE.** *Isopyrum.* Calice nul; corolle pentapétale; cinq nectaires trifides. Capsules planes, vésiculeuses, pointues, recourbées au sommet.

Ce genre a une dénomination qui est formée de ἰσος, égal, et de πυρος, froment; il ne contient probablement qu'une espèce.

**GARIDELLE.** *Garidella.* Calice de cinq folioles; corolle pentapétale, décandre. Trois capsules soudées, tuberculeuses.

C'est au botaniste français Garidel que ce groupe a été dédié; il ne contient qu'une seule espèce.

**NIGELLE.** *Nigella.* Calice pentasépale, pétaloïde; corolle de cinq à dix pétales bilabiés. Cinq à dix capsules soudées, terminées en pointe.

*Nigella* provient de *niger*, noir, et indique la couleur ordinaire des semences de ces végétaux. Ceux-ci croissent dans le Levant et dans la région méditerranéenne.

La Nigelle cultivée [1] offre des semences d'un goût piquant que l'on emploie parfois dans la cuisine sous le nom de *toute épice*.

**ANCOLIE.** *Aquilegia.* Calice pétaloïde, pentasépale; corolle à cinq pétales en cornet. Cinq capsules acuminées, uniloculaires, polyspermes.

On a comparé les pétales recourbés de ces renonculacées aux serres des oiseaux de proie : de là est provenu leur nom qui est une altération de *aquila*, aigle. Les ancolies habitent presque toutes l'Europe et l'Asie.

**DELPHINELLE.** *Delphinium.* Calice pétaloïde, pentasépale, irrégulier; sépale supérieur disposé en éperon; corolle tétrapétale, à deux pétales plus longs enfoncés dans l'éperon. Une à cinq capsules.

Cette dénomination, qui provient de δελφιν, dauphin, a été imposée aux delphinelles parce que l'on a comparé leur sépale supérieur à ce cétacé. Ces végétaux sont tous répandus sur l'hémisphère boréal.

**ACONIT.** *Aconitum.* Calice pentasépale, irrégulier; sépale supérieur en casque; trois pétales linéaires, et deux figurés en corne d'abondance et cachés dans le casque. Trois à cinq capsules.

Ces végétaux sont ainsi appelés, d'après Théophraste, parce qu'ils passaient pour croître près de la ville d'Acone, en Bythinie.

L'Aconit napel [2], que l'on rencontre en France, est une plante énergique, vénéneuse; Hesychius, auteur d'une vie

1 *N. sativa.* 2 *A. napellus.*

d'Aristote, assure que cet immortel philosophe, s'est empoisonné avec de l'aconit, pour prévenir un arrêt de mort lancé contre lui ; ce végétal est aujourd'hui employé par quelques médecins comme diurétique, pour combattre les hydropisies.

**ACTÉE.** *Actæa.* Calice tétrasépale ; corolle de quatre ou huit pétales étroits. Une baie.

Ce genre se forme de deux espèces dont l'une est native de l'Europe et l'autre de l'Amérique septentrionale.

**ZANTHORHIZA.** *Zanthorhiza.* Calice de cinq folioles lancéolées ; corolle de cinq pétales glanduliformes ; cinq à huit étamines. Cinq capsules monospermes.

Ces végétaux ont un nom formé de ξανθος, jaune, et de ριζα, racine ; ils croissent dans l'Amérique septentrionale.

**PIVOINE.** *Pæonia.* Calice pentasépale, irrégulier, subfoliacé ; corolle ordinairement pentapétale ; stigmates falciformes, bilamellés. Deux à cinq capsules ; semences globuleuses, lisses.

Pline raconte que ces végétaux portent le nom du médecin Pæon, qui s'en servit le premier dans son art, et guérit par leur moyen Pluton qui avait été blessé par Hercule. Les pivoines croissent dans la région boréale de l'ancien continent.

**PODOPHYLLE.** *Podophyllum.* Calice trisépale ; corolle de six à neuf pétales ; douze à vingt-quatre étamines. Fruit bacciforme, charnu.

Ce genre, dont le nom est un diminutif de αναποδοφυλλον, feuille en pied de canard, est devenu le type d'une famille

particulière ; il est formé par deux plantes herbacées, indigènes de l'Amérique méridionale.

## FAMILLE DES ANONÉES.

Calice trilobé ; corolle à six pétales ; étamines nombreuses ; ovaires nombreux, uniloculaires. Baies ou capsules uniloculaires, rapprochées ou soudées ; graines ridées transversalement.

Les anonées sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes, simples et dépourvues de stipules.

**ANONE.** *Anona.* Baies écailleuses, monospermes, soudées.

Les anones portent un nom américain ; elles habitent les régions chaudes des deux continens. L'écorce de quelques-unes s'emploie dans la médecine indienne. Leurs fruits renferment une pulpe sucrée et fondante ; aussi ceux de plusieurs espèces sont recherchés pour les tables.

**ASIMINIE.** *Asimina.* Baies polyspermes, non soudées.

Ces végétaux sont frutescens et habitent l'Amérique septentrionale.

## FAMILLE DES MAGNOLIERS.

Calice polyphylle ; corolle polypétale ; étamines

indéfinies. Baies ou capsules nombreuses, rapprochées.

Ces végétaux sont des arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes et qui portent des stipules caduques.

**BADIANE.** *Illicium.* Calice hexasépale; corolle de seize à vingt pétales. Capsules bivalves, monospermes, disposées circulairement.

Les badianes habitent l'Amérique et l'Asie ; les Chinois font un grand usage de leurs fruits édules, et les Européens en confectionnent des liqueurs.

**MAGNOLIER.** *Magnolia.* Calice trisépale; corolle de neuf pétales. Capsules bivalves, monospermes, disposées en cône; graines suspendues à un filet après la déhiscence.

C'est à F. Magnol, botaniste français, que ces végétaux ont été dédiés. Ils habitent l'Asie et l'Amérique.

**TULIPIER.** *Liriodendrum.* Calice trisépale; corolle de six à neuf pétales. Capsules indéhiscentes, formant un cône écailleux.

Ce nom provient de λυριον, petite lyre, et de δενδρον, arbre ; l'on a comparé les feuilles de ces végétaux à cet instrument. Les tulipiers sont indigènes de la Chine et de l'Amérique septentrionale.

**DILLÉNIE.** *Dillenia.* Calice pentasépale ; corolle

pentapétale. Capsules comprimées, insérées sur un réceptacle charnu.

Ce genre, qui est dédié au botaniste Dillen, né en Allemagne et professeur à Oxford, forme actuellement le type d'une nouvelle famille. Il se compose de végétaux indigènes de l'Inde et de l'Australasie.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

# TABLE

## DES NOMS FRANÇAIS.


| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Abricotier, | 2 | 600 |
| Abrome, | 2 | 526 |
| Abrus, | 2 | 572 |
| Acacie, | 2 | 577 |
| Acanthe, | 2 | 344 |
| ACANTHÉES, | 2 | 343 |
| ACÉRINÉES, | 2 | 499 |
| Ache, | 2 | 298 |
| Achillée, | 2 | 216 |
| Achyranthe, | 2 | 84 |
| Acmelle, | 2 | 191 |
| Aconit, | 2 | 638 |
| Acore, | 1 | 165 |
| Actée, | 2 | 639 |
| Adélie, | 2 | 64 |
| Adénanthère, | 2 | 576 |
| Adianthe, | 1 | 72 |
| Adonide, | 2 | 634 |
| Ægilops, | 1 | 31 |
| Agaric, | 1 | 24 |
| Agati, | 2 | 562 |
| Agavé, | 1 | 194 |
| Agérate, | 2 | 234 |
| Agrostemme, | 2 | 491 |
| Agrostis, | 1 | 103 |
| Aigremoine, | 2 | 590 |
| Ail, | 1 | 257 |
| Ailante, | 2 | 467 |
| Airelle, | 2 | 461 |
| Aizoone, | 2 | 289 |
| Ajonc, | 2 | 550 |
| Albuca, | 1 | 253 |
| Alchimille, | 2 | 80 |
| Alcine, | 2 | 199 |
| Alétris, | 1 | 243 |
| Aleurite, | 2 | 72 |
| Alisma, | 1 | 282 |
| ALISMACÉES, | 1 | 281 |
| Alisier, | 2 | 341 |
| Aloès, | 1 | 244 |
| Alopécure, | 1 | 106 |
| Alstrœmérie, | 1 | 196 |
| Alysson, | 2 | 519 |
| Amandier, | 2 | 601 |
| Amanite, | 1 | 26 |
| Amaranthe, | 2 | 82 |
| AMARANTHÉES, | 2 | 82 |
| Amaranthine, | 2 | 84 |
| Amaryllis, | 1 | 197 |
| Ambroisie, | 2 | 202 |
| Ambrosinie, | 1 | 160 |
| Amelle, | 2 | 223 |
| AMENTACÉES, | 1 | 353 |
| Améthystée, | 2 | 362 |
| Amirole, | 2 | 502 |
| Amome, | 1 | 271 |
| Amorpha, | 2 | 560 |
| Amyris, | 2 | 465 |
| AMYGDALÉES, | 2 | 595 |
| Anacardier, | 2 | 465 |
| Anacycle, | 2 | 213 |
| Anagallide, | 2 | 403 |
| Anagyris, | 2 | 547 |
| Ananas, | 1 | 268 |
| Anarrhine, | 2 | 346 |
| Anastatique, | 2 | 522 |
| Ancolie, | 2 | 638 |
| Andrachnée, | 2 | 62 |
| Andromède, | 2 | 459 |
| Androsace, | 2 | 405 |
| Andryale, | 2 | 160 |
| Aneth, | 2 | 315 |
| Anémone, | 2 | 634 |
| Angélique, | 2 | 319 |
| Anone, | 2 | 640 |
| ANONÉES, | 2 | 640 |
| Anthérie, | 1 | 247 |
| Antholyze, | 1 | 187 |
| Anthosperme, | 2 | 247 |
| Anthyllide, | 2 | 551 |
| Antiare, | 2 | 51 |
| Aphyllanthe, | 1 | 212 |
| Apocyn, | 2 | 452 |
| APOCYNÉES, | 2 | 450 |
| Arachide, | 2 | 578 |
| Aralie, | 2 | 290 |
| ARALIACÉES, | 2 | 290 |
| Araucaire, | 1 | 342 |
| Arbousier, | 2 | 459 |
| Arctotie, | 2 | 180 |
| Arduine, | 2 | 454 |
| Arec, | 1 | 307 |
| Argémone, | 2 | 624 |
| Aristoloche, | 2 | 6 |
| ARISTOLOCHES, | 2 | 6 |
| Armoise, | 2 | 203 |
| Arnique, | 2 | 182 |
| AROÏDES, | 1 | 160 |
| Arroche, | 2 | 96 |
| Artédie, | 2 | 321 |
| Artichaut, | 2 | 176 |
| Asaret, | 2 | 8 |
| Asclépias, | 2 | 452 |
| Ascyre, | 2 | 603 |
| Asiminie, | 2 | 640 |
| ASPARAGINÉES, | 1 | 215 |
| Asperge, | 1 | 217 |
| Aspérule, | 2 | 243 |
| Asphodèle, | 1 | 248 |
| Asplénie, | 1 | 75 |
| Aster, | 2 | 223 |
| Astragale, | 2 | 563 |
| Astrance, | 2 | 294 |
| Athamante, | 2 | 305 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Athanasie, | 2 | 212 |
| Atractyle, | 2 | 165 |
| Atraphaxie, | 2 | 100 |
| Aucube, | 2 | 470 |
| Aune, | 1 | 373 |
| Avoine, | 1 | 109 |
| Axyris, | 2 | 97 |
| Ayénie, | 2 | 527 |
| Azalée, | 2 | 463 |
| Azédarach, | 2 | 539 |
| Bœckea, | 2 | 328 |
| Badiane, | 2 | 617 |
| Baguenaudier, | 2 | 562 |
| Balanite, | 2 | 604 |
| Balbisie, | 2 | 184 |
| Balisier, | 1 | 270 |
| BALISIERS, | 1 | 269 |
| Ballote, | 2 | 374 |
| Balsamine, | 2 | 532 |
| Balsamite, | 2 | 208 |
| Baltimore, | 2 | 196 |
| Bambou, | 1 | 146 |
| Bananier, | 1 | 276 |
| Banistérie, | 2 | 498 |
| Banksie, | 2 | 114 |
| Baobab, | 2 | 618 |
| Baquois, | 1 | 90 |
| Barckausie, | 2 | 156 |
| Bardane, | 2 | 171 |
| Barrelière, | 2 | 343 |
| Baselle, | 2 | 90 |
| Basilic, | 2 | 381 |
| Bauchinie, | 2 | 586 |
| Beaufortie, | 2 | 329 |
| Beckmannie, | 1 | 113 |
| Belladone, | 2 | 428 |
| Bellie, | 2 | 225 |
| Benoite, | 2 | 588 |
| BERBÉRIDÉES, | 2 | 504 |
| Berce, | 2 | 314 |
| Berle, | 2 | 308 |
| Bermudienne, | 1 | 179 |
| Bétoine, | 2 | 373 |
| Bette, | 2 | 92 |
| Bident, | 2 | 186 |
| Bignone, | 2 | 342 |
| BIGNONIÉES, | 2 | 342 |
| Biscutelle, | 2 | 518 |
| Bisse, | 1 | 17 |
| Bissérule, | 2 | 564 |
| Blakée, | 2 | 327 |
| Blette, | 2 | 97 |
| Boccone, | 2 | 624 |
| Bœrhaavie, | 2 | 387 |
| Bolet, | 1 | 21 |
| Boltone, | 2 | 225 |
| Bombax, | 2 | 641 |
| Bonplandie, | 2 | 446 |
| Borbonie, | 2 | 549 |
| Boronic, | 2 | 542 |
| BORRAGINÉES, | 2 | 410 |
| Borya, | 2 | 393 |
| Bosée, | 2 | 88 |
| Botryche, | 1 | 78 |
| Boucage, | 2 | 296 |
| Bouleau, | 1 | 371 |
| Bourrache, | 2 | 415 |
| Brize, | 1 | 114 |
| Brome, | 1 | 112 |
| BROMÉLIÉES, | 1 | 267 |
| Broussonétie, | 2 | 38 |
| Browallie, | 2 | 348 |
| Brucée, | 2 | 467 |
| Brunie, | 2 | 473 |
| Brunfelsie, | 2 | 421 |
| Brunnichie, | 2 | 99 |
| Bruyère, | 2 | 458 |
| Bry, | 1 | 61 |
| Bryone, | 2 | 280 |
| Bubon, | 2 | 305 |
| Buddlèje, | 2 | 345 |
| Buffone, | 2 | 493 |
| Bugle, | 2 | 367 |
| Buglosse, | 2 | 415 |
| Buis, | 2 | 63 |
| Bulliarde, | 2 | 480 |
| Bunium, | 2 | 306 |
| Buphthalme, | 2 | 222 |
| Buplèvre, | 2 | 295 |
| Butome, | 1 | 281 |
| Buxbaumie, | 1 | 85 |
| Bystropogon, | 2 | 375 |
| BYTTNÉRIACÉES, | 2 | 525 |
| Byttnérie, | 2 | 527 |
| Cacalie, | 2 | 228 |
| Cacaotier, | 2 | 529 |
| Cachryde, | 2 | 300 |
| CACTÉES, | 2 | 286 |
| Cactier, | 2 | 286 |
| Café, | 2 | 249 |
| Cahos, | 1 | 2 |
| Caille-lait, | 2 | 246 |
| Caïmitier, | 2 | 455 |
| Cakile, | 2 | 523 |
| Caladion, | 1 | 163 |
| Calamogrostis, | 1 | 104 |
| Calcéolaire, | 2 | 348 |
| Calle, | 1 | 164 |
| Callicarpe, | 2 | 357 |
| CALLITRICÉES, | 2 | 1 |
| Callitric, | 2 | 2 |
| Calomérie, | 2 | 207 |
| Calothamne, | 2 | 329 |
| Calthe, | 2 | 635 |
| Calyptranthe, | 2 | 331 |
| Camélée, | 2 | 466 |
| Caméline, | 2 | 523 |
| Camellie, | 2 | 537 |
| Camérarie, | 2 | 450 |
| Camoclade, | 2 | 465 |
| Camomille, | 2 | 213 |
| Campanule, | 2 | 276 |
| CAMPANULÉES, | 2 | 275 |
| Camphrée, | 2 | 89 |
| Canarine, | 2 | 276 |
| Canche, | 1 | 108 |
| Cannabine, | 2 | 50 |
| Cantu, | 2 | 446 |
| CAPPARIDÉES, | 2 | 609 |
| Capraire, | 2 | 345 |
| Caprier, | 2 | 609 |
| CAPRIFOLIÉES, | 2 | 263 |
| Capucine, | 2 | 531 |
| Carambolier, | 2 | 467 |
| Cardamine, | 2 | 517 |
| Cardère, | 2 | 239 |
| Cardiosperme, | 2 | 501 |
| Carline, | 2 | 166 |
| Carotte, | 2 | 304 |
| Caroubier, | 2 | 583 |
| Carpésie, | 2 | 222 |
| Carthame, | 2 | 174 |
| Carvi, | 2 | 297 |
| CARYOPHYLLÉES, | 2 | 488 |
| Caryote, | 1 | 310 |
| Casse, | 2 | 584 |
| Cassine, | 2 | 469 |
| Causarine, | 1 | 319 |
| Catairé, | 2 | 371 |
| Catananche, | 2 | 163 |
| Caucalis, | 2 | 303 |
| Céanothe, | 2 | 473 |
| Cécropie, | 2 | 30 |
| Cédrèle, | 2 | 540 |
| Célastre, | 2 | 469 |
| Célosie, | 2 | 83 |
| Cenchrus, | 1 | 100 |
| Centaurée, | 2 | 168 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Centenille, | 2 | 403 |
| Céphalanthe, | 2 | 248 |
| Céphalophore, | 2 | 185 |
| Céphælis, | 2 | 252 |
| Céraiste, | 2 | 494 |
| Céramie, | 1 | 8 |
| Cératophylle, | 2 | 2 |
| Cerbère, | 2 | 453 |
| Cercodée, | 2 | 322 |
| Cerfeuil, | 2 | 307 |
| Cérinthe, | 2 | 412 |
| Cerisier, | 2 | 595 |
| Céroxyle, | 1 | 309 |
| Cestreau, | 2 | 443 |
| Chalef, | 2 | 15 |
| Chamærope, | 1 | 289 |
| CHAMPIGNONS, | 1 | 13 |
| Chanvre, | 2 | 47 |
| Chaptalie, | 2 | 231 |
| CHARACÉES, | 1 | 83 |
| Charagne, | 1 | 85 |
| Chardon, | 2 | 173 |
| Charme, | 1 | 392 |
| Châtaignier, | 1 | 386 |
| Cheirostème, | 2 | 617 |
| Chélidoine, | 2 | 625 |
| Chélone, | 2 | 348 |
| Chêne, | 1 | 374 |
| Chénopode, | 2 | 95 |
| CHÉNOPODÉES, | 2 | 85 |
| Cherlérie, | 2 | 495 |
| Chèvrefeuille, | 2 | 264 |
| Chicorée, | 2 | 163 |
| Chiococce, | 2 | 254 |
| Chionanthe, | 2 | 393 |
| Chlore, | 2 | 448 |
| Chloris, | 1 | 118 |
| Choin, | 1 | 149 |
| Chondrille, | 2 | 156 |
| Chondrose, | 1 | 119 |
| Chorispore, | 2 | 514 |
| Chorizème, | 2 | 548 |
| Chou, | 2 | 511 |
| Chrysanthème, | 2 | 210 |
| Chrysocome, | 2 | 225 |
| Cicutaire, | 2 | 301 |
| Ciguë, | 2 | 308 |
| Cinéraire, | 2 | 228 |
| Cinna, | 1 | 105 |
| Circée, | 2 | 323 |
| Cisse, | 2 | 506 |
| Ciste, | 2 | 605 |
| CISTÉES, | 2 | 604 |
| Citharexylon, | 2 | 357 |
| Citronnier, | 2 | 533 |
| Cladonie, | 1 | 43 |
| Clatre, | 1 | 29 |
| Clavaire, | 1 | 20 |
| Cluytie, | 2 | 62 |
| Claytonie, | 2 | 479 |
| Clématite, | 2 | 635 |
| Cléomé, | 2 | 609 |
| Clérodendron, | 2 | 355 |
| Clèthre, | 2 | 460 |
| Cliffortie, | 2 | 81 |
| Clinopode, | 2 | 381 |
| Clitorie, | 2 | 559 |
| Clusier, | 2 | 603 |
| Clycosmie, | 2 | 534 |
| Clypéole, | 2 | 519 |
| Cnicus, | 2 | 170 |
| Cobéa, | 2 | 447 |
| Coccoloba, | 2 | 99 |
| Cochléaria, | 2 | 519 |
| Cocotier, | 1 | 311 |
| Cœsalpinie, | 2 | 582 |
| Coignassier, | 2 | 340 |
| Coix, | 1 | 145 |
| COLCHICÉES, | 1 | 227 |
| Colchique, | 1 | 231 |
| Collinsonie, | 2 | 366 |
| Comméline, | 1 | 284 |
| COMMÉLINÉES, | 1 | 283 |
| Comptonie, | 1 | 370 |
| Conanthère, | 1 | 247 |
| Condalie, | 2 | 470 |
| Concombre, | 2 | 282 |
| CONIFÈRES, | 1 | 317 |
| Conferve, | 1 | 9 |
| Consoude, | 2 | 414 |
| Convallaire, | 1 | 220 |
| CONVOLVULACÉES, | 2 | 443 |
| Conyze, | 2 | 220 |
| Cookie, | 2 | 604 |
| Copahu, | 2 | 585 |
| Coqueluchiole, | 1 | 106 |
| Coqueret, | 2 | 434 |
| Cordiérie, | 2 | 255 |
| Coriandre, | 2 | 300 |
| Coréopside, | 2 | 187 |
| Coris, | 2 | 405 |
| Corisperme, | 2 | 98 |
| Corète, | 2 | 606 |
| Cornouiller, | 2 | 267 |
| Cornutie, | 2 | 357 |
| Coronille, | 2 | 564 |
| Corrée, | 2 | 542 |
| Corrigiole, | 2 | 488 |
| Cortuse, | 2 | 407 |
| Coryphe, | 1 | 290 |
| Cosmos, | 2 | 187 |
| Coste, | 1 | 273 |
| Coudrier, | 1 | 391 |
| Courge, | 2 | 284 |
| Cotonnier, | 2 | 615 |
| Cotule, | 2 | 208 |
| Cotylet, | 2 | 480 |
| Crambé, | 2 | 523 |
| Crapaudine, | 2 | 375 |
| Crassule, | 2 | 480 |
| CRASSULÉES, | 2 | 479 |
| Cratève, | 2 | 610 |
| Crépide, | 2 | 157 |
| Crinole, | 1 | 197 |
| Crithme, | 2 | 300 |
| Crotalaire, | 2 | 549 |
| Croton, | 2 | 72 |
| Crowée, | 2 | 543 |
| Crucianelle, | 2 | 244 |
| CRUCIFÈRES, | 2 | 508 |
| Crypsis, | 1 | 105 |
| Cucifère, | 1 | 306 |
| Cucubale, | 2 | 492 |
| CUCURBITACÉES, | 2 | 279 |
| Cumin, | 2 | 307 |
| Cupanie, | 2 | 503 |
| Cuphée, | 2 | 476 |
| Curcuma, | 1 | 275 |
| Cuscute, | 2 | 445 |
| Cussonie, | 2 | 290 |
| Cuviérie, | 2 | 255 |
| Cyanelle, | 1 | 253 |
| CYCADÉES, | 1 | 351 |
| Cycas, | 1 | 352 |
| Cyclame, | 2 | 407 |
| Cymbidier, | 1 | 175 |
| Cynanche, | 2 | 452 |
| Cynoglosse, | 2 | 416 |
| Cynosure, | 1 | 111 |
| CYPÉRACÉES, | 1 | 147 |
| Cyprès, | 1 | 327 |
| Cypripède, | 1 | 176 |
| Cyrtanthe, | 1 | 197 |
| Cyrille, | 2 | 459 |
| CYTINÉES, | 2 | 9 |
| Cytinel, | 2 | 9 |
| Cytise, | 2 | 550 |
| Dactyle, | 1 | 112 |
| Dahlia, | 2 | 188 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Daïs, | 2 | 121 |
| Dalbergie, | 2 | 574 |
| Dalée, | 2 | 559 |
| Daphné, | 2 | 116 |
| Daphnoïdes, | 2 | 115 |
| Dattier, | 1 | 291 |
| Datura, | 2 | 426 |
| Décumarie, | 2 | 333 |
| Delesserie, | 1 | 8 |
| Delphinelle, | 2 | 638 |
| Dentaire, | 2 | 517 |
| Dentelaire, | 2 | 385 |
| Dianelle, | 1 | 217 |
| Diasie, | 1 | 186 |
| Dichondre, | 2 | 411 |
| Dierane, | 1 | 66 |
| Dictamne, | 2 | 544 |
| Diervillie, | 2 | 264 |
| Digitaire, | 1 | 99 |
| Digitale, | 2 | 347 |
| Dillénie, | 2 | 641 |
| Dinèbe, | 1 | 119 |
| Diosme, | 2 | 544 |
| DIOSPYRÉES, | 2 | 455 |
| Diotis, | 2 | 212 |
| DIPSACÉES, | 2 | 238 |
| Direa, | 2 | 116 |
| Disandre, | 2 | 350 |
| Dodartie, | 2 | 346 |
| Dodécathée, | 2 | 407 |
| Dodonée, | 2 | 503 |
| Dolic, | 2 | 572 |
| Dombeye, | 2 | 528 |
| Dorine, | 2 | 484 |
| Dorianthe, | 1 | 194 |
| Doronique, | 2 | 229 |
| Dorsténie, | 2 | 29 |
| Doryenie, | 2 | 556 |
| Dracocéphale, | 2 | 380 |
| Draconte, | 1 | 164 |
| Dragonier, | 1 | 215 |
| Drave, | 2 | 519 |
| Drepanie, | 2 | 159 |
| Drimmie, | 1 | 249 |
| Dryade, | 2 | 587 |
| Durante, | 2 | 357 |
| Dysodion, | 2 | 199 |
| Echénaïs, | 2 | 177 |
| Echinophore, | 2 | 294 |
| Echinops, | 2 | 179 |
| Echioïde, | 2 | 414 |
| Eclipte, | 2 | 197 |
| Egilops, | 1 | 119 |
| Egopode, | 2 | 296 |
| Ehrarte, | 1 | 143 |
| Ehrétie, | 2 | 411 |
| Eléodendron, | 2 | 472 |
| Elatine, | 2 | 496 |
| ELÉAGNÉES, | 2 | 14 |
| Eléphantope, | 2 | 236 |
| Eleusine, | 1 | 118 |
| Ellisie, | 2 | 411 |
| Elyme, | 1 | 129 |
| Embothrium, | 2 | 114 |
| Encalypte, | 1 | 59 |
| Encélie, | 2 | 191 |
| EQUISÉTACÉES, | 1 | 78 |
| Epaeris, | 2 | 461 |
| Epervière, | 2 | 159 |
| Ephèdre, | 1 | 319 |
| Epidendre, | 1 | 178 |
| Epigée, | 2 | 460 |
| Epilobe, | 2 | 324 |
| Epimède, | 2 | 505 |
| Epinard, | 2 | 91 |
| Epipactis, | 1 | 174 |
| Erable, | 2 | 500 |
| Erianthe, | 1 | 134 |
| ERICINÉES, | 2 | 458 |
| Erigéron, | 2 | 226 |
| Erine, | 2 | 350 |
| Eriocéphale, | 2 | 215 |
| Eriosperme, | 1 | 256 |
| Ers, | 2 | 569 |
| Ethulie, | 2 | 237 |
| Ethuse, | 2 | 302 |
| Erysimum, | 2 | 516 |
| Erythrée, | 2 | 448 |
| Erythrine, | 2 | 574 |
| Erythrone, | 1 | 238 |
| Erytroxyle, | 2 | 499 |
| Eucalypte, | 2 | 330 |
| Eucomis, | 1 | 249 |
| Eugénie, | 2 | 333 |
| Eupatoire, | 2 | 235 |
| Euphorbe, | 2 | 55 |
| EUPHORBIACÉES, | 2 | 51 |
| Euphorée, | 2 | 502 |
| Euphraise, | 2 | 350 |
| Eutaxie, | 2 | 548 |
| Evolvule. | 2 | 445 |
| Fabagelle, | 2 | 541 |
| Fabricie, | 2 | 329 |
| Fétuque, | 1 | 112 |
| Fenugrec, | 2 | 553 |
| Ferdinande, | 2 | 197 |
| Ferrarie, | 1 | 180 |
| Férule, | 2 | 316 |
| Fève, | 2 | 566 |
| Fèvier, | 2 | 581 |
| Ficoïde, | 2 | 289 |
| FICOÏDÉES, | 2 | 288 |
| Figuier, | 2 | 21 |
| Filage, | 2 | 219 |
| Flavérie, | 2 | 199 |
| Flouve, | 1 | 108 |
| Fontanésie, | 2 | 389 |
| Fontinale, | 1 | 62 |
| Forskalée, | 2 | 42 |
| Fothergillie, | 2 | 20 |
| FOUGÈRES, | 1 | 70 |
| Fragon, | 1 | 222 |
| Fragonie, | 2 | 541 |
| Fraisier, | 2 | 589 |
| Frangipanier, | 2 | 451 |
| Frêne, | 2 | 389 |
| Fritillaire, | 1 | 239 |
| Froment, | 1 | 120 |
| Fuchsie, | 2 | 243 |
| Fucus, | 1 | 4 |
| FUMARIÉES, | 2 | 545 |
| Fumeterre, | 2 | 545 |
| Funaire, | 1 | 60 |
| Fusain, | 2 | 468 |
| Gaînier, | 2 | 586 |
| Galanthe, | 1 | 202 |
| Galardie, | 2 | 185 |
| Galaxie, | 1 | 186 |
| Galéga, | 2 | 560 |
| Galéobdolon, | 2 | 376 |
| Galéopsis, | 2 | 376 |
| Galiène, | 2 | 89 |
| Galinsoge, | 2 | 185 |
| Garance, | 2 | 244 |
| Gardénie, | 2 | 256 |
| Garidelle, | 2 | 637 |
| Gastridie, | 1 | 103 |
| Gattilier, | 2 | 356 |
| Gaure, | 2 | 324 |
| Gaulthérie, | 2 | 460 |
| Gayac, | 2 | 542 |
| Genêt, | 2 | 550 |
| Genévrier, | 1 | 324 |
| Gentiane, | 2 | 447 |
| GENTIANÉES, | 2 | 447 |
| Gentianelle, | 2 | 448 |
| Geoffrée, | 2 | 580 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| GÉRANIÉES, | 2 | 530 |
| Géranium, | 2 | 531 |
| Germandrée, | 2 | 367 |
| Géropogon, | 2 | 161 |
| Gesnérie, | 2 | 277 |
| Gesse, | 2 | 570 |
| Ginseng, | 2 | 291 |
| Giroflée, | 2 | 515 |
| Glaux, | 2 | 409 |
| Glayeul, | 1 | 187 |
| Glécome, | 2 | 373 |
| Glinus, | 2 | 289 |
| Globbée, | 1 | 270 |
| Globulaire, | 2 | 408 |
| Glutier, | 2 | 76 |
| Glycine, | 2 | 559 |
| Gnaphale, | 2 | 217 |
| Gnavelle, | 2 | 486 |
| Gnidie, | 2 | 121 |
| Goodénie, | 2 | 279 |
| Goodie, | 2 | 549 |
| Gordonie, | 2 | 538 |
| Gortérie, | 2 | 179 |
| Gouanie, | 2 | 474 |
| Gouet, | 1 | 161 |
| Goyavier, | 2 | 330 |
| GRAMINÉES, | 1 | 92 |
| Grangée, | 2 | 222 |
| Grassette, | 2 | 409 |
| Gratiole, | 2 | 349 |
| Grémil, | 2 | 413 |
| Grenadier, | 2 | 334 |
| Grevier, | 2 | 607 |
| Grindélie, | 2 | 227 |
| Gronovie, | 2 | 280 |
| Groseiller, | 2 | 326 |
| Guaxume, | 2 | 526 |
| Guettarde, | 2 | 255 |
| Gui, | 2 | 272 |
| Guilandine, | 2 | 581 |
| Guimauve, | 2 | 612 |
| GUTTIFÈRES, | 2 | 603 |
| Gymnoclade, | 2 | 581 |
| Gymnostome, | 1 | 58 |
| Gymnostyle, | 2 | 208 |
| Gypsophile, | 2 | 489 |
| Hakée, | 2 | 114 |
| Halésie, | 2 | 457 |
| Hallérie, | 2 | 346 |
| Hamamélie, | 2 | 505 |
| Hamélie, | 2 | 256 |
| Haricot, | 2 | 572 |
| Hébenstreite, | 2 | 360 |
| Hédychie, | 1 | 273 |
| Hélénie, | 2 | 186 |
| Hélianthe, | 2 | 192 |
| Hélianthème, | 2 | 606 |
| Hélichryse, | 2 | 218 |
| Héliconie, | 1 | 280 |
| Hélictère, | 2 | 619 |
| Héliocarpe, | 2 | 606 |
| Héliophyle, | 2 | 515 |
| Héliopsis, | 2 | 197 |
| Héliotrope, | 2 | 412 |
| Hellébore, | 2 | 635 |
| Helléborine, | 1 | 173 |
| Helmintie, | 2 | 158 |
| Hélonias, | 1 | 228 |
| Hémanthe, | 1 | 196 |
| Hématoxylon, | 2 | 586 |
| Hémérocalle, | 1 | 263 |
| Henné, | 2 | 475 |
| HÉPATIQUES, | 1 | 50 |
| Hermale, | 2 | 543 |
| Hermannie, | 2 | 527 |
| Herniaire, | 2 | 487 |
| HESPÉRIDÉES, | 2 | 532 |
| Hétérosperme, | 2 | 190 |
| Hêtre, | 1 | 389 |
| Heuchère, | 2 | 483 |
| Hibiscus, | 2 | 614 |
| HIPPOCASTANÉES, | 2 | 500 |
| Hippocrépide, | 2 | 565 |
| Hippophaé, | 2 | 15 |
| Hippie, | 2 | 207 |
| Hippuris, | 2 | 3 |
| Hoffmanseggie, | 2 | 582 |
| Holostée, | 2 | 493 |
| Hornémannie, | 2 | 351 |
| Hottonie, | 2 | 404 |
| Houblon, | 2 | 44 |
| Houlque, | 1 | 107 |
| Houx, | 2 | 469 |
| Hovénie, | 2 | 473 |
| Hyacinthe, | 1 | 249 |
| Hydne, | 1 | 20 |
| Hydrangée, | 2 | 485 |
| Hydrocharide, | 1 | 267 |
| HYDROCHARIDÉES, | 1 | 265 |
| Hydrocotyle, | 2 | 295 |
| Hydrophylle, | 2 | 411 |
| HYDROPHYTES, | 1 | 1 |
| Hyménée, | 2 | 586 |
| Hyoséride, | 2 | 162 |
| Hypécoone, | 2 | 625 |
| HYPÉRICÉES, | 2 | 602 |
| Hypne, | 1 | 62 |
| Hypochéride, | 2 | 160 |
| Hypoxide, | 1 | 203 |
| Hyptis, | 2 | 382 |
| Hissope, | 2 | 370 |
| Ibéride, | 2 | 520 |
| Igname, | 1 | 226 |
| If, | 1 | 320 |
| Illécèbre, | 2 | 84 |
| Imbricaire, | 1 | 45 |
| Imperatoire, | 2 | 319 |
| Indigotier, | 2 | 557 |
| Inga, | | 576 |
| Inule, | 2 | 220 |
| Ipomée, | 2 | 444 |
| Irésine, | 2 | 83 |
| IRIDÉES, | 1 | 179 |
| Iris, | 1 | 181 |
| Isertie, | 2 | 256 |
| Isnarde, | 2 | 2 |
| Isopyre, | 2 | 637 |
| Itéa, | 2 | 464 |
| Ive, | 2 | 201 |
| Ivraie, | 1 | 127 |
| Ixie, | 1 | 185 |
| Jaquier, | 2 | 31 |
| Jasione, | 2 | 279 |
| Jasmin, | 2 | 401 |
| JASMINÉES, | 2 | 387 |
| Jonc, | 1 | 213 |
| JONCÉES, | 1 | 212 |
| Jujubier, | 2 | 471 |
| Julienne, | 2 | 515 |
| Jungermanne, | 1 | 52 |
| Jusquiame, | 2 | 422 |
| Jussiée, | 2 | 323 |
| Justicie, | 2 | 344 |
| Joubarbe, | 2 | 482 |
| Kalancoé, | 2 | 481 |
| Kalmie, | 2 | 462 |
| Kæmpférie, | 1 | 276 |
| Kiggellaire, | 2 | 62 |
| Killingie, | 1 | 159 |
| Kinganélie, | 2 | 61 |
| Kitaibélie, | 2 | 612 |
| Knautie, | 2 | 241 |
| Knowltonie, | 2 | 634 |
| Kœlreuterie, | 2 | 501 |
| Kuhnie, | 2 | 236 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| LABIÉES, | 2 | 361 |
| Lachénalie, | 1 | 252 |
| Lagascée, | 2 | 237 |
| Lagerstrœmie, | 2 | 474 |
| Lagetto, | 2 | 119 |
| Lagoécie, | 2 | 321 |
| Lagunée, | 2 | 617 |
| Lagure, | 1 | 102 |
| Laîche, | 1 | 148 |
| Laitron, | 2 | 151 |
| Laitue, | 2 | 152 |
| Lamier, | 2 | 373 |
| Laminaire, | 1 | 7 |
| Lampourde, | 2 | 202 |
| Lampsane, | 2 | 155 |
| Lantanier, | 2 | 358 |
| Laser, | 2 | 320 |
| Lasiopétale, | 2 | 527 |
| Latanier, | 1 | 306 |
| Laurier, | 2 | 121 |
| LAUROÏDES, | 2 | 121 |
| Lavande, | 2 | 372 |
| Lavatère, | 2 | 613 |
| Lédon, | 2 | 464 |
| Léersie, | 1 | 143 |
| LÉGUMINEUSES, | 2 | 545 |
| Lenticule, | 1 | 209 |
| Léonure, | 2 | 374 |
| Lépidier, | 2 | 521 |
| Lèpre, | 1 | 40 |
| Leptosperme, | 2 | 329 |
| Lessertie, | 2 | 563 |
| Leucoium, | 1 | 202 |
| Leuzée, | 2 | 177 |
| Leysère, | 2 | 217 |
| Liatris, | 2 | 236 |
| LICHÉNÉES, | 1 | 37 |
| Licoperde, | 1 | 32 |
| Lierre, | 2 | 268 |
| Lilas, | 2 | 388 |
| LILIACÉES, | 1 | 234 |
| Limodore, | 1 | 175 |
| Limoselle, | 2 | 405 |
| Lin, | 2 | 496 |
| Linaigrette, | 1 | 150 |
| Linaire, | 2 | 347 |
| Lindernie, | 2 | 348 |
| LINÉES, | 2 | 496 |
| Linnée, | 2 | 263 |
| Liquidambar, | 1 | 370 |
| Lis, | 1 | 239 |
| Liseron, | 2 | 444 |
| Littorelle, | 2 | 384 |
| Livèche, | 2 | 313 |
| Lobélie, | 2 | 278 |
| Lodoïce, | 1 | 304 |
| Lœflingie, | 2 | 486 |
| Lomandra, | 1 | 213 |
| Lopézie, | 2 | 322 |
| Lotier, | 2 | 556 |
| Lunaire, | 2 | 518 |
| Lupin, | 2 | 573 |
| Luzerne, | 2 | 552 |
| Luzule, | 1 | 214 |
| Lychnis, | 2 | 491 |
| Lyciet, | 2 | 442 |
| Lycope, | 2 | 362 |
| Lycopode, | 1 | 67 |
| LYCOPODIACÉES, | 1 | 64 |
| Lycopside, | 2 | 414 |
| Lysimachie, | 2 | 404 |
| LYTHRÉES, | 2 | 474 |
| Maclure, | 2 | 39 |
| Macre, | 2 | 325 |
| Maceron, | 2 | 300 |
| Madia, | 2 | 200 |
| Magnolier, | 2 | 641 |
| MAGNOLIERS, | 2 | 640 |
| Mahernie, | 2 | 528 |
| Maianthème, | 1 | 222 |
| Maïs, | 1 | 138 |
| Malachre, | 2 | 613 |
| Malaxide, | 1 | 174 |
| Malope, | 2 | 611 |
| MALPIGHIACÉES, | 2 | 498 |
| Malpighie, | 2 | 499 |
| MALVACÉES, | 2 | 610 |
| Malvavisque, | 2 | 614 |
| Mammée, | 2 | 604 |
| Mancenillier, | 2 | 77 |
| Mandragore, | 2 | 431 |
| Manguier, | 2 | 466 |
| Manulée, | 2 | 350 |
| Maranta, | 1 | 274 |
| Maronnier, | 2 | 500 |
| Marchantie, | 1 | 52 |
| Marrube, | 2 | 374 |
| MARSILÉACÉES, | 1 | 81 |
| Martynie, | 2 | 342 |
| Massette, | 1 | 210 |
| Massonie, | 1 | 249 |
| Matricaire, | 2 | 211 |
| Mauricie, | 1 | 298 |
| Mauve, | 2 | 611 |
| Médéole, | 1 | 219 |
| Médicinier, | 2 | 68 |
| Mélaleuce, | 2 | 328 |
| Mélampire, | 2 | 351 |
| Mélampode, | 2 | 200 |
| Mélanthère, | 2 | 194 |
| Mélastome, | 2 | 327 |
| MÉLASTOMÉES, | 2 | 327 |
| MÉLIACÉES, | 2 | 539 |
| Mélianthe, | 2 | 544 |
| Mélilot, | 2 | 554 |
| Mélique, | 1 | 114 |
| Mélisse, | 2 | 379 |
| Mélitte, | 2 | 380 |
| Mélochie, | 2 | 528 |
| Mélothrie, | 2 | 282 |
| Ménisperme, | 2 | 503 |
| MÉNISPERMÉES, | 2 | 503 |
| Menthe, | 2 | 368 |
| Mentzélie, | 2 | 325 |
| Ményanthe, | 2 | 449 |
| Menziésie, | 2 | 464 |
| Mercuriale, | 2 | 53 |
| Mérendère, | 1 | 234 |
| Mérule, | 1 | 23 |
| Méthonique, | 1 | 238 |
| Métrosidéros, | 2 | 330 |
| Michauxie, | 2 | 276 |
| Micocoulier, | 2 | 19 |
| Microperse, | 2 | 220 |
| Millepertuis, | 2 | 603 |
| Millet, | 1 | 98 |
| Mimeuse, | 2 | 575 |
| Mimule, | 2 | 350 |
| Mitchellie, | 2 | 255 |
| Mitelle, | 2 | 484 |
| Mœhringie, | 2 | 494 |
| Moisissure, | 1 | 31 |
| Molène, | 2 | 417 |
| Mollé, | 2 | 466 |
| Mollugine, | 2 | 493 |
| Molucelle, | 2 | 377 |
| Momordique, | 2 | 282 |
| Monarde, | 2 | 362 |
| Monbin, | 2 | 467 |
| Monilie, | 1 | 32 |
| Monsone, | 2 | 531 |
| Montie, | 2 | 478 |
| Morelle, | 2 | 435 |
| Morille, | 1 | 28 |
| Morine, | 2 | 239 |
| Moringa, | 2 | 580 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Moscatelline, | 2 | 484 |
| Mousses, | 1 | 53 |
| Moutarde, | 2 | 509 |
| Muflier, | 2 | 347 |
| Murraye, | 2 | 533 |
| Musacées, | 1 | 276 |
| Muscadier, | 2 | 134 |
| Mûrier, | 2 | 33 |
| Myopore, | 2 | 354 |
| Myoporinées, | 2 | 354 |
| Myosotis, | 2 | 415 |
| Myrica, | 1 | 368 |
| Myriophylle, | 2 | 3 |
| Myroxyle, | 2 | 574 |
| Myrsine, | 2 | 455 |
| Myrte, | 2 | 331 |
| Myrtées, | 2 | 328 |
| Naïade, | 1 | 204 |
| Naïadées, | 1 | 204 |
| Nandines, | 2 | 505 |
| Narcisse, | 1 | 200 |
| Narcissées, | 1 | 193 |
| Nard, | 1 | 133 |
| Nassauvie, | 2 | 231 |
| Navenburgie, | 2 | 199 |
| Néflier, | 2 | 341 |
| Némésie, | 2 | 347 |
| Néottie, | 1 | 174 |
| Népenthe, | 2 | 12 |
| Népenthées, | 2 | 11 |
| Néphrode, | 1 | 75 |
| Nérion, | 2 | 451 |
| Nerprun, | 2 | 470 |
| Nicandre, | 2 | 422 |
| Nicotiane, | 2 | 418 |
| Nigelle, | 2 | 637 |
| Nésée, | 2 | 476 |
| Nitraire, | 2 | 288 |
| Nolane, | 2 | 416 |
| Nostoc, | 1 | 3 |
| Notélée, | 2 | 393 |
| Noyer, | 2 | 468 |
| Nyctage, | 2 | 386 |
| Nyctaginées, | 2 | 386 |
| Nyctanthe, | 2 | 393 |
| Nymphœa, | 2 | 626 |
| Œdère, | 2 | 219 |
| Œgiphile, | 2 | 355 |
| Œillet, | 2 | 490 |
| Œnanthe, | 2 | 297 |
| Ochrome, | 2 | 618 |
| Olivier, | 2 | 394 |
| Ombellifères, | 2 | 292 |
| Ombilicaire, | 1 | 49 |
| Onagre, | 2 | 323 |
| Onagrées, | 2 | 322 |
| Onobrychis, | 2 | 565 |
| Ononis, | 2 | 551 |
| Onoporde, | 2 | 177 |
| Onosma, | 2 | 413 |
| Operculaire, | 2 | 248 |
| Ophioglosse, | 1 | 77 |
| Ophiose, | 2 | 453 |
| Ophrys, | 1 | 172 |
| Orge, | 1 | 131 |
| Orchide. | 1 | 169 |
| Orchidées, | 1 | 166 |
| Orélie, | 2 | 452 |
| Origan, | 2 | 377 |
| Orme, | 2 | 16 |
| Ornithogale, | 1 | 256 |
| Ornithope, | 2 | 565 |
| Orobanche, | 2 | 352 |
| Orobanchées, | 2 | 352 |
| Orobe, | 2 | 571 |
| Oronte, | 1 | 165 |
| Orseille, | 1 | 41 |
| Ortégie, | 2 | 492 |
| Ortie, | 2 | 40 |
| Osmonde, | 1 | 77 |
| Ostéosperme, | 2 | 181 |
| Osyris, | 2 | 5 |
| Othonne, | 2 | 229 |
| Oxalis, | 2 | 531 |
| Oxylobier, | 2 | 548 |
| Oxytrope, | 2 | 563 |
| Pachysandre, | 2 | 62 |
| Palave, | 2 | 616 |
| Paléolaire, | 2 | 233 |
| Paliure, | 2 | 472 |
| Palmiers, | 1 | 285 |
| Panais, | 2 | 314 |
| Pancratier, | 1 | 199 |
| Pandanées, | 1 | 89 |
| Panicaut, | 2 | 293 |
| Panis, | 1 | 99 |
| Papavéracées, | 2 | 619 |
| Papayer, | 2 | 383 |
| Paquerette, | 2 | 224 |
| Pariétaire, | 2 | 43 |
| Parisette, | 1 | 220 |
| Parkinsonie, | 2 | 583 |
| Paronichiées, | 2 | 485 |
| Paronique, | 2 | 486 |
| Parthénie, | 2 | 190 |
| Paschalie, | 2 | 198 |
| Passérine, | 2 | 120 |
| Passiflore, | 2 | 383 |
| Passiflorées, | 2 | 382 |
| Pastel, | 2 | 524 |
| Patellaire, | 1 | 45 |
| Paturin, | 1 | 115 |
| Paullinie, | 2 | 501 |
| Pavonie, | 2 | 614 |
| Pavot, | 2 | 620 |
| Pectis, | 2 | 183 |
| Pédérie, | 2 | 254 |
| Pédiculaire, | 2 | 351 |
| Pélargonier, | 2 | 531 |
| Péliosanthe, | 1 | 228 |
| Penthore, | 2 | 482 |
| Pentapète, | 2 | 528 |
| Péplide, | 2 | 477 |
| Périploque, | 2 | 451 |
| Persoonie, | 2 | 115 |
| Pervenche, | 2 | 450 |
| Pétivérie, | 2 | 88 |
| Peltigère, | 1 | 48 |
| Peucédane, | 2 | 313 |
| Peuplier, | 1 | 364 |
| Pezize, | 1 | 19 |
| Phalangère, | 1 | 248 |
| Phalaris, | 1 | 107 |
| Phallus, | 1 | 28 |
| Phaque, | 2 | 563 |
| Phasque, | 1 | 58 |
| Philadelphe, | 2 | 333 |
| Phléole, | 1 | 106 |
| Phlomide, | 2 | 375 |
| Phlox, | 2 | 446 |
| Phormium, | 1 | 251 |
| Phylice, | 2 | 493 |
| Phyllanthe, | 2 | 60 |
| Phyllis, | 2 | 248 |
| Physcie, | 1 | 46 |
| Phyteume, | 2 | 277 |
| Phytolaque, | 2 | 85 |
| Picridie, | 2 | 151 |
| Picris, | 2 | 158 |
| Pigamon, | 2 | 634 |
| Pilulaire, | 1 | 82 |
| Piment, | 2 | 441 |
| Pimprenelle, | 2 | 80 |
| Pin, | 1 | 332 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Pinckneye, | 2 | 257 |
| PIPÉRITÉES, | 1 | 86 |
| Piquérie, | 2 | 234 |
| Pisone, | 2 | 387 |
| Pistachier, | 2 | 466 |
| Pissenlit, | 2 | 157 |
| Pitcairnie, | 1 | 243 |
| Pittospore, | 2 | 474 |
| Pivoine, | 2 | 639 |
| Planère, | 2 | 20 |
| PLANTAGINÉES, | 2 | 384 |
| Plantain, | 2 | 384 |
| Plaqueminier, | 2 | 456 |
| Platane, | 1 | 393 |
| Plectranthe, | 2 | 382 |
| PLOMBAGINÉES, | 2 | 385 |
| Podalyrie, | 2 | 547 |
| Podocarpe, | 1 | 323 |
| Podophylle, | 2 | 639 |
| Pogostème, | 2 | 375 |
| Poinciane, | 2 | 582 |
| Poirier, | 2 | 338 |
| Pois, | 2 | 570 |
| Pois-chiche, | 2 | 566 |
| Poivrier, | 1 | 87 |
| Polémoine, | 2 | 446 |
| POLÉMONIÉES, | 2 | 445 |
| Pollichie, | 2 | 486 |
| Polycarpon, | 2 | 487 |
| Polycarpée, | 2 | 488 |
| Polychnème, | 2 | 89 |
| Polygala, | 2 | 353 |
| POLYGALÉES, | 2 | 352 |
| Polygonatum, | 1 | 221 |
| POLYGONÉES, | 2 | 98 |
| Polygonum, | 2 | 100 |
| Polymnie, | 2 | 200 |
| Polypode, | 1 | 76 |
| Polypogon, | 1 | 103 |
| Polytric, | 1 | 63 |
| POMACÉES, | 2 | 336 |
| Pomadérie, | 2 | 472 |
| Pommier, | 2 | 336 |
| Pontédérie, | 1 | 193 |
| Potamot, | 1 | 207 |
| Potentille, | 2 | 589 |
| Porliérie, | 2 | 542 |
| Portésie, | 2 | 539 |
| Portulacaire, | 2 | 479 |
| PORTULACÉES, | 2 | 477 |
| Pouchétie, | 2 | 256 |
| Pourpier, | 2 | 477 |
| Prasione, | 2 | 381 |
| Prêle, | 1 | 80 |
| Prénanthe, | 2 | 159 |
| Primevère, | 2 | 406 |
| PRIMULACÉES, | 2 | 402 |
| Primos, | 2 | 470 |
| Priva, | 2 | 358 |
| Prostranthère, | 2 | 381 |
| PROTÉACÉES, | 2 | 113 |
| Protée, | 2 | 113 |
| Prunelle, | 2 | 380 |
| Prunier, | 2 | 599 |
| Psoralée, | 2 | 557 |
| Ptélée, | 2 | 467 |
| Ptéris, | 1 | 73 |
| Ptérocarpe, | 2 | 574 |
| Ptérothèque, | 2 | 157 |
| Pulmonaire, | 2 | 413 |
| Pultenée, | 2 | 549 |
| Pyrole, | 2 | 460 |
| Quérie, | 2 | 487 |
| Quinquina, | 2 | 257 |
| Rafflésie, | 2 | 10 |
| Rafnie, | 2 | 549 |
| Raifort, | 2 | 509 |
| Rajanie, | 1 | 225 |
| Rapette, | 2 | 416 |
| Ratoncule, | 2 | 632 |
| Ravenale, | 1 | 280 |
| Réaumurie, | 2 | 288 |
| RÉNONCULACÉES | 2 | 631 |
| Renoncule, | 2 | 632 |
| Réglisse, | 2 | 559 |
| Réséda, | 2 | 610 |
| Rhagadiole, | 2 | 155 |
| RHAMNÉES, | 2 | 468 |
| Rhinanthe, | 2 | 351 |
| Rhodiole, | 2 | 482 |
| Rhodora, | 2 | 463 |
| RHODORACÉES, | 2 | 462 |
| Rhubarbe, | 2 | 106 |
| RIBÉSIOÏDES, | 2 | 326 |
| Ricin, | 2 | 65 |
| Ricinelle, | 2 | 76 |
| Ricotie, | 2 | 518 |
| Rindère, | 2 | 416 |
| Rivine, | 2 | 88 |
| Riz, | 1 | 143 |
| Robinier, | 2 | 561 |
| Rocouyier, | 2 | 608 |
| Romarin, | 2 | 363 |
| Ronce, | 2 | 588 |
| Rondelétie, | 2 | 257 |
| ROSACÉES, | 2 | 587 |
| Rosage, | 2 | 462 |
| Roseau, | 1 | 110 |
| Rosier, | 2 | 590 |
| Rosolis, | 2 | 610 |
| Rotang, | 1 | 289 |
| Rottboellie, | 1 | 133 |
| Rouvolfe, | 2 | 453 |
| Royène, | 2 | 456 |
| Rubentie, | 2 | 469 |
| RUBIACÉES, | 2 | 242 |
| Rue, | 2 | 543 |
| Ruellie, | 2 | 344 |
| Rumex, | 2 | 104 |
| Ruppie, | 1 | 206 |
| RUTACÉES, | 2 | 541 |
| Sabal, | 1 | 289 |
| SABALINÉES, | 1 | 289 |
| Sablier, | 2 | 77 |
| Sabline, | 2 | 495 |
| Safran, | 1 | 188 |
| Sagine, | 2 | 493 |
| Sagittaire, | 1 | 282 |
| Sagouier, | 1 | 300 |
| Sainfoin, | 2 | 565 |
| Salicaire, | 2 | 476 |
| Salicorne, | 2 | 97 |
| Salsifis, | 2 | 161 |
| Salvinie, | 1 | 83 |
| Samole, | 2 | 408 |
| Sanguinaire, | 2 | 624 |
| Sanguisorbe, | 2 | 81 |
| SANGUISORBÉES, | 2 | 79 |
| Sanicle, | 2 | 294 |
| Sansévière, | 1 | 243 |
| Santal, | 2 | 4 |
| SANTALACÉES, | 2 | 4 |
| Santoline, | 2 | 212 |
| Sanvitalie, | 2 | 194 |
| Sapin, | 1 | 342 |
| SAPINDÉES, | 2 | 500 |
| Saponaire, | 2 | 489 |
| Sapotillier, | 2 | 455 |
| SAPOTILLIERS, | 2 | 454 |
| Sargasse, | 1 | 6 |
| Sarriette, | 2 | 371 |
| Sauge, | 2 | 364 |
| Saule, | 1 | 358 |
| SAURURÉES, | 1 | 315 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Saururus, | 1 | 315 |
| Savonnier, | 2 | 502 |
| Saxifrage, | 2 | 483 |
| SAXIFRAGÉES, | 2 | 483 |
| Scabieuse, | 2 | 240 |
| Scandix, | 2 | 306 |
| Schizandre, | 2 | 504 |
| Schkuhrie, | 2 | 186 |
| Scille, | 1 | 254 |
| Scirpe, | 1 | 151 |
| Scolopendrie, | 1 | 74 |
| Scheuchzérie, | 1 | 283 |
| Schotie, | 2 | 585 |
| Schrankie, | 2 | 576 |
| Sclérocarpe, | 2 | 201 |
| Scolyme, | 2 | 150 |
| Sclérote, | 1 | 34 |
| Scopaire, | 2 | 345 |
| Scorpiure, | 2 | 564 |
| Scorzonère, | 2 | 162 |
| Scrophulaire, | 2 | 346 |
| SCROPHULARIÉES, | 2 | 345 |
| Scutellaire, | 2 | 380 |
| Scyphophore, | 1 | 44 |
| Sébestier, | 2 | 410 |
| Sécuridaque, | 2 | 354 |
| Sédon, | 2 | 481 |
| Seigle, | 1 | 129 |
| Sélagine, | 2 | 360 |
| Sélin, | 2 | 313 |
| Sénebière, | 2 | 520 |
| Séneçon, | 2 | 230 |
| Siléné, | 2 | 492 |
| Sériole, | 2 | 160 |
| Sérisse, | 2 | 249 |
| Serjanie, | 2 | 501 |
| Serratule, | 2 | 178 |
| Sésame, | 2 | 447 |
| Séséli, | 2 | 296 |
| Sésuve, | 2 | 289 |
| Shérardie, | 2 | 243 |
| Sibbaldie, | 2 | 590 |
| Sibthorphie, | 2 | 349 |
| Sicyone, | 2 | 280 |
| Side, | 2 | 616 |
| Sidérodendre, | 2 | 254 |
| Sidéroxylon, | 2 | 454 |
| Sigesbeckie, | 2 | 201 |
| Silphie, | 2 | 191 |
| Sison, | 2 | 297 |
| Sisymbre, | 2 | 516 |
| Smilacine, | 1 | 222 |
| Smilax, | 1 | 223 |
| SOLANÉES, | 2 | 417 |
| Saldanelle, | 2 | 407 |
| Solidago, | 2 | 227 |
| Sophora, | 2 | 547 |
| Souchet, | 1 | 152 |
| Souci, | 2 | 180 |
| Soude, | 2 | 90 |
| Sparganier, | 1 | 211 |
| Spargoute, | 2 | 494 |
| Sparmannie, | 2 | 607 |
| Spartine, | 1 | 105 |
| Spermacocée, | 2 | 248 |
| Sphaigne, | 1 | 57 |
| Sphérolobier, | 2 | 548 |
| Spielmannie, | 2 | 358 |
| Spilanthe, | 2 | 185 |
| Spirée, | 2 | 590 |
| Splachne, | 1 | 59 |
| Stachys, | 2 | 376 |
| Stachytarphète, | 2 | 359 |
| Staphylier, | 2 | 468 |
| Statice, | 2 | 386 |
| Stéhéline, | 2 | 167 |
| Stellaire, | 2 | 496 |
| Stellère, | 2 | 120 |
| Stemmodontie, | 2 | 198 |
| Sterculier, | 2 | 526 |
| Stévie, | 2 | 234 |
| Stéwartie, | 2 | 538 |
| Stipe, | 1 | 101 |
| Stratiotes, | 1 | 266 |
| Strélitzie, | 1 | 279 |
| Struthiole, | 2 | 120 |
| Strychnos, | 2 | 453 |
| Stapélie, | 2 | 451 |
| Sturmier, | 1 | 98 |
| Styphélie, | 2 | 461 |
| Styrax, | 2 | 456 |
| Sucre, | 1 | 134 |
| Sumac, | 2 | 465 |
| Sureau, | 2 | 265 |
| Swertie, | 2 | 448 |
| Swiéténie, | 2 | 540 |
| Symphorine, | 2 | 264 |
| SYNANTHÉRÉES, | 2 | 139 |
| Tabernamontane, | 2 | 450 |
| Tagete, | 2 | 184 |
| Taline, | 2 | 478 |
| Tamarinier, | 2 | 583 |
| Tamarise, | 2 | 479 |
| Tamier, | 1 | 226 |
| Tanaisie, | 2 | 209 |
| Tarchonanthe, | 2 | 238 |
| Télèphe, | 2 | 478 |
| TÉRÉBINTHACÉES, | 2 | 464 |
| Ternstroémie, | 2 | 538 |
| Tétragonie, | 2 | 290 |
| Tétraphis | 1 | 59 |
| Thapsie, | 2 | 320 |
| Thé, | 2 | 534 |
| Théligone, | 2 | 50 |
| Théophrastie, | 2 | 454 |
| Thésion, | 2 | 5 |
| Thlaspi, | 2 | 521 |
| Thunbergie, | 2 | 343 |
| Thuya, | 1 | 330 |
| Thym, | 2 | 377 |
| Tiarelle, | 2 | 483 |
| Tigridie, | 1 | 180 |
| TILIACÉES, | 2 | 606 |
| Tillandsie, | 1 | 269 |
| Tillée, | 2 | 480 |
| Tilleul, | 2 | 607 |
| Tithonie, | 2 | 198 |
| Tomate, | 2 | 440 |
| Tordyle, | 2 | 303 |
| Tourneflortie, | 2 | 411 |
| Tourrette, | 2 | 514 |
| Trachélie, | 2 | 277 |
| Tradescantie, | 1 | 284 |
| Tragus, | 1 | 101 |
| Trèfle, | 2 | 555 |
| Trianthème, | 2 | 478 |
| Tribule, | 2 | 541 |
| Trichilie, | 2 | 539 |
| Trientale, | 2 | 405 |
| Triglochin, | 1 | 283 |
| Trillie, | 1 | 220 |
| Trioptéride, | 2 | 498 |
| Triostée, | 2 | 264 |
| Triphasie, | 2 | 534 |
| Triplaride, | 2 | 113 |
| Tripsac, | 1 | 100 |
| Triumfette, | 2 | 607 |
| Troène, | 2 | 401 |
| Trollie, | 2 | 335 |
| Truffe, | 1 | 34 |
| Tubéreuse, | 1 | 262 |
| Tulipe, | 1 | 235 |
| Tulipier, | 2 | 641 |
| Turnère, | 2 | 326 |
| Tussilage, | 2 | 232 |
| TYPHACÉES, | 1 | 209 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| ULMACÉES, | 2 | 16 |
| Ulve, | 1 | 4 |
| Uniole, | 1 | 113 |
| Urédo, | 1 | 29 |
| Urène, | 2 | 614 |
| Urosperme, | 2 | 150 |
| URTICÉES, | 2 | 21 |
| Utriculaire, | 2 | 409 |
| Uvulaire, | 1 | 238 |
| Vaillantie, | 2 | 247 |
| Valériane, | 2 | 241 |
| VALÉRIANÉES, | 2 | 241 |
| Valérianelle, | 2 | 242 |
| Vallisnérie, | 1 | 265 |
| Vanille, | 1 | 176 |
| Variolaire, | 1 | 41 |
| Vélézie, | 2 | 492 |
| Velle, | 2 | 522 |
| Veltheimie, | 1 | 243 |
| Vératre, | 1 | 229 |
| VERBÉNACÉES, | 2 | 355 |
| Verbésine, | 2 | 195 |
| Véronique, | 2 | 349 |
| Vernonie, | 2 | 238 |
| Verveine, | 2 | 359 |
| Vesce, | 2 | 568 |
| Vieussexie, | 1 | 185 |
| Vigne, | 2 | 506 |
| Villarsie, | 2 | 449 |
| Viminaire, | 2 | 548 |
| Vinettier, | 2 | 504 |
| VINIFÈRES, | 2 | 505 |
| VIOLÉES, | 2 | 532 |
| Violette, | 2 | 532 |
| Viorne, | 2 | 265 |
| Vipérine, | 2 | 412 |
| Virgilie, | 2 | 547 |
| Volkamère, | 2 | 355 |
| Wackendorfie, | 1 | 185 |
| Waldsténie, | 2 | 588 |
| Walthérie, | 2 | 529 |
| Westéringie, | 2 | 366 |
| Wintéranie, | 2 | 604 |
| Wurmbée, | 1 | 229 |
| Xéranthème, | 2 | 167 |
| Ximénésie, | 2 | 195 |
| Xylophylle, | 2 | 61 |
| Yucca, | 1 | 242 |
| Zamie, | 1 | 352 |
| Zanichellie, | 1 | 206 |
| Zanthoriza, | 2 | 639 |
| Zanthoxylon, | 2 | 544 |
| Zapanie, | 2 | 358 |
| Zinnie, | 2 | 196 |
| Ziziphore, | 2 | 362 |
| Zoégée, | 2 | 171 |
| Zostère, | 1 | 205 |

# TABLE

## DES NOMS LATINS.


| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Abies, | 1 | 342 |
| Abroma, | 2 | 526 |
| Abrus, | 2 | 572 |
| Acacia, | 2 | 577 |
| Acanthus, | 2 | 344 |
| Acalypha, | 2 | 76 |
| Acer, | 2 | 500 |
| Achillea, | 2 | 216 |
| Achras, | 2 | 455 |
| Achyranthes, | 2 | 84 |
| Acmella, | 2 | 191 |
| Aconitum, | 2 | 638 |
| Acorus, | 1 | 165 |
| Actæa, | 2 | 639 |
| Adansonia, | 2 | 618 |
| Adelia, | 2 | 64 |
| Adenanthera, | 2 | 576 |
| Adianthum, | 1 | 72 |
| Adonis, | 2 | 634 |
| Adoxa, | 2 | 484 |
| Ædicidium, | 1 | 31 |
| Ædera, | 2 | 219 |
| Ægilops, | 1 | 119 |
| Ægiphila, | 2 | 355 |
| Æsculus, | 2 | 500 |
| Agaricus, | 1 | 24 |
| Agave, | 1 | 194 |
| Ageratum, | 2 | 234 |
| Agrimonia, | 2 | 590 |
| Agrostemma, | 2 | 491 |
| Agrostis, | 1 | 103 |
| Ailantus, | 2 | 467 |
| Aira, | 1 | 108 |
| Aizoonia, | 2 | 289 |
| Ajuga, | 2 | 367 |
| Albuca, | 1 | 253 |
| Alchimilla, | 2 | 80 |
| Alcina, | 2 | 199 |
| Aletris, | 1 | 243 |
| Aleurites, | 2 | 72 |
| Alisma, | 1 | 282 |
| Allamanda, | 2 | 452 |
| Allium, | 1 | 257 |
| Alnus, | 1 | 373 |
| Aloe, | 1 | 244 |
| Alopecurus, | 1 | 106 |
| Alstrœmeria, | 1 | 196 |
| Althæa, | 2 | 612 |
| Alyssum, | 2 | 519 |
| Amanita, | 1 | 26 |
| Amaranthus, | 2 | 82 |
| Amaryllis, | 1 | 197 |
| Ambrosia, | 2 | 202 |
| Ambrosinia, | 1 | 160 |
| Amellus, | 2 | 223 |
| Amethystea, | 2 | 362 |
| Amirola, | 2 | 502 |
| Amomum, | 1 | 271 |
| Amorpha, | 2 | 560 |
| Amygdalus, | 2 | 601 |
| Amyris, | 2 | 465 |
| Anacardium, | 2 | 465 |
| Anacyclus, | 2 | 213 |
| Anagallis, | 2 | 403 |
| Anagyris, | 2 | 547 |
| Anarrhinum, | 2 | 346 |
| Anastatica, | 2 | 522 |
| Anchusa, | 2 | 415 |
| Andrachne, | 2 | 62 |
| Andromeda, | 2 | 459 |
| Androsace, | 2 | 405 |
| Andryala, | 2 | 160 |
| Anemone, | 2 | 634 |
| Anethum, | 2 | 315 |
| Angelica, | 2 | 319 |
| Anona, | 2 | 640 |
| Anthemis, | 2 | 213 |
| Anthericum, | 1 | 247 |
| Antholyza, | 1 | 187 |
| Anthospermum, | 2 | 247 |
| Anthoxanthum, | 1 | 108 |
| Anthyllis, | 2 | 551 |
| Antiaris, | 2 | 51 |
| Antirrhinum, | 2 | 347 |
| Aphyllanthes, | 1 | 212 |
| Apium, | 2 | 298 |
| Apocynum, | 2 | 452 |
| Aquilegia, | 2 | 638 |
| Arachis, | 2 | 578 |
| Aralia, | 2 | 290 |
| Araucaria, | 2 | 342 |
| Arbutus, | 2 | 459 |
| Arctium, | 2 | 171 |
| Arctotis, | 2 | 180 |
| Arduina, | 2 | 454 |
| Areca, | 1 | 307 |
| Arenaria, | 2 | 495 |
| Argemone, | 2 | 624 |
| Aristolochia, | 2 | 6 |
| Armeniaca, | 2 | 600 |
| Arnica, | 2 | 182 |
| Arum, | 1 | 161 |
| Arundo, | 1 | 110 |
| Artedia, | 2 | 321 |
| Artemisia, | 2 | 203 |
| Artocarpus, | 2 | 31 |
| Asarum, | 2 | 8 |
| Aschynomene, | 2 | 562 |
| Asclepias, | 2 | 452 |
| Ascyrum, | 2 | 603 |
| Asiminia, | 2 | 640 |
| Asparagus, | 1 | 217 |
| Asperugo, | 2 | 416 |
| Asperula, | 2 | 243 |
| Asphodelus, | 1 | 248 |
| Asplenium, | 1 | 75 |
| Aster, | 2 | 223 |

| | tome. | page. | | tome. | page. | | tome. | page. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Astragalus, | 2 | 563 | Bosea, | 2 | 88 | Capparis, | 2 | 609 |
| Astrantia, | 2 | 294 | Botrychium, | 1 | 78 | Capraria, | 2 | 345 |
| Athamanta, | 2 | 305 | Brassica, | 2 | 511 | Caprifolium, | 2 | 264 |
| Athanasia, | 2 | 212 | Briza, | 1 | 114 | Capsicum, | 2 | 441 |
| Atractylis, | 2 | 165 | Bromelia, | 1 | 268 | Cardamini, | 2 | 517 |
| Atraphaxis, | 2 | 100 | Bromus, | 1 | 112 | Cardiosper- | | |
| Atriplex, | 2 | 96 | Broussonetia, | 2 | 38 | mum, | 2 | 501 |
| Atropa, | 2 | 428 | Browallia, | 2 | 348 | Carduus, | 2 | 173 |
| Aucuba, | 2 | 470 | Brucea, | 2 | 467 | Carex, | 1 | 148 |
| Avena, | 1 | 109 | Brunfelsia, | 2 | 421 | Carica, | 2 | 383 |
| Averrhoa, | 2 | 467 | Brunia, | 2 | 473 | Carlina, | 2 | 166 |
| Axyris, | 2 | 97 | Brunnichia, | 2 | 99 | Carpesium, | 2 | 222 |
| Ayenia, | 2 | 527 | Bryonia, | 2 | 280 | Carpinus, | 1 | 392 |
| Azalea, | 2 | 463 | Bryum, | 1 | 61 | Carthamus, | 2 | 174 |
| | | | Bubon, | 2 | 305 | Carum, | 2 | 297 |
| Bæckea, | 2 | 328 | Buddleia, | 2 | 345 | Caryota, | 1 | 310 |
| Balanites, | 2 | 604 | Buffonia, | 2 | 493 | Cassia, | 2 | 584 |
| Balbisia, | 2 | 184 | Bulliarda, | 2 | 480 | Cassine, | 2 | 469 |
| Ballota, | 2 | 374 | Bunium, | 2 | 306 | Castanea, | 1 | 386 |
| Balsamita, | 2 | 208 | Buphthalmum, | 2 | 222 | Casuarina, | 1 | 319 |
| Baltimora, | 2 | 196 | Buplevrum, | 2 | 295 | Catananche, | 2 | 163 |
| Bambusa, | 1 | 146 | Butomus, | 1 | 281 | Caucalis, | 2 | 303 |
| Banisteria, | 2 | 498 | Buxbaumia, | 1 | 58 | Ceanothus, | 2 | 473 |
| Banksia, | 2 | 114 | Buxus, | 2 | 63 | Cecropia, | 2 | 30 |
| Barckausia, | 2 | 156 | Bystropogon, | 2 | 375 | Cedrela, | 2 | 540 |
| Barreliera, | 2 | 343 | Byttneria, | 2 | 527 | Celastrus, | 2 | 469 |
| Basella, | 2 | 90 | | | | Celosia, | 2 | 83 |
| Bauchinia, | 2 | 586 | Cacalia, | 2 | 228 | Celtis, | 2 | 19 |
| Beaufortia, | 2 | 329 | Cachrys, | 2 | 300 | Cenchras, | 1 | 100 |
| Beckmannia, | 1 | 113 | Cactus, | 2 | 286 | Centaurea, | 2 | 168 |
| Bellis, | 2 | 224 | Cæsalpinia, | 2 | 582 | Centunculus, | 2 | 403 |
| Bellium, | 2 | 225 | Cahos, | 1 | 2 | Cephælis, | 2 | 252 |
| Berberis, | 2 | 504 | Cakile, | 2 | 523 | Cephalanthus, | 2 | 248 |
| Beta, | 2 | 92 | Caladium. | 1 | 163 | Cephalophora, | 2 | 185 |
| Betonica, | 2 | 373 | Calamagrostis, | 1 | 104 | Ceramium, | 1 | 8 |
| Betula, | 1 | 371 | Calamus, | 1 | 298 | Cerastium, | 2 | 494 |
| Bidens, | 2 | 186 | Calceolaria, | 2 | 348 | Cerasus, | 2 | 595 |
| Bignonia, | 2 | 342 | Calendula, | 2 | 180 | Ceratonia, | 2 | 583 |
| Biscutella, | 2 | 518 | Calla, | 1 | 164 | Ceratophyllum, | 2 | 2 |
| Bisserula, | 2 | 564 | Callicarpa, | 2 | 357 | Cerbera, | 2 | 453 |
| Bissus, | 1 | 17 | Callitriche, | 2 | 2 | Cercis, | 2 | 586 |
| Bixa, | 2 | 608 | Calomeris, | 2 | 207 | Cercodea, | 2 | 322 |
| Blakea, | 2 | 327 | Calothamnus, | 2 | 329 | Cerinthe, | 2 | 412 |
| Blitum, | 2 | 97 | Caltha, | 2 | 635 | Ceroxylum, | 1 | 309 |
| Bocconia, | 2 | 624 | Calyptranthus. | 2 | 331 | Cestrum, | 2 | 443 |
| Boerhaavia, | 2 | 387 | Camellia, | 2 | 537 | Chærophyllum, | 2 | 307 |
| Boletus, | 1 | 21 | Cameraria, | 2 | 450 | Chamærops, | 1 | 289 |
| Boltonia, | 2 | 225 | Camocladia, | 2 | 465 | Chaptalia, | 2 | 231 |
| Bombax, | 2 | 617 | Campanula, | 2 | 276 | Chara, | 1 | 85 |
| Bonplandia, | 2 | 446 | Camphorosma, | 2 | 89 | Cheiranthus, | 2 | 515 |
| Borbonia, | 2 | 549 | Canna, | 1 | 270 | Cheirostemon, | 2 | 625 |
| Boronia, | 2 | 542 | Cannabis, | 2 | 47 | Chelidonium, | 2 | 610 |
| Borrago, | 2 | 415 | Canarina, | 2 | 276 | Chelone, | 2 | 348 |
| Borya, | 2 | 393 | Cantua, | 2 | 446 | Chenopodium, | 2 | 95 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Cherleria, | 2 | 495 |
| Chiococca, | 2 | 254 |
| Chionanthus, | 2 | 393 |
| Chlora, | 2 | 448 |
| Chloris, | 1 | 118 |
| Chondrilla, | 2 | 156 |
| Chondrosum, | 1 | 119 |
| Chorizema, | 2 | 548 |
| Chrysanthemum, | 2 | 210 |
| Chrysocoma, | 2 | 225 |
| Chrysophyllum, | 2 | 455 |
| Chrysosplenium, | 2 | 484 |
| Cicer, | 2 | 566 |
| Cichorium, | 2 | 163 |
| Cicutaria, | 2 | 301 |
| Cinchona, | 2 | 257 |
| Cineraria, | 2 | 228 |
| Cinna, | 1 | 105 |
| Circæa, | 2 | 323 |
| Cissus, | 2 | 506 |
| Cistus, | 2 | 605 |
| Citharexylum, | 2 | 357 |
| Citrus, | 2 | 533 |
| Cladonia, | 1 | 43 |
| Clatrus, | 1 | 29 |
| Clavaria, | 1 | 20 |
| Claytonia, | 2 | 479 |
| Clematis, | 2 | 635 |
| Cleome, | 2 | 609 |
| Clerodendrum, | 2 | 355 |
| Clethra, | 2 | 460 |
| Cliffortia, | 2 | 81 |
| Clinopodium, | 2 | 381 |
| Clitoria, | 2 | 559 |
| Clusia, | 2 | 603 |
| Cluytia, | 2 | 62 |
| Clycosmis, | 2 | 534 |
| Clypeola, | 2 | 519 |
| Cneorum, | 2 | 466 |
| Cnicus, | 2 | 170 |
| Cobæa, | 2 | 447 |
| Cochlearia, | 2 | 519 |
| Coccoloba, | 2 | 99 |
| Cocos, | 1 | 311 |
| Coffea, | 2 | 249 |
| Coix, | 1 | 145 |
| Colchicum, | 1 | 231 |
| Collinsonia, | 2 | 366 |
| Colutea, | 2 | 562 |
| Commelina, | 1 | 284 |
| Comptonia, | 1 | 370 |
| Conanthera, | 1 | 247 |
| Condalia, | 2 | 470 |
| Conferva, | 1 | 9 |
| Conium, | 2 | 308 |
| Convallaria, | 1 | 220 |
| Convolvulus, | 2 | 444 |
| Conyxa, | 2 | 220 |
| Cookia, | 2 | 604 |
| Copaifera, | 2 | 585 |
| Corchorus, | 2 | 606 |
| Cordia, | 2 | 410 |
| Cordiera, | 2 | 255 |
| Coreopsis, | 2 | 187 |
| Coriandrum, | 2 | 300 |
| Coris, | 2 | 405 |
| Corispermum, | 2 | 98 |
| Corispora, | 2 | 514 |
| Cornucopiæ, | 1 | 106 |
| Cornus, | 2 | 267 |
| Cornutia, | 2 | 357 |
| Coronilla, | 2 | 564 |
| Correa, | 2 | 542 |
| Corrigiola, | 2 | 488 |
| Cortusa, | 2 | 407 |
| Corylus, | 1 | 391 |
| Corypha, | 1 | 290 |
| Cosmos, | 2 | 187 |
| Costus, | 1 | 273 |
| Cotula, | 2 | 208 |
| Cotyledon, | 2 | 480 |
| Crambe, | 2 | 523 |
| Crassula, | 2 | 480 |
| Cratægus, | 2 | 341 |
| Cratæva, | 2 | 617 |
| Crepis, | 2 | 157 |
| Crinum, | 1 | 197 |
| Crithmum, | 2 | 300 |
| Crocus, | 1 | 188 |
| Croton, | 2 | 72 |
| Crotularia, | 2 | 549 |
| Crowea, | 2 | 543 |
| Crucianella, | 2 | 244 |
| Crypsis, | 1 | 105 |
| Cucifera, | 1 | 306 |
| Cucubalus, | 2 | 492 |
| Cucumis, | 2 | 282 |
| Cucurbita, | 2 | 284 |
| Cuminum, | 2 | 307 |
| Cupania, | 2 | 503 |
| Cuphea, | 2 | 476 |
| Cupressus, | 1 | 327 |
| Curcuma, | 1 | 275 |
| Cuscuta, | 2 | 445 |
| Cussonia, | 2 | 290 |
| Cuviera, | 2 | 255 |
| Cyanella, | 1 | 253 |
| Cycas, | 1 | 352 |
| Cyclamen, | 2 | 407 |
| Cydonia, | 2 | 340 |
| Cymbidium, | 1 | 175 |
| Cynara, | 2 | 176 |
| Cynanchum, | 2 | 452 |
| Cynoglossum, | 2 | 416 |
| Cynosurus, | 1 | 111 |
| Cyperus, | 1 | 152 |
| Cypripedium, | 1 | 176 |
| Cyrilla, | 2 | 459 |
| Cyrtanthus, | 1 | 197 |
| Cytinus, | 2 | 9 |
| Cytisus, | 2 | 550 |
| Dactylis, | 1 | 112 |
| Dahlia, | 2 | 188 |
| Daïs, | 2 | 121 |
| Dalbergia, | 2 | 574 |
| Dalea, | 2 | 559 |
| Daphne, | 2 | 116 |
| Datisca, | 2 | 50 |
| Datura, | 2 | 426 |
| Daucus, | 2 | 304 |
| Decumaria, | 2 | 333 |
| Delesseria, | 1 | 8 |
| Delphinium, | 2 | 638 |
| Dentaria, | 2 | 517 |
| Dianella, | 1 | 217 |
| Dianthus, | 2 | 490 |
| Diasia, | 1 | 186 |
| Dichondra, | 2 | 411 |
| Dicranum, | 1 | 60 |
| Dictamnus, | 2 | 544 |
| Diervilla, | 2 | 264 |
| Digitalis, | 2 | 347 |
| Digitaria, | 1 | 99 |
| Dillenia, | 2 | 641 |
| Dineba, | 1 | 119 |
| Diosma, | 2 | 544 |
| Dioscorea, | 1 | 226 |
| Diospyros, | 2 | 456 |
| Diotis, | 2 | 212 |
| Dipsacus, | 2 | 239 |
| Dirca, | 2 | 116 |
| Disandra, | 2 | 350 |
| Dodartia, | 2 | 346 |
| Dodecatheon, | 2 | 407 |
| Dodonæa, | 2 | 503 |
| Dolichos, | 2 | 572 |
| Dombeya, | 2 | 528 |
| Dorianthe, | 1 | 194 |
| Doronicum, | 2 | 229 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Dorstenia, | 2 | 29 |
| Dorycnium, | 2 | 556 |
| Draba, | 2 | 519 |
| Dracocephalum, | 2 | 380 |
| Dracœna, | 1 | 215 |
| Dracontium, | 1 | 164 |
| Drepania, | 2 | 159 |
| Drimmia, | 1 | 249 |
| Drosera, | 2 | 610 |
| Dryas, | 2 | 587 |
| Duranta, | 2 | 357 |
| Dysodium, | 2 | 199 |
| Echenaïs, | 2 | 277 |
| Echinophora, | 2 | 294 |
| Echinops, | 2 | 179 |
| Echioïdes, | 2 | 414 |
| Echium, | 2 | 412 |
| Eclipta, | 2 | 197 |
| Ehrarta, | 1 | 143 |
| Ehretia, | 2 | 411 |
| Elæagnus, | 2 | 15 |
| Elæodendrum, | 2 | 472 |
| Elatine, | 2 | 496 |
| Elephantopus, | 2 | 236 |
| Eleusine, | 1 | 118 |
| Ellisia, | 2 | 411 |
| Elymus, | 1 | 129 |
| Embothrium, | 2 | 114 |
| Encalypta, | 1 | 59 |
| Encelia, | 2 | 191 |
| Epacris, | 2 | 461 |
| Ephedra, | 1 | 319 |
| Epidendrum, | 1 | 178 |
| Epigæa, | 2 | 460 |
| Epilobium, | 2 | 324 |
| Epimedium, | 2 | 505 |
| Epipactis, | 1 | 174 |
| Equisetum, | 1 | 80 |
| Erianthus, | 1 | 134 |
| Erica, | 2 | 458 |
| Erigeron, | 2 | 226 |
| Erinus, | 2 | 350 |
| Eriocephalus, | 2 | 215 |
| Eriophorum, | 1 | 150 |
| Eriospermum, | 1 | 256 |
| Eryngium, | 2 | 293 |
| Erysimum, | 2 | 516 |
| Erythræa, | 2 | 448 |
| Erythrine, | 2 | 574 |
| Erythronium, | 1 | 238 |
| Erythroxylum, | 2 | 499 |
| Ervum, | 2 | 569 |
| Ethulia, | 2 | 237 |
| Eucalyptus, | 2 | 330 |
| Eucomis, | 1 | 249 |
| Eugenia, | 2 | 333 |
| Eupatorium, | 2 | 235 |
| Euphorbia, | 2 | 55 |
| Euphoria, | 2 | 502 |
| Euphrasia, | 2 | 350 |
| Eutaxia, | 2 | 548 |
| Evolvulus, | 2 | 445 |
| Evonymus, | 2 | 468 |
| Exacum, | 2 | 448 |
| Faba, | 2 | 566 |
| Fabricia, | 2 | 329 |
| Fagus, | 1 | 389 |
| Ferdinanda, | 2 | 197 |
| Ferraria, | 1 | 180 |
| Ferula, | 2 | 316 |
| Festuca, | 1 | 112 |
| Ficus, | 2 | 21 |
| Filago, | 2 | 219 |
| Flaveria, | 2 | 199 |
| Fontanesia, | 2 | 389 |
| Fontinalis, | 1 | 62 |
| Forskalea, | 2 | 42 |
| Fothergilla, | 2 | 20 |
| Fragaria, | 2 | 589 |
| Fragonia, | 2 | 541 |
| Fraxinus, | 2 | 389 |
| Fritillaria, | 1 | 239 |
| Fuchsia, | 2 | 324 |
| Fucus, | 1 | 4 |
| Fumaria, | 2 | 545 |
| Funaria, | 1 | 60 |
| Galanthus, | 1 | 202 |
| Galardia, | 2 | 185 |
| Galaxia, | 1 | 186 |
| Galega, | 2 | 560 |
| Galenia, | 2 | 89 |
| Galeobdolon, | 2 | 376 |
| Galeopsis, | 2 | 376 |
| Galinsoga, | 2 | 185 |
| Galium, | 2 | 246 |
| Gardenia, | 2 | 256 |
| Garidella, | 2 | 637 |
| Gastridium, | 1 | 103 |
| Gaultheria, | 2 | 460 |
| Gaura, | 2 | 324 |
| Genista, | 2 | 550 |
| Gentiana, | 2 | 447 |
| Geoffræa, | 2 | 580 |
| Geranium, | 2 | 531 |
| Geropogon, | 2 | 161 |
| Gesneria, | 2 | 277 |
| Geum, | 2 | 588 |
| Gladiolus, | 1 | 187 |
| Glecoma, | 2 | 373 |
| Gleditschia, | 2 | 581 |
| Glinus, | 2 | 289 |
| Globba, | 1 | 270 |
| Globularia, | 2 | 408 |
| Glaux, | 2 | 409 |
| Glycina, | 2 | 459 |
| Glycyrrhiza, | 2 | 559 |
| Gnaphalium, | 2 | 217 |
| Gnidia, | 2 | 121 |
| Gomphrena, | 2 | 84 |
| Goodenia, | 2 | 279 |
| Goodia, | 2 | 549 |
| Gordonia, | 2 | 538 |
| Gorteria, | 2 | 179 |
| Gossypium, | 2 | 515 |
| Gouanica, | 2 | 474 |
| Grangea, | 2 | 222 |
| Gratiola, | 2 | 349 |
| Grewia, | 2 | 607 |
| Grindelia, | 2 | 227 |
| Gronovia, | 2 | 280 |
| Guajacum, | 2 | 542 |
| Guazuma, | 2 | 526 |
| Guettarda, | 2 | 255 |
| Guilandia, | 2 | 581 |
| Gymnocladus, | 2 | 581 |
| Gymnostomum, | 1 | 58 |
| Gymnostyles, | 2 | 208 |
| Gypsophila, | 2 | 489 |
| Hœmatoxylum, | 2 | 586 |
| Hakea, | 2 | 114 |
| Halesia, | 2 | 457 |
| Halleria, | 2 | 346 |
| Hamamelis, | 2 | 505 |
| Hamelia, | 2 | 256 |
| Hebenstreitia, | 2 | 360 |
| Hedera, | 2 | 268 |
| Hedychium, | 1 | 273 |
| Hedysarum, | 2 | 565 |
| Helenium, | 2 | 186 |
| Helianthemum, | 2 | 606 |
| Helianthus, | 2 | 192 |
| Helichrysum, | 2 | 218 |
| Heliconia, | 1 | 280 |
| Helicteres, | 2 | 619 |
| Heliocarpus, | 2 | 606 |
| Heliophila, | 2 | 515 |
| Heliopsis, | 2 | 197 |
| Heliotropium, | 2 | 412 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Helleborus, | 2 | 635 |
| Helmintia, | 2 | 158 |
| Helonias, | 1 | 228 |
| Hemanthus, | 1 | 196 |
| Hemerocallis, | 1 | 263 |
| Heracleum, | 2 | 314 |
| Hermannia, | 2 | 527 |
| Herniaria, | 2 | 487 |
| Hesperis, | 2 | 515 |
| Heterosperma, | 2 | 190 |
| Heuchera, | 2 | 483 |
| Hibiscus, | 2 | 614 |
| Hieracium, | 2 | 159 |
| Hippia, | 2 | 207 |
| Hippocrepis, | 2 | 565 |
| Hippomane, | 2 | 77 |
| Hippuris, | 2 | 3 |
| Hoffmanseggia, | 2 | 582 |
| Holcus, | 2 | 107 |
| Holosteum, | 2 | 493 |
| Hordeum, | 1 | 131 |
| Hornemannia, | 2 | 351 |
| Hottonia, | 2 | 404 |
| Hovenia, | 2 | 473 |
| Humulus, | 2 | 44 |
| Hura, | 2 | 77 |
| Hyacinthus, | 1 | 249 |
| Hydnum, | 1 | 20 |
| Hydrangea, | 2 | 485 |
| Hydrocharis, | 1 | 267 |
| Hydrocotyle, | 2 | 295 |
| Hydrophyllum, | 2 | 411 |
| Hymenea, | 2 | 586 |
| Hyosciamus, | 2 | 422 |
| Hyoseris, | 2 | 162 |
| Hypecoum, | 2 | 625 |
| Hypericum, | 2 | 603 |
| Hypnum, | 1 | 62 |
| Hypochæris, | 2 | 160 |
| Hypoxis, | 1 | 203 |
| Hyppophae, | 2 | 15 |
| Hyptis, | 2 | 382 |
| Hyssopus, | 2 | 370 |
| Iberis, | 2 | 520 |
| Ilex, | 2 | 469 |
| Illecebrum, | 2 | 84 |
| Illicium, | 2 | 641 |
| Imbricaria, | 1 | 45 |
| Impatiens, | 2 | 532 |
| Imperatoria, | 2 | 319 |
| Indigofera, | 2 | 557 |
| Inga, | 2 | 576 |
| Inula, | 2 | 220 |
| Ipomæa, | 2 | 444 |
| Iresine, | 2 | 83 |
| Iris, | 1 | 181 |
| Isatis, | 2 | 524 |
| Iserta, | 2 | 256 |
| Isnardia, | 2 | 2 |
| Isopyrum, | 2 | 637 |
| Itea, | 2 | 464 |
| Iva, | 2 | 201 |
| Ixia, | 1 | 185 |
| Jasione, | 2 | 279 |
| Jasminum, | 2 | 401 |
| Jatropa, | 2 | 68 |
| Juglans, | 2 | 468 |
| Juncus, | 1 | 213 |
| Jungermannia, | 1 | 52 |
| Juniperus, | 1 | 324 |
| Jussiæa, | 2 | 323 |
| Justicia, | 2 | 344 |
| Kæmferia, | 1 | 276 |
| Kalancoe, | 2 | 481 |
| Kalmia, | 2 | 462 |
| Kiggellaria, | 2 | 62 |
| Killingia, | 1 | 159 |
| Kinganelia, | 2 | 61 |
| Kitaibelia, | 2 | 612 |
| Knautia, | 2 | 241 |
| Knowtonia, | 2 | 634 |
| Kœlreuteria, | 2 | 501 |
| Kuhnia, | 2 | 236 |
| Lachenalia, | 1 | 252 |
| Lactuca, | 2 | 152 |
| Lagasca, | 2 | 237 |
| Lagerstrœmia, | 2 | 474 |
| Lagetta, | 2 | 119 |
| Lagœcia, | 2 | 321 |
| Lagunæa, | 2 | 617 |
| Lagurus, | 1 | 102 |
| Laminaria, | 1 | 7 |
| Lamium, | 2 | 373 |
| Lampsana, | 2 | 155 |
| Lantana, | 2 | 358 |
| Laserpitium, | 2 | 320 |
| Lasiopetala, | 2 | 527 |
| Latania, | 1 | 306 |
| Lathyrus, | 2 | 570 |
| Laurus, | 2 | 121 |
| Lavandula, | 2 | 372 |
| Lavatera, | 2 | 613 |
| Lawsonia, | 2 | 475 |
| Ledum, | 2 | 464 |
| Leersia, | 1 | 143 |
| Lemna, | 1 | 209 |
| Leonurus, | 2 | 374 |
| Lepidium, | 2 | 521 |
| Lepra, | 1 | 40 |
| Leptospermum, | 2 | 329 |
| Lessertia, | 2 | 563 |
| Leucoium, | 1 | 202 |
| Leuzea, | 2 | 177 |
| Leysera, | 2 | 217 |
| Liatris, | 2 | 236 |
| Licoperdum, | 1 | 32 |
| Ligusticum, | 2 | 313 |
| Ligustrum, | 2 | 401 |
| Lilium, | 1 | 239 |
| Limodorum, | 1 | 175 |
| Limosella, | 2 | 405 |
| Linaria, | 2 | 347 |
| Lindernia, | 2 | 348 |
| Linnæa, | 2 | 263 |
| Linum, | 2 | 496 |
| Liquidambar, | 1 | 370 |
| Liriodendrum, | 2 | 641 |
| Lithospermum, | 2 | 413 |
| Littorella, | 2 | 384 |
| Lobelia, | 2 | 278 |
| Lodoïcea, | 1 | 304 |
| Lœflingia, | 2 | 486 |
| Lolium, | 1 | 127 |
| Lomandra, | 1 | 213 |
| Lopezia, | 2 | 322 |
| Lotus, | 2 | 556 |
| Lunaria, | 2 | 518 |
| Lupinus, | 2 | 573 |
| Luzula, | 1 | 214 |
| Lychnis, | 2 | 491 |
| Lycium, | 2 | 442 |
| Lycopersicum, | 2 | 440 |
| Lycopodium, | 1 | 67 |
| Lycopsis, | 2 | 414 |
| Lycopus, | 2 | 362 |
| Lysimachia, | 2 | 404 |
| Lythrum, | 2 | 476 |
| Maclura, | 2 | 39 |
| Madia, | 2 | 200 |
| Magnolia, | 2 | 641 |
| Mahernia, | 2 | 528 |
| Maianthemum, | 1 | 222 |
| Malachra, | 2 | 613 |
| Malaxis, | 1 | 174 |
| Malope, | 2 | 611 |
| Malpigia, | 2 | 499 |
| Malus, | 2 | 336 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Malva, | 2 | 611 |
| Malvaviscus, | 2 | 614 |
| Mammea, | 2 | 604 |
| Mandragora, | 2 | 431 |
| Mangifera, | 2 | 466 |
| Manulea, | 2 | 350 |
| Maranta, | 1 | 274 |
| Marchantia, | 1 | 52 |
| Marrubium, | 2 | 374 |
| Martynia, | 2 | 342 |
| Massonia, | 1 | 249 |
| Matricaria, | 2 | 211 |
| Mauritia, | 1 | 298 |
| Medeola, | 1 | 219 |
| Medicago, | 2 | 552 |
| Melaleuca, | 2 | 328 |
| Melampodium, | 2 | 200 |
| Melampyrum, | 2 | 351 |
| Melanthera, | 2 | 194 |
| Melastoma, | 2 | 327 |
| Melia, | 2 | 539 |
| Melianthus, | 2 | 544 |
| Melica, | 1 | 114 |
| Melilotus, | 2 | 554 |
| Melissa, | 2 | 379 |
| Melittis, | 2 | 380 |
| Melochia, | 2 | 528 |
| Melothria, | 2 | 282 |
| Menispermum, | 2 | 503 |
| Mentha, | 2 | 368 |
| Menyanthes, | 2 | 449 |
| Mentzelia, | 2 | 325 |
| Menziesia, | 2 | 464 |
| Mercurialis, | 2 | 53 |
| Merendera, | 1 | 234 |
| Merulius, | 1 | 23 |
| Mesembryanthemum, | 2 | 289 |
| Mespilus, | 2 | 341 |
| Methonica, | 1 | 238 |
| Metrosideros, | 2 | 330 |
| Michauxia, | 2 | 276 |
| Micropus, | 2 | 220 |
| Milium, | 1 | 98 |
| Mimosa, | 2 | 575 |
| Mimulus, | 2 | 350 |
| Mitchella, | 2 | 255 |
| Mitella, | 2 | 484 |
| Mœhringia, | 2 | 494 |
| Mollugo, | 2 | 493 |
| Molucella, | 2 | 377 |
| Momordica, | 2 | 282 |
| Monarda, | 2 | 362 |
| Monilia, | 1 | 32 |
| Monsonia, | 2 | 531 |
| Montia, | 2 | 478 |
| Morchella, | 1 | 28 |
| Morina, | 2 | 239 |
| Moringa, | 2 | 580 |
| Morus, | 2 | 33 |
| Mucor, | 1 | 31 |
| Murraya, | 2 | 533 |
| Musa, | 1 | 276 |
| Myagrum, | 2 | 523 |
| Myoporum, | 2 | 354 |
| Myosotis, | 2 | 415 |
| Myosurus, | 2 | 632 |
| Myrica, | 1 | 368 |
| Myriophyllum, | 2 | 3 |
| Myristica, | 2 | 134 |
| Myroxylum, | 2 | 574 |
| Myrsine, | 2 | 455 |
| Myrtus, | 2 | 331 |
| Najas, | 1 | 204 |
| Nandina, | 2 | 505 |
| Narcissus, | 1 | 200 |
| Nardus, | 1 | 133 |
| Nassauvia, | 2 | 231 |
| Navenburgia, | 2 | 199 |
| Nemesia, | 2 | 347 |
| Neottia, | 1 | 174 |
| Nepenthes, | 2 | 12 |
| Nepeta, | 2 | 371 |
| Nephrodium, | 1 | 75 |
| Nerium, | 2 | 451 |
| Nesea, | 2 | 476 |
| Nicandra, | 2 | 422 |
| Nicotiana, | 2 | 418 |
| Nigella, | 2 | 637 |
| Nitraria, | 2 | 288 |
| Nolana, | 2 | 416 |
| Nostoc, | 1 | 3 |
| Notelæa, | 2 | 393 |
| Nyctago, | 2 | 386 |
| Nyctanthes, | 2 | 393 |
| Nymphæa, | 2 | 626 |
| Ochroma, | 2 | 618 |
| Ocimum, | 2 | 381 |
| Œgopodium, | 2 | 296 |
| Œnanthe, | 2 | 297 |
| Œnothera, | 2 | 323 |
| Œthusa, | 2 | 302 |
| Olea, | 2 | 394 |
| Ombilicaria, | 1 | 49 |
| Onobrychis, | 2 | 565 |
| Ononis, | 2 | 551 |
| Onopordum, | 2 | 177 |
| Onosma, | 2 | 413 |
| Opercularia, | 2 | 248 |
| Ophioglossum, | 1 | 77 |
| Ophioxylum, | 2 | 453 |
| Ophrys, | 1 | 172 |
| Orchis, | 1 | 169 |
| Origanum, | 2 | 377 |
| Ornithogalum, | 1 | 256 |
| Ornithopus, | 2 | 565 |
| Orobanche, | 2 | 352 |
| Orobus, | 2 | 571 |
| Orontium, | 1 | 165 |
| Ortegia, | 2 | 492 |
| Oryza, | 1 | 143 |
| Osmunda, | 1 | 77 |
| Osteospermum, | 2 | 181 |
| Osyris, | 2 | 5 |
| Othonna, | 2 | 229 |
| Oxalis, | 2 | 531 |
| Oxylobium, | 2 | 548 |
| Oxytropis, | 2 | 563 |
| Pachysandra, | 2 | 62 |
| Pæderia, | 2 | 254 |
| Pæonia, | 2 | 639 |
| Palava, | 2 | 616 |
| Paleolaria, | 2 | 233 |
| Paliurus, | 2 | 472 |
| Panax, | 2 | 291 |
| Pancratium, | 1 | 199 |
| Pandanus, | 1 | 90 |
| Panicum, | 1 | 99 |
| Papaver, | 2 | 620 |
| Parietaria, | 2 | 43 |
| Paris, | 1 | 220 |
| Parkinsonia, | 2 | 583 |
| Paronychia, | 2 | 486 |
| Parthenium, | 2 | 190 |
| Paschalia, | 2 | 198 |
| Passerina, | 2 | 120 |
| Passiflora, | 2 | 383 |
| Pastinaca, | 2 | 314 |
| Patelleria, | 1 | 45 |
| Paullinia, | 2 | 501 |
| Pavonia, | 2 | 614 |
| Pectis, | 2 | 183 |
| Pedicularis, | 2 | 351 |
| Peganum, | 2 | 543 |
| Pelargonium, | 2 | 531 |
| Peliosanthes, | 1 | 228 |
| Peltigera, | 1 | 48 |
| Pentapetes, | 2 | 528 |
| Penthorum, | 2 | 482 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Peplis, | 2 | 477 |
| Periploca, | 2 | 451 |
| Persoonia, | 2 | 115 |
| Petiveria, | 2 | 88 |
| Peucedanum, | 2 | 313 |
| Peziza, | 1 | 19 |
| Phaca, | 2 | 563 |
| Phalangium, | 1 | 248 |
| Phalaris, | 1 | 107 |
| Phallus, | 1 | 28 |
| Phascum, | 1 | 58 |
| Phaseolus, | 2 | 572 |
| Philadelphus, | 2 | 333 |
| Phleum, | 1 | 106 |
| Phlomis, | 2 | 375 |
| Phlox, | 2 | 446 |
| Phœnix, | 1 | 291 |
| Phormium, | 1 | 251 |
| Phylica, | 2 | 473 |
| Phyllanthus, | 2 | 60 |
| Phyllis, | 2 | 248 |
| Physalis, | 2 | 434 |
| Physcia, | 1 | 46 |
| Phyteuma, | 2 | 277 |
| Phytolacca, | 2 | 85 |
| Picridium, | 2 | 151 |
| Picris, | 2 | 158 |
| Pilularia, | 1 | 82 |
| Pimpinella, | 2 | 296 |
| Pinckneya, | 2 | 257 |
| Pinguicula, | 2 | 409 |
| Pinus, | 1 | 332 |
| Piper, | 1 | 87 |
| Piqueria, | 2 | 234 |
| Pisonia, | 2 | 387 |
| Pistacia, | 2 | 466 |
| Pisum, | 2 | 570 |
| Pitcairnia, | 1 | 243 |
| Pittosporum, | 2 | 474 |
| Planera, | 2 | 20 |
| Plantago, | 2 | 384 |
| Blatanus, | 1 | 393 |
| Plectranthus, | 2 | 382 |
| Plumbago, | 2 | 385 |
| Plumeria, | 2 | 451 |
| Poa, | 1 | 115 |
| Podalyria, | 2 | 547 |
| Podocarpus, | 1 | 323 |
| Podophyllum, | 2 | 639 |
| Pogostemum, | 2 | 375 |
| Poinciana, | 2 | 582 |
| Polemonium, | 2 | 446 |
| Pollichia, | 2 | 486 |
| Polyanthes, | 1 | 262 |
| Polycarpæa, | 2 | 488 |
| Polycarpon, | 2 | 487 |
| Polycnemum, | 2 | 89 |
| Polygala, | 2 | 353 |
| Polygonatum, | 1 | 221 |
| Polygonum, | 2 | 100 |
| Polymnia, | 2 | 200 |
| Polypodium, | 1 | 76 |
| Polypogon, | 1 | 103 |
| Polytrichum, | 1 | 63 |
| Pomaderis, | 2 | 472 |
| Pontederia, | 1 | 193 |
| Populus, | 1 | 364 |
| Porliera, | 2 | 542 |
| Portesia, | 2 | 539 |
| Portulaca, | 2 | 477 |
| Portulacaria, | 2 | 479 |
| Potamogeton, | 1 | 207 |
| Potentilla, | 2 | 589 |
| Poterium, | 2 | 80 |
| Pouchetia, | 2 | 256 |
| Prasium, | 2 | 381 |
| Prenanthes, | 2 | 159 |
| Primula, | 2 | 406 |
| Prinos, | 2 | 470 |
| Priva, | 2 | 358 |
| Prostranthera, | 2 | 381 |
| Prunella, | 2 | 380 |
| Prunus, | 2 | 599 |
| Protea, | 2 | 113 |
| Psidium, | 2 | 330 |
| Psoralea, | 2 | 557 |
| Ptelea, | 2 | 467 |
| Pteris, | 1 | 73 |
| Pterocarpus, | 2 | 574 |
| Pterotheca, | 2 | 157 |
| Pulmonaria, | 2 | 413 |
| Pultenæa, | 2 | 549 |
| Punica, | 2 | 334 |
| Pyrola, | 2 | 460 |
| Pyrus, | 2 | 338 |
| Quercus, | 1 | 374 |
| Queria, | 2 | 487 |
| Rafflesia, | 2 | 10 |
| Rafnia, | 2 | 549 |
| Rajania, | 1 | 225 |
| Ranonculus, | 2 | 632 |
| Raphanus, | 2 | 509 |
| Ravenala, | 1 | 280 |
| Reaumuria, | 2 | 288 |
| Rhagadiolus, | 2 | 155 |
| Rhamnus, | 2 | 476 |
| Rheum, | 2 | 106 |
| Rhimanthus, | 2 | 351 |
| Rhodiola, | 2 | 482 |
| Rhododendrum, | 2 | 462 |
| Rhodora, | 2 | 463 |
| Rhus, | 2 | 465 |
| Ribes, | 2 | 326 |
| Ricinus, | 2 | 65 |
| Ricotia, | 2 | 518 |
| Rindera, | 2 | 416 |
| Rivina, | 2 | 88 |
| Robinia, | 2 | 561 |
| Roccella, | 1 | 41 |
| Rondeletia, | 2 | 257 |
| Rosa, | 2 | 590 |
| Rosmarinus, | 2 | 363 |
| Rottboellia, | 1 | 133 |
| Rouvolfia, | 2 | 453 |
| Royena, | 2 | 456 |
| Rubentia, | 2 | 469 |
| Rubia, | 2 | 244 |
| Rubus, | 2 | 588 |
| Ruellia, | 2 | 344 |
| Rumex, | 2 | 104 |
| Ruppia, | 1 | 206 |
| Ruscus, | 1 | 222 |
| Ruta, | 2 | 543 |
| Sabal, | 1 | 289 |
| Saccharum, | 1 | 134 |
| Sagina, | 2 | 493 |
| Sagittaria, | 1 | 282 |
| Sagus, | 1 | 300 |
| Salicornia, | 2 | 97 |
| Salix, | 1 | 358 |
| Salsola, | 2 | 90 |
| Salvia, | 2 | 364 |
| Salvinia, | 1 | 83 |
| Sambucus, | 2 | 265 |
| Samolus, | 2 | 408 |
| Sanguinaria, | 2 | 624 |
| Sanguisorba, | 2 | 81 |
| Sanicula, | 2 | 294 |
| Sanseviera, | 1 | 243 |
| Santalum, | 2 | 4 |
| Santolina, | 2 | 212 |
| Sanvitalia, | 2 | 194 |
| Sapindus, | 2 | 502 |
| Sapium, | 2 | 76 |
| Saponaria, | 2 | 489 |
| Sargassum, | 1 | 6 |
| Satureia, | 2 | 371 |
| Saururus, | 1 | 315 |
| Saxifraga, | 2 | 483 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Scabiosa, | 2 | 240 |
| Scandix, | 2 | 306 |
| Schænus, | 1 | 149 |
| Scheuchzeria, | 1 | 283 |
| Schinus, | 2 | 466 |
| Schizandra, | 2 | 504 |
| Schkuhria, | 2 | 186 |
| Schotia, | 2 | 585 |
| Schrankia, | 2 | 576 |
| Scilla, | 1 | 254 |
| Scirpus, | 1 | 151 |
| Scleranthus, | 2 | 486 |
| Sclerocarpus, | 2 | 201 |
| Sclerotium, | 1 | 34 |
| Scolopendrium, | 1 | 74 |
| Scolymus, | 2 | 150 |
| Scoparia, | 2 | 345 |
| Scorpiurus, | 2 | 564 |
| Scorzonera, | 2 | 162 |
| Scrophularia, | 2 | 346 |
| Scutellaria, | 2 | 380 |
| Scyphophorus, | 1 | 44 |
| Secale, | 1 | 129 |
| Securidaca, | 2 | 354 |
| Sedum, | 2 | 481 |
| Selago, | 2 | 360 |
| Selinum, | 2 | 313 |
| Sempervivum, | 2 | 482 |
| Senebiera, | 2 | 520 |
| Senecio, | 2 | 230 |
| Serapias, | 1 | 173 |
| Seriola, | 2 | 160 |
| Serissa, | 2 | 249 |
| Serjania, | 2 | 501 |
| Serratula, | 2 | 178 |
| Sesamum, | 2 | 447 |
| Seseli, | 2 | 296 |
| Sesuvium, | 2 | 289 |
| Sherardia, | 2 | 243 |
| Sibbaldia, | 2 | 590 |
| Sibthorphia, | 2 | 349 |
| Sicyos, | 2 | 280 |
| Sida, | 2 | 616 |
| Sideritis, | 2 | 375 |
| Siderodendrum, | 2 | 254 |
| Sideroxylum, | 2 | 454 |
| Sigesbeckia, | 2 | 201 |
| Silene, | 2 | 492 |
| Silphium, | 2 | 191 |
| Sinapis, | 2 | 509 |
| Sison, | 2 | 297 |
| Sisymbrium, | 2 | 516 |
| Sisyrinchium, | 1 | 149 |
| Sium | 2 | 308 |
| Smilacina, | 1 | 222 |
| Smilax, | 1 | 223 |
| Smyrnium, | 2 | 300 |
| Solanum, | 2 | 435 |
| Soldanella, | 2 | 407 |
| Solidago, | 2 | 227 |
| Sonchus, | 2 | 151 |
| Sophora, | 2 | 547 |
| Sparganium, | 1 | 211 |
| Sparmannia, | 2 | 607 |
| Spartina, | 1 | 105 |
| Spergula, | 2 | 494 |
| Spermacoce, | 2 | 248 |
| Sphærolobium, | 2 | 548 |
| Sphagnum, | 1 | 57 |
| Spielmannia, | 2 | 358 |
| Spilanthus, | 2 | 195 |
| Spinacia, | 2 | 91 |
| Spiræa, | 2 | 905 |
| Splachnum, | 1 | 59 |
| Spondias, | 2 | 467 |
| Stachys, | 2 | 376 |
| Stachytarpheta, | 2 | 359 |
| Stæhelina, | 2 | 167 |
| Stapelia, | 2 | 451 |
| Staphylea, | 2 | 468 |
| Statice, | 2 | 386 |
| Stellaria, | 2 | 496 |
| Stellera, | 2 | 120 |
| Stemmodontia, | 2 | 198 |
| Sterculia, | 2 | 526 |
| Stevia, | 2 | 234 |
| Stewartia, | 2 | 538 |
| Stipa, | 1 | 101 |
| Stratiotes, | 1 | 266 |
| Strelitzia, | 1 | 279 |
| Struthiola, | 2 | 120 |
| Strychnos, | 2 | 453 |
| Sturmia, | 1 | 98 |
| Styphelia, | 2 | 461 |
| Styrax, | 2 | 456 |
| Swertia, | 2 | 448 |
| Swietenia, | 2 | 540 |
| Symphoricarpos, | 2 | 264 |
| Symphytum, | 2 | 414 |
| Syringa, | 2 | 388 |
| Tabernamontana, | 2 | 450 |
| Tagetes, | 2 | 184 |
| Talinum, | 2 | 478 |
| Tamarindus, | 2 | 583 |
| Tamarix, | 2 | 479 |
| Tamnus, | 1 | 226 |
| Tanacetum, | 2 | 209 |
| Taraxacum, | 2 | 157 |
| Tarchonantus, | 2 | 238 |
| Taxus, | 1 | 320 |
| Telephium, | 2 | 478 |
| Ternstrœmia, | 2 | 538 |
| Tetragonia, | 2 | 290 |
| Tetraphis, | 1 | 59 |
| Teucrium, | 2 | 367 |
| Thalictrum, | 2 | 634 |
| Thapsia, | 2 | 320 |
| Thea, | 2 | 534 |
| Theligonum, | 2 | 50 |
| Theobroma, | 2 | 529 |
| Theophrasta, | 2 | 454 |
| Thesium, | 2 | 5 |
| Thlaspi, | 2 | 521 |
| Thunbergia, | 2 | 343 |
| Thuya, | 1 | 330 |
| Thymus, | 2 | 377 |
| Tiarella, | 2 | 483 |
| Tigridia, | 1 | 180 |
| Tilia, | 2 | 607 |
| Tillæa, | 2 | 480 |
| Tillandsia, | 1 | 269 |
| Tithonia, | 2 | 198 |
| Tordylium, | 2 | 303 |
| Tournefortia, | 2 | 411 |
| Trachelium, | 2 | 277 |
| Tradescantia, | 1 | 284 |
| Tragopogon, | 2 | 161 |
| Tragus, | 1 | 101 |
| Trapa, | 2 | 325 |
| Trianthema, | 2 | 478 |
| Tribulus, | 2 | 541 |
| Trichilia, | 2 | 539 |
| Trientalis, | 2 | 405 |
| Trifolium, | 2 | 555 |
| Triglochin, | 1 | 283 |
| Trigonella, | 2 | 553 |
| Trillium, | 1 | 220 |
| Triopteris, | 2 | 498 |
| Triosteum, | 2 | 264 |
| Triphasia, | 2 | 534 |
| Triplaris, | 2 | 113 |
| Tripsacum, | 1 | 100 |
| Triticum, | 1 | 120 |
| Triumfetta, | 2 | 607 |
| Trollius, | 2 | 635 |
| Tropæolum, | 2 | 531 |
| Tuber, | 1 | 34 |
| Tulipa, | 1 | 235 |
| Turritis, | 2 | 514 |
| Turnera, | 2 | 326 |

| | tome. | page. |
|---|---|---|
| Tussilago, | 2 | 232 |
| Typha, | 1 | 210 |
| Ulex, | 2 | 550 |
| Ulmus, | 2 | 16 |
| Ulva, | 1 | 4 |
| Uniola, | 1 | 113 |
| Uredo, | 1 | 29 |
| Urena, | 2 | 614 |
| Urospermum, | 2 | 150 |
| Urtica, | 2 | 40 |
| Utricularia, | 2 | 409 |
| Uvularia, | 1 | 238 |
| Vaccinium, | 2 | 461 |
| Vaillantia, | 2 | 247 |
| Valeriana, | 2 | 241 |
| Valerianella, | 2 | 242 |
| Vallisneria, | 1 | 265 |
| Vanilla, | 1 | 176 |
| Variolaria, | 1 | 41 |
| Vella, | 2 | 522 |
| Velezia, | 2 | 492 |
| Veltheimia, | 1 | 243 |
| Veratrum, | 1 | 229 |
| Verbascum, | 2 | 417 |
| Verbena, | 2 | 359 |
| Verbesina, | 2 | 195 |
| Vernonia, | 2 | 238 |
| Veronica, | 2 | 349 |
| Viburnum, | 2 | 265 |
| Vicia, | 2 | 568 |
| Vieussexia, | 1 | 185 |
| Villarsia. | 2 | 449 |
| Viminaria, | 2 | 548 |
| Vinca, | 2 | 450 |
| Viola, | 2 | 532 |
| Virgilia, | 2 | 547 |
| Viscum, | 2 | 272 |
| Vitex, | 2 | 356 |
| Vitis, | 2 | 506 |
| Volkameria, | 2 | 355 |
| Wachendorfia, | 1 | 185 |
| Waldstenia, | 2 | 588 |
| Waltheria, | 2 | 529 |
| Wenterania, | 2 | 604 |
| Westeringia, | 2 | 366 |
| Wurmbea, | 1 | 229 |
| Xanthium, | 2 | 202 |
| Xeranthemum, | 2 | 167 |
| Ximenezia, | 2 | 195 |
| Xylophillum, | 2 | 61 |
| Yucca, | 1 | 242 |
| Zamia, | 1 | 352 |
| Zanichellia, | 1 | 206 |
| Zanthorhiza, | 2 | 639 |
| Zantoxylum, | 2 | 544 |
| Zapania, | 2 | 358 |
| Zea, | 1 | 138 |
| Zinnia, | 2 | 196 |
| Ziziphora, | 2 | 362 |
| Ziziphus, | 2 | 471 |
| Zoegea, | 2 | 171 |
| Zos era, | 1 | 205 |
| Zygophyllum, | 2 | 541 |